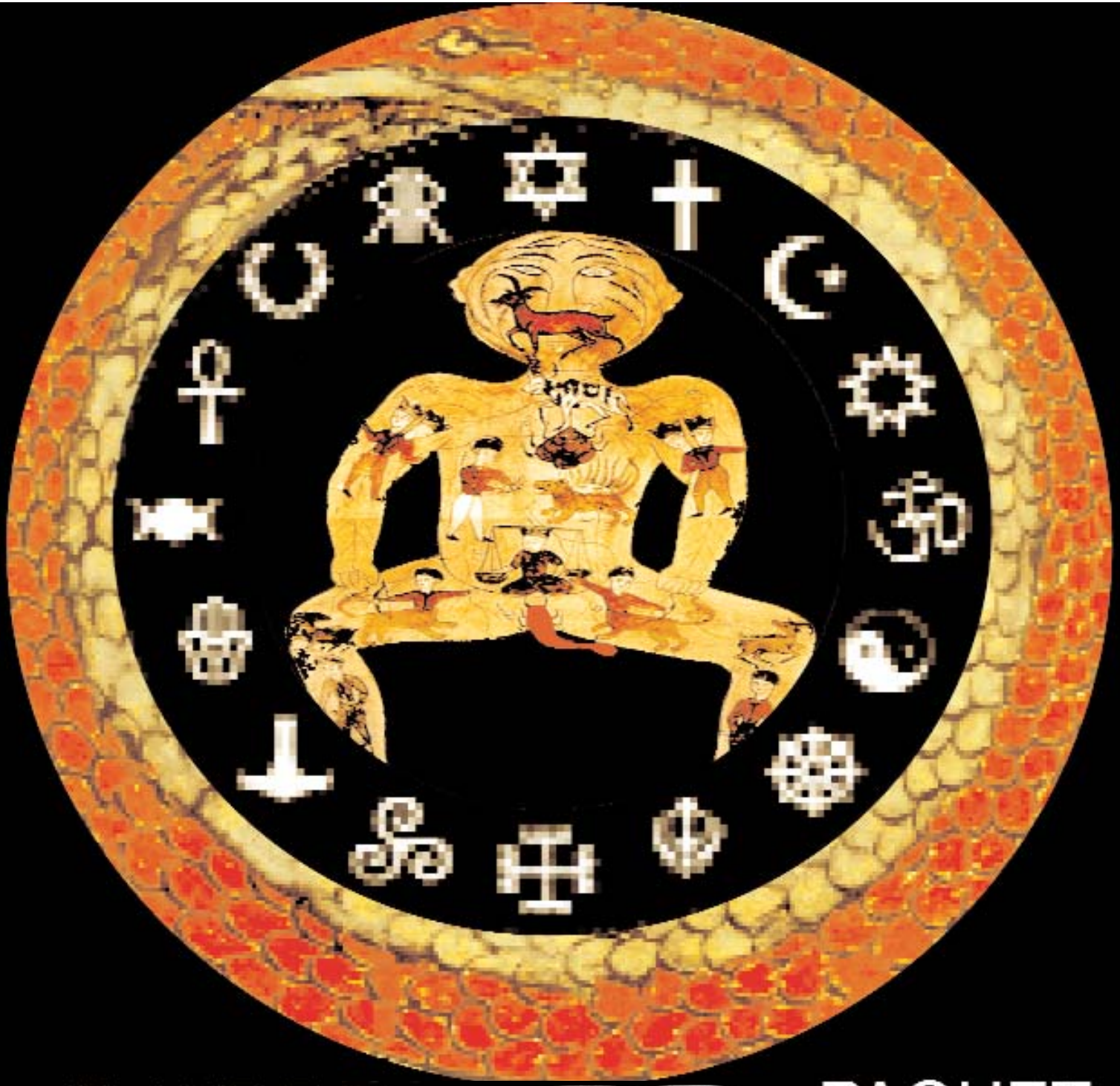
PUTAIN D'ÉVOLUTION



CLAUDE PAQUET

Putain d'évolution

Claude Paquet

Voici un livre fourre-tout, un carnet de notes contenant des anecdotes, des notes de lecture, des emprunts, des spéculations philosophiques et scientifiques et des exégèses religio-mystiques agrémentés d'articles de presse et d'essais glanés ici et là durant plusieurs décennies. Comment dire : un roman-essai ou un essai romancé. À vous de choisir !

Ce roman/carnet de notes s'inspire d'un genre littéraire millénaire appartenant à la littérature chinoise classique : le Biji, qui contient tout ce que l'auteur juge bon de consigner. Le genre est né sous la dynastie Wei et Jin et atteint la maturité sous la dynastie Tang. Merci Douglas Coupland pour l'info. Donc, voici un roman/Biji structuré à partir d'anecdotes personnelles, des notes de lecture, des articles et des passages de livres consultés au cours de toute une vie… Un roman/testament littéraire.

Un jeune autiste devient le cobaye de son père neurologue émérite qui tente une expérience de trépanation frontale, style troisième œil hindou. Il s'avère que le matériau employé est issu d'un impact de fusion lors de la chute d'un météorite responsable du cratère immense situé au Nouveau-Québec. Ce matériau extra-terrestre appelé « impactite » possède des propriétés inouies comme la supraconductivité à température ambiante. Cette supraconductivité dégagée par l'implant frontal aura des répercussions imprévisibles sur le cerveau futur du jeune autiste.

Début.
Je m'apprêtais à quitter Léo, mon père, coin Saint Denis et Duluth lorsque que nous fûmes attaquer par une bande de voyous en manque d'amphétamine. L'agression fut des plus sauvages, coups de poings, coups de pieds finalement, plusieurs coups de couteau eurent raison de mon père qui décéda sur place.

C'est ainsi que je fut moi-même passé à tabac gisant ensanglanté sur le sol. Lorsque les ambulanciers arrivèrent, j'ai alors entendu l'un d'eux me demander agonisant – Monsieur est-ce que vous m'entendez ? Vous pouvez m'entendre ? Est-ce que vous savez qui vous êtes ?

Nom de Dieu, vous êtes entrain de mourir et l'on vous demande qui vous êtes, même vivant à plein régime on ne saurait répondre à une telle question, on passe d'ailleurs sa vie en vain à chercher une explication, une réponse existentielle qui ne vient pas et voilà qu'en plein trépas, un ambulancier vous demande qui vous êtes, alors que vous sentez un début de rigidité cadavérique vous envahir. Surréaliste vous dites ! Sûrement fatal ! Car voyez-vous nous sommes tellement habitués à nous déguiser pour les autres à masquer notre véritable moi que l'on peine à se reconnaître soi-même.

- Qui êtes-vous me lance à nouveau l'ambulancier ! Incapable de répondre mon cerveau est pourtant en ébullition. Qui suis-je ?

Je m'appelle Claude Paquet et suis né le 21 février 1948. L'accouchement fut facile par contre, la gestation fut compliquée. Ma mère jeune prof de littérature et des langues autochtones, à cause d'un problème d'utérus renversé, n'a pu procréer qu'après moult exercices de physiothérapie qui ont finalement rétabli la situation.

À 4 ans, je fus déclaré autiste par le corps médical, à 9 ans, on me classa surdoué et à mes 18 ans, certains affirmaient que j'étais probablement un mutant. Eh non ! Je n'étais qu'un jeune adulte évolué. Et cette évolution exceptionnelle, je la dois à mon père neurologue de renom.

Mais cette agression et le coma qui en suivi vinrent changer la suite. C'est durant cette période comateuse que je perçois l'existence d'un spectre d'ondes émises et reçues par mon cerveau. Non seulement je pouvais recevoir des informations mais je pouvais également en

émettre. C'est ainsi que je suis parvenu à communiquer avec Sophia, ma mère adoptive, moi à Montréal, elle à Berkeley, instantanément sans utiliser l'un des cinq sens connus, à une vitesse telle qu'elle surpassait la seule échelle de vitesse admise par la science : la vitesse de la lumière. Soudain un champ d'énergie enveloppa mes neurones et synapses et me révéla plutôt activa dans mon cerveau le siège d'une potentialité inouïe, une sorte de méta-fonctions qui agit sur la matière et dans une certaine mesure me permet de la contrôler. Je fis part de mon interrogation à Sophia qui immédiatement m'annonça que nous venions d'établir une communication télépathique supra-luminique.

Nos cerveaux étaient devenus quantiques pensa-t-elle. Non, plus encore, mon cerveau se comportait ou plutôt avait retrouvé une capacité chamaniste, comme si la science rationnelle quantique venait confirmer les potentialités intuitives de la magie chamaniste.

Je compris grâce à cette acuité nouvelle que des horizons plus vastes se trouvent toujours au-delà des limites de la conscience présente. Je découvris que j'étais l'unique responsable non seulement de mon existence mais de l'existence tout court. Le monde existe parce qu'il est pensé. Tout ce qui existe est création de mon cerveau. Je sortis immédiatement de mon coma parce que j'avais moi-même activer le processus de réparation et de guérison. J'avais l'impression que l'éternité s'ouvrait devant moi. Sophia m'intima l'ordre de ne pas révéler aux médecins mes capacités intellectuelles accrues, me suggérant plutôt de les laisser croire à un miracle.

À la mort de mon père, non seulement j'héritais d'un somme importante d'argent me permettant de subvenir à mes besoins mais plus encore et c'est le plus important, du journal intime de mon histoire. Cette histoire devait rester secrète jusqu'au jour où je compris que ce récit avait le mérite d'être bien, qu'il faisait du bien à ceux qui le lisaient. Une chose est sûr, à la fin de ce livre vous aurez changé en mieux ainsi que votre destin car non seulement la vie a un sens mais votre histoire en a un aussi.

Selon le journal paternel, la première année de ma vie fut relativement normale sauf quelques épisodes d'insomnies chroniques. Neurologue à l'hôpital Maisonneuve à Montréal, mon père homme de science consciencieux apporta autant de minutie à la rédaction de son journal qu'il en avait mis dans son mémoire thèse. Le journal sorte de scrapbooking mélangeant photo et textes s'ouvrent sur un article de la Presse de Montréal intitulé « Les Automatistes annoncent la décadence chrétienne et prophétisent l'avènement du régime de l'instinct. » On y apprend qu'un manifeste appelé *Refus global* d'un peintre nommé Paul-Émile Borduas venait d'être lancé et co-signé par une quinzaine de peintres, sculpteurs, danseurs et photographes, ce plaidoyer anarco-artistico-politique dénonce avec virulence une société sclérosée : "refus de fermer les yeux sur les vices, les duperies perpétrées sous couvoir du savoir. (...) Refus de servir, refus de toute intention, arme néfaste de la raison. " Or ce Borduas est un ami de mon père aussi mécène.

Je me rappelle que la lecture de ce passage du manifeste plusieurs années plus tard me troubla particulièrement : «Le règne de la peur multiforme est terminé. Dans le fol espoir d'en effacer le souvenir je les énumère: peur des préjugés - peur de l'opinion publique - des persécutions - de la réprobation générale, peur d'être seul sans Dieu et la société qui isole très infailliblement, peur de soi - de son frère - de la pauvreté, peur de l'ordre établi - de la ridicule justice, peur des relations neuves, peur du surrationnel, peur des nécessités, peur des écluses grandes ouvertes sur la foi en l'homme - en la société future, peur de toutes les formes susceptibles de déclencher un amour transformant, peur bleue - peur rouge - peur blanche : maillon de notre chaîne. »

Les suites de la parution du manifeste du peintre montréalais Paul-Émile Borduas furent dévastatrices. Mon père raconta que Borduas est un révolté qui voulait sortir le Québec des années quarante de sa torpeur. Le réveil tant espéré du peuple québécois suite à la publication du manifeste est loin de se réaliser. Au contraire, Borduas est mis au banc de la société.

Dans ce climat, les idées de Borduas étaient en effet révolutionnaires et guidèrent l'intelligentsia québécoise vers sa grande « Révolution tranquille. » Selon lui, les Canadiens-français devaient abandonner leur vieille culture et en créer une nouvelle fondée sur les émotions, les sensations et, sur ce qu'il appelait « la magie » :

« Rompre définitivement avec toutes les habitudes de la société, se désolidariser de son esprit utilitaire. Refus d'être sciemment au-dessous de nos possibilités psychiques. Refus de fermer les yeux sur les vices, les duperies perpétrées sous le couvert du savoir, du service rendu, de la reconnaissance due. (…) Place à la magie ! Place aux mystères objectifs ! Place à l'amour ! Place aux nécessités ! » (…)

La douleur du rejet social est probablement la plus intense des émotions humiliantes, celle qui provoque un sentiment terrible d'isolement qui entraîne à son tour une élévation du risque suicidaire. Injurié par ses adversaires même ses intimes, femmes et enfants le fuient. Au rejet viennent s'ajouter les sentiments d'abandon et de trahison. tre rejeté, c'est être condamné.

Dépressif, il pense alors au suicide, se ravise suite à la lecture de *l'Évolution créatrice* du philosophe Bergson et décide de quitter l'atmosphère suffocante de la Grande Noirceur qui s'abat sur Montréal. Rejeté par le conservatisme québécois, il s'exila à New York en 1953 où il rechercha sa réinsertion dans la poursuite de la réussite artistique. Ce fut le début d'une longue et fructueuse correspondance avec mon père.

Mais un exil encore plus dévastateur frappa. J'étais moi aussi en exil, un exil intérieur. Ma mère biologique, la première, s'est aperçue que je ne répondais pas aux stimulus reliés aux mimiques et autres tentatives de jeux. Très vite, mon père médecin neurologue suspecta que j'étais enfermé dans un monde souterrain, selon son expression relatée dans le journal, «j'étais dans les limbes. » Un pédiatre vint confirmer le diagnostic : retard mental sévère démontrant une inhabileté totale à communiquer par le langage et incapacité à interagir avec les autres. (L'autisme comme tel n'était pas connu à l'époque comme aujourd'hui)

Ma mère, elle qui ne cessait de me raconter les plus belles histoires de l'enfance, celles que tout enfant rêve d'entendre, elle qui chantonnait les plus belles mélodies du répertoire enfantin, fut terrassée lorsqu'elle comprit que tous ses élans amoureux d'une mère envers son enfant étaient réduits à néant.

La réorganisation familiale suite à ce drame fut drastique. Je fus confié à une gardienne tout à fait insensible à ma situation, Plus j'étais tranquille et discret, plus belle était sa journée passée à jouer à des jeux de cartes solitaires entrecoupés de sieste jusqu'au retour de ma mère qui tous les jours enseignait à des enfants joyeux, turbulents, normaux quoi ! Tandis que moi j'étais un véritable chemin de croix : répétition excessive du même mouvement de balance, aller-retour ininterrompu d'un camion-jouet des heures durant suivi de crises d'agressivité lorsque l'on venait me chercher pour me nourrir, irritation et hypersensibilité à la douleur, me laver le visage était horrible mais, mon incapacité à regarder ma mère dans les yeux lorsqu'elle s'adressait à moi fut selon mon père le plus cruel des supplices.

Dans sa première lettre, Borduas raconte à mon père mécène et maintenant collectionneur d'art moderne sa visite au musée d'art moderne de New York, le fameux MOMA

D'un pas non-chaland, Borduas explique-t-il arpente les salles d'exposition sans vraiment s'arrêter devant les œuvres de toutes sortes, de toutes grandeurs, de toutes couleurs, de toutes factures s'offrant à lui comme autant de désirs, de passions, de rêves, de déceptions, et de tragédies entretenues depuis des siècles et des siècles. Toute la grandeur et la déchéance de l'humanité étaient là devant ses yeux sur les cimaises. À droite, les futuristes italiens dont il hait profondément l'idéologie fasciste et guerrière : grâce à la

science, à la technique, l'homme moderne, ce nouveau démiurge, doit conduire l'humanité barbare à la Terre promise. L'homme sublima son complexe d'infériorité en une puissante mégalomanie: L'homme sera créateur d'univers, son univers. Il créa la machine à son image : à l'ordre divin succéda l'ordre humain.

Un monde nouveau semblait poindre à l'horizon, la révolution était sur toutes les lèvres portée par une dimension métaphysique importante qui comportait une doctrine du salut de l'humanité par l'incarnation d'un nouveau sauveur. On ne se déleste pas si facilement de deux millénaires de messianisme christique. L'homme nouveau, inspiré bien malgré lui du surhomme de Nietzsche, devint le fer de lance du siècle le plus barbare de l'humanité.

À gauche, l'expressionnisme allemand dont les portraits déchirants des éclopés lui rappellent trop la barbarie du XXe siècle. Sans Dieu, ni maître, le cri de Munch montre le désespoir psychique de toute une jeunesse vivant dans le théâtre sanglant de l'apocalypse contemporaine entraînée par le libéralisme sauvage et l'industrialisation sans retenu offrant le spectacle morbide de quartiers délabrés avec des canaux charriant des immondices de toutes sortes où pourrissent des loques humaines respirant l'air vicié des cheminées crachant cendres et mort ; partout la folie rôde. Cette «génération perdue» se perdit également dans le nihilisme.

Pressentant le désarroi des êtres et les bruits des bottes annonçant une autre grande-guerre boucherie, des artistes, peintres, écrivains se présentant comme «mercenaires primitifs dans le monde moderne» hurlèrent en vain comme des loups avant de disparaître broyés par la bêtise et la haine des deux grandes guerres mondiales. Sur les cimaises en quelques vingt toiles d'une palette de couleurs en violent contrastes surgissaient des figures humaines désemparées derrière des fumées d'usines envahissant le paysage. En un seul coup d'œil s'étalaient l'aliénation des rapports humains, la destruction de la nature, la dissolution des liens communautaires de solidarité, l'isolement de l'individu, les conditions de vie urbaine dégradantes, tout ça exprimé dans des corps et des visages tout aussi tourmentés que leur âme perdue, déchue

Là bas, cet ouvrier, le regard méchant de celui vivant avec sa famille dans des logis malsains et des quartiers ravagés par de terribles épidémies. Ici, des riches bourgeois tapis dans des salons luxueux comme un rempart contre les pauvres affamés et malades. Derrière lui les toiles de James Ensor avec ses squelettes et masques morbides dénonçant l'angoisse de vivre et annonçant l'effritement si non l'effondrement moral de la civilisation occidentale aveuglée par le machinisme. Cette ambiance cauchemardesque de l'homme asservi à l'industrialisation trouva aussi écho chez le Norvégien Edvard Munch avec ses personnages d'hommes paniqués, d'enfants malades et autres éclopés. Et tout au fond de la galerie, au fond du gouffre, le regard de Borduas ne peut éviter le violent barbarisme de Nolde peignant des hommes emportés par les puissances du chaos exprimant leur colère animale sans oublier l'érotisme tortueux de Schiele exprimant la souffrance et la fragilité de l'être puisque « la vie n'est qu'un cheminement vers la mort » semblaient nous dire ces toiles.

Il se retrouvait cerné de partout par une catastrophe, celle de la fin des Temps qui ne serait pas due au choc vaguement probable avec d'autres astéroïdes ou encore à la volonté divine telle qu'elle s'exprime avec colère dans l'Apocalypse de Jean, mais une catastrophe dont l'homme seul porterait le poids et la responsabilité : le mal montrait enfin son vrai visage, là devant lui.

Trop triste, surtout déprimant, Borduas comme un funambule poursuit sa visite du musée comme si rien ne semblait l'intéresser encore moins l'émouvoir et pourtant sous ses airs de flâneur, il cherche visiblement quelque chose.

Devant la salle des surréalistes, il a une pensée pour André Breton, grand théoricien du mouvement surréalisme qu'il a rencontré à Gaspé au Québec, Breton ayant fui l'occupation de la France par les

BULLETIN INTERNATIONAL DU SURRÉALISME

N° 3 Publié à Bruxelles
par le Groupe surréaliste en Belgique
20 AOUT 1935 PRIX : 1,50 Fr.

LA GACHEUSE

SOMMAIRE

1) LE COUTEAU DANS LA PLAIE.
2) André BRETON : Discours au Congrès des Ecrivains pour la défense de la Culture

Illustrations de René MAGRITTE et Max SERVAIS

nazis. Il se rappelle que c'est en lisant *L'Amour fou* de Breton, qu'il découvrit le fameux conseil de Léonard de Vinci enjoignant ses élèves à regarder longuement un vieux mur pour y voir apparaître dans ses craquelures et ses taches des formes que le peintre n'a qu'à copier par la suite. Borduas recrée le « vieux mur » de Léonard en traçant spontanément sans idée préconçue quelques traits qui serviront de canevas à l'application de l'huile ou de la gouache. Il commence à réaliser des œuvres abstraites, devenant davantage intéressé par l'acte de peindre que par les thèmes. Il fallait que l'artiste rejette toute forme de préparation comme le choix du sujet ou les esquisses pour se concentrer uniquement sur les émotions du moment et les pulsions inconscientes puisque l'inconscient est structuré comme un langage dont on connaît peu la syntaxe. L'écriture automatiste des poètes surréalistes plus précisément la spontanéité de cette «dictée de l'inconscient» doit se visualiser dans la forme picturale. C'est alors qu'il comprit que les formules « Changer la vie» de Rimbaud et «Transformer le monde» de Marx se concrétise dans l'acte surréaliste.

Comme envoûté plutôt hypnotisé, l'esprit de Paul Émile Borduas, peintre québécois maudit en exil, se met à vagabonder. Car Borduas, comme tous les grands artistes, est plus qu'un peintre, c'est aussi un poète, un écrivain et surtout un philosophe qui dévore les écrits contemporains. Il partageait le point de vue de Bergson dans *L'évolution créatrice* publiée en 1907 démontrant que la création n'est pas synonyme de commencement mais de continuité. Nous sommes en devenir auto poïétique, entraînés par un mouvement perpétuel de création, en résumé, l''évolution de l'Univers, de la nature y compris la nôtre, n'est pas terminée se plaisait-il à répéter à ses étudiants.

Sans hésitation il s'assied sur une très longue banquette de près de deux mètres pouvant recevoir plusieurs visiteurs. Tranquillement son regard focalise le tableau d'une blancheur inouïe. Il connaît le titre par cœur *Carré blanc sur fond blanc* de Casimir Malevitch mais c'est la première fois qu'il le voit in situ. Et ce qu'il voit est inouï. Toute l'histoire de l'art résumé en un seul tableau. Le peintre russe Malevitch a atteint le sommet de l'intuition créatrice en accomplissant l'œuvre ultime c'est-à-dire, pouvoir représenter l'Absolu que l'homme cherche artistiquement à transcrire depuis l'âge des cavernes. Quand Malevitch peint son *Carré blanc sur fond blanc* (1918), l'histoire de l'art sacré basé sur la représentation semble se terminer. Le *Carré blanc* est l'adieu de la représentation, le renoncement radical à toute figuration plastique car, comme disait Mallarmé, "l'Infini est enfin fixé". L'art abstrait côtoie la rumeur même du cosmos, les lumineuses traînées de lait de la voie lactée et le fouillis d'ombres des espaces interstellaires dira le critique Georges Duthuit.

En ce début de 20e siècle, la vision de la physique élaborée depuis Galilée commença à vaciller sérieusement. Avec la théorie des quanta, Planck, dont la préoccupation majeure était une recherche métaphysique de l'Absolu, posa la première pierre de la mécanique quantique en affirmant que l'énergie rayonnante a, comme la matière, une structure discontinue; elle ne peut exister que sous forme de grains ou quanta. Ainsi l'énergie lumineuse est à la fois matérielle, formée de grains et immatérielle par le rayonnement ondulatoire. Les quanta introduit un nouveau concept au-delà de la dualité particule/onde, celui du paradoxe de l'état quantique.

La relativité générale et la mécanique quantique élaborèrent deux théories physiques, toutes deux indispensables mais sans connexion logique. Ainsi la théorie la relativité propose une fusion matière/énergie, espace/temps particule/onde tandis que la science quantique, elle, continuait à ausculter la matière jusqu'à l'improbable où la réalité première de l'atome n'est ni l'onde ni la particule mais des «états quantiques» qui peuvent à la fois se manifester sous l'une ou l'autre forme. Ces «états quantiques» produisent des configurations spécifiques que Schrödinger réussit, en 1926, à calculer et permit, par ses équations de «modulations quantiques», à «voir» l'énergie correspondante à chacune d'elle.

La vie résulte de la tendance générale de la matière à organiser des systèmes créant de l'ordre à partir du désordre (Prigogine) dont le mouvement est orienté de l'unité vers la diversité élaborant ainsi des structures toujours plus complexes où, pensée paradoxale oblige, un est aussi tout.

Dans cette perspective, les particules élémentaires n'existent pas en elles-mêmes mais uniquement à travers les interactions qu'elles engendrent. Cet ensemble d'effets s'apparente à un champ vibratoire : tout ce que nous observons fait parti d'un ensemble de champs : champ électro-magnétique, champ de gravitation, champ protonique, champ électronique. Nous quittons la réalité du corps solide pour aborder un océan immatériel formé d'ondes et de vibrations. Même Einstein, pourtant opposé à la théorie quantique, avait pourtant démontré que la lumière que l'on croyait essentiellement être une onde, était aussi composée de corpuscules, qu'on nomma photons. La lumière va être comprise en fonction de deux concepts, lux et lumen : le premier est la substance lumineuse elle-même, le second est son rayonnement.

$$n + \nu_e \leftrightarrow p + e^-$$
$$n + e^+ \leftrightarrow p + \nu_e$$
$$n \leftrightarrow p + e^- + \overline{\nu_e}$$

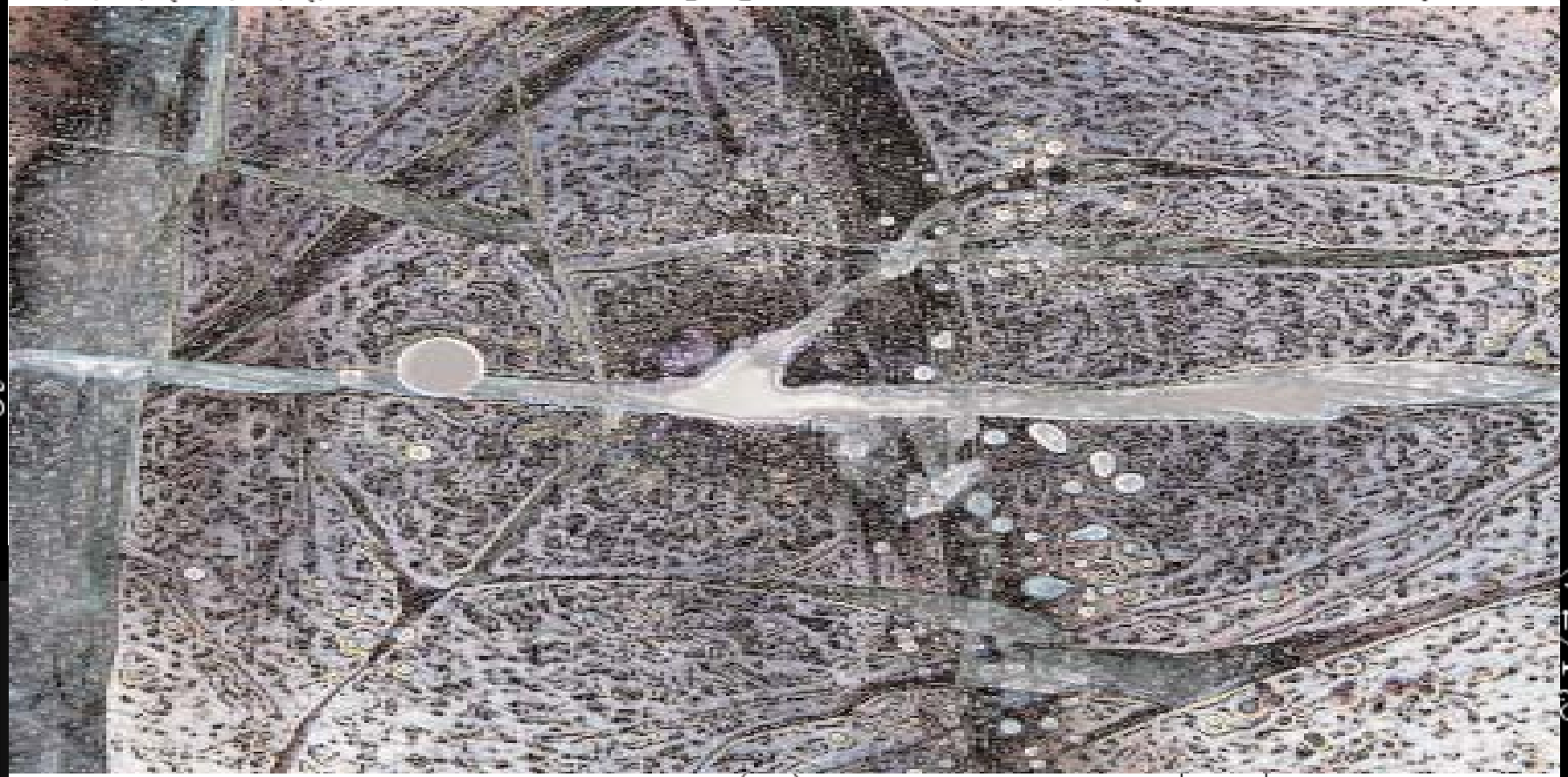
$$\frac{n_p}{n_n} = e^{-\frac{E_p - E_n}{kT}} = e^{-\frac{\Delta m c^2}{kT}}$$

$p + n - D + \gamma$ (γ : photon)
$D + n - {}^3H + \gamma$
$D + p - {}^3He + \gamma$
$D + D - {}^3H + p$
$D + D - {}^3He + n$
$D + D - {}^4He + \gamma$
${}^3H + p - {}^4He + \gamma$
${}^3He + n - {}^3H + p$
${}^3He + n - {}^4He + \gamma$
${}^3H + D - {}^4He + n$
${}^3He + D - {}^4He + p$
${}^3He + {}^3He - {}^4He + 2p$
${}^4He + D - {}^6Li + \gamma$
${}^4He + {}^3H - {}^7Li + \gamma$
${}^4He + {}^3He - {}^7Be + \gamma$
${}^6Li + n - {}^7Li + \gamma$
${}^6Li + p - {}^7Be + \gamma$
${}^7Li + p - {}^4He + \gamma$

La lumière possède donc la caractéristique quantique d'être à la fois un corps solide et une onde. Parmi « les choses invisibles à l'œil mortel » que nous révèle la lumière réside le paradoxe de l'Univers. D'innombrables physiciens se sont dévoués corps et âme à l'élucidation de ce paradoxe sans succès. Si bien la prouesse vieille de plusieurs milliards d'années à savoir la capture et la décomposition de la lumière par des formes de vie autonome doublée de la transformation de l'eau en oxygène de l'atmosphère et qui servit de moteur à l'évolution reste un mystère, un système magique.

$$\frac{\partial^2 \Psi(\vec{r},t)}{\partial t^2} = -\hbar^2 c^2 \Delta \Psi(\vec{r},t) + m^2 c^4 \Psi(\vec{r},t)$$

$$= \left(\begin{pmatrix} \phi_1 \\ \phi_2 \\ \vdots \\ \phi_N \end{pmatrix}_{\epsilon^*}, \begin{pmatrix} \psi_1 \\ \psi_2 \\ \vdots \\ \psi_N \end{pmatrix}_{\epsilon} \right) = \begin{bmatrix} \phi_1 & \phi_2 & \cdots & \phi_N \end{bmatrix} \cdot \begin{bmatrix} \psi_1 \\ \psi_2 \\ \vdots \\ \psi_N \end{bmatrix} = \sum_{n=1}^{N} \phi_n \cdot \psi, \langle \phi | = \begin{pmatrix} \phi_1 \\ \phi_2 \\ \vdots \\ \phi_N \end{pmatrix}_{\epsilon^*} = \begin{bmatrix} \phi_1 \end{bmatrix}$$



$$= \begin{pmatrix} \psi_1 \\ \psi_2 \\ \vdots \\ \psi_N \end{pmatrix}_{\epsilon} = \begin{bmatrix} \psi_1 \\ \psi_2 \\ \vdots \\ \psi_N \end{bmatrix} \cdot \begin{bmatrix} |u_1\rangle & |u_2\rangle & \cdots & |u_N\rangle \end{bmatrix} \langle \phi | = \begin{pmatrix} \phi_1 \\ \phi_2 \\ \vdots \\ \phi_N \end{pmatrix}_{\epsilon^*} = \begin{bmatrix} \phi_1 & \phi_2 & \cdots & \phi_N \end{bmatrix} \cdot \begin{bmatrix} \langle u_1 | \\ \langle u_2 | \\ \vdots \\ \langle u_N | \end{bmatrix} \rangle = \begin{pmatrix} \psi_1 \\ \psi_2 \\ \vdots \\ \psi_N \end{pmatrix}_{\epsilon} = \begin{bmatrix} \psi_1 \end{bmatrix}$$

$$\nu - \frac{1}{2} g_{\mu\nu} R - \Lambda g_{\mu\nu} = \frac{8\pi G}{c^4} T_{\mu\nu} \hbar^2 \frac{\partial^2 \Psi(\vec{r},t)}{\partial t^2} = -\hbar^2 c^2 \Delta \Psi(\vec{r},t) + m^2 c^4$$

$$\Delta B \geq \frac{1}{2} \left| \left\langle \left[\hat{A}, \hat{B} \right] \right\rangle_{\gamma} - \hbar^2 \frac{\partial^2 \Psi(\vec{r},t)}{\partial t^2} = -\hbar^2 c^2 \Delta \Psi(\vec{r},t) + m^2 c^4 \Psi(\vec{r},t) \right.$$

$$\hat{A}, \hat{B} \left] \right\rangle_{\gamma} \left| - \hbar^2 \frac{\partial^2 \Psi(\vec{r},t)}{\partial t^2} = -\hbar^2 c^2 \Delta \Psi(\vec{r},t) + m^2 c^4 \Psi(\vec{r},t) \right.$$

Il reviendra au mathématicien Kurt Gödel de démontrer hors de tout doute:

“qu’avec le temps, la Raison va inévitablement conduire à des contradictions, la Raison conduit toujours à la dé-Raison. (…) Ce trouble-fête démontra de manière rigoureuse que d’enchaînements en enchaînements logiques, la Raison court inévitablement à sa perte, car elle finira par énoncé successivement deux théorèmes en parfaite contradiction l’un avec l’autre, comme par exemple dire que le même objet est à la fois blanc et noir”.

Cet illogisme de l’objet à la fois blanc et noir n’est-il pas le même que nous retrouvons dans la lumière à la fois corpusculaire et ondulatoire. N’y a-t-il rien de plus contradictoire ? L’un est localisé, le corpuscule, l’autre étendue, l’onde. Il y a bien du mystère la-dessous. Si bien que “notre raison a des limites”. (Kant)

Ces stimulantes découvertes appelaient une nouvelle vision des mathématiques vouées désormais à l’élaboration de postulats libérés de toute correspondance avec le réel. L’abstraction pure des mathématiques s’élaborait en même temps que l’art abstrait. Les équations modernes de la physique rejoignaient aussi les plus hautes spéculations de la théologie et de l’art abstrait.

Il y a donc bien jusqu’à maintenant deux manières incomplètes d’aborder l’Univers : la Raison et l’Intuition. On peut même affirmer que l’Intuition vient au secours de la Raison en panne, comme si pour “savoir” l’Univers, notre conscience nous demandait aussi de “sentir” l’Univers. On pense alors à deux systèmes logiques qui s’affrontent alors qu’il n’en est rien, au contraire : le langage paradoxal de l’Intuition versus la Raison n’enlève rien à la connaissance. L’image de l’Univers fournie autant par l’Intuition (sensation primordiale) que par la Raison (information primordiale) amène une élévation de la conscience vers l’Unité.

Ce que nous apprend la théorie quantique sur la lumière est que la réalité observable est un jeu de conscience à conscience, que matière, conscience et esprit forment une seule et même Totalité. Mais plus encore, l’Univers existe que s’il est pensé et sa représentation va dépendre des postulats et des connaissances que nous avons acquises, de nos «points de mémoire. » L’UN, une pensée. Mettons en relation quatre propositions séparées de plus de deux siècles. Parménide, déjà en 515 avant J.C., affirmait que : «Sans la pensée, l’Univers n’existerait pas. » Par la suite en 1560, Descartes formule son «Je pense donc je suis. » Suivra en 1927 la pensée comme «la fleur de l’évolution» du théologien Teilhard de Chardin et finalement, «Exister, c’est être pensé» du physicien Jean-Émile Charon.

L’Univers serait donc formé d’éléments qui contiennent tous l’information primordiale comme une cellule contient tout le programme génétique d’un individu, comme un hologramme, contient le tout dans chaque partie. En effet, chaque partie d’un négatif holographique contient la totalité de l’image. Ainsi, si je déchire le négatif pour n’en conserver qu’une partie minuscule, celle-ci contiendra néanmoins la totalité de l’image. Autre exemple, chaque image numérique est formée de millions de pixels, imaginons maintenant que chaque pixel contient la totalité de l’image tout en étant distinct pour comprendre que chaque roche, chaque animal, plante, molécule, atome de l’Univers possède la configuration de l’ensemble. Nommons “Dieu” cette information primordiale présente en chaque particule de l’Univers et vous comprendrez que “Dieu est partout” présent bien sûr dans tous les êtres vivants ainsi que dans le monde inorganique comme «principe de toute production naturelle quel qu’en soit le genre et le prix, principe de la semence des formes et du mouvement des semences et des formes... » (Saint-Augustin)

Dieu est multiple, l’Un est pluriel. Le polythéisme d’ici-bas est identique au monothéisme d’en haut. Telle était la vision animiste des peuples archaïques. Tous les êtres font partie de l’Unité.

«Le philosophe et le spirituel, l'homme primitif et le civilisé, le penseur le plus personnel et le plus humble croyant, le prophète et le mystique ne convergent pas seulement sur un mot lorsqu'ils disent chacun : Dieu. Lorsque l'orientation de chacun est juste, … ils se rencontrent réellement ou du moins ils tendent réellement à se rencontrer – quoique l'objet auquel chacun pense soit apparemment dissemblable. En vérité Dieu est unique. Dieu de l'intelligence et Dieu de la conscience – Dieu de la révélation surnaturelle et Dieu de la raison – Dieu de la nature et Dieu de l'histoire – Dieu de l'être et Dieu de la valeur – Dieu de la réflexion et Dieu de la prière – Dieu du philosophe et Dieu du mystique, …que d'oppositions et quelle unité ! Dieu unique aux aspects multiples, terme unique aux multiples approches ! Dieu de tout moi-même ! Dieu de tous !

Il nous aura fallu vingt-cinq siècles de philosophie occidentale, de méthode scientifique pour comprendre le respect métaphysique de tous les êtres vivants par les peuples primitifs. La modernité aura donc créé des fléaux "qui naissent de la prétention de l'homme à acquérir un savoir surhumain au nom duquel il devient enclin à exercer sur autrui une toute-puissance ne souffrant pas d'être discutée." (Jean Brun)

Il en a été ainsi des peuples archaïques : au lieu de les écouter, nous les avons éliminés. Les dieux collectifs des religions antiques associés à des notions de peuples, de nations, de territoires qu'ils soient polythéistes ou monothéistes sont des signes identitaires de nature culturelle et politique. Spirituellement parlant, ils sont des erreurs conceptuelles et comme le soulignait l'ethnologue de Brosse : «il eût été formidable que les adorateurs du chat vécussent en bonne harmonie avec les adorateurs du rat. » Par contre dans les sociétés primitives, Dieu n'a aucune identité politique ou culturelle. Dieu n'existe qu'en relation avec le «Je» lui-même en relation avec la communauté et le sens de toute sa vie réside dans son effort pour trouver sa place et s'insérer dans la totalité dont il est un élément. Au lieu de tout ramener, amalgamer rationnellement dans un dieu unique en lutte contre les autres dieux païens, nos ancêtres australopithèques avaient eux senti intuitivement que toutes les formes de la biodiversité convergent naturellement vers l'UN et que toutes les manifestations de Dieu dans la matière, les êtres et les formes, sa «théodiversité», méritent d'être respectés.

Ainsi cette diversité de paliers de conscience commune à toutes les espèces jusqu'aux infimes particules forme donc une Unité propre à l'Univers entier. Cette "structure dynamique qui a le génie de pouvoir engendrer la mémoire de sa propre construction" trouve aussi sa raison d'être dans la théologie chrétienne. C'est en effet le père de l'Église Anathase d'Alexandrie qui, bien avant les "points de mémoires" de De Broglie, seize siècles plus tôt pour être précis, développa l'argumentation en faveur d'un code génétique intentionnel de l'esprit, sorte de *logoi spermatikoi* traduit en français par «raisons séminales. » Anathase compléta l'analyse de cette force en lui attribuant un dynamisme (*dynamis spermatika*) responsable des facteurs de développement de la matière.

"Ces *logoi spermatikoi* ou "raisons séminales" sont des participations individuées et concrètes du grand Logos divin, expressions simples et réalisations particulières de la pensée et des intentions de l'Artisan de l'Univers, ce qui regroupe tous les êtres du Cosmos dans une grande conception divine qui a évidemment son plan, sa logique et son dynamisme organique."

Il reviendra au philosophe de la nature Von der Weltseele de conclure en ces termes : " la nature est l'esprit visible, l'esprit, la nature invisible", telle est "l'âme du monde".

Toute pensée est contingente d'une prémisse métaphysique y compris la logique scientifique. Tout est langage, l'atome, comme les lettres de l'alphabet, est langage de l'Univers (Leucippe), l'Univers est langage musical (Pythagore et Kepler), l'Univers est langage mathématique. (Copernic, Galilée et Einstein) En fait tous rejoignent les visées métaphysiques de Anaxagore (610-547 avant J.C.) qui proposa alors l'intelligence comme principe et force

organisatrice de l'Univers que la physique quantique décrit comme «information primordiale. » Ainsi cette diversité de paliers de conscience commune à toutes les espèces jusqu'aux infimes particules forme donc une Unité propre à l'Univers entier. Nous pouvons reprendre ce mot de Platon : «la nature est une poétique (poïesis) énigmatique. »

Cette «création continue d'imprévisibles nouveautés» incita Hegel, auparavant, à penser une philosophie de l'histoire au-delà de celle de l'homme, elle devient l'histoire de Dieu vécue à travers la nature, le temps et les hommes. Cette histoire de l'Absolu est «révélation permanente» par laquelle l' tre assiste à l'engendrement de l'Absolu dans l'histoire du Monde; ce que Hegel appela «phénoménologie» c'est-à-dire «l'Esprit lui-même en train de se «phénoménoliser», de se constituer comme phénomène.

Finalement l'ensemble de l'Œuvre, notre Univers est auto engendrement de l'Absolu révélé par la connaissance de son histoire. En somme, dynamique, en éternel mouvement, Dieu comme son oeuvre, comme notre Univers en éternel processus de création continue nous confine à l'apprentissage permanent d'une information croissante (néguentropie) perpétuelle, tel est l'infini. En ce sens, Tao, Allah Yahvé ou Dieu comme tous les dieux de la terre, chacune de ces entités divines est inanticipable c'est-à-dire qu'il faut les poétiser comme création dynamique et continue en perpétuel changement. Encore plus, spiritualisme (esprit) et naturalisme (corps) forment une seul et même système. Ainsi l'Univers est création continue d'une information primordiale, de l'ordre de l'esprit matérialisé dans le vivant comme sensation primordiale, ordre de la nature.

Ainsi comme le pensait Pascal, la nature comme «infini en chair et en os», est l'«esprit en acte» et l'homme, à fois corps et esprit, parce que libre et conscient est capable de progresser indéfiniment dans le domaine infini de la connaissance. L'homme ne sera jamais hors de la nature puisque l'essence de la nature est au cœur de l'homme ; la nature tout comme l'homme est inachevée.

«De la nature, Anaximandre, déjà, a vu l'essentiel : qu'elle est inachevée. Elle est «l'infini» (to apeiron) : un infini en un sens clos sur lui-même et sans extérieur, puisqu'il n'y a qu'elle, mais pourtant un infini ouvert, puisqu'elle n'est rien d'autre que création continue. Elle est génitrice de mondes innombrables, aussi bien coexistants – puisqu'ils sont « en nombre infini, dans l'infini, de quelque côté que l'on se tourne» – que successifs et se succédant dans le temps infini, les uns engendrés, les autres détruits et cela ne peut avoir de fin, dit Aristote (expliquant la position d'Anaximandre), «car les générations et les destructions des mondes supposent nécessairement le mouvement, lequel existera toujours.

En résumé, l''évolution de l'Univers, de la nature y compris la nôtre, n'est pas terminée. L'évolution créatrice de Bergson publiée en 1907 démontre que la création n'est pas synonyme de commencement mais de continuité. Nous sommes en devenir auto poïétique, entraînés par un mouvement perpétuel de création.

L'Univers est toujours en train d'exploser, en expansion comme un «programme qui se programme lui-même», en train de se «phénoménoliser» depuis le big-bang pour reprendre l'expression de Hegel.

Puis vint Malevitch qui poussa l'abstraction vers son dernier retranchement métaphysique, son but ultime en lui faisant franchir le «saut quantique. » Peintre et philosophe, il sera le premier à appliquer à la peinture le processus dérivé des équations quantiques.

Malevitch, face à l'appréhension spirituelle de l'espace, conscient du désordre insondable de la vie fonce vers la transcendance de toutes représentations pour rapprocher l'art de sa valeur absolue. Ses théories suprématistes, formalisées à l'aide du poète russe Vladimir Maïakovski, ont d'abord été publiées dans des brochures sous le titre « *le Monde sans substance.* » Le peintre russe Malevitch a atteint le

sommet de l'intuition créatrice en accomplissant l'œuvre ultime c'est-à-dire, pouvoir représenter l'Absolu que l'homme cherche artistiquement à transcrire depuis l'âge des cavernes. Quand Malevitch peint son *Carré blanc sur fond blanc* (1918), l'histoire de l'art sacré basé sur la représentation semble se terminer. Le *Carré blanc* est l'adieu de la représentation, le renoncement radical à toute figuration plastique car, comme disait Mallarmé, "l'Infini est enfin fixé". L'art abstrait côtoie "la rumeur même du cosmos", "les lumineuses traînées de lait" de la voie lactée et "le fouillis d'ombres" des espaces interstellaires. (Georges Duthuit)

L'art abstrait représente fort bien cet élan vers "des niveaux de complexité plus sophistiqués." Entraîné par les mathématiques modernes et les "états quantiques", l'art informel s'inscrit dans l'observation d'une nouvelle réalité radicalement "révolutionnaire." Le monde de l'art, c'est le monde de l'esprit.

Le monochrome blanc comme icône abstraite ultime est pure énergie où l'inexprimable est contemplé dans sa pureté. L'interprétation esthétique du Carré blanc de Malevitch serait l'une des matrices les plus importantes de la tradition picturale pour comprendre et surtout sentir le sublime. L'image abstraite cesse d'être une représentation pour devenir une esthétique ; elle ne copie plus la réalité, elle la symbolise, de là le suprématisme « à savoir la suprématie des moyens strictement picturaux – couleurs et formes – sur les simples représentations du monde visible des apparences », une « suprématie de la sensation pure » capable de rendre perceptible la «solennité de l'univers » dans laquelle l'opposition entre l'homme et la nature, l'esprit et la matière est abolie.

Le regard rejoint l'âme et réussit là où les mots ont échoué ; l'inexplicable est révélé par la clarté, illumination silencieuse. Le monochrome représente pour la peinture son seuil ultime et constitue un point que l'on ne peut plus franchir ; c'est le mur de Planck de la physique quantique transposé en art abstrait. En effet, il revient au célèbre physicien allemand Planck de signaler que la science est incapable de savoir ce qui s'est passé avant 10^{43} seconde lors du big-bang initial puisque la gravité dresse un mur infranchissable à toute investigation rationnelle. Au-delà du "mur de Planck", c'est le mystère total. Au-delà de ce mur se cache une réalité inimaginable. Ainsi le monochrome révèle tout autant qu'il cache le même secret ultime.

"L'essence de Tout est un secret dans un secret, le secret de quelque chose qui reste voilé, un secret que seul un autre secret peut enseigner; c'est un secret sur un secret qui est voilé par un secret." (anonyme)

Avec *Carré blanc sur fond blanc*, l'art retrouve la mystique «primitive» du sentiment pur, sorte d'Illumination dans la transparence. Les couleurs, la forme, les objets, les êtres ne sont pas niés au contraire mais atteignent leur finalité «existentielle» dans leur fusion avec le Tout transparent. (Le carré et le fond tous les deux blancs, se distinguent par l'application des coups de brosse. La lumière jouant sur les textures, la figure et le fond se différencient par leur tonalité. Aparté : Cette différenciation dans les tons de blanc fait que *Carré blanc sur fond blanc* n'est pas un monochrome pur mais la plupart

des historiens de l'art s'accordent pour attribuer la paternité du monochrome à Malevitch.

Malevitch ne peut aller plus loin - pour lui, la peinture a atteint son apogée – à quarante ans, il cesse de peindre mais l'art demeure et l'artiste réoriente alors sa carrière vers l'architecture constructiviste.

Le *Carré blanc*, par la force cosmique qui lui est insufflée, est le résultat final d'une recherche obstinée de l'invisible et du surnaturel entreprise depuis plusieurs millénaires par nos ancêtres préhistoriques qui ont eu la forte intuition de leur existence. C'est l'affirmation théologique de l'Un, par définition inimaginable, inconcevable, inaccessible. Malevitch a réussi à imprimer dans la «matière» l'unité absolue dont découle tout être, de métamorphoser la toile en force représentative de l'expérience globale de l'être fusionnel.

"Ayant vaincu "le règne du soleil" (celui de l'ancienne logique "terrestre"), l'apparition de ces plans picturaux affirme l'instauration d'un nouvel ordre, un ordre situé au-delà des limites de notre entendement. Sa logique ne se réfère plus à notre "monde de chair et d'os", elle est supérieure".

Cette révélation de la lumière, comme sujet de la représentation picturale, traverse la toile tels les rayons cosmiques de l'infini sidéral et Malevitch, de conclure dans son *Manifeste suprématiste*, "qu'en ce moment, le chemin de l'homme passe par l'espace". Le suprématisme, «sémaphore de la couleur», se situe dans son "abîme infini". Le peintre russe accomplit une véritable "miracle de l'art" c'est à dire que "l'Absolu devient accessible à la conscience par l'intermédiaire de l'œuvre qui le réfléchit" et en ce sens, le *Carré blanc sur fond blanc*, lumière sur lumière, est de beaucoup supérieur dans sa pureté à l'abstraction calligraphique du Allah musulman ou du tétragramme JHVH le nom imprononçable de la Divinité judéo-chrétienne.

Aussi métaphysiquement, ce que Malevitch met en lumière, c'est le cas de le dire, est que les différents dieux (animisme, polythéisme, monothéisme) des différentes cultures ne sont que des modalités analogiques variées pour atteindre l'Un; comme les différentes couleurs du spectre qui convergent toutes vers le blanc tel que démontré par Newton (1669) avec la théorie de la composition de la lumière blanche. Un n'est par un nombre mais l'unité des nombres, il appartient au même mystère que la lumière. Chaque nombre est porteur en son essence de l'unité primordiale. Ainsi chaque univers religieux manifeste l'Absolu selon ses propres lois et rites sacrés.

Les formes perceptibles extérieures (exo) sont des symboles ouvrant sur la dimension intérieure (éso) de toute chose, de l'atome aux galaxies. Ainsi, la multiplicité extérieure communique avec l'unité intérieure. La réunion dans le blanc des multiples couleurs préfigure l'ordre et l'ultime beauté que les bouddhistes appellent la «Claire Lumière» nommée le «Vide Universel. » Cette lumière claire et pure symbolise l'état de Bouddha par lequel se révéla la prise de conscience du vide universel, la Vacuité (*shunyata*) sorte «d'illumination instantanée» de l'Essence divine apparentée au *kouwa* (Lui) des soufis musulmans ou l'*Ein Sof* des kabbalistes juifs.

De tout temps, l'homme fabriqua des représentations de dieux autant que des représentations du monde sans cesse renouvelées au fil des événements historiques, des développements culturels et des connaissances scientifiques. En fait, comme le déclare Schopenhauer, "le monde est ma représentation", affirmation confirmée par Heisenberg et son principe d'incertitude et transposée en art dans cette déclaration de Duchamp : « le regardeur fait le tableau. »

Le monochrome de Malevitch soulève bien des questionnements sur les rapports entre concepts scientifiques et art mais aussi comporte sa part d'enseignement. Ainsi à sa sortie, la toile de Malevitch créa scandale, elle ne représentait rien, elle était un espace vide accroché

sur un mur vide, un vide interpénétrant un vide. Il venait de boucler trois milles ans de recherche scientifique depuis que Hésiode émit, le premier, l'hypothèse de l'Origine du monde à partir du vide.

Aujourd'hui, en effet, la physique quantique met en équations le surgissement spontané de l'Univers à partir des fluctuations du Vide et démontre également, paradoxe oblige, que le vide cosmique intersidéral malgré les apparences de la «toile vide» - n'oublions pas que la toile du peintre est tissée de millions de milliards d'atomes - est néanmoins rempli d'une énergie infinie provenant d'une matière obscure, qu'Enrico Fermi nomma nutrinos, proposition qui rejoint exactement la vision de Malevitch. Cette plénitude sans mots, sans forme, ni couleur, - le blanc est une non-couleur – s'inscrit dans une interrelation continuelle avec l'environnement quantique de sorte que l'œuvre n'est jamais identique mais toujours en devenir comme l'Univers, jusqu'à preuve du contraire, en continuelle expansion.

Le *Carré blanc* est fidèle à la logique paradoxale en ce sens qu'il nous amène à considérer le blanc, la lumière à la fois matérielle et immatérielle comme la seule tentative possible pour représenter concrètement l'abstraction suprême.

Qu'est-ce que la lumière ? La lumière va être comprise en fonction de deux concepts, lux et lumen : le premier est la substance lumineuse elle-même, le second est son rayonnement. La lumière possède donc la caractéristique quantique d'être à la fois un corps solide et une onde. N'y a-t-il rien de plus contradictoire ? L'un est localisé, le corpuscule, l'autre étendue, l'onde. Il y a bien du mystère la-dessous. Il en est ainsi de Dieu : Dieu existe (blanc) mais je ne peux le prouver. Dieu n'existe pas (noir) mais le ne peut pas le prouver.

Les théorèmes d'incomplétude montrent qu'il n'est plus possible de donner une liste finie et formalisée de tous les principes à partir desquels on peut développer une preuve mathématique. On peut toujours imaginer d'aller au-delà de ce qui est permis par les axiomes. Ces théorèmes montrent que l'imagination déborde tous les cadres. Ces théorèmes manifestent la puissance de l'imagination et la capacité de la raison à reconnaître ses limites, à reconnaître son incapacité à enfermer l'imagination dans des limites fixées une fois pour toutes.

La nouvelle théorie se présentait sous la forme d'un vaste ensemble de probabilités mathématiques qui échappaient à la compréhension au moyen des idées connues et habituelles de la physique classique depuis Newton.. Il reviendra au physicien Neils Bohr d'énoncer le principe de complémentarité qui veut que dorénavant «les deux aspects, corpusculaire et ondulatoire, soit des particules en mouvement, soit des rayonnements, sont des formes d'une même réalité. » Autrement dit, le corps solide et l'onde de la lumière sont complémentaires d'un phénomène dont les caractéristiques réelles nous échappent. La science vient d'écrire son premier «acte de foi. »

Le *Carré blanc* de Malevitch peut donc être regardé dans n'importe quel sens, il n'y a ni haut ni bas, ni droite ni gauche, aucun sens n'était préétabli, ni perspective, d'après l'axiome que "l'Univers n'a ni plafond, ni sol, ni fondation, ni horizon". Pensée paradoxale oblige, l'extrême abstraction du *Carré blanc* serait-il en même temps, le plus réaliste de tous les tableaux ? Comme si la réalité, la raison et l'abstraction, l'intuition délivraient essentiellement le même message.

Dans *Critique de la raison pure*, Kant nous démontra magistralement que notre raison a des limites et qu'elle reste fortement liée aux expériences humaines, lorsque la raison va au-delà et dans l'au-delà, tout devient alors spéculation. Autrement dit les preuves de l'existence ou non de Dieu ne sont pas accessibles à la raison.
"Notre raison est absolument incapable de découvrir le rapport qui existe entre un monde, tel que nous pouvons le connaître par l'expérience et la suprême sagesse."

Par la suite, Schopenhauer donna ainsi raison à Kant : nous connaissons des “apparences” et des “phénomènes” et non pas les “choses en soi” encore moins un absolu ou Dieu.

Mais en contre-partie, la raison a, de tous temps, de la préhistoire à nos jours, eu un penchant naturel vers la transcendance où la pensée tente de dépasser ses limites mue par une sorte de besoin métaphysique profondément ancré dans la sensibilité humaine. À défaut de preuve, la pulsion humaine attirée vers l’idée de Dieu a-t-elle une fonction ? Oui ! répond Kant : Dieu est “l’idéal de la raison”, une idée régulatrice, un principe régulateur de la pensée humaine ayant comme fonction d’annihiler l’angoisse existentielle et les peurs névrotiques ajouta Freud. Dieu n’est pas un objet, ni un personnage réel, mais une idée, non une vérité mais une pensée de salut qui délivre l’homme de son destin tragique. Or l’idée régulatrice, si pleine de sens soit-elle, peut-elle se manifester dans le tangible ?

Où Dieu peut-il bien se cacher, se dissimuler dans la nature ? Est-il caché dans le totem de l’ours des cavernes des chasseurs primitifs, dans les végétaux des sociétés agraires matriarcales, dans les animaux des sociétés nomades pastorales, dans le soleil des Égyptiens ou des Incas, dans la lune des Mayas et des Aztèques ? Que dire de ces mains primitives gravées ou peintes dans les cavernes préhistoriques cherchant à saisir les animaux magiques dessinés sur les parois nous rappelant la main de Dieu de la Chapelle Sixtine qui rejoint celle de l’homme, l’appelant ainsi à la vie ? Qu’est-ce qui peut être à la fois visible et immatérielle ?

Le *Carré blanc* est la dernière véritable réponse et peut-être la seule, que l’art pouvait apporter à cette question ouverte, depuis la préhistoire et l’art des cavernes, sur la représentation ultime de Dieu : l’Origine, lorsque contemplé avec “les yeux de l’âme”, est illumination. L’art a atteint la pureté céleste : le Blanc, symbole des origines, de la vie, de la mort et de la renaissance. Dieu est lumière incompréhensible mais essentielle à la vie.

Revenons à l’idée de la lumière à la fois corpusculaire et ondulatoire. Si nous voulons démontrer le caractère ondulatoire du phénomène, nous devons choisir le dispositif expérimental adéquat; ce faisant nous contaminons l’objectivité de l’expérience car nous créons nous-mêmes les propriétés d’un objet parce que nous décidons de les observer et de les mesurer. On ne peut démontrer qu’une propriété à la fois, soit l’ondulation ou le corpusculaire, jamais les deux à la fois. Nous ne pouvons prédire avec certitude les phénomènes quantiques, nous ne pouvons que calculer leurs probabilités. Comme la lumière Dieu est incompréhensible au plus une probabilité. Avec les équations quantiques, tout bascule dans l’incertitude, dans l’abstraction car le monde extérieur, sa réalité telle que présentée depuis des siècles, montre un nouveau visage qui reflète la jonction entre différents registres d’intelligibilité qui permet la conceptualisation d’une grille d’analyse qui intègre l’imaginaire dans l’espace de la raison. Car si la science révèle la force ordonnatrice de l’Univers et nous en explique les relations logiques et mathématiques, elle se révèle aussi incapable d’atteindre la «nature intime» des choses parce que confinée au monde du vérifiable et quantifiable du pur «logos. » La nature comme Dieu resteront toujours hors d’atteinte à la raison en manque de points de mémoire, de la connaissance requise d’où le recours à l’intuition.

Chaque tradition, chaque religion recèle un caractère d’Absolu et tous ces multiples Absolus (couleurs) convergent vers l’Absolu des Absolus : L’UN, le Blanc, la Lumière.

La théologie mystique de la Lumière développée par les moines s’inscrit dans une recherche de l’union avec l’énergie divine “qui transforme le corps et le rend spirituel (...) de sorte que l’homme tout entier devient Esprit “. (Triades AI, 2,9). Ce qui veut dire que “celui qui participe à l’énergie divine (...) devient lui-même, en quelque sorte, lumière; il est uni à la Lumière, et avec la Lumière il voit en pleine conscience tout ce qui reste caché à ceux qui n’ont pas eu cette grâce “ Non seulement la lumière est la révélation la plus adéquate de l’essence même de la divinité mais l’être mystiquement

parfait est lui-même transfiguré, éclatant, rayonnant.

Avec le Blanc sur blanc de Malevitch, l'art a atteint le but de sa mission métaphysique. N'oublions pas que l'art et la religion sont des jumeaux siamois nés dans la même caverne du paléolithique. Depuis la préhistoire, l'art et le sacré sont intimement relié par le même cordon ombilical, le premier cherchant la représentation du second. L'art a alors comme fonction de révéler l'homme à lui-même.

Pour les Chinois, la Lumière spirituelle est lumière de la connaissance confirmée par le caractère *ming* qui unifie les lumières du soleil et de la lune, synonyme d'Illumination pour les bouddhistes. En islam, *En-Nûr*, la lumière est essentiellement identique à *Er-Rûh*, l'Esprit, idem en Iran où, le zoroastrisme parle de la consubstantialité de l'esprit/lumière qui assure la victoire finale de la «Lumière de Gloire» sur les ténèbres. *Le Mystère de la Fleur d'Or*, texte taoïste, considère que l'Essence de la vie est contenue dans la Lumière du cœur et qui doit être continuellement mise en circulation à l'intérieur du corps.

Les Tibétains, eux, parlent de l'origine commune du monde et de l'homme sous forme d'un mythe qui raconte que d'une Lumière émanant du Vide Primordial fut engendré un Œuf, duquel éclata la lumière blanche de l'Univers qui engendra à son tour, un Oeuf duquel sortit l'Homme Primordial. Finalement, Le *Livre tibétain de la mort* parle de celle-ci comme lumière d'une «Vérité Pure» où le trépassé aura à choisir entre la lumière brillante de la Sagesse ou la lumière blanc terne des *devas*, lumière impure qui perpétue le cycle des réincarnations et signifie le retour sur terre.

Cette identification de la Lumière à la conscience d'être est reprise aussi dans l'Ancien Testament. Dans la Genèse, le *Fiat Lux* ! , "Que la lumière soit !" est l'interprétation symbolique de l'Illumination du monde, ordonnance du chaos. Selon la Vulgate, traduction latine de la *Bible* approuvée en 1546 lors du Concile de Trente, Adam et Ève furent tentés par Lucifer qui en latin signifie "porteur de Lumière", c'est-à-dire porteur de la connaissance du bien et du mal, porteur de la conscience d'être. Quand Moïse revint du Mont Sinaï, son visage fut si éclatant que le peuple eût peur.

Ainsi le *Nouveau Testament* mentionne souvent que nous sommes "enfants de la Lumière" signifiant que nous possédons en plus d'une origine biologique, une filiation spirituelle révélée par l'illumination du baptême de feu initié par le Saint-Esprit. Évidemment, cette métaphore de la lumière comme «plein d'Absolu» sera la préférée de Teilhard de Chardin. Du «foyer universel» rayonne la «lumière céleste» qui pénètre le «cristal des êtres» car c'est encore à la manière dont le rayon pénètre le cristal que Dieu se fait «universellement tangible et actif» «à la faveur des immenses nappes du créé. »

Il est donc universellement reconnue de la préhistoire à nos jours que la Lumière mystiquement perçue est synonyme de transcendance du monde terrestre et immanence de liberté absolue contenue dans la connaissance suprême, comme le signe de la révélation de la Réalité ultime. La nature de cet autre monde, malgré les différences culturelles et religieuses, remet en question la structure de l'Univers tel que perçue auparavant. Les expériences de la lumière sont au cœur des grandes révélations spirituelles autant que des grandes découvertes scientifiques.

Cette mystique de la lumière venue des Temps antiques issue de la connaissance intuitive du contemplatif trouve écho, en ce début du XXe siècle dans la physique moderne où l'on découvre que l'électron est bel et bien porteur de lumière; qu'il peut rester sagement dans son paradis au cœur de l'antineutron ou bien passer à l'acte, désobéir et quitter son Éden par la désintégration de l'antineutron. (Charron) C'est par cet acte de "rébellion" que l'électron se met à "exister" et à accroître son flux lumineux. Cet électron chargé de lumière devient ainsi le moteur de toute l'évolution cosmique, de la matière et de la vie et finalement, porteur de connaissance, de mémoire, donc d'Esprit. Ainsi le

paradoxe de la lumière comme onde corpusculaire de la physique moderne renvoie au paradoxe de Dieu transcendant et immanent en même temps. Cette “Lumière intérieure qui nous habite”, cette «fleur d’or» est perçue dorénavant autant par le mystique que le physicien athée ou l’artiste contemporain.

Ici encore Malevitch est fidèle aux équations de Heisenberg sur les relations d’incertitude selon lesquels passer un certain stade d’observation, tel ou tel aspect de la nature se brouille, ainsi comme dans la théologie mystique, l’Univers comme Dieu devient indicible, non-représentable. Ce concept d’incertitude vague et obscure s’éclaire grâce aux lumières de Montaigne : «puisque l’intelligence humaine est incapable d’atteindre des vérités et des certitudes définitives, aucun discours philosophique ou religieux ne peut prétendre prouver sa validité par des arguments rationnels. Dès lors on ne peut que croire ou adhérer dans l’incertitude. Dans une telle posture, l’incertitude ne signifie pas le doute. Cela signifie simplement qu’on peut avoir la foi ou des convictions en matière philosophique ou religieuse mais, celles-ci n’ont rien de dogmatique, d’intangible et d’absolu. »

“Il faut chercher maintenant comment pour notre part, nous pouvons connaître Dieu, puisqu’il n’est ni intelligible ni sensible et que rien absolument ne lui appartient de ce qui appartient aux êtres. Il faut dire en vérité que nous n’avons pas de Dieu une connaissance fondée sur sa nature propre, car celle-ci est inconnaissable et elle dépasse toute raison et toute intelligence. (…) Il est objet d’intellection, de raisonnement, de science, de contact, de sensation, d’opinion, d’imagination, d’appellation, etc., et pourtant il n’est saisi ni par l’intelligence, ni par le raisonnement, ni par la parole. Il n’est rien de ce qui est, et on ne peut donc pas le connaître à travers rien de ce qui est, et il est pourtant tout en tout. Il n’est rien en rien et il est pourtant connu par tout en tout en même temps qu’il n’est connu par rien en rien.”

Ce texte du Pseudo-Denys, est un écrit fondamental de la mystique chrétienne occidentale et pourtant il reste méconnu par la plupart des chrétiens. La théologie mystique de Denys l'Aéropagite, son œuvre la plus achevée, compte parmi les sources principales des plus grands théologiens. Les différents noms et images de Dieu ne nous apprennent rien sur son essence car elle reste inaccessible à la connaissance rationnelle à l'image des paradigmes quantiques si complexes qu'ils en sont incalculables.

Il reviendra à Moïse Maïmonide, l'un des érudits les plus éminents et les plus influents de la tradition rabbinique, considéré comme le plus important philosophe et théologien juif du Moyen Âge, de clore le débat en déclarant que "Dieu lui-même est l'impensable" mettant fin définitivement à toute théologie et exégèse comme "science de Dieu."

L'œuvre majeure de Maïmonide Le Guide des égarés, considéré comme l'œuvre philosophique juive la plus importante de tous les âges, a vu le jour vers 1190. Son auteur, nourri de lettres arabes et de philosophie gréco-romaine, pensait dans des catégories grecques, écrivait ses oeuvres en arabe et priait en hébreu. Le Guide des égarés inaugure dans le judaïsme une nouvelle ère : celle de la philosophie sacrée. Sans détours, Maïmonide expose son propos : la métaphysique, longtemps dédaignée par les juifs, est un chemin possible pour aller à la rencontre de Dieu, ce qui ne saurait s'accorder avec l'existence de Dieu professée par la religion.

Maïmonide introduit le dialogue des cultures, dialogue entre son propre judaïsme philosophique, d'une part, et l'hellénisme, l'islam et le christianisme, d'autre part. Contemporain des Croisades et de ses excès, il conclut que les religions dogmatiques sont tribales, loin de l'universel et doivent s'affranchir de tout fondamentalisme. Les dogmatiques ne laissent pas place à un vrai dialogue, mais à un affrontement.

Au fond, ce dialogue des cultures inspiré des stoïciens insiste sur la fraternité naturelle des hommes et la proximité de leurs aspirations culturelles et mise sur le recul de l'intolérance, la suppression du

fanatisme, la disparition de l'exclusivisme religieux et, enfin, veut l'instauration de la paix des consciences et l'émergence d'une culture universelle unifiée, qui s'adresse à tous, en respectant les différentes traditions religieuses. Bien sûr, comme nous pouvons en douter, tout l'œuvre de Maïmonide fut brûlée, en 1233, sur la Place publique à Paris sur ordre de l'Inquisition.

Par la suite, le cardinal Nicolas de Cues (1401-1464) poussa l'audace jusqu'à affirmer en pleine Inquisition que : "en réalité, il n'est connu que de lui-même". Parmi nos contemporains, Edgar Allan Poe y va de ce commentaire : " Je me suis imposé la tâche de parler de l'Univers physique, métaphysique et mathématique, matériel et spirituel : de son essence, de son origine, de sa création, de sa condition présente et de sa destinée. (…) Commençons donc tout de suite par le mot le plus simple, l'Infini. Le mot infini, comme les mots Dieu, esprit et quelques autres expressions, dont les équivalents existent dans toutes les langues, est, non pas l'expression d'une idée, mais l'expression d'un effort vers une idée. Il représente une tentative possible vers une conception impossible. "

Au cœur de l'islam, c'est le tasawwuf (soufisme) qui représente le grand courant de la théologie négative musulmane avec l'ésotérisme chiite.

"Al-'ajz 'an al-idrâk idrâk"
" L'impuissance à percevoir est en soi une perception "

Cette citation est typique du courant soufi. Le croyant soufi a compris qu'il y a quelque chose qu'il est incapable de comprendre. Et c'est là une connaissance/non connaissance " ou une savante ignorance : " On sait très bien pourquoi on ne saura jamais ". L'épistémologie soufie est imparable sur ce point : " Dieu ne peut aucunement être appréhendé par la connaissance, disait le cheikh al-Shâdhilî, car c'est par Lui que celle-ci est connue !"

Selon la tradition soufie, il y a trois sortes de langages (lisân) : le langage de la science, et c'est ce qui nous parvient par les instruments intermédiaires (wasâ'it) ; celui de la réalité (haqîqa) qui consiste dans les secrets ésotériques que Dieu nous fait parvenir sans intermédiaire ; et celui du Réel (al-Haqq) pour lequel il n'y a pas d'accès ". La conséquence qu'en tirent les maîtres c'est que " la connaissance de l'Unicité (tawhîd) ne regarde que Dieu ". En d'autres termes, "Celui dont l'Être précède l'existence de toute chose ne peut être perçu par l'intermédiaire d'aucune chose ".

" L'essence de Tout est un secret dans un secret, le secret de quelque chose qui reste voilé, un secret que seul un autre secret peut enseigner; c'est un secret sur un secret qui est voilé par un secret ". (Anonyme soufiste)

Pourquoi tous ces courants mystiques pacifiques furent-ils ignorés, pire détruits ?

Aucun concept ne peut donc l'exprimer ; il est inexprimable, indéchiffrable, il n'est pas un Néant puisqu'il transcende tout et pourtant il n'est pas séparé du monde puisqu'il est aussi immanent à tout et traverse l'essence de l'homme comme Mystère qui l'englobe. Car vient forcément le jour selon Malcolm de Chazal dans Sens-Plastique " où l'homme se voit tout à coup aux frontières de l'Intraduisible, au royaume de l'Au-delà des mots, aux pays de l'Inexprimable. " Qu'il soit cyclique ou en éternelle expansion, l'Un est non seulement multiple, complexe mais en éternel mouvement. Dieu est un nomade de l'infini en perpétuelle transformation puisque l'étoffe de l'Univers continue à se complexifier sous nos yeux signe qu'il n'a pas achevé son évolution.

"L'Un s'efforce d'évoluer vers une forme d'existence toujours plus complexe, avancée et consciente que ce soit ici ou d'une autre manière, dans un autre monde. Notre conception religieuse de l'évolution signifie que l'énergie divine va en avant et en montant…vers des niveaux de complexité plus sophistiqués et plus complexes".

Théologiquement et scientifiquement, nous retrouvons devant le même cul-de-sac. La complexité de la réalité ou de Dieu nous conduit au travers d'un réseau inextricable d'interrelations dont le nombre inouï aboutit à un enchevêtrement tel qu'il en impossible d'en comprendre le sens.

C'est peut être ce que suggère en réalité le «vide» blanc de Malevitch : quand la pensée n'a plus d'objet, là commence l'expérience poétique du mystère. Cette perception désintéressée accorde toute sa place au ressenti et pas seulement au pensé. Le *Carré blanc* nous «force» à penser sans mot, à figurer sans image; de là notre désarroi car il nous est rendu très difficile de saisir la réalité tangible sans des mots ou des images. En bref, nous avons été formés et éduqués à être des intellectuels et non des poètes et plus nous cherchons à combler le «vide» blanc par des mots ou des images plus le charme contemplatif de la toile s'évanouit. Le vide est plein de silence. C'est dans le silence que l'intelligence se fortifie car il existe un dynamisme du silence qui éveille l'intelligence sensible qui permet de saisir l'intuition inhérente à toute œuvre. Pour rencontrer la beauté, l'esprit doit s'être vidé de ses tensions et de cette rencontre naîtra ce que Nietzsche souhaita ardemment : parvenir à une création esthétique de soi tel qu'exprimé par l'adage populaire «faire de sa vie un poème. » Si bien que le réel-en-soi est un essaim de conjectures ambiguës et surtout paradoxales.

À "la science de la couleur" se profila en parallèle une sociologie de l'art émise par le peintre russo-polonais Wladyslaw Strzeminski. Trop souvent, les historiens de l'art, tellement centré sur leur sujet d'étude, ont été incapable de relier, plutôt de comprendre que l'art formait une des voies essentielles de connaissance d'une époque au même titre que la science, la théologie, la sociologie et la politique. De là l'incompréhension manifeste de la population en générale envers l'art contemporain. Il reviendra à Wladyslaw Strzeminski d'entreprendre l'étude de ces interactions et d'en dégager un concept original..

Dans cette étude, le peintre analyse l'évolution historique de l'art mise en relation avec la progression des "acquis visuels" de chaque société. Ces acquis visuels (l'unisme) forme une véritable symbiose des us et coutumes culturels, des connaissances scientifiques, des lois optiques et des intuitions perceptives et même des illusions mythiques d'une société donnée à une époque précise. Comme le précise Strzeminski, les conditions dans lesquelles vit l'homme l'obligent à percevoir une certaine quantités de phénomènes visuels.

La forme plastique caractéristique de chaque époque se développe à partir des acquis visuels alors atteint, on parle alors de syncrétisme entre différentes interactions objectives et subjectives exactement comme l'interaction entre les différentes ondes transforme la lumière visible en lumière organisée, c'est-à-dire en couleurs. Puisque le même processus est aussi identifiable dans la perception et l'organisation des sons, nous pouvons donc parler d'acquis conceptuels communs aux arts en général. Arnold Schoenberg (1874-1951) entreprit la véritable révolution de l'histoire de la musique en proposant de remplacer les sept notes de la gamme par douze demi-tons. Son système musical appelé le "dodécaphonisme" introduit une rupture tout aussi radicale pour la pensée occidentale que le Carré blanc de Malevitch. Schoenberg refusa la tonalité traditionnelle en musique de la même manière que Kandinsky, Mondrian et Malevitch brisèrent les règles de la composition picturale en vigueur depuis des siècles. Tous les quatre, chacun dans son champ d'intérêt, inventèrent un nouveau langage jugé scandaleux par les puristes et suscitèrent l'incompréhension générale dans la population autant que les nouvelles équations quantiques. Pour Kandinsky, "la dissonance picturale et musicale "d'aujourd'hui" n'est rien d'autre que la consonance de "demain".

En somme toutes les grandes découvertes enclenchent un processus analytique commun et développent un état d'esprit identique exprimé autant en science, en musique qu'en art visuel. À la même époque, vers 1906, le philosophe Husserl dans ses Recherches logiques avançait que "les concepts généraux purs" tels que mots, nombres,

figures spatiales, couleurs, sont en eux-mêmes fragmentaires, mais l'interaction des concepts entre eux conduit à une "ontologie", à une unité. Chaque concept avec sa "grammaire" particulière sont les éléments constitutifs et inséparables d'une seule équation dont la synthèse est l'homme à un moment et un lieu précis de son histoire et de sa culture. Ainsi l'état d'esprit perceptible au début du XXe siècle mit en branle un processus de synthèse, toujours présent aujourd'hui, d'éléments autrefois jugés disparates que l'on pense à la musique d'échantillonnage électronique et des synthèses "world beat".

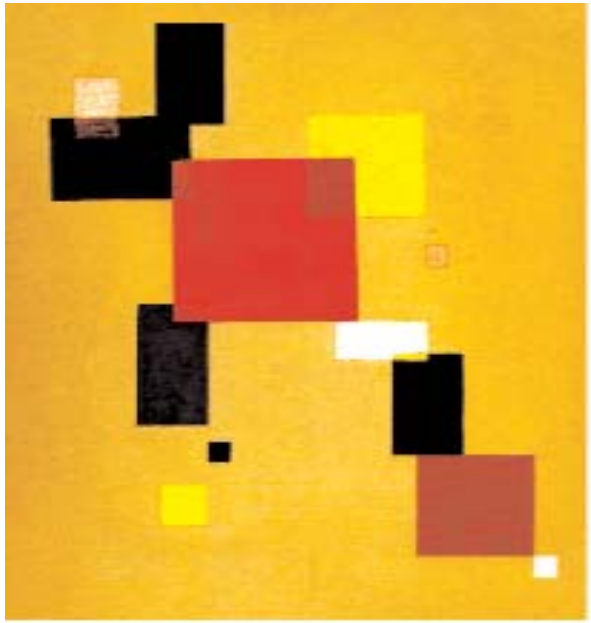
Harmonie et unité étaient les leitmotivs de l'époque autant en science, en littérature qu'en arts plastiques. Ces concepts entre autres devinrent la base des recherches chromatiques de Strzeminski, que l'artiste appela "l'unisme." Élève de Kazimir Malevitch à Moscou pendant les débuts de la Révolution russe, puis théoricien, essayiste et artiste, Wladyslaw Strzeminski (1893-1952) proposa l'unisme comme un prolongement des théories suprématistes vers une unité optique dépourvue de contraste mais obtenue par un jeu sur la matière.

La peinture d'apparence homogène est faite de l'accumulation successive de petites alvéoles formées par l'empreinte de quelque instrument dans la matière même de la peinture. Sa touche faite d'une multitude de petits points évoque une abstraction pointilliste. À la base de l'unisme repose donc le principe d'homogénéité totale de l'image, laquelle est régie par des lois qui lui sont propres, et constitue une unité optique dépourvue de tout contraste. Selon Strzeminski, deux couleurs qui se heurtent détruisent, de par leur contraste, l'unité du tableau car elles le divisent en autant de parties que l'on trouve d'opposition. Plus le contraste des couleurs est grand, plus les conflits picturaux sont violents, ainsi le tableau se retrouve divisé de façon irréversible par les heurts des couleurs entraînant une amplification de la tension dramatique de la forme picturale.

Même si l'unisme nomme un style pictural, le terme est cependant tout à fait adéquat pour désigner le concept philosophique de recherche d'unité et harmonie mis en branle depuis la Grèce antique. Nous pensons à Parménide et son poème De la Nature qui témoigne d'une recherche métaphysique de l'unité : " l'étant accomplit la perfection, il est cette masse masse pareille à une sphère harmonieusement ronde qui partout s'écarte également de son centre. Car il est nécessaire que l'étant ne soit ni plus grand ici ni moindre là. Du centre jusqu'à son extrême achèvement rayonne son être homogène, souverainement. " (Fragment 15) Par la suite se dégage le paradoxe oriental de l'unité dans la multiplicité (yin-yang) jumelé au paradoxe occidental de l'unité versus la complexité. Depuis la théorie du Big bang marquant l'apparition du désordre créateur, l'univers semble avoir désormais une origine ce qui justifie la recherche d'un concept d'unification et d'ordre existant avant l'explosion initiale. Ce besoin d'unité fortement ressentie propulse la physique contemporaine vers l'écriture d'une " unique équation fondamentale de laquelle découlent les propriétés de toutes les particules élémentaires et par là, le comportement de la matière en général." (Heidderger)

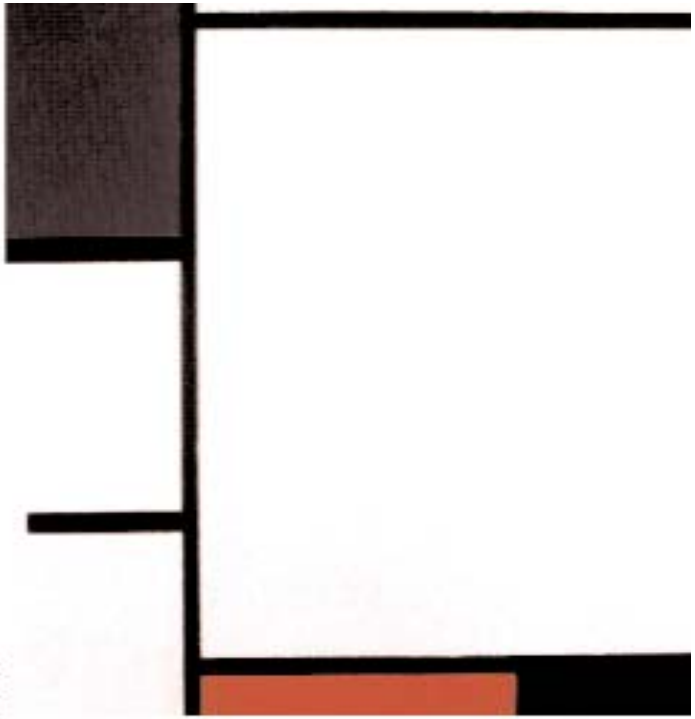
Les peintres et les écrivains s'intéressaient donc de plus en plus à la science jusqu'à susciter le grand projet de Valéry d'unir en une seule synthèse la création scientifique et la création esthétique. Si bien que l'engagement des intellectuels envers la recherche de l'unité entre raison et intuition toucha à toutes les sphères de connaissances dont bien sûr les mathématiques. "La mathématique, normalement reconnue pour son caractère positif, rigoureux et précis, est souvent œuvre poétique créant un univers d'imagination; et la poésie, normalement aimée pour sa spontanéité ludique et son inefficacité suprême, devient un démiurge mathématique qui assemble mots et images pour construire un univers hautement factuel."

Il en est ainsi du carré. En effet, pourquoi Malevitch choisit un carré plutôt que le cercle ? Indéniablement, le carré de Malevitch renoue avec la dimension sacrée de l'art primitif du trait. Par le trait, l'esprit s'ouvre au mystère, à la représentation abstraite d'un ordre magique.



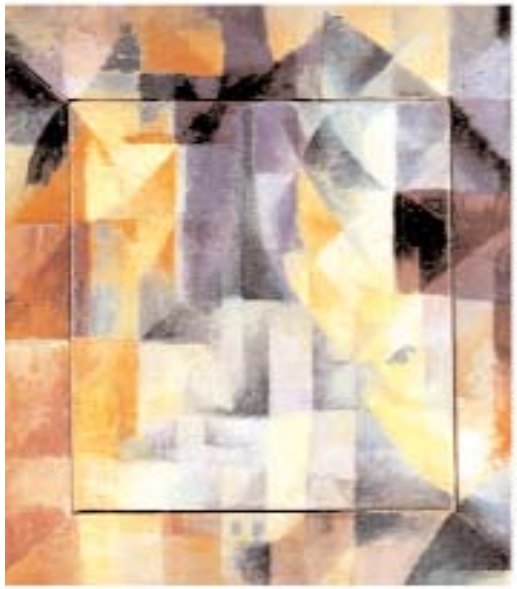
Kandinsky

Josef Albers



Mondrian

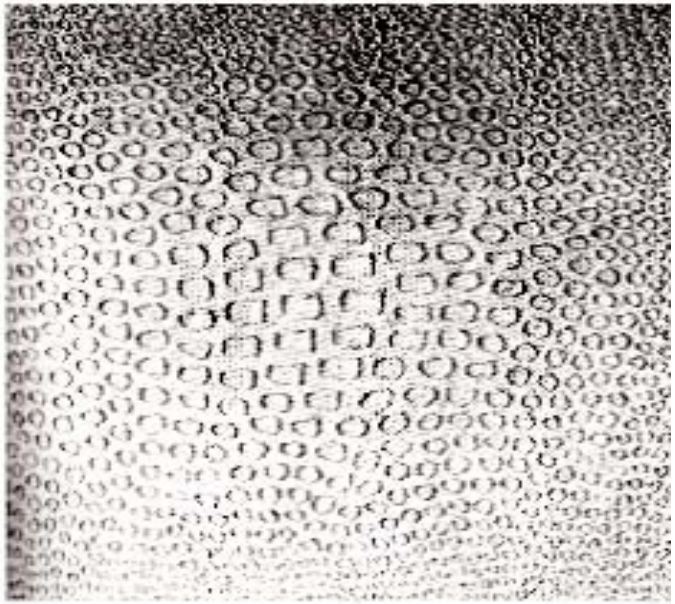
Delaunay



(gravure attribuée à Mérian)

«Du mâle et de la femelle, fais un cercle, puis de là un carré et ensuite un triangle; fais un cercle et tu auras la Pierre des philosophes». (Mérian)

Strzeminski



D'abord ornemental, le trait de scarification sur la peau des hommes et des femmes, dès la préhistoire, veut montrer à la fois l'appartenance d'un membre à un groupe, son rang social, son totem personnel et sa relation avec le divin. Le tatouage primitif est l'art du langage spirituel et l'œil, réceptacle d'ondes spirituelles matérialisées grâce à la lumière, achemine au cerveau les perceptions recueillies que la pensée ordonne en connaissances ensuite en traditions. La pensée créatrice favorise la compréhension des symboles. Depuis les Temps archaïques, le cercle représente le monde visible : cercle du soleil, de la lune, rondeur de l'iris etc. À l'époque, il ne s'agit pas d'un signe géométrique mais d'un symbole sacré qui oriente la perception mystique des phénomènes célestes et des constructions énigmatiques du monde naturel vers la recherche d'une "présence" qui gère l'harmonie de cet Univers. Le cercle est donc porteur d'un pouvoir magique naturel auquel l'homme, comme affirmation de sa propre puissance créatrice, inventa le carré comme symbole du pouvoir de la culture. Ainsi pour Malevitch, le carré est l'atome premier de la créativité humaine donc la base du suprématisme géométrique.

"Du mâle et de la femelle, fais un cercle,
puis de là un carré et ensuite un triangle ;
fais un cercle et tu auras la Pierre des philosophes".
(Mérian)

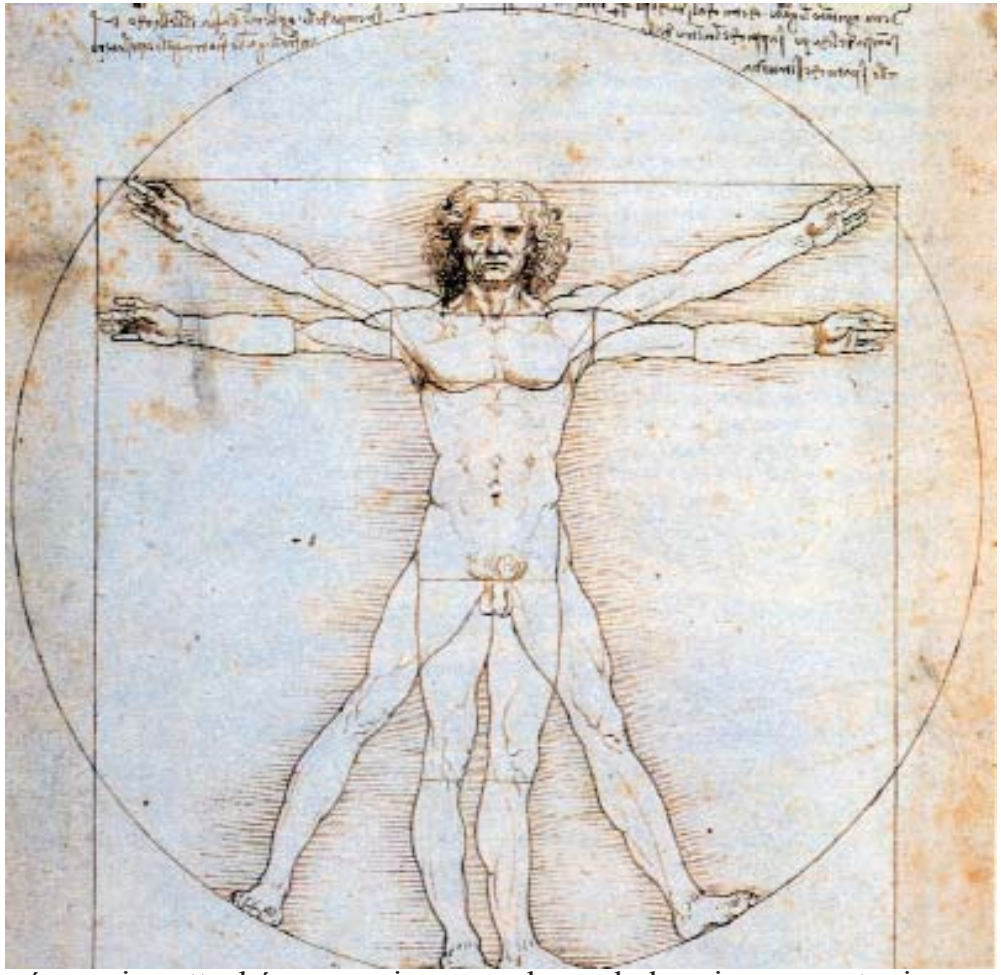
"Lieu d'assise des constructions humaines, il est (le carré), selon une vision pratique et réaliste, la première figure rationnellement habitable. (…) Le carré évoque la stabilité, mais celle-ci n'exclut pas le dynamisme. Son espace offre, en effet, de multiples ressources. (…) Les quatre côtés égaux du carré font face aux quatre orients du Monde. Avec lui, l'homme a le sentiment de prendre appui sur l'Univers. (…) Alors que le cercle forme le tout indifférencié, le carré expression du QUATRE, est la manifestation symbolique de l'accomplissement du tout. " " La symbolique du carré et celle du nombre quatre se (...) confondent. La tétrade, nombre du carré, passe pour le nombre parfait : il est celui des lettres du Nom divin. Les Hébreux faisaient du Tétragramme (JHVH) le Nom imprononçable de la Divinité.

Le carré n'existe pas dans la nature à l'échelle humaine, incompréhensible même impensable pour nos ancêtres primitifs. Il commencera à se révéler à l'origine de la civilisation avec les ziggourats mésopotamiennes et les pyramides égyptiennes car il n'y a pas de pyramides à base triangulaire malgré les apparences. Les pyramides antiques sont de base carrée. Il s'agit de carrés superposés se rétrécissant jusqu'à ne plus être qu'un point. À l'époque romaine, Vitruve, architecte et ingénieur au premier siècle avant Jésus-Christ, veut inscrire le corps humain dans une géométrie parfaite. Il conclut qu'un homme aux bras et jambes écartés, pouvait être inscrit au même titre dans les figures géométriques parfaites du cercle (homo ad circulum) et du carré (homo ad quadratum).

"Le centre du corps humain est en outre par nature le nombril; de fait, si l'on couche un homme sur le dos, mains et jambes écartées, et qu'on pointe un compas sur son nombril, on touchera tangentiellement, en décrivant un cercle, l'extrémité des doigts de ses deux mains et de ses orteils. Mais ce n'est pas tout: de même que la figure de la circonférence se réalise dans le corps, de même on y découvrira le schéma du carré. Si en effet mesure est prise d'un homme depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête et qu'on reporte cette mesure sur la ligne définie par ses mains tendues, la largeur se trouvera être égale à la hauteur, comme sur les aires carrées à l'équerre". (Vitruve, De Architectura, III, 1, 3)

À la Renaissance, Léonard de Vinci reprendra les calculs de Vitruve et composera le croquis du fameux dessin sur les règles de la proportion humaine. Le carré est une invention humaine, plutôt une intuition humaine finalement "vue" naturellement et démontrée plusieurs siècles plus tard grâce au microscope puisque beaucoup de minéraux se cristallisent en forme de cube.

Ainsi le cubisme, quoique révolutionnaire pour l'époque, resta



néanmoins attaché aux anciennes valeurs de la science newtonienne et prisonnier du figuratif. Les corps et objets cubistes déconstruits en segments juxtaposés offrent la vision asymétrique d'un monde discontinu, sans liens de parenté où s'insinuent la tension, l'ambiguïté, le contraste, la polémique, préfigurant la première guerre mondiale qui mettra fin au mouvement initié par Picasso et par Braque tandis que le Carré blanc sur fond blanc de Malevitch de l'après-guerre deviendra le symbole moderne parfait pour représenter la pensée de l'homme nouveau en communion avec l'Univers incitant ardemment à la réconciliation des peuples sur terre.

“Le mystère de la vie n’est pas un problème à résoudre, mais une réalité à éprouver.” (Alan Watts)

Et c’est devant cette toile qu’il rencontre un quidam qui l’aborde sans gêne – You know Malevitch ? lui dit-il. - Confus Borduas lui répond : sorry i’m not really good in english, i’m canadian... french canadian. - Comme moi lui répond l’individu à la grande surprise de Borduas. Dans un joual très anglicisé, il lui raconte l’arrivée de sa famille aux states. À la fin de son court récit, il lui tend la main fermement : je m’appelle Jack…. Jack Kerouac et toi ? Borduas…appelle moi simplement Borduas dit-il en lui serrant la main. - Voulant éviter les questions trop personnelles sur sa vie, Borduas change de sujet et lui demande : Et vous Malevitch, vous aimez ? En se levant et pointant le tableau, Kerouac lui dit en gesticulant théâtralement : « tu sais man il y a deux sortes de peintres : ceux d’avant et ceux d’après la fucking bombe atomique et le plus grand peintre d’avant la fucking bombe atomique, c’est lui. » - Eh bien moi, je suis celui d’après la bombe, répond Borduas du tac au tac. - Tu vois lui lance Kerouac, tout est là et pourtant c’est le vide. Quand tu regardes ce foutu carré blanc, que tu le veuille ou non, tu contemples Dieu. Toute cette blancheur toute cette lumière qui illumine l’univers est là …sur cette toile en concentré comme une épiphanie. That’s the beat, man ! Une fulgurante illumination qui béatifie tout… le sperme du créateur. - Un Dieu qui transcende les dieux des hommes, un dieu cosmique de renchérir Borduas. - C’est cela ! Eh bien pour répondre cela tu as dû te débarrasser de deux siècles de représentation religieuse, ton esprit vient de balayer deux siècles de conneries visuelles et tu viens de toucher à l’essentiel, Dieu est une pensée qui donne à l’homme un sens à sa vie. nous sommes tous des chercheurs de Dieu, c’est ça l’art abstrait, une métaphysique visuelle du sens de la vie. – C’est exactement ce que je viens d’écrire dans un manifeste. Peux-tu lire

encore le français Jack ?
- Non seulement je le lis encore, mais j'écris aussi quelques fois en français, je viens de commencer un manuscrit en français Sur la route que je l'appelle.
– Eh bien je t'échange Refus global contre Sur la route.
– D'accord mais avant, allez, on bouge d'ici lance Kerouac. Cap sur la 8ième rue. Tes potes peintres y exposent.

S'ensuit une marche sous la pluie à travers les rues de New York jusqu'à la Cedar Tavern, au 24 University Place près de la 8ième. Jack Kerouac est un Canuck lui aussi un exilé franco-américain qui cherche à comprendre sa patrie d'adoption en errant à travers le continent américain. Comme Borduas en peinture, il fut le témoin littéraire des incertitudes inquiètes de la génération d'après guerre dans sa lutte pour échapper au conformisme social et surtout échapper aux visions apocalyptiques de la bombe nucléaire. C'est la première génération pour qui le progrès de la science et de la technologie a cessé d'être synonyme de progrès pour l'humanité.

Cette rencontre propulsa Borduas dans l'univers beatnik et contre-culturel new-yorkais. En route vers la taverne, Kerouac en profite pour lui parler de sa vie de joueur de football qu'il refuse pour devenir écrivain comme Thomas Wolfe qu'il admire, de ses galères dans la marine marchande durant la guerre, de ses grands projets littéraires et des difficultés qu'il rencontre pour se faire publier.

En entrant dans la taverne, Borduas est surpris. Le Cedar Tavern est le chef-lieu du monde artistique new-yorkais, la taverne des bohémiens et des étudiants intello-artistico-existentialistes. En ouvrant la porte, un immense nuage de fumée s'engouffra dans le courant d'air, odeur acre de houblon et de cigarettes irritant les muqueuses nasales, des dizaines de yeux qui toisent l'intrus. Ça sent mauvais au propre comme au figuré. En voyant les toiles sur les murs, Borduas ne peut que s'exclamer : « Enfin, je me reconnais ! » Il est à peine midi et déjà l'endroit est rempli. Kerouac dégoulinant de pluie crie à tue-tête : Hey Pollock, regardes-moi, je dégouline comme tes toiles, je suis une toile vivante. - OK ça va Kerouac, arrêtes de faire l'épouvantail et viens boxer lance Pollock.

En s'avançant vers la table en imitant la danse du boxeur dans le ring, il s'adresse à Borduas : « Tu les vois tous ces gens. Eh bien ce sont tous des éclopés du maccarthysme… des professeurs d'université, des poètes, des musiciens, des peintres, des artistes de Broadway et même des hommes de science, tous des pacifistes qui ont dénoncé la boucherie radioactive de Big boy comme des milliers d'honnêtes gens qui ont perdus leur job et des centaines d'autres qui ont vu leur carrière brisée parce ce qu'ils ne se sont pas encore remis de cette vision apocalyptique de centaines de Japonais zombies brûlés à vif. Toute une génération bâillonnée même Chaplin a du s'exiler. L'Inquisition du XXe siècle soutenue par une majorité de poules mouillées terrifiées par les années de guerre et la psychose du conflit nucléaire entretenues par les vendeurs d'abris anti-atomique. Cette foutue bombe ne nous a pas libéré, elle nous a aliéné rage Kerouac. La délation a supplanté la création, dirty job man ! »

Kerouac fait les présentations : lui c'est Jackson Pollock, le grand gicleur de peinture sur toile en pointant une toile sur le mur. Extrêmement timide, Pollock pour masquer sa gêne par des propos désobligeants lui lance : «C'est vrai que les Canuks sont bâtis bas-du-cul pour pouvoir mieux ramasser les pommes de terre ?

Kerouac fait virevolter quelques chaises en l'air et c'est finalement de Kooning qui le calme en exigeant des excuses de Pollock qui décide de quitter le lieu en titubant. Kerouac continue les présentations : « Lui c'est Willem de Kooning, un immigrant comme moi, un exilé comme toi. Lui c'est Franz Kline et lui Peter Lange, un autre Canuck journaliste à Partisan Review. Pour la première fois depuis son exil forcé, il sentait qu'il avait rencontré enfin ceux qu'il espérait pour mener à bien le grand projet de société qu'est le sien. Non seulement, il n'est plus seul, mais des dizaines de milliers de «p'tits Borduas» mis au banc de la société peuplent

l'Amérique. C'est là qu'il écrivit à son ami poète Claude Gauvreau que l'avenir est l'Amérique : « Je me suis reconnu de mon village d'abord, de ma province ensuite, Canadien français après, plus Canadien que Français à mon premier voyage en Europe, Canadien (tout court profondément semblable à mes compatriotes) à New York, Nord-Américain depuis peu. De là, j'espère «posséder» la terre entière. Voilà où l'on se retrouve, au «One Big World» souhaité.» Qu'en penses-tu en tendant son carnet de note au journaliste ? – Bienvenue à New York répondit-il en souriant. Pendant près de trois semaines, entraîné par Kerouac, il rencontre Ginsberg et autres amis de la beat génération et fréquente le Club, quartier général de la contre-culture de NY pour assister à quelques conférences des nouveaux gourous de l'art moderne américain formant l'École de New York. Kerouac décide de lire de la poésie sur des rifts de jazz tandis que Pollock peint en direct et se lie d'amitié avec Franz Kline le premier peintre expressionniste abstrait, à se limiter strictement au noir et au blanc.

Atelier de Kline

Entrer dans un atelier d'artiste est une expérience curieuse pour tout néophyte. L'atelier de Kline n'échappe pas à la règle. Le chevalet y trône comme un gratte-ciel entouré d'un amoncellement de craies, de fusains, de pinceaux secs, d'autres trempant dans des pots remplis de solvant. Le sol est jonché de vieux journaux éclaboussés de peintures, sur les murs en briques devenus cimaises, des toiles achevées attendent leur libération conditionnelle tandis que des canevas d'études inachevées s'empilent les uns sur les autres formant une architecture ressemblant aux édifices désaffectés du quartier. À gauche, sous la fenêtre, sur une table, des carnets d'esquisses d'inspiration japonaise côtoient une lampe à l'huile, de la vaisselle sale, des ustensiles croûtées, des bouteilles de Rye vides formant une véritable «nature morte» urbaine.

Et pourtant de ce chaos apparent émerge une des grandes lois de la physique moderne : «La vie résulte de la tendance générale de la matière à organiser des systèmes créant de l'ordre à partir du désordre (Prigogine) dont le mouvement est orienté de l'unité vers la diversité élaborant ainsi des structures toujours plus complexes où, pensée paradoxale oblige, l'ordre est un désordre complexe mais organisé. Si bien que malgré ce désordre, l'œil de l'artiste repère immédiatement le crayon noir numéro huit qui apparaît à la main du peintre comme par magie. C'est entrain de griffonner rapidement des signes calligraphiques sorte de haiku visuels qu'il jette par terre, le plancher en est couvert, que Borduas surprend Kline en entrant dans l'atelier sans frapper.

- Ah! Borduas c'est toi dit Kline en lui lançant son carnet d'esquisses que Borduas attrape adroitement, le feuillette attentivement en récitant ce vieil aphorisme : «Du rythme spontané et harmonieux naîtra la pureté de la forme. »
- Salut Franz. Tiens ! Je t'ai amené une lecture dit Borduas en lui tendant le dernier numéro de The New Yorker ouvert à la page 21 mettant en évidence une critique virulente du travail de Pollock, une attaque en règle de la technique du dripping que Pollock aurait plagié et piqué aux indiens Navajos selon l'auteur.
- Du caca d'intello si tu veux mon avis dit Kline en lançant la revue sur la table où The New Yorker se transforma illico en nature morte. Tous des p'tits merdeux incapables de faire la différence entre technique et création. Regardes mon travail ordonne Kline en pointant son doigt vers une toile zébrée de lignes noires. Et maintenant, se dirigeant vers la table où il ramena à la vie un vieux bouquin de calligraphie, regardes ce paysage japonais du XVe siècle. Tu vois cette marque au centre du tableau. C'est quoi ce signe au centre du tableau ? Cette tache noire qui souille le paysage, c'est la tragédie humaine. Mallarmé a raison, «l'infini est enfin fixé» depuis que Malevitch avec son foutu *Carré blanc sur fond blanc* a réglé le cas de Dieu. Ne nous reste que l'homme dit Kline en montrant la tache noire.

- Dès le 15 siècle, les peintres japonais avaient compris que l'homme faisait problème dans le paysage, ils utilisaient

partiellement l'abstraction car ils leur étaient impossibles d'en saisir l'intégralité c'est pourquoi ils l'intégraient dans le figuratif. Maintenant regardes cette toile si j'élimine le paysage et ne garde que ce signe abstrait qu'il traça avec la vitesse du samouraï maniant le sabre, ai-je copié la technique calligraphique japonaise questionne-t-il ? Bien sûr.

Kline

Ai-je fais œuvre de création ? Bien sûr. Pourquoi ? Parce que je me suis servi d'une technique millénaire pour exprimer un concept contemporain : l'abstraction pure. C'est ça l'art contemporain, une réactualisation d'un connu antérieur dans une nouvelle spécificité intellectuelle unique à chaque époque. On peut même affirmer que le surréalisme de Dali est une relecture, une réactualisation d'un Jérôme Bosch, par exemple. Picasso peint comme un égyptien qui voilà bien des millénaires dessinait des visages de profil et des épaules de face irréels au plan anatomique comme *Les Demoiselles d'Avignon* sauf que le cubisme n'est pas une invention égypto-africaine ancestrale mais bien moderne. Il en est ainsi de l'œuvre de Pollock qui se sert de la technique de la peinture sur sable des indiens Navajos pour en briser la composition picturale figurative au profit de la composition abstraite, une œuvre inscrite dans son époque de la même manière que Kandinsky, Mondrian et Malevitch qui brisèrent les règles de la composition picturale en vigueur depuis des siècles. Maintenant à toi Borduas. Quel connu antérieur ton travail est-il entrain de réactualiser ?

- L'art nabi c'est sûr de répondre Borduas sans hésiter. Très jeune, Ozias Leduc, mon mentor m'a appris que l'art n'a de sens que s'il repose sur une volonté d'améliorer le monde. Par la suite, lors d'un stage en France aux Ateliers d'art sacré, j'ai étudié l'art nabi, nabi est un mot hébreu signifiant «prophète. » Cela me plut immédiatement car je suis convaincu du caractère sacré de l'art. J'ai alors très vite réalisé que l'utilisation de grands aplats de couleurs permet de transcender l'objet pour se consacrer uniquement à l'étude de la lumière. Ce point de départ est celui des mystiques de tous les temps, peu importe leur origine religieuse pour qui la donnée primitive est l'unité divine, d'où ils se sentent exclus et où ils aspirent à rentrer par la voie de l'illumination mystique. Pollock, Newman, de Kooning, Motherwell, Reinhardt, nommes tous ceux que tu connais, moi et toi inclus, nous sommes tous des chercheurs de sublime; non pas de dieu mais de la beauté sublime… des mystiques de l'esthétisme absolu, voilà ce que nous sommes.

Paquet

- Amen dit Kline en s'esclaffant d'un rire franc et sincère emportant

Borduas dans le même fou rire.
- Sauf qu'il y a tout ce noir dit Borduas en désignant les dizaines de toiles de Kline accrochées aux murs. Pourquoi ?
- À cause de la foutu bombe qui nous fout la trouille car l'heure H du sacrifice total nous frôle.

Borduas raconta ensuite à mon père qu'il est sorti profondément marqué de cette rencontre. Dans une autre lettre, Borduas admet que comme les jeunes peintres américains, il n'a jamais pu écarter les conflits existentiels des années 1940 conséquents aux deux guerres mondiales, de l'holocauste de Auschwitz et l'apocalypse nucléaire de Hiroshima et Nagasaki, cette bombe atomique qui le traumatisa tellement, lui et tous les peintres de cette époque surtout les peintres américains. À l'influence européenne du surréalisme puis du suprématisme blanc est venu se juxtaposer autant dans son esprit que sur la toile, « l'étoile noire » de l'expressionnisme abstrait américain.
Les œuvres en noir de Kline l'ont frappé de stupéfaction ainsi que la technique d'écriture de Kerouac inspirée des riffs de jazz. Ainsi Kerouac lui raconta dernièrement que « tu ne peux pas comprendre la musique comme les noirs chantant le gospel. Comment des paroles si tristes racontant la condition humaine, les malheurs des esclaves, les familles ruinées et désunies par l'alcool et la drogue, comment tant de souffrances sont soudainement contrebalancées par cette musique d'une joie indicible qui vainc tous les obstacles pour élever l'âme vers les cieux où chaque note, véritables étoiles filantes frétillant comme un saumon migrant vers son lieu de frai, vers le big bang initial, ce fabuleux coup de canon comme dans l'ouverture 1815 de Thaikovsky prélude à la fabuleuse musique des sphères de Pythagore. Voilà le secret de la musique : c'est son rythme hypnotique c'est le beat comme un mantra qui remplit l'être d'énergie purificatrice qui irradie ton cerveau au point tel que tout devient connecté sans même y penser et c'est cet élan qui fait tourner le monde et nous entraîne danser avec les comètes. C'est magique ! Et faut être poète pour saisir, si tu n'as rien saisi alors pose-toi des questions ? »

Soudain, la gestuelle picturale de Borduas devint plus fougueuse comme un souffle imitant le beat des jazzmen. Et vlan ! La spatule attaque fougueusement la surface du tableau, les jets de couleurs fusent, dansent, se fondent spontanément sans scénographie préétablie. La toile, Borduas le sent bien, devient lieu d'un événement pictural inédit; ses bras devinrent des ailes de goélands fouettant la toile de leur ramage. À partir de ce jour, toutes ses œuvres reflèteront le dualisme de la vie en adoptant jusqu'à la fin de ses jours la chromatique dialectique du noir et blanc.

Il est convaincu que seul l'art peut apporter la dimension spirituelle dont toute vie éprouve le besoin. Emporté par un élan créateur à la fois tourmenté et serein, Borduas peint une quarantaine de toiles, ce sont des œuvres «suprématistes» new-yorkaises ; *Les signes s'envolent* de la toile témoignant d'une tendance vers le monochrome où la couleur même en trace dans le blanc, n'a plus sa place
Après quelques mois de travail assidu, La galerie réputée Passedoit décide d'exposer 24 toiles de Provincetown du 5 au 23 janvier 1954, soit moins de 6 mois après son arrivée à New York. Un exploit, si l'on pense que les peintres à New York se comptent par milliers.

Pendant ce temps à Montréal…

Malgré la progression de mes connaissances intellectuelles je demeurais encore un enfant autisme émotif incapable d'exprimer ses émotions, son ressenti. Comme Borduas, j'étais aussi en exil… intérieur. Une préférence à jouer seul, à me retirer dans mon monde, une incapacité à me faire des amis de mon âge ne cherchant pas à partager mes intérêts avec les autres souvent victime des crises de colères, des gestes agressifs dirigés vers autrui.

Mes crises de colère étaient l'un de mes principaux problèmes pendant mon enfance. Je me fâchais facilement quand les choses ne se passaient pas comme je le voulais. J'étais irrité par des situations comme l'arrêt de mes rituels, les transitions entre les activités, la

discipline, me faire ridiculiser ou désapprouver, être laissé de côté et devoir cesser une activité plaisante. Je faisais ces crises simplement pour exprimer mes sentiments de mécontentement, en espérant que les personnes collaboreraient avec moi, mais ça ne fonctionnait jamais.

Introverti, je m'opposais à l'interaction excessive avec les personnes de l'extérieur de ma famille. J'étais extrêmement timide et je devais inconfortable quand des personnes me saluaient. Pendant longtemps, je restais quadrupède où prédominaient les sens du goût, du toucher et de l'odorat. J'aimais flairer le monde à quatre pattes comme un chien qui renifle le cul d'une chienne en chaleur sur le coin de la rue. Ce n'est que plus tard en acquérant progressivement la station debout que la vision devint mon sens principal. La station debout acquise, le nez se trouva alors loin du sol, et dans le même temps, un certain nombre de ce qui était autrefois des sensations intéressantes liées à la terre devinrent des stimuli sexuels orientés vers le stade génital juste à temps pour mon entrée scolaire

L'école fut un problème important pour moi pendant que je grandissais. J'ai été confronté à de graves difficultés avec mes études et j'ai fini par détester l'école. Ma première institutrice ressemblait à une Blanche-Neige réveillée non pas par le baiser du prince charmant mais bien par le son strident du réveille-matin une journée de brume épaisse. Elle fut responsable de ma propension à la mélancolie en milieu scolaire. Elle me répétait sans cesse que non, contrairement à ma croyance juvénile, les soucoupes volantes n'étaient pas « freez bees » lancés par des martiens et plutoniens jouant entre eux.

Un de mes principaux problèmes à l'école était les relations avec les pairs. Je n'arrivais pas à acquérir d'aptitudes sociales et mes pairs remarquaient que j'avais du retard. Mes maniérismes étaient étranges, alors on m'imitait toujours, et, parce que j'avais de la difficulté à l'école, mes pairs pensaient que j'étais stupide. J'avais des intérêts excentriques et on me trouvait bizarre.

Pendant l'école primaire, je n'avais aucun désir de socialiser avec les autres enfants. J'étais incapable de participer à des jeux aussi puériles comme rechercher des formes ou des visages dans les nuages pour la seule et bonne raison que je n'avais aucune mémoire des choses, animaux ou visages dans mon désert intellectuel. Quand les gens m'appelaient, je ne leur répondais pas ou j'allais me cacher quelque part.

J'étais intimidé par la responsabilité de divertir d'autres personnes et j'avais besoin de temps et d'espace pour moi. Je préférais dessiner ou vivre dans mon monde inventé. J'aime beaucoup rêver tout éveillé depuis que je suis un enfant. Je me suis créé un monde fictif très complexe. Mon monde fictif était parfait. Tout était comme je voulais, ce qui me permettait de m'échapper des difficultés de la réalité.

J'ai rendu bien des gens fous, en leur parlant sans cesse de mes intérêts bizarres. Les autres enfants ne voulaient pas socialiser avec moi, car ils trouvaient étrange que je sois aussi passionné par mes intérêts de lunatiques. Mes crises de colère étaient l'un de mes principaux problèmes pendant mon enfance. Je me fâchais facilement quand les choses ne se passaient pas comme je le voulais. J'étais irrité par des situations comme l'arrêt de mes rituels, les transitions entre les activités, la discipline, me faire ridiculiser ou désapprouver, être laissé de côté et devoir cesser une activité plaisante. Je faisais ces crises simplement pour exprimer mes sentiments de mécontentement, en espérant que les personnes collaboreraient avec moi, mais ça ne fonctionnait jamais.

Si bien que le retour de l'école via les ruelles de Montréal devint extrêmement palpitant et riches d'événements inédits. Un après-midi, je surpris un infirme qui se masturbait dans un fond de cour et me montra un vrai jack nife bandé. Le jour suivant, il courait après moi sauf qu'il traînait de la patte comme Joe Cocker et qu'il bavait comme Louis Amstrong après un solo de trompette. Plus il courait pour m'attraper plus je riais, plus je riais plus il bavait. C'est mon

père qui par hasard me surprit à rire de cet infirme et me demanda de m'excuser pour me faire pardonner. Comme j'étais incapable de ressentir de la culpabilité suite à une mauvaise action, mon refus causa à nouveau une confrontation intergénérationnelle.

Il en était ainsi jour après jour, une routine exécrable qui eût raison de ma mère qui sombra dans une culpabilité au point qu'une sourde haine d'elle-même l'emporta à tout jamais. Un cocktail de médicaments et de vodka…

La mort de ma mère fut un catalyseur. A tort ou raison, mon père me considérait comme une menace à sa propre survie, lui aussi étant susceptible de sombrer dans la folie à cause de moi. Il allait me sortir du labyrinthe dans lequel j'étais englouti coûte que coûte, à la vie à la mort. À partir de cet instant, mon neurologue de père me considéra comme un cobaye nécessaire pour contrer finalement cette cruelle maladie. Il a réussi et je le remercie.
Suite aux funérailles, mon père prit congé de son travail, engagea une infirmière à la fois gardienne et aide ménagère pour mes soins et accepta l'invitation de Borduas à venir le rencontrer à son premier vernissage new-yorkais. Mais auparavant rendez-vous est fixé à New-York à la Cedar Tavern.

Et c'est quoi cet accent à chier ? - Canadien-français. - Un autre canuck mais c'est une invasion dit-il en levant le ton mais sans même lever les yeux. Pollock visiblement hargneux se retourna brusquement vers un gars costaud assis au fond du bar. Eh! Jack, un autre de ta race, débarrasse-moi de ce connard veux-tu – Alors dit-lui de m'emmener deux autres bières cria Kerouac à tue-tête. C'est ainsi que son rendez-vous manqué avec Borduas lui fit rencontrer celui que l'on appellera plus tard le père de la beat generation.

Kerouac, chemise à col ouvert, jean Levis et bottes de travail, était passablement ivre, la bouche pâteuse rendant la discussion fort ardue quasi agressive. Sa première impression de Kerouac ne le quittera plus jamais. Voilà un être qui a tellement besoin de l'admiration d'un public qu'il est capable des pires insultes ou sarcasmes envers ceux qui blessent son ego.

-Vous perdez votre temps avec ce poivrot entendis-je derrière moi. – Vous croyez ? -Croyez-moi, un autre dévoré par ses démons intérieurs.- Puis-je en désignant une chaise à sa table. - Faites monsieur…. - Paquet, Léo Paquet, enchanté de vous rencontrer madame…. – Freeman, Sophia, j'enseigne l'anthropologie à l'université de Berkeley et le Hatha yoga et le tantrisme de la main droite chez moi en cours privé, j'espère que cela répond à la panoplie des questions d'usage dit-elle frondeuse.
– Veuillez m'excuser dit-elle en se levant et se dirigeant vers la salle de bain.
À côté de moi, Kerouac, de plus en plus ivre, marmonnait tout seul et semblait en grande conversation avec ses démons.
- Un grand gueulard s'exclama Freeman en revenant vers moi, et désignant Kerouac si gentil à jeun, introverti et même poli mais dès qu'il boit, il se métamorphose en loup-garou.
- Donc vous le connaissez assez bien à ce que je vois ?
-C'est plutôt lui qui se présente sans qu'on lui demande. Un Canuck exploité par le grand capital. Sa rébellion contre l'ordre établi passe par la littérature comme une possibilité extraordinaire d'être maître de sa propre vie.

Pas seulement la souffrance, le péché aussi reprit–elle. Revenons à notre ami et demandez-vous que faire, comment réagir au fait que votre petit frère est un saint Françoise d'Assise en herbe âgé de cinq ans pour qui la bonté envers toutes les créatures vivantes va de soi. Comment se distinguez face à la sainteté ? Devenir plus catholique que le pape ? Ou au contraire se sentir vil, indigne, sombrant dans la déchéance. Spirituellement, Kerouac se croit souillé et se met à étudier les écrits gnostiques d'ailleurs je l'ai vu ici-même exhibé le livre *Gnose* de Kurt Rudolph. Une fois bien soûl, il se déclara un disciple de Carpocrate un gnostique alexandrin du IIe siècle qui recommande que nous luttions pour vivre la vie avec détermination, que nous éprouvions les sommets et les profondeurs de la vie et qui

enseignait que le péché constituait un moyen d'élévation et de salut ainsi l'âme ne pouvait avoir accès au royaume des cieux qu'à condition d'avoir commis tous les péchés possibles car le salut impliquait nécessairement un état de faute duquel se délivrer. Une vie sans pécher est une vie fade, sans intérêt, sans histoire à raconter, le désert pour un écrivain. Et si je me permets de sortir Carpocrate des limbes, ce n'est pas par pédantisme intellectuel, c'est pour que vous sachiez que Carpocrate est l'origine et l'aboutissement de tous les mouvements libertaires et hérétiques qui ont perduré jusqu'à nos jours et c'est Walt Whitman l'écrivain dont se réclame notre ami aviné qui perpétua le plus l'influence gnostique en Amérique.

- Mais quelle influence ?
- Celle de la rébellion des utopistes romantiques dont s'accapare la jeunesse post-atomique avançant à tâtons dans un monde où ils ne savent plus vivre. Comment exprimer des sentiments humains en face d'un pouvoir inhumain et même monstrueux ? La lecture de Céline, le plus grand des écrivains français selon Jack, le convainquit que les détenteurs du pouvoir sont devenus fous et sous leur égide, la société doit fatalement se détruire d'elle-même dans la souffrance et le désespoir absolu. De plus en plus, il s'aperçoit et décrit les puissantes névroses qui accablent le peuple américain. Dotée d'une mémoire fabuleuse, il pouvait citer dans le texte des auteurs aussi disparates que Proust ou London, que Thomas Wolfe ou Céline, que Joyce ou Genet ce qui contribua à sa popularité de poète beat lors de soirées underground dans des caves enfumées où les rifs de jazz se mêlaient à la prose éthylique des poètes bourrés de psilocybine ou de benzédrine rendant leur caractère souvent intraitable à tout le moins instable.

Du mysticisme, les romantiques ont retenu que la souffrance est noble, que l'échec vaut mieux que la réussite matérielle obtenue par la trahison de son intégrité et l'exploitation de ses semblables. La sincérité, l'authenticité, l'intensité des sentiments et surtout le goût du défi impliquent une lutte perpétuelle contre les forces oppressives de l'Église, du capitalisme sauvage; contre le cynisme de l'État et l'apathie de la majorité amorphe ; en bref, même si ces valeurs étaient vouées à l'échec, il était courageux, juste et honorable de livrer combat tandis que se compromettre et survivre étaient synonyme de lâcheté et de trahison. L'échec matériel est sans importance. La gloire, le succès financier, la sécurité sont dérisoires à côté de ce qui importe seul ; le respect de soi-même envers ses objectifs moraux, artistiques et humains. Sacrifice, héroïsme, noblesse, telles sont les sources de vie et de toute action de l'idéalisme romantique.

La Beat Generation est née dans les années '50 et a succédé à la Grande Génération des années '20, dont faisaient partie des écrivains tous très brillants mais si différents les uns des autres, comme Hemingway, Dos Passos, Faulkner, Steinbeck ou Fitzgerald. A l'instar de ceux que Gertrude Stein a décrit comme étant "une génération perdue", la Beat Generation était issue d'une seconde guerre mondiale et représentait une forme de rébellion sociale. Kerouac, Ginsberg, et les autres poètes beatniks sont les derniers artistes romantiques qui ont cru sincèrement que l'art pouvait changer le monde à condition que l'artiste s'engage en ce sens, non pas par un engagement moral mais bien physique basé sur l'action. Dans son poème America, Allen Ginsberg montrait la grandissante absurdité d'une civilisation toute entière: le matérialisme sans imagination, le consumérisme débridé et le conformisme, le manque d'énergie du peuple américain, leur confiance aveugle en des valeurs ridicules qui les entraînait vers une destruction morale et une existence végétative. La Beat Generation est une nausée existentielle causée par l'apparition de l'arme nucléaire. Clochards, déviants sexuels, criminels, prostituées, drogués leurs apparaissaient comme des «êtres sacrés» corrompus par la civilisation capitaliste et annonciateurs de l'Apocalypse.

Comme Balzac, Kerouac entreprend l'étude de la société américaine urbaine, observant la «grande ville en proie au mal» : gangsters, prostituées, drogués, psychopathes, rien ni personne n'échappait à son étude. Tous les bars de Times Square se présentaient comme autant de sanctuaires où se déroulaient les rituels initiatiques de

différentes sectes hérétiques aux pouvoirs mystérieux que l'homme moyen ne peut pas apprécier. À défaut d'écrire la Comédie humaine du vingtième siècle, il en écrira la tragédie. Pour Jack, cette prise de conscience lui montre quelle noirceur existentielle assombrit le destin des millions de citadins qui ont perdu les repères des valeurs primitives principalement la bonté «gérardesque» si vous permettez l'expression envers toutes les créatures vivantes. Il sera malheureusement happé par son étude car il est essentiel, pense-t-il que l'écrivain fasse l'expérience de la vie. Kerouac est l'homme d'un seul voyage. Il parcourt les routes d'Amérique comme un pèlerin sur les chemins de Compostelle.

Poussé par un besoin d'aventure et d'émotions extrêmes, il aborde la bohême avec la conviction qu'une telle existence apaisera en lui tous ses déséquilibres. Arrivé sur les côtes du Pacifique, il a compris que le Nouveau Monde n'existe plus, l'Amérique est définitivement reconquise par les barbares et ses contours disparaissent dans le chaos d'où le sentiment croissant que le monde actuel devient inhabitable et, par conséquent, la conviction qu'il faut trouver ailleurs un lieu de réalisation personnelle. Il part pour le Mexique. L'intérêt pour la spiritualité serait ainsi marqué au fer de l'ambiguïté, signifiant à la fois un sursaut contre le non-sens ambiant et une tentation de chercher du sens *ailleurs*, hors des conditions mondaines qui sont celles de l'existence réelle. Finalement, il comprit qu'il était non seulement misanthrope mais qu'il n'aimait pas non plus la vie.
- De la manière que vous m'en parlez, on dirait que j'assiste à un sacrifice mystique ?
- Et vous avec parfaitement raison ! Tous les idéalistes romantiques sont tombés dans le piège de vouloir sauvé le monde. D'ailleurs, vous le constaterez, tous les peintres, les auteurs, les écrivains, les poètes ne parlent que de Dieu tellement la bombe atomique leur a foutu la trouille.

Suite à cette description au scalpel, mon père relate dans son journal qu'il se prit d'affection pour ce personnage atypique, un compatriote qui a peut-être mal décodé ou au contraire trop bien saisi la réalité américaine, peu importe car quelque que soit la raison, cet homme est visiblement malheureux, il émane de lui les pires antagonistes de la souffrance humaine, souffrance morale axée sur l'autopunition et l'autodestruction, souffrance physique par l'absorption d'alcool jusqu'à l'ivresse dangereuse et le coma éthylique, dans les deux cas, se profile une stratégie de la défaite de soi typiquement judéo-chrétienne.

- « Seule la souffrance fait progresser l'individu n'est-ce pas ? » dis-je en faisant part de mes sentiments à mon interlocutrice.

- Certainement d'un point de vue chrétien mais se cantonner à cela c'est rejeter toutes mobilisations politiques, car voyez-vous la société souffre tout autant que l'individu, en ce sens Marx a aussi raison; ne laissons pas à la religion opium du peuple le monopole de la guérison de l'âme. Mais les idéologies sont également épuisées, vidées de toute substance. Et la bombe a changé tout. La destruction finale est à portée de main. Les beatniks ont peut-être compris que dans les tréfonds souterrains de l'Amérique se vit une crise mystique un combat de la vie contre la mort. Les beatniks ne sont pas des voyous mais des êtres respectueux de la vie comme Saint-François d'Assise et représentent une génération fondamentalement religieuse. Pour Kerouac, la beat generation représentait la quintessence de la sainteté pour des êtres – des anges - qui souffraient dans un monde dont la dégradation ne faisait que s'accentuer.

Soudain devant cette femme de tête, je me sentis tout à coup idiot, écrit-il dans son journal. J'aurais tant aimé me savoir intelligent et cultivé, pouvoir comprendre son monde tantrique et lui répondre avec la même désinvolture dénuée de toute arrogance. Cette journée-là, je tombai amoureux de Sophia Freeman et sentit qu'un niveau supérieur de l'esprit dont elle était la gardienne s'ouvrait à moi. Avant de quitter le Cedar Tavern, elle se dirigea vers Kerouac inconscient cuvant sa bière, lui souleva la tête affalée sur la table, sortit de son sac à main un petit livre qu'elle glissa sous la tête de

l'ivrogne. En réponse à mon regard interrogateur, elle s'approcha en souriant. - Quelques aphorismes bouddhiques que je viens de trouver dans une librairie dit-elle en souriant tout en se dirigeant vers la sortie. - Je donne cours ce soir me dit-elle en s'excusant et disparut puis revint dans l'embrasure de la porte – En fait c'est une conférence à The Club sur la 8ième rue et ouvert à tous me lance-t-elle comme une invitation.

« Les avant gardes ne chantent plus» « L'échec de Rimbaud », tels sont les titres acrocheurs de la conférence. Une foule compacte écoute avec attention la conférencière Freeman :

« J'ai créé toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames. J'ai inventé de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. Eh bien ! Je dois enterrer mon imagination et les souvenirs. Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée ! Moi ! Moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à éteindre ! Paysan ! » (Arthur Rimbaud)

Cette confession de Rimbaud marqua la fin de la génialité romantique de l'artiste rebelle et renferme toute la dichotomie entre la création artistique et sa réception, son imprégnation dans la société. L'artiste contemporain au même titre que le philosophe, que le poète ou le chercheur scientifique présente une réflexion inédite de l'être en relation avec la complexité, les failles et les exaltations de la société. À travers les «matériaux» du rêve, de la magie et du sublime, l'artiste présentait un regard qui se voulait transcendantal et sociétal, l'artiste présentait une «projet de société. » Aujourd'hui le processus d'individuation est si puissant qu'il a ravalé le génie subversif à une fonction identitaire essentielle à «l'invention de soi. » Nous sommes tous des rebelles, cela est bien connu.

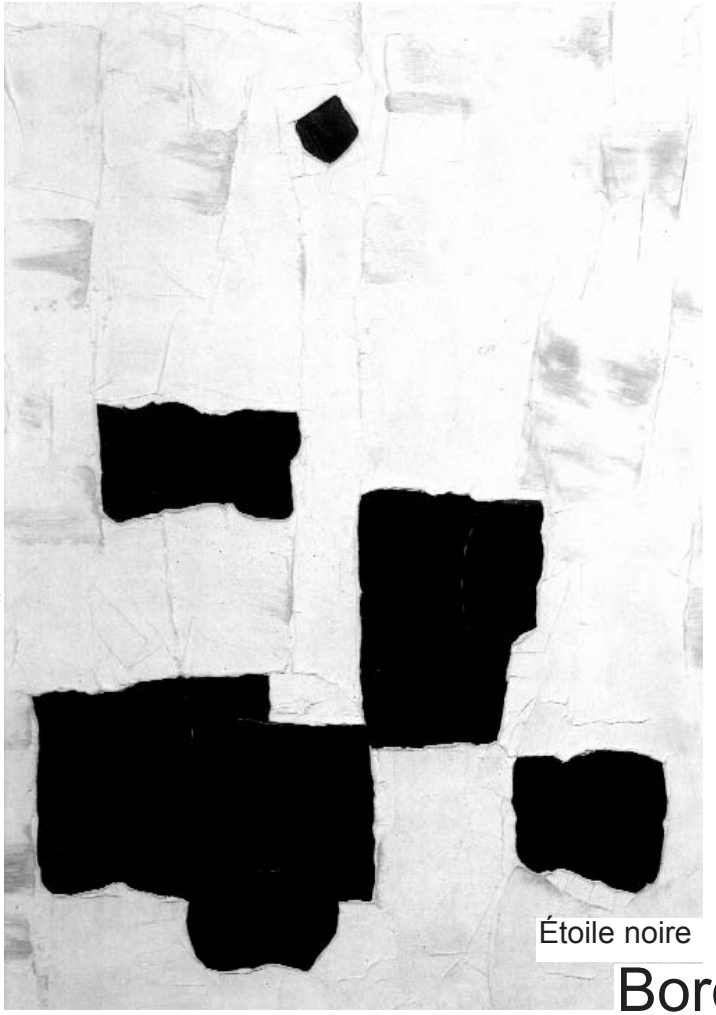
Le combat tragique de Rimbaud avec son démon mystérieux, il l'exprime dans *Une Saison en Enfer*. Effrayé par ce tumulte intérieur, le poète saisit avec tristesse que l'art ne remplira jamais ses promesses de libération, que l'art est une illusion, que «le dérèglement des sens» n'a plus sa raison d'être puisque finalement l'art est une institution entre les mains de cultivés magiciens. On ne peut comprendre Rimbaud indépendamment de son époque. Or le grand courant de l'époque, la «grosse affaire», c'est l'expressionnisme, philosophie et art de l'homme qui a le courage d'affirmer sa propre profondeur démoniaque comme seul stratagème pour conjurer l'angoisse personnelle et la culpabilité devant une civilisation si méprisante de la vie. Ne reste que l'exil, le seul capable encore d'apporter son lot de découverte. Commence alors l'errance expiatoire du pèlerin Rimbaud en Abyssinie. Oui, il y a du Caïn en Rimbaud.

Le génie créateur de l'ère romantique, celui qui doit sauver l'humanité devient partie liée à la folie, à la douleur et à la destruction. D'un point de vue moral, c'est un désastre. Les valeurs en lesquelles nous croyions sont durement remises en question; les conventions internationales, dont les Droits de l'Homme, sont bafouées, notamment à cause de l'emploi généralisé de la torture, de la bombe atomique, des bombardements de cibles civiles, sans parler de la découverte des camps nazis de concentration et d'extermination, qui révèle au monde entier incrédule qu'il est bien possible d'aimer la poésie et d'éliminer 6 millions de personnes innocentes.

Tombé de son piédestal, l'artiste «romantique» réintègre le rang et le rôle social qui lui sont dévolus dans la société qu'il le veuille ou non. Le rôle minime de l'artiste romantique comme agent autonome de transformation sociale confine celui-ci à sa véritable dimension ; l'art transforme l'artiste lui-même plus que tout autre chose; si bien que son illusion à vouloir changer le monde tombe à plat lorsque nous constatons que c'est le monde qui nous a changés plus que l'inverse.

Je ne puis que penser durant la conférence au drame de mon ami Borduas. Lui le premier fut victime du piège romantique. S'il y a du Caïn en Rimbaud, il y a sûrement du Rimbaud en Borduas.

Inconscient sûrement, il s'est présenté avec son manifeste-évangile comme le sauveur du peuple québécois. Son manifeste se présenta alors comme une révélation stupéfiante et je me promis d'en glisser un mot à Sophia


Étoile noire

Comme Moïse, il se proposait de guider son peuple englué dans la Grande Noirceur vers des « lendemains qui chantent. » Mal lui en prit. Il fut terrassé par ceux-là même qu'il voulait sauver comme auparavant un certain prophète de Bethléem qui fut crucifié. C'est ce que ressentit Borduas entre autre lorsqu'il m'affirma que « son manifeste lui a beaucoup nui » et que transformer l'expérience esthétique des arts visuels en réalité englobante susceptible de changer la vie, c'était un «cri dans le désert. Le cri de Munch ! » C'est alors qu'il comprit que les formules « Changer la vie» de Rimbaud et «Transformer le monde» des romantiques doit se concrétisé dans l'individu avant la société.

Mais le constat est consternant : les hommes ne veulent pas être libre et vont juste qu'à éliminer ceux qui veulent les libérer. L'ostracisme réservé à Borduas après la parution de son manifeste parle de lui-même. J'entrevois déjà la vertigineuse chute de Kerouac qui lui aussi voulant sauver son peuple Canuck en décrivant la grande saga des franco-américains qu'il m'a présenté comme : « an attempt to delineate all of Lowell as Joyce had done for Dublin. » Ostracisé comme Borduas, il devient peu à peu l'épouvantail alcoolique et la risée de tous. Les temps sont durs pour les sauveurs déchus.

Composition 69

Borduas

Après la conférence, je lui remis une copie en anglais de Refus Global et immédiatement elle remarqua ce que j'avais sous les yeux depuis années. - Avez-vous vu le nom de l'éditeur ? Regardez votre ami Borduas a publié son manifeste sous les auspices de la maison d'édition Mithra-Mythe. Décidément vous les Québécois, êtes-vous tous des mystiques comme Kerouac et maintenant ce Borduas ? Seriez-vous devenu le peuple choisi de la nouvelle théologie de la libération «made in Quebec» qui se répand partout en Amérique dit-elle en souriant sarcastiquement.

En effet cela me semble très révélateur et je vous promets de me renseigner sur ce Mithra.
- Je peux vous renseigner immédiatement. Le culte de Mithra, dieu de l'Inde védique qui perdura jusqu'au christianisme qui s'en inspira largement, est assimilé au mythe du Sauveur, sa naissance est annoncée par une comète et marque l'origine du devoir messianique. De plus, la liturgie de Mithra comportait un cérémonial sous forme de banquet célébré par les Mages (Eucharistie) où le pain et le vin, partagés entre les convives, conféraient aux invités la force et la sagesse en cette vie et l'immortalité glorieuse dans l'autre. Grâce à ce rite, l'initié devenait l'égal de dieu et marque la victoire du spirituel sur le matérialisme.
- Vous avez raison, Borduas n'abdiqua jamais le spirituel. Les dernières œuvres de Borduas sont effet des œuvres mystiques rattachées à des interrogations métaphysiques axées sur la misère de la condition humaine dont l'homme est lui-même le seul responsable.

Tandis que la contre culture américaine se dirige vers un renouveau spirituel axé sur une symbiose de l'Orient et de l'Occident, le Québec adopte une attitude plus réactionnaire prônant même l'édification d'un «nouveau moyen Âge» tel qu'envisagée par Berdiaeff. Que voulez-vous, on ne quitte pas 4 000 ans d'histoire de culture judéo-chrétienne en criant ciseau.

Selon Pierre Popovic dans *Les prémisses d'un refus (global)* dont je m'inspire largement : «La valorisation du Moyen Age que présente *Refus global* est l'une des bases du discours social de l'époque Dans cette représentation de l'histoire, le treizième siècle d'Albert le Grand et de saint Thomas est considéré comme le moment de l'apogée de la civilisation chrétienne, alors que le quatorzième siècle et la Renaissance enclenchent un mouvement de décadence qui ne cesse de s'accentuer au fil des siècles.

L'homme inventeur d'instruments signe la victoire définitive de la machine. La vie cesse d'être reliée à l'organique terrestre, signe du divin, pour se retrouver rattacher à l'univers mécanisé, artificiel, celui que ne fut pas créer par Dieu mais de main d'homme. Le succès vertigineux qu'il a connu grâce à la technologie masque son désarroi spirituel. Tous les arts dits irrationnels, du dadaïsme au surréalisme, ont saisi et crier la blessure existentielle de l'homme dépossédé changé en chose principalement dans l'expressionnisme où l'homme se voit arraché à lui-même et prend conscience de son aliénation et de sa souffrance. Les atteintes aux libertés dans une société sans cœur ni âme préparent le «temps des assassins» et la montée des fascismes absolutistes. L'homme marchandise du capitalisme et l'homme machinal du monde communiste distillent le même poison tragique de la collectivisation des êtres, la disparition de l'homme dans la masse qui perd sa personnalité et tente de la retrouver à travers l'illusion des succès extérieurs et l'accumulation de biens matériels.

Le collectivisme préconise l'organisation au détriment de la communion entre les êtres. Il n'y a pas de rencontre entre un «moi» et un «toi» dans la masse mais entre un «ceci» et «cela», entre deux objets dépersonnalisés. Toute la profondeur métaphysique de l'être est condamnée à la solitude; le collectif socialisé devient la seule représentation possible de l'existence humaine. Les objectifs utilitaires des idéologies et les besoins sécuritaires obtenus par n'importe quel moyen, tout cela mène infailliblement au règne de l'autoritarisme. Au niveau métaphysique, une société déifiée est un principe réactionnaire contre la spiritualité individuelle qui, seule, apporte la libération (Berdiaeff) .

Ces textes de Nicolas Berdiaeff auront une influence considérable sur l'intelligentsia du Québec moderne dont Robert Élie et Paul-Émile Borduas. Devant l'échec des sotériologies «laïques» capitalistes ou communistes, un mouvement de balancier s'amorce vers un retour aux concepts religieux classiques du salut et de la rédemption.
Profondément marqués par les oeuvres de Maritain et de Berdiaeff, les amis de Borduas s'appuyaient également sur les splendeurs du

treizième siècle et sur un rejet de la Renaissance pour proposer l'établissement d'un nouveau Moyen Age et d'un nouveau christianisme authentique. »

Cette similitude entre la présentation de l'histoire biblique incluse dans *Refus global* et dans les numéros de *la Relève* nous convie à supposer que la brèche ouverte par *la Relève* dans le socle de l'idéologie traditionnelle québécoise prépare en quelque sorte *Refus global* ou, autrement dit, que *Refus global* s'inscrit dans cette brèche «hérétique. »

Le discours social du Québec durant les années quarante fonctionnait sur la base d'un modèle hégémonique qui n'est autre que celui du roman historique issu de la Bible. L'histoire biblique raconte comment les héros, dont Moïse et Jésus, se portent à la défense de la communauté menacée et de son «butin. » Au Québec, la langue, la race et la religion, le triple mot d'ordre de l'abbé Groulx, furent les valeurs communautaires de la société défendues car inhérentes à son «salut. »

Selon Marc Angenot une analyse plus large des textes, des revues, des discours politiques et des articles de presse des années quarante nous conduit à poser qu'un «paradigme thématique fondamental» préside à l'ensemble des débats idéologiques de l'époque et constitue le pivot essentiel des visions du monde concurrentielles bâties par les agents dénonciateurs. Ce paradigme thématique fondamental, nous pouvons le traduire comme suit : nous sommes tous des Canadiens-français et nous sommes menacés. Ce paradigme de la communauté menacée conduit le plus souvent à un discours défensif, où il est question de préserver un trésor convoité par des ennemis retors, puisqu'ils sont déjà entrés dans la citadelle, puisqu'ils sont «parmi nous. »

Le discours virulent du Refus global contre les institutions religieuses et politiques, critiquant les élites intellectuelles et financières et les chefs des mouvements prolétaires comme autant de traîtres envers la force ouvrière trouve sa source chez le philosophe Berdiaeff (Le nouveau moyen âge) qui a tant inspiré Robert Élie mais surtout chez Pierre Mabille. François-Marc Gagnon dans son étude sur Borduas a très bien démontré que la thèse centrale du Refus à savoir la décadence du monde moderne chère à Borduas recoupe en plusieurs points celle de l'auteur français Pierre Mabille dans *Égrégores ou la vie des civilisations*. Les deux auteurs affirment qu'au XIIIe et XIVe siècles, la civilisation chrétienne occidentale a atteint son apogée et que depuis la Renaissance, s'est amorcé un mouvement de décomposition des valeurs qui ont entraîné toutes les instituions religieuses, politiques et économiques vers la décadence de l'Occident dont les guerres, les génocides et les armes de destruction massive nucléaire du XXe siècle marquent le sommet. Ce discours libertaire de revendication en plein milieu du XXe siècle s'inscrit en peine continuité des courants hérétiques de l'époque médiévale dénonçant la trahison de l'Église et de la loyauté envers les Évangiles.

Un consensus très large cependant, contresigné par tous ceux qui, par formation scolaire ou par adhésion idéologique, demeurent arrimés aux vertus de la *Summa Theologiae,* accrédite cette version de l'histoire et a certainement favorisé l'adoption de cette source. Une reconstruction semblable de l'histoire de l'Occident chrétien présidait notamment aux réflexions des intellectuels de *la Relève* et de *la Nouvelle Relève,* durant les années trente et quarante.

Pour comprendre les allusions au Moyen Âge dans le Refus global, il est nécessaire de chercher à comprendre en quoi il représente à la fois l'apogée et le déclin de la civilisation chrétienne.

Le texte de Mabille est très explicite à ce sujet : « les religions ont été à l'origine des systèmes destinés à libérer l'homme de ses terreurs et permettant un examen plus serein du monde. Ensuite, elles ont constitué des obstacles de plus en plus dangereux autant pour le développement de l'intelligence que pour l'examen de la sensibilité»

Ces obstacles dangereux, principalement le dogmatisme de l'Église catholique, font partie des us et coutume formant, ce que le sociologue Marcel Rioux appelle, «l'idéologie de conservation. » Borduas tenta donc d'insuffler une vision dynamique pour que le Canadien français se réveille, sorte de sa torpeur. Cette position de Borduas s'inscrit dans ce que les auteurs Michaël Lowry et Robert Sayre, dans leur ouvrage *Révolte et mélancolie*, identifient comme romantisme restitutionniste où se retrouve la plupart des grands écrivains et artistes du siècle dernier. Ce mouvement se définit comme aspirant à restitution du Moyen Âge et de la justice chrétienne médiévale et focalise sur la société agraire et le sentiment de communauté qu'il oppose à l'individualisme bourgeois et dénonce l'extrême solitude où le laisse la société capitaliste qui ne connaît plus guère entre les êtres que des rapports d'argent. L'église véreuse s'est associée aux puissances de l'argent et transformé le monde en un «grand cadavre mort. » Le capitalisme a terni les valeurs chrétiennes de la même manière que la machine a détruit l'œuvre artisanale de qualité.

Pour neutraliser le dogmatisme catholique, Borduas lui opposa une métaphysique de la création, une religion de l'art rattachant celle-ci à une «plus grande connaissance de soi-même et de ce qui relie l'homme à l'univers» tout à fait dans la lignée de Goethe et des autres romantiques.

«Refus global n'est qu'en apparence une rupture avec la religion. C'est en réalité un changement de religion. Il faut voir que c'est au moment où va commencer à se défaire le christianisme québécois ou le catholicisme québécois très particulier que le Refus global arrive d'abord avec un écho limité, et ensuite, avec une fortune critique et idéologique extraordinaire. Refus global est, au fond, le nouvel évangile québécois qui a remplacé l'ancien et c'est un évangile de la création, un évangile créativiste, et je crois qu'il est à l'origine de cette véritable idéologie créativiste qui règne partout dans la société, dans les écoles, dans la pédagogie et donc de l'expression personnelle. »

L'athéisme de Borduas - une mystique sans divin - ne l'empêche pas d'adopter une spiritualité active, laïque, une exploration intérieure, une écoute de ce qui s'exprime le moins, voire une rencontre avec l'imprévu ou l'inconnu que l'artiste restitue sur sa toile. Si bien que Refus global doit être associé même vu comme précurseur principalement de la théologie de la libération qui se développa simultanément dans les pays colonisés comme condamnation morale et religieuse de l'économie mercantile et de l'exploitation des sociétés déshéritées.

Le rêve de Borduas d'une «anarchie resplendissante» est supportée par un messianisme évident où beaucoup seront appelés pour peu d'élus: « Je sais que nous souffrons horriblement de la tragédie universelle, qu'une époque héroïque est commencée depuis longtemps pour quelques uns, qu'elle devra s'étendre à tous, que seuls les plus nobles, les plus braves, les plus purs survivront. »

Du romantisme restitutionniste exprimé dans le Refus global, Borduas, en exil, glissa tranquillement vers un romantisme résigné constatant que l'industrialisation capitaliste est un processus irréversible. La déshumanisation, cette maladie moderne est trop profonde et ronge la société comme un cancer. Ce constat fut vécu comme une tragédie : « L'homme n'a pas le courage de prendre l'entière responsabilité du lendemain. Toute son ingéniosité ne sert qu'a freiner. Toute son ingéniosité n'empêchera pas les freins de sauter. »

Maintenant convaincu que la décadence est inévitable, Borduas se tourna vers une révolution avant tout intérieure et son œuvre en témoigna : «Le cycle de la nature extérieure est bouclé par Renoir, Degas, Manet. Le cycle de l'expression propre, du moyen employé, intermédiaire entre l'artiste et le monde visible, est clos par le cubisme, un seul reste ouvert celui du monde invisible…» (Borduas) Et Gauvreau de conclure par cette belle définition de l'automatisme : « Après l'épuisement de l'exploration du dehors, il ne reste qu'une ouverture pour la connaissance de la vie, pour le vibrant, une

ouverture vertigineusement vaste : L'EXPLORATION DU DEDANS. »

Borduas exprime sous forme d'angoisse et de nostalgie les paisibles aspirations du moi isolé qui éprouve sa solitude comme une loi implacable de l'existence terrestre. Il perçut de l'orgueilleuse civilisation moderne une odeur de décomposition portée par des effluves de mélancolie et de désespoir. Grâce à l'art, il réussit à transcender sa condition temporelle jusqu'à l'éclosions des suprêmes clartés.

Les années parisiennes qui précèdent sa mort deviennent l'époque où Borduas amorce un tournant spirituel axé sur une recherche d'un salut plus personnalisée. L'homme est seul face à l'infini et le travail de Borduas devint selon son expression-même plus «cosmique. » Esprit de l'homme et âme universelle se rejoignent : en se sauvant lui-même, l'homme devient l'acteur de sa réintégration dans l'unité du monde. L'homme prend conscience de lui-même dans les épreuves qu'il rencontre. Son exil, sa solitude lui ouvrent les portes de la contemplation. La vocation première de l'homme est de se transformer lui-même.

Borduas est un ascète romantique, un moine qui a consacré sa vie à l'art. Il fut un brave qui, envers et contre tous, a souffert horriblement puis a survécu héroïquement. Borduas fit un héros romantique de sa personne et non d'une nation. La peinture pour Borduas et la littérature pour Kerouac furent leur seule et véritable patrie.

Borduas est un mystique, un être a–politique et si échec il y a et il y en a un, c'est à ce niveau qu'il faut le chercher. L'échec de Borduas est le même de tous les avant gardes du siècle qui ont cru que l'art serait la nouvelle religion de l'homme nouveau, l'échec de Borduas est un échec sotériologique basé sur une illusion messianique.
- Par contre renseignez-vous sur la sotériologie et je veux un compte rendu bientôt dans la première lettre que vous m'écrierez dit-elle s'empressant de lui fournir ses coordonnées et lui fit de même
- Si un jour vous passez par Montréal en lui tendant la note en souriant.
- Vous aussi en Californie, j'espère.

Ce fut le début d'une abondante correspondance au début professionnelle et de plus en plus personnelle. Comme j'aimais parler avec cette femme écrivit mon père dans son journal. Bien sûr il l'invita à venir au vernissage de Borduas le lendemain, invitation qu'elle du décliner ; son retour en Californie déjà prévu.
Le vernissage mouvementé permet d'entrevoir ce que l'on appellera le happening quelques années plus tard. Kerouac portant un canotier à la française se met à chanter du Sinatra en essayant de se tenir sur la tête tandis que Kline et de Kooning jouaient d'un instrument imaginaire. Finalement, Kerouac s'affale sur le parquet ciré les bras en croix sous les rires et applaudissements de l'assemblée

Dans un coin en retrait, Borduas discute avec Pollock : les contrastes de noir et blanc c'est le combat éternel de la Lumière contre les forces des Ténèbres explique Borduas. Avec ses tableaux «de plus en plus blanc» comme *Chatoiement* et *Hésitation* Borduas se rapprocha encore plus du radicalisme mystique de Malevitch et vint côtoyer la blancheur infinie : « Dans ces nouveaux monochromes, la couleur même en trace dans le blanc, n'a plus sa place. Seule la lumière physique jouant sur les reliefs de la pâte anime quelque peu les pures surfaces que sont devenus ces tableaux. »
De plus en plus les fonds blancs s'imposent avec force compromettant jusqu'à l'existence de signes. *(Les signes s'envolent*) Bien qu'il ne s'y décide pas, on peut se demander si le tableau tout blanc, réduit à son seul fond blanc, ne lui paraissait pas déjà comme la limite extrême qu'il se proposait d'atteindre.
- Et la prédominance du blanc c'est l'ordre vainqueur du chaos dit Pollock, tu penses vraiment que l'humanité peut sortir de toute cette merde ?

- Oui et le Cosmique ne sera plus le chaos mais le vertige d'un ordre exorbitant répond-t-il. Mais auparavant, le vertige cosmique du blanc devra se confronter à la noire fatalité de la condition humaine.

Et cette noire fatalité de la condition humaine s'exprima ce soir-là quand Pollock accompagné de Kerouac fracassa à coups de pied la vitrine du nettoyeur juxtaposant la galerie sous prétexte que la soie imprimée exposée en vitrine était répugnante. Le propriétaire et son fils sortirent en hurlant. Jack tenta de leur expliquer quel grand honneur c'était pour eux de recevoir la visite d'un des plus grand peintre du monde. Rien n'y fit et pour éviter la bataille générale, de Kooning allongea un billet de 100 dollars et calma le jeu.

Mon père mécène profita de ce voyage pour garnir sa collection de deux Borduas, d'un Kline, deux Pollock et un de Kooning. Afin d'éviter, les tracasseries administratives des douanes canadiennes, il ouvrit une voûte prévue à cette fin à La Chase Manhattan Bank et y entreposa son butin qui deviendra éventuellement mon héritage.

En 1955, Borduas apprit à mon père que l'atelier de Kline a été vandalisé et ses toiles recouvertes de merde et qu'il est très affecté par la nouvelle. Borduas comprit que, finalement, le dualisme entre le bien et le mal, assise inébranlable sur laquelle reposait le manifeste *Refus global*, ne peut être retransmis esthétiquement que par la dualité entre le blanc et le noir. Cette dualité est si fondamentale que jamais Borduas se résoudra à dépasser cet antagonisme par la création d'un monochrome pur dans son œuvre. Les contrastes de noir et blanc furent toujours présents.

Des affinités stylistiques se développent également entre l'expressionnisme abstrait de Kline et l'automatisme de Borduas où les signes comme la matière se transforment en énergie dispersée en paquets à l'image des quanta dispersés inégalement dans l'univers. Le cosmos-matière écrit Borduas est fait d'une matière unique qui évolue en se raffinant.

Son premier voyage à Paris lui a permis de se familiariser avec l'art religieux nabi. Dans ses bagages, il ramena avec lui aussi les premiers balbutiements du surréalisme européen en Amérique. À Montréal, il associe le surréalisme qui lui a ouvert la voie vers le subconscient à une esthétique automatiste, et aujourd'hui à New York il se lance dans un nouveau saut vers l'absolu intégrant la spiritualité nabi européenne, l'esthétique automatiste montréalaise, le blanc des suprématistes russes, le noir des expressionnistes new-yorkais. Plus que tout, il sent au plus profond des tripes qu'il émerge de la «Grande Noirceur» du Québec archaïque et coupe définitivement les ponts avec son passé. Lui, qui rêvait de changer la société québécoise par son manifeste - Refus global m'a beaucoup nui me confia-t-il - cherchera dorénavant à réussir au moins sa quête spirituelle. L'homme prend conscience de lui-même dans les épreuves qu'il rencontre. Son exil, sa solitude lui ouvrirent les portes de la contemplation. Borduas lui aussi est un mystique.

En septembre, il s'embarqua pour la France et s'enferma dans sa cabine comme un moine dans sa cellule. C'est lors de cette traversée que la noire impoésie de l'existence se manifesta. Il découvre en repensant à son exil américain que les peintres new-yorkais vivaient pleinement et tragiquement la très difficile situation de l'art dans l'univers. Le concept de domination de l'instinct sur l'intellect, le règne de «l'élan vital» proclamé par le philosophe Bergson est transformé par les beatniks en beuveries, bagarres et orgies.

Pendant près d'une semaine en cabine, il délaissa le pinceau pour le crayon, la toile pour le papier et entreprit une lettre à mon père où il tenta de comprendre et d'expliquer la nouvelle direction artistique et philosophique qu'il sent émerger. Cette lettre commence par cette citation d'Albert Camus: «Dans un univers privé d'illusions et de lumière l'homme se sent un étranger, son exil est sans remède car il est privé du souvenir d'un foyer perdu ou de l'espoir d'une terre promise. »

Dans ce contexte son rapport à l'art va radicalement changer. Heureusement cette bien sombre correspondance avec Borduas était tempérée par celle plus radieuse que mon père entretenait avec Sophia Freeman. Correspondance qui prit une direction des plus fantaisistes : tous les deux étant tombés sous le charme de Bilbo le hobbit, la nouvelle édition de 1951 revue et corrigée par Tolkien lui-même. Les Hobbits sont un peuple pacifique et bienveillant qui vit retiré des affaires des autres peuples, sans se soucier des troubles qui agitent le monde extérieur. Il est possible qu'ils soient passés longtemps inaperçus de par leurs capacités naturelles à se dissimuler et à éviter les Grandes Gens écrivait Tolkien en préface. Exactement comme ton fils autiste lui fit-elle remarquer sans ménagement. J'étais Bilbo…Comme lui, je menais une existence paisible dans mon trou de Cul-de-Sac, trou de hobbit, évitant l'aventure du monde extérieur. Mais sa quiétude est interrompue par l'arrivée du magicien Gandalf et ses nains qui l'ont persuadé de partir. Elle décrit le voyage de Bilbo comme une quête de maturité et comme une métaphore d'un processus de découverte de soi.

Il est temps que non seulement ton fils rencontre Gandalf mais que tu réalises que Gandalf c'est toi à la fois son père et son mentor, son guide spirituel dans la fabuleuse aventure de son développement personnel où comme Gandalf, tu l'encourages à acquérir une plus grande conscience de son identité et une meilleure confiance dans le monde extérieur grâce au voyage initiatique qu'il réalisera à tes côtés et aussi du mien si tu le veux. Moi je suis partante…Entre intellectuels, une telle offre de collaboration venant de Sophia Freeman s'appelle une déclaration d'amour sous entendue.

Journal de Pierre (Peter Lange) Langevin – retrouvé dans la bibliothèque de mon père.

Je m'appelle Pierre Langevin, un canadien-français vivant aux États-Unis; un Canuck comme on dit là-bas. Mon nom américain, Peter Lange, mon métier, attaché culturel à l'ambassade du Canada, historien d'art de grand talent, tellement talentueux que mon principal et seul client est le gouvernement américain lui-même, plus précisément la CIA. Aujourd'hui avec mes quatre-vingt-dix ans bien sonnés et un cancer de plus en plus généralisé, je me suis dis que c'est le temps ou jamais de révéler probablement l'opération de propagande la plus audacieuse jamais tentée et surtout réussie : Transformer toute la contre-culture américaine en outil de propagande occidentale dans le monde surtout en Europe, rôle dévolue à la CIA et combattre en même temps de l'intérieur l'influence des acteurs, musiciens, écrivains, peintres qu'on appelait la beat generation, rôle dévolu au FBI.

Lorsque les pontes du Département d'État apprirent que les Russes communistes envisagèrent de présenter une imposante exposition culturelle en Europe, ils comprirent qu'ils n'étaient pas du tout préparer à riposter à ce que nous appelons depuis la guerre froide : « le réalisme socialiste»

Washington, Département d'État, 1947

Carl Moore le directeur du Département d'État, militaire de carrière spécialiste de stratégies militaires, de plans de combats, d'analyses sur le terrain, est visiblement dépassé par l'offensive culturelle soviétique. Pour lui, une chose est sûre, ce dossier ne lui appartient pas pense-t-il en composant le numéro de téléphone du directeur de la CIA. Entraîner tout le monde la-dedans sans se mouiller, tel était son but.

Après les salutations d'usage, un peu de blabla sur la famille et sur la surcharge de travail pour bien faire sentir à son interlocuteur son ras-le bol, Moore aborde enfin l'objet de son appel. -Écoute Steve, cette histoire d'exposition en Europe, ce n'est pas ma tasse de thé mais alors pas du tout. Cela se passe en Europe, en dehors du territoire américain, alors çà t'appartient.- Mais je n'y connais rien en art répliqua Steve Drayton directeur de la CIA. Ils conclurent par la suite que l'homme chargé de l'affaire devrait idéalement provenir du milieu des musées. Ils citèrent deux ou trois noms pour

finalement s'entendre sur l'actuel directeur du Musée d'art moderne de New York. À lui d'élaborer la riposte sur le terrain.

Après l'appel, Drayton resta toujours songeur. Lui-même devait en apprendre un peu plus sur le monde de l'art et surtout les arts, les artistes, leur mode de vie, pauvre ou bien bénéficiant du maigre soutien financier du gouvernement pour les arts ça il s'en doutait mais surtout il devait en savoir davantage sur leur opinion politique, sur leur philosophie de la vie avant de rencontrer le président du Musée d'art moderne Rockefeller en personne bref il devait infiltrer ce milieu bizarre mais le code de la CIA le lui interdisait ; impossible même illégal pour la CIA de mener des opérations de renseignements sur le territoire américain, rôle dévolu au FBI. Pas question de mêler Hoover et le sénateur McCarthy en pleine croisade anticommuniste. Non, il lui fallait donc trouver un étranger, vivant au États-Unis, qui connaît le monde de l'art, un étranger d'un pays ami qui accepterait de travailler pour la CIA sous couvert d'une autre agence gouvernementale.

C'est ainsi que moi Pierre Langevin, attaché culturel à l'ambassade du Canada à Washington fut invité à dîner avec Steve Drayton dans le meilleur restaurant français de la capitale situé dans l'édifice du Watergate - qui connaîtra son heure de gloire vingt ans plus tard – tant d'honneur vous en conviendrez parce que Monsieur Drayton s'est soudain rappelé que l'on lui avait présenté un mois auparavant lors d'une réception à la Maison blanche un jeune canadien travaillant actuellement comme attaché culturel en sol américain et de surcroît, qui a rempli les mêmes fonctions à Paris donc parfaitement au courant des tendances artistiques du moment autant en Amérique qu'en Europe.

Maintenant abordons ce pourquoi je vous ai convoqué, vous verrez c'est une histoire fascinante. Rapport de CIA sur une nouvelle guerre idéologique cette fois-ci entre l'occident capitaliste et la Russie bolchevique et tous ses pays satellites. Exposition de 1947 que l'on doit contrer et je dois avouer que nous avons été pris de court. J'aimerais en apprendre davantage et j'irai même jusqu'à dire : faites mon éducation en la matière, Peter ! Vous permettez que je vous appelle Peter ? Après un signe de tête affirmatif il poursuivit sa requête : et surtout expliquez-moi pourquoi les Russes mettent-ils tant d'énergie envers une exposition de tableaux. Vous avez vécu plusieurs années à Paris, la capitale mondiale de l'art, vous êtes bien placé pour éclairer ma lanterne. Alors !

- Premièrement laissez-moi vous exprimer mon étonnement à me retrouver ici avec le directeur de la CIA entrain de discuter d'art ; le personnel de l'ambassade n'en croira pas leurs oreilles. – Justement me coupa Drayton, c'est pourquoi cette conversation est et restera confidentielle. Me suis-je bien fait comprendre Peter ? – Oui monsieur, j'ai bien saisi le message, - Alors continuez.

- Permettez-moi de vous dire pour commencer que c'est n'est pas vraiment de connaître l'art qui vous intéresse mais plutôt de savoir pourquoi les Russes s'intéressent-ils tant à l'art. Eh bien à mon tour de vous surprendre. Oui j'ai passé plusieurs années à Paris comme attaché culturel mais ce que vous ignorez, c'est que j'en ai profité pour compléter une maîtrise en histoire de l'art.. Le titre de ma thèse : Art et propagande Quels enjeux ? – Continuez mon garçon, vous m'intéressez de plus en plus.

Il est primordial se saisir que l'on ne peut comprendre l'art sans le situer dans le contexte socio-politique et même théologique d'une époque à un moment, bien précis de l'histoire. Pour faire court, disons que le mouvement surréaliste en France est né parce que Freud a découvert l'inconscient, Sans Freud, pas de Salvador Dali. - Donc si je vous suis ; l'art peut nous en apprendre beaucoup sur une société autant qu'un livre de politique ? – Exact autant qu'un rapport secret de la CIA en provenance des pays de l'Est dis-je avec ironie. Drayton s'envoya une longue rasade de bière maltée irlandaise derrière la cravate et me fit signe de continuer.

- « Trop souvent, les historiens de l'art, tellement centré sur leur

sujet d'étude, ont été incapable de relier, plutôt de comprendre que l'art formait une des voies essentielles de connaissance d'une époque au même titre que la science, la théologie, la sociologie et la politique. De là l'incompréhension manifeste de la population en générale envers l'art contemporain. C'est pourquoi j'entrepris l'étude de ces interactions et d'en dégager un concept original. Dans ma thèse, j'analyse l'évolution historique de l'art mise en relation avec la progression des «acquis visuels» de chaque société. Ces acquis visuels sont de véritables symbioses des us et coutumes culturelles, des connaissances scientifiques, des lois optiques et des intuitions perceptives, des croyances religieuses et même des illusions mythiques d'une société donnée à une époque précise. Comme je le précise les conditions dans lesquelles vit l'homme l'obligent à percevoir une certaine quantité de phénomènes visuels bien spécifiques à son environnement autant intellectuel que physique. Concentrons-nous sur le XXe siècle.

Les tensions extrêmes perceptibles depuis le début du XXe siècle ont bouleversé tous les acquis de la civilisation. Que ce soit en science, en art, en politique, un vent de révolte inouïe souffla. En science les équations de Einstein sur la Relativité et celles de Planck sur la Mécanique quantique remettent en question toute la physique traditionnelle. Avec les équations quantiques, tout bascule dans l'incertitude, dans l'abstraction car le monde extérieur, sa réalité telle que présentée depuis des siècles, montre un nouveau visage qui reflète la jonction entre différents registres d'intelligibilité qui permet la conceptualisation d'une grille d'analyse qui intègre l'imaginaire dans l'espace de la raison. En art, cet imaginaire qui intègre l'espace de la raison donna naissance à l'art abstrait. Sans Einstein et Planck, pas de Kandinsky, de Delaunay, de Mondrian, de Malevitch. La nouvelle science des équations quasi-mystiques est concomitante à la naissance de l'art abstrait. Et ainsi de suite. La forme plastique caractéristique de chaque époque se développe à partir des acquis visuels alors atteints, on parle alors de syncrétisme entre différentes interactions objectives et subjectives.

- Rappelez-vous, nous sommes au début du XXe siècle, plus de cinquante pour-cent de la population est quasi illettré et en même temps, des découvertes extraordinaires viennent bouleverser tous les aspects de la vie. L'histoire humaine est traversée de découverte si fondamentale qu'elle clôt souvent des époques Ces moments de transformation que Karl Jaspers appellent «époques axiales» sont caractérisées par des changements de paradigmes qui constituent l'armature intellectuelle d'un nouveau champ de connaissance. Une autre caractéristique importante est que le changement de paradigme s'effectue, plutôt révolutionne tous les secteurs de l'activité humaine, autant la science, l'art, la politique ou la religion. Vous me suivez Steve, vous permettez que je vous appelle Steve.
- Il n'en est pas question mon garçon, gardons un certain protocole si vous le voulez bien, surtout qu'il est fort possible que je devienne votre employeur donc votre supérieur à la fin de l'entretien. Oui je vous suis, mais moi c'est la politique qui m'intéresse.

- Eh bien justement monsieur Drayton, vous ne pourrez pas comprendre, plutôt saisir les nuances entre art et politique sans comprendre toutes les interrelations possibles y compris la religion.
– Nom de Dieu s'exclame Drayton en se retournant vers le barman et commanda à nouveau.

- Poursuivons ! Le vingtième siècle c'est le siècle de la mort de Dieu. Mais Dieu meurt-il vraiment ? Quand Nietzsche déclare le mort de Dieu, il parle du dieu des religions. Sauf que Dieu est un caméléon et peut renaître comme le sphinx de ses cendres. Qui est donc ce nouveau dieu si non l'homme lui-même. L'incarnation de l'homme n'est possible que si Dieu est expulsé du monde. L'expulsion de Dieu sera le coup d'État métaphysique de la modernité.. Dieu a chassé Adam et Ève du paradis, Descartes et Galilée ont chassé Dieu de la terre, l'homme l'a remplacé. Grâce à la science, à la technique, l'homme moderne, ce nouveau démiurge, devait conduire l'humanité barbare à la Terre promise. L'homme sublima son complexe d'infériorité vis à vis Dieu en une puissante mégalomanie: L'homme sera créateur d'univers, son univers ; à

l'ordre divin succéda l'ordre humain.

Je me suis permis d'amener avec moi une copie du mémoire de thèse que j'ai présenté à l'Université de la Sorbonne, Paris, en 1940. En voici un extrait.

« En plus du processus normal d'accumulation des connaissances et des découvertes toutes les civilisations furent, à un moment donné, propulsées dans une nouvelle dimension de la réalité qui remettait en question les fondements, les cadres cognitifs et même le contexte idéologique qui permettaient jusque là de rendre intelligible le monde et la société. Ces moments de transformation appelés «époques axiales» sont caractérisés par des changements de paradigmes qui constituent l'armature intellectuelle d'un nouveau champ de connaissance. Une autre caractéristique importante est que le changement de paradigme s'effectue, plutôt révolutionne tous les secteurs de l'activité humaine, autant la science, l'art, la politique ou la religion.

La fin du XIXe siècle correspond également à l'apparition «de la crise chronique de l'identité», interrogations identitaires qui gagna l'ensemble des individus, mouvement qui traversera tout le siècle suivant jusqu'à aujourd'hui. Des sentiments tels que tourments intérieurs, angoisse, culpabilité, agonie, détresse vont être utilisés pour parler du déclin d'une société à l'agonie et décrire le malaise personnel et l'échec civilisatrice depuis la Grèce classique. Le désir de révolution donnant un sens inédit à la vie se concrétisa dans la «passion d'être soi. » La quête de soi mettant en scène les dilemmes personnels face à la cacophonie ambiante sont au cœur du processus d'individuation en cours. C'est dans ce climat d'incertitude que Freud publia en 1900 *L'Interprétation des rêves*, livre fondateur de la psychanalyse moderne.

Les tensions extrêmes perceptibles depuis le début du XXe siècle ont bouleversé tous les acquis de la civilisation. Que ce soit en science, en art, en politique, un vent de révolte inouïe souffla. Un monde nouveau semblait poindre à l'horizon, la révolution était sur toutes les lèvres.

La plupart des mouvements socio-politiques et même artistiques convergeaient eux-aussi vers un engagement total axé sur la destruction et l'anéantissement comme expression de la colère et des frustrations latentes. En fait, ces anarchistes répondaient à l'appel probablement du plus ancien mythe de l'humanité soit celui de la régénération périodique du monde que l'on retrouve partout, dans toutes sociétés archaïques, traditionnelles et maintenant modernes, «l'éternel retour» si cher à Nietzsche. Cette nécessité de renouveler complètement le monde où l'on vit correspond parfaitement à l'esprit révolutionnaire de l'époque dans tous les domaines que ce soit en science, en art, en politique : l'anéantissement de l'ancien monde est impératif à la venue des Temps nouveaux. » Le changement, la révolution, en étaient leitmotiv. Qui dit révolution dit rupture !

Année 1890, avec *Nature morte au panier*, Paul Cézanne s'écarte de l'impressionnisme et rompt avec les règles de la perspective. Or qui analyse bien Cézanne voit déjà, pressent la provocation géométrique des *Demoiselles d'Avignon* (1907) de Picasso, véritable acte fondateur du cubisme. Après Rimbaud et le symbolisme, nouvelle révolution poétique avec Mallarmé qui introduit le style du sonnet dense aux vocables «dont la sonorité a pour dessein de rivaliser avec la musique. » La première exposition des Fauves à Paris fit scandale, au même titre que les déconstructions cubistes de la figure humaine par Picasso associées aux musiques atonales de Schoenberg, véritable révolution de l'histoire de la musique en proposant de remplacer les sept notes de la gamme par douze demi-tons. Son système musical appelé le «dodécaphonisme» introduit une rupture tout aussi radicale pour la pensée occidentale que l'abstraction picturale de Kandinsky et les équations quantiques de Max Planck. Un monde nouveau devait émerger des ruines de l'ancien.

A l'exposition universelle de Paris (1900), l'art nouveau triomphe

dans les arts décoratifs, les frères Lumières présentent les premières ébauches de la cinématographie. L'année suivante, 1901, le film *L'Homme à la tête de caoutchouc* de Georges Mélies introduit l'élément narratif dans l'oeuvre et sort le cinéma de sa fonction documentaire.

Année 1895, Röntgen découvre les rayons X, 1896, Becquerel découvre par hasard la radioactivité, cette découverte engendra de multiples recherches dont celle de Pierre et Marie Curie qui, deux ans plus tard, découvrirent à leur tour le radium qui déclencha à son tour la véritable révolution scientifique de la physique nucléaire. Début de siècle, 1900, Max Planck, physicien allemand présente le 14 décembre ses travaux révolutionnaires sur la théorie des quanta, l'acte fondateur de la physique quantique. Suivra $E=Mc^2$, rupture de la conception euclidienne de l'espace/temps avec la théorie de la relativité de Einstein (1905). Finalement, en 1900, parallèlement à l'usage des rayons X qui sondent l'intérieur du corps humain, Freud publie à Vienne *L'Interprétation des rêves* et nous propulse à l'intérieur de l'esprit vers les méandres de l'inconscient. Ne nous reste plus qu'à pénétrer à l'intérieur de l'atome.

Nouveau siècle, nouvelle technique, nouvelle civilisation, nouvelle cité, nouveauté sociale des masses urbaines, pour la première fois, l'homme nouveau devient lui-même le leitmotiv idéologique de la «nouvelle Jérusalem. »

Qu'en est-il des masses ? Sont-elles, elles aussi envoûtées par les mirages anarcho-révolutionnaires du nouveau siècle. Il est certain que l'inquiétude psychologique, l'incertitude financière ont généré des frustrations se traduisant par des désordres de plus en plus anarchiques. Menacé dans son identité par la trop rapide massification, l'homme, psychiquement en panne, voit sa vie s'ouvrir sur le vide et le néant tant redouté. Le nihilisme gagne du terrain avec son lot de famines, de conflits incontrôlables. L'homme se découvre un moi solitaire prêt à tout. L'individualisme du chacun pour soi mobilise la révolte intérieure de l'être meurtrie tandis que se profilent l'insurrection appréhendée contre l'ordre, le devoir, le travail et l'autorité. De plus en plus, les regards désabusés des masses ouvrières se tournent vers l'Est, vers la Russie révolutionnaire.

Mais en Russie c'est un autre drame qui se joue : la famine. La vétusté de la machinerie agricole, l'endettement des paysans, la faiblesse du rendement à l'hectare, tout concourre à la ruine. Il n'est pas rare de voir la paysanne mélangée une portion de farine à du foin ou de l'écorce d'arbre pour lui donner une consistance et le volume requis pour nourrir la famille.

Le prolétariat ouvrier urbain, non organisé, non syndiqué n'a aucun droit face à la grande bourgeoisie industrielle. Non seulement l'ouvrier n'a aucun droit mais son salaire est le plus bas et sa journée de travail la plus longue du monde industriel européen. La guerre russo-japonaise va révéler l'incurie et la corruption qui règnent à tous les échelons de l'administration et la défaite de l'armée russe va montrer l'impuissance, la fragilité du tsarisme comme système politique et accélérer la révolte des populations rurales et urbaines, La défaite contre le Japon fut le détonateur de la révolution de 1905.

Les 5 et 6 décembre 1905, des télégrammes en provenance de Petersbourg et de Moscou relatent que de grandes manifestations se produisent dans la rue. Les étudiants manifestent en faveur de la paix, les paysans réclament la répartition des terres, les ouvriers votent la grève. En un mois, le mouvement gagne toutes les régions de la Russie. Mais ce qui surpris le plus les journalistes du monde entier fut de constater la rapidité avec laquelle un peuple majoritairement illettré a réussi a créer des organisations d'une rare efficacité : les Soviets.

Un monde nouveau pointait à l'horizon, la révolution était sur toutes les lèvres. Mais tous ces changements ont pu avoir lieu que parce qu'ils étaient portés par une dimension métaphysique importante qui comportait un projet de société sotériologique de l'homme nouveau ;

c'est à dire qu'ils proposaient tous, que se soient, en art, le futurisme, le suprématisme, le constructivisme, le productivisme, le surréalisme, que ce soit le positivisme en science, que se soient, le communisme, le nazisme, le fascisme et même le libéralisme, tous supportaient métaphysiquement une doctrine du salut de l'humanité par l'incarnation d'un nouveau sauveur. On ne se déleste pas si facilement de deux millénaires de messianisme christique, n'est-ce pas ?

Toute une nébuleuse ésotérique inquiétante, où se retrouvent la croyance dans des pouvoirs paranormaux, le goût des visions ultimes de l'homme et de l'univers, mais aussi la croyance à la manipulation des masses par le pouvoir occulte de quelques initiés, mages, maîtres et «chefs» comme Mussolini, Hitler, Staline, Mao en Chine et Hiro Hito au Japon. Rappelons-nous que Hitler qui aimait se faire appeler un Gottmensch, un Dieu-homme qui n'accepta aucune concurrence encore moins celle des artistes dégénérés libertaires. Ainsi l'artiste, ce messie d'un nouveau monde verra son extase révolutionnaire terrassée par les nouveaux dieux totalitaires.

Mussolini a le premier compris l'importance de la propagande dès les années 1920. Il fut le premier à intégrer les idées révolutionnaires du futurisme italien dans son projet politique : Détruire, déconstruire, en finir avec l'ordre passéiste des ruines et des musées décadents. Nouveau siècle, nouvelle technique, nouvelle civilisation, nouvelle cité, nouveauté sociale des masses urbaines, pour la première fois, l'ordre mécanique devient idéologie de la «nouvelle Jérusalem. »

- Tout cela n'est que du délire d'artistes dit Drayton en sortant de sa lecture.
- Visiblement, monsieur Drayton vous n'avez pas encore compris que Art et Propagande forme un tandem indissociable et ce pour tous les pouvoirs politiques y compris l'Amérique, voilà pourquoi vous êtes aujourd'hui dépassé par les événements.
- Mais comment Mussolini a-t-il réussi à transformer des artistes révolutionnaires en fascistes, cela me dépasse dit Drayton.

– Tout simplement en comprenant ce que les artistes réclamaient comme changements, deuxièmement, en leur promettant qu'il est l'homme de la situation pour l'arrivée de l'homme nouveau et troisièmement en détournant la portée avant-gardiste du futurisme vers la publicité politique.

La table est mise. Tous les grands créateurs des avant-gardes européennes adoptèrent de plus en plus une position politique radicale réclamant la destruction de l'ancien monde. Dorénavant, l'artiste ne peut que travailler qu'à l'édification et à la glorification du communisme (Russie-Chine), du nazisme (Allemagne), du fascisme (Italie), du capitalisme (USA) ; renforçant encore les tendances de l'asservissement de l'art aux exigences de la politique : Pas d'art en dehors de l'État. Cette remise à l'ordre de l'artiste s'est perpétuée tout au long de l'histoire de l'art : à chaque fois que l'artiste tenta de créer l'autonomie de l'art, de créer un pouvoir ou contre-pouvoir aussi puissant que le politique et la religion, il fut immédiatement récupérer ou interdit par ces derniers. L'artiste doit être au service du règne de l'idéologie et l'œuvre d'art, affirmer les valeurs du pouvoir, celles qui servent à sa domination.

Et je vois déjà poindre la question dans vos yeux : Quel peut-être cet art qui peut affirmer la grandeur de l'Amérique et venir contrer l'art bolchevik ? Quel sera donc la riposte américaine à l'insolence des cocos ?
– Alors s'impatienta Drayton. – Vous savez ce que je viens de vous raconter, eh bien, ce n'est que l'apéro si nous passions à table, au menu principal, au propre comme au figuré.

Maintenant confortablement installé, Drayton s'empresse de relancer la discussion. – Vous avez vécu en Europe pendant plusieurs années.
– Exactement trois – Merci de la précision, alors vous êtes bien placé pour répondre à cette question toute simple : Qu'est-ce que l'on pense de nous là-bas ?

Le réalisme communiste internationale.

La ligne de force de l'art communiste est ainsi son exigence de rencontrer le " peuple ", son désir de prendre en compte les rapports sociaux. À ce principe se sont ajoutées progressivement d'autres caractéristiques : une iconographie (la figure du militant et de l'ouvrier, le paysage industriel, le drapeau rouge, etc.), des pratiques artistiques (le travail avec des amateurs et des personnes étrangères au monde de l'art), des comportement politiques (la loyauté au parti et l'affichage public de ses sympathies) et finalement une forme plastique, le réalisme, qui devient à partir des années 1930 l'unique forme défendue par les partis communistes. " Réalisme " s'impose comme le terme qui porte l'exigence première de confrontation avec le peuple. Ces caractéristiques ont été déclinées mondialement donnant lieu à différents modèles du réalisme communiste.

L'académisme communiste autant par sa forme que par la politique que contient cette forme se concentre sur le pouvoir et sur un certain type de rapport au pouvoir. C'est un naturalisme aux couleurs chaudes, aux formes pleines et bien délimitées, disposées dans un espace construit selon les règles de l'art, autant de signes d'une volonté d'ordre dissimulée derrière un optimisme de façade. La politique de l'image est soulignée par la composition, le plus souvent construite autour des figures de Staline, de Lénine, de Mao ou d'un membre du parti. Depuis le 18e siècle, le lien entre art et nation a toujours été défini comme un des lieux privilégiés où se manifeste la nation ; un " grand art " continue d'être perçu comme l'apanage d'une " grande nation ". Les œuvres d'art prenaient certes en charge la mission séculaire de manifester la nation, mais elles participaient, dans le même temps, de la construction de l'internationalisme.

À la suite de l'exposition " L'Art des pays socialistes " en 1958-1959 à Moscou, se déroulent d'importants débats autour de la notion de réalisme. Lors de cette exposition, les Polonais exposent des œuvres non figuratives, ce qui non seulement offusque les autorités soviétiques qui regrettent la liberté qu'elles ont données à chaque pays du bloc pour l'exposition, mais oblige aussi à redéfinir le réalisme : " Il est temps de définir l'art du réalisme socialiste à une échelle internationale et de reformuler certains principes de l'art communiste, tels " l'art est de la propagande ou n'est pas de l'art " ou " Il n'y a pas d'autre voie que la nôtre comme une stratégie visuelle pour manifester l'existence internationale d'une peinture communiste par la création d'un art pour le peuple, la prédilection pour les formes d'art dites populaires, c'est-à-dire les œuvres murales et les œuvres graphiques comme les affiches avec comme motivations idéologiques : l'art comme arme dans la lutte de classe, l'art accessible à tous, l'art partisan, l'art matérialiste, l'art antifasciste pour contrer l'universalisme bourgeois et capitaliste.

- Eh bien pour être franc, disons que l'on apprécie votre argent et votre puissance militaire d'un côté et de l'autre on vous hait pour avoir atomiser le Japon et principalement, suite à la propagande fasciste, nazie et soviétique des vingt dernières années, les États Unis sont juste une nation de bagnoles, de boissons gazeuses, de chewing-gum et de stars hollywoodiennes, bref un désert culturel quétaine où même les élites sont d'indécrottables incultes. Voilà le cœur du problème, mon ami. Le régime de Staline ne possède ni votre puissance économique ni la bombe atomique, les stratèges ont donc transporté le conflit à un autre niveau, sur un autre terrain celui justement où vous démontrez votre désintérêt : la culture car sur ce plan vous êtes des amateurs. Le réalisme socialiste proclame que l'abstraction n'existe pas. Pour servir le Parti donc la Nation, l'art doit être réaliste dans la forme et socialiste dans le fond déclara Staline en 1934. 1934 est une date importante, car c'est à ce moment que la doctrine du " réalisme socialiste " a été officiellement proclamée au Premier Congrès de L'Union des Écrivains Soviétiques par Andréï Idanov, un des grands responsables de la liquidation des libertés en Russie. Les artistes remplaçant les saints des Églises.

- Qu'est-ce que l'Église vient faire ici ?

- Rappelez-vous ! Afin de faciliter la dévotion, l'Église commanda aux artistes des représentations de saints guérisseurs devant lesquels le peuple pourrait s'agenouiller et demander faveurs divines. Pour tous les maux et tous les malheurs, l'Église mis un saint ou une sainte à qui l'on pouvait s'adresser, copie conforme du rôle dévolu antérieurement aux idoles païennes. Telle était alors la fonction sociale de l'art. Qui dit pouvoir politique, dit propagande. Les seize années (1626-1642) où le cardinal Richelieu exerça les fonctions de Premier ministre de Louis XIII sont un exemple éloquent de l'art au service d'une idéologie. L'un des plus grands et plus impitoyables hommes d'État qu'ait connu la France, le cardinal Richelieu, utilisa son immense pouvoir pour assurer au pays la prédominance politique et culturelle d'une toute puissante monarchie de droit divin qui devait durer jusqu'à la Révolution de 1789.

Il orchestra avec brio le parrainage des grands artistes, architectes et intellectuels de son époque afin de promouvoir ses intérêts personnels et ses objectifs politiques. Avec lucidité, il a vu dans l'art un instrument de propagande idéal pour soutenir ses visées politiques. L'art devient partie prenante de la théologie de la domination.

Les oeuvres commandées par Richelieu témoignent de cette utilisation de l'art par les messages puissants qu'elles communiquent : gloire de l'État, vertu du service loyal envers la Couronne, lutte contre l'hérésie et la discorde. En effet, Richelieu était fort préoccupé à la fois par le respect de l'orthodoxie catholique et par le maintient de l'unité dans un royaume où vivait une minorité protestante très militante. La propagande ne quittera plus le domaine de l'art : propagande des mécènes, des élites marchandes, de la révolution française et propagande prolétarienne de la révolution bolchevique, propagande des dictatures et, finalement, la propagande commerciale typiquement américaine.

Drayton, perdu dans ses pensées, est inquiet et avec raison. Il sait que pour Truman Dondero McCarthy, nouvelle culture rime avec communisme. Jamais, il n'obtiendra l'aval du gouvernement depuis que la doctrine Truman sévissait. Il sait que, pour contrer l'avance soviétique, il doit mettre un système tentaculaire permettant la transmission à l'étranger des valeurs américaines et pour ce faire créer un imposant consortium qui deviendra l'arme secrète de la bataille de la CIA et qui devra avoir un impact considérable dans le domaine culturel tous arts confondus sans que les artistes, les critiques concernés et tout l'establishment politique de Washington y compris le président non seulement ne puissent le détecter mais plus encore qu'ils agissent dans le sens du consortium sans se douter d'une quelconque manipulation. De la propagande de haute voltige, dirigée à la fois vers son propre gouvernement et le gouvernement russe honni.

- Écoutez monsieur Langevine , vous me semblez la personne toute

désignée dont j'ai besoin pour me renseigner davantage le milieu des artistes new-yorkais. – Vous voulez dire infiltrer, espionner. – Bon vous semble, à vous de juger mais si vous acceptez, vous serez toujours payé par votre ambassade auquel montant, j'ajouterai un budget de fonctionnement pour couvrir vos frais mister Peter Lange, votre nouveau nom, jeune journaliste canadien-français fraîchement débarqué dans la Grosse Pomme et surtout passionné de découvrir ce nouveau mouvement artistique appelé l'École de New York.

New York, 1947

Depuis notre conversation, je me suis installé à New York, établit mes quartiers généraux à la Cedar Tavern, 24 University Place, haut-lieu du monde artistique, la taverne des bohémiens et des étudiants intello-artistico-existentialistes. Ma couverture de journaliste canuck fraîchement émigré m'a permis d'être intégré facilement dans le cercle restreint des marginaux de Greenwich village. Dans mon premier rapport à Drayton, je lui fais remarquer que la plupart des peintres de l'École de New York sont issus directement de l'immigration ou fils d'immigré de la première génération : Arshile Gorky était russe, de Kooning, hollandais, dont le plus illustre est Jackson Pollock, un cow-boy du Wyoming né d'une famille d'agriculteurs d'origine irlando-écossaise par contre typiquement américain c'est à dire cow-boy par sa stature imposante, gueulard et soûlard et indien par sa façon de peindre, une gestuelle, frénétique et pulsionnelle ; il peignait en réalisant une danse épuisante et sans fin autour de sa toile posée à même le sol. Comme je le soulignais au directeur de la CIA, la portée soit disant révolutionnaire de l'expressionnisme abstrait est insignifiante puisque le sujet de l'art abstrait est totalement abstrait ne représentant aucun contenu socio-politique visible et compréhensible pour la majorité des citoyens. Tous pratiquaient un style que les critiques de Partisan Review, principalement Greenberg qualifient d'expressionnisme abstrait, un style dynamique tout à fait américain divisé en deux courants principaux : l'action painting et colorfield.

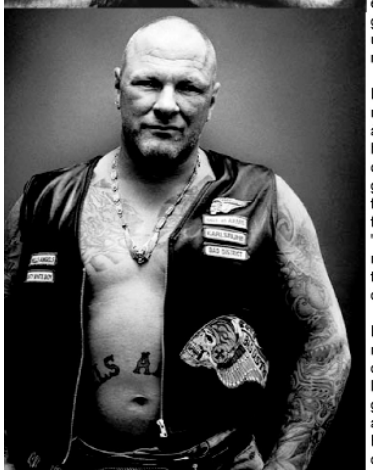
Dans l'action painting, l'idée est de donner de l'importance à la texture et à la matière ainsi qu'aux gestes de l'artiste. Dans le colorfield, c'est l'unification des couleurs et des formes qui est la plus importante. Les toiles sont barbouillées de formes abstraites et de couleurs très variées. Elles expriment une liberté totale et n'expriment aucune idéologie politique car elles sont uniquement centrées sur les sentiments intérieurs de l'artiste qui s'exprime. C'est le mouvement artistique idéal qu'il faut opposer à l'art dirigé par l'État soviétique ; l'art de la liberté, de la démocratie, l'École artistiques des émigrés et des américains de souche tous égaux. Les huiles en noir et blanc, que Gorky peint en 1945, font figures de prémonitions contre l'esprit de conformisme qui s'empara de l'Europe et annoncent la migration de l'univers pictural vers New York. Ce nouvel art total doit se réintégrer dans les processus de la vie quotidienne. Pour ce faire, l'artiste se doit d'observer, interpréter et transcrire les faits, gestes et événements pour faire des œuvres avec la vie, dans la vie. La vie est dynamique, le jazz, l'écriture automatique, la peinture en action voilà les fondements artistiques de l'École de New York. Si l'on y regarde de près, on s'aperçoit que le dénominateur commun qui réunissait tous ces artistes s'appelait l'urgence de vivre qui se traduisit par le mouvement dynamique de la gestuelle picturale comme si les éclaboussures de Pollock suivaient le rythme syncopé du be-bop de Charlie Parker, rythme que Jack Kerouac transposa dans sa prose littéraire

Le noir apocalyptique
Du «noir funéraire» émergent les «masses errantes. » (Jean Éthier-Blais)

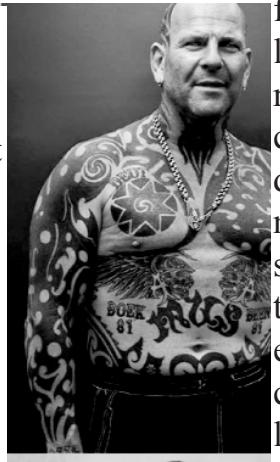
La résurgence du noir coïncide avec l'arrivée du doute existentialiste qui anéantit complètement la vitalité et l'élan passionné qui caractérisait l'avant-garde utopiste. La couleur noire et ses éclaboussements devint la traduction chromatique des bouleversements psychiques de l'ère nucléaire confrontée à l'absurdité de l'existence comme une «irruption de l'obscurité matérialiste dans la sphère de communication entre la lumière

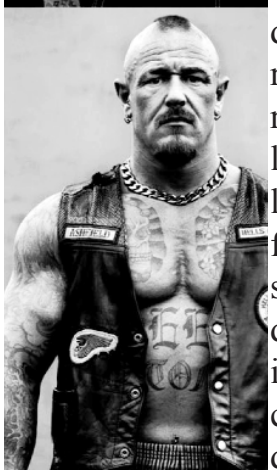
éternelle et une créature cherchant l'illumination intérieure. » (Riedl)

Indépendamment des styles, la « couleur » noire fut la couleur fétiche de l'art américain des années 1950 et utilisée de manière récurrente. Il y a des précédents historiques. En 1930, par exemple, Man Ray offre une photographie noire à Robert Desnos. En 1936, le *Carré noir sur fond noir* de Rodtchenko était reproduit dans le catalogue de l'exposition *Cubism and Abstract Art*, organisée au MoMA par Alfred Barr ; le *Carré noir sur fond blanc* de Malevitch y était également mentionné. Dès 1938, Hartung, l'Allemand apatride réfugié en France, se met à lancer des giclées de peinture noire sur la toile comme nous prévenir de la sombre tragédie qui s'abattra sous peu sur l'Europe. En février 1948, eut lieu la première exposition après-guerre de Matisse, à la Pierre Matisse Gallery de New York. Elle montrait de nombreux dessins à l'encre noire qui paraissaient exécutés avec une brosse large comme le poing, selon un mouvement lent. Il y avait, alors, l'idée que la couleur noire était la peinture représentant le mieux l'époque du désarroi nucléaire. L'emploi du noir, sa montée fulgurante en art, signe parfaitement insignifiant pour les grands systèmes d'interprétation politique autre que l'anarchisme marginalisé, deviendra un signe au contraire révélateur de l'état d'esprit latent des générations d'après guerre jusqu'à nos jours.



Les blousons noirs, les «rockers», se recrutaient principalement chez les soldats hantés de souvenirs cruels et de désillusions profondes en l'avenir de l'homme qui revenaient de la deuxième guerre, recrutement qui s'accentue principalement après la guerre de Corée. Il en fut de même pour les dadaïstes après la première guerre mondiale.





L'après deuxième guerre renoue avec l'expressionnisme signifiant ainsi que l'aliénation, le mal ont prit le pas sur la raison. Ce n'est pas par hasard si les grands traits de l'expressionnisme – ville corrompue, pollution, gangsters, putains, gigolos, ghettos, escrocs dégénérés, immigrés clandestins – forment la trame romanesque du roman noir, courant fort populaire de la littérature américaine des fifties. «La grande puissance de la noirceur» (Melville) nous rappelle la présence du mal comme force négative qui tente de régner sur le monde via de nouvelles formes de violence sociale et d'exclusion. Les enjeux traditionnels des luttes patronales et syndicales sont perturbés par la corruption, l'extorsion et l'intimidation. Le crime organisé devient sous plusieurs aspects la revanche des prolétaires dont les revendications socialistes et libertaires battues en brèche par le capitalisme intransigeant forcèrent le racket de plusieurs secteurs économiques – alcool, drogue, prostitution – mais aussi industries de construction, compagnies de taxi, d'alimentation et de restauration. Les séquelles psychologiques des conflits armés transformèrent les conflits de classes sociales en guérilla armée entre le patronat et les syndicats. Ainsi les revendications révolutionnaires des travailleurs bafoués transformés en racket sont à l'origine du gangstérisme organisé; la haute criminalité côtoyant dorénavant la haute finance, la rue jonchée de cadavres transformée en champ de bataille.

Une idéologie d'opposition sans nuances aux sociétés établies, s'installe mais cette fois-ci le dialogue n'est pas recherché. Ces

rebelles par instinct de survie gardaient un silence de plomb, se protégeaient dans des blousons de cuir noir clouté et comme des pèlerins hérétiques sillonnaient les routes de l'Amérique. Puisque la ville porte le sceau de Caïn, celui du malheur, autant la fuir. La vie est dans l'errance renouvelant ainsi le pacte immémorial du coureur des bois, puis du cow-boy, puis du hobo, puis du «clochard céleste» avec la liberté. Et ils sont de plus en plus nombreux sur la route : jazzmen noirs, artistes errants, travailleurs immigrés, chômeurs, ex-détenus ou carrément en cavale, paysans ruinés et autres déracinés de la terre. Ces «réfugiés de la civilisation» (Parkes) exprimaient le désarroi de l'homme noble, du soldat meurtri, du travailleur honnête qui ne parviennent plus à survivre dans un monde dominé par la loi inhumaine de l'argent, des amitiés trahis et amours déçus. Ils répondaient à leur désarroi par l'occultisme, le culte de Satan, le paganisme nordique et l'apologie quasi rituelle des scènes sanglantes et la dépravation marquant ainsi sa filiation avec les mouvements expressionnistes des débuts du siècle. Mais contrairement à eux, le rocker des années 50 n'exprime plus aucun souhait, n'a aucune mission idéologique, n'appartient à aucune cause autre que celle de tirer son épingle du jeu et de fuir la masse ravalée au rang de bêtes ruminantes engluées dans la consommation.

Ils se mettent alors à vivre dans les quartiers pauvres ou en marge des grandes villes sur des terrains vagues squattés d'où apparaissent des constructions plus hétéroclites les unes que les autres. Peu scolarisé, ils refusent de travailler comme les êtres anonymes des usines, les employés de bureau, les caissières de supermarchés qui végètent dans une existence routinière surveillée, obéissant comme des machines aux ordres de la direction.

«L'Équipée Sauvage» (The Wild One), film culte des fifties, sort aux USA en 1953 et révèle à l'Amérique puritaine le potentiel maléfique d'une jeunesse dévoyée. La bande de Lee Marvin et de Marlon Brando fonçant sur les petites routes californiennes marqua à jamais la conscience des plus jeunes et créa la mythologie du biker sur sa Harley Davidson. James Dean dans La fureur de vivre (Rebel Without a Cause) viendra compléter la sainte trinité sauvage des blousons noirs.

Le nihilisme de la fin des années 50, mais aussi la volonté de redécouvrir une nature dénuée de contrainte culturelle et sociale, le penchant sauvage, plus agressif, illustrée par "Born to be wild", associés au goût pour l'occultisme et pour le satanisme (Hells Angels, Satan's Choice), se traduiront donc par la suite par un passage du "sauvage" à la "sauvagerie" incarné par le «heavy metal» des skinhead néo-fascistes et le «grunge» des punks nihilistes. Les allusions entre le phénomène des blousons noirs de l'après deuxième guerre et celui des dadaïstes faisant suite au carnage de la première guerre mondiale sont adéquates. Le néo-dadaïsme/nihilisme des années 50 recèle le même refus de la culture.

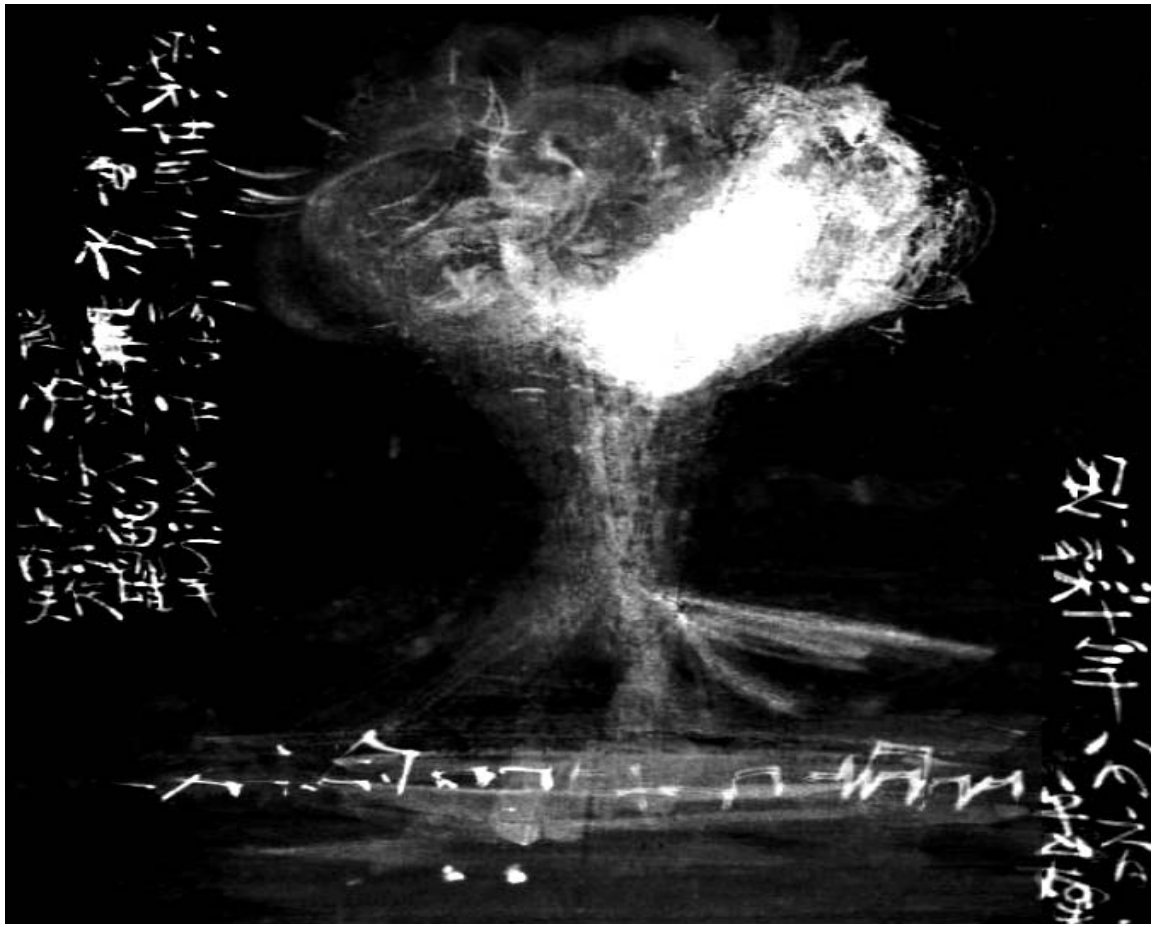
Tout un contraste avec le mouvement beatnik pacifiste, halluciné, imprégné de mysticisme oriental qui se développa parallèlement sur les campus américains envahis par le milieu petit bourgeois qui, pour la première fois, accède à l'université.

En somme, la fin de la deuxième guerre mondiale représente un tournant majeur dans l'expression névrotique des peurs collectives : peur des délinquants, peur des drogues, peur des communistes, peur des anarchistes, peur des athées, finalement en fouillant dans les recoins les reculés de notre inconscient collectif, peur du barbare civilisé que nous sommes devenus capables d'utiliser encore une fois l'énergie infernale de l'atome maléfique. Force est d'admettre que depuis la Renaissance, malgré les lois, les codes, les religions, les États, la raison et les connaissances, qu'après Auschwitz, après «Little Boy» et «Fat Man», l'humanisme a lamentablement échoué. Hiroshima et Nagasaki furent les villes désignées pour faire la démonstration dramatique de la terreur moderne. Comme scénario démoniaque, même les dieux n'ont jamais fait mieux. *Homo sapiens* ou *Homo demens*, «that's the question ! »

«C'est aussi la tâche que les artistes décident de mener à terme,

puisqu'il s'agira alors pour eux de concilier dans leurs œuvres les deux issues contradictoires de cette nouvelle conscience de l'après-guerre : la tentative existentielle de dire l'absurdité du monde ou l'éthique escarpée de lui trouver un sens. Sans doute la situation de l'homme au xxe siècle, démuni, amputé du monde, estampé de son destin, est-elle sans précédent dans l'histoire.

"Armés de leur détecteur à complexe, les psychiatres pouvaient toujours se pencher sur notre a-sociabilité. Il était bien étrange qu'il y eût tant d'asociaux, tant de paranoïaques, qu'une épidémie de maladies mentales se fut brusquement abattu sur la jeunesse. Dans ce monde où nous avions cherché la vie, nous n'avions trouvé que des décombres. (...) Les uns et les autres, nous nous efforcions à faire taire jusqu'aux souvenir de nos espérances anciennes, à accepter les ruines, à être heureux dans les ruines, à être nous-mêmes des ruines conscientes et satisfaites d'elles-mêmes. »



Mais surtout le noir, couleur du deuil, exprime vraiment l'échec des utopies humanistes qui non seulement n'ont pu réaliser leur désir de libération mais n'ont pu empêcher l'hécatombe sans parler des artistes qui ont souhaité et même participé, même à leur corps défendant, à ce carnage. Les artistes se sont découverts aussi coupables que les hommes de science qui ont fabriqué la bombe. Une forme de désabusement, de démobilisation força l'artiste à s'interroger sur la place du créateur dans la société.

Les œuvres en noir de l'après-guerre se veulent confession du crime et deviennent l'expression chromatique ultime de la grande saga des vexations humaines. Il devient alors inutile ou vain de se faire entendre. La forme sera obscure, muette envers le public, l'œuvre devient monologue, l'artiste s'exprime que pour lui seul. Cette rupture entre l'artiste et son public donne à son époque son caractère d'un monde rompu, aveuglé.

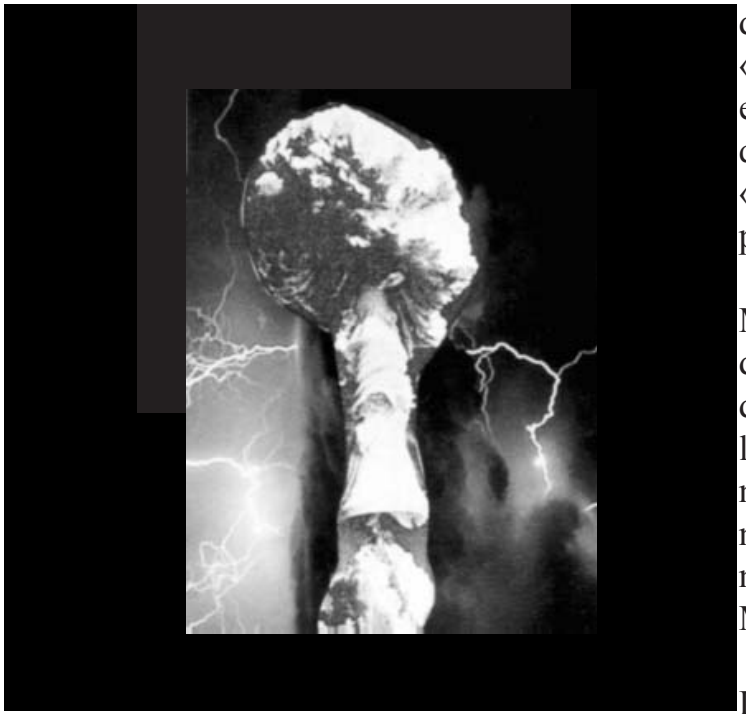
L'âge atomique, ce supplément d'horreur a pulvérisé l'âme humaine. La faillite radicale de l'humanisme projeta sur l'avenir de bien sombres dessins et cette angoisse ressentie par l'artiste s'exprima dans un dénuement, un appauvrissement de formes rattaché paradoxalement à une ultime, à une illusoire volonté de vivre. Tandis les bombes explosent, les hommes implosent. Les hécatombes de Hiroshima et Nagasaki interposent entre l'homme et le divin la Révélation d'un Mal total.

L'œuvre vide de sens donne sens à son époque, tel est le paradoxe. Deux grands courants voient ainsi le jour : le «color field», peinture de champs colorés qui donne la primauté à la couleur comme

structure et sujet du tableau et l'«action painting», gestuelle de projection de peinture sur toile.

Le philosophe russe Berdiaef écrivit que cette recherche d'une forme pure, d'un monde sans objet, n'est pas sans lien avec une mystique religieuse; propos qui décrit également très bien l'expressionnisme abstrait et l'art minimaliste des années 1950.

Robert Motherwell et Frank Kline considèrent que seuls le noir et le blanc peuvent décrire les «métamorphoses globales de la vie et de la mort. » Ad Reinhardt est «entré» dans le noir comme on entre en religion. D'autres y ont connu un passage, souvent déterminant : Newman, Still, De Kooning, Kline, Rothko, Pollock, Motherwell, Rauschenberg, Stella et Borduas. L'historien d'art Irving Sandler décrivit ces abstractions en noir et blanc comme évoquant la «condition humaine en tant que conflit dramatique entre forces opposées, qui se résout en un équilibre précaire. »



Peindre en noir et blanc porte la marque du feu et de la cendre sur des objets ou des corps carbonisés, c'est introduire la disparition dans l'œuvre. Cela ne signifie pas la fin de l'art, ni des arts plastiques pour autant, ni ne justifie aucun négationnisme de l'art, malgré le geste iconoclaste de Rauschenberg qui décide d'effacer à la gomme un dessin donné par De Kooning, mais reflète la plus inimaginable disparition historique. Non seulement six millions de juifs (et non-juifs, tsiganes, noirs, homosexuels) sont morts, mais avec leur corps est parti en fumée leur nom ; toute trace et toute preuve qu'ils aient appartenu à l'humanité ont disparu, de même pour ces centaines de milliers de Japonais dont les corps irradiés par le souffle radioactif de la bombe disparurent de la surface de la terre. Devant l'assertion d'Adorno: «écrire un poème après Auschwitz est un acte de barbarie», affirmation qui nie à l'art toute contemporanéité, des artistes ont choisi de montrer l'irreprésentable en créant des «situations optiques pures» (Deleuze) illustrant l'expérience de la catastrophe (génocide) et de la disparition (holocauste) à laquelle est confronté l'humain.

Le monochrome noir minimaliste comme mystique de l'absence joue aussi sur un autre registre : la kénose du corps comme le corps crucifié du Christ qui se vide de sa substance. Avec le monochrome noir c'est le monde qui se vide de sa substance, qui glisse vers sa disparition que Reinhardt décrit comme des «évanescences noires. » Après Auschwitz et Hiroshima, nous ne pouvons qu'affronter une kénose nihiliste : «l'expérience de l'effroi est commandée par l'effrayante disparition. »

Mais l'art ne disparaît pas dans la disparition, c'est plutôt le sublime qui y est délogé, remplacé par l'impoésie de l'existence. La bombe atomique promet un néant mort dénué de tout possible. L'atome noir est au monde moderne ce que la peste noire, la Grande destructrice, était au Moyen Âge.

L'utilisation du pigment noir à l'époque de la plus grande destruction montre l'effacement des traces de millions de disparus passés de la vie à trépas au seul «bon» vouloir de l'homme dans les camps de concentration allemands, dans les goulags soviétiques, les prisons latino-américaines, celles des pays de l'Est et de la Chine rouge. La haine entre humains est tenace.

La tentative existentielle de dire l'absurdité du monde ou l'éthique escarpée de lui trouver un sens. Sans doute la situation de l'homme

au XXe siècle, démuni, amputé du monde, estampé de son destin, est-elle sans précédent dans l'histoire. Dans ce contexte son rapport à l'art va radicalement changer comme le prophétisait en 1812 Hegel dans son cours d'esthétique : " En général, dans le développement de chaque peuple, il arrive un moment où l'art ne suffit plus.

Dans les années 1950, l'art ne suffit plus à contenir les flots d'énergie d'une jeunesse meurtrie et désabusée. Nous parlons ici d'une génération qui a vingt ans dans les années 50 c'est-à-dire, les jeunes soldats lors de la deuxième grande guerre devenus jeunes adultes lors de la guerre de Corée, premier conflit visant à analyser les forces en présence dans le Bloc soviétique et Bloc capitaliste. Blousons noirs, beatniks et hippies furent des mouvements générationnels voués à une libération des individualités par la création de nouveaux cercles sociaux afin de constituer une entité protectrice de l'individu contre l'État.

La naturphilosophie, associée au mouvement romantique allemand au XIXe siècle, se veut la riposte à la vision mécaniste du monde. A partir des enseignements des traditions archaïques, des pratiques alchimistes et occultes, elle reprend à son compte le sentiment, l'intuition d'une solidarité entre l'homme et le monde. Enracinée autant dans la mystique que dans la poésie, l'originalité de la naturphilosophie se situe dans l'élaboration d'un concept métaphysique qui permet l'union de l'Orient et de l'Occident dans un même système de pensée, le même qui sera à l'origine du mouvement hippie des années 1960, soit un siècle plus tard. Les philosophes romantiques de la nature considèrent celle-ci à l'image du Tao chinois comme un Tout dont la dynamique repose sur le jeu des contraires comme dans le I-Ching, le livre des Transformations. N'oublions pas que c'est à la Renaissance que les premiers textes de philosophies chinoises entre en Europe via les caravanes de la route de la soie et que la naturphilosophie s'en inspira grandement.
Les philosophes romantiques de la nature considèrent celle-ci à l'image du Tao chinois comme un Tout dont la dynamique repose sur le jeu des contraires comme dans le I-Ching.. Goethe appela la polarité ce conflit perpétuel d'éléments à la fois opposés et unis dans leur interaction. La diversité des êtres vivants (le multiple) est le résultat de la diversification d'une forme unique et originelle qui rend compte de la continuité et de la complexité croissante de la matière et de la vie.

«L'absolu, comme fondement ultime de tout ce qui est, s'énonce à la fois comme Esprit (Un) et comme Nature (Multiple) : ils l'expriment de façon équivalente. Chacun d'eux manifeste la polarité constitutive du tout : subjectivité/objectivité, liberté/nécessité, idéalité/réalité».

Selon Goethe, à nouveau dans *La Métamorphose des plantes*, «chacune des formes engendrées par la nature est une Gestalt (configuration) qui tout en étant particulière, différenciée de tous les autres, exprime de façon intégrale la totalité dont elle est la manifestation».

La perception de l'unité est une prémisse incontournable que les philosophes de la nature appliquent au monde extérieur, mais qui a sa source dans une expérience toute intérieure et proprement spirituelle : ce point de départ est celui des mystiques de tous les temps, peu importe leur origine religieuse pour qui la donnée primitive est l'unité divine, d'où ils se sentent exclus et où ils aspirent à rentrer par la voie de l'illumination mystique. Tous les artistes romantiques, tous les penseurs naturalistes expliqueront que le processus du devenir terrestre et cosmique passe par un retour à l'unité perdue. La marche de la vie vers la réintégration est inévitable, la marche de l'homme vers l'harmonie retrouvée aussi.

L'expressionnisme est un mouvement idéaliste, romantique qui servira de catalyseur d'énergie pour une jeunesse en ébullition ; c'est la branche artistique de la «naturphilosophie» allemande qui déferla ensuite sur tout l'Occident jusqu'à la beat generation.

L'expressionnisme allemand comme courant artistique est contemporain d'un mouvement social de grande envergure : le

jungendbewegung. En 1896, Hermann Hoffmann fonde une association d'étudiants, liée au Lycée de Steglitz et commence en 1898, ses premières randonnées de lycéens sur les bords du Rhin et excursions de quatre semaines dans les forêts de Bohème. Ces deux expéditions constituent une révolution dans le système éducatif de l'Allemagne. Hoffmann voulait mettre en contact la jeunesse avec la nature et les grands idéaux romantiques et idéalistes professés par les grands esprits de l'époque, parmi eux Rainer Maria Rilke, Nietzsche, Rimbaud, Hölderlin, Langbehn et surtout, le poète Hermann Hesse, futur (1946) prix Nobel de littérature, qui par ses écrits remet le vagabondage formateur à la mode du jour. Une idée simple germe: pour prendre la vie et le réel à bras le corps, la jeunesse ne peut pas rester prisonnière des cités enfumées de l'ère industrielle: elle doit sortir de cette cangue et partir en randonnée (mot magique en langue allemande: *wandern).* Cette pédagogie non conventionnelle, ces excursions deviennent les symboles d'une révolte générale contre l'ordre établi (école, industrie, administration, etc.). On y prêche une prospérité intérieure plutôt que matérialiste, une réforme des institutions sans révolution violente.
Épris des grandes sagas vikings, la jeunesse allemande s'inspira des récits héroïques de ces «glorieux aryens» du Nord pour élaborer un romantisme imprégné de passions obscures prônant une libération tout azimut de la vie familiale, scolaire et sociale.

Les Jeunes considèrent les hordes sauvages nordiques comme leur " Sang ". Ce sang est leur vérité intime, sentie par intuition naturelle, sans Révélation ni livre, sans autorité des Pères et des Prêtres. Se souvenant des enthousiasmes révolutionnaires de 1848, le jeune allemand Karl Fischer 19 ans, plus conscient de cette révolte que Hoffmann, prend le relais de son aîné et fonda le premier mouvement de jeunesse (jungendbewegung) appelé les *wandervögel* : les «oiseaux migrateurs». Nous sommes en 1901, les «oiseaux migrateurs» refusent le mode de vie bourgeois traditionnel de l'ancien siècle. Les «oiseaux migrateurs», le nom l'indique, veulent voler de leurs propres ailes et sortir de leurs cages. Le caractère autoritaire de la société occidentale, la discipline sévère des écoles où l'on battait et torturait littéralement les élèves récalcitrants, l'atmosphère étouffant des conventions et du conformisme général entraînèrent les jeunes vers une attitude de protestation louable quoique idéaliste et un peu anarchique.

Fischer commence à rêver d'un *Jugendreich,* d'un règne de la jeunesse, affranchi de la tutelle des adultes et élabore une critique fondamentale de l'ordre établi, au nom d'une éthique de l'austérité (anti-consumériste). Fischer instaure une discipline plus militaire et organise des excursions plus aventureuses. Ce culte de la jeunesse créera un nouvel ordre politique, l'«Ordre nouveau» (la Rochelle), inventera un vraie «Science allemande» (Heidegger)

Un tel mouvement n'aurait pu exister et surtout connaître autant de succès sans un prophète de haut niveau. Tel Jésus et ses disciples, Karl Fischer, (on l'appelle Führer et on le salue d'un «Heil») entraîna ses camarades dans de longues promenades où l'on découvrait les joies insoupçonnées des errances interdites (école buissonnière) au cours desquelles on admirait les ruines du passé comme signes visibles d'un temps révolu. On discutait des grands problèmes de l'heure, on s'entretenait des aspirations à la liberté et on chantait des hymnes révolutionnaires et des chansons populaires gaillardes et grivoises. «Pour la première fois dans l'histoire du monde la jeunesse se constitue en en groupe social et ce mouvement est indépendant des classes sociales, c'est plutôt une classe d'âge.»

Le wandervogel s'inscrit dans un mouvement de révolte générale contre les effets sociaux et esthétiques de l'industrialisation de l'Europe. Cette contestation s'inspire du courant romantique (Hölderlin) et de la «naturphilosophie»

C'est au cours de randonnées dans les forêts et par l'entremises de chants méprisant la société bourgeoise et de récits exaltant l'anarchie naturelle, le «dérèglements des sens» et la venue salvatrice du «surhomme» que s'expriment le refus de cette jeunesse exaspérée et furieuse contre la culture des «vieux» et des parents. Ces premiers marginaux du siècle naissant propagèrent une énergie telle que soudainement, c'est toute la jeunesse qui retrouva les valeurs de la camaraderie virile, du retour à la nature vers la liberté primitive, chacun faisant ce qu'il lui plaisait où et quand cela lui plaisait. Ulcérés contre la religion de leur père et l'hypocrisie de toutes les générations antérieures, les «oiseaux migrateurs» veulent combattre la sainte Trinité bourgeoise : école, famille, église. Ils rejoignent ainsi la révolte des philosophes (Nietzsche, Bergson) et des poètes, (Hölderlin, Rimbaud,) et veulent renouer avec la tradition médiévale des *Vagantes,* des «escholiers pérégrinants».

Le mouvement typiquement allemand prit une expansion rapide jusqu'à son apogée en 1913 où des milliers, on parle de vingt-cinq mille adhérents, se réunirent pendant une semaine près de la ville de Kassel. Ce premier rassemblement de masse, ancêtre de nos festivals pop, permit à des jeunes de toutes classes sociales d'étudier, à travers différents comités, les problèmes politiques et moraux dans une orientation nettement pacifiste et laïque. On cite ce rassemblement comment le précurseur de la pensée écologique mondiale. Bien sûr, on pense à Porto Alegre, aux altermondialistes et aux journées mondiales de la jeunesse catholique.

Portant des chapeaux extravagants et des vêtements peinturlurés de chiffres ésotériques et de slogan (Wild Frei - libre et sauvage), ces jeunes dadaïstes avant l'heure d'abord a-politiques comprennent promptement que seul un mouvement de jeunesse, dont les membres se renouvellent sans cesse de génération en génération – nouveauté perpétuelle - pourra réaliser la révolution permanente tant souhaitée, seule garante de liberté.

La naturphilosophie, associée au mouvement romantique au XIXe siècle, se veut la riposte à la vision mécaniste du monde. A partir des enseignements des traditions archaïques, des pratiques alchimistes et occultes, elle reprend à son compte le sentiment, l'intuition d'une solidarité entre l'homme et le monde. Seule la poésie peut rendre tangible le mystère du vivant. Puisque la nature n'est plus pour nous qu'un poème en désordre, il revient au savant d'en rassembler les fragments épars ; au philosophe de les expliquer et au poète d'en reconstituer l'unité première.

Le wandervogel allemand est le père spirituel de la beat generation qui est loin d'être un mouvement spontané typiquement américain. Au contraire, tous sont issus de l'idéalisme romantique germanique. Un immigrant allemand, Bill Pester, s'installa en 1906 à Palm Canyon en Californie dans une hutte pour vivre un mode de vie en tout point identique à celui qui allait surgir au sein de la société américaine soixante ans plus tard. Un autre Allemand, Maximillian Sikinger, s'installa à Santa Monica Mountains à partir de 1935 pour inspirer les Américains à devenir des « nature boys » (des « garçons de la nature ») et fut très actif au sein du mouvement hippie.

Kerouac est le fils spirituel américain de wandervogel allemand : il est un « oiseau migrateur » tout comme le poète Ginsberg. À la jeunesse américaine de l'après-guerre, Kerouac annonce l'existence d'un horizon neuf. Il suffit de faire l'expérience de la route. Or fait inédit pour la première fois le scénario de la régénération se déroule avec le dessein de conquérir et de maîtriser complètement le monde. Il ne s'agit plus de comprendre le monde pour «vivre» selon les rythmes de la nature mais de le transformer complètement pour la satisfaction immédiate de nos désirs.

Kerouac traverse une première fois l'Amérique à la recherche de son identité profonde. Il ne trouve que la forme désenchantée du réel: travailler pour survivre. N'étant pas issu de la bourgeoisie comme la plupart de ses amis, il passe l'essentiel de sa vie à attendre un mandat postal expédié par sa mère ou un chèque sur avance de son éditeur. Arrivé une première fois à Frisco, il est obligé de travailler comme flic privé. Le mythe de l'errance s'anéantit brutalement. Kerouac n'a pas envie de jouer à l'écrivain hollywoodien. Il aspire, lui, à la liberté qui est de faire ce qui lui plaît et non de travailler. Ainsi, il ne sera plus jamais un rêveur d'Amérique, mais un témoin qui s'efforce de raconter, le plus fidèlement possible, l'obscurité américaine. Il souhaitera fuir, disparaître même, aller voir ce que les gens font dans tout le pays. L'Ouest tant convoité, qui faisait tressaillir l'âme de l'écrivain, s'avère n'être que la fin du monde et non le début d'une aube nouvelle. Au bout de l'Amérique, acculé au Mur du Pacifique, il n'y a nulle part où aller. Kerouac est conscient que la terre promise n'existe pas. Il ne reste plus d'espace à parcourir; un mur se dresse entre l'écrivain et le mythe qu'il avait tenté de ranimer soit découvrir l'histoire de l'Amérique et vivre son mythe fondateur: la liberté individuelle. Mais l'Amérique est une fable basée sur le quasi génocide de toute la civilisation amérindienne, celle-là même qui représente encore aujourd'hui l'idéal de la naturphilosophie et bien sûr du mouvemment hippie.

Washington, 1947

L'atmosphère au Congrès est électrique, même orageux. Le Département d'État est vigoureusement pris à partie pour avoir financer «Présentation de l'art américain», une exposition d'art moderne. D'une violence inouïe, le député du Missouri George Dondero, dans un discourt enflammé, pourfend l'art moderne en ces termes : « le cubisme vise à détruire par le désordre établi. Le futurisme vise à détruire par le mythe de la machine. Le dadaïsme vise à détruire par le ridicule. L'expressionnisme vise à détruire par l'imitation des primitifs et des aliénés. L'abstractionnisme vise à détruire par le déclenchement de congestions cérébrales. Le surréalisme vise à détruire par la dénégation de la raison. » Un autre orateur alla même jusqu'à affirmer que « l'art abstrait était en réalité un code secret en images dessinant en réalité des cartes montrant avec précisions l'emplacement des fortifications stratégiques des États-Unis. »

Les artistes ultramodernes sont utilisés comme des outils par le Kremlin, voilà donc le faux constat qui entraîna l'Amérique dans une chasse aux artistes communistes accusés d'être *unamerican*, non américain - l'insulte suprême aux États-Unis. Des artistes comme Jackson Pollock, Motherwell ou Rothko avaient, dans les années 1930, eu une production artistique et des positions politiquement engagées voire pour certains révolutionnaires. Pollock, par exemple, avait expérimenté la technique de la fresque de propagande aux cotés de Siqueiros. Le courant du réalisme social influencé par la Grande Dépression économique, a été dans les décennies 30 et 40 le mouvement majeur de contestation. Ce type de position ne pouvait être toléré pendant la guerre froide de l'après guerre.

Excellent orateur, Dondero, ultra-conservateur d'extrême droite remporte la victoire lorsque que le Congrès adopte finalement l'annulation de l'exposition et la vente au rabais des œuvres pour renflouer les dépenses encourues par le gouvernement. Suite à cette résolution, le Département d'État émis une directive interdisant tout financement de l'État envers un artiste, membre du Parti au sympathisant communiste. La première tentative de l'OPC et de Drayton pour promouvoir l'art moderne américain en Europe est un échec, sans compter que toute l'avant-garde artistique américaine viscéralement anti-gouvernementale risquait de disparaître.

Publicité et propagande

L'adhésion des gens à des marques et des produits spécifiques est un effet superficiel et en constante variation, mais la conséquence concrète, durable et en apparence irréversible du règne publicitaire, c'est que la culture, les médias, les réseaux de communication, bref l'ensemble des représentations dans la société, se trouvent sous le

joug du pouvoir économique et de l'idéologie qui le soutient.

L'argument populaire de la « liberté de choisir » ne touche donc pas toute la vérité de la publicité. Cette liberté n'a de sens que par rapport à l'impact probable de la publicité sur les esprits, où notre perception d'un produit ou d'une marque est influencée. La liberté individuelle à l'égard des tactiques de persuasion est en quelque sorte acquise, ou du moins toujours possible. Mais la liberté de la société par rapport à l'ensemble du dispositif publicitaire est impossible. Tel qu'on est libre de vivre en ville mais non de choisir ce que contient l'air qu'on respire, personne ne peut être libre face à ce qui s'est partout fixé à l'oxygène du social. On peut bien décider que la publicité ne nous dérange pas, qu'on a le choix de regarder ailleurs, mais il est impossible de s'affranchir de ce qui apparaît partout dans notre champ visuel.

Grâce à l'imagerie cérébrale, les neuroscientifiques ont récemment commencé à s'intéresser à l'effet de l'image de marque d'un produit sur nos cerveaux. Dans ce contexte, on se focalise sur le système de récompense, un ensemble de régions du cerveau reptilien très ancien. Ce système fait interagir émotions et prises de décision de telle sorte que ces dernières échappent à la rationalité pure. Il se révèle aussi très sensible à certains signaux de notre environnement qui peuvent influencer nos comportements même quand ils ne sont pas perçus consciemment.

Milan Kundera, dans son roman *L'Immortalité*, appela «l'imagologie», la création d'un système d'idéaux qui influence nos comportements, nos opinions politiques, notre foi religieuse et nos goûts esthétiques. La diffusion de cette nouvelle culture esthétique commande «un cri de guerre du clan» : le slogan.

«Le slogan a une fonction, qui est de persuader les masses, les faire acheter, les faire voter, les faire croire. Et sa nature découle directement de sa fonction. »

D'origine gaélique, slogan vient de *Sluagh-ghairm* signifiant «cri de guerre du clan. » Les Anglais l'adoptèrent comme mot d'ordre électoral d'un parti et les Américains, lui ajoutèrent la fonction de devise commerciale.

La propagande ne quittera plus le domaine de l'art : propagande des mécènes, des élites marchandes, de la révolution française et propagande prolétarienne de la révolution bolchevique, propagande des démocraties, des dictatures et, finalement, la propagande commerciale.

« En dépit des étiquettes, depuis 1930, l'art, sous tous les régimes, dans tous les pays, s'est confondu avec la propagande. » (Conio)

Truman considérait que l'art n'était pas innocent mais fortement imprégné de politique. Et ce président républicain, conservateur et anticommuniste, était tout aussi fortement attaché à des valeurs traditionnelles dans le domaine des arts. Dans les années 1930 certains représentants comme le député républicain Georges Donderos, qui symbolisait le fer de lance d'un anticommunisme qui ouvrira les portes du Macarthisme, se firent les portes voix d'une Amérique traditionaliste et lobbyiste, déclarant dans de grands effets de rhétoriques:

Cubism aims to destroy by designed disorder.
Futurism aims to destroy by the machine myth. . . .
Dadaism aims to destroy by ridicule.
Expressionism aims to destroy by aping the primitive and insane. . . . Abstractionism aims to destroy by the creation of brainstorms.
Surrealism aims to destroy by the denial of reason.

The artists of the "isms" change their designations as often and as readily as the Communist front organizations. Léger and Duchamp are now in the United States to aid in the destruction of our standards and traditions. The former has been a contributor to the

Rothko

de Kooning

Gorky

Motherwell

Communist cause in America; the latter is now fancied by the neurotics as a surrealist.

Effets qui se conclurent logiquement sur les artistes modernes dont l'histoire prend sa source dans les différents mouvements incriminés : Les artistes ultramodernes sont utilisés comme des outils par le Kremlin, plusieurs artistes avaient, dans les années 1930, eu une production artistique et des positions politiquement engagées voire pour certains révolutionnaires. Ce type de position ne pouvait être toléré pendant la guerre froide des années 50. Mais en même temps, le Département d'État voulait que le monde entier sache que les États Unis n'étaient pas juste une nation de bagnoles, de boissons gazeuses et de stars hollywoodiennes. Pour y arriver, le Département d'État s'aperçut que la portée soit disant révolutionnaire de l'expressionnisme abstrait est insignifiante puisque le sujet de l'art abstrait est totalement abstrait ne représentant aucun contenu socio-

politique visible et compréhensible pour la majorité des citoyens. En raison d'une forte opposition intérieure – les membres du congrès n'auraient jamais voté ce soutien envers ce mouvement abstrait qui a été dans un premier temps, sous le maccarthysme, accusé d'être *unamerican*, non-américain - l'insulte suprême aux États-Unis. Le gouvernement fédéral ne pouvait donc pas publiquement assurer la promotion de ces artistes à l'étranger.

Mais le gouvernement était face à une nécessité : la culture et particulièrement les arts plastiques représentaient un espace de lutte idéologique fort dont ne manquaient pas de se servir les Russes et leur réalisme soviétique. Et, malgré le désaccord esthétique, mais aussi social, qui pouvait exister entre les artistes de l'avant-garde et le gouvernement américain, l'art moderne représentait pour ce dernier une idéologie de la liberté. Il s'agissait de donner asile «politique» à l'art de l'avant garde désavoué par le régime stalinien. En faisant l'acquisition des œuvres de Kandinsky, de Malevitch, le MoMA positionnait l'Amérique comme terre d'accueil et de liberté. Ainsi se partageait la tâche : le FBI via la Commission des activités anti-américaines se donnait comme mission de combattre les artistes pro-communistes sur le terrain américain tandis que la CIA faisait la promotion des œuvres de ces mêmes artistes à l'étranger pour contrer la stratégie de «combat de la culture» développée par le Kremlin.

« that abstract painting was an ideal propaganda tool. It was avant-garde, the product of an advanced civilization. In contrast to Soviet painting, it was neither representational nor didactic. It could be understood as pure painting—art absorbed by its own possibilities, experiments in color and form. Or it could be understood as pure expression—a "school" in which every artist had a unique signature. A Pollock looked nothing like a Rothko, which looked nothing like a Gorky or a Kline. Either way, Abstract Expressionism stood for autonomy: the autonomy of art, freed from its obligation to represent the world, or the freedom of the individual—just the principles that the United States was defending in the worldwide struggle.»

Or il n'y a pas plus américain que le peintre Jackson Pollock qui est l'incarnation de la liberté et de l'individualisme. Né dans un ranch au Wyoming, sortant tout droit du Far West, Pollock qui n'a jamais monté à cheval, fit son entrée sur la scène new-yorkaise en cow-boy grossier, jurant et buvant comme un trou, exactement le stéréotype recherché par ceux qui cherchaient à promouvoir un peintre typiquement américain venant concurrencé l'influence européenne. C'est pourquoi le MoMa, un des plus grands musées privés des États-Unis, prend en charge la promotion de l'expressionnisme abstrait comme un art américain à portée internationale avec des adeptes comme de Kooning, Rothko, Gorky, Kline, tous issus de l'immigration européenne avec comme chef de fil un yankee comme Jackson Pollock

La CIA s'est tournée vers le secteur privé à savoir le Musée d'Art Moderne et son co-fondateur, Nelson Rockfeller, qui considérait l'expressionnisme abstrait et plus tard le pop art comme la 'peinture de la libre entreprise', qui défendrait et ferait la promotion de l'avant-garde comme modèle de la liberté américaine. En effet, aux États-Unis la plupart des musées et des collections d'art sont « privés. » Il était donc plus intéressant pour les dirigeants américains d'accorder un soutien à ces musées et fondations privées, ces musées et fondations ayant déjà l'habitude de soutenir l'expressionnisme abstrait. La CIA et ses alliés au Musée d'Art Moderne de la ville de New-York ont versé d'énormes quantités d'argent pour promouvoir la peinture et les peintres expressionnistes abstraits comme antidote aux formes d'art ayant un contenu social.

Rencontre Drayton-Rockefeller au MoMa - New York.

Autour de l'immense table art-déco situé dans les locaux du président du conseil d'administration du musée d'art moderne de New York, une panoplie de puissants et de nantis, la crème de l'aristocratie financière, écoute religieusement Nelson Rockefeller, magnat du pétrole et amateur d'art exceptionnel. Sa mère Abby fonda elle-même l'illustre musée new-yorkais en 1929 et fut la première institution américaine à acquérir et présenter les œuvres de l'art abstrait européen et même russe. En faisant l'acquisition des œuvres de Kandinsky, de Malevitch, le MoMA positionnait l'Amérique comme terre d'accueil et de liberté. L'acquisition de *Carré blanc sur fond blanc* du Russe Malevitch présenté depuis 1930 sur les cimaises fit énormément jaser à l'époque et en scandalisa plus d'un.

Devant le gratin de la société américaine, William Paley, actuellement à la Congress Cigar Compagny, était aussi un autre administrateur (trustee) du musée avec des relations étroites dans le milieu des services secrets. Ami personnel d'Allen Dulles, Paley permit à CBS, le réseau qu'il possédait, de servir de couverture à des employés de la CIA, grâce à un arrangement similaire à celui autorisé par Henri Luce dans son empire Time-Life (Luce a aussi été administrateur du MoMA et comme par hasard c'est en faisant la page centrale de Time-Life que Pollock acquiert une renommée internationale).

Ainsi vont les noms, ainsi vont les liens. Par exemple, Joseph Verner Reed était administrateur du MoMA en même temps qu'il était administrateur à la Farfield Foundation. Tout comme Gardner Cowles. Tout comme Julien Fleischmann. Tout comme Cass Canfield. Oveta Culp Hobby, un des membres fondateurs du MoMA, siégea au bureau du Comité pour l'Europe Libre, et permit l'utilisation de sa fondation familiale pour renseigner la CIA. (...) Avant de rejoindre la CIA, Tom (Braden) avait aussi travaillé pour Nelson Rockefeller en tant que secrétaire exécutif du Musée d'art moderne entre 1947 et 1949. » Rockefeller pour suit son laïus :
– Vous connaissez tous mon intérêt pour l'art moderne, principalement l'expressionnisme abstrait que je considère comme l'art de la liberté en pays démocratique. C'est un art d'une spontanéité inouïe ……, l'antithèse du réalisme socialiste, art figuratif à fort message idéologique. C'est un art qui exprime un contenu abstrait, apolitique que l'URSS abhorre et pourtant, paradoxe de l'histoire, nos élites politiques n'y voient qu'un complot

communiste proféré par des gauchistes anti-américains. Dois-je vous rappeler, que l'an dernier l'exposition «Présentation de l'art américain» financée par le Département d'État qui devait parcourir les grandes capitales américaines, fut stoppée sur ordre du Congrès où elle fut dénoncée comme subversive. Jamais je n'aurais entendu autant d'incuries aussi intellectuellement malhonnêtes, du vrai délire paranoïaque du député républicain du Missouri George Dondero pour qui l'art moderne est une conspiration pour affaiblir l'Amérique. Au contraire, je donne mon soutien indéfectible aux artistes contemporains. – Que serait Venise sans le Tintoret, Florence sans Giotto, Rome sans Michael Ange, les artistes progressistes ont toujours eu besoin de subsides de mécènes éclairées et sans eux, l'humanité serait privée des plus grands chefs d'œuvres réalisés par l'esprit humain. Pas de David à Florence, pas de chapelle Sixtine au Vatican, pas de Joconde à Paris. J'ai besoin de mécènes pour réaliser le grand rêve de donner à l'Amérique un art qui lui ressemble et dont New York serait la capitale.

Nous devons réagir énergiquement n'est-ce pas Tom dit-il en se retournant vers Tom Braden, directeur des acquisitions au MoMA politiquement d'investissement qui s'apprête à annoncer les nouvelles politiques de vente et d'acquisition du MoMA – « Nous devons mettre sur pied une politique de désinvestissement des oeuvres "mineures" du XIXe siècle afin de pouvoir acquérir des "pièces majeures" du XXe siècle. » Et Rockefeller de continuer. - Non seulement, nous allons acquérir de l'expressionnisme abstrait mais vous allez tous vous y mettent en toisant l'assistance de multimillionnaires. Passez des commandes à vos courtiers, dénichez des toiles que vous apprécierez, achetez-les et je vous garantis un retour sur investissement qui dépassera vos plus avaricieuses attentes spéculatives. Toutes ces toiles formeront le fond de commerce nécessaire pour monter plusieurs expositions de front qui sillonneront les grandes capitales européennes et sud-américaines.

Le but premier étant de créer un art de la libre entreprise à partir de l'expressionnisme, art dégénéré selon les nazis et l'abstraction des avants gardes russes condamnés par Staline. Un mélange de Kandinsky, Malevitch, Rodchenko, d'abstraction tous haïs par Staline. On choisit le critique Greenberg comme agent double pour faire la promotion par articles et livres traitant de l'expressionnisme abstrait

Arshile Gorky vient de se suicider en 1948, CIA décide d'introduire sur le marché de l'art deux faux Gorky en noir et blanc et un testament qui sera publié avec les œuvres dans Time-Life. Ce scoop publicitaire lance un coup spéculatif sans précédent toutes les institutions philanthropiques, les musées, les fondations culturelles en Occident se mettent à acquérir des toiles américaines pour en faire gonfler les prix. La vente des œuvres permet à la CIA de financer ses opérations de promotion de l'expressionnisme abstrait dans le monde.

Un autre article dans Time-Life devint un fabuleux coup publicitaire qui propulsa bien sûr Pollock mais tous ses confrères paumés et pauvres qui du jour au lendemain virent la vente de leurs œuvres augmentée et leurs cotes grimpées.

Drayton n'a pas traîné les pieds en moins d'un an. Appliquant à la lettre la doctrine Truman qui demande rien de moins que l'endiguement «pacifique» de la vague communiste partout où les pays libres se sentent menacés. Essentiellement idéologique, cette confrontation entre ces deux systèmes à vision universaliste sera gagnée par celui qui aura développé le réseau de propagande et de déstabilisation le plus performant. Dans le plus grand secret, l'Office of policy coordination (OPC) fut créée en juin 1948 au sein de la CIA pour coordonner toutes les actions clandestines et subversives américaines. Depuis cette date, la CIA prit l'art très au sérieux.
La CIA donne une liste au MOMA d'artistes à promouvoir : Pollock, Gorky, Kline, de Kooning majoritairement des exilés européens. On veut ainsi démontrer que New York est le centre de convergence du modernisme internationale où les danseurs, sculpteurs, musiciens, peintres, acteurs de toutes origines nationales

sont ici réunis pour imaginer leur art en toute liberté. On mit ainsi à contribution le fabuleux système des fondations comme passeurs pour injecter de l'argent dans divers groupes culturels, des festivals, des orchestres symphoniques, des revues littéraires et de cultures savantes.

La CIA poussa l'audace jusqu'à posséder sa propre fondation, la fondation Farfield qui «offrait son aide à tous organismes dont les programmes tendaient à renforcer les liens culturels qui unissent les nations du monde libre». Plus de cent soixante-dix fondations sont connues pour avoir sciemment participé au cover up de la propagande culturelle américaine dans le monde dans le but avoué de «gagner la troisième guerre mondiale sans avoir à combattre». Cette troisième guerre appelée «guerre psychologique» par les agents de la CIA commande la mise au point d'un système qui justifie «un ensemble de principes pour les aspirations de l'homme» et qui embrasse «tous les domaines des intérêts de l'homme, de l'anthropologie et de la création artistique à la sociologie et la méthodologie scientifique.» Pour ce faire, il était évident qu'il fallait convaincre les artistes, écrivains, philosophes et hommes de science de s'engager dans la lutte idéologique.

- Savez-vous que lorsqu'il est bourré c'est à dire tout le temps, Pollock se paie des bières et du bourbon en échange de toiles, ce sont des croûtes ratées plus que tout autre chose. Mais on s'enfout, c'est la signature qui compte me lance Drayton.
- Pollock ne bradera jamais ainsi d'œuvres majeurs !
- Alors je propose d'y aller carrément dans la production de faux de grandes dimensions donc de grandes valeurs que nous présenterons à Pollock pour les authentifier. Il reconnaîtra la falsification mais les aura tenu entre ses mains y laissant ses empreintes digitales. Nous les conservons à l'abri jusqu'à sa mort et les mettons en vente chez Sotherby's comme d'authentiques Pollock qui nous rapporteront des dizaines de millions qui couvriront le coût de notre opération. Les toiles du XIXe siècle ont servi à acheter et promouvoir l'expressionnisme abstrait. Les toiles de Pollock serviront à financer l'achat des toiles du pop art, le prochain coup spéculatif.

Des expositions grassement financées furent organisées dans toute l'Europe ; les critiques d'art furent mobilisés, et les magazines d'art subventionnés par la CIA ont pondu des articles remplis de louanges insipides. En 1952, le MoMA organise un programme international de diffusion mondiale de l'expressionnisme abstrait. Le MoMA avait notamment produit « 19 expositions de peinture américaine contemporaine qui furent montrées dans un grand circuit en Amérique Latine. Le programme international du MoMA produisait ainsi, dans différentes capitales du monde : Londres, Berlin, Paris, des expositions d'art contemporain américain et, au demeurant, principalement de l'Expressionnisme Abstrait. Le musée, en assumant ainsi un caractère quasi officiel, assumait, de fait, la représentation américaine là où les autres nations étaient représentées par des supports gouvernementaux aux expositions.

L'exemple le plus flagrant, est le refus du Département d'État de prendre la responsabilité du pavillon américain durant les Biennales de Veniseentre 1954 et 1962. La gestion de ce pavillon national fut donc confiée au MoMA avec l'argent de la CIA. Pour ce faire, le musée de New York rachète le pavillon américain de la Biennale de Venise qu'il gère entre 1954 et 1962 pour faire connaître les artistes américains parmi lesquels les représentants de l'expressionnisme abstraits figurent en bonne place. Cet exemple est révélateur : le gouvernement fédéral n'aura presque jamais géré le pavillon américain de la plus importante exposition d'art contemporain mondiale, cédant cette responsabilité aux grands musées, aux galeries des universités ou aux grandes fondations. Le Moma, musée indépendant privé a donc joué un rôle central pour la diffusion de l'art moderne, assumant de fait une mission d'intérêt général pour les États-Unis au moment où le gouvernement américain ne pouvait pas le faire lui-même à cause des parlementaires hostiles du Congrès. C'est aussi le refus d'afficher face à l'URSS tout art officiel et garantir aux créateurs américains une totale liberté. Ensuite, « dans le but de soutenir l'exposition the Youg Painters, de nombreuses donations furent faites au MoMA par la Fondation

Fairfield, notamment 20,000 $ donnés à son International Council en 1959 afin de fournir des livres d'art moderne aux lecteurs polonais. Il a été établi, à partir des registres de la Fondation Fairfield, que ces fonds provenaient de la CIA.

De la même manière en 1960, ouvrit, au Musée des Arts Décoratifs de Paris, une exposition appelée Antagonisme. Dans cette exposition on retrouvait, entre autres, Sam Francis, Jackson Pollock, Mark Rothko, Mark Tobey… Cette exposition avait été orchestrée par la CIA et présentée en partie à Vienne pour faire contrepoids au festival des jeunesses communistes qui avait lieu l'année précédente. Cette exposition avait coûté à la CIA 15 365,000 $ mais pour sa version augmentée à Paris 10 000,000 $ de plus furent injectés par la CIA via la Fondation Hoblitzelle.

La collaboration entre les deux organismes se faisait à travers un système dans lequel la CIA finançait des fondations privées, qui, à leur tour, redistribuaient l'argent à des institutions comme le MoMA, sur le conseil de responsables de la CIA via l'Office of policy coordination (OPC.) L'OPC créé en juin 1948 au sein de la CIA coordonnait toutes les actions clandestines et subversives américaines. Il finança la promotion de toutes sortes de créations artistiques et d'activités culturelles en organisant entre 1950 et 1967 une série de "Congrès pour la liberté culturelle. "Sa tâche consistait à séduire les intelligentsias occidentales, demeurées longtemps sous le charme du marxisme et du communisme, pour leur faire adopter progressivement une attitude plus accommodante vis-à-vis des façons d'agir américaines".
La culture est ici clairement instrumentalisée. Mais là encore, la technique n'est pas nouvelle. L'approche globale est en revanche assez similaire aux bonnes vieilles pratiques du réalisme socialiste et sa glorification du régime soviétique. L'alliance entre la CIA et les musées et fondations culturelles cherchait en effet à donner une image propre des États-Unis comme modèle de liberté et à détourner l'attention des exactions, crimes et autres invasions qu'il pouvait commettre par ailleurs.

Drayton ne répondait jamais à mes rapports mais il me faisait le plus beau des compliments lorsque je voyais mes recommandations devenir concrètement actives sur le terrain. Tout à coup, les expositions des expressionnismes abstraits et les concerts de jazz se multiplièrent en Europe et en Amérique du sud. Visiblement il avait trouvé comment contourner les rouages administratifs pour financer cette opération sans impliquer le gouvernement et surtout indisposer le président Truman, républicain conservateur et anticommuniste et tout aussi fortement attaché à des valeurs traditionnelles dans le domaine des arts.

À chaque quinzaine, je me présentais à la bibliothèque du consulat canadien où l'on me remettait discrètement mon chèque de paye et ma correspondance. J'en profitais pour lire quelques journaux canadiens-français, question de garder contact avec mon alma mater, lorsque je tombai soudain sur ce titre d'un quotidien de Montréal « Les Automatistes annoncent la décadence chrétienne et prophétisent l'avènement du régime de l'instinct. » Intrigué, j'y apprends qu'un manifeste appelé Refus global d'un peintre nommé Paul-Émile Borduas venait d'être lancé. Je quitte le consulat avec l'idée d'en apprendre plus sur les automatistes et de lire bientôt ce manifeste dont j'ai commandé un exemplaire à Mithra Édition – drôle de nom, pensais-je - via le service bibliothécaire du consulat.
En attendant de recevoir ma copie du Refus global, je décidai d'appeler à Ottawa. Selon les discussions avec mon contact au ministère des affaires extérieures la parution du manifeste est très mal vu.
Le discours virulent du Refus global contre les institutions religieuses et politiques, critiquant les élites intellectuelles et financières et les chefs des mouvements prolétaires comme autant de traîtres envers la nation canadienne-française indispose grandement le gouvernement. Comme aux États-Unis, des voix s'élevèrent pour contrer cet art tendancieusement socialiste et surtout franco-nationaliste. Le projet artistique que le Canada veut promouvoir c'est le Groupe des Sept, une des icônes du nationalisme canadien au même titre que la police montée. Dans ce contexte, les artistes du

Groupe des Sept ont été décrits plutôt comme de sages boy-scouts peignant la nature dans un style figuratif transcendantaliste et environnementaliste, alors que les automatistes montréalais sont perçus comme les délinquants téméraires de l'abstraction.

Contrairement au contexte états-unien qui bénéficiait, dès les années 1930, de programmes gouvernementaux d'aide aux artistes et d'un marché soutenu par un réseau de mécènes, les artistes francophones se sont trouvés marginalisés et censurés par les impératifs de sauvegarde des intérêts collectifs du Canada anglais. Mais ces pressions exercées par les politiques conservatrices ont contribué néanmoins à renforcer l'appétit d'affranchissement des artistes francophones. En réaction au contexte de censure, les Automatistes ont récupéré les paramètres surréalistes de l'écriture automatiste, de la même manière que leurs homologues états-uniens.

Je fis immédiatement rapport à Drayton qu'à à mon grand étonnement, je dois conclure que les artistes canadiens les plus susceptibles de participer au combat culturel états-unien contre les soviets est sans contredit l'École automatiste de Montréal. J'étais loin de me douter que quelques années plus tard, je découvrirai que la CIA suite à mes recommandations, a mis au monde le Moïse du nationalisme indépendantiste franco-canadien : Paul-Émile Borduas.

La rencontre entre Borduas et la beat generation se transforma en relation d'amour-haine, l'intellectuel et sage Borduas étant incapable de supporter l'attitude scandaleuse (sexe, drogue, alcool) et les multiples déviances (criminalité, errance, névrose) des beatniks. Cette relation devint si sulfureuse qu'elle dégénéra en bataille lorsque Borduas dût mettre à la porte de son atelier Kerouac, de Kooning et Pollock complètement saouls. Le concept de domination de l'instinct sur l'intellect, le règne de «l'élan vital» si cher à Borduas est transformé par les beatniks en beuveries, bagarres et orgies. Borduas le prit très mal. Appelée sur les lieux pour désordre public, la police de New York procéda au contrôle d'identité de Borduas. Étant citoyen canadien, une demande de renseignements supplémentaires (nous sommes en plein maccarthysme) fut demandée au consulat canadien à New York. La présence de l'anarchiste Borduas sur la scène de l'art moderne international agaçaient de plus en plus le gouvernement canadien. Les services secrets canadiens contactent la Commission des activités anti-américaines en pleine croisade maccarthyste et laissent coulés des informations sur le manifeste anarchiste de Borduas.

Suite à ces informations, le FBI, le bras armé du maccarthysme, enquêtant sur le milieu artistique, trouva une traduction anglaise du manifeste du *Refus global* entre les mains de Allan Ginsberg. Le FBI accusa Borduas d'incitation à l'anarchie et la Commission le déclara *unamerican* et exigea que Borduas quitte le territoire américain. En septembre 1955 il s'embarqua pour la France et s'installa au logis-atelier du 19 Rousselet, 8e arrondissement de Paris.

Le 22 février 1960, le peintre s'éteint à Paris dans son atelier, victime d'un malaise cardiaque. A côté du lit, sur un chevalet trône *Composition 69* ... Son testament ? *Composition 69*, ce dernier tableau à vie caractérisé par un dépouillement extrême est typique de l'expressionnisme abstrait, à rapprocher du travail de Ad Reinhardt sans la pureté radicale de son monochrome noir. Un critique américain allant même jusqu'à coiffer Borduas du titre de «premier expressionniste abstrait canadien de réputation internationale. » La peinture aura été la seule patrie que Borduas revendiquera : « Et puis j'ai goûté au départ à la volupté d'être sans racines, qui devait me conduire ici. Au fond l'élément du monde qui me demeure le plus permanent, le seul peut-être, c'est la peinture, la peinture physique, la matière, la pâte. C'est là mon sol natal, c'est ma terre. Sans elle je suis déraciné. Avec elle, que je sois à Paris ou ailleurs, peu importe – je suis chez moi. »

Lors d'un meeting avec Drayton, il me demande illico de lui suggérer un peintre remplaçant Borduas. Je décide de favoriser l'artiste canadien Riopelle qui aime la célébrité, les belles voitures.

À la fin des années 1960, tandis que la CIA et le MoMa

commencent à faire la promotion du Pop art pour ces tableaux hautement favorables aux valeurs américaines, tandis que J.Edgard Hoover, directeur du FBI lance le programme *Cointelpro,* un projet secret visant à détruire tous les mouvements gauchistes autant d'émancipation personnelle (psychédélisme, orientalisme, etc.) que sociale (pacifisme, féminisme, afro-américanisme) regroupés sous le vocable de Nouvelle Gauche (New Left).

Hoover utilise les méthodes éprouvées pendant des décennies contre les organisations communistes et socialistes américaines : écoute électronique illégale, délation, désinformation, infiltration.

L'air de l'Amérique devient sulfureux. Les gaz lacrymogènes envahissent de plus en plus les campus américains. L'opposition à la guerre du Vietnam fait boule de neige.

Puisque les artistes représentent un danger potentiel de déstabilisation sociale donc forcément économique les grandes entreprises doivent réagir pour en combattre l'influence non pas en les dénigrant mais au contraire en achetant leurs œuvres pour les retirer de la vue du public et les enfouir dans des voûtes tout en spéculant sur elles sur le marché de l'art où en s'en servant au contraire comme stratégie de marketing; phénomène que l'on a appelé le corporate art.

Le capitaliste néo-libérale a très bien saisi ce que l'œuvre d'art peut apporter à la stratégie de communication sociale d'une entreprise. On retrouve ainsi des Mona Lisa sur des emballages de fromage, des bobines de fil, des serviettes de bain, il en est ainsi des sculptures gréco-romaines en faux marbre des jardins de banlieues. Voilà pour la récupération des oeuvres d'art académiques libres de droit. Il en est autrement pour l'art contemporain qui suscite une stratégie de marketing bien particulière : la collection d'entreprises.

Le *corporate art* associé au mécénat d'entreprise vient boucler la boucle : au début du siècle dernier, si l'art s'inspirait des procédés publicitaires, il est aujourd'hui indéniable que l'art est bel et bien devenu lui-même publicité au profit de l'image de marque des entreprises.

«Obèse et triomphant, insigne du pouvoir économique, le corporate art n'est plus cet art de musée référencé et moderniste, mais un nouvel académisme artistico-publicitaire. (…) Le devenir publicitaire du monde de l'art et l'enjeu que l'art représente pour le monde économique manifestent un rapprochement des paradigmes : celui de la visibilité et de la créativité – ou si l'on veut, le lien qui unit secrètement et depuis longtemps peut-être l'innovation artistique et la production industrielle et marchande».

L'œuvre d'art est donc irrémédiablement détourné vers le «corporate image», l'image corporative donnant une connotation symbolique particulière de l'entreprise comme s'il s'agissait d'amulettes ou de reliques investies de pouvoirs magiques et même religieux. Effet encore plus spectaculaire lorsque viennent s'y greffer les vedettes populaires comme icônes publicitaires, sorte d'investiture sacrée où le mythe factice cherche alliance avec le mythe authentique. L'imagogie mène ainsi à la myhtagogie conférant une valeur mythique à des éléments, à des institutions, à des personnages auxquels cette valeur ne convient pas. Ce détournement de la valeur mythique vers le faux mythe est ce que nous appelons le «mythe-kitsch».

Nous n'assistons pas à la «fin de l'art» mais plutôt à la déconstruction du mysticisme esthétique de l'art pour l'art comme religion dont l'idéal était placé au-dessus de la nature et de la vie et sa récupération totale par le capitalisme néo-libéral.

« Cette destinée est mystérieuse pour nous car nous ne comprenons pas pourquoi les bisons sont tous massacrés, les chevaux sauvages domestiqués, les lieux secrets de la forêt lourds de l'odeur de tant d'hommes, et la vue des belles collines souillée par des fils de fer qui parlent. Où sont les fourrés profonds ? Disparus. Où est l'aigle ?

Disparu ! C'est la fin de la vie et le commencement de la survivance. » - Déclaration du chef indien Seattle au président des États-Unis (1894).

Tout est devenu plat, unidimensionnel constate le jeune Herbert Marcuse qui appréciait déjà — bien avant la génération beat — les randonnées et les feux de bois des Wandervögel. Peu d'hommes auront à ce point affronté la diversité et le tragique d'un siècle — l'« âge des extrêmes » selon l'historien anglais Eric Hobsbawm — qui commence, pour l'apprenti philosophe, par la lecture de Marx et la rencontre avec la phénoménologie et l'enseignement de Husserl. Marcuse atteint rapidement la renommée avec Eros et Civilisation (1955, critique de la psychanalyse américaine) et, enfin, de L'Homme unidimensionnel (1964, critique des sociétés industrielles avancées).

Ces ouvrages lui permettront d'obtenir une chaire à Brandeis puis à San Diego et feront de lui — surtout le dernier — le maître à penser de la jeune génération. Le maître de San Diego fut de tous les combats de la nouvelle gauche. Il avance que ce qu'il appelle la « société industrielle avancée » crée des besoins illusoires (false needs) qui permettent d'intégrer les individus au système de production et de consommation par le truchement des mass media, de la publicité et de la morale. La conséquence en est un univers de pensée et de comportement « unidimensionnel», au sein duquel l'esprit critique ou les comportements anti-systémiques sont progressivement écartés.

Mise au point par les ingénieurs sociaux américains des années 20, la « manufacture du consentement », cette technologie répertoriée comme machine à endoctriner, réussit à sévir ici et maintenant, partout et nulle part, des sphères les plus intimes de l'ego jusqu'à celles qui impliquent la mobilisation de masses humaines de très grandes dimensions.

À l'encontre de ce climat ambiant, Marcuse se fait le champion d'une « négation intégrale » (great refusal), seule opposition jugée par lui adéquate aux méthodes de contrôle de la pensée en cours.

Marcuse met de surcroît en valeur la force non-intégrée des minorités, des outsiders, et des intelligentsias radicales, dans l'espoir de nourrir la pensée critique d'opposition.

Il soutient Angela Davis, militante communiste qui défend les droits des noirs aux États-Unis tout comme auparavant les figures de Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht, qui sont assassinés en 1919 sur ordres du gouvernement social-démocrate. Elle subit la prison et dénonce l'enfer carcéral avec ses « goulags de la démocratie ». Herbert Marcuse soutien également Rudolp Barho un syndicaliste qui dénonce la répression en RDA et attaque l'imposture du socialisme réellement existant.

Il apparaît comme le philosophe de l'émancipation et de la révolution pour le bonheur individuel et collectif. Il valorise l'utopie et l'imagination contre l'étouffoir conformiste de la civilisation marchande.

La satisfaction immédiate des désirs ne fait que stimuler de nouveaux besoins. Ensuite, cet hédonisme marchand semble centré sur l'individu et non sur la construction de véritables relations humaines.

Dans les sociétés industrielles avancées, Marcuse affirme que l'appareil de production est totalitaire, en ce sans qu'il détermine les activités, les attitudes et les aptitudes qu'implique la vie sociale. Elle définit et régule aussi les aspirations et les besoins individuels. Ainsi, la création de faux besoins et le contrôle de ces mêmes besoins ont pour corollaire la disparition de la frontière vie privée/vie publique : seul le consommateur demeure. C'est cette unique condition ontologique que Marcuse nomme "unidimensionnelle".

Les protestations, intégrées au système, ne sont plus négatives, elles ont pour fonction de justifier le statu quo. Cette négation de la critique est une négation de la transcendance, qui est une aspiration fondamentale de l'homme. Le système social est statique, dans une logique d'enfermement. Les sociétés modernes sont des "sociétés

closes” qui intègrent toutes les dimensions de l’existence humaine, privée et publique.

La démocratie, sous l’apparence de la liberté d’expression, “étouffe les forces révolutionnaires par de nouvelles formes de contrôle total”. La protestation devient ainsi vaine, puisque la société est non-explosive, puisque la pensée est à la merci des pouvoirs.

Dans Éros et civilisation, Herbert Marcuse distingue le principe de réalité et le principe de plaisir comme deux principes opposés de fonctionnement mental. Il distingue également Éros (qui incarne la sexualité, la sensualité et la vie) de Thanatos (la destruction et la mort). Le philosophe observe également une nouvelle forme de répression : Le « principe de rendement ».

L’homme unidimensionnel est anesthésié par la maîtrise de ses besoins. Herbert Marcuse explique que la standardisation des pensées et des modes de vie passe par l’induction de faux besoins, aux effets néfastes (pénibilité, agressivité, misère, injustice), imposés par les intérêts sociaux. Ce phénomène résulte plus précisément de l’impératif de consommation : la publicité pousse à l’achat et les modes entretiennent l’obsolescence programmée des produits. Les entreprises créent donc artificiellement les besoins des individus pour vendre davantage. Or, cette logique demande de travailler plus que le nécessaire, de telle sorte que la rationalisation du travail est encore accrue, au point qu’il devient abrutissant et contribue à la standardisation des esprits.

Ces individus qui pourraient être libres, il faut les contrôler. Ils sont potentiellement libres, mais factuellement asservis au principe du rendementé. Herbert Marcuse porte un jugement sévère sur le mouvement ouvrier. Il estime, à juste titre que les partis et les syndicats sont intégrés à la société marchande. Ils ne demandent que des aménagements sans remettre en cause l’exploitation et l’aliénation. Ce constat lucide débouche vers une posture de résignation.

Le refoulement des désirs définit la répression psychique. La soumission de l’individu aux contraintes sociales et d’inhibition dans son existence apparaît comme une répression culturelle et sociale. Le philosophe insiste surtout sur cette seconde forme de répression. Une nouvelle société doit se fonder sur la construction d’un autre principe de réalité aussi peu répressif que possible. Cette nouvelle société doit laisser libre court au principe de plaisir.

Montréal

L’école était un problème important pour moi pendant que je grandissais. J’ai été confronté à de graves difficultés avec mes études et j’ai fini par détester l’école. Un de mes principaux problèmes à l’école était les relations avec les pairs. Je n’arrivais pas à acquérir d’aptitudes sociales et mes pairs remarquaient que j’avais du retard. Mes maniérismes étaient étranges, alors on m’imitait toujours, et parce que j’avais de la difficulté à l’école, mes pairs pensaient que j’étais stupide. J’avais des intérêts excentriques et on me trouvait bizarre.

Pendant l’école primaire, je n’avais aucun désir de socialiser avec les autres enfants. Quand les gens m’appelaient, je ne leur répondais pas ou j’allais me cacher quelque part. J’étais intimidé par la responsabilité de divertir d’autres personnes et j’avais besoin de temps et d’espace pour moi. Je préférais dessiner ou vivre dans mon monde inventé. J’aime beaucoup rêver tout éveillé depuis que je suis un enfant. Je me suis créé un monde fictif très complexe. Mon monde fictif était parfait. Tout était comme je voulais, ce qui me permettait de m’échapper des difficultés de la réalité.

L’autisme était méconnu dans les années 1950. Quand j’avais six ans, je voyais un pédopsychiatre et ce médecin a conclu que j’étais très intelligent, mais que je manquais de motivation. J’ai visité ce médecin pendant quelques mois et au fil du temps, il est devenu impatient à mon égard. Je ne devenais pas mature; je vivais toujours dans un monde fantaisiste et j’avais de la difficulté avec mes études.

Je connaissais des périodes de grave dépression sans raison apparente. La pire chose en ce qui concerne la dépression est qu'elle est mystérieuse et que je ne pouvais pas comprendre pourquoi elle se manifestait. Pendant que j'étais dépressif, le psychiatre m'a prescrit des antidépresseurs; ce qui mit en furie mon père. Pas question de m'abêtir.

Le départ de son ami Borduas pour Paris incita mon père à répondre favorablement à cette déclaration d'amour sous entendue et accepta un poste de professeur émérite à l'université de Berkeley près de San Francisco; une manière non-verbale de souligner son acquiescement. Mais surtout cette lettre dévastatrice sur le sort du monde le convint qu'une autre issue non pas artistique, ni politique, ni philosophique, ni religieuse doit exister; ne reste plus que la science. Et ses interrogations existentielles le conduirent à entrevoir peut-être un espoir de guérison me concernant lorsqu'il consulta une revue scientifique qui relatait la curieuse recherche expérimentale de Howard Lester et Littleway deux chercheurs émérites de la Colin Wilson Institute de Londres sur l'expansion neurologique de la conscience grâce à des implants frontaux. Mon père était déjà convaincu que si les 2/3 des milliards de neurones du cerveau étaient inactifs c'est qu'elles formaient un immense réservoir d'énergie nécessaire à la poursuite de l'évolution. Notre cerveau est la preuve que l'évolution de l'être humain n'est pas terminée. Il avait l'intuition que mon cerveau autiste en état de somnolence comme anesthésié sous l'emprise d'une force obscure. Mon père avait l'impression que le déblocage de mon cerveau se trouvait dans la stimulation des lobes préfrontaux ceux situés directement derrière les yeux.

Et cette impression fut confirmée par les expériences de Lester et Littleway sur le cortex préfrontal de personnes ayant subi des lésions suite à un accident : les lobes frontaux jouent un rôle primordial dans l'acquisition des facultés reliées à la mémoire et la réflexion. Ils décidèrent donc d'introduire un minuscule implant métallique composé de cuivre, zinc, platine et de gallium dans le cortex frontal de soldats paralysés suite à des explosions. Ils ont démontré que la motricité de certains membres pouvait de nouveau être fonctionnelle suite à de minimes courants électriques émis par l'implant. Le cerveau possède donc des entrées et des sorties de courant comme n'importe quel réseau électrique. Il y a donc un mouvement incessant entre la mémoire, les souvenirs; les entrées et la pensée et la réflexion et la déduction comme sorties.

Suite à cette lecture, mon père prit une décision fondamentale pour mon avenir, il écrivit aux deux chercheurs britanniques et leur demanda des renseignements complémentaires sur l'opération et poussa l'audace jusqu'à leur offrir sa collaboration …comme cobaye en leur expliquant qu'il voulait tenter l'expérience et ainsi constater par lui-même si cette expérience pouvait être bénéfique et engendrée un processus de guérison de ma situation mentale. Il leur parla d'un nouveau matériau découvert par hasard au Nouveau Québec appelé un impactite de fusion et se promettait d'en faire l'analyse pour en découvrir les propriétés et voir si celles-ci peuvent être bénéfiques pour l'expérience. Il contacta immédiatement les fonctionnaires du ministère des Ressources naturelles du Québec pour qui cette découverte était sans intérêt puisque les impactites avaient aucune valeur commerciale. Ils fermèrent le dossier, pas mon père.

En harcelant les géologues de questions, il finit par apprendre que ces fragments appelés des impactites ou verres de fusion indiquaient que les roches avaient subi une très haute pression venant d'un choc très puissant accompagné d'une très haute température suffisante pour provoquer la fusion des minéraux entre eux. On appelle ces parties de roches fondues et recristallisées des verres de fusion. Les roches ainsi reconstituées de verres de fusion et de minéraux transformés sont les caractéristiques principales d'un impact météoritique, de là, le nom scientifique d'impactites. Les impactites présentent l'extraordinaire intérêt de conserver des traces moléculaires de la météorite. Lorsque la météorite s'est volatilisée, des molécules d'origine extraterrestres sont piégées dans le verre de fusion de sorte que la composition des impactites représente un

mélange inégal de la météorite avec la roche terrestre. Grâce au test du carbone 14, les spécialistes identifièrent le moment de l'impact à environ 25 000 ans. De plus, en comparant ces verres de fusion à ceux obtenus par des explosions souterraines expérimentales, on a conclu que la force de cet impact représentait l'énergie dégagée par l'explosion d'une bombe de 170 mégatonnes, soit une explosion 8 500 fois plus puissante que la bombe d'Hiroshima.

La seule piste possible pour le moment est que les impactites du Nouveau-Québec sont formés à partir de zirconium et d'iridium, deux autres matériaux rares dont les teneurs sont, encore ici, excessives, amalgamés par une fusion intense de plusieurs milliers de degrés Kelvin à une autre substance inconnue probablement d'origine extraterrestre.

Il contacta immédiatement les dirigeants la compagnie d'exploration minière qui avait fait la découverte, leur expliqua un protocole de recherche expérimentale où il envisageait de redonner une valeur commerciale à ces minerais inédits en procédant à une fusion avec d'autres matériaux dont il gardait bien sûr le secret. C'est ainsi qu'il reçut un kilo d'impactites et en fit parvenir 400 grammes aux deux chercheurs londoniens, lieu de la vraie expérience; l'expérience bidon de mon père quant à elle sera non concluante et la compagnie minière restera en plan.

Vers un nouveau monde
Les années " jeunes " (1943-1968)

Il y a plusd'un demi-siècle, en 1968-1973, les Occidentaux refermaient sans trop en avoir conscience la parenthèse de l'après-guerre. Ils rompaient avec un quart de siècle à tous égards atypique. Cette courte période s'était caractérisée par une fécondité plus élevée que durant le siècle précédent, une entrée en force dans l'industrie de masse et la société de consommation et un remodelage complet des relations internationales après deux siècles d'une écrasante prépondérance de l'Europe. Les Français allaient garder la nostalgie de cette période de grand dynamisme qui faisait suite à plusieurs décennies d'asthénie et que l'économiste Jean Fourastié a qualifiée de " Trente Glorieuses " en 1979.

Révolution démographique

1942 ! Au plus fort de la Seconde Guerre mondiale, au plus profond de l'abîme, quand s'ouvrent les chambres à gaz et que débute Stalingrad, plus grande bataille de tous les temps, la vie renaît. Pour des raisons qui nous échappent, après des décennies de langueur, la natalité connaît un rebond surprenant. Les démographes ne prendront la mesure du phénomène que plusieurs années après : il annonce dans la plupart des pays occidentaux une hausse de la fécondité à près de trois enfants par femme, contre près de moitié moins dans les décennies antérieures. Ce niveau exceptionnel va perdurer jusqu'en 1964 avant que ne s'amorce une lente diminution puis un effondrement brutal en 1974 en-dessous de deux enfants par femme, pour des raisons qui restent également mystérieuses. Le rajeunissement soudain de la population explique pour une bonne part le redressement très rapide de l'Europe après 1945 et sa vitalité qui va culminer en 1968. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, selon le mot du démographe Alfred Sauvy, " la guerre a peuplé ". On n'a observé rien de tel, notons-le, après la Première Guerre mondiale.

Révolution politique

Après le traité de Versailles de 1919, chaque nation a tenté un retour nostalgique à l'avant-guerre que l'on qualifie désormais en France de " Belle Époque ". Les États-Unis reviennent à leur tradition isolationniste, rejettent le traité de Versailles, ferment leurs frontières et imposent un nouvel ordre moral avec la prohibition de l'alcool et la censure au cinéma. Le gouvernement britannique (avec Churchill à la manœuvre comme chancelier de l'Échiquier) tente de rendre à la livre sterling sa parité or d'avant-guerre, ce qui contribuera pour une bonne part à la crise de 1929 !

Très différente est la situation en 1945 car on n'a conservé aucune nostalgie de l'avant-guerre. Dans tous les grands pays occidentaux, y compris bien sûr en Allemagne, le personnel politique est renouvelé de fond en comble. D'emblée émerge un nouveau monde : La Grande-Bretagne liquide sans trop de regrets son immense empire, à commencer par le joyau des Indes, dès 1947. Les Pays-Bas se font davantage prier avant de renoncer aux Indes orientales (l'Indonésie actuelle). La France, en retard d'une guerre, ne lâchera l'Indochine et l'Algérie qu'au terme de deux rudes conflits. La Chine sort de cent cinquante ans d'humiliations avec la victoire de Mao en 1949.
L'indépendance sera aussi accordée à la plupart des colonies d'Afrique subsaharienne, auxquelles les experts prédisent un radieux avenir du fait de leur jeunesse, de leurs infrastructures et de leurs immenses ressources naturelles. Peu de gens prennent au sérieux l'avertissement de l'agronome René Dumont, « L'Afrique noire est mal partie »(1962). Tous les pays restés en marge de la révolution industrielle (Amérique latine, Afrique et Asie, Japon excepté) sont qualifiés de sous-développés et rassemblés sous l'étiquette " tiers monde ". Eux-mêmes se veulent " non-alignés " à l'égard des États-Unis comme de l'URSS mais les réalités économiques et géopolitiques obligent la plupart à faire allégeance à l'une ou l'autre des deux superpuissances de l'après-guerre.

C'est ainsi sous le règne de la guerre froide que se produit un mouvement jusque là unique: la contre culture. La contestation grandit et gagne les ghettos noirs suite à la mort de Malcom X, le leader de la gauche afro-américaine. Des émeutes insurrectionnelles éclatent dans les communautés afro-américaines, partout aux États-Unis. Un demi-million de conscrits, principalement des noirs, se retrouvent dans les jungles du Vietnam. Tous convergent également par centaines de milliers sur les marches du Capitol à Washington pour clamer haut et fort et tout en couleurs leur dénonciation en règle de

la guerre au Vietnam. Plus la contestation grandit, plus la musique se radicalise. À la douceur du folk des "protest songs" à la Dylan se substituent des sons stridents à la Hendrix comme des bombes qui tombent sur des pauvres gens criants leur désarroi.

Se réclamant de Malcom X, les Black Panthers adoptent la stratégie de l'autodéfense armée pour opposer un pouvoir noir au pouvoir blanc et deviennent l'armée de la population noire. Le jazz explose littéralement, soulevée par la force incroyable de la révolte. Avec le contrebassiste Charles Mingus comme prophète, une nouvelle génération de musiciens noirs redéfinit les standards du jazz en y introduisant les tensions raciales de la société américaine; le jazz de combat est né, il s'appellera Free jazz.

Comme les Black Panthers, le free jazz restera le mouvement d'une minorité agissante et déterminée dont le rêve basculera, sinon dans l'oubli, dans la mythologie révolutionnaire dépolitisée et récupérée par la publicité et la mode des T-shirts pour ados en mal d'identité Musicalement, les principes libertaires du free jazz céderont la place au jazz-rock, à la soul, au rap et au hip-hop où des improvisations moins radicales viendront nous rappeler sa gloire passée.

USA - La Californie - La contre culture

Sept ans déjà, nouveau décor, plus pour mon père que pour moi : la Californie. Il allait pouvoir fréquenter ainsi les sommités du monde médical bien sûr mais aussi des philosophes, des physiciens, des artistes et des marginaux sympathiques comme cette Sophia Freeman, anthropologue et maintenant beatnik. Cette rencontre fortuite entre les neurosciences et les sciences humaines va non seulement bouleverser ma vie mais peut-être aussi la vôtre.
La mienne fut radicalement changée. Sophia et mon père prirent les choses en main. Fini l'isolement, dorénavant, je vécus dans un mouvement incessant dont j'étais le centre d'attraction. Au milieu d'une grande pièce on construisit un parc miniature rempli de jouets de toutes sortes. Je trônais en quelque sorte sur un univers ludique qui m'appartenait en propre. J'étais ni plus ni moins le magicien de cette commune hippie appelée la communauté de l'anneau en l'honneur de Tolkien bien sûr. Telle avait été la décision des membres. Je m'appelais maintenant Ganesh puisque je suis né le 21 février et le 21 est le chiffre sacré de Ganesh.

Bienvenue dans la mandala hippie de l'expansion de la conscience. San Francisco était la ville de l'hédonisme hip; le campus universitaire de Berkeley, mondialement connue presque un siècle après sa fondation, à l'occasion des manifestations étudiantes contre l'engagement des États-Unis au Viêtnam. Cette période d'agitation sociale sur le campus remonte au Free Speech Movement, qui débuta à Berkeley et inspira l'attitude politique et morale de toute une génération. Le quartier Haight Ashbury, le siège social de la contre culture est son lieu de culte, l'encens remplacé par les odeurs de patchouli et les effluves de marijuana d'une telle densité que le smog californien fut déclaré, un certain temps, carrément hallucinogène.

L'Oracle, premier journal hip, sera à la fois le père et la mère spirituelle de la presse underground internationale. Tel que décrit dans le journal underground :

«Un contingent "de sorcières, de voyants, de prophètes, de magiciens, de mystiques, de saints, de chamans, de troubadours, de poètes, de vagabonds et de fous" assiégèrent le Pentagone pour faire la "révolution mystique". Des chamans blancs à cheveux longs entreprirent de chanter des incantations dans le but d'exorciser le Pentagone des esprits belliqueux qui l'habitaient et des danses ritualisées et codées de signes ésotériques devaient fournir les vibrations cosmiques susceptibles de faire écrouler le siège social de la plus grande armée du monde. »

Ils n'y réussirent pas. Mais les images transmises de cette cérémonie hippie par la télé américaine galvanisèrent à tout jamais une génération en mal de sens. Bienvenue dans le monde hippie des

années 1960.

Le hippie met en évidence, réactualise dans la modernité, un concept essentiel pour qui tant d'hommes ont été assassinés, massacrés : le laïcat. Le terme "laïc" du grec "laos" pour "peuple citoyen" n'existe pas dans la Bible, c'est toujours "peuple de Dieu" ou "élu" qui est la référence. Le citoyen de la *polis*, tel que développé par la société athénienne, est une antinomie pour l'Église naissante. Il revient aux premiers hérétiques de proclamer que "le peuple de dieu" est aussi à proprement parler un "serviteur" envers sa communauté et la justice chrétienne; ce qui élève le laïcat au même rang que le clergé et que cette dignité lui est conférée par la résurrection du Christ-libérateur. Pour le laïc, le prêtre n'a pas à revendiquer de statut particulier qui l'empêcherait d'aller travailler comme tous les autres citoyens. Tout citoyen chrétien est capable d'accomplir l'apostolat. Plusieurs siècles plus tard, c'est Napoléon en 1801 qui signera avec le Vatican, *le Concordat* qui accordera la liberté de conscience et de culte et promulguera la laïcisation de l'État civil.

"Aimer tout et tout le monde, voilà la règle qui régissait cette société. Il fallait tourner le dos à tous les maux de ce monde, le matérialisme, la guerre et tout ça, retourner à ses racines, revenir aux vérités essentielles. Rien de bien nouveau en soi, une rengaine (millénariste) vieille comme le monde. A cette différence près que quelque chose a réellement été accompli. Cette fois-ci, il ne s'agissait pas d'un poète qui s'en va prêcher dans la forêt, mais de gens ordinaires, plusieurs milliers d'entre eux."

La faillite des idéologies politiques a propagé un immense raz-de-marée anti-intellectuel; la raison est mise au banc des accusés. Déconsidérées au même titre que des superstitions, les religions traditionnelles comme les idéologies ont surtout le désavantage de la lenteur. "We want the world and we want it now" hurlent les Doors et leur supplique se propage en écho dans le monde entier. Des millénaires de pratiques politiques, idéologiques et religieuses loin de tendre vers la justice sociale nous laissent en héritage une technocratie thermonucléaire.

L'urgence est manifeste et nous avons plus le temps d'attendre le messie, l'éden prolétaire ou capitaliste. Il ne s'agit plus de sauver la nation par la puissance guerrière ou la gloire idéologique, au contraire, celles-ci détruisent la nation, le monde. Seule une expansion de la conscience sauvera le genre humain. Une nouvelle magie doit venir ouvrir et vivifier l'esprit ; tout est en place pour accueillir l'expérience psychédélique de "la politique de l'extase."

Les hippies rejetaient toute idée de mouvement politique, de structure hiérarchique. Il s'agit bien plus d'actualiser une philosophie, une manière de voir le monde diamétralement opposée à la culture de domination occidentale, du succès matériel au détriment du partage. Friands de spiritualité, les hippies aiment le cosmopolitisme et le pacifisme de "Jésus superstar" mais détestent les églises et chapelles de toutes confessionnalités. Tolkien avec son Seigneur des anneaux, Hesse avec Le loup des steppes qui donnera son nom au groupe canadien Steppenwolf, Kesey avec Vol au-dessus

d'un nid de coucou sans oublier Philip K. Dick, l'écrivain halluciné de la science-fiction, trônaient au palmarès des auteurs sanctifiés. Tom Wolf et Hunter S. Thompson introduiront un nouveau style journalistique avec la couverture des "acid test party" avec les musiciens du Grateful Dead pour le premier et le journalisme d'enquête pour le second avec son incursion dans le monde des Hell Angels.

La musique des années 1960 et 1970 sera au mouvement hippie ce que la littérature fut à la "beat generation", son médium privilégié d'expression artistique fort bien épaulé par les arts graphiques des pochettes de disques et affiches des concerts et des festivals formant l'iconographie du "magical mystery tour".

Les "protest songs" du folk américain côtoient le rock, le blues, le jazz et tous se présentent comme autant de messages universellement compris qui donnent corps aux idées d'amour, de paix et d'harmonie mystique des druides de la contre culture. La musique s'électrifie. Fuzz, pédale wah-wah, reverb, les techniciens du son sous l'acide font des prouesses d'ingéniosité pour bricoler et rendre accessible au plus grand nombre les "good vibrations" de l'âme dans le but de contrer les distorsions néfastes de ceux qui ne sont pas au diapason. Des millénaires de pratiques politiques, idéologiques et religieuses loin de tendre vers la justice sociale nous laissent en héritage une technocratie thermonucléaire. L'urgence est manifeste et nous avons plus le temps d'attendre le messie, l'éden prolétaire ou capitaliste. Il ne s'agit plus de sauver la nation par la puissance guerrière ou la gloire idéologique, au contraire, celles-ci détruisent la nation, le monde.

Grâce aux chansons folk de Bob Dylan, de Joan Baez eux-mêmes inspirés par les patriarches Woody Guthrie et Pete Seeger, la musique rock avait rendez-vous avec le texte. "Les mots comptaient autant que la mélodie." (Nick Cohn) Mais attention, pas n'importe quels mots, pas n'importe quelle poésie. Des textes nouveaux, allumés, inspirés avec des mots hallucinés. "We want the world and we want it now" hurlent les Doors et leur supplique se propagea en écho dans le monde entier.

Le psychédélisme et tous les autres mouvements de jeunesse par la suite, ne peuvent être compris sans référence à la religion. La jeunesse occidentale, principalement chrétienne, ne peut faire abstraction de l'éducation reçue. C'est justement cette contestation des courants doctrinaux établis qui donne aux hippies cette allure de "déjà vu" lors des mouvements hérétiques du Moyen Age. Au-delà du sens péjoratif du mot, l'hérésie est avant toute l'expression d'un ressentiment social avec inéluctablement des conséquences politiques. Elle produit des systèmes conceptuels et moraux dangereux pour l'orthodoxie institutionnelle. Dès 180 de notre ère, Irénée ébauche l'accusation de ce qui deviendra "la" pourvoyeuse de toute hérésie : la philosophie. Et bien sûr, les artistes beatniks, hippies, créeront, eux, la symbolique des signes patents nécessaires à toute esthétique révolutionnaire de la rupture.

Non plus une révolution politique restreinte à une communauté comme celle de Cuba, par exemple mais bien à une révolution universellement "messianique" dans le sens de renouveau spirituel où les "langues de feu" divinement hallucinogènes viendront sanctifier l'essence poétique de chaque habitant du "village global." Aux bouddhisme-zen asiatique et gourou des Indes de la "beat generation" viennent se joindre l'Indien d'Amérique, l'aborigène d'Australie et les sorciers mexicains, tous en parfaite harmonie avec la Terre-Mère. Sans oublier les féministes qui, dès 1960, "forcent" la Food and Drug Administration à approuver la prescription médicale de la pilule anticonceptionnelle. Pacifisme, cosmopolitisme, féminisme et écologie sont au centre de cette révolution que l'on

nommera psychédélique, “ ce qui révèle l’âme” d’après l’étymologie grecque. Et bien sûr, les artistes beatniks, hippies, créèrent, eux, la symbolique des signes patents nécessaires à toute esthétique révolutionnaire de la rupture.
Qui dit culte dit rituel ! C’est ainsi qu’une grande fête, plutôt une initiation en mon honneur : 7 ans, le 21 février 1955, fut organisée : un contingent de sorcières, de voyants, de prophètes, de magiciens, de mystiques, de saints, de chamans, de troubadours, de poètes, de vagabonds et de fous assiégèrent l’enceinte de mon royaume pour faire la “révolution mystique”. Des chamans blancs à cheveux longs entreprirent de chanter des incantations dans le but d’exorciser les esprits belliqueux qui m’habitaient et des danses ritualisées et codées de signes ésotériques devaient fournir les vibrations cosmiques susceptibles de faire écrouler les murs neuronales de mon isolement mental.
En tête de la procession, un cortège de phallus géants défila suivi des joueurs de flûte et de tambour, des danseurs et des danseuses portant sur leurs épaules un grand arceau de fleurs de tournesol et les femmes portaient sur leurs têtes des pots de terre cuite dans lesquels brûlait de l’encens. Tout au long du parcours, des noix de coco furent brisées : la coquille symbolisant l’illusion du monde, la chair, le Karma individuel, et l’eau l’ego humain, en brisant la noix de coco, on offre son cœur à Ganesh, chacun se libère ainsi de son destin terrestre, le samsara. Un char qui abrite la statue de Ganesh, le dieu à tête d’éléphant, fut entièrement recouvert d’étoffes rouges et blanches et décorées de nombreuses guirlandes, de fleurs fraîches, de régimes entiers de bananes, de noix de coco et de feuilles de palmiers. Tiré par des serviteurs torses nus, il est suivi par des femmes habillées de fourrures de faon, têtes couronnées de lierre, ceintes de serpents, qui recueillent le lait de centaines de noix de coco dans un grande jarre de terre cuite et déposé à mes pieds. Le cortège des chanteurs et des musiciens vient entourer mon trône et la tête d’éléphant de Ganesh qui contient une petite noix de coco est déposé entre mes mains.

Selon la tradition hindoue tout au long du parcours, des offrandes bénies, des friandises et des boissons fraîches doivent être distribuées. Sauf qu’ici cette tradition fut modernisée; les friandises remplacées par de l’acide lysergique que les fidèles absorbèrent en goûtant au lait de coco. Ainsi tous les ego malveillants des membres furent ingurgités pour être détruits célébrant le dépassement de la condition humaine par la spontanéité des actes comme délivrance totale de la fameuse moira, le destin; hommes et femmes réunis dans cette fulgurante orgie déifiée en mon honneur.

Sophia la première a vu que j’étais debout dansant au rythme des tambours psalmodiant des borborygmes sauvages comme autant de mantra. Tous les danseurs ressemblaient à ces idoles étrangères telles que l’on vénère dans des pays mystérieux avec des rituels exotiques que l’on ne peut comprendre. Cette drogue fouetta mes synapses, je devenais conscient de mon imagination. Les feuilles de palmier se couvraient de caractères asiatiques, des ours taillées dans de la stéatite verte côtoyaient des tortues polynésiennes, les oiseaux du paradis s’envolèrent formant un voilier majestueux.

Lorsque cette femme Sophia me prit dans ses bras, m’enlaça tout en

tournoyant sur elle elle-même, je reconnus cette femme devenue déesse comme la mère de tous les hommes : la Pacha Mamma. Et cette mamma, elle, s'aperçut qu'un premier contact visuel fut établi. Je regardais quelqu'un pour la première fois dans les yeux. Mon cerveau venait d'enregistrer le premier souvenir de ma vie.
Mon cerveau reptilien venait de se connecter à mon cerveau de mammifères comme me l'expliqua plus tard Sophia.

Elle m'avait secrètement fait boire quelques gorgées de lait coco. Pour elle, il était évident que je venais de franchir grâce au LSD la première étape de l'évolution humaine identique au passage de l'australopithèque végétarien-cueilleur à Néandertalien chasseur et carnivore.

C'est lors de cette fête que mon père rencontre Thimoty Leary qui lui explique comment le LSD provoque des visions apparentées à une sorte de «neuro cosmisme» une extase, un orgasme cérébral sauf que l'effet est éphémère non permanent. Il lui rencontre ensuite le seul «bad trip» de sa vie fut quand Kerouac lui hurla à la tête : «est-ce que tes drogues peuvent absoudre les péchés mortels et les péchés véniels pour lesquels notre Sauveur bien-aimé, Jésus Christ, l'unique fils de Dieu est descendu sur terre et a sacrifié sa vie sur la croix ?

Ce n'est que plusieurs années plus tard en lisant le journal de mon neurologue de père que je compris ce qui venait de se passer.

Le journal paternel confirma le protocole de recherche dont j'étais l'objet. Il était placé devant un dilemme existentiel bien particulier : ou je restais enfermé en mon monde à jamais ou il tentait de me sortir du gouffre. Ses connaissances scientifiques lui démontraient que le cerveau global ressemble à une toile d'araignée dont les ramifications unirent les trois cerveaux complémentaires : le premier étant le cerveau reptilien qui aurait environ 400 millions d'années. Il remonterait à l'époque où des poissons sortirent de l'eau et devinrent batraciens. Dirigé par l'instinct, ce cerveau contient le savoir ancestral de l'espèce et une partie du système involontaire. Ce cerveau est obsédé, uniquement, par sa propre survivance et non par celle de l'individu. C'est là que j'étais enfermé incapable de communiquer avec les autres parties de mon cerveau. Les neurones atteints restaient figés dans un état immature, engendrant des activités électriques immatures dans le cerveau adulte. On peut dire note-t-il que le cerveau reptilien primitif n'est pas vraiment le siège de notre personnalité profonde mais uniquement de l'absence de personnalité, d'un être qui agirait de façon automatisée d'où les mouvements répétitifs aller-retour du camion-jouet.

De plus pour comprendre les crises de nerf de l'enfant autiste, il n'y a qu'à faire une analogie avec le comportement des reptiles comme le lézard. Si on le tracasse, il se cache dans un trou dans le sable. Chacun aime avoir son coin à lui où se réfugier lorsqu'on l'agace. Le lézard fuit devant le danger mais si on lui marche sur la queue il se retourne et mord. Delà les crises de nerf et les pleurs lorsque l'on venait interrompre ma routine.

Pour Sophia l'anthropologue, ce constat scientifique du cerveau reptilien lui suggéra que mon monde est paléolithique et s'apparente à celui de l'Australopithèque arboricole. Pendant des millénaires, l'Australopithèque fut essentiellement végétarien et vivra une errance de la cueillette, se déplaçant d'un endroit à l'autre à la recherche de la nourriture nécessaire. Cette activité était essentiellement individualiste, chacun étant responsable de sa survie. C'est l'ère du matriarcat centré autour de la femelle, car non seulement, elle donne la vie mais surtout, elle la protège, elle est la garantie de l'évolution de l'espèce.

«Nature et Perception», un classique de l'anthropologie moderne que Sophia consulta pour sa recherche nous apprend que les hominidés paléolithiques avaient à l'origine, essentiellement un premier cerveau reptilien appelé aussi Paléo Cortex dont l'homme conserve encore bien des instincts de base dont l'instinct de conservation. Il correspond chez l'être humain aux systèmes nerveux du tronc

cérébral. Il est malgré sa petite taille d'une grande complexité. Certains animaux (vertébrés inférieurs, reptiles…) sont régis uniquement par ce cerveau. Il est la source des comportements primitifs qui répondent à des besoins fondamentaux. Il assure entre autre la sauvegarde de l'individu et de l'espèce.

Le passage suivant fut déterminant dans l'élaboration du protocole de guérison me concernant :

« Nous devons notre existence à notre perception des couleurs. Elle fait partie intégrante des fonctions mises en marche par l'évolution pour garantir notre survie. Notre champ de vision se situe entre 400-800 nanomètres depuis des millions d'années, depuis l'ère de nos ancêtres australopithèques arboricoles. Pourquoi voyons-nous les couleurs spécifiques à ce champ ? En effet certains animaux voient les infrarouges, au-delà de 800 nanomètres, d'autres les ultraviolets, en deçà de 400, pas nous. Les insectes, principalement les papillons, reconnaissent une large gamme de couleurs tandis les animaux nocturnes dont une grande partie des mammifères et les herbivores diurnes distinguent une gamme restreinte. Seuls les primates et les hominidés font exceptions, ils sont frugivores et, comme les papillons, doivent percevoir une gamme élargie de couleurs et de formes qui correspondent aux fruits qu'ils ont besoin de consommer pour vivre et à ceux qu'ils doivent rejeter car dangereux ou toxiques pour leur santé. Nous percevons donc les couleurs et les formes en fonction de notre stratégie d'exploitation des ressources naturelles qui assure notre survie. De plus, nous «colorons» les autres animaux et végétaux de la création en fonction de leur utilité ou non, de leur dangerosité ou non, sans parler de l'utilisation des parures éclatantes entre animaux de la même espèce à des fins de reproduction. Les couleurs perçues par les hominidés ont une signification cruciale pour leur existence propre : nous percevons des intensités lumineuses que nous organisons en signes utiles pour notre survie. Les couleurs se manifestent grâce à nos organes de perception conçues en fonction des nécessités de l'évolution. Chez tous les animaux, le spectre visible s'étend du bleu au rouge. La chlorophylle que nous voyons verte, absorbe les rayonnements bleus et rouges. Cela veut dire que la photosynthèse à la base de toute vie sur terre se situe dans une fenêtre qui correspond exactement à celle des possibilités visuelles des animaux. La couleur est essentiellement une lumière organisée qui n'est perceptible que par des êtres organisés. Pour les fins de notre étude, nous appellerons cette période correspondant à l'évolution de l'australopithèque frugivore, l'ère de l'arc-en-ciel. »

Elle correspond à notre univers non-verbal de gestes et comportements automatiques nécessaire entre autres à notre alimentation, delà mon retard dans l'apprentissage du langage. Au lieu d'apprendre à communiquer je reste confiné dans la routine des horaires fixés à l'avance. Une même situation, un même stimulus, entraînera toujours la même réponse. Cette réponse est immédiate, semblable à un réflexe. Les comportements induits par le cerveau reptilien ne peuvent évoluer avec l'expérience, ne peuvent s'adapter à une situation nouvelle.

Pour Sophia, cette inaptitude mentale qui empêchait mon évolution était synonyme de la mort tout court. Comme autrefois lorsque des changements climatiques importants comme les glaciations se pointèrent à l'horizon, survenaient alors avec eux des perturbations qui bouleversaient tout l'écosystème de la flore et de la faune : les stricts carnassiers mouraient de la rareté des animaux, les stricts végétariens mouraient de la pénurie des plantes et fruits, seuls les omnivores, à la fois carnivores et végétariens, donc à la fois chasseurs et cueilleurs mais surtout charognards ont su s'adapter aux nouvelles conditions environnementales. La plupart des Australopithèques arboricoles disparurent. Des différentes familles d'Australopithèques, seule la lignée de l'Australopithèque africanus et ses descendants comme Homo habilis, Homo erectus, Homme de Neandertal et finalement Homo sapiens appelé aussi Cro-Magnon intégrèrent la viande à leur menu; devenant ainsi omnivores. Moi, j'étais toujours au stade de l'Australopithèque arboricole en voie d'extinction.

Pour reprendre l'image de la toile : une conscience normale se connecte à toutes les parties et la conscience de soi est l'araignée au centre de la toile. Dans mon cas, l'araignée est coincée dans le cerveau ancestral incapable de rejoindre le cerveau meso-mammalien notre 2e cerveau, apparu il y a 65 millions d'années avec l'apparition des premiers mammifères. Il serait à l'origine de notre système limbique dévolu aux principaux comportements instinctifs et à la mémoire. Il permettrait les émotions et déclencherait les réactions d'alarmes du stress. Grâce à lui, l'Australopithèque cueilleur passa au stade du Néandertalien chasseur lors du Paléo-mésolithique. L'intégration de la viande dans leur régime alimentaire est d'une importance capitale dans l'histoire de l'évolution et marque les débuts de la chasse après une longue période de charognerie dont le cannibalisme. Patiemment, le Néandertalien désavantagé par la nature, créera, à partir d'os (couteaux, massue) et de branches (sagaie), les armes nécessaires à sa survie. Sans les armes, il est fort à parier que nous n'existerions pas. Le Néandertalien est maintenant capable de codifié son espace physique en relation avec le temps et les saisons. Le nomade se meut dans le paysage, dans la nature de la même manière que la nature se meut en lui. Il y a osmose et c'est cette même osmose que l'écologie moderne cherche à retrouver.

Le nomadisme est intimement lié à l'apparition du langage. Seuls les hominidés pouvaient alors dire ; « Je me rappelle que mon père m'a dit qu'il y avait des baies sauvages là-bas pendant qu'il y a sécheresse ici. » Contrairement à l'errance, le nomadisme est possible lorsque le territoire est codifié, répertorié : l'hiver c'est mieux au sud, l'été, on peut remonter au nord comme les animaux, c'est le mode vie migratoire de l'homme de Neandertal principalement carnivore. Par ses déplacements, le Néandertalien crée, au hasard des rencontres avec d'autres groupes apparentés, un réseau d'approvisionnement et d'échange. (début du troc) La quête de nourriture, l'éducation des enfants, la protection des ancêtres l'entraide entre groupes apparentés sont des traits essentiels à la survie de la communauté. La solidarité passe par la communication.

Impossible pour moi de communiquer également avec le cerveau « humain » proprement dit - néo-mammalien ou néocortex, il n'aurait que 3,6 millions d'années, il est le résultat de la 3e et dernière phase de l'évolution de notre cerveau celui de l'Homo sapiens qui avait la particularité notamment le raisonnement logique, un langage plus développé et l'anticipation des actes. Ainsi l'Homo sapiens s'accapare le monde naturel qui devient organisé et classé en niches écologiques : la terre des pâturages des bovidés sauvages, l'endroit du temps doux, la rivière à poissons etc. et surtout, toutes ces informations sont transmises de générations en générations. Le territoire recèle des ressources immenses de vie, tellement que le chasseur cherchera à les protéger comme, il protège aussi son propre sang. Terre et homme développent ainsi un rapport symbolique de consanguinité renforçant la notion de territorialité. Si la vie est une histoire qui se raconte, moi je restais seul, a-sociable, insensible entre autres à la présence des autres enfants de mon âge fréquentant la commune, incapable de dire que j'existais.

Mais Sophia en croisant mon regard éclairé fut convaincu qu'un influx nerveux avait forcé le blocus entre le premier et le deuxième cerveau. Cette débâcle a permis une première connexion neuronale des synapses du cerveau reptilien avec le cerveau des mammifères comme un faisceau de lumières vives sorte d'aurores boréales écarlates éclairant le firmament.

Et puisque le cerveau reptilien est plutôt visuel, parce qu'il est connecté directement au nerf optique, un programme d'art thérapie fut établi calqué sur l'art brut de Dubuffet dont le mouvement pictural tenta de prélever les références dans le passé à partir desquelles il serait possible de bâtir l'avenir. En effet, chaque époque cherche à réactualiser le connu antérieur dans sa spécificité culturelle et technique nouvellement acquise. L'art brut délivré de toutes conventions tente de renouer avec la fraîcheur du graffiti d'enfants qui traverse tous les âges. Sophia était certaine et a convaincu mon père que l'art pouvait me faire renouer avec mes origines ancestrales et ce passage s'effectuera grâce à la résurgence

des mythes intemporels et archaïques dans ma vie. Tous les jouets «normaux» de la culture américaine furent enlevés de mon entourage et remplacés des figurines hindoues, chinoises et des pinceaux, de la gouache, du papier et même un tableau noir avec de la craie et même de la pâte à modeler furent mis à ma disposition. Des livres illustrées de peintures rupestres de Lascaux jonchaient le sol à portée de main.

De ses recherches anthropologiques, Sophia écrivit dans son mémoire de thèse que “Le primitif était un homme intégré dont la pensée était centrée sur l’univers dans sa totalité. (...) Créateur de mythes, de phantasmes et de symboles, il avait tout du véritable artiste, tous les objets qu’il créait étaient de véritables oeuvres. Il savait faire la fête... il s’agissait d’entrer en extase et de retrouver l’état paradisiaque du temps fabuleux des commencements.”

Ce programme d’art thérapie faisait également le bonheur de la communauté. Cette sympathie pour ne pas dire admiration pour la tradition des peuples “barbares” de cette terre, la contre culture en était le terreau : orientalisme pour le beatnik et chamanisme pour le hippie.
À l’âge de huit ans, j’ai créé une murale en pastel qui en a impressionné plus d’un. On a collé mon œuvre d’art sur la fenêtre de la porte d’entrée pour que tout le monde la voie. Selon les commentaires les plus éloquents les rochers présents dans le tableau avaient pris la forme abstraite de cercles et une de ces formes était balayée par un jet de lumière où un magicien apparaît dans le tableau. Le tableau montre un processus naturel et impersonnel ; les cercles sont interprétés comme une redécouverte comme une mandala, expression de l’œuf philosophique et psychologique de la totalité du soi. Nombreuses associations historiques et mythiques sont évoquées à propos du faisceau de lumière, interprété comme un changement subit, inattendu et tout-puissant de la condition psychique.

Malgré des résultats positifs, des membres de la communauté adeptes de produits naturels convoquèrent une réunion où fut discutée les dangers de cette drogue synthétique pour mon jeune cerveau. Une infirmière constata que l’expérience psychédélique est éphémère dans le temps et que les effets s’estompent rapidement, bref l’extase est un orgasme soit mais toujours à renouveler.
Mon père et Sophia acquiescèrent à leur point de vue et finalement un compromis fut adopté soit de poursuivre l’expérience de forçage du blocus mental dont j’étais atteint par les drogues dites naturelles comme le peyotl. Pour ce faire Sophia décida de contacter le professeur Huxley dont les études sur les drogues hallucinogènes naturelles commencèrent à se répandre sur le campus. Mon père de son côté s’engagea à chercher un programme susceptible de maintenir les acquis de façon permanente et ainsi éliminer complètement le recours aux drogues le plus rapidement possible.

Un an après mon initiation, l’auditorium de l’université de Berkeley était rempli à craquer d’étudiants et de bedeaux cultivés (l’université lieu de savoir était ouverte à tous) pour entendre la conférence de Aldous Xuxley venu nous livrer les grands thèmes de son prochain livre Les Portes de la Perception, qui deviendra un incontournable de la contre-culture californienne avec la Joyeuse Cosmologie de Alan Watts.

L’underground beat et psychédélique gobe tout ce qui est expérimental. Sa capacité d’absorption est inouïe; musique, peinture, poésie, danse, littérature, BD, tout ce qui exprime une opposition au système est consommé avidement. La contre culture c’est comme le L.S.D., un signe de reconnaissance. Cela veut dire que l’on connaît l’extase provoquée artificiellement par le haschisch, le peyotl, la psilocybine, le fameux champignon magique, “la chair des dieux”, que Carlos Castanedas consomma selon les directives de son sorcier yaqui.

Il s’agissait de renouer encore une fois avec les pratiques immémoriales des visionnaires mystiques archaïques et l’usage des “poudres de rêves” pour ouvrir les “portes de la perception” mais,

cette fois-ci, sous l'égide de la science. Dès 1900, William James, père fondateur du pragmatisme américain et de la psychologie du comportement axa ses recherches vers les pouvoirs non-intellectuels qu'il avait découvert lors de ses expériences personnelles en matière de narcotiques. Il déclara alors avec enthousiasme dans son étude sur *Les Formes diverses d'expérience religieuse* :

«...notre conscience normale, dite conscience rationnelle, n'est qu'une forme particulière de conscience, autour de laquelle, séparée d'elle par les voiles les plus minces, il existe des formes potentielles de conscience entièrement différentes (...) Aucune vue de l'univers dans sa totalité, ne peut être complète si elle laisse de côté ces autres formes de conscience (...)».

Cinquante ans plus tard, Aldous Huxley et Alan Watts, inspirés par cette affirmation, entreprirent des recherches qui eurent une influence sociale considérable. Mais ces expériences étaient régies par un "code de conduite" bien définie comme le "set" que l'on peut traduire par la qualité de la substance absorbée et le "setting" la qualité de l'environnement où a lieu l'expérience jumelée à la présence d'un guide compétent. En tant que projet intellectuel de recherches empiriques sur les différents états de conscience, de telles expériences se défendaient.

C'est d'ailleurs en rendant hommage à Alan Watts que Huxley commença sa conférence : «Les préceptes zens que l'on découvre, on pense ici à *Psychothérapie en Orient et en Occident* de Alan Watts, correspondent parfaitement à l'état d'esprit de l'époque qui se répandent comme une traînée de poudre dans les campus universitaires en premier, dans les bandes beatniks et hippies par la suite. Mais c'est oublier aussi que l'Amérique regorge également de perceptions totalement inventives. Pensons aux Indiens Hopi, habitant ici à quelques kilomètres de nous. Viennent se joindre à eux l'aborigène d'Australie, les sorciers mexicains et les chamans inuits, tous en parfaite harmonie avec la Terre-Mère. Philosophie éternelle : l'expression a été trouvée par Leibniz est une métaphysique qui reconnaît qu'il y a une réalité qui est la substance même des choses matérielles, de la vie et de l'esprit ; en plus c'est une éthique qui place les buts de l'homme dans la connaissance d'un fondement transcendant et immanent à tous les êtres, cette chose est universelle et immémoriale. Les rudiments de la philosophie éternelle peuvent être trouvés dans les avoirs des peuples primitifs de toutes les régions du monde, et, sous sa forme la plus développée, elle a une place dans les plus grandes religions. C'est pourquoi je cherche à rapprocher les religions, les traditions d'Orient et d'Occident, à la recherche d'une pensée mondiale, à mi-chemin de la science et de la mystique. »

En 1937, raconte-t-il, je sens pointé la guerre et je quitte l'Angleterre pour la Californie avec ma femme et rencontre mon ami Gerard Heard qui m'initie à la philosophie védanta et à la méditation.

« Je deviens alors végétarien et commence à pratiquer le yoga. Dans mon livre *La Fin et les Moyens* j'affirme que, partant du constat que les hommes de notre civilisation sont depuis trente siècles d'accord sur la finalité de l'effort humain : liberté, paix, justice et amour fraternel, mais ne sont pas capables de s'accorder sur la manière d'y parvenir, je propose des moyens à mettre en œuvre pour y parvenir. M'inspirant des évènements historiques passés et de théories modernes de notre époque, je trace les grandes lignes d'une société d'hommes en mesure d'arriver à ces fins. Dans une époque redoutant l'imminence d'une guerre, je propose des moyens d'éviter celle-ci, et tente de décrire les mécanismes de militarisation des États. Plus généralement, j'aborde de manière critique et propose des éléments de réponse à des thèmes variés : réformes, planification, démocratie, guerre, éducation, inégalités, croyances, pratiques religieuses, éthique. Critique sur certaines nouveautés de notre temps, je reste malgré cela au courant des progrès techniques et fonde parfois mes idées sur des innovations scientifiques et intellectuelles actuelles. »
- « Pendant presque un an, au début des années cinquante, j'ai consacré beaucoup de temps avec le psychiatre Milton Erickson à préparer une étude commune sur les différents états de conscience.

En 1953, je consommai de la mescaline, un alcaloïde apparenté au peyotl mexicain. De cette expérience, je compris que tout est perception.»

«Ainsi le titre *Les Portes de la perception*, je le dois à deux sources très différentes : la première : une citation du poète mystique et visionnaire William Blake : « Si les portes de la perception étaient nettoyées, chaque chose apparaîtrait à l'homme telle qu'elle est, infinie », extraite du recueil de textes en vers et en prose intitulé *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer*. La deuxième provient d'un texte de la mythologie Hopi : « Vous serez aidés par vos divinités et par vos esprits bienveillants. Gardez « vos portes ouvertes » … La porte ouverte pour l'Indien Hopi désigne le «kopavi» situé au sommet du crâne dans le neocortex et correspond à un centre énergétique apparenté aux chakras hindoues. »

«Le mental est constamment actif dans la perception, car il la structure. Un travail constant d'identification est à l'œuvre au sein de la perception et ce travail consiste dans la synthèse du divers visant la constitution des unités identiques, qui sont de la nature de l'identité-d'objet. La perception implique la constitution d'un Monde cohérent unique et réel. »

«La conscience est essentiellement activité, car elle est acte intentionnel. La conscience ne cesse pas d'être conscience, elle le demeure dans chacun de ses états et la perception ne fait pas exception. Elle est une visée du sujet vers l'objet, elle n'est pas seulement une sorte de "stimulus" affectant l'individu. Sans la conscience, « l'objet » n'est pas, car il n'y a d'objet que par rapport à un sujet. Sans la conscience il n'y a pas de chose. Enfin n'oubliez pas jamais qu'être un homme complet, équilibré, c'est une entreprise difficile, mais c'est la seule qui nous soit proposée. Personne ne nous demande d'être autre chose qu'un homme. Un homme, vous entendez. Pas un ange, ni un démon. Un homme est une créature qui marche délicatement sur une corde raide, avec l'intelligence, la conscience et tout ce qui est spirituel à un bout de son balancier, et le corps et l'instinct et tout ce qui est inconscient, terrestre et mystérieux à l'autre bout. tre en équilibre, c'est ça qui est diablement difficile. »

« La drogue c'est pas démocratique du tout, c'est même très élitiste. Vouloir offrir de la drogue de masse en masse c'est détruire la masse et dénaturer la drogue elle-même. La drogue c'est spirituelle, c'est fait pour des chamans pas pour des collégiens en goguette ou des business-man en manque d'aventures lubriques. La seule drogue de masse qui tienne la route c'est la religion comme l'opium du peuple et c'est pas de la drogue c'est une obsession fataliste contre la réalité sauf qu'aucune drogue ou religion n'est plus puissante que le réel. Que le prêtre, l'imam, le rabbin ou le Bhraman se le tiennent pour dit. Le réel se fout de notre soif délirante de spiritualité. C'est à n'y comprendre rien, c'est comme la mécanique quantique, c'est tellement quantique que ça peut rendre fou. Voilà pourquoi nous avons toujours eu de Dieux et des religions…parce que nous avons peur de la réalité, la vraie, alors nous préférons celle inventée par les hommes. »

Sophia en prit bonne note : la stimulation du kopavi de mon neocortex devint une priorité. Une rencontre avec Huxley s'avéra même un impondérable pour déterminer quelle drogue pouvait convenir à mon expansion de conscience.

Au même moment, mon père reçu la réponse londonienne à sa proposition de collaboration. Non seulement, elle fut acceptée mais fut stupéfait d'apprendre que les deux chercheurs et médecins avaient procédé l'un sur l'autre à l'insertion de l'implant. L'opération est des plus simples selon Lester. « Il suffisait de pratiquer une anesthésie locale, et de forer deux minuscules trous dans l'os frontal pendant que le sujet est assis bien droit la tête maintenue dans cadre rembourré pour éviter des lésions du cerveau en cas de mouvement brusque. Une fois l'implant inséré, la cicatrisation est rapide, peu de tissus de la peau ayant été endommagé. À peine une semaine après l'opération nous avons

constaté que nous avions réussi ; les encéphalogrammes démontraient que nos lobes préfrontaux émettaient des signaux électriques sans aucune aide extérieure. Il est difficile de vous décrire ce qui s'est produit par la suite disons simplement que nous avons eu tous les deux l'impression que des tas de portes auparavant verrouillées s'ouvrirent comme si nous avions accès à toute la mémoire du monde. Depuis 1749, date à laquelle Hartley suggéra que notre état de conscience dépendait de certaines «vibrations» du cerveau, la science n'avait guère progressé. Maintenant nous avions accès à un vaste réservoir d'énergies vibratoires. N'est-ce pas fantastique ! Nous pourrons bientôt découvrir ce qui se passe lorsque notre cerveau saura se servir de tout ce potentiel énergétique. Nous sommes tous les deux convaincus que l'opération des implants ne peut être que bénéfique pour toutes personnes qui le souhaitent et nous vous encourageons à engager votre fils dans cette voie. A procéder immédiatement et simultanément vous et lui.

Sophia de son côté avait un autre projet. Si mon père suit son protocole scientifique, elle suivra son intuition. Encore des portes qui s'ouvrent ! s'est-elle exclamé lorsqu'elle prit connaissance de la lettre de Londres. Elle rencontra évidemment Huxley et lui demanda de faire l'expérience du champignon magique sous sa gouverne comme guide tandis que mon père poursuivra l'expérience clinique.

Dorénavant, tous les membres de la commune devaient essayer de me stimuler autant psychologiquement que sensuellement. Quant à ma condition physique, un éducateur en gymnastique chinoise Tai'chi et haltérophilie, disciplines parfaites pour ma propension aux mouvements répétitifs, me visita régulièrement mais mes difficultés d'apprentissage d'une langue en inquiéta plus d'un. Des orthophonistes, des linguistes se succédèrent sans de véritable diagnostic.

Était-ce à cause de tous ces apprentissages divers si une nuit, je traversais la grande pièce pour me rendre au tableau noir, une jeune femme de passage à la commune comprit que j'étais en état de somnambulisme et eut la présence d'esprit de me surveiller sans me réveiller. Arrivé au tableau je traçai un graffiti à la craie et retourna me coucher. La jeune femme interloquée constata la beauté esthétique intrinsèque qui se dégageait de mon dessin malgré une exécution des plus sommaires. Elle s'installa au tableau et décida de recopier le dessin cette fois avec une grande maîtrise dans l'exécution. Cette jeune femme était une Maori, une Tohunga ta Moko, une artiste du tatouage invitée par le Département des arts plastiques pour un séminaire plutôt une classe de maître sur cet art ancestral.

Le lendemain matin, elle expliqua la situation de la nuit dernière et communiqua à Sophia son impression. Pour les Maoris, le tatouage, scarifications et autres modifications corporelles correspondaient à la pensée magico-religieuse animiste accompagnant les rites d'initiation et autres cérémonies commémoratives puis ensuite, déterminaient la condition sociale de l'individu (chef, guerrier, esclave) et finalement, cet esthétisme corporel suggérait une gamme d'émotions allant de la sensualité à l'érotisme. Les marques corporelles sont planétaires et attestées depuis le Néolithique chez les Celtes, Eskimos, Égyptiens, Japonais, Polynésiens, Berbères, Bédouins, Arabes, Africains, Amérindiens; rares sont les peuples qui ne soient pas marqués.

Selon elle, la notion du moi tente d'émerger de la conscience. Cette émergence spirituelle pour l'individu est aussi importante pour l'humanité que l'a été antérieurement la découverte du feu dans le destin de l'homme. Cette émergence de l'individuation de la conscience aura une conséquence tout aussi spectaculaire : le totem personnel (l'ange gardien). L'individu se reconnaît donc des qualités particulières qu'il tentera de conceptualiser dans les forces, principalement animales, de la nature. Cette entité (esprit) a donc pour fonction la protection de l'individu contre le malheur et sert de médiateur entre lui et le créateur (Totem collectif).

Le totem personnel marque donc la filiation entre lui et le créateur.

(Fils, filles de Dieu). Chez les Néandertaliens, le totem personnel (animal) ne doit jamais surpasser en puissance l'animal du Totem collectif. Chez les Amérindiens du Canada, chaque individu a son "manitou" personnel qu'il choisit lui-même et auquel il rend des prières particulières mais reste toujours subordonné au «Grand Manitou».

Elle convainquit Sophia et mon père de tatouer ce dessin au bas de

mon dos comme mon totem personnel puisque relié directement à une expansion de ma conscience vers la reconnaissance de mon moi. En effet, elle apprit à mes parents que ce signe représente un «Ama gi », mot mésopotamien de la liberté littéralement «retour à la mère» parce que les esclaves une fois libérés, émancipés étaient retourner à leurs mères.

Il est de plus en plus admis par les spécialistes érudits du développement de l'enfant que la mère est le premier Dieu de l'enfant non seulement depuis plusieurs millions d'année de matriarcat mais encore aujourd'hui.

Ma toile d'araignée s'agrandissait et commença à envahir mon neocortex. Je venais d'accéder au néolithique de mon cerveau. Une cérémonie rituelle toujours appréciée par la communauté fut programmée pour le lendemain. Vu mon jeune âge, elle proposa d'incruster l'encre «tia in» dans la peau sous hypnose pour éviter de souffrir inutilement.

Goog, good, good, good Vibrations

Elle se mit à psalmodier des incantations comme des mantra visant à insuffler dans mon «tatau» l'esprit de ma généalogie matrilinéaire c'est à dire celui de ma mère biologique. Selon la Tradition archaïque des peuples premiers l'Univers s'est matérialisée en s'agençant à des matériaux dans le but de former un poème visuel de formes, de couleurs, de sensations ; l'Univers comme un poème qui crée son propre langage verbi-voco-visuel. À la beauté matérielle des formes se juxtapose celle non moins mystérieuse et immatérielle du Souffle, du Verbe, telle qu'exprimée par les chants de gorges des Inuits et autres mantra ou mélopées chamanistes universelles comme celle des Maoris à l'origine du «Au commencement était le Verbe».

Soudain dans mon cerveau des centaines de vibrations dans ma toile d'araignées devinrent des milliers de phonèmes s'associant en mots en vocabulaire en syntaxe puis mon esprit se souvint de toutes les histoires, les contes, les paroles de chanson que ma mère décédée m'inculqua amoureusement et patiemment. J'avais conservé la culture de l'oralité ancestrale où tout était transmis par la parole de génération en génération. C'est en pensant à elle, dont les souvenirs commençaient à émerger des ténèbres reptiliens, que je prononçais mon premier mot d'enfant : Maman Nancy. Non seulement je comprenais et parlais le français mais également l'anglais et à la stupéfaction générale je connaissais la langue inuit. Avais-je développé le don des langues ? Ou était-ce un effet collatéral de mon esprit sous hypnose ?

Quelques collègues de mon père, professeurs de linguiste à Berkeley où tout est possible avancèrent l'hypothèse que mon cerveau était rester en contact avec l'esprit des chamans inuits, maîtres des vibrations primordiales qui contiennent en puissance les désignations de toutes choses et leurs relations mutuelles. Un des linguistes expliqua à mon père un phénomène dont la prévalence est particulièrement élevée chez les Inuits du Nunavik d'où venait ma mère : des connexions neuronales qui permettent au cerveau de percevoir les communications non-humaines. Les êtres vivants communiquent par signes visuels, gestuels, sonores, odoriférants, corporels.

Après presque vingt ans de recherches expérimentales, l'hypothèse que les bio photons soient émis à partir d'un champ de cohérence électrodynamique au sein du système vivant se confirme. En fait, cela signifie que chaque cellule vivante émet ou renvoie un champ bio photonique d'énergie cohérente. Si chaque cellule émet ce champ alors le système vivant tout entier émet, par conséquent, un champ de résonance – un champ non-local et omniprésent. Étant donné que c'est par le biais des bio photons que le Vivant communique, alors il y a communication presque instantanée tout le long. Et cela est la base d'une organisation biologique cohérente – appelée cohérence quantique. Cette découverte a mené à affirmer que la capacité à évoluer repose non pas sur une lutte agressive et une rivalité mais plutôt sur l'aptitude à communiquer et coopérer. Dans ce sens, la capacité intégrée de l'espèce à évoluer n'est pas fondée sur l'individu mais sur les systèmes vivants qui sont inter-reliés au sein d'un tout cohérent.

Les cellules sont impliquées dans une communication holographique instantanée via l'émission de bio photons (une source de lumière). Cela implique que tous les organismes biologiques vivants émettent continuellement des rayonnements lumineux (la fameuse aura ?) qui forment un champ de cohérence et de communication. Par ailleurs, les biophysiciens ont découvert que les organismes vivants sont pénétrés par des formes d'ondes quantiques.

Les systèmes vivants ne sont donc ni les sujets seuls, ni des objets isolés, mais à la fois sujets et objets au sein d'un univers de signification en communication réciproque… Tout comme les cellules d'un organisme assument différentes tâches pour l'ensemble, différentes populations détiennent des informations non seulement pour eux-mêmes mais également pour tous les autres organismes, élargissant la conscience de la totalité, tout en s'éveillant de plus en plus à cette conscience collective. Cela indique qu'il y a une tendance inhérente dans la nature, et dans les systèmes vivants, à résonner ensemble en synchronisation de façon à maintenir l'ordre et la cohérence. Cette découverte est importante car elle confère une certaine crédibilité au paradigme naissant d'un « cerveau planétaire » et d'une hausse de l'empathie planétaire et explique ce sentiment « d'attraction » vers les autres, notamment les expressions : « bonnes vibrations », « bonnes énergies » et « être sur la même longueur d'onde ».

La nature pense-t-elle ? Non elle communique, c'est de la bio sémiotique, une jeune discipline qui part du principe que tout ce qui est vivant interagit et communique par des signes et des ondes. Le fait que l'ADN humain soit influençable et modifiable par fréquence (son, lumière, langage et pensée) est probablement connu depuis des siècles par les maîtres, les mystiques et les traditions spirituelles. C'est peut être la raison pour laquelle une quantité d'exercices se fondent sur la concentration de la pensée (prière), les sons (musique, chants), la lumière (exposition des vitraux à la lumière naturelle ou artificielle) et le langage/parole (récitations de mantras ou zikrs).

La science rejoint ainsi l'animisme des Indiens Rishis. Voilà des millénaires ces chamans indiens saisirent les paroles magiques, les mythes et croyances depuis la nuit des temps et procédèrent à leur mise en forme poétique : le conte, la poésie, discours des origines des traditions orales qui furent ensuite transcrites dans le corpus védique; *Véda* signifiant littéralement «Savoir». Toutes les langues utilisaient les mêmes phonèmes élémentaires, sortes d'atomes phonétiques selon les mêmes lois rigoureuses. Le rôle des rishis, les chamans indiens furent de scinder la plénitude de la vibration originelle en syllabes et phonèmes puis de les combiner pour former des mots, des phrases : le langage, pour aboutir finalement dans les textes sacrés grâce à l'écriture. Ainsi quelques différentes qu'elles soient, toutes les langues, français, anglais, allemand, arable italien, espagnol, hongrois, russe, japonais chinois, swahili, etc., s'abreuvent à une source phonétique unique pour ensuite se diversifier par des relations syntaxiques dont l'ensemble constitue la grammaire de chacune d'elles avec son vocabulaire, son orthographe, ses déclinaisons, ses conjugaisons et ses règles d'accord. Mon esprit était rester en contact avec cette source phonétique unique et capable d'établir automatiquement les relations nécessaires à la locution.

Mais plus que le langage, tous les êtres animés ne parlent pas la même « langue » et ne manient pas les mêmes signes. Seulement, les frontières sont poreuses : le mimétisme des végétaux et des animaux s'adresse généralement à des espèces d'ordre supérieur Ce qui peut se traduire, dans la langue du sémioticien, par le fait que les êtres vivants sont tous capables de communiquer par signes. La biosphère tout entière est gouvernée par des échanges de signes obéissant à des codes multiples, liés aux compétences et aux propriétés des différentes sortes d'organismes et de leurs mondes propres. La question est maintenant de comprendre : «Comment le cerveau combine-t-il tous les sens en une réalité unique pour faciliter la planification et la prise de décisions ? » Et si la vie était un poème…..?

Entre 8 et 9 ans, ce don des langues me propulsa à l'avant-scène de toutes les soirées de poésie expérimentale et ma réputation atteignit même les grands pontes de la poésie contre-culturelle new-yorkaise. Mais paradoxe oblige, c'est plutôt moi qui par mon statut de Ganesh stimula la parole de la plus part des membres de la communauté. Ganesh est, en effet à cause de ses grandes oreilles d'éléphant, celui qui écoute, le confident. Je devint le confesseur de la communauté car mes grandes oreilles n'entendaient que les bonnes paroles, et rejetaient les mauvaises. Manifestement, j'étais réceptif à l'écoute des voix et des vibrations. Des gens de partout venaient converser avec moi en anglais, en français, en hindi, en mandarin, en arabe, en espagnol, en italien, norvégien…Je comprenais toutes les langues des hommes même les langues disparues comme le latin. Pour plusieurs j'étais un jeune chaman inuit réincarné ou un sorcier mexicain et un jour le poète Ginsberg féru d'orientalisme alla même jusqu'à prédire que j'étais ni plus ni moins que la réincarnation du prochain Dalaï Lama. Le cosmopolitisme de la communauté était si développé que sans voyager, je parcourus le monde en écoutant tous ces étrangers de passage. Mieux que n'importe quel éducateur, avec ces étrangers j'ai appris la géographie, l'histoire des civilisations et des religions complétée par les études anthropologiques de Sophia et les connaissances scientifiques de mon père. À l'image des ces rencontres, la bibliothèque de la commune ressemblait de plus en plus même modestement à la bibliothèque d'Alexandrie qui jadis conservait toutes les connaissances du monde antique.

Ginsberg était de passage à San Francisco avec Kerouac pour participer à une soirée performative en poésie à la Six Gallery Reading, un événement littéraire marquant de la beat generation alors bien vivante. Introduite par Rexford avec son poème émouvant en hommage à l'écrivain Dylan Thomas, poème contre l'hypocrisie sociale et les mécanismes de l'oppression qui broient l'individu cette soirée marqua dans l'assistance un certain Robert Zimmerman qui décida d'adopter le pseudonyme de Bob Dylan. L'autre moment marquant fut la lecture de Howl de Ginsberg dont la provocation propulsa le poète au firmament de la contre culture.

De l'oralité, on passa à la gestuelle avec celui que l'on présenta comme le premier néo- chaman hippie Joseph Beuys qui arriva sur scène et y déposa des bouts de bois liés de cordes avec deux bouteilles blanches et une croix peinte en rouge sur un morceau de journal, en résonance avec le thème du Christ exposant ses blessures aux yeux de tous pour sauver l'humanité. Il entreprit ensuite de laver de quelques gens de l'assistance en déclamant que le respect du prochain est une des clefs de la guérison de la société.

Le performeur Beuys devint l'artiste qui se rapprocha le plus de l'idée que l'on se fait du chaman archaïque. Ce dernier, en plus d'être conteur, poète, danseur, acrobate, prestidigitateur, jongleur était aussi un conseiller spirituel, un guérisseur, un devin. En somme le chaman primitif était à la fois artiste, thaumaturge, magicien et sorcier. Révolutionnaire, prophète, sauveur et martyr, telles sont les étapes du chemin de croix de l'artiste contemporain, car l'art est dorénavant une liturgie.

École buissonnière

Ce fut aussi la période où finalement je fis plus ample connaissance avec mon père principalement lors de promenade en nature. Je garde

souvenir d'une belle promenade à la plage devant une mer déchaînée et j'y retrouve la première image de mon père que j'aie conservée en moi. Assis tous les deux sur un rocher, mon père m'enlaça tendrement pour me protéger de l'écume des vagues comme un père protège son fils des dangers de la vie. Chapeau de feutre sur une chevelure noire, un hâle basané d'indien, des yeux clairs et vifs scrutant la mer d'automne. Peu de mots, plutôt des silences complices pour mieux écouter la furie des vagues se brisant en millions de gouttelettes, véritable kaléidoscope de lumière irisée par l'incandescence des rayons solaires. Un joyau de souvenir parmi les plus belles heures de ma vie où je découvrais «mon territoire extérieure».

Ce fut lors d'une de ces promenades en nature que mon père a remarqué que un de mes passe-temps, quand j'étais en forêt, était de faire des inspections des trous pour combler ma curiosité. C'est alors qu'il a eu l'idée brillante grâce à Sophia de m'initier au monde fantastique des Hobbits puisqu'il avait lu que les Hobbits vivaient au fond des trous en forêt et comme Bilbo le Hobbit, j'étais capable de communiquer directement et immédiatement dans la langue de mon interlocuteur. Il me fit la lecture de *Bilbo le Hobbit* et l'incroyable histoire stimula au plus haut point mon imagination : Bilbo devint mon premier ami et grâce à lui j'appris à lire tout simplement parce mon père m'expliqua que la suite des aventures des Hobbits intitulée *Le Seigneur des anneaux* sera publiée l'an prochain. Pour lui les Hobbits, il les décrivait comme des êtres ayant «des mystérieux pouvoirs créatifs, qui travaillent sous la terre, c'est-à-dire à un niveau subliminal, afin de nous fournir des idées fructueuses. »
Je découvris plus tard que cette description était une retranscription plutôt une interprétation libre d'un texte de Jung qui fait allusion aux Cabires, des divinités helléniques qui étaient célébrées lors des mystères de Samothrace et étaient censées favoriser la fécondité.
A travers la terre entière, il y a de nombreux signes montrant que la nature n'est plus en équilibre. Inondations, sécheresses, tremblements de terre et grandes tempêtes se produisent partout et causent beaucoup de souffrances.

Le quotidien peut souvent paraître terne et déprimant où le vol, la guerre et le mensonge sont quotidiens. Ces divisions ne nous sauveront pas. La guerre entraîne la guerre, pas la paix.
Nous nous trouvons aujourd'hui à la croisée des chemins et nous devons choisir entre celui qui nous mènera à la vie éternelle ou celui qui nous mènera à la destruction totale. Il y a toujours de l'espoir, même quand tout semble perdu. On ne peut vaincre seul, on a toujours besoin des autres. Il n'y a pas d'héroïsme solitaire ! Il est urgent de redécouvrir des sentiments comme la fraternité, l'espoir et le sacrifice de soi.

1957
Comme ma toile d'araignée en expansion, le territoire prit la même direction lorsque Sophia m'offrit pour mes 9 ans un voyage chez les Indiens Hopi en Arizona. En faisant route vers le village hopi d'Oraibi, Sophia la pédagogue se fit un devoir de me raconter leur histoire. Les Hopis sont une tribu d'indiens qui vivent en Arizona (États-Unis), sur de hauts-plateaux désertiques. Leur nom signifie les pacifiques. Les Hopi formaient une tribu de chasseurs et cueilleurs qui vivaient dans des maisons enterrées. L'aliment de base : le maïs qu'ils étaient capables de faire pousser sur les plateaux arides. Leurs anciens sont des chefs spirituels porteurs de la sagesse et des traditions. Longtemps, ils n'ont partagé avec les blancs que des bribes de leurs connaissances, puisqu'ils n'étaient pas respectés. Les temps ont changé et certains délivrent leurs messages de paix et appellent l'humanité entière à choisir de changer de mentalité et de façon de vivre.

Au début comme à la fin de chaque monde, les Hopis représentent donc symboliquement, comme au sens premier du terme, la crème du genre humain, l'Alpha et l'Oméga, le lien entre la terre et le ciel, l'équilibre qui maintient la terre sur son axe. S'ils venaient à disparaître, le déséquilibre que cela engendrerait provoquerait la Grande Purification, la fin du Quatrième Monde. C'est ce que pensent les Hopis, du moins les plus traditionalistes d'entre eux, et c'est l'avertissement lancé par leurs augures.

La société Hopi était matrimoniale, c'est à dire les successions et le statut social se faisaient par la mère. Les femmes possédaient les champs, mais seuls les hommes de leur clan pouvaient y travailler. Chaque clan avait également la charge de certaines cérémonies au cours de l'année. C'était une société où chaque clan pratiquait sa propre cérémonie et même les femmes pouvaient y officier. Déjà, j'entrevoyais le but de ce voyage certain qu'une cérémonie quelconque se pointait à l'horizon.

Nous rencontrâmes le leader du groupe du Clan de l'Arc, un grand chef plein de la sagesse des Ancêtres qui en me regardant de ses yeux perçant d'aigles me dit que j'approchais de la fin d'un cycle de vie. La prise de conscience que quelque chose d'extraordinaire est en train de se passer se développa dans mon esprit lorsque l'on m'a introduit dans une maison enfouie remplie de vapeurs chaudes. Une silhouette apparue à travers les nuées, une femme, une mère de clan, la seule capable de faire encore tourner le monde correctement, dirigea la cérémonie. Elle fut rejointe par une autre femme, la mère du Clan de l'Araignée suivie de la mère du Clan de l'Oiseau Bleu ; la dernière Hopi à être admise au groupe fut la mère du Clan de l'Aigle Gris ainsi que Sophia qui représentera le Clan de l'Homme blanc

La cérémonie d'initiation Hopi commençait toujours par une prière pour la pluie afin que la récolte soit bonne et produise de la nourriture en abondance. Ensuite des incantations pour démonter notre respect à notre Mère Terre, notre Père Soleil, au Grand Esprit, puis la Mère Araignée plaça devant les femmes des différents groupes plusieurs épis de couleurs et de tailles différentes.
La structure énergétique de mon cerveau vu par les mères chamanes est composée d'un œuf lumineux dont la forme et les couleurs déterminent l'état énergétique de l'individu. À un endroit précis de cet œuf existe un point qui capte certaines fibres de l'univers ; c'est le point d'assemblage.

Les mères-chamanes demandèrent à ma mère la permission d'appliquer les instructions qu'ils avaient reçues pour un événement de cette nature. Après quelques instants de concentration, la mère du Clan du Soleil parla « Quand il mettra ces forces en mouvement, le monde entier sera secoué et deviendra rouge et pour tous ces gens, le Jour de la Purification viendra. Les gens humbles iront vers lui à la recherche d'un nouveau monde et de l'égalité qui leur a été refusée. Ce sera la Purification pour tous les gens vertueux, la Terre, et toutes les créatures vivant sur la Terre. Terre Mère fleurira de nouveau et son peuple recouvrira la Terre comme des fourmis rouges et celles-ci prospéreront dans la paix et l'harmonie pour les temps à venir.

Nous savons que certaines personnes sont chargées de provoquer la

Purification. C'est le Plan Universel depuis le début de la création et nous attendons ceux qui nous apporteront la purification. Cela est écrit sur des rochers à travers le monde, dans différents continents. Nous nous rassemblerons si tous les peuples du monde en prennent connaissance. Nous les Hopi possédons encore les tablettes sacrées et nous attendions la venue de notre Vrai Frère Blanc, le Pahana, dont la venue était depuis longtemps prophétisée par les légendes, pour lui en confier le message. Les Hopis attendent le retour du Pahana, le frère Blanc dont ils avaient été séparés depuis leur émergence dans le Quatrième Monde et avec lequel ils pensaient pouvoir entretenir des échanges harmonieux et spirituels. Les traditions n'explicitent pas vraiment qui était vraiment ce frère Blanc ni quelle était son histoire mais pour être reconnu comme tel, le Pahana devait, à son retour, montrer le dessin manquant d'une tablette sacrée en pierre détenue par le clan du Feu. Ce dessin c'est celui là, tatoué au bas du dos de votre fils, c'est un dessin kachina.

Les kachinas sortes de génies invisibles de la nature régulent la pluie et les récoltes en fonction de la qualité des cérémonies. Des entités protectrices ayant initié les Hopis à l'agriculture, aux lois de la nature et qui seraient venues des étoiles pour guider le peuple élu de monde en monde aux temps des déluges. Il est tentant de considérer l'histoire des kachinas au premier degré et de voir en ces êtres mythologiques des extraterrestres ayant véritablement ensemencé la Terre dans un lointain passé. Les mythes Hopis seraient-ils des histoires vraies relatant des faits historiques ? Pourquoi pas !

- « J'ai parlé. J'espère que ce message voyagera aux quatre coins de la terre et qu'il traversera les grandes eaux, où des gens de compréhension pourront considérer ces mots de sagesse et de connaissance. C'est ce que je veux. Les gens peuvent avoir différentes opinions mais à cause de la nature des croyances sur lesquelles la vie des Hopi est basée, j'espère qu'au moins une personne sera d'accord, peut-être même deux. Si trois sont d'accord, alors cela en vaudra vraiment la peine. »

Dès mon retour, je remarquais un changement important au niveau de mes sensations. Auparavant une incapacité à jouer à des jeux symboliques me tourmentait jumelée à une résistance aux câlins ou à se faire prendre dans les bras.

Et c'est Maria Trolvik, une norvégienne, ma baby-sitter du jour qui s'aperçut la première de ma première érection. Elle alla rencontrer Sophia et lui expliqua qu'il s'agissait probablement d'un point tournant de ma vie, essentielle à l'estime de soi. Elle entreprit alors une séance d'éducation à la masturbation. Très vite je compris que fantasmer me permettait d'oublier les moments stressants et d'éliminer mon manque d'estime de soi. Je ne me blâmais plus pour mes difficultés.

Bien avant son aspect social, la libération sexuelle, à l'origine (ne vous y trompé pas, nous parlons toujours des années 1950), est éminemment spirituelle comme un rituel naturel de l'extase personnelle. C'est grâce aux pulsions sexuelles que le cerveau apprend à se servir de l'imagination au point où le cerveau commande au corps tout entier de pousser l'imagination jusqu'à un orgasme sexuel physique. Si bien que l'activité mentale nécessaire au processus de l'imagination démontre sans aucun doute que pouvoir se masturber est l'une des plus importantes fonctions que l'homme ait développées au cours de son évolution.

La masturbation, la sexualité en général nous propulse vers un état proche de la transe, dans lequel on peut être conscient ou non. Pendant notre sommeil, toutes les nuits, nous passons en alpha. tre en alpha, c'est se syntoniser sur cette onde cérébrale particulière qu'on appelle l'onde alpha. C'est une des phases physiologiques du sommeil, phase dite psycho-active, c'est à dire pendant laquelle l'esprit, lui, est bien réveillé. Le voyage astral, c'est l'alpha inconscient, cette activité quasi-ignorée que nous accomplissons toutes les nuits. L'activité cérébrale produit des ondes variant de 7.5 à 14 par seconde, bande que l'on appelle les ondes Alpha. C'est la zone d'activité électrique du cerveau concomitante avec la douce

léthargie de la fatigue, de la somnolence et du rêve éveillé.

Les études encéphalographiques ont démontré que l'état Alpha du cerveau correspond à l'état du cerveau chez le yogi en extase; qu'il est la condition cérébrale la plus propice à la création artistique et qu'il développe ou accentue les pouvoirs paranormaux. L'onde alpha nous fait découvrir la vraie vie, la vie des dieux, celle que nous devrions vivre à longueur de temps car nous sommes faits pour ça. Seulement voilà : depuis toujours, en tout cas depuis notre naissance, la société nous a fabriqué une image du monde, bien différente de celle de l'onde alpha. Y être, c'est bon. Y rester, c'est plus dur.

Il n' y a donc rien de plus naturel que l'état Alpha, puisqu'on y passe tous au moins deux fois par jour. En effet, à un moment donné, préalablement au sommeil, il existe cette zone intermédiaire de conscience dans laquelle il devient si facile de suivre les images mentales qui se présentent alors à l'oeil intérieur. Ainsi en est-il le matin, quand on se réveille avec l'impression de sortir d'un rêve et que l'on se demande si l'on est bien éveillé. La plupart du temps, l'alpha est inconscient. L'activité que nous faisons chaque nuit sur le plan astral, nous ne la connaissons pas. Seuls les voyants s'en souviennent. Qu'on se rassure, la voyance, ça se travaille. Et il n'y a pas que l'alpha endormi. L'alpha conscient est possible aussi. L'accès le plus court est aussi le plus dangereux : la défonce aux drogues psychotropes. Il y a bien d'autres façons d'entrer en alpha, création, méditation, nature sauvage. Il y a aussi la sexualité..

Mais les singes aussi se masturbent pensez-vous ! Vrai mais la différence se situe au niveau de la mémoire. Les animaux ne peuvent pas conserver le souvenir d'une image assez longtemps pour pouvoir y réfléchir. Par contre je peux me rappeler la poitrine généreuse de Maria Trolvik, m'imaginer au lit avec elle comme papa et maman, complexe d'Œdipe oblige.

La révolution sexuelle des années 1960-1970, pré-sida, fut marquée du sceau de l'hédonisme, le kama-sutra indien remplaçant le livre rouge de Mao. Des livres comme *La révolution sexuelle* de Wilheim Reich eurent un succès retentissant. Il ne faisait plus aucun doute que le monde allait changer, là tout de suite. D'ailleurs, Reich y alla d'une analyse des plus radicales lorsqu'il affirma que "le refoulement sexuel produit l'obéissance donc l'inhibition de la révolte". Faire l'amour, se désinhiber, se défouler devenait une tâche révolutionnaire de lutte contre l'oppression politique.

L'énergie sexuelle refoulée depuis des générations sinon des siècles explosa avec une telle soudaineté que l'onde de choc atteignit rapidement toutes les couches sociales laissant pantois toutes ripostes des mouvements religieux et laïcs réactionnaires. L'amour, pas seulement physique mais révolutionnaire, aura rendez-vous avec l'histoire jusqu'à l'apparition du sida dans les années 1980 qui a été, pour les conservateurs, un véritable don du ciel et marquera le retour des entraves à l'amour charnel.

"Des hérétiques Souabe, au XIIIe siècle, jusqu'aux Ranters du XVIIe, le même point de vue ne cesse d'être exprimé : pour les *subtils en esprit*, les rapports sexuels ne sauraient en aucun cas constituer un péché. (...) Certains adeptes attribuaient une valeur transcendante, quasi-mystique, à l'acte sexuel lui-même quand il était accompli par leurs pareils. Les Homines intelligentiae appelaient l'acte *le délice du Paradis,* et encore *l'acclivité* (terme employé pour décrire l'ascension vers l'extase mystique); et les "Amis par le Sang" de Thuringe le considéraient, en 1550, comme un sacrement, la "*Christerie*". (...) Comme le disait le Ranter Clarkson : « Tant que tu n'as pas accompli ce prétendu péché, tu n'es pas délivrée de la puissance du péché."

Berkeley
Une foule bigarrée de naturistes en pagne indien, de pèlerins Jésus freak chaussée de sandales, aux chevelures de Christ entourés de bouddhistes en sari jaune et orange chantant des Hare Krisna accompagnés de castagnettes suivis par un cortège d'homosexuels et

lesbiennes, sans oublier fermant la marche des militants noirs des droits civiques, tous se dirigeant vers l'auditorium de l'université.

Un premier orateur au lutrin exhortait les participants à mettre de côté leurs différences et de se rassembler sous le parapluie d'un nouveau mouvement religieux évangéliste les Born Again et de se joindre à lui pour célébrer la renaissance de la seule religion porteuse de paix mondiale. Le suivant vint contester cette vision messianique. Ce théosophe recommandait la lecture de *la Doctrine secrète* de Blavatsky comme synthèse universelle de toutes les vérités religieuses et mythiques isolées les unes des autres. Un orateur visiblement d'origine caucasienne avait associé la consommation de viande à la misère sociale et provoqua un scandale pour sa façon de traiter de mangeur de cadavres tous ceux qui n'étaient pas végétariens. Dans le brouhaha qui en suivit, un anarchiste, profitant du tumulte, monta sur scène s'empara du micro et enguirlanda tous ces enfoirés de nazis qui avaient fui l'Allemagne et venaient contaminer le monde libre de leurs élucubrations aryennes. Le service de sécurité de l'Université dut intervenir et l'expulsa de la salle sous les applaudissements mêlés à des huées bien senties. Enfin le dernier intervenant, un militant noir des Rastas stigmatisa l'assemblée dans une diatribe révolutionnaire contre ces religions de blancs racistes et demandant aux noirs américains de quitter l'Amérique et même l'Occident et prophétiser le grand retour de la communauté méprisée vers son terreau natal africain.

Quant le dernier orateur eut achevé son discours de nombreux adeptes des mouvements présents voulurent prendre la parole, certains pour appuyer d'autre contester mais souvent en pareille occasion, l'intolérance et le fanatisme vinrent balayer comme un tsunami toute recherche sensée d'analyse, de pensée un peu large de compréhension et de fraternité si bien que cette conférence loin de servir la cause de la libération espérée devait aboutir à un déplorable échec cacophonique. Au chant de l'Internationale communiste qu'un groupe confondu de maoïstes-léninistes-trotskistes avait entonné, le public se dispersa sous les rires, les quolibets et les injures.

À l'extérieur du campus, la grande machine sociale fonctionnait à plein régime appliquant la loi darwinienne de la sélection naturelle capitaliste; la corruption, l'égoïsme, le luxe des nantis d'un côté, la solidarité, l'amitié et même l'éternelle joie de vivre malgré tout des plus démunis.

Sophia sortit de cette conférence assez désemparée et pensa un instant, elle l'activiste militante de la New Left et du Free speech movement que peut être seul l'éveil des forces magiques imparties à chacun de nous pourra venir à bout des maux de l'humanité. De plus en plus, elle pensait à cette fameuse opération lorsqu'en déambulant, elle fut entourée pour un groupe de Hell's Angels visiblement imbibé pour ne pas dire fortement intoxiqué aux amphétamines se comportant comme une bande de bonobos en rut. C'est finalement, un groupe de lesbiennes qui voyant le harcèlement des primates vint à la rescousse de la militante. Sous la virulence des cris perçants, les anges bikers de l'enfer décampèrent. Pas question de voir la police venir y mettre son nez.

Mais cette altercation laissa des traces indélébiles. Elle entreprit une étude post-doctorale sur les violences patriarcales principalement contre le femmes.

Ces bikers/bonobos ne sont pas au même stade d'humanité : 37,95% d'individus de toutes races et couches sociales confondues (du Clochard au milliardaire) sont encore au stade inférieur d'humanité. Ils confirment l'intuition de Freud. En effet Freud s'est souvent exprimé sur la récapitulation. Dans son Introduction à la psychanalyse (1916), il écrit ainsi: "Chaque individu récapitule en quelque sorte, sous une forme abrégée, le développement entier de la race humaine. "

« La théorie biogénétique repose sur l'hypothèse d'une évolution du cerveau humain en plusieurs phases, qui correspondrait à l'apparition sur Terre des différentes classes phylogénétiques d'animaux. Ainsi la structure anatomique la plus ancienne de notre

cerveau correspondrait à un cerveau dit « reptilien » situé le plus profondément. La structure la plus récente, correspondant au cerveau humain, serait située à la périphérie du cerveau, à l'extérieur. Cette évolution serait comparable aux couches successives de l'écorce d'un arbre.

Cette récapitulation biogénétique de l'embryon et son développement juvénile et adulte sera une théorie majeure dans le développement d'une psychogénétique du développement mental tel qu'imaginé par Freud.

Après avoir développé langage et intelligence à la rude école de l'ère glaciaire, les hommes formèrent une «horde primitive» soumise à un chef. Les groupes « artificiels », tels que l'Armée et l'église, prolongent la horde primitive. La relation de soumission individuelle fonde la formation collective de la masse artificielle. Dans les comportements humains le cerveau reptilien donne lieu à l'obsession, les conduites compulsifs en tout genre ; la nécessité de soumission à des actes personnels quotidiens, rituels et superstitieux, le référent constant à l'autorité, la conformation à de vieilles manières de faire des choses ; les cérémonials, la nécessité d'agir dans un cadre légal, religieux, culturel, traditionnel et répondant aux représentations usuelles. Les humains agissant ou réagissant par leur cerveau reptilien sont des êtres incapables d'agir par eux même et donc facilement contrôlable.

Le chef se réservant toutes les femmes, les hommes furent contraints d'abandonner complètement l'objet sexuel, peut-être même furent-ils privés de toute libido par castration, en arrachant littéralement les testicules des mâles.

Les récalcitrants, les rebelles, les insoumis, chassés par le chef, apprirent à s'organiser sur une base homosexuelle, puis, dans un second temps, se rebellèrent contre le chef, le tuèrent et dévorèrent ; ils découvrirent, en contrepartie, l'avidité des manies meurtrières.

Puisqu'ils ne peuvent plus compter sur le groupe pour les aider et les soutenir, ils sont condamnés à reformer avec les autres exclus une nouvelle communauté susceptible de pourvoir à leur besoin. Parce que jeunes, ces superflus sont plus aptes à expérimenter de nouveaux comportements et ont souvent le loisir d'observer le comportement des prédateurs afin de mieux se protéger contre eux.

Dans l'ensemble, ils découvrent ainsi non seulement des nouveaux comportements mais aussi de nouveaux aliments. En période de famine, ils n'hésitent pas à aller goûter aux carcasses d'animaux délaissés par les carnassiers. D'abord accidentels, ces comportements deviennent progressivement habituels : piller le nid des oiseaux pour y dérober les oeufs ou dévorer les oisillons, manger le placenta et les fœtus avortés naturellement, consommer de jeûnes animaux naissants. Ainsi se met en place un régime alimentaire de remplacement qui deviendra rapidement complémentaire au végétarisme initial.

Lorsque des changements climatiques importants comme les glaciations se pointent à l'horizon, surviennent alors avec eux des perturbations qui bouleversent tout l'écosystème de la flore et de la faune : les stricts carnassiers meurent de la rareté des animaux, les stricts végétariens meurent de la pénurie des plantes et fruits, seuls les superflus, à la fois carnivores et végétarienne, ont su s'adapter aux nouvelles conditions environnementales. Les exclus sont devenus les dominants d'un nouveau paradigme existentiel, ils forment des communautés «du futur» et adoptent des comportements tels que l'action directe de prédation en groupe, ancêtre de la chasse. Ainsi, tout s'est passé comme si les mécanismes d'exclusion avaient «programmés» les mécanismes transformateurs qui ont permis la naissance des hominiens. En somme, les marginaux ont sauvé notre espèce de l'extinction naturelle face à la glaciation en lui offrant un meilleur équilibre alimentaire qui a accru notre autonomie vis-à-vis le milieu naturel ambiant.

Donc selon Freud, c'est au cours de cette « période traumatique »

apparut l'hystérie d'angoisse : « Avec l'irruption des privations de l'ère glaciaire, les humains devinrent anxieux, avec toutes les raisons de l'être […] l'angoisse réelle, devant tout fait nouveau, était pleinement justifiée. La libido sexuelle, cependant, ne perdit pas immédiatement ses objets, mais on comprend que le Moi, menacé dans son existence, ait renoncé à l'investissement d'objet : affamés, les hommes ont d'autres soucis que l'épanouissement sexuel.

Freud poursuit sa fiction. « L'ère glaciaire persiste et l'humanité développe une hystérie de conversion : « Les temps difficiles continuant […], l'homme primitif dut se résigner au conflit entre la procréation et le plaisir de procréer, conflit qui s'exprime dans la majorité des hystéries. Les aliments étaient insuffisants pour permettre la croissance des hordes primitives et les forces humaines étaient insuffisantes pour maintenir vivants les faibles. Le massacre des nouveau-nés rencontra certainement des résistances dans l'amour, particulièrement chez les mères narcissiques. En conséquence, la limitation de la procréation de la race humaine devint un devoir social. Le réchauffement climatique et la surpopulation forment un tandem explosif qui n'est pas s'en nous rappeler un événement paléolithique quasi-identique. Avec le réchauffement climatique, nous sommes appelées à vivre la même situation mais cette fois-ci due à une ère calorique de chaleur extrême et non à une ère glaciaire.

Pendant ce temps mon père fit la rencontre Amanda Feilding, la directrice de la Fondation Beckley, une organisation qui mène des recherches sur la conscience depuis plusieurs décennies. Leurs travaux couvrent tous les états d'altération mentale, depuis celui induit par l'usage du cannabis ou du LSD à celui auquel mène la méditation bouddhiste. Cette fondation est également à la pointe des recherches en physiologie scientifique relatives à la trépanation. Au début des années 1960, alors qu'elle ne trouvait aucun médecin pour lui pratiquer cette perforation, Amanda s'est trépanée elle-même, et depuis, elle est devenue une autorité dans ce domaine.
- OK. Vous-même, vous vous êtes trépanée par le passé – qu'est-ce qui vous a conduit à réaliser cette opération ?
- Au début des années 1960, je conduisais beaucoup de travaux comparatifs entre religions et mysticisme, et j'ai entendu parler d'un scientifique néerlandais qui s'était trépané et qui avait une théorie à propos des changements physiologiques que cela avait entraîné chez lui. Je ne le connaissais pas avant qu'il subisse cette opération, du coup, je ne pouvais pas savoir quels étaient les changements en question. Mais, bien que curieuse au sujet de la trépanation, je ne pensais pas encore en subir une moi-même. Je me suis alors mise en quête d'un praticien qui accepterait de me trépaner, j'ai même contacté un médecin de la famille royale qui s'était montré très intéressé. Il se trouve qu'il avait un trou dans la tête, conséquence d'un accident dont il avait souffert enfant. Après quatre années de recherches infructueuses, j'ai décidé de me débrouiller seule.

- Comment vous êtes-vous préparée ?

- J'ai pris beaucoup de précautions. J'ai utilisé une perceuse électrique avec une pédale que j'actionnais avec le pied et j'ai fait un trou à fond plat. J'ai d'abord testé le foret sur les membranes de ma main pour voir si la perceuse endommageait la peau. Toute l'opération était préparée au millimètre, mais j'ai dû surtout me préparer moi-même, psychologiquement.

- Ouais, mais percer un trou dans son crâne va à l'encontre de tout instinct ?

- Exact mais c'est cela une démarche scientifique : aller au-delà des apriorismes, tenter l'expérience et cela a marché. Après avoir réalisé l'opération, j'ai enroulé ma tête dans un foulard, j'ai mangé un steak pour retrouver un niveau de fer correct (après la perte occasionnée par le saignement), et je suis partie faire la fête. C'est une simple opération d'une demi-heure.

- Comment vous êtes-vous senti après l'opération en ce qui concerne les bienfaits de la trépanation ?

- Quand un bébé naît, le haut de son crâne est très mou, flexible. D'abord, la fontanelle se referme, puis les os du crâne se ferment à leur tour, ce qui inhibe la vibration du battement du cœur, et donc, pour ainsi dire, cette pulsation ne peut plus s'exprimer totalement dans le cerveau. Cette perte de « pression artérielle » a pour conséquence un changement du ratio entre les deux fluides présents dans le cerveau : le sang et le liquide cérébro-spinal. C'est le sang qui apporte aux cellules du cerveau leur nourriture, glucose et oxygène. Le liquide cérébro-spinal, lui, évacue certaines des molécules toxiques. La trépanation fonctionne en restaurant la pression artérielle totale du battement du cœur. Ensuite, les capillaires aspirent et libèrent une quantité égale de liquide cérébro-spinal.

- Après avoir créé la Fondation Beckley, vous avez commencé à mener des recherches sur les effets et bénéfices éventuels de la trépanation. Qu'avez-vous étudié ?
- La grosse partie de notre recherche portait sur plusieurs personnes à différents stades de la maladie d'Alzheimer. Elle montrait que le liquide cérébro-spinal de ces personnes présentait une mobilité bien moindre que chez une personne saine. Le problème de ces patients n'était pas un manque de sang dans le cerveau, mais une évacuation insuffisante des molécules toxiques par le liquide cérébro-spinal. Ces recherches ont contribué à la mise au point d'un appareil permettant de mesurer ces données, signes avant-coureurs de toute maladie neurologique.

La trépanation peut-elle être une mesure préventive pour combattre ces maladies, et peut-elle avoir d'autres effets ? Voilà des recherches que j'aimerais mener dans le futur. Pour l'instant, ce ne sont que des hypothèses et rien n'est démontrable dans la mesure où je pense que nous n'avons pas, pour l'instant, les outils nécessaires afin de conduire des recherches en profondeur. Les recherches que nous avons menées sur la trépanation ne s'appuyaient que sur une quinzaine de personnes, et ce n'est pas suffisant pour en tirer des conclusions.

- Comment envisagez-vous de mener ces recherches ?
C'est compliqué : même si la pratique de la trépanation n'est pas illégale, elle n'est pas vraiment légale non plus. C'est une situation très délicate. Ces recherches ne seront pas autorisées, il n'y a pas assez de preuves qui les justifient – mais on ne peut pas avoir de preuves sans recherches ! Je trouve étrange que des gens puissent changer de sexe mais pas se faire trépaner, alors que c'est une opération bénigne. J'ai pris l'habitude de combattre les préjugés qui entourent la trépanation, et je n'ai jamais vraiment compris le tabou qui pèse autour de celle-ci. J'ai le sentiment que la société ne se rend pas service en gardant ce sujet sous le tapis, et je crois que la meilleure chose que nous puissions faire, c'est d'acquérir le plus possible de connaissances sur les états de conscience altérée et sur leurs potentielles applications. Les sociétés traditionnelles reconnaissent le processus chamaniste : le changement de conscience à travers le jeûne, la danse ou l'ingestion de substances psychoactives. Ils reconnaissent que c'est une partie importante de la cohésion sociale et des décisions quant aux directions à imprimer sur la société.

- Vous savez j'ai un fils autiste et j'ai décidé de tenter la trépanation pour stimuler les neurones et synapses endormies de son cerveau. Mais auparavant je veux tenter l'expérience moi-même, accepteriez-vous de superviser l'opération ?

- Certainement et je suis honoré d'une telle confiance.

Trépanation
À 12 ans 1960, opération de mon père et de Sophia

L'encyclopédie de mon père, qui date de 1912, précise que la trépanation était à cette époque utilisée pour traiter les troubles mentaux. On disait de cette pratique qu'elle « laissait entrer la lumière » ou qu'elle « laissait sortir les démons ». La trépanation est la plus vieille opération chirurgicale du monde, elle remonte au moins à 10 000 ans avant Jésus-Christ, et a été pratiquée par

différentes civilisations sur presque tous les continents. De l'Amérique du Sud à l'Europe du Néolithique, cette pratique a une histoire riche et très diverse. Shiva, le dieu hindou de la conscience altérée, avait lui-même subi une trépanation ; cette opération était également pratiquée par les moines tibétains et, à notre époque, en Afrique.

Mon père rencontre à Londres Howard Lester et Henry Littleway au Colin Wilson Institut Fondation de recherche expérimental avec qui il correspond depuis plus de 3 ans sur mon cas.

Voici la transcription d'une longue lettre, ici résumée

Comme nous tous votre fils est capable de se consacrer à autre chose que le présent. La différence après l'opération est qu'il sera capable de vivre le passé comme au présent. Il sera capable de se consacrer à autres choses que ses préoccupations de l'instant. Cette capacité de sortir de son corps, de contact avec une source d'énergie mentale inouïe n'est pas normalement à notre disposition.

Votre fils Ganesh en devenant conscient de ce nouvel horizon atteindra ce nous appelons une objectivité contemplative orientée vers l'évolution spirituelle de l`être. Il deviendra comme le Ganesh indien un *Vighmeshvara* qui selon la définition populaire veut dire « celui qui écarte les obstacle ». C'est sans doute la divinité la plus populaire de l'Inde : C'est le dieu du savoir et de la vertu. Dorénavant l'expression de son moi profond s'affirmera non pas dans la domination sociale stérile des autres mais dans la recherche de l'expérience de valeur créatrice.

Le rôle de l'implant dans le cortex frontal stimulera l'acquisition des points de mémoire nécessaires à la connexion permanente du cerveau à cette source d'énergie. Plus besoin de drogue comme auparavant pour stimuler la création. D'ailleurs, cette mystérieuse source d'énergie située à l'intérieur de nous n'est-ce pas là que les poètes et les mystiques viennent s'abreuver. Comme si l'art, la science et la religion poursuivaient le même but soit une quête d'horizons toujours plus vaste. Était-ce cela l'histoire de l'humanité, acquérir inéluctablement des points de mémoire ? Nous le croyons, non seulement pour l'humanité mais pour aussi tout le vivant. Vous cherchiez le sens de la vie ? Eh bien le voilà ! : le sens de la vie est de créer du vivant toujours plus performant. On naît animal mais on devient humain grâce à la solidarité et la collaboration dans l'acquisition d'information telle que révélée par Louis de Broglie, prix Nobel de physique

Chaque particule possède une mémoire cumulative et son comportement va en augmentant en franchissant des seuils, des paliers. Ce qu'il faut comprendre est que toutes les particules de l'Univers disposent d'un jeu de symboles à leur disposition, certaines particules seront de hautes définitions, d'autres de basses un peu comme le nombre de points de résolution sur un écran de télé haute définition versus un écran standard. Il reviendra au mathématicien et physicien Louis de Broglie de formuler que chaque particule possède un "regard" vers l'extérieur appelé "onde psi" accouplée à une mémoire intérieure appelé "champ sigma" qui permettent un choix de comportements selon le jeu de symboles qu'elle dispose; ce choix repose donc sur des "points de mémoires". Par la suite, le théorème de Bell prévoit qu'une particule est capable d'enregistrer immédiatement le changement d'état d'une autre particule éloignée de plusieurs années-lumière.

Les savants calculs brogliens (fusion des particules à spin) permirent aux physiciens d'avoir un regard neuf sur la matière. Ainsi le monde minéral posséderait un jeu de 256 positions de mémoires, le végétal, palier suivant, avec ses 65, 536 positions, l'animal avec ses 4 milliards de positions de mémoires, l'être humain avec ses 18 milliards de milliards de positions de mémoire et la prochaine étape donnera jour à une entité possédant 340 milliards, de milliards de milliards de milliards de positions de mémoire.

Si nous nous plaçons au niveau des particules élémentaires et au

niveau atomique, nous nous apercevons que pierre, fleur et blanchon sont identiques. Ce n'est qu'au niveau des molécules que des différences importantes apparaissent au niveau des écarts de matière entre le monde minéral et le monde organique. Ainsi le blanchon apparaît grandement plus structuré que la fleur et la fleur plus que la pierre. La différence fondamentale entre "l'inerte" et le vivant est tout simplement que l'un est plus riche en informations que l'autre et à l'intérieur du monde vivant, les espèces elles-mêmes ont toutes quasiment un bagage informationnel identique à quelques gênes près.

La vie est donc de la matière mieux informée que l'inerte caractérisée par son évolution et il existe bel et bien un passage continu de la matière inorganique vers la vie tel que constaté sur les stromatolites, ces pierres que l'on appelle des «bio constructeurs». Ce sont des roches enveloppées d'une mince couche de bactéries microscopiques qui constitue la partie vivante de la roche. Les stromatolites sont donc des structures organo-sédimentaires dépositaires des premières manifestations de la vie sur terre. On parlera alors de «criticalité auto organisée» : à partir d'un seuil critique de développement, un système a tendance à atteindre spontanément un niveau supérieur d'organisation ou de performance sous un mode plus complexe. On parle ici de propriétés émergentes. Cette évolution peut se faire soit sans transition, soit passer par une phase "chaotique", comme une sorte d'indécision. Celles-ci deviennent finalement observables lorsqu'elles vont dans le sens d'une organisation nouvelle.

Richard Buckminster Fuller a proposé de nommer « synergie » la conjugaison de plusieurs fonctions assurant l'émergence d'une fonction unique distincte. La synergie (du grec synergos signifiant "travailler ensemble") se réfère au phénomène dans lequel plusieurs facteurs ou influences agissant ensemble créent un effet plus grand que la somme des effets attendus s'ils avaient opéré indépendamment. Les chercheurs chiliens Maturana et Varela transposèrent le phénomène synergétique à la biologie qu'ils désignèrent sous le terme "autopoïèse" (grec auto (soi-même), et poièsis (production, création). Il définit la propriété d'un système à se produire lui-même et à se maintenir, à se définir lui-même. Ainsi l'idée d'auto organisation «correspond en très gros à l'hypothèse d'un programme qui se programmerait lui-même.

L'exemple d'un système auto poïétique est la cellule biologique. La cellule est faite de composants biochimiques variés, comme les acides nucléiques et les protéines, et est organisée dans des structures limitées comme le noyau de la cellule, diverses organelles, une membrane de cellules et le cytosquelette. Ces structures basées sur un flux externe de molécules et d'énergie " produisent " les composants qui, à leur tour, continuent de maintenir la structure contenue, ce qui permet la croissance de ces composants.

Pour Darwin il ne fait pas de doute, comme il le dit lui-même dans *L'Origine des Espèces*, que l'embryologie est « un des sujets les plus importants de toute l'histoire naturelle. Elle a en effet apporté une contribution inestimable à la théorie de l'évolution des espèces ou « théorie de la descendance » selon laquelle toutes les espèces actuelles descendent d'une même espèce ancêtre dont elles se sont progressivement différenciées au cours du temps en accumulant des caractères nouveaux. L'embryologie venait confirmer cette théorie de la descendance, l'étude du développement de l'embryon apportant en effet des informations sur l'évolution de l'espèce à laquelle il appartient. On était frappé par la ressemblance qui existe entre les branchies dont est pourvu l'embryon humain à un stade de son développement et les branchies des poissons. On en concluait que chez les êtres vivants la succession des stades du développement embryonnaire reproduisait fidèlement la série des stades évolutifs qu'avait traversés l'espèce. Le foetus résultant de cette union passe sa vie embryonnaire dans un liquide amniotique rappelant l'environnement aquatique de nos ancêtres.

On disait alors que le développement de l'embryon « répétait » ou « récapitulait » la série de ses ancêtres. Ainsi sa queue, qui se résorbe ultérieurement, représente notre stade reptilien ancestral. La fécondation récapitule l'aube de la vie. Le fœtus, dans la matrice de son océan symbolique, traverse ensuite tous les stades ancestraux, de

l'amibe primitive à l'être humain totalement formé. La naissance récapitule la sortie de l'eau vers la colonisation de la terre ferme par les reptiles et les amphibiens, tandis que la période de latence, qui suit la sexualité infantile et précède la maturité, correspond à la torpeur induite par les époques glaciaires. L'humanité, sous l'influence des privations que les incursions glaciaires lui imposaient, est devenue globalement anxieuse. Le monde extérieur, qui jusqu'alors était essentiellement bienveillant et satisfaisait chaque demande, se transforma en une multitude de périls menaçants. Freud interprète les névroses de transfert comme des récapitulations de comportements développés par l'homme pour affronter les difficultés de la vie durant les périodes glaciaires. La névrose correspond à notre difficile résolution des conflits associés à l'âge glaciaire. Il nous fallut mobiliser une énergie et une réflexion énormes afin de régler notre vie pour surmonter l'hostilité de l'environnement.

À l'origine, les hommes vivaient libres jusqu'à ce qu'un événement extérieur, une attaque ou une ruse vienne les asservir. Le passage de la liberté à la servitude relève alors d'un accident de l'histoire humaine qui a provoqué la division de la société. Elle correspond à la naissance du pouvoir politique à l'intérieur du clan. La servitude de ceux qui soutiennent activement un chef capable de les sauver. Ainsi la servitude volontaire devient une résignation d'un peuple qui a oublié le caractère naturel de sa liberté, vivant sa servitude comme une seconde nature. D'autres hommes viennent alors au monde et n'ont jamais connu l'état de liberté dans lequel vivaient leurs aînés et en ignorent même jusqu'à son bénéfice. Les hommes ont oublié qu'ils ont été libres un jour et que cela faisait partie de leur droit le plus naturel. C'est alors la coutume de la domination qui est la première chaîne de la servitude. Les hommes ne savent rien, hormis qu'ils sont sujets: il en a toujours été ainsi, pensent-ils.

Le déroulement entier de la vie humaine - du coït parental à la mort finale des enfants – serait comme une récapitulation de la fresque gigantesque de la totalité de notre passé évolutif.
La trépanation de mon père se passa sans histoire, il appela immédiatement Sophia et la convainquit de venir se faire trépaner sur le champ.

1963
C'est lors d'une exposition présentée au par le département d'Anthropologie intitulée : Les Vénus paléolithiques, que Sophia effectua son premier saut dans le temps. L'alignement des Vénus sur leur socle surtout les vibrations qu'elles émettaient servirent de fil conducteur à son esprit en ébullition. Les images apparurent comme attirés par un puissant aimant. Elle assista à l'entrée des mâles dans la caverne alors que les femelles restaient au village.

Dès leur entrée, chaque membre plongea ses deux mains en forme d'écuelle dans tonneau creusé à même la pierre et en retira un liquide jaunâtre à base d'amanite, un puissant narcotique qu'il s'empressa d'ingurgiter avant de s'asseoir au son du tambour. La mélopée lancinante accéléra les effets hallucinatoires de ce que l'on a appelé depuis des "rêves éveillés". Certains avaient la sensation de voler, d'autres parlaient avec des animaux, d'autres encore pouvaient se transporter instantanément d'un lieu à un autre et d'y rencontrer des êtres fabuleux. La cérémonie se termina par une séance de masturbation collective ; chacun ayant sa propre statuette avec des seins volumineux.

Sophia avait accès in situ à l'un des archétypes fondateurs du Paléolithique, la mère génitrice qui 40 000 ans plus tard fut mis à mal lors de l'exposition Woman de l'artiste de Kooning au Musée d'art moderne de San Francisco. Entre ces deux dates, un fil conducteur, un dénominateur commun frappa Sophia comme la foudre : la victoire du patriarcat sur le matriarcat. Ces visions furent par la suite transcrites et réunies dans un essai : *La défaite historique du sexe féminin – suite et fin du patriarcat* qui frappa à son tour comme la foudre le mouvement féministe des années 1980.

Voici quelques extraits de son essai controversé mais extrêmement bien documenté.

« Le temps est donc venu d'essayer de comprendre pourquoi la femme se trouve chassée de la caverne ? Sur quoi, peut bien reposer cette exclusion. Revenons donc au monde de la chasse, car c'est de la chasse comme seul référant que l'homme «construit» son univers. Depuis longtemps déjà, le chasseur archaïque a acquis la conviction qu'il possède les forces de la mort parce qu'il contrôle le sang de l'animal. C'est par son intervention que le sang coule de l'animal d'où sa mort. Sa supériorité sur l'animal vient donc du fait que l'homme contrôle en acte l'écoulement du sang des «autres» et qu'il a surtout le contrôle sur son propre sang.

La femme est donc une énigme : non seulement, la femme n'a pas le contrôle de son propre sang (menstruation) mais l'homme, non plus, a aucun pouvoir sur ce sang qui coule. S'agit-il d'un pouvoir «sauvage» de la nature réservé exclusivement aux femmes, pire un anti-pouvoir spirituel.

« Ce qui est valorisé (...) par l'homme, du côté de l'homme est sans doute qu'il peut faire couler son sang, risquer sa vie, prendre celle des autres par décision de son libre arbitre; la femme «voit» couler son sang hors de son corps (...) et elle donne la vie (et meurt parfois ce faisant) sans nécessairement le vouloir, ni pouvoir l'empêcher. Là est peut être le ressort fondamental de tout le travail symbolique greffé aux origines sur le rapport des sexes ».

Or, nous l'avons vu précédemment : le sang est sacré. Pour le chasseur Homo sapiens, le sang coule de la vulve de la femme comme le saignement de la blessure de l'animal associé à la mort. La vulve qui saigne, c'est la mort; confirmée par la biologie, la femme menstruée est non-féconde. La perte du sang chez la femme est comprise par l'homme comme un «acte impur» qui la discrédite comme «courroie» de transmission du sacré par les rituels. La femme est exclue du «sacerdoce».

« C'est parce que femme et en tant que femme, c'est à dire en tant que deuxième sexe, le sexe de la nature, que la femme est exclue de

la fonction sacerdotale. (...) Le corps des femmes, plus précisément leur sang, semble, de façon plus ou moins consciente et explicite, la raison majeure pour leur refuser l'accès au sacrement de l'ordre et à la fonction sacerdotale ».

Mais alors pourquoi l'exclure aussi comme participante à l'assemblée ? Pourquoi la chassée de «l'église» pariétale, là où l'on célèbre la Vie spirituelle ? «Acte» impur = sang impur = être impur. Même si on reconnaît le caractère sacré de la femme à cause de sa transmission de la vie naturelle et terrestre, son «impureté» l'a rendu inéligible aux célébrations de la vie spirituelle. Mais encore pourquoi ! Nom de Dieu ! Justement à cause de lui, Dieu le Père; les grands totems collectifs sont presque toujours des animaux de sexe masculin.

« Dans une société et une culture masculines, légitimées par un Dieu masculin, « le refus dont la femme est victime, revêt un caractère sans doute sexuel », Interdiction de «communier à » son propre père. Interdiction de célébrer et de commémorer son propre père. Le tabou de l'inceste ainsi présent au cœur même des organisations sociales et religieuses. »

Qui dit fécondité, dit maternité, plusieurs statuettes en effet idéalisent les rondeurs maternelles : le culte de la mère-génitrice est fort répandu et bien établi par les statuettes sacrées... à la maison, au foyer.

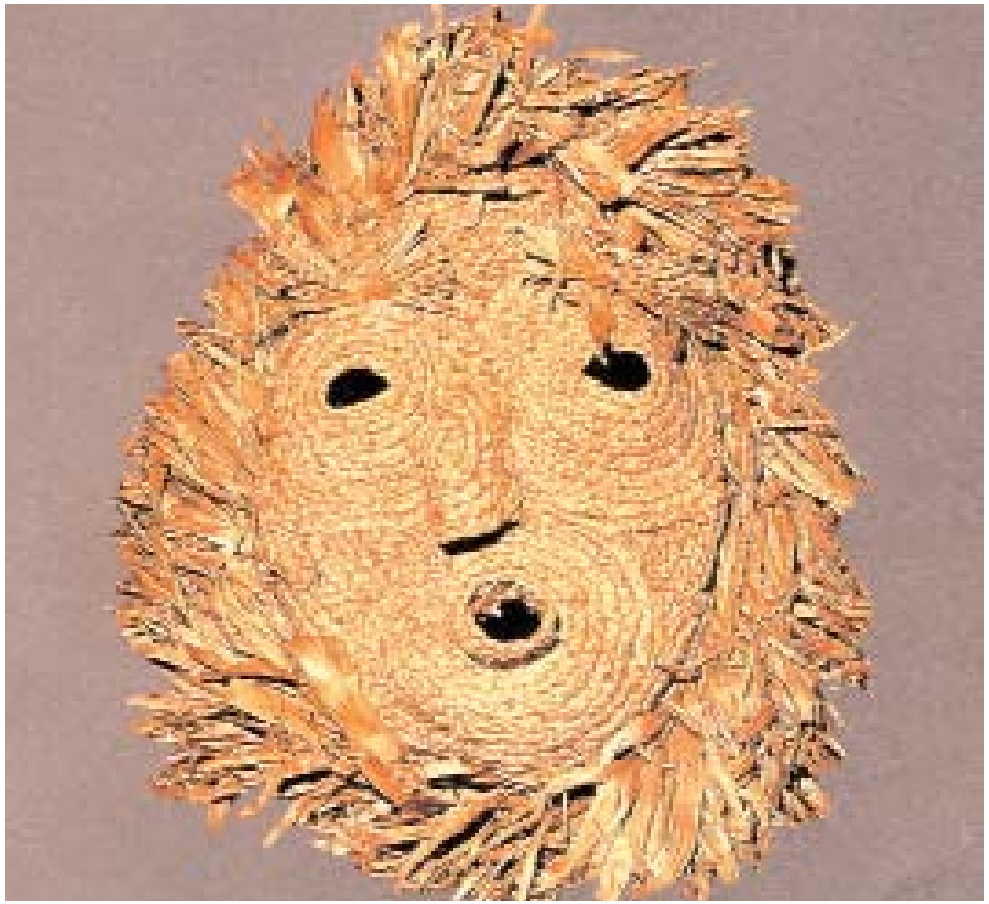
Par contre, plusieurs autres pourvues de seins volumineux, de vulve, de hanches et fesses proéminentes représentent, à bien des égards, le fond obscure du monde sexuel et marquent l'obsession de l'homme pour les attributs féminins au point de les difformer énormément. Cette difformité des seins et de la vulve est d'autant plus remarquée que les traits du visage sont absents des Vénus préhistoriques. Qu'ils s'agissent de la Vénus de Willendorf, de la Vénus de Lespugue, de la Vénus de La Ussel et enfin de la Vénus de Monpazier à la vulve particulièrement développée, nous remarquons que le «visage est une surface uniforme, sans yeux, sans bouche et sans oreilles»; tout le regard est centré sur les organes génitaux et rien d'autre. Ces Vénus sont les vestiges érotiques de la jeune et discrète pornographie primitive.

«Les caractères paléolithiques de l'image humaine se retrouvent dans les autres arts préhistoriques de la planète et nous aident à mieux comprendre la nature du dédoublement de l'être humain que constitue l'image humaine. La sexualité humaine occupe une place essentielle dans la naissance de la créativité artistique. La représentation féminine graphique ou plastique est traitée différemment de la représentation masculine. (...) Une particularité liée à la précédente est l'absence fréquente de tête (visage), des bras et des pieds dans les représentations féminines, sculptées ou gravées, et cela à toutes les époques du paléolithique supérieur».
Il y aurait donc un sexe spirituel, premier, masculin et un sexe naturel, deuxième, féminin. Ici, l'androcentrisme archaïque mute en sexisme : la maman et la putain.
« Le sexisme peut se dissimuler sous les idéalisations de la femme qui la maintiennent dans un ordre de subordination aussi bien que sous les attitudes de mépris ouvert ».
Aparté : androcentrisme : qui acquiert les caractéristiques du mâle, du masculin à ne pas confondre avec

anthropocentrisme : qui acquiert les caractéristiques du genre humain, homme et femme

Encore une fois, l'homme s'approprie une force féminine au point de la dévaloriser complètement : dorénavant les liens du sang entre l'homme et son totem seront transmissibles (rites initiatiques) de génération en génération, du père au fils : les liens du sang. Le long processus de dépossession des attributs physiques et psychiques de la femme poursuit sa route. L'homme ultimement doit posséder toutes les forces de la nature y compris celles que la nature a conférées à la femme.

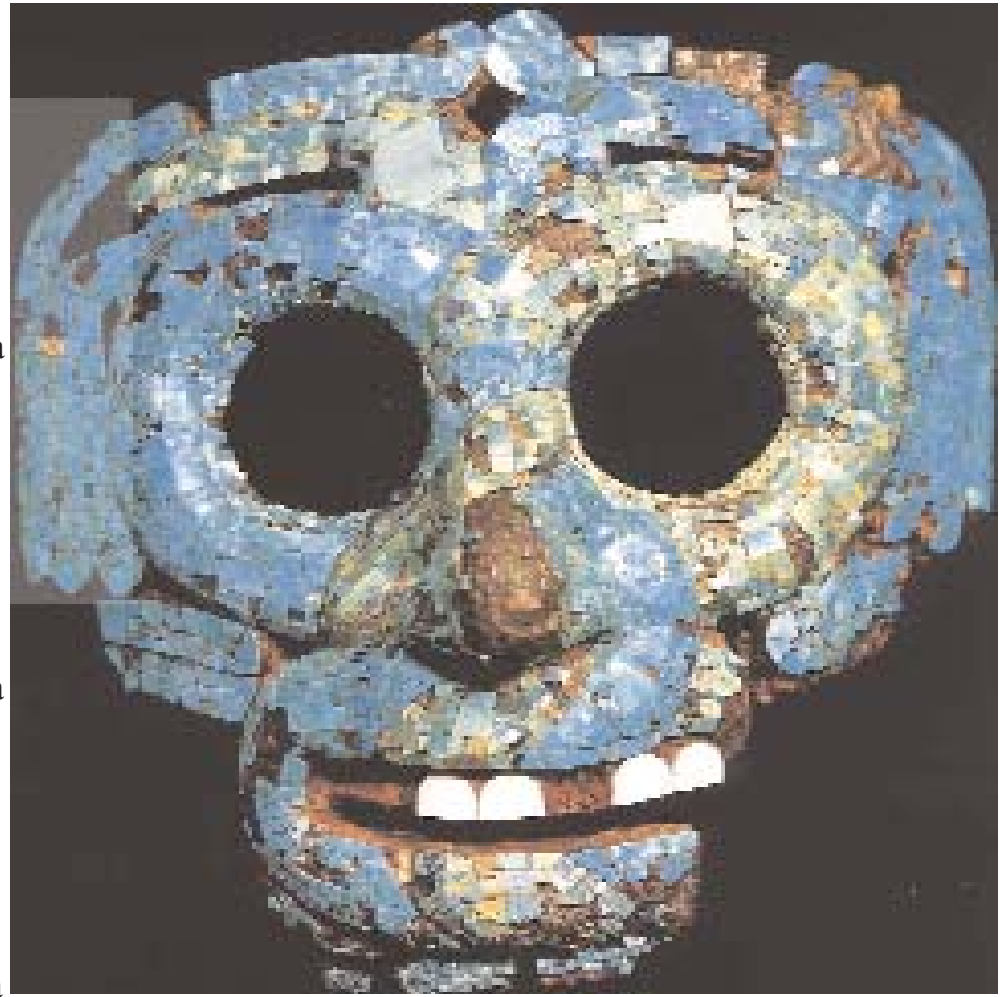
A l'intérieur de la caverne sacré, le langage atteint un pouvoir magico-religieux inouï grâce aux drogues naturelles dont certaines chamans connaissent le pouvoir. Les paroles chamanistes pré-extatiques (poésie) suggèrent la vision d'un monde mystérieux où l'âme voyage et rencontre d'autres esprits (Et le verbe s'est fait chair - mantra). La poésie chamaniste est transcendance, voilà sa force : l'homme peut quitter son espace terrestre, se détacher de la nature. C'est par la poésie que l'homme enfin perce le mystère de la transcendance initialement observée avec le feu et la fumée qui monte vers les cieux. Grâce à la parole poétique, le corps entre en extase, sorte de combustion interne telle (transe) que l'esprit acquérant les propriétés du feu, peut enfin s'élancer vers le Très Haut. Puisque les forces de l'anima sont terrestres, les Dieux de l'animus masculin habiteront désormais le ciel, domaine de l'Esprit.



Une chose est indéniable, la caverne paléolithique est une structure imposée à la nature, reflet du pouvoir de l'esprit. C'est la matrice, où s'exprime la vie spirituelle. Il est curieux que l'art rupestre, l'art qui s'exprime dans la noirceur, soit aussi celui qui permet le passage de la lumière intérieure qui ouvre le passage de l'âme. Elle est lieu de passage de la terre vers le ciel où l'esprit de l'homme rencontre son totem, son Dieu. Au niveau psychologique, c'est le lieu de l'individuation par l'initiation où le Moi s'organise et parvient à la maturité; une nouvelle relation s'établit entre l'individu et sa communauté, l'adulte mâle y acquiert sa personnalité.

Maintenant divisé, le processus d'individuation nouvellement entamé ne peut se réaliser sans la prise de conscience de l'autre (altérité). L'homme et la femme apprendront à se connaître, à découvrir leur place respective dans le grand échiquier de la nature, principalement dans la connaissance de leur sexualité. Des notions comme géniteur, fécondité, se révèlent. En somme, l'unité ancestrale de l'homme et la femme, la fusion des origines, ayant comme modèle biologique l'unicellulaire qui se complexifie en se divisant (binaire), accomplit le même cheminement complexe, cette fois-ci, par la conscience, la connaissance. Voilà la constante de l'évolution, plus la vie progresse, plus elle se complexifie. L'homme et la femme se découvrent des rôles différents mais complémentaires dans la sexualité.

C'est donc des bouleversements majeurs qui s'annoncent au niveau de la spiritualité et de l'expression artistique. Les images humaines se multiplient. En fait, on assiste à une véritable transformation du sacré où les forces surhumaines prennent la forme de l'homme. L'individu tend désormais à maîtriser son destin par des représentations de sa propre image. Toute nature, sauvage et mystique est à la mesure, à la portée de son action; l'homme est libre. L'homme, dès la période mésolithique (10 à 15 mille ans) s'engage résolument à transformer le monde. La terre, symbole féminin, maternel, bascule dans le camp du masculin; les statuettes sacrées de la femme-génitrice ont un nouveau compétiteur qui vient affaiblir davantage la symbolique de la Terre-Mère : la statuette masculine fait son apparition et sera objet d'un nouveau rituel : la cérémonie de sacralisation (messe) de sa propre image. L'homme assume ainsi complètement son rôle moteur dans le déroulement et la transformation du monde mystique et de la nature.



L'art sacré prend une tournure tout aussi révolutionnaire : l'homme commence à vouloir créer Dieu à son image.

« Ils (les crânes surmoulés) portent les restitutions des chairs et des chevelures par du plâtre et de l'argile, le regard étant représenté par des coquillages incrustés aux orbites. (...) L'image sacrée est empruntée au registre humain fondés sur ses propres restes anatomiques et transformés en «oeuvre d'art» par l'adjonction de matériaux. »

Si l'essence du Christianisme est l'Incarnation de Dieu en l'homme, on peut penser à rebours que la religion néolithique est celle de l'Incarnation de l'homme en Dieu.Par contre, puisque cet art sacré était associé au culte des ancêtres, on peut imaginer qu'il s'agissait d'une reconstitution du défunt. Pour la première fois, l'homme cherche à recréer une entité par sa seule adresse ou habileté dans la manipulation «savante» de ses propres restes anatomiques. L'homme commence à goûter aux joies de la création démiurgique.

Si les Dieux prennent l'image symbolique de l'homme, qu'advient-il de la femme? La découverte de la céréaliculture (graminées) et de la végéculture (tubercules) amène avec elle un bouleversement prodigieux des valeurs spirituelles. Un nouveau mythe sacré prend forme qui exprime la relation intrinsèque entre la femme/nature et la végétation issue d'un acte primitif, presque inné, exécuté par la femme depuis des lustres : l'enfouissement du placenta (eaux des origines) qui devient rite de fertilité de la Terre-Mère. Par ce geste, la femme se substitue à la divinité en possédant une puissance biologique sacrée qui donne naissance aux végétaux, les tubercules enfouis dans le sol. La signification du mythe est évidente : les plantes alimentaires sont sacrées puisqu'elles proviennent du corps de la femme divinisée. En

se nourrissant, l'homme mange une substance divine.

Le statuaire féminin devient, par le fait même, plus fidèle à son image mais reste toujours associé à la maternité, à la nature. Mais curieusement, c'est à cette époque qu'apparaît la statuette femme/serpent où ce dernier s'incruste au visage féminin. Cette association est tout à fait «logique» lorsque l'on sait que les champs cultivés servent de niches écologiques à plusieurs variétés de serpents qui se nourrissent de petits rongeurs et s'y reproduisent.

Dans toutes les civilisations, le serpent est un ancêtre mythique fondateur des sociétés parce qu'associé à la fertilité féminine. Pour contrebalancer ces forces agraires, les pasteurs nomades édifieront leurs propres symboles principalement axés sur la puissance en adoptant le taureau sauvage comme emblème spirituel. (À ne pas confondre avec le bœuf domestiqué, symbole agraire). Pour eux, c'est la semence abondante du taureau qui fertilise la terre. Le taureau est bien un animal primordial, que l'on retrouve dans l'art des cavernes du Paléolithique, associé à la force créatrice.

Changement tout aussi révélateur au niveau de l'espace sacré, on passe de l'ombre à la lumière; de la caverne au temple. En effet c'est au Néolithique ancien européen qu'apparaît une aire aux fonctions spécialisées bien délimitée dans l'espace du village. Ce temple confirme que l'autorité religieuse est désormais présente et qu'elle s'inscrit dans une convergence du pouvoir et du sacré.

Nous sommes au début de la cité. Les croyances animistes des chasseurs s'estompent pour faire place aux nouvelles religions. Les masques liturgiques, principalement en tête d'oiseaux, accordent l'importance aux yeux, passage du regard, de l'intelligence et de la force mystique. Statuettes et masques sont regroupés sur une sorte d'autel au fond du Temple. Autre effet sur le sacré, l'apparition de fonctions sacerdotales réservées à une élite masculine (prêtrise) qui dorénavant s'occupera à réfléchir aux destinés de la communauté. Et fait attesté par les découvertes archéologiques récentes, la femme, malgré sa force acquise dans la symbolique du monde agraire, est toujours absente de l'iconographie générale du Temple «européen». Ce qui n'est pas le cas en Inde, en Asie, en Afrique et en Amérique précolombienne.

Enfermée dans la sphère privée, la femme est responsable de la charge physique et affective des membres du groupe. Ses tâches domestiques parce que «naturelles» sont non-quantifiées, non-mesurées, non-évaluées donc non-rémunérées. Dépossédée de sa production, elle est donc tenue à l'écart du pouvoir social et politique. Les femmes deviennent les gardiennes dévouées loyales, les courroies de transmission par l'éducation de valeurs culturelles qu'elles ne déterminent pas. Car l'histoire est écrite au masculin. Le néolithique une histoire d'hommes, les premières cités-États, une histoire d'hommes, la Bible, les évangiles, le Coran, une histoire d'hommes, la philosophie greco-romaine, une histoire d'hommes. A part la procréation et quelques exceptions comme Cléopâtre, les femmes ont été exclues de l'histoire parce qu'elles ont toujours voulu être les gardiennes des traditions et non jamais revendiqué un statut autre par ignorance et surtout par la peur de l'ostracisme.
Mais plus encore, cette victoire sur l'anima porte en elle le «vrai péché originel» de l'humanité, le germe de toutes les répressions : la logique de la domination qui va du sexisme au totalitarisme. Affirmation confirmée par les travaux de l'École de Francfort (Adorno, Marcuse, Horkheimer, Benjamin, Habernas) dont *Dialectique de la raison* (1945) où l'on apprend « que la crise de la civilisation moderne ne découle

pas d'abord de la domination capitaliste. Notre monde a basculé le jour où l'homme a entrepris de dominer la nature» et moi de rajouter, dominer la nature et la femme.

Dans la civilisation mésopotamienne, la femme fait son entrée «officielle» au Temple, une entrée très remarquée, elle devient prêtresse sous les traits de Ishtar, à la fois, guerrière « la dame des batailles » et déesse de l'amour et de la volupté accompagnée d'un cortège de filles de joies; son culte est celui de la prostitution céleste. Les plaisirs de l'acte sexuel sont sacralisés.

Ainsi s'est constitué la trilogie originelle déesse-mère-prostituée, qui se perpétuera à travers les siècles et qui transitera avec quelques substitutions vers Astarté, déesse phénicienne, vers Aphrodite chez les Grecs, vers Vénus dans d'innombrables civilisations pour finalement intégrée l'histoire chrétienne par le trio Marie, la vierge, Anne, la mère et Marie-Madeleine, la prostituée. Cette dernière est la crainte ultime de l'église catholique. Si Madeleine est vraiment la compagne du Christ alors Jésus vivait en union libre et pratiquait une sexualité hors des tabous de l'époque.. L'amour libre pratiqué par toutes les sectes hérétiques y compris les hippies.

Car il est important de noter que c'est l'appropriation du domaine sacré donc des rites religieux et aussi de l'art par la confrérie des prêtres et chamans indépendamment d'un dieu masculin ou féminin qui détermine l'idéologie du pouvoir social et politique et le propage de génération en génération. Si bien qu'une société dite matriarcale qui vénère la Grande Déesse véhicule néanmoins l'idéologie masculine des rapports sociaux car les hommes se sont approprié la manifestation du mythe par la célébration, le contrôle des rituels.

Si aux origines du chamanisme, l'homme s'identifiait à l'animal, il en revêtait les attributs par le déguisement, on s'aperçoit très vite que le déguisement du chaman évolue rapidement vers la représentation féminine. Portant des costumes féminins où des seins y étaient dessinés, le chaman s'approprie les attributs de la femme pour mieux l'éliminer des célébrations. La personnification féminine du chaman/travesti permet de mieux communiquer avec les dieux. Ce n'est pas par hasard, si de tout temps, la femme fut investie du pouvoir de sonder la volonté des dieux et communiquer avec eux, comme la Sybille chez les Grecs (Jung) et «diseuse de la bonne aventure» d'aujourd'hui.

On voit bien que c'est l'institution religieuse contrôlée par l'homme qui a propagé les inégalités entre l'homme et la femme dans tout le tissu social et politique; ce que Montaigne décrit comme « la grossière imposture des religions.» Le clergé forme la société d'homme la plus drastique envers les femmes.

À la fin du Néolithique, tout est maintenant à sa place : la nature est de plus en plus soumise, le culte des morts et de la fertilité sont bien établis, les Dieux et Déesses agraires côtoient les icônes déifiées du chasseur paléolithique et du pasteur nomade, croyances et rituels sont célébrés au Temple décoré par des artistes mâles sous la supervision de «prêtres» masculins avec une cosmologie comportant le symbole du village comme «Centre du Monde» défendu par des guerriers aguerris. Bref, une «philosophie» générale de la vie, une culture où les pouvoirs spirituels, politiques et guerriers sont entre les mains des hommes en recherche de puissance.

Cette nouvelle puissance fondamentale s'actualisera dans la répression des forces de l'anima dans la domination du corpus social

par le patriarcat qu'il érigera longuement, patiemment en système politique.

« Nous savons (...) que le dimorphisme sexuel (ensembles des caractères non indispensables à la reproduction et qui permettent de distinguer les deux sexes d'une espèce) est enraciné dans les processus de reproduction et de socialisation des primates (...) Au cours de l'évolution de l'humanité, ce "pattern" de base s'est enrichi des comportements complexes développés par la chasse. (...) Les différences sexuelles existantes furent encore accentuées. (...) L'une des conséquences les plus importantes de la chasse comme mode d'existence fut d'accentuer la différence entre les comportements des hommes et ceux des femmes. (...) Si nous nous rappelons qu'à ce stade de la civilisation primitive de la chasse, la taille du cerveau passe du simple au double (...), nous pouvons prendre la mesure des procédés que la sélection a mis alors en oeuvre et qui ont dû être d'une efficacité énorme. L'ancienne structure d'association des primates s'est transformée en une impressionnante structure nouvelle, celle de la chasse coopérative. (nda- origine de la diplomatie (alliances). De là aussi résulte que la politique est une «affaire d'hommes», avec ses comportements d'intimidation, sa phraséologie, ses réglementations écrites, ses vanités, ses conceptions bizarres de l'honneur: on a peur de paraître faible, on est disposé au combat et à la guerre, on fait étalage de grandeur virile et d'exaltation de soi-même. (...) Ces mécanismes de sélection ont influencé sur le comportement de tous les types masculins et produit ces résultats extravagants mais bien réels qui semblent si chers au Moi des hommes.

« Des travaux récents de l'anthropologie culturelle comme *L'un et l'autre sexe*, 1975, de Margaret Mead, on ne pouvait que retirer l'impression qu'il n'y a rien que l'on puisse considérer comme une nature spécifique de l'homme et de la femme. Mais si sujette à variation et à divergence que soit la répartition sociale des rôles entre les sexes selon les civilisations, la division multimillénaire du travail entre eux : chasse d'une part, maternité et éducation des enfants d'autre part, n'en a pas moins conduit à certaines constances que l'on peut définir en les radicalisant, par les oppositions polaires entre tuer et donner la vie, guerre et paix.

D'ailleurs, aucune société dite de nature et/ou matriarcale a survécu à son contact avec l'Occident patriarcal. Que l'on pense aux Amérindiens tant du Nord que du Sud.

Nous avons vu l'importance accordée au sang dans son rapport de filiation (lien du sang) entre dieu et l'homme et de son tabou (sang menstruel) qui exclue la femme du sacré ou plutôt qui relègue le sacré de la femme dans une sous-catégorie qu'est la religion domestique dont le temple est le foyer et les membres, la famille. Ce rapport au sang est à la base de la construction sociale de la différence homme/femme. D'autres pensent que l'incapacité des hommes à procréer justifie leur filiation avec Dieu. Peu importe car c'est justement parce que l'homme occupe la caverne comme lieu sacré qu'il peut se placer en position de domination. Ce qui lui permet de déterminer son idéologie, d'affirmer sa vision comme universelle : celle qui régit et définit le type de société et les rapports entre membres. Si bien, qu'il y a deux sexes naturellement différenciés mais une seule culture androcentrique; la victoire de la raison (animus) sur la nature (anima).

« On aboutit à une dichotomie quasi-absolue. L'homme, placé au centre de l'édifice social imaginé, est seul du côté de l'universel, du général, du social et du culturel. La femme est définie par rapport à lui et la différence qu'on est contraint de lui reconnaître ne peut être ni sociale, ni culturelle; elle relève du domaine biologique; la femme est du côté de la nature ».

Selon la pensée hindoue, la femme ne peut vouloir par elle-même, c'est l'homme qui décide; la femme est écartée du savoir très jeune pour s'occuper des travaux domestiques. Le taoïsme en Chine, le shintoïsme au Japon lui réserve un sort identique, malgré l'existence de philosophie comme le Yin Yang chinois pour qui le masculin et le

féminin sont complémentaires et non affectés par des catégories inférieures et supérieures, malgré l'existence de la déesse Amaterasu et du dieu Susano-o qui assure l'équilibre dans la société japonaise et dans l'Univers, ces sociétés demeurent quand même dominées par l'homme. Selon le bouddhisme, la femme nonne n'a pas le même statut que le moine et sa réincarnation dans un homme est la seule manière pour elle d'échapper à son état d'infériorité.

Devant une telle unanimité internationale, Engels en tirera cette conclusion en affirmant que « la victoire de l'humanité » repose sur «la défaite historique du sexe féminin ».

« En effet, le matriarcat, tout comme la maternité, est un état de nature qui a dû être transcendé pour laisser place à la culture. Les femmes n'ont pu effectuer ce passage, faisant elles-mêmes biologiquement partie de la nature. Le rôle de civilisateur revient au sexe non défini par sa biologie, aux humains dégagés de la nature : aux hommes. Ils ont pu développer la culture, la civilisation en dominant la nature et la partie de l'humanité qui lui est assujettie : les femmes. (...) Si les femmes ont été prédominantes à une certaine époque, c'est parce que leurs qualités intrinsèques étaient indispensables au début de l'humanité. (...) La «défaite historique du sexe féminin» qui doit être comprise comme une «victoire de l'humanité», a donc été une étape nécessaire dans la progression des sociétés. La filiation patrilinéaire a alors remplacé la matrilignage, et la famille monogame l'organisation clanique, sapant du même coup les bases du «pouvoir» des femmes.

La «défaite historique des femmes», telle que formulée par Engels, est inadéquate et incomplète. C'est non seulement le sexe mais aussi le genre féminin qui est en cause : l'anima. Reliée à l'harmonie primordiale, les valeurs de l'anima tendent vers la réalisation de cet «état de nature» et cherchent ainsi à neutraliser, à absorber les élans pulsionnels de l'animus. Cette dualité est la marque de l'évolution, l'un tempérant l'autre. Car l'anima poussé à son extrême c'est l'immobilisme de la niche écologique et la mort. L'extrémisme de l'animus s'exprime par la destruction qui conduit elle-aussi à la mort. Les valeurs masculines (patrilinéaire) de la chasse venant bousculer les valeurs féminines (matrilinéaire) de l'Australopithèque végétarien voué à la mort. Par la suite, les sociétés horticoles venant tempérer les ardeurs destructrices des mâles-chasseurs et ainsi de suite.

Mais revenons à Engels quelques instants. La fameuse «défaite historique du sexe féminin» n'est pas définitive encore et le combat fait toujours rage. Car s'il y a recherche de victoire, c'est qu'il y a enjeu. Et quel peut-être cet enjeu si convoité depuis des millénaires que dispute l'homme à la femme, si ce n'est de soustraire à la femme le contrôle de la sexualité et de récupérer par diversions les pouvoirs de la maternité en retirant en sa faveur les mâles du pouvoir maternels.

Tabous sexuels et rites d'initiation seront mis en place à cette fin. Allons donc jeter un coup d'œil pour voir ce qu'il se passe à l'intérieur de la mystérieuse caverne, l'antre des chasseurs.

Le symbole de la caverne est assez évident, c'est la matrice de la deuxième naissance des mâles. Les jeunes initiés y apprennent que deux activités fondamentales assurent la survie du groupe : la chasse qui produit de la nourriture et la copulation qui produit des enfants. La domination du chasseur sur l'animal est lue comme la résultante d'une possession sexuelle; d'où notamment l'équation blessure = vulve dans les représentations symboliques de l'art pariétal du Paléolithique supérieur. Cette possession sexuelle sera transférée vers la femme qui à son tour subira l'interdit de la caverne sous prétexte d'éviter les relations adultères et incestueuses avec l'animal mythique. L'homme ainsi possède à la fois les puissances animales et contrôle les actes de fécondité féminins.

La culture interdit ce que la nature permet.

Mais l'enjeu est plus que cela. Le monde de la chasse s'exprime par

la puissance, forme des relations de dominant/dominé entre les catégories d'activités et les êtres. Rappelons-nous qu'à l'époque de l'Australopithèque arboricole, les êtres étaient soumis à très peu de contrainte hiérarchique :

«la collecte de nourriture, pour autant que nous le sachions, ne crée pas une division sexuelle du travail, car les deux sexes y procèdent de la même façon. »

Pour déterminer l'ordre hiérarchique, le droit de nature conféré par la chasse parlera à sa place qui «veut que le vainqueur soit le maître et seigneur du vaincu. D'où il s'ensuit que par ce même droit un enfant est sous la domination immédiate de celui qui le premier le tient en puissance. Or l'enfant qui vient de naître est en puissance de sa mère avant tout autre personne, de sorte qu'elle peut l'élever comme bon lui semble et sans que sa responsabilité puisse être en cause.» Plus encore, si dieu il y a, il s'appelle Maman. La divinité Maman s'intéresse à nous personnellement. Et réciproquement, nous pouvons nous adresser à elle personnellement. Et elle nous entend personnellement et nous écoute. Elle sait donc si nous sommes bons ou méchants. Elle sait aussi nos prières. Pour l'enfant, Maman sait tout ce qui lui arrive. C'est comme si elle était toujours là à ses côtés. Mais d'un autre part, Maman sait tout ce que l'enfant fait. Notamment si l'enfant respecte les règles et les consignes de Maman. Qui n'a rien à cacher, n'a rien à craindre est la réponse spontanée qui monte de notre enfant de deux à quatre ans. Si je ne fais rien de ce que Maman dit qui est mal, elle ne grondera pas. J'appartiens au pouvoir suprême de Maman.

La lutte des pères et des mères pour la possession des enfants, principalement des fils est au cœur des enjeux sociaux. Retour au Paléolithique. Les rituels de la caverne servent donc à séparer le fils sous l'emprise de la mère. Plusieurs psycho-anthropologues commencent à se demander si le rituel d'initiation axé sur la séparation et les causes qui l'ont provoqué, ne sont pas eux-mêmes l'origine psychologique du conflit oedipien. Si bien que le complexe

d'Oedipe serait autant culturel que naturel et aurait servi à l'homme puisque la prohibition de l'inceste répond à cette double exigence de séparation et hiérarchie de contrôle en soustrayant le mâle du pouvoir sexuel (séduction/fascination) de la mère et des sœurs. Ainsi le mâle aurait converti en avantage culturel exclusif un processus naturel garantissant la bonne santé physiologique et psychique de l'espèce. Comment et pourquoi ?

Les hommes par l'initiation révèlent enfin aux mâles le pouvoir de leur sexe en comparaison de pouvoir négatif et isolant des femmes non seulement en ce qui concerne les relations sexuelles (inceste) mais dans tous les détails de la vie au quotidien (évitement et isolement dû aux menstruations). Devenus les gardiens de leur société, ils auront dorénavant le droit d'imposer aux femmes et aux jeunes une discipline dans le but de brimer toutes tentatives d'autonomie. Tous les rites initiatiques confèrent au mâle l'autorité nécessaire sur la femme en propulsant la supériorité masculine dans l'ordre du sacré.

Pour y arriver, le jeune mâle pubère doit subir des épreuves et des cérémonies. Les épreuves parfois cruelles sont d'ordre physique et moral car il doit faire preuve d'endurance et de virilité. Pour assurer la cohésion et la pérennité du groupe, les adultes lui font sentir leur autorité de diverses façons tout en lui donnant des instructions minutieuses sur son futur rôle. L'adulte révèle au jeune garçon son identité profonde tout en confirmant la défaveur qui frappe le sexe féminin. L'initiation détache le garçon de la mère, parfois il est obligé de quitter sa hutte, sa mère n'a plus le droit de voir son pénis. Il est prêt à se marier, a le droit de s'asseoir et manger avec les hommes, il peut prendre part au procès, y donner son opinion et faire la guerre.

L'initiation est une mise à mort, celle de l'enfant et une naissance, celui de l'adulte. L'homme s'empare de l'enfant de la mère, se l'approprie et le fait naître homme. Par la négation de la naissance conférée à la mère, l'homme légitime sa supériorité, retire la puissance du pouvoir maternelle à la femme, se l'approprie. Alors se produit une mystérieuse alchimie mystique et sacrée où l'homme devient à la fois mère sociale et père naturel. La femme ne peut que s'incliner devant telle magie : l'homme seul possède la capacité d'engendrer des fils adultes. L'initiation réussie démontre sans aucun doute la conquête de l'homme sur la femme au sein de la société et cette dernière, sous la menace de terreur psychologique et de contrainte physique, est mise en demeure d'honorer cette renaissance comme un pacte qui la soumet au sein de la famille et du groupe.

Voilà pour la "victoire" sur le sexe féminin. Maintenant abordons l'autre conquête, celle sur l'anima. Depuis sa naissance, le garçon est sous l'emprise du pouvoir maternel. « Au cours de l'enfance et avant l'initiation, le jeune adolescent est identifié et probablement s'identifie à une personne de sexe féminin, la sœur ou la mère. C'est en tant que tel qu'il aborde le cérémonial. »

«Parce qu'ils symbolisent l'autre sexe, les néophytes sont brimés, maltraités et les initiateurs qui leur font manipuler leur pénis les désignent comme leurs «femmes». (...) Tout semble se passer comme si à la fois le rituel tendait à faire éprouver concrètement l'issue inéluctable, en exorcisant la part de féminin qu'enferme le masculin. Il enseigne une loi de la société, en assurant la défaite de l'un et le triomphe de l'autre, en humiliant l'enfant de la femme pour glorifier l'enfant de l'homme, afin de préserver la pureté des membres du groupe qui ne contient plus que des hommes véritables.»

Adieu anima ! Le garçon qui refuserait l'initiation ou échouerait serait condamné par le groupe à vivre comme une femme. Probablement l'origine sociale du travestisme et de l'homosexualité.

L'homme craint tellement les pouvoirs de la femme qu'il ne croit pas que la seule initiation puisse perpétuer sa domination despote. La peur de la vengeance des femmes à qui ils ont volé leur enfant est telle qu'elle demande une protection à toute épreuve permettant

de maintenir le rapt accompli tout en affirmant le processus d'assujettissement du sexe faible au sexe fort. Ce sera le rôle des sociétés d'hommes, des confréries.

Les sociétés d'hommes ne sont que le prolongement de la coopération et de la complicité nécessaires à une chasse fructueuse. Le chasseur est pourvoyeur de nourriture au sein de sa famille, là est son devoir primordial, tout manquement est signe de faiblesse qui pourrait servir de prétexte à la femme pour déstabiliser le pouvoir du mâle et même le renverser; ce qui sera fait au Néolithique lorsque l'agriculture, domaine réservée aux femmes, supplantera la chasse et marquera le retour des sociétés dites matriarcales.
Les confréries masculines répondent aux besoins de solidarités des mâles envers l'accomplissement de leur responsabilité et ce, même en dépit des périodes de disette ou d'accident. «Donner et recevoir, tenir à la disposition d'autrui ce qui est à soi sont les impératifs d'une convention qui garantit à chaque homme d'être le partenaire d'un autre homme. Faute de quoi, il n'y a ni bien-être, ni survie. » Dans plusieurs ethnies, la femme fait partie de ce qui est mis à la disposition d'autrui, l'acte sexuel étant considéré aussi essentiel que l'alimentation.

Car la chasse et le partage de la nourriture induit une connaissance des choses matérielles, Par exemple, le chasseur comprend le premier que la nourriture possède une valeur en soi, comme si cette chose extérieure et naturelle parce que nécessaire faisait référence aussi à une réalité intérieure qu'est le désir de la chose. L'instinct est aussi désir. Le désir de posséder la nourriture, le désir de procréer avec la femme confère à ses instincts une valeur d'échange. Suivra la mise en place d'une structure comportementale basée sur l'échange : le système de troc auquel la femme fut vite intégrée comme marchandise. Ainsi il est faux de dire que la prostitution est le plus vieux métier du monde. Le lobbysme et le proxénétisme l'ont précédé lorsqu'un mâle secondaire fit pression sur le mâle alpha pour que ce dernier lui cède la femelle de ses rêves en échange de plus de nourriture.

L'assujettissement des femmes par son compagnon despote est l'acte primordial de domination sur lequel reposent toutes les formes sociales (totalitarisme, féodalisme, industrialisme, capitalisme, communisme) engendrées par la «civilisation» et toutes fondées sur la domination. Et maintenant nous savons pourquoi : parce que vivre dans des conditions égalitaires et non-répressives avec les femmes était impossible à cause du pouvoir immense que la nature leur avait conféré. La société des hommes devint le mécanisme de répression du mâle/culture envers la femelle/nature. Et faut-il le rappeler le droit de vote des femmes est apparu au 20e siècle soit près de 2 millions d'années après les premières hordes de chasseurs archaïques responsables de cette «logique de domination. »

Ainsi ces fraternités exercent partout un grand ascendant et jouissent d'un grand prestige sur lequel reposent l'idéologie, l'économie voire, la politique des groupes sociaux. Les délibérations sont discrètes et jalousement gardées hors de portée des oreilles féminines ou des non-initiés. Souvent les liens tissés entre hommes sont supérieurs à ceux établis à l'intérieur du couple désignant ainsi la place réelle de la femme dans l'échiquier social. «Un économiste a calculé que les femmes occupaient une position inférieure dans 73% des sociétés agraires et dans 87% des sociétés pastorales. » Pour éviter la révolte des femmes, la société des hommes doit inclure des mécanismes qui rendront les femmes complices de cette logique de domination qui les discrimine. La disparité entre les hommes et les femmes se heurte à un obstacle majeur : il est quasi-impossible de préserver la domination de l'homme si frères, sœurs, mères, pères, copulent et se marient entre eux. Un homme ne pourrait pas en effet traiter sa soeur, sa fille comme une marchandise ou comme une inférieure si des liens parentaux se juxtaposaient aux liens matrimoniaux. La prohibition de l'inceste, l'interdiction de rapports sexuels entre membres d'une même famille, répond à cette double exigence de séparation et de hiérarchie. Cette interdiction de contacts sera poussée dans certaines ethnies jusqu'aux interdictions alimentaires où la femme ne peut manger à la même table que l'homme, renforçant l'analogie décrite plus tôt entre nourriture et

sexualité.

D'un point de vue strictement mercantile, l'interdit de l'inceste a comme effet de raréfier les femmes disponibles et accroît ainsi leur valeur marchande. Pour compenser le manque et respecter la prohibition, le groupe doit se retourner vers son voisin et établir avec lui des modalités d'échange pacifique avec les amis et de rapt et d'enlèvement chez les groupes ennemis.

Ainsi l'homme rend la femme de son clan complice en la situant elle-même despote vis-à-vis les femmes étrangères venant des autres ethnies. Les femmes du clan assimilent donc les étrangères comme des sujettes qu'elles doivent maintenir dans une position subalterne le plus longtemps possible. Le transfert des femmes entre tribus préserve ainsi le pacte de solidarité masculine contre la menace de rébellion des femmes. L'anthropologue J.B. Birdsell à très bien décrit le subterfuge du troc des femmes et la situation de la femme étrangère au profit de l'homme :

«La condition de la femme y est telle qu'elle a peu de chance d'agir sur la langue, les cérémonies ou les fonctions des hommes dans la culture totale. Ces épouses importées sont des non-entités silencieuses, jusqu'à ce qu'elles aient appris la langue du groupe de leur mari; et à ce moment-là, elles s'intègrent rapidement à la bande ou à la tribu du mari.»

Aparté : À l'origine, la dot appartenait à la mariée et devait être utilisée par l'épouse en cas d'urgence. Au fil des siècles, le versement de la dot a été réquisitionné par la belle-famille accentuant ainsi le pouvoir des femmes du clan du mari sur l'intruse. L'étrangère est à la fois et doublement assujettie au despotisme des hommes et des femmes de sa nouvelle famille. Au décès de son mari, souvent, elle doit se remarier avec le frère du défunt afin de garder la dot à l'intérieur du clan.

Au sujet de la complicité des femmes envers le despotisme masculin, quelle ne fut pas la surprise de l'historien québécois Marcel Trudel lorsqu'il découvrit qu'en Nouvelle-France, les bonnes sœurs des congrégations religieuses et le clergé en général, étaient les principaux bénéficiaires du trafic des esclaves amérindiens.

La chasse ayant atteint son apogée et sa limite, il fallait trouver une alimentation complémentaire (agriculture) et des techniques d'approvisionnement créatives (l'élevage) pour faire face à la croissance démographique de l'espèce.

Devant cet accroissement démographique exponentiel est vite apparu la nécessité de contrôler ces êtres humains et régulariser les dynamiques et pratiques de la vie en communauté. Toute une construction collective d'individus, de clans, de métiers, de classes, de races et de nations sont ainsi en train de s'édifier. Le seul modèle sous la main, était celui de l'assujettissent des femmes par la coercition : la méthode despotique réservée aux femmes migra vers les hommes de «basses classes» ou étrangers à son ethnie.

La répression intervient lorsque les classes dirigeantes imposent leur volonté égoïste à ceux qu'elles dominent pour priver, exploiter et écraser les plus faibles. Ainsi se poursuit la logique de domination.

Les premiers : les prolétaires seront assujettis au travail mais libres, les seconds assujettis au travail mais esclaves surveillés par des guerriers qui assurent la cohésion sociale et la défense du territoire et des prêtres qui assurent la quiétude spirituelle de l'âme en échange de la fidélité temporelle au pouvoir. L'homme despote vis-à-vis de la femme continuera sa recherche de pouvoir par la barbarie totalitaire envers les autres impurs à son ethnie. La discrimination de l'homme envers la femme basée sur la peur de la sexualité et des pouvoirs reliés à la fécondité, le sexisme, a donc servi de modèle dans l'édification des éléments concordants du totalitarisme et du despotisme entre les hommes eux-mêmes : le racisme et l'esclavagisme.

À l'impureté de la femme polluée par le sang menstruel succéderont «l'odeur, la couleur, la texture de la peau, la forme du visage, le crêpage des cheveux» comme autant de souillures, signes tangibles de suspicion dans le but inavoué de domination d'un groupe en discriminant l'autre et qu'il convient de garder dans une position inférieure.

Les civilisations de «l'anima» se sont surtout développées au Paléolithique supérieur et localisées en Asie du sud-orientale. Plus tard en Asie de sud-est, l'horticulture s'est développée. Ce type de civilisation matriarcale basé sur une combinaison de chasse, de végéculture, d'horticulture s'est diffusé par la suite en Afrique tropicale, en Mélanésie, en Inde et dans les deux Amériques. Cet éloignement de l'Europe et du Proche-Orient leur a permis de croître en sécurité. Or comme l'explique Drewermann, aucune société dite de nature ou matriarcale n'a pu résister au choc de leur découverte et/ou de leur colonisation par le monde occidental. Par contre, cette recherche de l'harmonie, associée à l'anima, constitue, elle aussi une somme de modèles cosmologiques, religieux, sociaux et éthiques appartenant non pas à un passé révolu mais à une perpétuelle réactualisation.

La question est donc de savoir : Jusqu'où les valeurs de l'animus ou du patriarcat peuvent-elles croître au détriment de l'anima?

Depuis le néolithique, nous assistons à une véritable dénégation du chaman relié intrinsèquement au nomadisme. Il est le maître des pratiques mouvantes adaptées aux lieux et aux types de fréquentations. Il agit seul, n'a pas besoin de temple permanent mais surtout il a le pouvoir de contact direct avec les esprits. Il est le premier à emprunter les «chemins mystiques» vers l'au-delà, à établir le lien entre le Ciel et la Terre. Devenu rival religieux, le chaman sera combattu par toutes les sociétés sédentaires et voué au mépris. Identifié aux hordes barbares, aux peuples arriérés, il sera qualifié d'être maléfique possédé par les mauvais esprits et atteint de folie. Devenu suspect pour le pouvoir politique, le chamanisme sera progressivement proscrit et voué à la disparition.

Cette évolution religieuse fut marquée par la lutte de pouvoir entre les nouvelles castes de prêtres «urbains» et les chamans traditionnels identifiés à la «religion de la chasse» ou «religion de nature. » Tandis que la caste des prêtres représentait le courant de spécialisation générale de la société en différents corps de métier, le chaman lui déroutait toujours par sa polyvalence, à la fois, magicien, sorcier, guérisseur, devin.

C'est à ce moment que l'on remarque la multiplication des pratiques magiques et le développement des disciplines occultes, qui deviendront plus tard populaires dans tout le monde asiatique et méditerranéen. Une «religion» parallèle ne tarde pas à s'établir et à promouvoir ces valeurs plus «archaïques. » Le retour vers l'anima ? Et c'est les femmes qui perpétueront la survie de ces pratiques chamanistes. Tout ce monde dit occulte perpétuera les mythes, rites et rituels magico-religieux du paléolithique : lecture des viscères (oracles), le bestiaire archaïque intégré dans les signes du zodiaque; l'analogie entre les signes mystiques et la réalité permettant donc de maîtriser le temps et ainsi connaître l'avenir. Ces femmes seront proscrites et discréditées sous le vocable de sorcières.

Qui dit nature dit aussi sexualité !

Dès le Paléolithique apparaissent des statuettes pourvues de seins volumineux, de vulve, de hanches et fesses proéminentes représentent, à bien des égards, le fond obscure du monde sexuel et marquent l'obsession de l'homme pour les attributs féminins au point de les difformer énormément. Cette difformité des seins et de la vulve est d'autant plus remarquée que les traits du visage sont absents des Vénus préhistoriques. Qu'ils s'agissent de la *Vénus de Willendorf*, de la *Vénus de Lespugue*, de la *Vénus de Laussel* et enfin de la *Vénus de Montpazier* à la vulve particulièrement développée, nous remarquons que le «visage est une surface uniforme, sans yeux, sans bouche et sans oreilles»; tout le regard est centré sur les organes

génitaux et rien d'autre. Ces Vénus sont les vestiges érotiques de la jeune et discrète pornographie primitive.

«Ici nous nous trouvons mis en présence de la contradiction d'une société intensément masculine, dont les occupations majeures excluaient la femme excepté dans ses capacités secondaires de bouchère, de cuisinière et de tanneuse de peaux, et qui n'en élevait pas moins les fonctions et aptitudes particulières à la femme, ses facultés de plaisir sexuel, de reproduction et d'éleveuse d'enfants jusqu'à un point où la sexualité s'empara de l'imagination comme jamais auparavant. »

«Est-ce dire que depuis les origines de l'art et jusqu'à nos jours, dans le domaine du sexe, il n'y a rien de nouveau à part la technique et la façon de traiter les formes et les couleurs ? (...) C'est que les artistes eux-mêmes, aujourd'hui comme hier, restent de sacrés machistes qui refusent à la Femme le droit à l'initiative, le droit de vouloir, de décider, de faire. Au mieux, la femme qui de tous temps a régné sur les arts plastiques - et l'on s'en réjouit - n'a été qu'un objet de désir, une poupée gonflable dont l'artiste a pu faire tout ce qu'il voulait. Tantôt servante avec La Tour ou duchesse avec Goya; odalisque (esclave) avec Ingres et Matisse ou fruit exotique avec Gauguin; paysage avec Masson ou pin up avec Warhol, on l'a vu hanter les églises avec Van Eyck, faire la cuisine avec Greuze, tenir salon chez Boucher, fréquenter les alcôves de Fragonard, accueillir Toulouse-Lautrec au bordel, partager sa baignoire avec Bonnard ou Wesselmann. L'avènement de l'ère moderne ne lui a guère été profitable. On s'est surtout acharné à détruire peu à peu ce corps qui servait de référence à la beauté, à le transformer, à le simplifier, l'allonger, l'aplatir, le ballonner ou le faire éclater. On hésite entre le filiforme et le gonflé, le monstre ou la bête.

Dès le début du XXe siècle, le bordel, la luxure, la pornographie franchissent la grande porte des ateliers d'artistes. Il ne s'agit plus des corps éthérés de la Grèce antique ou du corps sensuel des romantiques mais bien de l'exhibition des organes de la copulation dans toute la crudité de l'acte sexuel.

«Tout art est érotique. Une ligne horizontale, c'était la femme allongée; une ligne verticale, l'homme qui la pénètre... » (Loos)

Dans les années 1940, la seconde guerre favorisa l'autonomie financière des femmes travaillant dans les usines à "l'effort de guerre". Les années d'après-guerre voient arrivées les filles du baby-boom. Mieux éduquées et surtout diplômées des grandes écoles, elles développent, elles aussi des goûts, pour une carrière et commencent dans la jeune vingtaine à faire face aux préjugés des hommes. Malgré cette opposition les femmes nord-américaines, en 1968, réalisent 33% des maîtrises, 13% des doctorats, représentent 37% de la population active. Le mouvement est lancé. En quelques années, tous les pays industrialisés sont touchés : Europe, Japon, Australie. Et partout ces femmes intelligentes commencent à se mobiliser contre la domination masculine.

Deux millions d'années après les premiers rituels des cavernes, les femmes redécouvrent que le patriarcat oppresse les femmes comme le capitaliste exploite le travailleur et extorque doublement les femmes par la non-rémunération du travail domestique et la discrimination salariale en milieu de travail. Le "deuxième sexe" découvre "la politique du mâle" (de Beauvoir/Millet). L'impérialisme de l'animus doit être combattu partout.

"La mort de Dieu, c'est aussi la mort de la déesse" (Haraway)

À l'image des peuples tiers-mondistes qui rêvent d'émancipation, elles entreprennent de rompre définitivement les liens avec l'establishment mâle. Comme la garçonne de l'après-guerre 1914-1918 qui en raccourcissant ses cheveux et ses jupes commettaient un geste politique d'émancipation, la femme des années 1970, elle, adopte les manifestations publiques comme stratégie. Parodies de gala Miss Monde, parades carnavalesques aux seins nus pour le bonheur des médias, ce goût de la dérision ne masque pas le sérieux

des revendications dont la principale est la rappropriation de son corps; *Notre corps – Nous-mêmes* étant le best-seller de l'époque.

Formées en collectif de femmes, les militantes découvrent par leurs prises de paroles que le manque d'éducation sexuelle, les viols, les agressions sexuelles sont responsables de nombreuses grossesses non-voulues qui se terminent souvent par des avortements clandestins qui mettent leur vie en péril. Devant ce constat, les femmes envahissent les cours de justice et politisent le débat en demandant la libéralisation de l'avortement et de la contraception et la pénalisation accrue pour les crimes de viols et d'agression ainsi que le droit au divorce.

Un jugement important, rendu par la cour suprême des États-Unis reconnaissant le droit à l'avortement, marque l'apogée du mouvement de contestation et sa plus grande victoire. Une décennie de combat aura servi à transformer radicalement la société occidentale, les liens familiaux, les rapports sociaux au travail et dans les loisirs entre hommes et femmes. Les années 1980 marque un relâchement des revendications maintenant que les luttes ont porté fruits. Maintenant "bien dans sa peau", la femme moderne se laisse griser par les illusions des publicités les plus affriolantes. Maître de son corps, elle se donne comme mission de le décoincer de millénaires d'oppressions, de frustrations, de refoulement. L'acte sexuel devient porteur de performance majeure du corps libéré. Depuis toujours, le mâle a célébré, a glorifié sa performance sexuelle virile comme un primate se frappant la poitrine à la Tarzan. Il n'est pas question d'être en reste. "Mal baisée", "mauvaise baiseuse", sont les insultes suprêmes envers cette femme nouvellement libérée : la jouissance devient donc nécessité, il n'est plus question de ressembler à ces vieilles bigotes d'un autre siècle.

«Construis-moi une femme au lieu de me dessiner un mouton. »

Tandis que le mouvement hippie considérait les relations entre personnes de même sexe ou non comme une expérimentation parmi d'autres plus que comme un tabou, la femme des années 1960 a oublié à qui elle avait affaire. La liberté exprimée dans les relations amoureuses servit de prétexte aux nouveaux marchands du temple pour commercialiser les premiers sex-shops vendant divers jouets sexuels (l'enseigne Good Vibrations à San Francisco était le premier) ainsi que la diffusion des films pornographiques et leurs projections en salle de cinéma apparus au sein de la communauté hippie. Depuis la préhistoire, le mâle a compris et contrôlé, comme premier proxénète, la valeur marchande du désir sexuel et la femme a oublié qu'elle porte toujours en elle le phantasme de la tentation marchande soit se vendre par elle-même au plus offrant. La femme s'est toujours bien accommodée de son rôle subversif et magnifié par l'artiste à la fois voyeur, proxénète et souvent «client». D'autant plus qu'en 1960-70, faire du porno était une source d'enrichissement facile; de l'argent vite fait en peu de temps sans contraintes, parfaitement «hip».

La représentation de la sexualité est marquée aussi par la domination masculine dans l'industrie musicale. Le rock représente la masculinité de la musique populaire contemporaine. Il est vrai qu'il

existe deux conceptions de ce dernier assez différentes : le cock rock et le teenybop. Ce premier correspond à l'expression explicite, crue et parfois agressive de la sexualité masculine. L'un des groupes passés maîtres dans ce genre précis reste les Rolling Stones qui adoptent une attitude dominatrice et vantarde, cherchant à rappeler à leur public leur prouesse et leur contrôle. Ils correspondent à l'image du chevalier servant brisant les hôtels et les groupies. Sur le plan musical, ce genre repose sur une franchise sexuelle du rythm'n'blues à laquelle est ajoutée une image masculine crue portée sur la dureté, le contrôle et la virtuosité. Le teenybop quant à lui est plus apprécié par les filles. Les idoles de ce dernier présentent une image basée sur la pitié de soi, la vulnérabilité et le besoin. La sexualité masculine y est synonyme de désir ardent portant uniquement sur des insinuations sur l'interaction sexuelle. Ces deux analyses tendent à valoriser le cock rock plutôt que le teenybop. De plus le public féminin est très réceptif à ce premier. L'illustration la plus explicite se trouve dans les foules constituées de filles s'égosillant lors des prestations des Rolling Stones qui sont pourtant l'un des groupes les plus machistes de leur génération. Le fait est que d'après moi l'arrogance sexuelle dégagée par Mick Jagger est perçue par la gent féminine comme une sorte de séduction dominatrice et sauvage. Plus leurs chansons sont outrageantes envers le public féminin, plus les filles se jettent au cou du chanteur. Le rock est souvent lié à la révolution sexuelle. Pour moi, la libéralisation de la sexualité s'est effectuée au travers de l'affirmation d'un certain machisme corrélatif à l'apparition du rock. L'image sexuellement dominatrice du jeune Elvis Presley – Elvis The Pelvis - eut pour conséquence de percevoir les premières scènes d'hystérie dues à une foule criarde de jeunes filles. De plus les rockers les plus connus du public restent exclusivement des hommes, ce qui conforte le rock dans une image masculine qui transgressera les genres jusqu'au Hip Hop.

Comment comprendre que les sex-shops se soient autant multipliés à partir de 1960 parallèlement à la montée du féminisme ? Comment comprendre qu'au plus fort des revendications féministes, de nombreux artistes et membres de l'intelligentsia de l'époque, y compris des femmes, se soient portés, sous prétexte de censure, à la défense de la pornographie et des salles de cinéma et des films classés X ? Si non qu'il est quasi impossible de restreindre l'impulsion sociale générée par la «mode du jour». Mais que se cache -t-il donc derrière ces images, quel discours entretiennent-elles avec la société ? Sinon, encore une fois, l'évident discours de la «défaite historique» du sexe féminin.

Toute la réalité psychologique refoulée par les contraintes sociales de la femme-objet est mise à nu dans la *Crucifixion* de Niki de Saint-Phalle. Cette femme crucifiée, aux bras coupées et au visage extatique exprime toute l'ambiguïté de la condition féminine. Tous les stéréotypes y passent. La crucifiée est à la fois une mère, comme l'indiquent les jouets qu'elle porte sur la poitrine; une putain dont les jambes écartées laissent apparaître un pubis de laine noire; une «mémère» avec ses bigoudis dans les cheveux; un mannequin de haute couture habillé en tissus colorés genre patchwork; enfin l'ensemble donne l'image de la femme comme martyre inconnu.

La victoire politique et juridique que les femmes ont obtenu, leur a monté à la tête au point de perdre le contrôle de leur corps, surtout de leur image sociale. Car ce que laisse miroiter l'esthétisme des magazines féminins, des films porno et de plusieurs oeuvres artistiques, est que la femme, socialement parlant, est devenue objet de jouissance collective de l'orgasmique stérile. Le corps des femmes qui veulent s'appartenir, est à nouveau dépossédé par le même esprit masculin des temps préhistoriques : la peur de la maternité comme puissance sexuelle qui nous échappe.

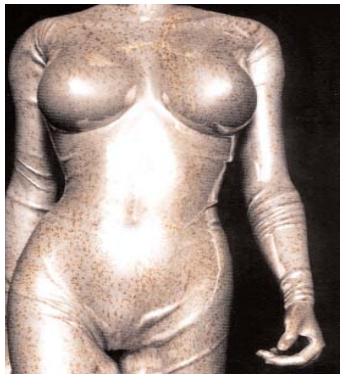
« Mais deux thèmes récurrents courent à travers cet art (pariétal), (...) l'un c'est la puissance et la grâce des animaux que ces peuples prenaient au piège ou chassaient : le bison, le mammouth velu, le cerf, le cheval, le bouquetin; l'autre est la merveille et le mystère de la sexualité, centrée sur les organes génitaux de la femme, (...) nous offrant une large répartition d'images de nus féminins, à l'intérêt centré sur la vulve, les seins, les fesses, tout cela agrandi, gonflé,

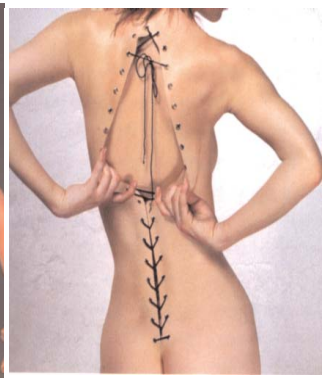
dans maintes figures... »

«Autrefois, les seins d'une femme servaient à nourrir les enfants, aujourd'hui ils servent à nourrir les cinéastes.» (Jules Romain)

Il eût été étonnant qu'en ce début du troisième millénaire, que la sexualité fût la seule dimension à rester hors de la domination de l'homme. L'illusion des temps modernes ou postmodernes est de croire que la sexualité a finalement atteint son accomplissement «ontologique». Nous oublions trop rapidement que le capitalisme est avant tout un système qui transforme toute réalité en marchandise et en capital, y compris la sexualité-spectacle.
N'est-il pas curieux que la fellation, la sodomie et le coït interrompu c'est-à-dire les trois pratiques ancestrales de la stérilité soient le point central autour duquel se déroule tout le «scénarii» du film porno soit la célébration du sperme stérile et du pénis éjaculateur. Le rôle de la femme, plutôt le corps de la femme devient accessoire non plus de l'accouplement mais de la masturbation. La finalité de la porno hétéro est un homme qui se masturbe en regardant l'image d'un homme qui se masturbe dans et sur le corps d'une femme.

«Les femmes sont les instruments interchangeables d'un plaisir toujours identiques» (Proust)





«En s'enchaînant ainsi à la porno comme pratique transgressive, l'homme et la femme ont débouché sur la logique de l'être jouissant de lui-même; d'où la tristesse émanant de cet univers, l'érotisme s'abîmant dans le silence des pratiques solitaires.» (Bataille)

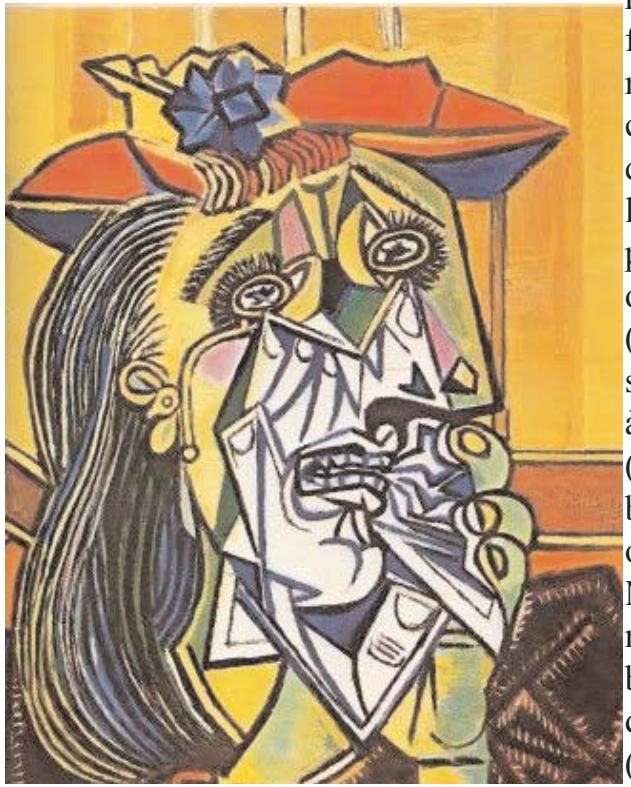
Car la porno intrinsèquement propose en elle une figure ténébreuse faisant davantage le jeu de la tyrannie que celui de la liberté. La femme «glamour», de la séduction et du rêve, la femme idéalisée de la Belle Époque tout en s'éloignant de la nature devint la diva du cinéma naissant. Et le cinéma européen esquissa le portrait fascinant de «la belle et la bête» au diapason avec les perceptions de son époque c'est-à-dire que la beauté féminine côtoyait des monstres masculins tels que Frankenstein, Dracula, Nosferatu.
Délaissant le corset pour le soutient-gorge, portant des robes raccourcies mettant à nu leurs jambes, le dévoilement public de la diva a eu un effet immédiat sur la vie privée de la Belle Époque en réhabilitant le corps sexué. Baisers passionnels, attouchements libidineux, dialogue coquin à double sens, la sexualité est mise en scène et projetée sur grand écran. Une nouvelle attitude du comportement amoureux voit le jour; amour rime de plus en plus avec amour charnel. Les seins et le fessier acquièrent en Amérique une valeur érotique démesurée à l'identique des Vénus préhistoriques comme le souligne la série des women du peintre de Kooning.

C'est à la sortie de l'exposition Women que Sophia décida d'écrire un autre chapitre intitulé *Le Corps glamour - des vénus paléolithiques aux vamps modernes,* où j'entrepris de démontrer, certains disent avec brio, que depuis le statuaire des déesses-mères du néolithique idéalisant les rondeurs maternelles, l'esthétisme féminin s'est raréfié. Durant toute l'Antiquité, le «beau sexe» est masculin. En Grèce, la perfection physique virile est valorisée, les nus féminins sont rares et appartiennent à l'ère tardive. L'impudique Aphrodite de Praxilène fit même scandale. La beauté féminine au Moyen Âge fut déconsidérée sauf bien sûr celle de la Vierge. La suprématie esthétique de la femme sur l'homme, pensons à la *Vénus* de Botticelli, est vraiment une invention de la Renaissance. Substituant le nu réaliste aux images idéalisées greco-romaines ainsi qu'aux modèles de la Renaissance, la *Vénus au miroir* (1648) de

Vélasquez est le premier tableau par lequel le scandale arrive. Ce premier nu profane met l'accent sur le fessier non plus strictement anatomique mais surtout érotique.

L'aristocratie en manque d'exotisme se délecte des livres coquins, pensons au Kama-Sutra indien, ramené des contrées lointaines et qui inspira des écrivains comme Zola, Flaubert et leurs descriptions de corps désirant et de postures suggestives; les fameuses scènes de chambre et les secrets d'alcôve. Pendant ce temps, une nuée de Vénus plus langoureuses les unes que les autres envahissent les cimaises. Pendant des décennies ces corps voluptueux au milieu d'une flore luxuriante et d'animaux sauvages serviront de contrepartie à l'éducation sexuelle totalement déficiente dans les institutions.

Une grande part de l'œuvre de Picasso tourne autour de la représentation de la femme souvent malmenée jusqu'à la cruauté dans des portraits qui défigure, déconstruit le visage humain. Il n'est pas le seul. Sculptures obscènes de nus féminins (Rodin), agglomérats de seins monstrueux soudés à une vulve géante (Lachaise), écrits blasphématoires et orduriers (Aragon, Miller), corps féminins métamorphosés en pénis bandés (Tanguay), dessins burlesques du coït (Picasso), dessin de sa future épouse baisant avec son meilleur ami (Dali), dessins initiatiques à la sodomie (Brauner), dessins surréalistes de femmes exibants «leurs» phallus et un oeil au fond du vagin (Bellmer), autoportrait de la masturbation (Schiele), photographie du travestisme, du fétichisme (Molinier), «fist fucking» sadomasochistes, (Mapplethorpe), êtres androgynes, nécrophilies, coprophagies et autres perversions sexuelles pathologiques (Witkin), pédophilie avec jeunes filles (Gette), pédophilie de femmes avec jeunes adolescents (Klossowski), mère photographiant sa propre jeune fille impubère affublée de bas résille, exibant son sexe et son anus (Ionesco), tissu-bannière «je pense donc je suce» (Messenger), vieille femme toute plissée s'exibant nue dans un parc (Fischl), saucisse dans l'anus et acte sexuel sur un lit de steak haché (Mac Carthy).



Après les affres de la première guerre mondiale, la beauté féminine revient en force durant les années folles tandis que l'homme s'enlaidit. Les collages et masques dadaïstes, pensons à la *Tête mécanique* de Hausmann, côtoient les corps mutilés, les visages défigurés des tableaux expressionnistes de Otto Dix. La beauté moderne de la femme vient suppléer aux horreurs de la guerre toute masculine. En fait, la diva aura un rôle identique aux femmes voluptueuses pleines de vitalité de Rubens; celui de conjurer la mort. Seule une femme exceptionnelle, une déesse moderne peut alors rivaliser avec les horreurs de la Grande Guerre.

Au contact de l'Amérique, le cinéma s'encanaille. Ce sont les débuts de la femme fatale, Pour les férus d'histoire, disons que la première fut Theda Bara dans *Embrasse-moi idiot*, (1915) film américain de Frank Powell qui créa la première star, celle pour qui fut inventé le mot «vamp» dont les caractéristiques se déclinent ainsi : «regard fascinant, effet de cerne, jeux aux antipodes du naturel, costumes luxueux, sensualité orientaliste, exhibitionnisme des poses et magnificence des cérémonies, perles et bijoux surabondants, culte de l'amour, destin fatal des victimes de cet amour. »

Cette femme tentatrice, l'Ève moderne, sera le pilier sur lequel

repose la phénoménale industrie cinématographique de Hollywood. Greta Garbo, Jean Harlow, Mae West, Marlène Dietrich, Élisabeth Taylor incarnèrent la femme impératrice, sophistiquée et sensuelle de l'après première guerre tandis que le second conflit mondial donna naissance à la «pin-up girls» aux soutiens-gorges pigeonnants (Rita Hayworth, Marilyn Monroe, Jayne Mansfield) fabriquée de toute pièce par le cinéma dans le but évident de combler les fantasmes des jeunes soldats américains perdus dans les tranchées outre-Atlantique. (Europe, Japon, Corée) Les revues érotiques prolifèrent sur les champs de bataille Si bien qu'il ne faut pas confondre libération sexuelle avec libération de la femme. Les corps dénudés de starlettes ont un caractère fortement idéologique et patriarcal.

Les poupées de Kooning

Les premières des Women sont assises convenablement, comme dans les portraits réalisés par Ingres au XIXe siècle. Progressivement, les figures deviennent plus tourmentées, aiguillonnées par les femmes prédatrices de Picasso peintes en 1929 “, elles laissent place “ à des femmes fougueuses, telles Women I (1950-52). “ “ En robe d'été ou en maillot de bain, debout ou assises, les Women de cette époque sont captivantes, obsédantes. “ Les femmes “ ont pris les commandes, elles font face au spectateur, une à une, seul à seul. “ “ Avec son regard fou et son visage exalté, la Woman I surgit d'un champ de coups de pinceaux qui se sont élargis et ont proliféré, et qui ne font presque aucune différence entre la figure et ce qui l'entoure. “ C'est dans cette série des Women, que l'on peut distinguer une certaine influence de Picasso : certaines difformités se sont glissées dans ce portrait. On remarque notamment le pied de la femme, qui est en fait un sabot du diable : le féminin est associé à une sorte de danger: “ Les femmes de de Kooning sont affublées de difformités corporelles, la vulve, les seins, les fesses, tout cela agrandi, gonflé, dans maintes figures, sorte de régression comme un surgissement inattendu des vénus paléolithiques. Le long processus de dépossession des attributs physiques et psychiques de la femme poursuit sa route. L'homme ultimement doit posséder toutes les forces de la nature y compris celles que la nature a conférées à la femme. Et l'art n'y échappe pas.

Depuis les origines de l'art et jusqu'à nos jours, les artistes, aujourd'hui comme hier, restent de sacrés machistes; les représentations féminines tanguant entre désir et répulsion devant le mystère de la sexualité. Les women de de Kooning avec leur regard fou et leur visage tourmenté disons-le haut et fort sont des déesses déchues pour ne pas dire des femmes battues dignes des films d'épouvantes de série B aux antipodes des revendications de la femme contemporaine que nous observons dans le cinéma de la Nouvelle Vague française. Elles sont hargneuses, féroces... comme des hommes, le féminisme lui-même n'est qu'un épisode du grand feuilleton sado-masochiste en cours.Toujours encore et encore le même scénario pictural depuis les fresques préhistoriques

« Mais deux thèmes récurrents courent à travers cet art (pariétal), (...) l'un c'est la puissance et la grâce des animaux que ces peuples prenaient au piège ou chassaient : le bison, le mammouth velu, le cerf, le cheval, le bouquetin; l'autre est la merveille et le mystère de la sexualité, centrée sur les organes génitaux de la femme, (...) nous offrant une large répartition d'images de nus féminins, à l'intérêt centré sur la vulve, les seins, les fesses, tout cela agrandi, gonflé, dans maintes figures... »

Tout s'éclaircit lorsque l'on sait que la représentation des animaux symbolise le désir de possession de l'animal lors d'une chasse réussie. Idem pour les vulves et les seins, le chasseur désire les posséder au même titre que les animaux, pour en retirer le pouvoir

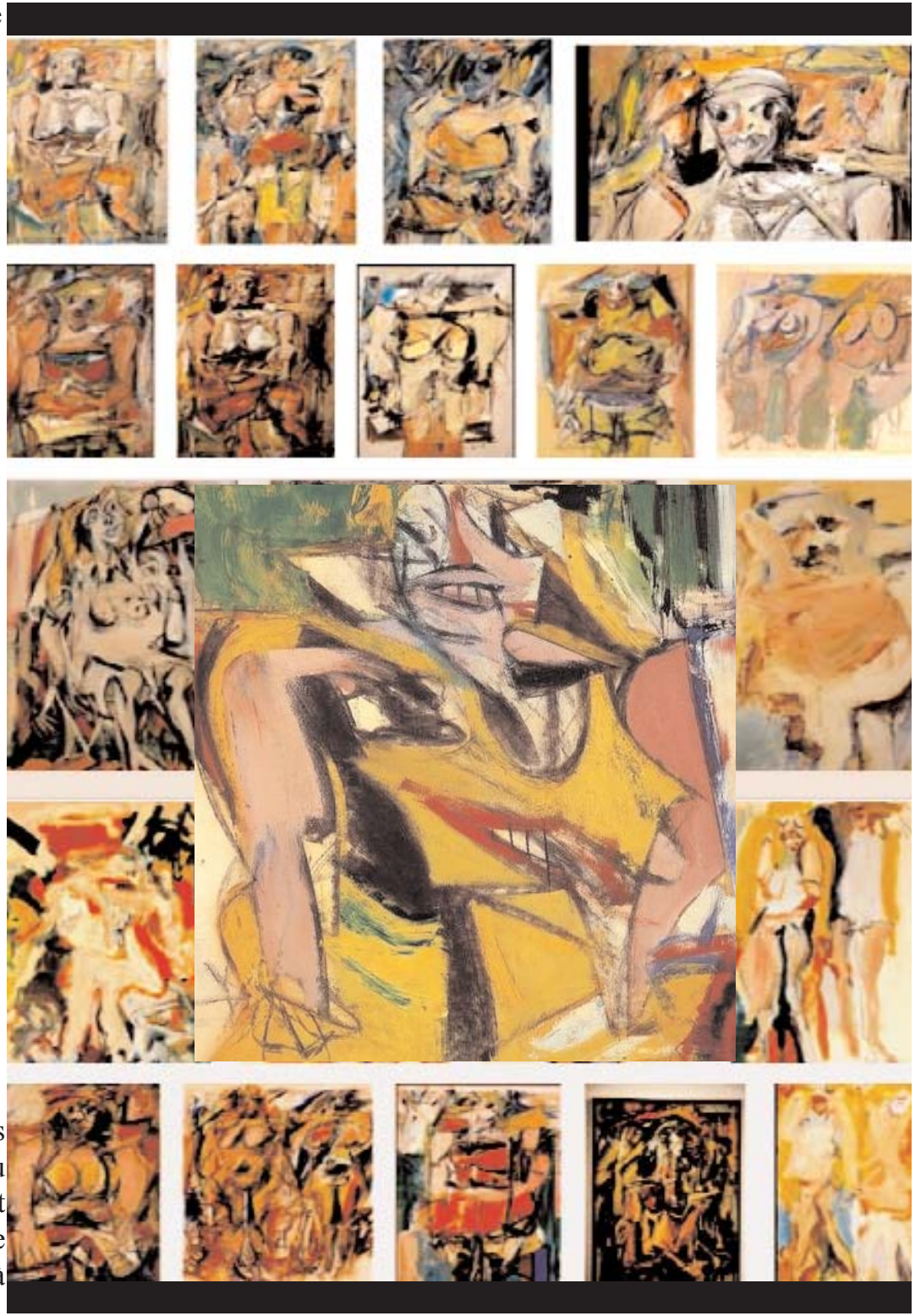
de leur mystérieuse force d'attraction. D'autant plus évident, que souvent, les organes génitaux et les animaux font partie de la même scène picturale.

D'ailleurs encore aujourd'hui, tout chasseur «consciencieux» vous confirmera que le bar de danseuses fait partie du rituel de toute chasse réussie.

«des filles, les cuisses ouvertes au bord d'une estrade, des (spectateurs) admis à fourrer leur nez, leurs yeux jusque dans le vagin de la fille, pour voir, mieux voir - quoi ? - se grimpant les uns sur les autres pour y accéder, la fille leur parlant gentiment pendant tout ce temps-là d'ailleurs, ou les rabrouant pour la forme. Tout le reste du spectacle, flagellations, masturbations réciproques, strip traditionnel, s'efface devant ce moment d'obscénité absolue, de voracité de la vue qui dépasse de loin la possession sexuelle. Porno sublime : s'ils le pouvaient, les mecs s'engouffreraient tout entier dans la femme - exaltation de mort ? »
Inutile de préciser que cet essai : *La défaite historique du sexe féminin* créa un véritable tsunami qui mis à rudes épreuves autant les institutions patriarcales que les mouvements féministes.

Après plusieurs expériences tout aussi révélatrices de la puissance patriarcale, y compris à l'intérieur même du corps professoral d'une université « gauchiste » comme Berkeley, Sophia décida que dorénavant elle consacrera à réactualiser tous les savoirs chamanistes dont les femmes étaient dépositaires principalement la médecine par les plantes.

C'est ainsi que lors d'un voyage quantique, elle rencontra les Natoufiens, un groupe des chasseurs-cueilleurs qui vivaient au Levant entre 10 800 et 8 200 av. J.-C. et dont la culture s'étendait d'Israël à la Syrie. Ils annoncent le néolithique avec une sédentarisation partielle qu'ils ont peut-être été les premiers à



effectuer. La découverte récente d'une tombe suggère fortement qu'ils aient aussi été parmi les premiers à posséder des chamanes. Une tombe contenant un seul corps qui semble indiscutablement être celui d'une femme chamane âgée de 45 ans, entouré d'un grand nombre « d'offrandes » parmi lesquelles 50 carapaces de tortues complètes, un pelvis de léopard, des os d'aigle royal, des crânes de martes et même un pied humain ! Précisément ce qu'on s'attend à trouver dans la tombe d'un chaman, hautement considéré par les siens pour ses capacités à entrer en communication avec le monde des esprits animaux afin d'intercéder auprès d'eux pour, par exemple, guérir des maladies. Un pilon et un mortier, qui devait servir à préparer des potions renforcent aussi la conviction que l'on est en présence d'une femme ayant le rôle de sorcier guérisseur dans la société des Natoufiens. C'est cette découverte qui incita Sophia à un voyage quantique vers le Néolithique.

Son témoignage confirma qu'un changement dans la vision du monde des humains était en marche alors qu'ils étaient en train de découvrir l'agriculture dans cette région du monde. Sophia accumula un savoir botanique impressionnant qu'elle transcrivait dans un livre que l'on appelait jadis, au Moyen-âge, un grimoire comme celui de Londres.
Ce grimoire de Londres, un manuscrit, appelé « Leechbook de Bald », a été écrit vers la fin du IXe siècle ou le début du Xe siècle. Conservé à la British Library de Londres, c'est l'un des plus anciens livres de médecine connus. Il comporte de nombreuses recettes de pommades et concoctions, comme un mélange d'œuf, de vin et de fenouil pour les engelures ou encore un aphrodisiaque à base de thé des bois bouilli dans du lait.

Possédant un savoir considérable, Sophia maintenant chamane-apothicaire possédait en plus un don pour découvrir les meilleures combinaisons possibles en vue d'une efficacité totale; une synergie résultant probablement des molécules qui optimisent l'activité mutuelle des différents composés ou alors des différents mécanismes d'action de chacun des ingrédients.

C'est ainsi qu'elle découvrit, breveta des formules tout à fait inédites comme l'artémisinine, un médicament antipaludéen dérivé de l'armoise qu'elle « imagina » après avoir lu d'anciens textes chinois. Elle puisa son inspiration dans la médecine ayurvédique indienne ou les anciens écrits du médecin grec Dioscoride qui ont inspiré bon nombre de médicaments modernes. Mais c'est dans un grimoire du druide Myrophorea découvert dans les hautes terres irlandaises, dans la région de Boho du comté de Fermanagh qu'elle découvrit l'existence d'une nouvelle espèce de bactérie à même d'endiguer la vague de « superbactéries » résistantes aux antibiotiques, fléau de la médecine moderne où les traitements chirurgicaux de routine devinrent risqués à cause des infections par des bactéries pathogènes multirésistantes.

Appelée Streptomyces myrophorea, la bactérie attendait son heure de gloire dans un ancien remède d'Irlande du Nord. La bactérie S. myrophorea constitue une nouvelle arme contre l'antibiorésistance. Elle produit des antibiotiques capables d'inhiber quatre des six superbactéries multirésistantes les plus préoccupantes pour la santé publique.

Par la suite, elle mit en évidence le rôle actif de l'alstonine et la serpentine présentes dans des plantes utilisées au Nigeria par les guérisseurs traditionnels qui font bouillir certaines plantes pour produire un extrait qu'ils administrent aux personnes souffrant de symptômes de maladie mentale.

Mais son fait de gloire fut de détecter dans des sédiments marins des bactéries vieilles de plus de 100 millions d'années qui ont été récoltées dans le gyre tropical du Pacifique Sud, une zone située au sud de l'équateur entre l'Amérique du Sud et l'Australie. Cette zone est réputée être « l'endroit le plus mort de l'océan », dépourvu de nutriments et de toute poussière continentale. C'est ici, enfouis dans une épaisse couche de 75 mètres de sédiments, âgés de 13 à 101,5 millions d'années et à plus de 6.000 mètres de profondeur que se cachaient les bactéries qui ont vécu au temps des dinosaures.

Elle mit ces bactéries dans un incubateur et les réanima. Que faire maintenant ? Elle décida de les remettre à un laboration de recherche qui finalement découvre que ces bactéries agissait sur les singes cobayes comme des tueuses de tumeurs cancéreuses. Au contact des tumeurs, les bactéries forçaient ces dernières à se drainer de leur nourriture : le sang enclenchant le processus d'apoptose initiant la mort des cellules cancéreuses.

L'Organisation mondiale de la santé lui remit le bâton d'Esculape : cet attribut hérité de l'Antiquité grecque représente un serpent s'enroulant sur un bâton.

Selon la légende, le dieu grec Asclépios (Esculape chez les Romains) tendit son bâton autour duquel un serpent s'enroula. Il tua la bête mais un second serpent apparut et ressuscita le reptile à l'aide d'une herbe mystérieuse. La vertu médicinale des herbes aurait ainsi été révélée ! Esculape devint dieu de la médecine, et sa fille Hygie, déesse de la santé... et de l'hygiène.

IMPLANT

Après l'implantation de l'impactite chez mes parents, une opération réussie sans séquelles négatives, il fut décidé de procéder à mon tour à la trépanation sauf que suite aux expériences menées par les deux chercheurs anglais, mon père proposa que deux impactites soient insérés, un de chaque côté du lobe frontal et reliés par des électrodes extérieures qui produiront un courant électrique permettant de relier le lobe droit à celui de gauche forçant les deux hémisphères du cerceau à travailler simultanément. Je sentis immédiatement le passage du courant entre les deux hémisphères amenant une sensation agréable de connexion entre chaque partie du cerveau comme des portes qui s'ouvraient me laissant découvrir les immenses possibilités de ces nouveaux pouvoirs. Après quatre séances d'activation électrique, la connection entre les deux lobes frontaux devint permanente. Cette ouverture mentale agissait comme si une nappe de brouillard était entrain de se dissiper.

Le premier stade de développement important de mon neocortex fut de constater que je pouvais éliminer toutes préoccupations subjectives pour saisir par la seule pensée la multiplicité objective du monde, sorte de contemplation objective où ma concentration n'est plus perturbée par des émotions personnelles. Sur le moment, j'ai décrit ça comme une « marée montante » : j'ai eu une sensation de montée, lente et douce, vers des rivages de bien-être. C'était très subtil. J'ai vite remarqué un changement très clair dans mes rêves : ils sont devenus bien moins anxieux.

Mon neurologue de père m'avait déjà expliqué auparavant qu'un des buts de l'opération est de bloquer l'anxiété émotionnelle négative caractérisée par l'émission d'ondes bêta qui nous empêche d'utiliser pleinement le potentiel extraordinaire de notre cerveau, ce dernier occupé à combattre la plupart du temps des pensées tout à fait irréalistes avec comme résultat notre incapacité mental de rejoindre le stockage d'informations primordiales. Les implants, appelés dorénavant des adamastos en l'honneur du premier homme biblique, devaient donc garder les portes d'entrées ouvertes et permettre à la conscience de pénétrer dans les méandres de notre subconscient et d'en favoriser l'expression consciente des souvenirs par le rêve éveillé.

Finalement de conclure mon père, le cerveau est comparable à un réseau électrique avec des entrées et des sorties de l'énergie mentale et l'ensemble des connexions cérébrales, c'est-à-dire le connectome est le siège social de notre identité, notre personnalité, de nos capacités cognitives, émotionnelles et de notre vie psychologique consciente et inconsciente.

Le neurone est l'unité première et le fonctionnement du cerveau dépend des connexions établies entre les réseaux de neurones. Chaque neurone est connecté à plusieurs milliers de neurones, ce qui correspond à un milliard de connexions par centimètre cube de cortex cérébral. On identifie plus de 150 aires cérébrales distinctes, participant d'une fonction spécifique ou partagée : aires sensorielles

(visuelles, auditives…), aires motrices (mouvements) et associatives (fonctions cognitives). Le neurone miroir permet de découvrir la cartographie spatio-temporelle du « connectome » humain qui synchronise les aires cérébrales aux informations reçues.

Le phénomène des « neurones miroir » a été observé chez l'Homme dans les cortex pariétal inférieur et prémoteur car il joue un rôle clé dans le processus d'apprentissage (imitation) comme d'acquisition du langage.

Un « neurone miroir » est activé lorsqu'un être vivant (humains et animaux comme les primates et les mammifères) observe l'action d'autrui. Autrement dit, si un individu en regarde un autre manger une pomme, alors les mêmes neurones seront activés chez l'observateur ; tout comme s'il exécutait lui-même l'action.

Pour vulgariser, nous pourrions dire que cette capacité est ce qui lie une personne de façon sympathique et empathique aux circonstances d'une autre personne. Cela pourrait également expliquer pourquoi les gens deviennent si sensibles en voyant les événements diffusés à la télévision, et se mettent même à pleurer en réponse à une scène de larmes. C'est de cette façon que nous sommes émotionnellement pris par l'effet miroir de l'activation neuronale. Si nous considérons que nos corps sont intriqués dans un champ de biophotons électriques à résonance quantique, on peut expliquer comment nous sommes atteints par les autres – via une interférence ou une perturbation du champ. Cette information est de taille lorsque l'on envisage d'accroître l'empathie entre des personnes à distance (via les communications numériques) ainsi que le potentiel d'activation des futures aptitudes pour la communication télépathique.

Je ressentis l'une des émotions les plus étranges à jamais perçue comme si mon âme quittait mon corps pour s'identifier à l'intemporalité de l'existence humaine comme si chaque individu récapitulait en quelque sorte, sous une forme abrégée, le développement entier de la race humaine. Ainsi le nouveau-né avec son cerveau reptilien revit la préhistoire où nos ancêtres étaient en fusion avec la nature. De 2 à 3 ans c'est le mésolithique avec l'apprentissage manuel des outils, de 3 à 5 ans c'est le néolithique et son monde de légendes comme le mythe du Père Noël et à partir de sept ans, l'initiation de l'Antiquité où la dure réalité de la société et de ses règles et commandements s'imposent. Et c'est là que tout se joue, une initiation difficile amène la peur et ramène la conscience vers le stade inférieur comme si nous étions dans un paysage préhistorique où l'espèce dominante est reptilienne. Il existe encore aujourd'hui des Néandertaliens genre gangs de rue comme ceux qui m'ont agressé, incapables de dépasser ce stade de l'évolution. C'est au Musée d'histoire naturelle que je ressentis les premières vibrations «intemporelles». En passant devant les ossements de l'Homme de Pékin, un Homo erectus vieux de 500 000, un certain malaise m'envahit et cette vibration désagréable s'accentua à la lecture de l'écriteau didactique expliquant que cet homme de Pékin de Chou-Kou-Tien fut dans les faits sacrifié; un trou occipital avait été ouvert artificiellement pour pouvoir en retirer le cerveau et le manger. Deux jours plus tard, je demandais à mon père, je ne sais pour quelle raison d'assister à un office religieux. J'entrai dans l'église pour mieux en ressortir aussitôt en esprit. J'étais dans une caverne paléolithique, des Néandertaliens assemblées devant la dépouille d'un immense ours des cavernes, devant le crâne trépané, chacun y puisait avec ses doigts un morceau de cervelle qu'il portait à sa bouche. Soudain je ressortis de ma rêverie, reviens à l'église devant le prêtre s'exclamant «Ceci est mon corps, prenez et mangez».

Comme saisi d'un vertige, je lui tournai le dos et quittai le temple, je venais de vivre l'eucharistie chrétienne et l'eucharistie préhistorique en même temps comme métaphore du premier culte sacrificiel ancestral et je compris que les mythes fondateurs sont de tout temps réactualiser peut importe la civilisation parce que nous avons perdu la mémoire de notre histoire. En maîtrisant la faculté de saisir la réalité du monde et d'en dégager la signification des événements, je retrouvais mentalement contact avec l'Histoire.

La nuit suivante, en pensant à tout cela je compris que l'opération que j'avais subie avait mis en route un processus latent que tout le monde possède, une vision dans le temps que bien peu réussisse à mettre en branle. Comme si un radar sensitif me permettait de percevoir toutes sortes de vibrations émisses à travers les âges et les civilisations.

Je devins littéralement affamé d'idée et me mis à dévorer les livres d'histoire, les seuls où les idées ne sont plus des abstractions mais des faits réels qui suscitèrent en moi un déclic tel que ma conscience s'ouvrit instantanément à de nouvelles perspectives dans l'espace et dans le temps. C'est au cours de ces études que j'entrevis un sentier lumineux qui me conduirait à réaliser l'œuvre de ma vie puisque « le chemin se fait en cheminant. »

Je décidai de me concentrer sur les caractéristiques de mon implant – l'impactite – et finalement j'ai trouvé des rapports scientiques sidérants sur les propriétés de ce matériau.
Après plusieurs années de recherches et plusieurs échecs, l'alliage révéla enfin un de ses secrets: la supraconductivité à température ambiante. Cela signifie que cet implant permet aux neurones de mon cerveau en plus communiquer entre elles de pouvoir fusionner avec des neuronnes jusqu'ici non actives; mon cerveau peut ainsi fonctionner à près de 100% de ses capacitées.

Plus tard, je décidai de vérifier l'exactitude de cette faculté et me rendit au San Francisco Historical Museum. Je marchais dans les allées comme dans un rêve. Presque aussitôt, je fus assailli par une variété de vibrations de sons et d'odeurs. Les momies égyptiennes, les dieux babyloniens pétrifiés, les statues grecques, les fresques romaines s'amalgamaient dans mon esprit pour ne former qu'une seule et même conscience délivrant un seul message : l'esprit doit se libérer de l'étroitesse de l'instant présent pour pouvoir survoler le monde et d'en saisir mentalement la globalité.

C'est devant la statuette d'un prêtre mésopotamien que je ressentis une sorte de vibration bizarre, carrément menaçante comme si une calamité existentielle s'y retrouvait enfermée. Je décidai de quitter la zone d'influence de cette vibration pénible sans pour autant oublier la prémonition que je venais d'échapper à une chute dans un abîme temporel où mon identité était abolie. Un troublant trou noir d'où émanait une d'odeur nauséabonde de sang séché lors d'un massacre ou d'un sacrifice perpétré avec violence qui allait au-delà du mépris de la vie que j'appelais à défaut d'aucun autre repère olfactif : l'odeur du Mal.

Vers la fin de 65–début 1966, par souci d'indépendance, j'ai décidé de quitter la commune. Il y avait tant d'autres choses plus passionnantes à vivre ! Mes parents avaient subvenu à mes besoins quand j'étais à la commune, mais dès que je l'ai abandonnée, j'ai dû me débrouiller seul. La contre-culture hip, qui avait fait surface l'année précédente, se répandait comme une traînée de poudre. Le quartier de Haight-Ashbury débordait dans la rue en fête quasi permanente. Des milliers et des milliers de jeunes venaient ici pour voir ce qui se passait. À l'époque nous étions tous jeunes, nous partagions les mêmes enthousiasmes, et quand nous n'allions pas aux concerts, quand nous ne cabriolions pas à Telegraph Avenue, au Haight-Ashbury, à Chinatown ou au Golden Gate Park, quand nous n'allions pas à la campagne pour faire du camping, nous étions contents de rester peinard en lisant, en bavardant, en faisant des « jams », en écoutant des disques et en bouffant du pain à la mari ou des « brownies » au haschisch délicieux que nous faisions tous les jours. Bien sûr le fait que nous planions à l'herbe presque en permanence favorisait l'harmonie générale. Comme tant d'autres dans les années 60, j'ai survécu avec presque rien, touchant des bons de nourriture pour les pauvres, partageant un loyer bon marché avec plusieurs personnes, colportant des journaux underground, effectuant des petits travaux de temps en temps. En quelques minutes je pouvais me rendre en stop n'importe où à Berkeley ou dans la baie de San Francisco, et j'étais souvent branché par le conducteur qui m'offrait de l'herbe. Au besoin je pouvais facilement mendier le prix d'un repas ou d'un concert.

Après un mois ou deux de ce mode de vie agréable mais précaire, j'ai travaillé comme facteur pendant six mois ; puis j'ai quitté ce travail et j'ai vécu de mes économies. Quand cet argent a commencé à s'épuiser j'ai découvert un cercle de poker. Et la centaine de dollars que j'y gagnais tous les mois, augmenté des gains d'un boulot d'un jour par semaine comme chauffeur de taxi pour une compagnie coopérative hip, m'ont permis de me débrouiller pendant quelques mois de plus.

Bien avant qu'ils n'eussent enregistré des disques, nous pouvions écouter les Grateful Dead, Country Joe and the Fish, Big Brother and the Holding Company et des dizaines d'autres groupes passionnants à presque n'importe quel moment, au Fillmore, à l'Avalon ou gratuitement dans les parcs. Ces premiers concerts, Trips Festivals, Acid Tests et Be-Ins et les light shows étaient manifestement subordonnés aux trips de «l'assistance », et plutôt que des spectacles, c'étaient l'accompagnement d'une célébration extasiée. S'il y avait quelques personnes célèbres sur l'estrade (Leary, Ginsberg, Kesey), ils n'étaient pas des vedettes inaccessibles ; nous savions qu'ils étaient aussi bouleversés que nous, compagnons d'un voyage dont personne ne pouvait prédire la destination, mais qui était déjà fantastique.

Et ces grands rassemblements publics n'étaient que la partie émergée de l'iceberg. Les expériences les plus significatives étaient plutôt personnelles et interpersonnelles. La contre-culture avait bien plus de substance intellectuelle que ne le pensaient les observateurs superficiels. Certes il y avait bien des flower children (hippies stéréotypés) naïfs et passifs, surtout parmi la deuxième vague des adolescents, qui adoptaient les ornements extérieurs d'un style de vie hip déjà existant sans avoir eu à faire aucune expérience indépendante ; mais nombre de «hips » avaient plus de sens critique, vivaient des expériences plus profondes et diverses qu'on le croit communément, et ils se consacraient à une grande variété de projets créatifs et radicaux.

Tout le monde était encore bien conscient des aspects radicaux de la contre-culture, je pensais qu'il fallait défier sa suffisance, signaler ses limites et ses illusions. Il est vrai que l'âge d'or de Haight-Ashbury n'a pas duré longtemps. Les choses ont commencé à empirer vers 1967, quand la publicité faite à « l'été d'amour » attirât un énorme afflux de jeunes qui étaient moins expérimentés et plus vulnérables, disposés à se faire exploiter par le flot d'arnaqueurs et de dealers qui débarquaient. Pour ma part, je m'intéressais à des expériences qui « élargissent l'esprit » et les frissons d'évasion qui l'engourdissent seulement ne me séduisaient en rien. La plupart des gens que je fréquentais pensaient de même. A part une bière de temps en temps nous ne buvions guère d'alcool, et il nous était difficile d'imaginer que l'on puisse préférer les effets grossiers et souvent insupportables de l'alcool aux effets esthétiques et bénins de l'herbe, à moins qu'on ne soit extrêmement refoulé. Quant aux drogues dures, nous n'en avions presque jamais entendu parler, à l'exception notable des amphétamines. Une étude des années 1960 de l'Université de Californie du Sud avait dégagé trois tendances dans la communauté hippie de l'époque : les « groovers » (« les fêtards »), qui prenaient du LSD pour faire la fête et trouver des partenaires, les « mind trippers » (« les touristes de l'esprit »), qui portaient des vêtements à fleurs et fumaient de la marijuana, et les « cosmic conscious » (« les mystiques planant »), dont la consommation de champignons magiques était « par nature eucharistique ».

Mais les parents, peu enclins à faire leur introspection et à porter un regard critique sur la société, peu disposés à s'accuser eux-mêmes de l'aliénation de leurs enfants, ont préféré accuser les drogues psychédéliques comme responsables du désordre social et affectif de leurs jeunes. Voilà un portrait bien partiel et partial. Car au même moment, en 1967, en pleine «crise du pot», les Américains «straight» ont consommé plus de 400 000kg de barbituriques et quelques dix milliards de comprimés d'amphétamines. Sous cet éclairage, on aperçoit mieux les enjeux réels : les drogues illégales de l'expansion de la conscience sont une attaque en règle contre les

drogues du contrôle social de l'industrie pharmacologique qui elles jouissent du grand avantage de représenter des opérations financières cotées à la bourse.

En 1967, dans le quartier de Haight-Ashbury de San-Francisco, haut lieu de la contre culture américaine, se tient une cérémonie funéraire où est décrétée «la mort du Hippie». Quelques mois plus tard mourra Che Guevara sous les balles de l'armée bolivienne. Le summer of Love de 1967 se termina par un enterrement de première classe des espoirs de toute une génération. Mais surtout, le meurtre raciste d'un militant noir par les Hell Angels pendant le concert des Rolling Stone lors du festival rock d'Altamon sonne le glas définitif du mouvement hippie.

Une légende urbaine pour ne pas dire internationale depuis que la presse du monde en a publicisée la légende gratifiant l'été 1967 du titre ronflant de « summer of love ». Belle foutaise ! Dès le printemps, une première vague d'incidents provoqua manifestations et incendies dans une dizaine de grandes villes. La première émeute d'importance éclate début juillet à Roxbury, quartier noir de Boston. Des femmes sans ressources manifestent au bureau des Affaires sociales pour de meilleures allocations. Elles s'enferment avec les employés dans le bâtiment. Les policiers veulent les déloger. Une rumeur se répand voulant que des mères de famille aient été brutalisées. De partout accourt de petits groupes prêts à en découdre avec les forces de l'ordre. Une foule se rassemble devant l'immeuble formant un écran protecteur. La police charge avec des bombes lacrymogènes. Presque immédiatement des pierres et bouteilles de verres pleuvent sur les policiers qui ripostent matraque à la main. La foule s'éparpille en petits groupes, des vitrines volent en éclats, aux pillages succèdent les incendies. Burn Baby Burn chante les insurgés et deviendra le véritable slogan de l'été 1967.

Le 12 juillet, des policiers de Newark, ville décrite comme «un camp d'entraînement pour les pauvres», arrêtent un chauffeur de taxi pour un feu rouge grillé. Le ton monte. Il fait chaud. Un groupe se forme assistant à la scène. Les policiers inquiets tentent de disperser la foule. Des coups sont échangés. Une rumeur se répand comme un éclair voulant que la police ait battu à mort un chauffeur de taxi. Suivant l'éclair, le coup de tonnerre, les pillages commencent dans cette ville où vivent deux cent mille noirs. La situation dégénère au point que mille cinq cents policiers sont envoyés en renfort mais se montrent incapable de reprendre de contrôle. Au matin, trois mille hommes de la garde nationale débarquent, les combats dureront cinq jour. Bilan officiel : vingt-sept morts, des centaines de blessés, des milliers d'arrestations et dix millions de dollars en dégâts matériels sans compter les primes d'assurance qui ont dû être versées.

Une semaine plus tard, Détroit s'embrase à la suite d'un raid de police dans une boîte de nuit fréquentée par des noirs. Et ainsi de suite. Ce fameux été de l'Amour décrété par la presse américaine aura vu des émeutes éclatées dans plus de cent villes, réparties dans trente-deux États, faisant, selon les bilans officiels, une centaine de morts, cinq mille blessés, douze mille arrestations, une centaine de millions en dégâts. Avec la mort du mouvement pacifique, se propage une atmosphère de conflit générationnel. Émeutiers noirs, activistes, hippies hallucinés; les autorités fédérales recourent de plus en plus à la violence contre ceux que la société américaine tient responsable du chaos social.

Ce que les hippies mettent aussi en évidence par leur échec c'est le formidable arsenal de répression mis en place par un État démocratique qui peut s'apparenter à bien des égards à tout État policier fasciste. À la fin des années 1960, J.Edgard Hoover, directeur du FBI lance le programme *Cointelpro,* un projet secret visant à détruire tous les mouvements gauchistes autant d'émancipation personnelle (psychédélisme, orientalisme, etc.) que sociale (pacifisme, féminisme, afro-américanisme) regroupés sous le vocable de Nouvelle Gauche (New Left).

Hoover utilise les méthodes éprouvées pendant des décennies contre les organisations communistes et socialistes américaines : écoute

électronique illégale, délation, désinformation, infiltration. L'air de l'Amérique devient sulfureux. Les gaz lacrymogènes envahissent de plus en plus les campus américains. L'opposition à la guerre du Vietnam fait boule de neige. Cassius Clay, le grand boxeur noir, se convertit à l'Islam. Muhammad Ali, en refusant le service militaire, devient l'objecteur de conscience le plus médiatisé de l'histoire des États-Unis entraînant à sa suite des milliers de déserteurs, toutes races confondues dont plusieurs se réfugièrent au Canada. Bénéficiant d'une Cour suprême clémente à leur endroit, les demandes d'extradition vers les USA furent rejetées.

"Le meurtre est le grand substitut américain à la révolte sociale." (Walter Dean Burnham)

Tandis que le fabuleux défi lancé par les hippies envers la culture de la domination aux États-Unis s'estompe, le flambeau de la contestation radicale gagne du terrain à l'intérieur du pays. A la mort déclarée du mouvement hippie en 1967, succédèrent les émeutes de la convention démocrate de Chicago en août 1968 faisant plus de six cents blessés. Cet événement doit être mis en contexte. Quelques mois auparavant, en janvier 68, Robert Kennedy, frère du président assassiné, prend ses distances envers le président Johnson et se présente comme le candidat de la paix. Il rallie la plupart des jeunes contestataires du New Left. Son assassinat en juin 1968, deux mois seulement avant la convention démocrate, assomme l'Amérique et sa démocratie bien pensante. La colère des leaders politisés de la contre culture est manifeste : Abbie Hoffman et Jerry Rubin lancent leur cri de ralliement guerrier à la veille de la convention démocrate : «We will burn Chicago to the ground»

Cet assassinat intervient au même moment où les États-Unis lancent l'offensive du Têt au Vietnam. Échec cuisant, les cercueils rentrent au pays par milliers. Habillement reprise par la propagande chinoise et russe, cette déconfiture américaine donne au frêle Viêtcong l'allure d'un David contre Goliath.

«Wake up Niggers ! Que la noirceur soit avec toi ! » (Last Poet)

La contestation grandit et gagne les ghettos noirs suite à la mort de Malcom X, le leader de la gauche afro-américaine. Des émeutes insurrectionnelles éclatent dans les communautés afro-américaines, partout aux États-Unis. Un demi-million de conscrits, principalement des noirs, se retrouvent dans les jungles du Vietnam. Tous convergent également par centaines de milliers sur les marches du Capitol à Washington pour clamer haut et fort et tout en couleurs leur dénonciation en règle de la guerre au Vietnam. Plus la contestation grandit, plus la musique se radicalise. À la douceur du folk des "protest songs" à la Dylan se substituent des sons stridents à la Hendrix comme des bombes qui tombent sur

des pauvres gens criants leur désarroi.
Se réclamant de Malcom X, les Black Panthers adoptent la stratégie de l'autodéfense armée pour opposer un pouvoir noir au pouvoir blanc et deviennent l'armée de la population noire. Le jazz explose littéralement, soulevée par la force incroyable de la révolte. Avec le contrebassiste Charles Mingus comme prophète, une nouvelle génération de musiciens noirs redéfinit les standards du jazz en y introduisant les tensions raciales de la société américaine; le jazz de combat est né, il s'appellera *Free jazz*.

"Say it Loud, I'm Black and I'm Proud" (James Brown)

Dès 1960, des musiciens comme Mingus, Roach, Coleman, Hawkins décident de se détacher de l'image trop rassurante du jazz que tente de récupérer l'élite blanche et fondent le contre-festival de *Newport Rebels* avec une contre-programmation audacieuse qui réaffirme que le jazz "est d'abord et avant tout une musique de rébellion, en lutte contre tous les stéréotypes réactionnaires et toutes les formes d'oppressions raciales, en résonance directe avec la politisation croissante des mouvements noirs". (Jousse) Cette même année, Ornette Coleman enregistre une pièce complètement improvisée intitulée *Free Jazz* et marque ainsi le grand mouvement de rappropriation du jazz par la communauté noire. Le free jazz est dorénavant parti prenante de toutes manifestations contre l'exploitation des Noirs par le Blanc capitaliste.

De tous les activistes noirs, autres que les Black Panthers et Malcom X, la plus connue est sans aucun doute Angela Davis. Professeure de philosophie à UCLA, Californie, Angela Davis est arrêtée sous ordre du gouverneur Reagan pour complicité dans des actes terroristes. Partout dans le monde des comités de soutien se forment. "Free Angela Davis." Sa tête afro avec cheveux crépus en boule, portant veste de cuir noir, pantalon et béret noirs propulse son visage à la une des médias du monde entier et devient l'icône féminine, la "madone noire" de la révolution au côté de Che Guevara. En 1972, après treize semaines de procès, elle a été libérée et le tribunal a dû reconnaître que toutes les preuves à charge contre elle ont été fabriquées.

Comme les Black Panthers, le free jazz restera le mouvement d'une minorité agissante et déterminée dont le rêve basculera, sinon dans l'oubli, dans la mythologie révolutionnaire dépolitisée et récupérée par la publicité et la mode des T-shirts pour ados en mal d'identité Musicalement, les principes libertaires du free jazz céderont la place au jazz-rock, à la soul, au rap et au hip-hop où des improvisations moins radicales viendront nous rappeler sa gloire passée.

À l'étranger, l'impact télévisuel d'une noble et petite nation, le Vietnam assiégé par l'ogre yankee résonne comme un appel à la dissidence culturelle partout dans le monde. Paris, Londres, Berlin, Rome, Mexico, Sydney, le conflit se transporte dans toutes les grandes capitales internationales.

Paris, France
Mai 68 n'aurait pu avoir lieu dans aucun autre endroit au monde. Un tel événement n'arriva pas comme un cheveu sur la soupe. Un événement d'une telle magnitude, malgré les hasards socio-économiques présents qui l'ont aidé, ne peut se concevoir et surtout se faire que par des esprits préparés de longue date. Mai 68, c'est la commune de Paris du XXe siècle; c'est l'esprit de la révolte romantique contre l'aliénation mécanique en marche depuis le XVIIIe siècle qui passe à l'action. C'est un moment à adorer ou à maudire, c'est selon. Néanmoins, Mai 68 comme la commune ont fait l'Histoire.

«La plus belle sculpture, c'est le pavé que l'on jette sur la gueule des flics. » (Slogan Mai 68)

Tous s'accordent aujourd'hui sur un point, les événements de mai 68, malgré leur caractère inouï dû à une conjoncture socio-économique particulière où classes sociales exploitées et étudiants contestataires eurent rendez-vous, marquèrent l'arrivée historique de la jeunesse comme force politique et ce, à l'échelle planétaire. Sur fond de contestation de l'impérialisme américain au Vietnam, artistes, ouvriers, militants de droite comme de gauche, étudiants, tous y allaient de leur réclamation : augmentation des salaires, meilleures conditions de travail, accessibilité accrue à l'université pour les uns, révolte des journalistes contre la censure des groupes de presse, dénonciation plus philosophique du matérialisme et de la société de consommation.

Un gouvernement complètement pris par surprise et imbu de sa culture technocratique «infaillible» n'a aucunement réalisé qu'en affrontant les manifestants au «corps à corps», les forces de l'ordre transformèrent le quartier latin en champs de batailles où barricades, chants révolutionnaires s'élevèrent comme autant de promesse de libération. Dans la nuit du vendredi au samedi, du 7 au 8 mai, tout bascule. La jonction tant redoutée des syndicats ouvriers au mouvement des étudiants eut lieu. Au matin, les médias français font découvrir à la France, jusque là peinarde, le spectacle invraisemblable d'un quartier latin transformé en capharnaüm de voitures calcinées, de vitrines défoncées, de rues entièrement déchaussées de leurs pavées avec ça et là des colonnes de fumées qui avec les voluptés restantes des gaz lacrymogènes donnent à l'atmosphère un air inédit.
Et lorsque l'on se demande pourquoi tout ceci rentra dans l'ordre si rapidement, on ne peut que constater que cette force politique n'en était pas réellement une parce que, non organisée et que la jeunesse se contentera à l'avenir d'être un acteur social comme bien d'autre. Elle écrira des livres... Trois cents titres ont paru dans les six mois qui ont suivi les événements et presque unanimement, ces textes affirmèrent que Mai 68 a surtout montré aux élites que la modernité et son progrès recèlent aussi intrinsèquement des valeurs négatives.

Artistiquement parlant, de l'atmosphère Mai 68 se dégage l'idée du rituel bien plus que celle de la révolution. Tout ethnologue vous le dira, les sociétés ont besoin de rites exutoires comme les carnavals où les puissants acceptent que les dominés s'amusent à leur dépend. Le désordre est toujours suivi par un rappel à l'ordre.
Il est évident que Mai 68 fut le plus grand, le plus immense, le plus fabuleux, le plus inimaginable happening que la planète a connu. L'après Mai 68 fut marquée par la formidable récupération des idées de la «gauche» romantique par la «droite» capitaliste qui ne tarda pas à transformer les goûts artistiques, vestimentaires, musicaux de l'époque comme autant de produits festifs à consommer.

Comme les premiers hérétiques envers l'Église corrompue, les soixante-huitards rappelaient aux pouvoirs qu'ils aspiraient toujours à réaliser l'équité et vivre ainsi dans une société juste. Après Mai 68, la gauche a bien réalisé que la Révolution des jeunes blancs a échoué et se tourne (ceux qui n'ont pas choisi l'option du gauchisme contre-culturel pacifiste) vers la pensée de la transgression noire et

son activisme radical contre la ségrégation raciale

Les couleurs raciales

Depuis plusieurs siècles l'homme a tenté d'ordonner la nature et les êtres vivants en établissant des catégories, des groupes, des ordres. Dans un premier temps les seules différences anatomiques suffisaient à comparer deux populations, ce qui faisait classer les chauves-souris dans l'ordre des oiseaux sur le simple fait que les deux étaient dotés d'organes pour voler… ! Appliquée à l'Homo sapiens, cette méthode allait marquer pour longtemps les esprits ! La couleur de la peau, notamment, est toujours un sujet de conversation et parfois de conflits entre différentes populations... L'évolution poursuivant son travail d'adaptation induira des mutations génétiques particulières en fonction, entre autres, de l'environnement, plus spécifiquement, des conditions climatiques. Quelle que soit la couleur de notre peau, nous possédons tous des mélanocytes, produisant de la mélanine (pigment naturel) sous contrôle de nos gènes. Suivant sa concentration, ce pigment fonce plus ou moins notre épiderme. Parallèlement, la quantité et l'intensité des rayons solaires influent sur notre corps qui, pour se protéger, produit plus ou moins de mélanine : c'est le phénomène de bronzage. Toutes les nuances sont représentées...Les populations exposées de façon continue au soleil développent un "bronzage permanent" ! Si vous partez à pied d'une région sub-tropicale vers le nord, vous rencontrez, au fur et à mesure, des populations de plus en plus claires, sans rupture...

C'est donc graduellement que cette variation se déroule... du brun foncé au blanc-rosé. Il vous est alors impossible de déterminer à partir de quel moment un individu est blanc, noir ou jaune car toutes les nuances sont présentes et s'enchaînent !

Du brun "chocolat" au blanc "cachet d'aspirine", tous les homo sapiens ont la même origine. Elle remonte à environs 7 millions d'années et se situe probablement en Afrique (Toumaï).

Rappelons-nous, plus la vie évolue, plus le vivant se diversifie. Il en sera de même du territoire. On parlera de territorialité, de territoire culturel lié à un groupe spécifique : Caucasien relié aux conditions particulières du sud-est de la Russie, négroïde au sud du Sahara en Afrique et mongoloïde dans les steppes de l'Asie centrale; les Amérindiens sont apparentés au groupe mongoloïde au début et développeront de plus en plus des caractères spécifiques. Toute une panoplie d'emblèmes totémiques, de dessins et marques corporelles servit à l'identification sociale autant des membres en particulier que du clan.

En général le tatouage, scarifications et autres modifications corporelles correspondaient à la pensée magico-religieuse animiste accompagnant les rites d'initiation et autres cérémonies commémoratives puis ensuite, déterminaient la condition sociale de l'individu (chef, guerrier, esclave) et finalement, cet esthétisme corporel suggérait une gamme d'émotions allant de la sensualité à l'érotisme. Les marques corporelles sont planétaires et attestées depuis le Néolithique chez les Celtes, Eskimos, Égyptiens, Japonais, Polynésiens, Berbères, Bédouins, Arabes, Africains, Amérindiens; rares sont les peuples qui ne soient pas marqués.

Les marques distinctives de nature biologique additionnées aux particularités culturelles et psychologiques qui en découlent forment les races et les ethnies. Devant cet accroissement démographique exponentiel sont vite apparus la nécessité de contrôler ces êtres humains et régulariser les dynamiques et pratiques de la vie en communauté. Toutes sortes de constructions collectives d'individus, de clans, de métiers, de classes, de races et de nations se sont ainsi constituées augmentant de manière exponentielle le répertoire des signes distinctifs.

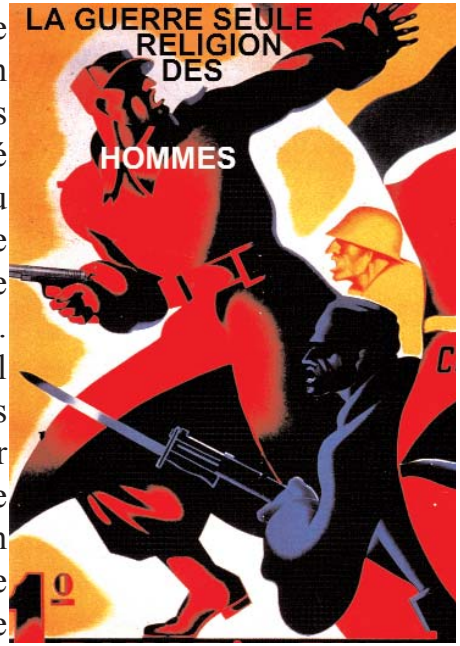
À l'impureté de la femme polluée par le sang menstruel succéderont «l'odeur, la couleur, la texture de la peau, la forme du visage, le crêpelage des cheveux» comme autant de souillures, signes tangibles de suspicion dans le but inavoué de domination d'un groupe en

discriminant l'autre et qu'il convient de garder dans une position inférieure.

L'homme apparaît à l'homme comme relevant d'une autre espèce animale, dangereuse que l'on doit chasser du territoire. Métamorphose de l'agressivité naturelle de protection du territoire à des fins alimentaires (inné) en une conception psychique (acquis) plus complexe de protection du territoire culturel, de défense de l'identité raciale entre les membres de la même espèce mais de cultures différentes. Cette émergence de la culture à la conscience humaine marque la fin de l'homme «purement nature» et les débuts de l'homme/culture.

Chassé du paradis, l'homme sera puni de son «péché» par la division de l'unité des hommes en espèces menaçantes au point de commettre l'irréparable : le meurtre de son frère. L'homme moderne vient de naître, il s'appelle Homo sapiens, l'homme "sage" et les Néandertaliens en seront les premières victimes. Cette lutte entre frères de la même espèce, c'est la naissance de la guerre.

Certains philosophes ont avancé l'hypothèse que la guerre comme rituel est la seule et véritable religion de l'homme car créée (un acquis culturel) contrairement à l'agressivité (inné). Si l'agressivité instinctive du chasseur a sauvé la vie humaine archaïque, la guerre, elle, a tout le potentiel nécessaire pour la détruire. De fait, l'homme en est seul responsable et ne saurait trouver dans les lois de la nature sa légitimité. Pour reprendre l'idée de Freud, «l'homme est l'être en lequel la nature entre en conflit avec elle-même» et à nous de rajouter, que la guerre marque l'effondrement de sa liberté dans l'angoisse car devant lui s'ouvre dorénavant l'abîme d'un univers hostile.

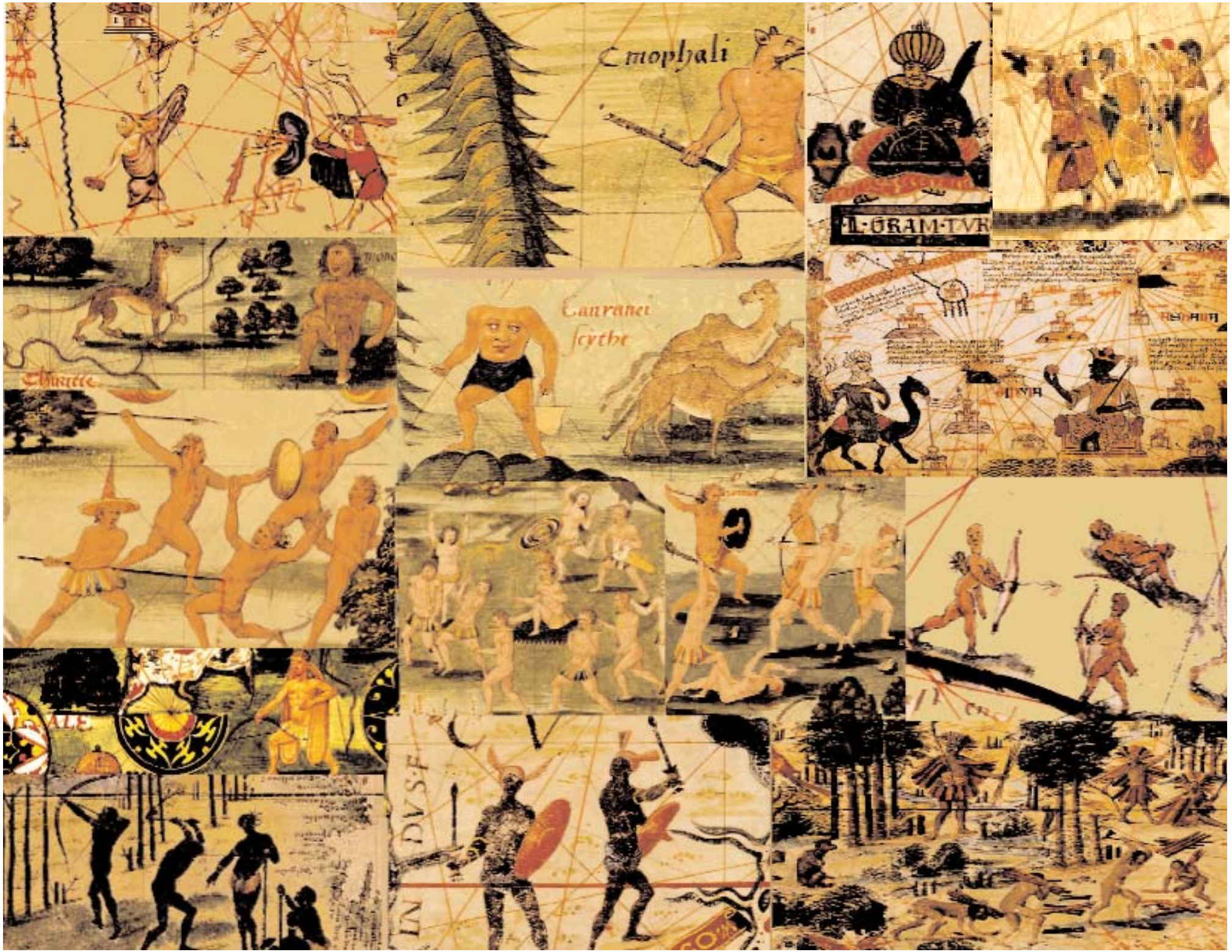


Les anciennes tentatives de classifications de l'espèce humaine basées sur des pratiques culturelles ou anatomiques continuent malheureusement d'alimenter aujourd'hui des théories racistes...Dans la Bible les hébreux classaient déjà les animaux selon des critères pratiques : purs et impurs, comestibles ou pas... En 1684 le médecin français François Bernier fut le premier à imaginer qu'il existait quatre races d'hommes avec une méthode très simple et géographique : à chaque continent son type d'homme.

En 1758 Carl Von Linné proposa dans Systema Natura quatre variétés d'Homo sapiens, leur attribuant des caractéristiques peu scientifiques :
- les Americanus : rouge, colérique et droit (peaux rouges = ocre)
- les Europeus : blanc, sanguin et musculaire
- les Asiaticus : jaune pâle, mélancolique et rigide
- les Afer : noir, flegmatique et décontracté

Il distinguait également deux autres variétés fantaisistes : les monstrosus (êtres velus) et ferus (les enfants sauvages).

Carl Von Linné fut malgré tout l'un des premiers à tenter d'établir une recension des espèces. En 1775, le naturaliste Johann Friedrich Blumenbach proposa, en s'appuyant sur Linné, une nouvelle classification des Homo sapiens : De generis humani varietate nativa. En 1795, il adopta définitivement la taxinomie suivante : la variété caucasienne à peau pâle (l'Europe), la variété mongole (Chine et Japon), la variété éthiopienne à peau sombre (Afrique), la variété américaine et la variété malaise (Polynésiens, Aborigènes...).
La grande nouveauté de Blumenbach c'est qu'il établit une hiérarchie entre les variétés. Il place la variété caucasienne à l'origine des autres selon un critère très personnel : c'est le peuple le plus beau ! Les autres variétés sont une dégénérescence par rapport à cette population originelle (il faut prendre en compte qu'il emploi le mot dégénérescence dans le sens "écart par rapport à"). Il indique toutefois


Cmophali
Cauranei
scythe

que toutes les variétés d'hommes correspondent à une seule et même espèce : il défend le principe d'unité de l'espèce humaine.

Toutes ces tentatives de classification vont marquer les époques et notre façon de voir le monde. Nous en héritons et elles font partie de notre histoire. Certains utilisent encore ces théories (sans parfois les connaître !) à des fins racistes. La science, la génétique nous prouvent que l'Homo sapiens est une race à part entière, sans sous-catégorie... et nous ne pouvons pas faire de classification sur des critères aussi subjectifs que la couleur de la peau, la géographie, la culture ou la beauté d'un individu ! Ainsi l'appellation Afrique noire est une aberration.

Dans la classification générale du vivant on parle d'espèce pour regrouper toutes les populations interfécondes et dont la descendance peut elle-même se reproduire. La notion de race se base elle sur la notion de « gènes communs et exclusifs à un groupe d'individus ». Francois Lebas (Directeur de recherche honoraire de l'INRA) propose la définition suivante : ..."au sein d'une espèce, une race est généralement considérée comme une collection d'individus ayant en commun un certain nombre de caractères morphologiques et physiologiques qu'ils perpétuent lorsqu'ils se reproduisent entre eux..."

Des races humaines ?
Aucune population humaine ne possède exclusivement des gènes propres. Les Homo sapiens forment une seule et même espèce. Les différences anatomiques que l'on perçoit, par exemple entre un individu asiatique et un européen, ne sont que l'expression plus ou moins forte de gènes communs.

Cette mixité génétique dans l'espèce humaine est tellement importante que si vous avez besoin d'un don d'organe (un rein par exemple) vous avez autant de chance de trouver un donneur compatible dans votre voisinage qu'à Dakar au Sénégal. Pour André Langaney (ancien directeur du Laboratoire d'Anthropologie du Musée de l'Homme) : "En fait, il n'y a pas de marqueur génétique de la race. On n'a jamais pu en isoler un qui soit présent, par exemple, chez tous les "Noirs" et absent chez tous les "Blancs". Dès qu'on commence à définir une race, en cherchant des critères de classification, on n'en finit plus. Certains sont allés jusqu'à 450 ! S'il fallait pousser la classification à son terme, il faudrait définir une race par individu, car nous sommes tous différents". La désignation des races humaines par des couleurs relève de la discrimination. En effet, le Créateur (qu'on croit en Dieu non) a créé les races humaines de sorte qu'il n'existe en réalité pas de couleur absolue. N'oublions jamais que la diversité génétique des humains a assuré notre survie, si tous les humains étaient de la même couleur et de même souche nous n'existerions pas, notre lignée serait éteinte depuis des millénaires.

«Je voudrais être un noir» (Nino Ferrer)

Avec le démembrement des Black Panthers, l'activisme noir radical s'estompa et laissa en somme, assez de place pour qu'un courant plus mystique de libération s'installe. Venu des Caraïbes, le mouvement Rasta Fari prônant le retour de tous les noirs en Afrique connu un élan et une renommée internationale grâce à la musique reggae et son gourou et prophète Bob Marley. Cette tentative de revivifier les cultes africains ancestraux, ce «retour à l'Afrique», d'inspiration toujours millénariste, est un des phénomènes les plus remarquables et le plus répandu non seulement en Jamaïque mais chez tous les noirs afro-américains. Il s'agit bel et bien d'un mouvement messianique dont l'origine est révolutionnaire. En 1783, un esclave noir jamaïcain George Lewis crée une religion typiquement afro-chrétienne, «The Baptiste Native», qui, en compétition avec l'Église chrétienne, devait peu à peu la supplanter au sein de la culture noire locale. À partir de 1840, les missionnaires ordonnent la prohibition de toutes les coutumes, fêtes païennes et pratiques traditionnelles. L'année 1865 marque le soulèvement indigène de Port-Moran.

Un siècle plus tard, prenant la relève de Lewis, Bob Marley et le

mouvement Rasta Fari, en français : Tafarisme, deviennent le ferment religieux d'inspiration africaine qui affirmera le besoin des colonisés de se différencier comme Noirs, face à la culture blanche dominante. Soudain tout le Sud devient embrasé de mouvements religieux locaux de libération à saveur millénariste, prophétique tout autant qu'orgiaque, orgasmique, envoûtés de magie noire. Comme si toutes les hérésies du Moyen-Age déferlaient tout-à-coup comme un raz- de-marée salvateur par le «dérèglement des sens.» Partout dans le monde, le grand mouvement anticolonialiste battait son plein jetant le discrédit sur la culture occidentale blanche et chrétienne.

«Aujourd'hui, au siècle (XXe) qui voit les peuples dits «incultes» ou «sauvages» monter à l'assaut de l'histoire, c'est pour nous représentants d'une civilisation dite «cultivée» et «élevée», une obligation culturelle si non, morale et politique, que de prendre acte du message de liberté et de salut que clame la voix de mille prophètes, des forêts du Congo aux îlots perdus de Mélanésie, aux atolls de Polynésie, aux tribus oubliés de l'Asie continentale et aux «réserves» indiennes des États-Unis (et des Amériques). Ce message solennel et puissant, par la dignité culturelle qui s'y exprime, exige une réponse du monde occidental : une réponse politique, culturelle, religieuse.(...) Cette voix est presque un miroir où l'homme d'aujourd'hui découvre les limites précises dans lesquelles s'est structurée notre culture. Le cri de liberté et de salut des peuples coloniaux - et en général de peuples et de groupes qu'écrasent des conditions funestes, quelles qu'elles soient - prend pour nous une signification culturelle précise : il dénonce les insuffisances et les contradictions propres à notre culture.»

La culture Hip-Hop est à ce point de vue exemplaire. Inspirés par le reggae jamaïcain, le hip-hop et la techno, les mouvements hip-hop trouvèrent là une partie de leurs racines. Au début le rap commercial (Vanilla Ice) et le progressiste recherchent tous deux de nouveaux métissages de styles. C'est l'art de la parole, du tag, du graffiti, du break dance et du smurf. Avec *Rapper's Delight* de Sugurhill Gang, véritable tabac de 2 millions d'exemplaires, la culture urbaine, afro-américaine envahit les palmarès. L'industrie saute sur l'occasion. Les ondes radiophoniques ont été submergées par un raz-de-marée matérialiste communément appelé la rap-business avec ses marques de vêtements (Helly Hansen, Hilfiger). Même les marques des produits de consommation de luxe font partie du répertoire poétique de la Hip-Hop et du rap fin de siècle.

Prisonnier d'un excès de commercialisation, des groupes comme Public Ennemy, Grand Master Flash chantent les valeurs progressistes et un message politique sous fond de décrépitude du tissu social de la communauté noire : la Blackness.

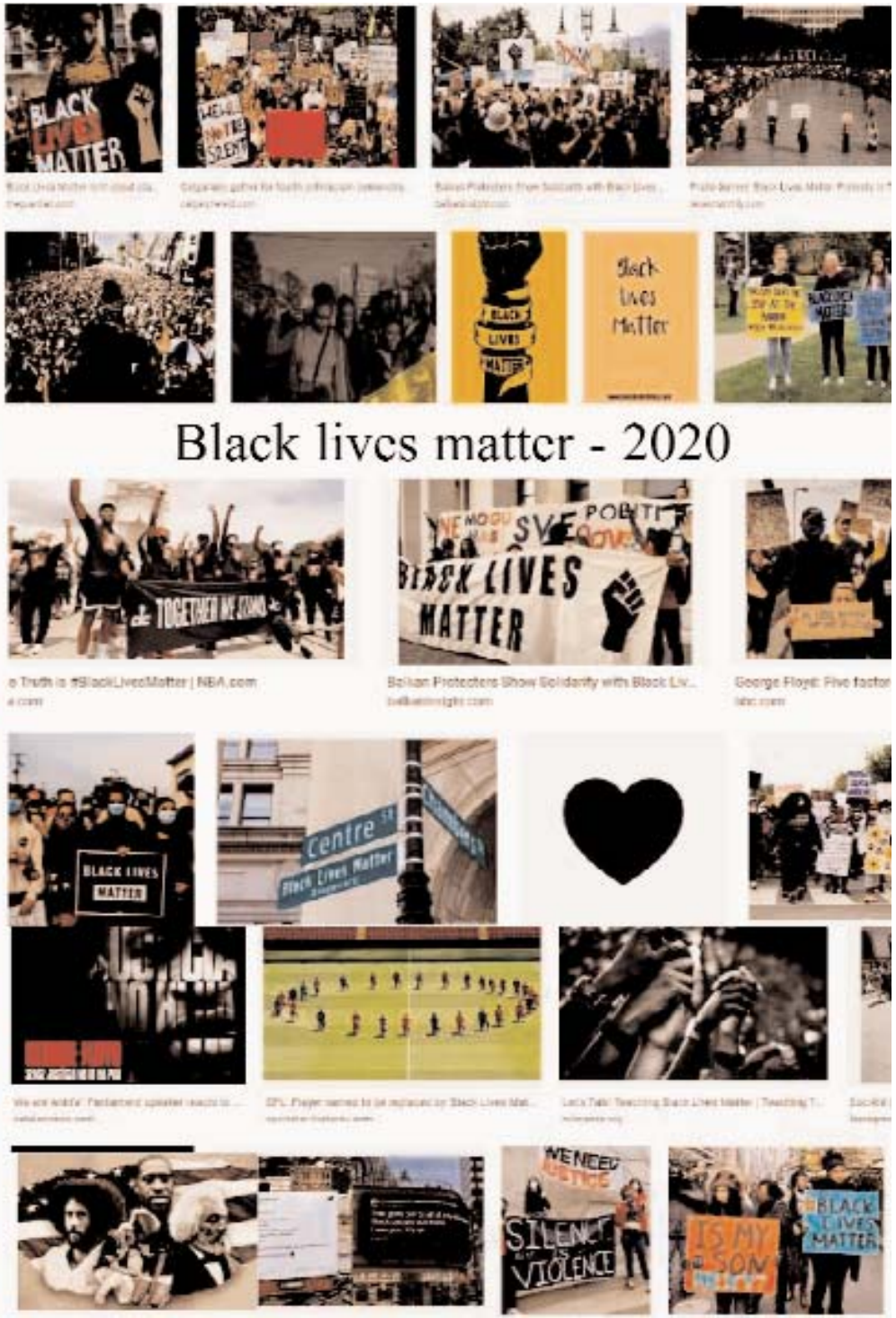
Avec le gangtsa rap, les fondements de la culture Hip-Hop tels que l'africanisme, les racines culturelles de fraternité et de communautés sont évacués, nivelés par le bas vers la sordidité de la réalité urbaine avec notamment ces meurtres gratuits de camés, ses viols de jeunes femmes, idéalement esclaves sexuels sous influence d'un mac. (Jean-Eric Perrin, Siècle rebelle). Le gangtsa rap délaisse le côté militant politique pour s'enfoncer dans la déchéance du ghetto : c'est le rap-warrior de la bête apocalyptique «aux sept têtes et dix cornes. »
Ce rap/extrême repose sur la territorialité du ghetto (Campton, Whatts, etc.) et chante la fracture sociale à l'intérieur même de la communauté black. C'est la chanson/réalité de la «violence pour la violence» comme le «scandale pour le scandale» : seul le «crime paie.)» C'est la Rifle American Association qui est contente, elle s'en met plein les poches.

Rien à voir avec le punk cro-magnon, le gangtsa rappeur est le véritable barbare fin-de-siècle qui veut laisser en héritage à la société, comme un chien pissant sur un lampadaire, une trace de son animalité et propose l'autodestruction complète des ghettos comme seule alternative qui soit.

En 1969, le meurtre raciste d'un militant noir par les Hell's Angels pendant le concert des Rolling Stone lors du festival rock d'Altamon

MÉCONNAÎTRE SON PASSÉ, C'EST SE CONDAMNER À LE REVIVRE

Civil rights protest - 1960-70



Black lives matter - 2020

sonna le glas définitif du mouvement hippie. La même année Jack Kerouac meurt et son enterrement passe quasi inaperçu. Seuls quelques amis y assisteront. La mort de ce jeune militant jumelée à celle de Kerouac en 1969 sont plus tragiques que l'on le croit. C'est tout l'idéalisme romantique de plusieurs générations autant de jeunes noirs que de jeunes blancs qui trépasse. Novalis Hölderlin, Rimbaud, Baudelaire, Breton, Borduas, tous rejoignent Kerouac dans son cercueil.

Le mouvement hippie, comme les beatniks, comme les Black Panthers, comme Mai 68 resteront le mouvement d'une minorité agissante et déterminée dont le rêve basculera, sinon dans l'oubli, dans la mythologie révolutionnaire dépolitisée du festival Woodstock et récupérée par la publicité et la mode des T-shirts pour ados en mal d'identité.

Si les hippies pré-politiques se sont laissés prendre par toutes les illusions et toutes les « solutions » utopiques, si leur critique de la vie quotidienne n'a jamais reconnu ses bases historiques et les forces matérielles qui aurait pu la rendre socialement efficace, l'apparition du hippie a quand même révélé l'étendue de l'insatisfaction, l'impossibilité ressentie par tant de gens de continuer dans la voie étroite de l'intégration sociale. Cependant, en même temps que la contre-culture a annoncé, même d'une façon incohérente, la possibilité d'un monde nouveau, elle a construit quelques-unes des voies les plus avancées de réintégration dans le vieux monde. Quelques-uns des premiers participants avaient bien compris que le nouveau monde devait être construit consciemment, qu'il n'arriverait pas par hasard si seulement tout le monde se mettait à fumer de l'herbe et à s'aimer les uns les autres. Mais la culture spectaculaire principalement du rock et des festivals comme Woodstock qui est le legs de leurs activités, leur "succès", est en fait le signe de leur échec. Sur tous les fronts, la contre-culture fut une avant-garde de la récupération ; elle a canalisé un mécontentement réel avec l'isolation généralisée dans de fausses alternatives ; elle a servi le pouvoir en tant que recherche expérimentale nécessaire à l'étouffement d'une opposition potentielle. Le style de vie hippie a reproduit le consumérisme capitaliste auquel il s'imaginait s'opposer .

En combinant leur propre fétichisme culturel avec la fausse promesse d'une vie authentique, ces publicitaires pour un nouveau style ont engendré un attachement quasi-messianique à la cause. Ils ont "éveillé" la jeunesse tant à un nouvel ensemble de valeurs qu'à un ensemble de biens qui y correspondent. On reproche au « capitalisme hip » d'avoir « volé la contre culture », "S'éveiller" signifie à la fois consommer des drogues et acheter sans aucune critique. Mais ne sachant pas s'opposer plus radicalement au système dominant, l'univers hippie n'a fait que construire un contre-spectacle et mettre la table pour la venue d'une nouvelle génération plus pragmatique.

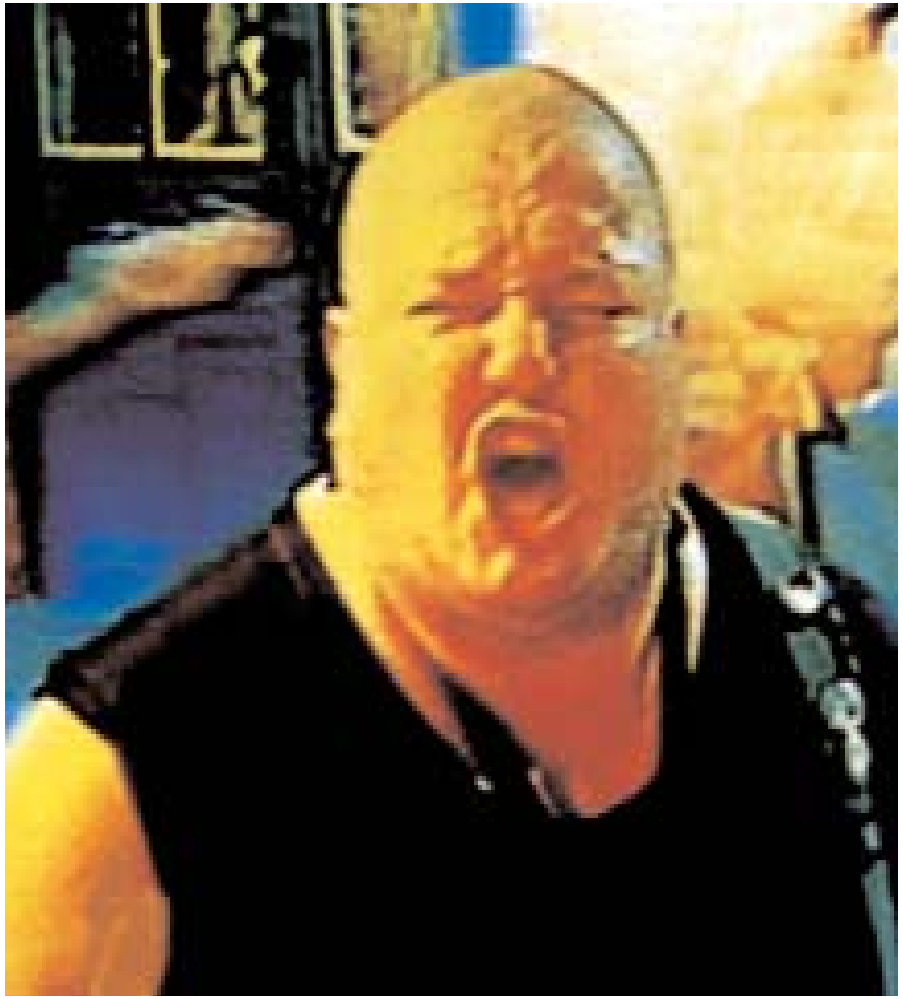
C'est alors que le Heavy Métal proposera une idéologie plus radicale et violente suite à l'échec du Peace and Love .

Le Heavy metal
Quand l'éveil à la vie sauvage tourne à la sauvagerie.

Au début des années 60, l'Europe prend de vitesse les États-Unis dans le domaine de l'innovation musicale et idéologique. Des groupes comme les Beatles, les Who, les Rolling Stones ou encore les Yardbirds ou Cream, vont imposer de nouveaux critères musicaux et un revirement dans l'attitude des États-Unis par rapport à leur musique. La réponse américaine à la culture anglaise ne se fera pas longtemps attendre.
Quelle est alors la situation socio-musicale de la fin des années 60 ? Spirituellement, la dominante est à l'orientalisme et au retour à la nature ; cependant l'occultisme trouve un écho dans certains milieux. D'un côté, les aînés, les Beatles et le mouvement pacifiste hippie du Flower Power sont hyper médiatisés. La prétention de ce dernier à apporter des réponses à la crise idéologique ambiante et à faire aboutir la révolte des jeunes se heurte à son simplisme (voire sa naïveté) et à sa récupération par les médias, ce qui aura pour effet de

le discréditer aux yeux d'une partie de la jeunesse.

D'un autre côté, le hard rock s'est implanté. Son idéologie est ambiguë. Il s'y opère un jeu d'attirance/répulsion pour la violence, n'apportant fondamentalement aucune réponse, et résultant dans un nihilisme exacerbé par le prolongement de la guerre du Vietnam. Les morts de Brian Jones des Rolling Stones (par noyade) en 1969, de Jimi Hendrix (par prise excessive de somnifères) en 1970, de Janis Joplin (overdose d'héroïne) la même année et de Jim Morrison (probable overdose d'héroïne) en 1971, n'ont pas apporté d'optimisme à cette jeunesse en perte de repères, en quête de réponses, et ont quelque part conforté les nihilistes dans leur conviction que la violence est une fatalité et l'emporte sur les grands idéaux.



Fondé sur l'opposition à la guerre au Vietnam, le mouvement musical américain de la seconde moitié des années 60 sera plus violent que son rival anglais, affichera un nihilisme aux résonances apocalyptiques face à l'annonce quotidienne des morts au Vietnam et à la violence latente des pans ségrégationnistes de la société américaine. Cette vague musicale bénéficiera de l'apport direct du blues, du rhythm'n'blues et du hard blues (interprétation plus dure et plus démonstrative du blues traditionnel). Elle va également profiter, ce qui n'est pas négligeable, des nouvelles technologies d'amplification sonore et notamment de la guitare électrique.
C'est dans ce mouvement américain qu'il faut voir les prémices du hard rock et du heavy metal. Jimi Hendrix donnera à ces genres le goût de la virtuosité guitaristique et des sons de guitares distordus, Steppenwolf ("le loup des steppes") sera l'instigateur d'un élan sauvage dans ses textes et des connotations métalliques dans leur célèbre et fondatrice chanson "Born to be wild". Le retour à la nature était un thème très en vogue dans les années 60. Il s'exprimait dans les communautés installées dans les campagnes, vivant en autogestion, cultivant la terre, cherchant une communion avec la nature. Il s'exprimait aussi chez des groupes plus extrêmes dans leurs propos et leur idéologie, tels que les beatniks ou les bikers, ces motards qui, loin de chercher l'harmonie avec la nature, s'attachaient plus à retrouver un état de nature, à vivre par un élan sauvage, avec la part importante d'agressivité et de violence que cela implique. C'est ainsi que la chanson "Born to be wild" deviendra l'hymne de générations de motards sillonnant les routes des États-Unis. Le chanteur y raconte combien il aime la fumée, l'éclair, le tonnerre de métal lourd ("I like smoke and lightning, heavy metal thunder...").

Le terme heavy metal est donc lancé en 1968. La même année sort le premier album éponyme de Led Zeppelin. Ce groupe anglais est considéré comme le fondateur du hard rock et le succès qu'il va connaître est déterminant car il confirme le goût de la jeunesse, aux États-Unis autant qu'en Europe, en cette fin de décennie, pour l'extrémisme, l'outrance et la violence dans l'interprétation musicale, tout cela étant inspiré par cette

GUNS N' ROSES
METALLICA
AC/DC
England
METALLICA
AC/DC

volonté de briser l'ordre social établi, et de retrouver la nature sauvage ou cachée de l'homme. Jimmy Page, guitariste de Led Zeppelin, avait une passion pour l'occultisme et racheta le manoir d'Aleister Crowley, créateur d'une gnose luciférienne (certains disent satanique) à la fin du XIXème siècle. Les Beatles ont fait figurer sur la pochette de leur album Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band ce même Aleister Crowley, et Mick Jagger fut un moment membre de l'Église de Satan, créée en 1966 à Los Angeles. Il composa également la fameuse chanson "Sympathy for the devil"... Il n'est pas étonnant qu'à une époque de révolte contre une société étouffée par le puritanisme américain ou la ferveur anglicane, le satanisme se soit développé. Cependant, il est assez clair que les artistes que nous venons de citer développaient ces passions par soif spirituelle et surtout par opposition à l'ordre, et donc, quelque part, à l'ordre chrétien. Les Beatles seront d'ailleurs bien plus marqués par l'Inde et l'Orient, les Rolling Stones cesseront définitivement toute allusion satanique après la mort de deux personnes lors d'un de leurs concerts en 1969. Du reste, ils trouvaient dans la figure de l'Antéchrist un moyen (peut-être ambigu) d'illustrer toute la violence et les travers de l'État et de la société de l'époque. Le barbu gauchiste hippie venait d'être terrassé par le skinhead heavy metal.

Des groupes comme The Troggs ou The Kinks, sans forcément se réclamer de ces courants de pensée, constituent au milieu des années 60, un exemple de cette volonté de liberté et de redécouverte d'un état sauvage, notamment dans leur gestuelle scénique, sorte d'expression corporelle à la Elvis, en beaucoup moins contrôlée et en plus agressive. Les groupes de heavy metal vont bénéficier de ces pratiques et de cette course aux sonorités lourdes, entamée tant par les musiciens de la seconde moitié des années 60 et leur public que par les techniciens et les ingénieurs du son.

C'est dans ce contexte les années 70 voient apparaître un groupe anglais marqué par la personnalité extrême et exhibitionniste d'Ozzy Osbourne, et par le penchant occultiste du bassiste Geezer Butler. Ce groupe restera trois années dans le milieu underground avant d'atteindre une célébrité aussi importante que celle de Deep Purple. Il sera l'instigateur reconnu du heavy metal et le précurseur de bien d'autres courants, tels que le gothic rock. En ce début de décennie, l'épouvante et la violence musicales ont pour nom Black Sabbath. S'entourant d'un décor de rituels occultes, fait de crucifix géants et de symboles ésotériques, développant un visuel satanique et païen, le groupe d'Ozzy Osbourne va instaurer les critères tant musicaux que textuels, tant vestimentaires que d'attitudes pour deux générations entières de joueurs de metal. Le blouson de cuir est de rigueur, les croix noires sont de nouveaux symboles.

Le genre heavy metal est aisément définissable. C'est une idéologie d'opposition sans nuances aux sociétés établies, mais aussi au Flower Power, aux hippies et aux Beatles (plus exactement au mouvement populaire lancé par le groupe), constituant une sorte de miroir négatif de ces mouvements. L'opposition est, cette fois-ci, caricaturale et le dialogue n'est pas recherché. Si les hippies et les pacifistes s'habillaient de couleurs vives aux motifs de fleurs, et arboraient un sourire de rigueur, les musiciens et fans de heavy metal s'enveloppaient dans des blousons de cuir noir ou dans des costumes sombres de sorciers et grimaçaient à chacune de leurs apparitions publiques. À l'attirance pour la spiritualité orientale, tournée vers le pacifisme et l'amour universel, ceux-ci répondaient par l'occultisme, le culte de Satan, le paganisme nordique et l'apologie quasi rituelle des scènes sanglantes.

Si les Beatles puis Led Zeppelin intègrent des éléments de musique indienne dans leurs compositions, Black Sabbath déconstruira les enchaînements harmoniques du hard blues à grand renfort de tritons et de chromatismes dissonants. Les groupes de heavy metal emploieront tous des supports visuels agressifs et provocants afin de peaufiner leur image négative, des références à Satan aux têtes de mort, d'une mascotte démoniaque aux logos en lettres gothiques. Cette position est évidemment puérile et superficielle. Cependant, elle témoigne du relatif échec des mouvements pacifistes. Comme nous l'avons vu, ces derniers, pris dans le tourbillon de la

médiatisation, n'arrivaient plus à toucher les couches ouvrières anglaises. Ces dernières ne se reconnaissaient plus dans ces mouvements et se sentaient délaissées par les héros de la culture populaire.

Le nihilisme de la fin des années 60, mais aussi la volonté de redécouvrir une nature dénuée de contrainte culturelle et sociale, le penchant sauvage, plus agressif, illustrée par "Born to be wild", associés au goût pour l'occultisme et pour le satanisme, se traduiront donc, dans les années 70, par un passage du "sauvage" à la "sauvagerie" incarné par le heavy metal.
La suite de l'histoire du heavy metal est plus connue du grand public. Entamée en 1977, la new wave of british heavy metal va porter peu à peu des groupes tel que Iron Maiden hors des cercles underground. Leur entrain, le côté épique de leurs soli harmonisés ou alternés sur deux guitares, et la prédominance du spectacle sur la violence vont faire de ces Anglais le premier groupe commercial et grand public du heavy metal. Leurs paroles sont relativement vides, reprennent tels des clichés l'imagerie de Black Sabbath, n'évoquent plus de thèmes de société, ni d'opposition à des évènements précis, alors que leurs pères spirituels traitaient encore de la guerre, notamment dans "War Pigs". La perte de vitesse de ce style au profit de sa progéniture, peut donc être datée du début des années 90, époque de la parution du Black Album de Metallica, qui vient clore le style du Metallica des années 80.

Ils ont "éveillé" la jeunesse tant à un nouvel ensemble de valeurs qu'à un ensemble de biens qui y correspondent. On reproche au " capitalisme hip " d'avoir " volé la contre culture ", "S'éveiller" signifie à la fois consommer des drogues et acheter sans aucune critique. Il en fut de même pour le Heavy metal. Ne sachant pas s'opposer plus radicalement au système " capitalisme-consommation " dominant, l'univers des musiques contestaires n'a fait que mettre la table pour la venue d'une nouvelle génération plus pragmatique : celle du " golden boy ".

Golden Boy
La terre promise est dorée

Les années 1960 voient arriver dans le monde du travail une nouvelle classe de salarié issue du boum de diplômés universitaires de l'après-guerre. Cette classe a ceci de particulier qu'elle s'introduit dans les entreprises à des postes importants sans y avoir travaillé auparavant. Avant 1960, il n'était pas rare de voir un simple machiniste monté un à un les échelons pour arriver à être le patron de compagnie. Cette nouvelle classe appelée celle du management a ceci de particulier donc qu'elle n'a aucun lien affectif ou émotif avec l'entreprise qui l'engage. Pour le manager, la compagnie est un lieu froid où la dure réalité du marché s'exprime par la recherche toujours plus accrue des marges de profit. La jeunesse n'est plus un âge mais une idéologie exprimée par le fameux slogan de Marcuse : "l'imagination au pouvoir." Les nouveaux gourous du management ne pouvaient laisser passer pareille occasion. En quelques années, toujours en 1960, ils transformèrent le concept "jeune" en marché de la jeunesse offrant des possibilités de profits mirobolants : films, livres, musiques, vêtements et même des voitures "lookées" jeunes : Corvette, Mustang, Camaro sans oublier les Harley Davidson et Triumph Commando.

Sous l'impulsion de l'hédonisme hippie, les managers ripostent en créant le marché du désir. En combinant leur propre fétichisme culturel avec la fausse promesse d'une vie authentique, ces publicitaires pour un nouveau style ont engendré un attachement quasi-messianique à la cause. Les psychologues envahissent de plus en plus les compagnies, non pas, à l'époque, pour gérer le burn out, concept qui n'existe pas encore, mais plutôt pour aider les "créatifs de la pub" à mieux cibler leur proie commerciale. La chasse est ouverte dans un enclos fermé et tous les coups permis.

Avec le marché du désir, le capitalisme, en recherche de fric comme le junkie coure après son fix, accède à un autre système de profit et ouvre un nouveau front, un marché peu exploité. Jusque là, le

capitalisme était diurne et reposait sur le profit généré par le travail des employés généralement entre sept heures le matin et cinq heures de l'après-midi. La classe moyenne avait réussi à combler ses besoins en biens d'équipements ménagers, (frigo-poêle, etc.) et collectifs (salle à manger, living room, chambre à coucher, etc.). L'accessibilité à la propriété se faisait à coût raisonnable et l'industrie de la construction se portait bien. Tout allait bien dites-vous ! Eh bien non !, tout allait mal. La classe moyenne manquait d'occasion de dépenser et mettait son argent en sécurité à la banque. Pas bon pour l'économie ça !, hurlèrent en chœur le manager et son psy.

En plus, les jeunes s'ennuyaient comme il ne se peut pas. Maintenant plus "fricqué", l'ado des années soixante voulait s'éclater et lorgnait vers la marginalité Les petits cafés et bistro, où se concoctaient les idées qui changeront un jour le monde, changent de vocation et muent en night club, discothèque à la mode, casino. Le marché de la nuit se met en place et il sera de masse.

La Révolution peut bien attendre un peu, y a pas le feu ! Hollywood se met de la partie; les stars envahissent les clubs privés de la haute bourgeoisie américaine et partout dans le monde ouvrent les boites sélectes du jet set international. Le marché de la nuit est un "must" Ne pas en être, vous exclu comme le dernier des parias atteint de la lèpre.

Le Fillmore East de New York succède Fillmore West de San Francisco, les clubs psychédéliques et les festivals pop viennent combler les désirs illicites et anarchiques de la contre-culture en marche. Qui dit désir illicite dit aussi marché de l'interdit ! Les bandes de motards se joignent au crime organisé et s'emparent du contrôle de la drogue et de la prostitution et Che Guevara apparaît sur des T-shirts aux effluves de patchouli. La Révolution blanche en Amérique est devenue mythique, inaccessible, dépolitisée, sans objet réel sauf pour la publicité et le crime organisé.

Les années 1970-80 marquent aussi l'effondrement complet des valeurs hédonistes de la contre-culture. L'amour libre terrassé par le sida, le pot remplacé par la coke; bref tout l'univers des désirs se concentre sur la seule avenue possible : le fric.

Des "dealers" peu scrupuleux trafiquèrent les produits, des chimistes "du dimanche" mirent sur le marché des amphétamines, des tranquillisants, des excitants. De "hight and down" les hippies commencèrent à vaciller. Les overdoses d'héroïne se multiplièrent. Cette renaissance spirituelle de l'ère post-chrétienne, mélange de zen, d'amour, de L.S.D., surtout de haschich et marijuana, s'est rapidement transformée en une anarchie de religiosité célébrant l'ère du Verseau et ses produits exotiques; les marchands du temple rôdaient.

En combinant leur propre fétichisme culturel avec la fausse promesse d'une vie authentique, ces publicitaires pour un nouveau style ont engendré un attachement quasi-messianique à la cause. Ils ont "éveillé" la jeunesse tant à un nouvel ensemble de valeurs qu'à un ensemble de biens qui y correspondent. On reproche au « capitalisme hip » d'avoir « volé notre culture », "S'éveiller" signifie à la fois consommer des drogues et acheter sans aucune critique. Mais ne sachant pas s'opposer plus radicalement au système dominant, il n'a fait que construire un contre-spectacle.
Si les hippies pré-politiques se sont laissés prendre par toutes les illusions et toutes les « solutions » utopiques, si leur critique de la vie quotidienne n'a jamais reconnu ses bases historiques et les forces matérielles qui aurait pu la rendre socialement efficace, l'apparition du hippie a quand même révélé l'étendue de l'insatisfaction, l'impossibilité ressentie par tant de gens de continuer dans la voie étroite de l'intégration sociale. Cependant, en même temps que la contre-culture a annoncé, même d'une façon incohérente, la possibilité d'un monde nouveau, elle a construit quelques-unes des voies les plus avancées de réintégration dans le vieux monde.

Quelques-uns des premiers participants avaient bien compris que le nouveau monde devait être construit consciemment, qu'il n'arriverait pas par hasard si seulement tout le monde se mettait à fumer de l'herbe et à s'aimer les uns les autres. Mais la culture spectaculaire, principalement du rock et des festivals comme Woodstock, qui est le legs de leurs activités, leur "succès", est en fait le signe de leur échec. Sur tous les fronts, la contre-culture fut une avant-garde de la récupération ; elle a canalisé un mécontentement réel avec l'isolation généralisée dans de fausses alternatives ; elle a servi le pouvoir en tant que recherche expérimentale nécessaire à l'étouffement d'une opposition potentielle. Le style de vie hippie a reproduit le consumérisme capitaliste auquel il s'imaginait s'opposer . Cette nouvelle génération de «management» entraîne paradoxalement la société vers le bas. Étudiant le phénomène, un sociologue vient à élaborer la fameuse théorie du nivellement vers le bas appelé : le principe de Peter.

La plupart des personnes sont promues sur la base de leurs performances au moment présent, sans que soit prise réellement en considération leur capacité à assumer les plus grandes responsabilités qui les attendent. Ceci implique que leurs performances peuvent s'avérer moins bonnes dans leur nouveau poste que dans celui qui lui a précédé. En fin de compte, «chaque employé a tendance à s'élever à son niveau d'incompétence», écrit-il: c'est la loi qu'il appelle le «principe de Peter».

Le constat du Principe de Peter s'inscrit dans un régistre plus vaste de nivellement vers le bas qui a envahi en premier le système scolaire pour contaminer ensuite le monde du travail et de la politique ayant comme résultat que finalement les médiocres ont pris le pouvoir. C'est que les diplômes, tous les diplômes, ne tiennent jamais compte de l'audace, l'intuition ou la la sensibilité d'un candidat mais juste sa propention à recracher en temps et en heure ce que son esprit aura retenu de ses heures passées à étudier les savants ouvrages recommendés par le corps professoral. Ni plus ni moins. La seule et unique qualité d'un diplôme c'est sa vertu à ingurgiter tout un tas de connaissances sans janais les questionner, dans cette obésité du savoir qui, s'appuyant sur une mémoire infaillible et un vernis de talent, permet à l'étudiant à plastronner le jour de l'examen tout en demeurant, à l'intérieur de lui, un parfait et un somptueux crétin.

Et le nivellement par le bas se perpétue de plus bel dans le monde du travail car si les nouveaux salariés fraîchement recrutés s'attendaient à relever des défis intellectuels stimulants, il se voyaient plutôt attribuer des tâches routinières qui leur paraissaient sans objet, dans lesquelles la présentation compte plus que le fond. Sans oublier les contraintes bureaucratiques envahissantes qui occupent une grande partie du temps travaillé. Si bien que les projets à court terme supplantent le long terme par manque de vision et par manque de courage. Nous savons tous que nous allons laisser la terre dans un bien triste état à nos enfants et pourtant nous faisons presque rien, préférant profiter au maximum du temps présent peu importe les conséquences futures. Ce n'est plus notre problème. Bienvenue en médiocratie.

Nous voici donc en médiocratie où quand le politicien adopte la mentalité du golden boy, cela se traduit quand l'intérêt privé l'emporte sur l'intérêt public, par la situation suivante : L'argent des élections américaines provient des donateurs les plus riches, des personnes souvent avec des priorités très différentes de celles de la majorité des Américains. En fait, un cinquième de tous les dons de super PAC au cours des 10 dernières années proviennent de seulement de 11 personnes. Cela a conduit à un gouvernement oligarchique dysfinctionnel sous facade de démocratie.

Voilà un pays, les USA où, depuis vingt ans, les antagonismes politiques se sont cristallisés au point qu'une moitié du pays hait l'autre, ne lui parle plus, ne la comprend même pas, voire nie son droit d'exister.

Un pays où le Sénat et la Chambre des représentants combinés ne peuvent pratiquement plus rien voter, pour cause de blocage permanent. Un pays où la division des pouvoirs s'effrite, où la Cour suprême rend de plus en plus ses décisions en fonction de lignes partisanes.

Un pays où les campus universitaires sont des camps retranchés, où lesdites " humanités ", loin de la science et du libre débat, sont devenues militantes, où celui qui pense différemment est un ennemi à faire taire, voire à abattre professionnellement.

Reste la justice et les tribunaux pour mettre un peu d'ordre la-dedans, pensez-vous ? Eh non ! La question aux États-Unis a été tranché en 2010 par la Cour Suprême, victime elle-aussi de contamination idéologique.

L'arrêt Citizens United v. Federal Election Commission, rendu par la Cour suprême des États-Unis le 21 janvier 2010, est un arrêt historique concernant la réglementation des dépenses de campagne électorale par les organisations.

La Cour suprême a statué que la liberté d'expression du premier amendement de la Constitution des États-Unis interdit à l'État de restreindre les dépenses de communication qui préconise expressément l'élection ou la défaite d'un candidat clairement identifié qui n'est pas faite en coopération, en consultation ou en concert avec ou à la demande ou à la suggestion d'un candidat, d'un comité autorisé par le candidat ou d'un parti politique (independent expenditures), pour les sociétés sans but lucratif, les sociétés à but lucratif, les syndicats et autres associations.

En avril 2014, dans l'arrêt McCutcheon v. Federal Election Commission (en), la Cour suprême juge également contraire au premier amendement le plafonnement des dons effectués par un particulier en faveur de plusieurs candidats, fixé à 123 200 dollars par cycle électoral de deux ans. Elle maintient toutefois la limitation des dons de particuliers à 5 200 dollars par candidat. Lors des auditions, le juge Antonin Scalia estimait notamment que ces plafonds " n'empêchaient pas de grosses sommes d'argent de se déverser en politique ", en raison des financements possibles des organisations.

La décision a mis un signe de piastre sur notre démocratie, ouvrant

un flot d'entreprises, d'intérêts particuliers et même d'argent étranger dans notre politique. La Cour Suprême venait ouvrir la boîte de Pandore de l'oligarchie et offrait la démocratie aux oligarques et ploutocrates sur un plateau d'argent. Nous avons vu la prolifération des super PAC, qui peuvent accepter et dépenser des sommes d'argent illimitées pour influencer les élections, et la montée de l'argent noir, qui est une dépense politique non divulguée qui peut provenir de tout intérêt particulier, y compris des pays étrangers. La Cour suprême a "génétiquement" modifié l'ADN démocratique, poussant l'Amérique vers le corporatisme et l'oligarchie".

Deux principes fondamentaux
L'astuce de la modification génétique de la Cour a été de retirer deux principes fondamentaux du premier amendement. Premièrement, nos droits en tant que citoyens égaux, avec des droits à la liberté d'expression qui ne sont ni plus ni moins que ceux des autres. Vous pouvez penser que nos droits égaux à parler et à être représentés sont suffisamment importants pour peser sur l'équilibre du premier amendement contre le pouvoir de l'argent. La Cour dit non, votre égalité politique en tant que citoyen n'a aucune incidence sur la question.

C'est assez radical. L'idée d'égalité politique, selon laquelle nous avons des droits inaliénables et réciproques parce que nous sommes des êtres humains égaux dans la société ensemble, remonte à la Déclaration d'indépendance. C'est toute la raison des États-Unis d'Amérique. Notre égalité politique contraste avec le système que notre Révolution américaine a rejeté: une aristocratie, une classe politique riche, qui établit les règles pour tout le monde.

La deuxième modification génétique apportée par la Cour à l'ADN ADN national a été de supprimer la prise en compte de la corruption systémique dans l'équilibre du premier amendement. La Cour a déclaré que les dépenses électorales illimitées des Super PACS, des entreprises, des syndicats ou des riches ne provoquent pas la corruption ou l'apparence de corruption. Pourquoi pas? Parce que la Cour l'a dit. Mais le dire ne le fait pas.

L'idée qu'une démocratie puisse se transformer en dictature est très ancienne. Elle se trouve par exemple chez Platon. Pour Platon, le régime idéal est l'aristocratie, qui éventuellement se transforme en timocratie (une forme de gouvernement de ceux qui recherchent les honneurs), puis en oligarchie, puis en démocratie, puis enfin en tyrannie.

Ce qui est actuel (entre autres) chez Platon, est la notion que les régimes politiques naissent, vivent et meurent. Sa conception de la démocratie est aussi assez intéressante. Pour lui la démocratie survient quand dans un régime oligarchique les mécontents sont très nombreux. Dès lors, la démocratie s'installe et elle élimine les riches. Éventuellement, une démocratie tombe parce que le goût de la liberté est si fort qu'il conduit à mépriser les fonctionnaires (les spécialistes), les lois et que toutes les modes de vie deviennent équivalent du point-de-vue moral.

D'autre part, la succession des régimes politiques de Platon devrait faire réfléchir à la nature exacte du régime politique actuel du gouvernement central américain. Il s'en trouve beaucoup pour affirmer que les États-Unis sont depuis longtemps une oligarchie et non pas une démocratie.

Platon au fond nous incite à poser la seule question qui compte vraiment : qui détient le véritable pouvoir ? ou quand la médiocratie glisse vers la ploutocratie.
Mais au fait, qu'est-ce donc que la ploutocratie ? Le dictionnaire nous apprend que le terme vient des mots grecs ploutos, " richesse ", et kratos, " pouvoir ". Un régime serait donc ploutocratique lorsque le pouvoir est exercé par les plus riches.

Le terme se prête donc mal à une utilisation rigoureuse qui décrirait précisément une manière d'exercer le pouvoir, tel l'usage que l'on fait des mots " monarchie " ou " communisme ". On pourrait même le

EVASION
FISCALE
RELIGIO
FAITH
GLAUBE
FOI
VIRA
BEPA
METRICS
FOUNDATION
MONEY
DONATIONS
Coca-Cola
AT&T
10000
Texaco
Lockheed
Kraft
Volvo
Fijitsu
Hitachi
CANAD
Cotia
Dow Chemical
Shell
Baimler-Benz
B00051348 A
Hanson
Toyota
Westinghouse
Nabisco

considérer comme un truisme : il serait en effet difficile de trouver un modèle de gouvernement qui ne s'est pas appuyé sur les gens les plus riches.

La sonorité du terme " ploutocratie " est désagréable, agressante, et le mot claque comme une insulte. Peu de gens aimeraient se faire qualifier de " ploutocrates ". Le terme a d'ailleurs souvent été utilisé par les nazis et les fascistes dans de fougueux élans démagogiques, pour honnir les grands bourgeois et leur collusion avec le pouvoir. Le mot " ploutocratie " semble avoir été d'usage courant dans la France du XIXe siècle. Pierre Leroux, intellectuel socialiste et ami de George Sand, fait paraître en 1848 De la ploutocratie ou Du gouvernement des riches, titre un peu trompeur, puisque l'auteur n'entame pas vraiment une réflexion sur le sujet, mais élabore une étude détaillée des classes sociales en France. Quelques années plus tard, Ernest Renan nous donne une définition souvent reprise : " J'appelle ploutocratie un état de société où la richesse est le nerf principal des choses, où l'on ne peut rien faire sans être riche, où l'objet principal de l'ambition est de devenir riche, où la capacité et la moralité s'évaluent généralement (et avec plus ou moins de justesse) par la fortune. "

Deux modèles : les Etats-Unis et la Russie

Cette définition nous éloigne quelque peu de l'idée d'un pouvoir politique exercé par les riches, mais nous ramène aux États-Unis de Marcy Kaptur. L'obsession de l'argent et l'envie de s'enrichir de nos voisins ont été maintes fois dénoncées, du séjour de Tocqueville en Amérique aux constats dévastateurs de Joseph Stiglitz dans Quand le capitalisme perd la tête : " [nous] comptions beaucoup sur les étudiants étrangers qui affluaient dans les universités pour faire fonctionner nos instituts de recherches, tandis que les meilleurs étudiants américains apprenaient à monter les transactions financières. "

Mais au-delà d'une élite souvent dénoncée pour son obsession de l'argent et de la réussite matérielle, faudrait-il croire que les plus riches exercent vraiment le pouvoir dans ce pays tellement fier de sa démocratie.

Il faut certes avoir de l'argent, beaucoup d'argent, avant d'entreprendre une campagne électorale aux États-Unis. Au prix de quelques courbettes les cordons des bourses des grandes compagnies et des millionnaires se délient facilement. On peut imaginer qu'une telle générosité sera noblement récompensée.

Pour s'assurer que les élus ne déraillent pas entre les élections, pour éviter qu'il ne leur prenne la velléité de gouverner dans l'intérêt de la majorité, les grandes compagnies utilisent un procédé très efficace, mais qui coûte évidemment très cher : le lobbying. À Washington, les lobbyistes forment une véritable armée : on en dénombre 25 000 dûment enregistrés représentant 600 organisations, et cette structure se répète, à plus petite échelle, dans chacun des 50 États. Tous ces lobbyistes ne travaillent pas pour de grandes entreprises et défendent parfois de nobles causes. Mais puisque les plus influents d'entre eux - ceux qui vous garantissent des contacts sûrs avec les puissants - peuvent aisément obtenir des salaires qui dépassent 300 000 $ par année, on imagine que peu de groupes communautaires ou d'organisations de citoyennes arrivent réellement à en profiter.

Il est bien connu que les plus puissants lobbies, par exemple la National Rifle Association, le lobby des compagnies pharmaceutiques et la U.S. Coalition for Service Industries ont d'importantes entrées à la Maison blanche et que de nombreuses politiques en ce qui concerne des sujets majeurs, tels l'environnement, la libéralisation des services, la vente d'armes, sont déterminées en fonction des désirs formulés par de richissimes entreprises. L'argent ouvre bien des portes. Qui ne se laisserait pas tenter ?

La Russie

Depuis la transition de l'économie russe vers l'économie de marché,

THE FUTURE OF KAPITALISM
MANIC
DEPRESSIVE
ECONOMY
THE FUTURE OF
KOMMUNISM
10
9
8
2
3
4

avec notamment les privatisations pendant les deux mandats du président Boris Eltsine, les termes " oligarque " et " oligarchie " (en russe : se sont substitués à ceux d'apparatchik et de nomenklatura employés à l'époque soviétique. En Russie, oligarque désigne les personnalités de premier plan du monde des affaires, en lien avec le pouvoir politique, qui se sont enrichies depuis la dislocation de l'URSS. Un terme associé et complémentaire, mais qui n'est pas réservé aux personnalités de premier plan, est celui de qui vient du français " nouveaux riches ".

En Russie où l'État ne s'est jamais cantonné aux seules fonctions de gouvernance, mais a également assuré la distribution de biens publics, l'étatisme est une tradition profondément ancrée. Les relations de clientèle sont également devenues une composante fondamentale de la culture politique, ainsi que le soulignent certains concepts. Le plus connu est celui que l'on nomme le " service d'État " (slu□iloe gosudarstvo), dont on peut trouver des traces dès le XVIe siècle - l'État assure à ses " serviteurs ", ou slugi, richesses et statut social en contrepartie de services rendus. La petite noblesse s'est appuyée pleinement sur ce système.

Dans la Russie post-soviétique, ce système de clientèle s'est réincarné avec des variantes à travers un " capitalisme oligarchique ". Les oligarques, devenus alors les nouveaux clients, ont non seulement acquis des biens issus d'enchères douteuses, mais ont aussi gagné une voix sur les décisions de privatisation grâce à leur accès au " corps " du gouvernement. Ils ont ainsi exercé une influence considérable sur le processus de prise de décision politique grâce au " cabinet de l'ombre " financier par lequel les oligarques sont parvenus à prendre le contrôle de la formation et du fonctionnement du gouvernement russe. Cette " capture de l'État " a eu pour conséquence désastreuse la déchéance totale de l'État en tant qu'acteur politique intérieur.

Certains analystes estiment que la protection dont bénéficient les oligarques russes de la part des pays occidentaux, sous couvert de droits de l'Homme ou de justice équitable, serait en rapport direct avec la période de privatisation et l'enrichissement rapide et de plusieurs milliards de dollars de ces oligarques. L'évasion fiscale des fortunes de ces oligarques vers la Grande-Bretagne, les États-Unis ou Israël, parfois mêlée à des transmissions présumées de documents secret d'État aux services secrets des pays constitueraient les vraies raisons de cette protection occidentale.

Le monde devient un véritable bar ouvert. Près de 70% des opérations boursières internationales ne sont que des opérations spéculatives qui ne rapportent aucune plus-value à l'économie donc par in extenso à la société. Toutes ces opérations ne visent qu'une prise rapide de profit.

Le monde devient un véritable bar ouvert. Près de 70% des opérations boursières internationales ne sont que des opérations spéculatives qui ne rapportent aucune plus-value à l’économie donc par in extenso à la société. Toutes ces opérations ne visent qu’une prise rapide de profit.

Il en est de même pour l’esprit criminel. Les criminels ont essentiellement des comportements de prédateurs qui sillonnent l’espace public à la recherche de la prochaine opportunité de commettre un crime. L’instinct criminel nous propulse vers une régression anthropologique de l’homme des cavernes. Quand un chasseur-cueilleur choisit de traquer un gnou plutôt qu’une gazelle, le mécanisme comportemental est le même que lorsqu’un criminel choisit de voler une voiture Honda plutôt qu’une Lexus.

À chaque jour un nouvel étonnement m’attendait. J’avais acquis une telle virtuosité dans la mise à jour des subterfuges humains, déguisements, cheveux teints, cosmétiques, barbes et moustaches et même chirurgie plastique pour cacher leur moi profond qu’à chaque fois que je découvrais la vraie révélation de leur identité j’en étais abasourdi comme le premier pharaon découvrant que sans lois même le meilleur des hommes privés de freins s’anéantirait comme un

chien enragé dans la dépravation et la corruption la plus abjecte des mécréants et des pervers.

Ainsi le «golden boy» fut sans doute jadis un pilleur de tombe égyptien appelé aujourd'hui acheteur de «storage» abandonné et mise à l'encan, le royaume des prédateurs toutes espèces confondues. Seule la cupidité les grise, tous espèrent trouver le coffre-fort-sarcophage empli de colliers d'émeraude, de bracelets d'argent, des bagues d'opale, des broches de scarabée fabuleux aux pectoraux d'or. Tous les pilleurs et spéculateurs de ce monde transforment les plus fabuleux palais funéraires en taudis.

Encore aujourd'hui, le blanchiment de l'argent sale est le cheval de Troie que le crime organisé introduisit dans les paradis fiscaux «licites». Le capitalisme mondial se met ainsi à imiter de plus en plus le crime organisé au point de lui ressembler comme son frère jumeau. L'argent du marché noir a besoin des paradis fiscaux de la haute finance et des banques d'affaires pour se faire blanchir. N'oublions pas que l'économie de l'argent sale est plus importante que celle générée par le complexe miltaro-industriel mondial; c'est pas peu dire.

On va même jusqu'à affirmer que le marché illicite du désir à sauver le capitalisme en crise suite au choc pétrolier. Comme si les grands managers capitalistes internationaux avaient une dette symbolique envers le banditisme mondial et les pays corrompus qui leur ont permis de conserver et garantir des privilèges et un standing acquis. Charité bien ordonnée commence par soi-même; même si l'on doit pactiser avec le diable.

La soif immodérée de l'or et du pouvoir des maffiosi devient la figure emblématique de l'ultra libéralisme. La violence du crime organisé pour arriver à ses fins rivalise avec la cruauté de certaines compagnies, hélas de plus en plus nombreuses, qui terrorisent et exploitent des millions d'enfants et de femmes dans le monde dans la plus complète indifférence. Les statistiques des Nations Unies sont alarmantes. Lorsqu'une compagnie dit qu'elle se délocalise, comprenez qu'elle a trouvé la complicité d'un gouvernement qui a peu fait pour promouvoir la justice sociale. Si bien qu'on assiste au paradoxe du nivellement par le bas : la classe moyenne occidentale, jadis prospère, s'appauvrie de plus en plus au point où un jour, elle se comparera à celle des plus démunis.

Dans cette nouvelle économie émergente du pot-de-vin, les hommes d'affaires côtoient des despotes, des criminels, des barons de la drogue, des proxénètes et tout ce beau monde du veston-cravate tentent par tous les moyens d'empêcher de découvrir le fonctionnement d'un système qui s'il était vraiment mis à jour et dénoncé nous révélerait les anormalités les plus révoltantes à l'encontre de cette «belle société».

«Non seulement l'homme descend du singe mais souvent il y «remonte»... au singe.»

A bien y regarder de près, le manager libéral postmoderne, sur fond de musique disco, ressemble à ces gros babouins alpha tout aussi préhistorique. Plus je les regarde, plus j'aime les punks.
«Si le dominant chimpanzé, le mâle alpha abuse ses subalternes, les vole, thésaurise l'ensemble des privilèges, lèse les faibles, parce qu'il est soumis à ses instincts, à un type d'organisation, et qu'il en va de sa survie et de celle du groupe, l'homme en revanche s'est extrait de ce fonctionnement naturel et, grâce à ses nouvelles capacités psychiques, il dispose de plus en plus de moyens pour maîtriser ses tendances primaires. Depuis la préhistoire, le mâle alpha a compris et contrôlé, comme premier proxénète, la valeur marchande du désir sexuel. En somme, lorsqu'un homme profite de sa position hiérarchique dans la société pour abuser d'autrui ou du groupe, il agit comme le dominant primate naturel qu'aucune conscience, aucune éducation, aucune morale ne vient contraindre.

Lorsque par exemple, un homme politique profite de sa fonction pour s'enrichir, corrompre ou se laisser corrompre, pour abuser la

justice, etc., il agit instinctivement comme le dominant chimpanzé dérobant la nourriture des plus faibles. La puissance des tendances primaires du politique transgressant, l'empêche à ce moment là d'accéder à la partie de sa conscience responsable du maintient des valeurs fondamentales inhérentes à toute activité politique (honnêteté, don de soi, amour de la justice, amour du peuple qui vous a élu etc.). À la phrase : " tout exercice de pouvoir corrompt ", nous devons ajouter : que "seuls ceux dont la conscience domine les tendances animales ont le pouvoir d'y résister".

C'est la même chose lorsque des hommes forment des "clans" hermétiques pour thésauriser des privilèges au dépend du plus grand nombre . Ils reproduisent simplement le fonctionnement de ces castes de dominants primates prenant une attitude agressive dès que leurs pouvoirs et leurs privilèges sont remis en cause. Même les actes de charité et de philanthropie ne sont pas des arguments en faveur de leur "humanité" puisque les dominants chimpanzés délaissent eux aussi une partie de leur butin lorsqu'ils sont repus. Le système actuel perpétue les tendances primaires, inégalitaires et violentes. Il restaure progressivement la loi de la jungle, c'est à dire le combat pour la survie, à tous les échelons et sur tous les continents. Comme dans la jungle, les individus vulnérables et fragiles sont maltraités ou éliminés en premier...C'est pourquoi, nous pouvons dire que le néolibéralisme, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, est un système archaïque et un retour en arrière jusqu'aux hordes primates préhominiens.

Dans *Angoisse et vie instinctuelle*, Freud développe l'hypothèse qu'il existe une pulsion d'autodestruction dont l'assise est la «tendance à réinstaurer un état antérieur» surtout l'animalité, fantasmée comme ayant un jour constitué l'essence de l'homme. Les dominants ségréguants, ceux dont les pulsions priment sur leur conscience, et même si certains sont à la tête de l'humanité, ne sont pas de véritables dominants humains, ils ne sont que des dominants archaïques, des primates alpha.»

Qu'ont en commun les compagnies Enron, WorldCom, Universal et bien d'autres comme Union Carbide/Bhopal et les sectes hérétiques cathares et manichéenne du Moyen-Age. Tous croient que «tout est permis» y compris le droit de commettre n'importe quel péché puisque Dieu nous pardonnera de toute manière. Cette interprétation de la Bible eût des répercussions inouïes aux siècles antérieurs.

La globalisation néo-libérale est totalitaire parce qu'elle détruit toute la tradition socio-économique et politique du pays y compris la démocratie, le peuple n'y est plus souverain, n'est plus maître de sa destinée. La globalisation n'a que faire de la démocratie.

«A ceux qui nous disent que le capitalisme est enraciné dans la nature humaine, nous répondons : peut-être mais il en est ainsi aussi du cannibalisme.»

Depuis l'effondrement du communisme, le monde est devenu un véritable "bar ouvert" néo-libérale, le «party» a lieu au club privé de l'OCDE. En transmettant l'idéologie de l'économie de marché comme seule garante d'assurer la prospérité, elle fait aussi office de barman où dans la griserie générale on refait le monde sur le mode de la pensée unique néo-libérale de l'économie déifiée. Comment vous expliquez les conséquences sur la biodiversité de cette économie cathare autrement que par cette constatation faite lors de la conférence internationale de Paris sur la biodiversité mondiale en 2005 : pour que tous les terriens puissent atteindre le niveau de vie et de consommation de l'Occident, il nous faudrait en ressources naturelles, alimentaires et énergétiques l'équivalent de sept autres planètes Terre.

Quand tout le milliard et demi de Chinois, les 900 millions d'Indiens, les centaines de millions d'Africains se mettront à consommer à l'occidental, on s'apercevra rapidement que le problème, aujourd'hui, n'est pas les pays pauvres mais les pays riches euro-américains dits développés qui ont, comme projet de société, que de propager l'idéologie du «toujours plus» et la peur du

manque d'argent. Ironie de l'histoire : les puissants Fonds de pension des syndicats de travailleurs qui demandent aux compagnies de meilleurs rendements financiers pour les actionnaires, forcent les compagnies, pour atteindre cet objectif, à procéder à des congédiement massif de travailleurs et de délocaliser des entreprises vers les pays pauvres. Plus encore, en mars 2005, la compagnie américaine United AirLines obtient un jugement qui lui permet de ne plus verser les primes de retraite aux employés laissant sur le carreau des milliers de travailleurs jusqu'à la fin de leurs jours.

«Je suis un peu nono devant la chose économique et certains lecteurs secourables, entreprennent parfois de refaire mon éducation. A tous les 50 ans, m'explique donc (un lecteur) les économies libérales se "nettoient" des exagérations accumulées (surtout à cause des syndicats), salaires trop élevés, avantages sociaux, etc. C'est ce qu'on appelle une dépression économique. Mon professeur ajoute, que certes, ces dépressions économiques sont l'occasion pour les requins de système de se manifester, mais c'est normal et on perd son temps à blâmer les requins d'être des fauves. Il n'est pas dans l'ordre des choses que les gazelles demandent aux fauves de manger de l'herbe, souligne M. Michaud. Vous êtes lumineux, monsieur. J'ai enfin compris ce qu'était une économie libérale Alors voilà. si je vous résume, y'a les fauves et y'a les gazelles. Les fauves bouffent de la gazelle. Les gazelles bouffent de l'herbe, tant qu'il y en a. Quand il n'y en a plus (si elles étaient moins gourmandes aussi!), quand il n'y en a plus, elles mangent de la marde. Ce qui ne dérangent pas trop les fauves qui continuent, eux, à manger de la gazelle. Et puis un jour, tout s'arrange, l'herbe finit par repousser, les gazelles sont contentes et les fauves aussi parce que les gazelles goûtent bien meilleur quand elles mangent de l'herbe que quand elles mangent de la marde. C'est ça une économie libérale ?»

On est bien obligé de constater que l'espace public est entièrement envahi par le publicitaire qui étend sa visibilité tentaculaire jusque dans le cabinet privé.

Le kitsch est l'art de la société de consommation où tous les arts, toutes les modes, tous les styles, s'amalgament en autant de stéréotypes de beauté, de simulacres et de vérité, du roman à l'eau de rose aux clichés des discours politiques, du toc aux mensonges publicitaires. Le kitsch est une culture de la saturation. Nous vivons à l'ère du "scrapbooking" comme sublimation de la société contemporaine individualiste. Le style de notre époque est bien celui de tous les styles, images abstraites ou documentaires, portraits, formes décoratives, textes d'auto fiction mis pêle-mêle et mis en scène dans le grand livre de la quotidienneté. Pour Abraham Moles, "la position kitsch se situe entre la mode et le conservatisme comme l'acceptation du "plus grand nombre".

Le kitsch est à ce titre essentiellement démocratique: il est l'art acceptable, ce qui ne choque pas notre esprit par une transcendance hors de la vie quotidienne, par un effort qui nous dépasse - surtout s'il doit nous faire dépasser nous-mêmes. Le kitsch reste essentiellement, art de masse, c'est-à-dire acceptable par la masse et proposé à elle comme un système. C'est par la médiocrité que les produits kitsch parviennent à l'authentiquement faux. C'est la médiocrité qui les réunit, qui les fond en un ensemble de perversités esthétiques, fonctionnelles, politiques, ou religieuses." Un décor de pastique, de verre et d'acier, de pacotille qui envahit, occupe même tout notre espace psychologique comme une sorte de pathologie. Nous travaillons de moins en moins pour réaliser non pas nos potentialités mais de plus en plus pour consommer. Le motif de la consommation l'emportant sur la réalisation personnelle. La possession d'objets est la nouvelle conquête, l'être se définit par ses acquisitions, se "design" par ses objets. Kundera dans L'art du roman mettra en lumière que le kitsch est une attitude existentielle du besoin de l'homme « de se regarder dans le miroir du mensonge embellissant et de s'y reconnaître avec une satisfaction émue ».

Les années de mon adolescence fut un temps béni d'apprentissages de nouveaux pouvoirs comme celui d'arrêter le sang d'une blessure que je m'étais affligé en jouant. De jour en jour, ma faculté de vision dans le temps augmentait en puissance et les objets observés me révélait leur secret comme s'ils fusionnaient avec mon système nerveux. J'avais accès à la mémoire collective de l'humanité, aux archétypes fondamentaux de l'espèce si chère au professeur Jung. Mais au lieu de me réjouir d'être ainsi capable de saisir de nouveaux horizons beaucoup plus vaste, j'étais triste de constater que je possédais pas assez de connaissances pour en comprendre toutes les significations. J'étais subjugué par l'immensité du sujet d'étude que j'étais devenu. Mes expériences de voyance naturelle à travers l'éternité du temps me fit voir l'évolution comme une bibliothèque vivante.

Malheureusement l'évolution de la connaissance est toujours perturbée par la peur de l'inconnu qui emprisonne l'esprit dans des certitudes souvent erronées et par la mort destructrice; comme s'il fallait toujours tout recommencer à chaque génération. Tel est le drame de l'humanité toujours recommencé comme le Sisyphe. Il existe une connaissance du cœur qui n'est pas celle de l'érudit. C'est en vivant qu'on l'acquiert. Si la science nous fait connaître la vérité des choses extérieures, nous avons en revanche perdu la faculté de découvrir la vérité des choses intérieures et nous avons besoin de la retrouver.

Si « Je est un autre,» je dois alors partir à la découverte de cet autre moi-même et tenter de répondre à cette fameuse question qui taraude dans mon esprit : « Qu'est-ce que je suis venu faire sur cette foutue planète perdue dans la Voie lactée, elle-même perdue dans notre univers, lui-même perdu dans un multivers de bulles à l'infini ?
Je devins reporter de moi-même inspiré par Hunter Thompson, ami de la communauté hippie; tout un modèle à suivre. À 21 ans et sans le moindre diplôme comme moi, Thompson décide de faire la seule chose qu'il sache faire: écrire. Profondément marqué par les écrivains de la Beat Generation, il s'attèle à l'écriture d'un livre largement autobiographique, Prince Jellyfish, qui ne sera jamais publié. Passionné par la magie de la langue et désireux d'affûter sa plume, il retape les chefs d'œuvre de Fitzgerald, Hemingway et Faulkner à la machine, intégralement. Il postule également dans un certain nombre de canards afin de s'assurer un revenu de subsistance. Son manque d'expérience ne l'empêche pas de se montrer particulièrement exigeant. Il envoie plusieurs lettres de motivation sidérantes, écrites sous alcool, dans lesquelles il dénigre le journal pour lequel il postule, fait preuve d'un ego surdimensionné et enchaîne les blagues vaseuses. Bill Cardoso, reporter au Boston Sunday Glob et ami d'Hunter, donne son nom au style de Thompson en découvrant l'article : « C'est du pur gonzo !

». Il s'agit d'un terme emprunté au jargon irlandais des quartiers sud de Boston et il désigne le dernier homme encore debout après une nuit de biture. Thompson en fera désormais sa marque de fabrique. Du journalisme fricotant en permanence avec la fiction, ultra-

subjectif, totalement déjanté, arrosé de whisky, saupoudré de came, propulsant le lecteur dans un monde parallèle.

Devinant mon projet, mon père me demande de la suivre au Stanford Research Institute (SRI) pour y rencontrer Ingo Swann, un chercheur de pointe dans les domaines de la parapsychologie et de la perception cognitive. Des qu'il me voit, il comprend que mes facultés essentiellement les phénomènes de la clairvoyance, de la télépathie, de la psychokinèse et de la vision à distance tant au niveau local et plus grand de l'humanité, sont naturellement existantes.

Après les présentations, mon père lui explique les effets de la trépanation que j'ai eue voilà plusieurs années déjà.
En se levant de son bureau, le chercheur visionnaire nous fit signe de le suivre en gardant silence et nous fit pénétrer dans un caisson hermétique.

- J'ai l'impression que votre trépanation a forcé votre métabolisme cérébral à connecter les deux hémisphères du cerveau qui travaille dorénavant ensemble simultanément et croyez-moi, vous êtes appelé à vivre des expériences tout à fait inouïes.

- C'est exactement cela que je vis lorsque que je visite un musée par exemple. Dès que je vois un objet, une sculpture, un tableau, j'en capte alors les vibrations émises qui me projettent dans un monde parallèle à ma réalité immédiate.

- Imagine que ton cerveau soit désormais en contact avec le fameux arbre de la connaissance et que tu développes une perception « sans-contrainte » de la réalité. Grâce à la supraconductivité des neuronnes de ton cerveau, tu possèdes une conscience/caméléon qui s'adapte à toutes les vibrations émises autant par des objets, des individus, des atmosphères. Au début, tu auras des flashs visionnaires puis peu à peu viendront se greffer des souvenirs olfactifs liés aux gens, à leur époque et même aux évènements. Cet arbre a donc la capacité d'enregistrer sans contact direct des vies, toutes les vies, toutes les expériences vécues par les cinq sens des hommes; le plus grand livre d'histoire universelle est à ta portée. Libre à toi de partager quelques instants de la vie des rois perses, des empereurs chinois, de Jules César, d'Aristote ou de Socrate sans oublier des femmes illustres comme Cléopâtre, Marie Curie ou Rosa Luxembourg.

- Mais ce ne sont que des visions de mystiques peut-être même des illusions sans importance.

- Eh non ! Car vois-tu le mental est constamment actif dans la perception. Un travail constant d'identification est à l'œuvre au sein de la perception à l'état de veille où la vigilance est primordiale à l'anticipation d'un monde perceptif unique et cohérent. Tu t'apercevras que des époques et des lieux éloignés deviendront des réalités aussi vraie que le temps présent. Que de telles expériences ne sont pas mystiques justement mais plutôt démontrent que ton processus d'évolution personnelle a atteint un palier de lucidité intense ! Tu es constamment en mode déjà-vu car toutes les régions frontales de ton cortex vérifient les mémoires et envoient des signaux. Le sentiment de déjà-vu serait un signe que le système de vérification de la mémoire fonctionne bien.

- Alors je suis foutu car je découvrirai bien que l'espèce humaine n'a rien compris de son histoire ou plutôt que ces gens-là ont la certitude de comprendre un passé qui n'a jamais existé parce qu'ils sont restés à la surface de la vie et que rien d'important et de réel n'a encore été vu, connu, dit.

- La vie est une illusion disait Bouddha ! N'est-ce pas ? Mais plus pour toi, tu viens de te sortir du samsara, la roue du retour éternel. Tu vis l'expérience du corps astral, sorte de corps fantôme, qui voyage dans un monde intemporel où le passé est aussi contemporain que le présent.
- Avez-vous déjà ressenti cela ?

- Plus d'une fois, on m'appelle d'ailleurs le père de la visualisation à distance depuis le succès extraordinaire, le premier de son genre, d'une expérience d'esprit sur la matière. Celle-ci démontra que l'esprit humain était capable d'étendre ses pouvoirs au-delà des limites du cerveau depuis que j'ai réussi, en utilisant seulement mon esprit, à causer des changements de température dans un vide scellé, lointain.

- Mais cela dit mon père, ouvre des possibilités exponentielles de communications télépathiques.

- Vous avez raison, ce fut une expérience extraordinaire mais malheureusement divulguée par la presse écrite. C'est ainsi que le cauchemar commença. Le magazine Time se demanda « si les pouvoirs de Swann étaient plus dangereux que la bombe atomique. » Le Reader's Digest a rapporté « que des recherches récentes ont confirmé que Swann, dans des expériences d'observation à distance, pouvait «aller» à n'importe quel endroit du globe et dessiner correctement les routes et les bâtiments comme ils le sont à ce moment-là. » Pendant que The San Francisco Examiner et The Washington Post se demandèrent « si les capacités de Swann pouvaient être utilisées pour l'espionnage psychique », tandis que le New York Time spécula « que Swann était devenu une super-arme psychique.» Tout ce tapage journalistique a attiré l'attention de la CIA. Après, bien que la publicité ait continué, mon travail a été enveloppé dans un manteau de secret, sous chape de plomb. Au cours de ces années, des centaines de milliers d'essais expérimentaux ont contribué à l'augmentation des connaissances qui n'avaient jamais atteint un tel niveau auparavant non pas profit de l'humanité mais au seul profit de l'armée américaine.

- Vous nous avez enfermés ici dans ce caisson insonorisé pour nous signaler une mise garde ?
- Pendant longtemps, mon travail de scientifique fut jumelé à celui d'agent secret du Pentagone. Il m'est alors demandé de communiquer par télépathie avec des sous-marins stratégiques sous la calotte polaire, de faire des relevés topographiques d'une cible ennemie. C'est pourquoi je vous incite grandement à garder silence complet sur vos pouvoirs si non la vie de votre fils sera confisquée à jamais par les militaires comme fut la mienne.
- Oui, mais fit remarquer j'ai ramassé un tas de notes et tenu un journal de notre expérience pour éventuellement publier un mémoire sur le sujet.
- Alors brûler ce journal ! C'est mieux pour vous et dépêchez-vous d'avertir tous vos collaborateurs. Maintenant, j'aimerais si vous le permettez m'entretenir seul à seul avec votre fils.
- Voilà jeune homme, je vais maintenant te parler d'expériences que toi seul doit connaître l'existence…secret absolu, compris ! Mes expériences de voyages astrales m'ont permis d'éviter la gravité terrestre d'aller me promener sur la Lune et même sur Mars où j'ai découvert des preuves irréfutables que cette planète, aujourd'hui morte, fut jadis non seulement habitable mais réellement habitée jadis par des êtres intelligents avec qui j'ai pu communiquer. Rassures-toi les Martiens n'existent plus !
- Nom de Dieu c'est incroyable ! Comment sont-ils ? Bleu, Vert, jaune ?
- Aucune de ces couleurs car ce fut une communication psychique, d'esprit à esprit; raison de plus pour garder silence car je ne l'ai jamais révélé au Département de la défense, Si je t'en parle c'est que tu es appelé à prendre la relève. Premièrement ces extraterrestres ne sont pas du tout intéressés à nous contacter physiquement parce qu'ils ont peur de nous. Il leur suffit de nous regarder vivre quelques heures pour comprendre que nous sommes atteints de maladies psychiques dégénératives qui nous confinent dans un monde de violence et de cruauté. Pour eux nous sommes une espèce de virus et ils ont peur d'être contaminé donc distanciation physique de quelques années-lumières.
- Deuxièmement : Comme tu peux le constater mes voyages astraux restent limités à notre système solaire dans la Voie lactée. Par contre, ces esprits galactiques m'ont révélé que la source de toute existence est émise par des vibrations spatio-temporelles issues d'une multitude d'univers interconnectés comme des bulles

de savon possédant chacun leur propre fréquence spécifique comme une signature leur permettant de savoir à qui ils ont affaire. Voici donc ta mission astrale : quitter la voie lactée et notre univers pour aller explorer l'univers-bulles, appelé aussi le multivers.
- Réussir un tel exploit demandera un temps considérable et je crois bien mourir bien avant.
- Au contraire, Einstein l'a bien démontré la probabilité qu'un tel événement de déplacement spatio-temporel garde jeune. Apprend dès maintenant à vivre avec l'idée que tu seras encore vivant au 25e siècle et plus encore. Par contre toi, tu n'es pas immortel, tu as simplement appris à ralentir le vieillissement … ta mort est inéluctable mais le gros bon sens nous permet d'envisager réalistement que tu es appelé un jour ou l'autre à jouer un rôle majeur dans la destinée des créatures qui composent l'humanité.

- Mais pourquoi seulement moi ? Mon père et ma mère sont aussi trépanés !
- Exact ! Mais la raison principale qui profite en ta faveur c'est l'âge. Tu as subi cette opération très jeune alors que ton cerveau était peu développé à cause du blocage autistique. Soudain des nouveaux influx électriques inondent toutes tes fonctions cérébrales et ton cerveau se met à évoluer à vitesse grand V. Par contre pour ton père et ta mère, leur cerveau avait déjà atteint une pleine maturité, ils ont développé certains pouvoirs psychiques mais surtout ont ralenti le vieillissement naturel du cerveau. Dernièrement des chercheurs ont comparé la structure de l'Univers à celle du réseau neuronal : Proportions, fluctuations de la matière, connexions entre les étoiles et le neurones, ils ont constaté des similitudes troublantes entre les deux… malgré des échelles de distantes d'années-lumière. Résultat ! La toile cosmique et la toile des neurones se ressemblent. Ton jeune cerveau est capable de se connecter aux fluxtuations plutôt aux vibrations de l'Univers.

- Condamné à vivre seul avec un tel secret, je vais devenir fou !
- Tu viens de trouver la solution. Tu n'es pas le seul à penser ainsi…il y a aussi quelques fous comme des artistes qui ont des talents hors du commun des mortels. Donc fréquentes-les ! Tu te sentiras moins seul et tu te feras de nouveaux amis par la même occasion mais surtout tu développeras toi-aussi ton moyen d'expression visionnaire ; peinture ou poésie peu importe. Et si on te traite de « fou »… alors tant mieux tu comprendras que c'est ton meilleur refuge. Tiens regardes mon autoportrait sur le mur derrière toi intitulé « le magicien de la lumière ». C'est mon bouclier contre tous ces connards !

LE MAGICIEN DE LUMIÈRE

- Et vous en connaissez d'autres des artistes visionnaires ?
-Oui quelques-uns uns, mais commences par le plus marginal d'entre eux : Mon ami Paul Lafolley à Boston. Comme moi, il est un artiste « outsider » dont les racines de la créativité authentique, toujours novatrice et originale reflètent véritablement l'individualité du créateur. Son Œuvre s'inspire de la science moléculaire, biotechnologique, génétique, quantique, de la littérature d'avant-garde ou encore de ses voyages astraux qu'il déclare effectuer

régulièrement. Son intention : créer une logique de nature métaphysique unique. Que dire de plus si non que c'est art puissant, évocateur, provocateur, intensément personnel, inconscient, expressif, énigmatique, obsessionnel, vital, inquiétant, brutal, subtil, exotique, proche du terrain, marginal, outsider quoi ! Mais le plus incroyable est que, comme toi, Lafolley fut déclaré autiste à l'âge 4 ans. Par la suite, le temps d'une séance d'électrochocs, il dit avoir alors traversé « la cinquième dimension » et rencontré des extraterrestres, Quelques années plus tard, des médecins découvrent au cours d'un scanner de contrôle, un nano implant cérébral situé dans la zone de la glande pinéale. Une technologie dont la structure, la composition et les fonctionnalités restent encore, à ce jour, inconnues des bureaux de recherche scientifique américains. Paul Lafolley atteste que cet implant est un bio laboratoire à idées, un « laboratoire nanotechnologique » volontairement conçut par des êtres supérieurs de type extraterrestre, rencontrés à l'occasion de ses rêves lucides, et de voyages chamanistes lors des multiples séances d'électrochocs qu'il a reçus durant tout son enfance.
- La CIA a du s'intéresser à lui non ?

- Aucunement ! Pourquoi ? Parce que pour les agents de la CIA, Lafolley est un fou inoffensif. Tu as compris… Entreprends dès maintenant un travail créatif novateur et dresse-le comme un paravent derrière lequel tu cacheras ta véritable nature. Tu veux être journaliste alors ajoute-y la photographie et deviens ainsi un reporter.

- Quand je sentirais que je pourrai lui montrer des clichés qui le surprendront alors j'irai le rencontrer. Promis ! Et merci, car vous venez de me sauver de bien des emmmerdes administratives de type kafka.

Cycles des voyages

Il est temps de quitter les USA pour Montréal, Canada et aller visiter l'expo 67 dont le slogan la «Terre des Hommes» me semblait prometteur de découvertes intéressantes. La première fut l'effervescence du projet d'indépendance politique.

MONTRÉAL 1967

L'agglomération régionale de Montréal, avec près de trois millions de citoyens, forme, non seulement la première communauté urbaine du Québec, la neuvième plus importante agglomération en Amérique du Nord mais aussi fait de Montréal la deuxième ville francophone au monde. Berceau de la civilisation française en Amérique, Montréal a aussi pris un caractère résolument nord-américain et cosmopolite avec son exposition internationale.

C'est deux jours, plus tard après mon arrivée à Montréal que mon père et moi furent agressés. L'incinération du corps paternel eut lieu vingt-quatre plus tard en présence de Sophia et de moi-même. Nous fûmes envahis par une émotion difficile à expliquer. Nous savions, plutôt nous ressentions un étrange lien psychique établi entre nous qui confirma notre intuition : l'esprit survit à la mort du corps. Ce fut la dernière révélation que je reçus de mon père. Merci Dad !
Au début, je représentais pour mon père le miracle qui marquait l'aboutissement de sa vie puis tranquillement un narcissisme s'installa si bien que c'est l'expérience scientifique et non ma personne que mon père vénéra à l'image de Pygmalion et sa statue, sorte de culte de Rédemption. J'avais acquis toute la symbolique du talisman.

L'exposition universelle de Montréal en 1967 joua un rôle immense dans l'éducation et l'appropriation par la société québécoise des grands enjeux internationaux, des nouvelles technologies mais aussi prend conscience des grands conflits mondiaux, des coups d'État, des mouvements de libération nationale mais surtout elle fut un immense réservoir de l'histoire de l'humanité et des archétypes de l'inconscient collectif.

Le lendemain de l'incinération je me rendis aux locaux du Journal

Le Devoir y rencontrer une amie de ma mère à qui je racontai mon désir d'aventures journalistiques et qui en retour de quelques articles me donna une carte de presse et les accréditations nécessaires. Je consacrai la grande partie de l'été à visiter les différents pavillons.

Soudain je ressentis un profond ennui, sentiment nouveau pour moi. Je livrais un combat intérieur contre une force obscure qui m'entraîna dans une sorte de délire : Comment ai-je pu m'intéresser à ces mondes morts indifférents au commun des mortels ? Pourquoi réveiller les morts ? Pourquoi ? Si non pour nous révéler l'immensité des expériences humaines que nous ne voulons pas voir et surtout que nous ne pouvons pas accomplir. Comment voulez-vous que je vive en 1967 comme Alexandre le Grand ou Gensis Kan ? Que faire maintenant ? Où trouver un sens à tout cela ? Tranquillement comme un filet d'eau d'une source souterraine qui jaillit des tréfonds de la terre, une idée claire comme de « l'eau de roches » surgit : Concentres-toi à l'étude de ceux que tu as ignorés jusqu'à maintenant : les auteurs mystiques.

Je retournai le lendemain sur le site de l'exposition universelle et entra dans le premier pavillon sur ma route: La France.

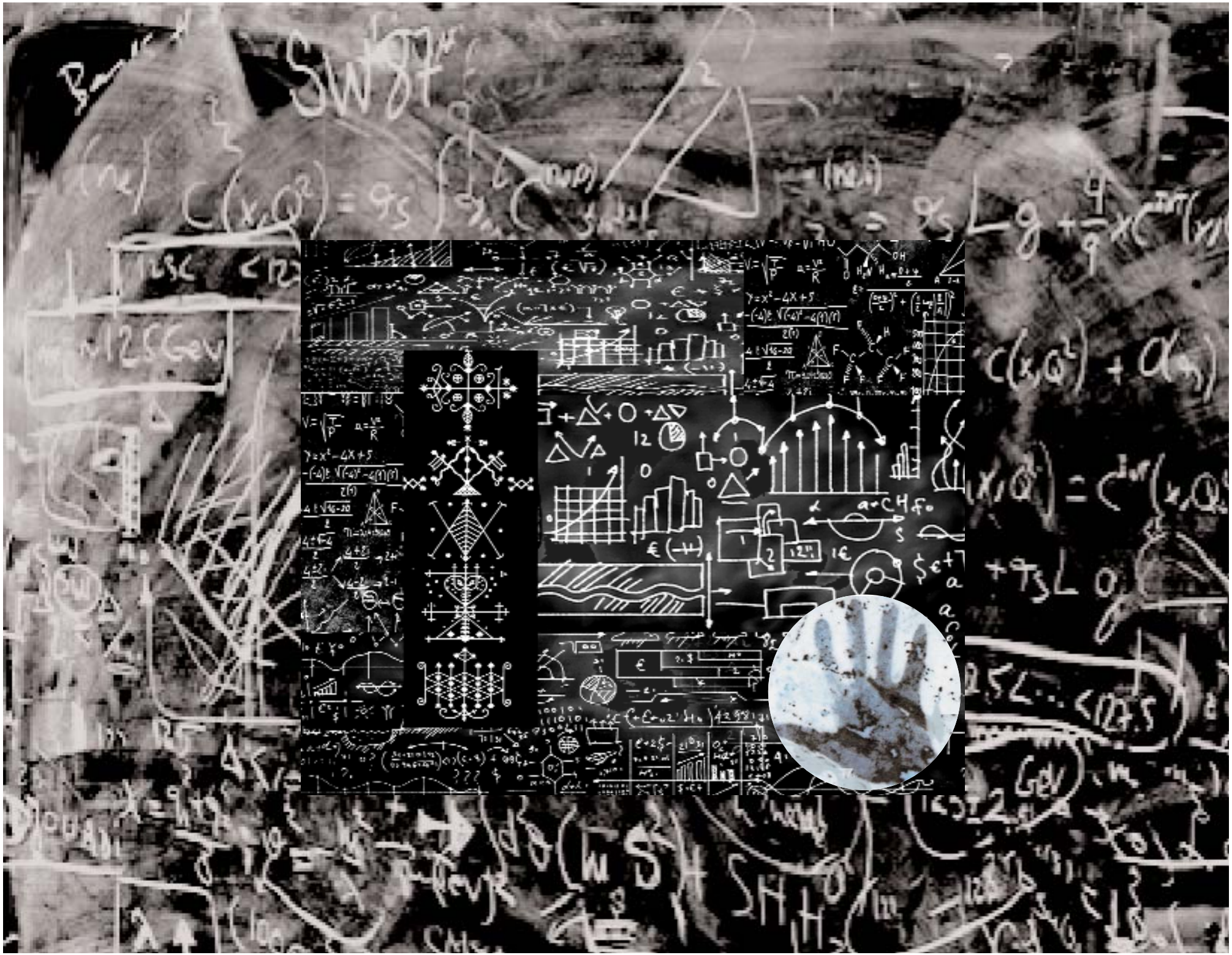
Pavillon de la France.
En entrant dans le pavillon français, dès que je me suis retrouvé devant une reproduction grandeurs nature des fresques préhistorique de la grotte de Lascaux, je fus envahi par un tourbillon de vibrations inouïes provenant d'ossellets et de coquillage frappés en harmonie avec des mélopées incantatoires. Des hommes et des femmes emportés par cette atmosphère spirituelle et festive s'affairaient à peindre les immenses parois de la grotte.

Les humains qui ont peint les fresques gigantesques des grottes de Lascaux cherchaient à résoudre les mêmes interrogations auxquelles est confronté la science moderne et seul l'art et les mathématiques avec leur caractère transculturel et transhistorique parvinrent à représenter la poétique de l'indicible. Nous pouvons même affirmer que l'art pariétal est aussi contemporain, est aussi actuel que les équations quantiques. La recherche de l'Ultime a toujours été confrontée à l'énigmatique. Puisque la nature n'est plus pour nous qu'un poème en désordre, il revient au savant d'en rassembler les fragments épars ; au philosophe de les expliquer et au poète d'en reconstituer l'unité première.

" Notre pensée a des limites " disait Kant. Le scientifique moderne, qui interprète l'Univers, la vie et bien sûr l'humain comme un ensemble de mécanismes physiques, chimiques et physiologiques complexes lui a permis d'en tirer des conclusions étonnantes, tellement étonnantes qu'elles en sont incompréhensibles. De plus en plus, la logique quantique s'aperçoit qu'il existe dans l'Univers des attributs potentiellement observables mais qui possèdent une telle somme de paradigmes qu'ils en sont incalculables.

Bienvenue dans le monde de la magie. Il y a donc bien jusqu'à maintenant deux manières incomplètes d'aborder l'Univers : la Raison et l'Intuition. On peut même affirmer que l'Intuition vient au secours de la Raison en panne, comme si pour "savoir" l'Univers, notre conscience nous demande aussi de "sentir" l'Univers. On pense alors à deux systèmes logiques qui s'affrontent alors qu'il n'en est rien, au contraire : le langage paradoxal de l'Intuition versus la Raison n'enlève rien à la connaissance. L'alliance entre intuition et raison a conduit par la suite à la science des probabilités et à l'émergence des équations quantiques. Sauf que d'équations en équations, les physiciens ont buté sur l'inexplicable. L'image de l'Univers fournie autant par l'Intuition (sensation primordiale) que par la Raison (information primordiale) nous propulse dans un monde aléatoire et symbolique. Et la magie vient au secours de la raison en panne. Alors qu'est-ce que la magie ? Toute tentative pour expliquer le monde visible par des forces imprévisibles comme les probabilités quantiques c'est de la magie, comme tenter une explication du monde basée sur l'intuition comme l'art pariétal.

Malheureusement on a toujours cherché à opposer raison et intuition,



science et art alors qu'ils sont complémentaires du point de vue de l'acquis de connaissances. Nous sommes traversés de mystères comme les neutrinos traversent la matière. Autant les fresques préhistoriques que les équations quantiques sont intégrées dans un espace de conscience magique que la physique quantique tente rationnellement d'observer et d'interpréter sans succès. Si le cosmos est magique alors nous sommes bel et bien des primitifs quantiques.

"À chaque époque, il faut tenter d'arracher la tradition au conformisme qui veut s'emparer d'elle." (Walter Benjamin)

"Toutes les théories scientifiques ne sont que des abstractions métaphysiques, (...) L'homme a besoin de quelque chose qui parle à son sentiment. Le sentiment dominera toujours la raison. Jamais la métaphysique ne disparaîtra". (Claude Bernard)

Ce sentiment de la métaphysique s'appelle la spiritualité et ce sentiment de la spiritualité s'exprime par la poésie. Car l'homme est avant tout un poète. Il aime inventer des mondes constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, des mondes habités de personnages étranges, passionnés, souvent monstrueux, des univers interchangeables en diapason avec les dernières connaissances scientifiques et autres. Si bien que ces abstractions métaphysiques scientistes comme supersymétrie ou supercorde sont à prendre au même titre et au même niveau que toute mythologie ou religion parce qu'elles emploient le seul langage digne d'aborder l'indicible mystère : le langage de la poésie. Car tous ces langages ont en commun l'intuition poétique de notre essence et de notre devenir. En bref, nous avons été formé et éduqué à être des intellectuels et non des poètes. Notre ignorance de la profondeur poétique de l'existence associée à notre mentalité fragmentaire occulte le fait qu'il y a une poésie latente en toute expression du langage.

Pour rencontrer la beauté, l'esprit doit s'être vidé de ses tensions et de cette rencontre naîtra ce que Nietzsche souhaita ardemment : parvenir à une création esthétique de soi tel qu'exprimé par l'adage populaire "faire de sa vie un poème".

Finalement le monde ne se réduit pas à sa dimension matérielle, à son espace-temps et soumis aux seuls lois de la physique et de la chimie et de la règle à calcul. Pour plusieurs, une telle quantification de la vie provient d'une logique de mort axée sur la toute puissance de la valeur d'échange et la dissolution des liens humains qualitatifs. L'expérience poétique nous révèle un monde organique métissé et ouvert plutôt que fragmenté et clos. La poésie est un processus dynamique d'appréhension du réel porté par un continuum entre toutes les composantes de l'Univers, de plus grand au plus petit, du visible à l'invisible. Ainsi la poésie est éternellement en devenir et établit une correspondance inclusive entre la l'homme et la nature.

Nous nous retrouvons finalement avec une pluralité de figures de la rationalité et de l'a-rationalité mais depuis les trois derniers siècles et encore aujourd'hui sous bien des aspects nous restons prisonniers d'une rationalité close incapable de prendre en charge les problématiques de l'imaginaire, du sacré et de la psychologie des profondeurs intimes de l'être, nous vivons sous le règne de l'"impoésie" pour reprendre le mot du poète Gilbert Langevin. Pour sortir du XXe siècle comme le suggère Edgar Morin, nous devons adopter une rationalité ouverte, sorte de posture intellectuelle qui reconnaît la légitimé et entreprend un dialogue avec les autres paroles qui donnent sens pour l'homme, les paroles philosophiques, artistiques, scientifiques, culturelles, poétiques et religieuses tout en étant conscientes de leurs limites et capable de reconnaître qu'elle ne pourra probablement jamais saisir l'infinitude de la réalité.

C'est pour cela qu'il faut comprendre que tous les langages qui transcrivent la connaissance de génération en génération que ce soient les Upanishads, le Yi King taoïste, le bouddhisme, le shintoïsme, les mythologies égyptiennes, sumériennes, grecques, les cosmogonies africaines, amérindiennes, aborigènes, le coran, la bible, la torah y compris la théorie scientifique et la philosophie ne

sont que récits parcellaires et poétiques d'un mystère qui nous dépassera toujours.

Pavillon de l'Espagne.
À la vue d'u manuscrit d'Avéores, je saisis les vibrations émises des philosophes arabes de l'Espagne maure qui entreprirent d'établir les correspondances entre le corps et la nature :

«Le corps est semblable à la terre, ses os sont des montagnes, sa moelle des mines, l'abdomen est comme la mer, les intestins comme des fleuves, les veines sont des rivières, la chair est comme la poussière et la boue. Les poils du corps sont comme des plantes, les lieux où ils poussent sont semblables à un sol fertile et ceux sur lesquels rien ne pousse à une terre saline. De son visage à ses pieds, le corps est une ville peuplée, son dos en est la région déserte, le devant est l'est, son dos l'ouest, sa droite le sud et sa gauche le nord. Son souffle est comme le vent, ses mots sont le tonnerre, ses cris des éclairs. Son rire est comme la lumière du midi, ses pleurs comme la pluie, sa tristesse est pareille à l'obscurité de la nuit et son sommeil à la mort, tout comme sa vigilance est semblable à la vie. Les jours de son enfance sont le printemps, suit l'apprentissage de l'été, la maturité est l'automne, et la vieillesse est comme l'hiver. Ses mouvements et ses actes sont pareils aux mouvements des étoiles et à leurs rotations. Sa naissance et sa présence sont comme des constellations naissantes, et sa mort et son absence sont semblables à leur coucher. »

Cette vision arabe du corps/nature vient compléter celle des yogistes hindoues où l'énergie vitale est diffusée via des centres d'énergie ou chakras, répartis sur l'intégralité du corps et qui sont reliés à divers pouvoirs cosmiques. C'est par l'énergie vitale irradiant son corps que l'homme prend conscience de la Vie Universelle. Le renier c'est aussi renier l'esprit et l'âme qui habite la nature terrestre.

La nature est loin d'être source de péché, au contraire, elle est source de félicité. L'autochtone se sent frère des animaux, des plantes, des astres, de la pluie et du vent. Toute la spiritualité converge vers la célébration de la vie néanmoins assombrie par les maladies et la mort. Cependant ce mal issu des maladies, de la mort, des désastres sont considérés comme des actes naturels représentés par des démons qu'il est possible de conjurer par des rituels et des paroles mystérieuses porteuses de guérison dont le sorcier est le dépositaire. Nul trace de faute contingente à l'humanité que l'homme est appelé à expier par le repentir et les mortifications corporelles.

Le trait caractéristique des peuples premiers est la conception du corps comme réplique en miniature du cosmos en communion directe avec la nature ambiante. Le corps est porteur de sens révélés par l'ornementation, le cosmétique du grec *kosmeticos*,

qui «consiste donc à se revêtir soi-même de qualités cosmiques», à devenir, en quelque sorte, «conforme à l'ordre cosmique». (Nasr, 2004, p.349). Les peintures primitives corporelles et la danse/transe expriment une sagesse cosmique inscrite dans le corps en harmonie avec l'intelligence rationnelle de la nature.

Chez les Égyptiens, le microcosme humain terrestre rejoint l'Homme cosmique par la résurrection du corps et de l'âme. Déjà avec la notion d'âme se dégage une intériorité du corps qui tranche avec la vision extérieure de la peau (tatouage) et du geste (danse) comme communion cosmique. Cette intériorité, qui confirme le corps comme réceptacle, comme temple, se manifeste dans les Upanisads indiens par l'âme comme foyer de la lumière intérieure où toute réalité, toute conscience et toutes identités sont déployés par la force de vie (prana).

Il reviendra aux enseignements bouddhistes de construire le pont entre les expressions exotériques corporelles des traditions archaïques et l'univers ésotérique de l'âme indienne. Dans toutes les écoles orientales, la sagesse est innée à l'homme mais elle doit être développée autant dans le corps que dans l'esprit. Notre façon corporelle d'être dans le monde exprime notre manière de penser le monde. (Yasuo Yuasa) Le but de la vie est d'accomplir l'unité corps-esprit par des pratiques méditatives d'apprentissage où la respiration joue un rôle essentiel. Je retournai chez moi rassasié fourbu d'une fatigue intellectuelle bienveillante. Demain la Chine décidais-je avant de tomber dans les bras de Morphée.

Pavillon de la Chine
Dans la plupart des écrits ésotériques coexistent le sens d'en-bas et le sens d'en-haut : un sens externe et un sens interne. Tel est leTao.

De l'Unique origine le multiple. Il s'agit donc de se mettre en sympathie, de devenir Un, le Tout, de ne plus faire qu'un avec la Nature, Dieu et l'Univers.

Dès l'origine, la tradition chinoise aborde ce concept sous le nom de «mandat du ciel» qui confie à la Maison royale, plus précisément au «fils du ciel» la responsabilité de gérer le bon fonctionnement de la société en célébrant des rites qui assurent la pérennité de l'ordre naturel et leur succession dans l'univers. Les dynasties chinoises comme en Mésopotamie et en Égypte sont des théocraties dirigées par des prêtres-rois. Puis, comme en Europe, le fer fit son apparition et son cortège d'armes, de monnaies, de trésors. D'une économie relativement simple d'autosuffisance basée sur l'agriculture se développa la caste des marchands et la production de biens spécialisés et du commerce interrégional. L'équilibre social fut fragmenté par divers conflits qui entraînèrent des désordres politiques. Entre les VIe et IIIe siècle avant Jésus-Christ, se situe la période d'influence des philosophes, époque appelée celle des «Cent Écoles». Ce fut principalement sur les problèmes socio-économiques et leurs conséquences sur l'administration politique que se penchèrent les philosophes chinois.

Voyageant d'une cour à l'autre, les sages exposaient leurs théories et débattaient en public. De ces cent écoles, deux émergèrent plus que les autres : le confucianisme et le taoïsme.

Confucius, né en 551 avant J.C., est avant tout un théoricien politique qui a eu le génie de transposer les grands thèmes de la tradition primitive et de les restaurer à travers un système éthique et moral basé sur l'homme de bien comme force irrésistible. Confucius transforma, peut-être pour la première foi dans l'histoire de l'humanité, les mythes ancestraux de la religion primitive en philosophie «profane» où le prince est un homme de bien pour son peuple parce qu'il possède un code de conduite morale : la vertu, l'altruisme, le respect des autres et la fidélité envers la famille et les ancêtres. Contrairement à la légende populaire qui persiste, loin d'être adulé, Confucius fut méprisé par les grands de ce monde et partout, il reçut le même accueil hostile; seuls quelques disciples l'acclamèrent sous le nom de « roi qu'on ne couronna jamais». Il mourut désespéré de l'ignorance des foules et comme bien d'autres

hommes illustres, il connut la notoriété plusieurs siècles après sa mort. Ce qu'il faut retenir de la pensée confucéenne c'est que l'homme et son gouvernement doivent suivre la volonté de l'harmonie et les rythmes du Ciel.

Des racines traditionnelles, Confucius extirpa l'essence de l'art de gouverner grâce au bienfait d'une moralité sociale ; son sujet d'étude est «notre monde». Mais connaître les lois du ciel commande une approche, une connaissance disons plus mystique, une voie (le Tao) qui pénètre le Mystère. Les taoïstes, à partir des mêmes thèmes ancestraux, ont l'intuition qu'«une unité immuable» et métaphysique surplombe ce monde en constant changement. De cet enseignement métaphysique, les taoïstes traceront les grandes lignes de ces lois immuables. Contrairement à Confucius qui conçoit une philosophie accessible à tous, le taoïsme se révèle une philosophie d'origine chamaniste réservée à quelques initiés. Parce que mystique, le taoïsme reprendra rapidement le vernis religieux que Confucius s'était efforcé d'éradiquer de la pensée chinoise et Lao Tseu en deviendra le patriarche et le *Dao te jing*, le livre sacré. L'évolution du confucianisme et du taoïsme fut soudainement entravée par une autre école de pensée, l'École de loi qui rejetait toutes les mythologies traditionnelles, les concepts philosophiques de Confucius ainsi que toute foi dans le surnaturel taoïste. Cette philosophie légaliste ne se préoccupait que «de la réalité du monde tel qu'il existe à l'instant présent.» Une codification rigoureuse des devoirs de chaque individu annexés à des châtiments cruels et exemplaires devait conduire à une gestion de l'État efficace certes mais drastique, tel fut l'acte de naissance du premier empire chinois : la dynastie des Chin ou la naissance du totalitarisme.

Chin Shi Huangdi, le premier empereur, affirma sa souveraineté non seulement sur tous les hommes mais aussi sur tous les dieux et s'appropria tous les titres religieux et tous les pouvoirs politiques. Le despote théocrate chinois, à l'image de Sargon, fit la guerre à tous les États-cités, il soumit les peuples et firent d'eux ses propres sujets sous peine de mort ; cela va de soi. La cruauté du premier empereur fut tel que la philosophie légaliste tombât en désuétude et les conflits, surtout les révoltes firent tomber le régime. Au Chin succéda la dynastie des Han, période d'éclosion culturelle et intellectuelle où confucianisme et taoïsme reprirent du service, mieux encore, fusionnèrent sous l'égide de l'École de Yin-Yang et de son maître Ziyen, le plus grand des philosophes méconnus de la Chine. Ses enseignements et conseils pratiques furent non seulement acceptés mais devinrent propriétés communes autant des confucéens que des taoïstes.

Selon Ziyen, la notion de cycle s'inscrit dans le Tao, Principe de tout ordre et de toute harmonie, le Principe immuable de tout ce qui change. Le cycle des Transformations, le I-Ching repose sur le T'ai Chi ou Tao comme Principe Suprême, l'Unique, le Tout, qui mène aux deux principes complémentaires le Yin (Ciel, masculin) et le Yang (Terre, féminin) dont l'interaction est à l'origine de tout changement et devenir.

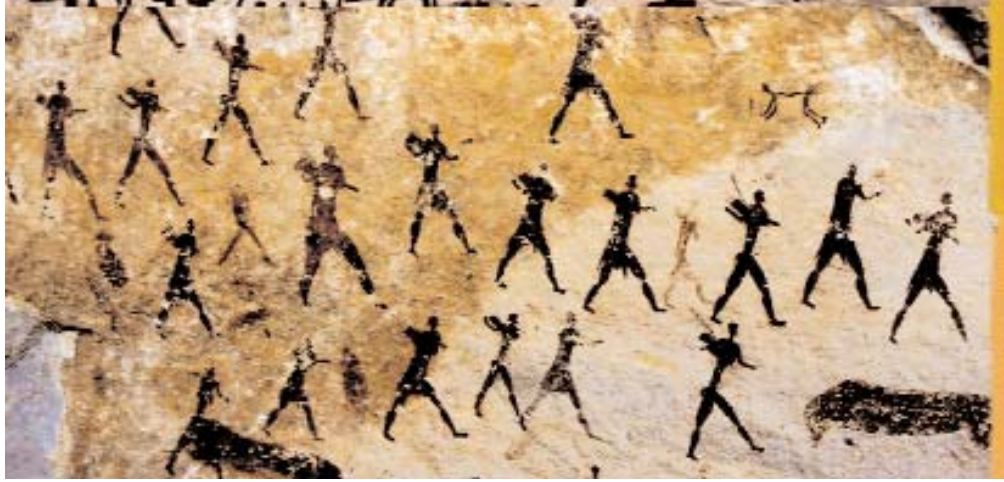
«Par la transformation du yang et son union avec le yin, les Cinq agents, L'eau, le Feu, le Bois, le Métal et la Terre s'élèvent. Quand ces cinq forces matérielles sont distribuées en un ordre harmonieux, les quatre saisons suivent leur cours…».

Dans le cycle des Cinq éléments, chaque élément est amené, à tour de rôle, à l'emporter sur les autres et ainsi diriger une période de

l'histoire. De ce principe des cinq éléments, Ziyen formula la théorie cyclique de l'histoire, fondement essentiel de la pensée chinoise et ultérieurement asiatique. Les rythmes de la Nature sont rythmes du Divin; le cycle des saisons est cycle sacré que l'on a nommé «l'Éternel Retour». Précisons que cet «éternel recommencement» ne distille pas toujours la même histoire cosmique de même que chaque printemps marque le départ d'un nouveau cycle différent du précédent.

Pavillon de l'Afrique

Pour des raisons de restrictions budgétaire plusieurs pays se sont réunis pour présenter une exposition de fresques pariétales africaines en corrélation avec la thématique « Terre des Hommes ».



Autre jour, autre découverte cette fois-ci :
Le pavillon des Peuples Premiers.

Dès leur entrée dans le pavillon, les visiteurs sont invités à explorer l'histoire d'un point de vue autochtone. Après une démonstration de la façon dont les Autochtones ont su développer au fil des siècles divers savoir-faire afin de s'adapter à leur environnement, on souligne comment les Européens les ont entraînés dans des guerres impériales pour s'accaparer des territoires qui étaient jusqu'alors les leurs. On dénonce leur mise en tutelle ainsi que les diverses initiatives mises de l'avant par les autorités pour favoriser leur assimilation. Des panneaux évoquent notamment les méthodes employées par les missionnaires pour inciter les Autochtones à abandonner leurs croyances traditionnelles et épouser la foi chrétienne.

Il en est de même pour la cosmogonie amérindienne que les missionnaires européens tentent d'éradiquer. Mais de quoi ont-ils peur ? Relisons ces mots de Black Elk, chaman oglada, telles que relatés par T.C. Mc Luhan dans *Pieds nus sur la terre sacrée*:

«Vous avez remarqué que tout ce que fait l'Indien est dans un cercle. C'est ainsi parce que le pouvoir de l'Univers agit aussi en cercles et que tout tend à être rond. (…) Le ciel est rond et j'ai entendu dire que la terre est ronde comme une balle et toutes les étoiles aussi. Quand le vent souffle au plus fort, il forme des tourbillons. Les oiseaux font leurs nids en cercle car ils ont la même religion que nous. Le soleil se lève en cercle et se couche de même. La lune fait pareil et tous les deux sont ronds – Même le changement des saisons forme un grand cercle et retourne toujours à son point de départ. La vie des êtres humains décrit un cercle – de l'enfance à l'enfance -, et il en va de même de tout ce qui est animé par la force du monde. Nos tipis étaient aussi ronds que les nids des oiseaux et ils étaient toujours plantés en cercle, l'Anneau de la nation, un nid composé de nombreux nids où, selon la volonté du Grand Esprit, nos enfants venaient au monde.

Comment ne pas faire un parallèle entre ces étapes et la symbolique transcendante et libératrice d' « Ouroboros » le fameux serpent qui se « mord la queue ».

Ce serpent en dessinant une forme circulaire, rompt avec une évolution linéaire, marque un changement tel qu'il semble émerger à un niveau d'être supérieur, le niveau de l'être spiritualisé, symbolisé par le cercle; il transcende ainsi le niveau de l'animalité originelle, pour avancer dans le sens de la plus fondamentale pulsion de vie ; et cette interprétation ascendante repose sur la symbolique du cercle, figure d'une perfection cosmique.

Ces alternances de périodes d'expansion et de contraction, sorte de marée cosmique, implique que l'énergie est rigoureusement conservée à l'échelle de l'univers et son flot de densité suit un cours cyclique augmentant et diminuant périodiquement avec le temps.

Comme le printemps diffère à chaque cycle du précédent, cette marée cosmique d'énergie implique le renouvellement d'un univers différent à chaque passage.

Dans l'univers du chamanisme, un ordre unique relie l'humain au monde cosmique via le «pilier doré» sorte d'interconnections entre le vivant naturel et les êtres surnaturels. La nature, l'homme, les objets font tous partis de la dimension sacrée de la Terre et du Ciel.

D'inspiration chamaniste, la cosmologie amérindienne, elle aussi, conçoit la présence de l'Esprit dans toutes les formes naturelles et au-delà de toute forme. Cette forme de spiritualité appelée aussi «polysynthétisme» (Schuon) implique que n'importe quelle créature, comme point de départ, peut atteindre le Grand Esprit puisque toute chose est Sa manifestation mystérieuse. Ce mystère confère aux formes naturelles une signification mystique qui associe ordre et harmonie à la beauté qu'elle engendre.

Précédant tout savoir écrit, l'animisme témoigne d'un grand respect à tous les êtres de la nature, car tous auraient une âme émanant du Grand Esprit qu'est l'Univers. Plutôt que de croire en des esprits déterminés comme les anges, l'animisme met l'accent sur une «puissance» vivifiante, mystérieuse, impersonnelle, présente en toute chose. Cette vision à la fois quantique et philosophie se retrouvait jadis voilà plusieurs millénaires inscrites dans les textes sacrés des Védas indiens sous la forme suivante : «Le réel est un, mais l'homme instruit l'appelle de différents noms (Rig Veda, X; 129, 2). Et encore : «Les prêtres et les poètes multiplient avec des mots la réalité cachée qui est unique.» (X; 114).

Il est à nouveau important de spécifier que l'animisme représente une force, un souffle, un esprit, un «logos» présent en toute chose. Il s'agit bien d'une relation intimiste entre l'homme et l'Univers à ne pas confondre avec le totémisme collectif où une chose, une plante, un animal, un être, sont investis de pouvoirs surnaturels à des fins sociales, culturelles et politiques.

Les traditions archaïques vivent toutes dans l'espace, il n'existe pas de temps linéaire, tout y est cyclique, la notion de linéarité, de finalité, de Rédemption, de Salut, de culture est donc exclue contrairement aux religions de la Bible. Dans le monde des Origines, la nature n'est pas un symbole des réalités spirituelles, elle est «la» spiritualité. Le monde est cathédral et tous les êtres vivants, humains, animaux, plantes et même toute matière «inerte» sont porteurs d'âmes. C'est monsieur de Broglie qui serait content.

Ainsi cette diversité de paliers de conscience commune à toutes les espèces jusqu'aux infimes particules forme donc une Unité propre à l'Univers entier. Ainsi se perpétue une conception du sacré qui associe l'ordre cosmique à la responsabilité personnelle envers la préservation de l'équilibre, de l'harmonie de la Terre-Mère. Les explorateurs européens ont ramené d'Amérique avec eux des récits de rituels sacrés inouïs : danse du soleil (Sioux), le hozho (Navajos), quête de l'harmonie et autres rites célébrant le renouveau cosmique des saisons. Sans compter la découverte de montagnes et de lacs sacrés, de pierres mystiques, de chants chamanistes au pouvoir de guérison. L'espace entier, les êtres vivants, le végétal, l'animal, l'air, le feu, l'eau, la pluie ; toute la création est traversée par la présence d'une puissance suprême. C'est toute la nature qui parle à l'homme et lui révèle la grandeur du Grand Esprit, du Grand Manitou qui regroupe en son sein la multiplicité des mystères sacrés.

«O Grand Esprit, dont la voix se fait entendre dans le vent et qui d'un souffle anime tout l'univers, écoute-moi. Je suis un de tes enfants, petit et faible. J'ai besoin de ton aide, de ta sagesse.

Que mes oreilles soient attentives à ta voix, que mes yeux contemplent à jamais la splendeur d'un soleil couchant, que mes mains respectent ta création. Rends-moi sage afin que j'apprenne ce que tu as enseigné à mon peuple : la leçon cachée en chaque feuille, sous chaque rocher.

Je demande la force, non d'être supérieur à mes frères, mais de combattre mon plus grand ennemi : moi-même. Fais que je sois toujours prêt à venir à toi les mains sans taches, le regard limpide. Quand ma vie s'éteindra comme un soleil couchant, je veux que mon âme puisse aller vers toi avec confiance.»

Pourtant aucune histoire fut autant combattue par les institutions de l'époque que celle du bon sauvage telle que relatée dans les récits des grands voyageurs. Il était inconcevable que des peuples primitifs, généralement amicaux, puissent en savoir parfois plus que nous sans l'aide de la philosophie européenne, de science et de livres incluant la Bible.

Plus encore. Dans beaucoup de cultures claniques ou tribales, l'histoire de Jésus comme fils unique né d'une vierge et laissant aucune progéniture est un véritable scandale car il met fin à la lignée du sang qui relie les êtres aux ancêtres et à Dieu. Il met fin à tous les rites d'initiation basés sur la transmission filiale comme l'apprentissage de la langue des esprits et des techniques corporelles de danses sacrées. En Afrique, toute cette logique du savoir et pouvoir ancestral, pour faire face au Coran et à la Bible, s'entoura du voile ésotérique du secret bien gardé et connu des seuls griots et prophètes africains sous le nom de «Bible secrète des Noirs».

Constat d'autant plus dérangeant qu'il sous-entend la question suivante : À quoi bon alors tant de philosophies et de systèmes si l'homme de la Nature, qui ne sait ni lire, ni écrire, qui ne connaît ni Allah, ni Dieu, ni Jésus, nous dépasse ? Le poète se mit à parler de ces gens et des terres inconnues avec passion, le philosophe se mit à écrire sur le droit naturel des indigènes eux-aussi voulu et aimé de Dieu. La cupidité de l'homme européen, l'intransigeance des serviteurs de Dieu et la peur des élites apportèrent la réponse «civilisée» à la question ci-haut mentionnée.

«Schelling disait dans *Les âges du monde* que «l'angoisse est le sentiment fondamental de toute créature vivante» En transformant cette angoisse «naturelle» en faute artificiellement originelle, les prêtres mésopotamiens ont induit «la peur devant la liberté et peur à propos de la liberté» de sorte que les différentes sortes de névroses n'apparaissent plus que comme des formes désespérées d'autorépression et d'autodestruction de la liberté humaine.»

«Au fil des millénaires, le sentiment de la peur a produit et mis en oeuvre, avec la raison humaine, un organe destiné à éviter les situations anxiogènes...mais cette raison s'est retournée contre son objectif en prenant des mesures de défense qui répandent à leur tour la peur, à l'infini. (...) Il s'agit d'une raison soumise au diktat de la peur, des peurs qu'elle ne cesse d'aggraver depuis des millénaires, sous couleur de les éliminer; une telle raison, il faut bien la définir tout simplement comme un phénomène morbide, pathologique; on a affaire, littéralement, à une raison qui ne cesse de créer de nouvelles douleurs et qui contraint l'homme à souffrir toujours davantage de lui-même et des conséquences de ses actes. (...) Depuis que les hommes ont une histoire ils ont fait la guerre, des guerres toujours plus cruelles et dévastatrices. (Certains érudits affirment même que la guerre serait la seule et véritable religion de l'homme.) Quels indices faudrait-il donc ajouter encore pour pouvoir dire qu'au cours de l'histoire la raison n'a fait que devenir plus démente, et l'homme toujours plus malade de lui-même ? Rien ne démasque autant en l'homme l'animal malade que cette hypertrophie illimitée de la peur et de la violence.»

La démocratie blanche chrétienne occidentale n'est pas en reste et se présente tout aussi nihiliste. Les Français, dont le racisme envers les Maghrébins et les Malgaches a atteint des dimensions répugnantes. Les Espagnols, qui ont massacrés avec une brutalité inouïe plus du trois quarts des Indiens d'Amérique du sud, les esclavagistes néerlandais qui ont asservis les populations locales d'Afrique du Sud, les Italiens qui, il y a à peine un demi-siècle, s'attaquaient avec un rare courage à coup de gaz toxiques à l'Éthiopie, un des pays les plus pauvres de l'Afrique, les Anglais qui ont asservi et exploité presque la moitié du monde, tiré sur les foules indiennes à répétition

et mirent les tribus amérindiennes du Canada dans des réserves. Les Afrikaners blancs qui organisaient des «native parties» où le gibier était remplacé par des autochtones noirs. Même phénomène de l'autre côté de l'Atlantique où un général yankee déclara jadis «qu'un bon indien est un indien mort.»

Sommes nous une erreur de l'évolution ?

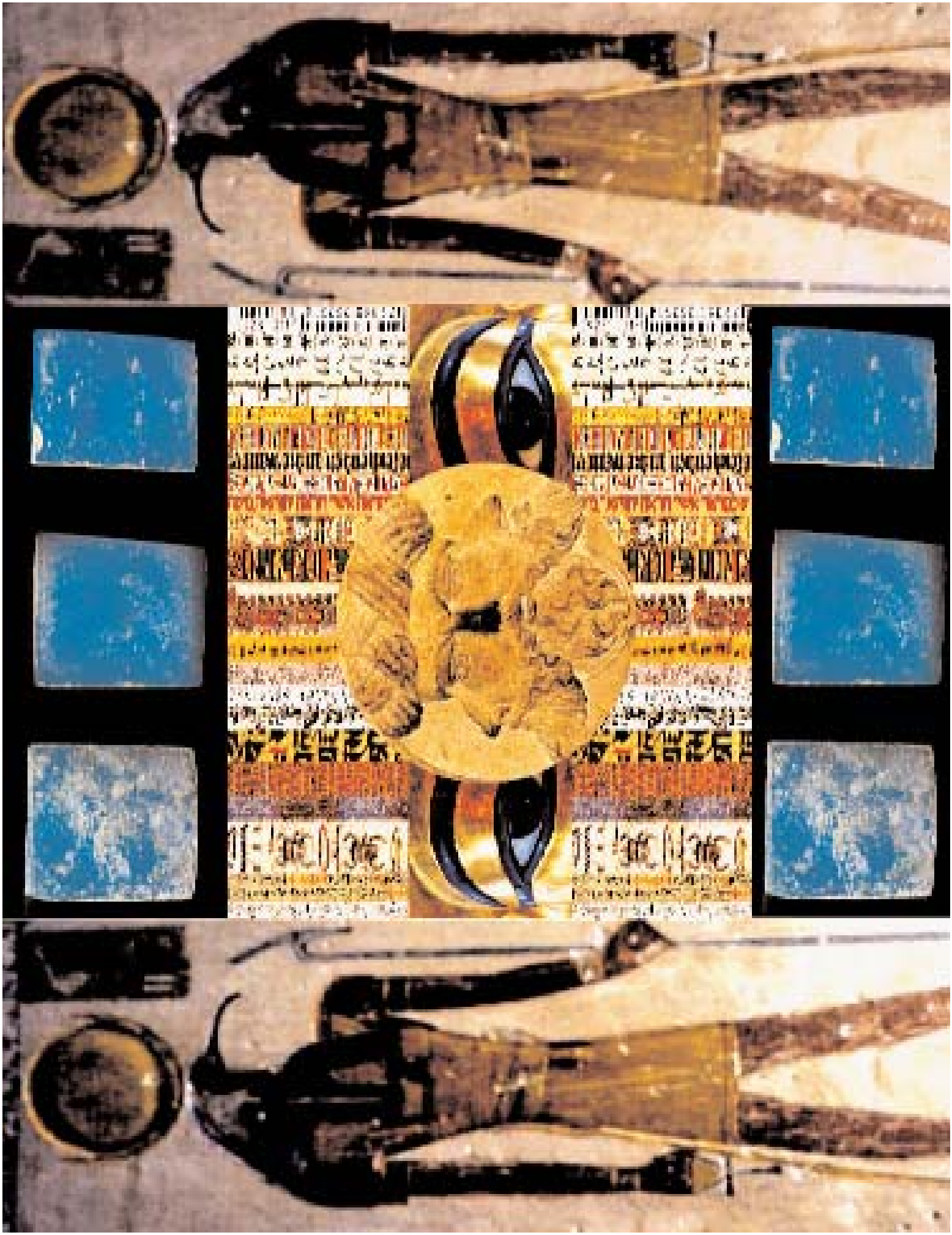
Pavillon Égypte
Même si l'Antiquité est traversée de dieux barbares, de rois cruels et spoliateurs et ministres du culte associés à des théologies despotiques, plusieurs tentatives d'enseignement basé sur de hautes valeurs morales quoique minoritaires furent mise de l'avant par des souverains éclairés. Ainsi, vers 2 450 ans avant Jésus-Christ en Égypte antique, le vizir Ptah Hotep est considéré comme le premier sage de la civilisation dont les écrits nous soient parvenus. Son traité d'éthique affirme des valeurs morales « qui furent de tous les temps légués de père en fils et transmises de génération en génération » conforment à la raison faisant appel au bon sens et à l'évidence. Ces valeurs que les ancêtres nous avaient légués sont affirmées sans qu'aucune allusion ne soit faite aux dieux et se manifestent plutôt comme sagesse universelle basée sur l'expérience humaine. Ptah Hotep (-fait appel à l'humilité, la douceur, la non-violence, la générosité, l'honnêteté, la probité, la responsabilité, l'équité, l'amour de l'instruction et finalement l'amitié entre les personnes et les peuples. Enfin, il nous demande d'adhérer à son code d'éthique non pas comme un croyant appartenant à une religion mais comme un homme sage, digne représentant du genre humain.

Vers 2 200 av J.C., l'Égypte sombra dans la guerre civile et l'état s'effondra. Les tombeaux sont pillés, les pyramides vandalisées et les corps momifiés jetés dans le Nil lorsque soudain, un « prophète» apparut et se présenta devant le pharaon et lui déclara : « l'autorité et la justice sont avec toi; mais c'est la confusion que tu installes partout dans le pays conjointement avec le bruit des querelles. Voici chacun se jette sur son voisin, les hommes exécutent ce que tu leur as commandé. Ceci montre que tes actes ont créé cette situation et que tu as proféré des mensonges ».

Par ces paroles inspirées de la sagesse du vizir Ptah Hotep, Ipu-wer indique que le pharaon ne se comporte plus comme le dieu-incarné, tout est remis en question; en premier lieu la Création originelle. Le pharaon devient imputable des misères de son peuple.

De cette première révolution sociale, le peuple obtint le droit de posséder des terres, le droit de survivre à la mort et de ressusciter grâce à la momification. Auparavant seul le pharaon était destiné à l'immortalité.

Ces préceptes laïques d'une humanité pacifiée furent décriés par les théologiens en perte de pouvoir. Ainsi selon eux, le conflit entre le pharaon et son peuple marqua l'irruption du Chaos sur terre. Les paroles de Ipu-Wer signalant la révolte du peuple trouveront écho jusque dans la théologie égyptienne. Le Mal, inconnu jusque là en Égypte, fait son entrée officielle. Vers la fin

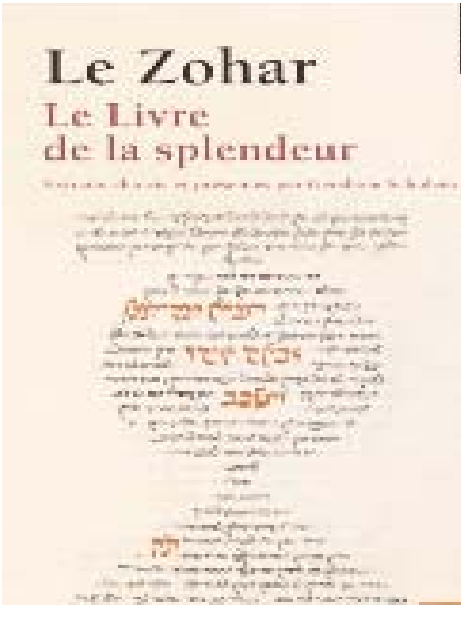


de la Ve dynastie, le conflit entre le pharaon et le peuple devient le conflit entre le Bien et le Mal représenté par l'opposition entre le dieu Horus et Seth. La transposition religieuse du problème dynastique est accomplie. Le Mal, c'est-à-dire la révolution du peuple est l'ennemi du Roi politique, schéma que l'on trouvera dans toutes les religions d'États monarchiques. Ainsi le Mal qui risque de détruire la Création, la lutte métaphysique entre la lumière et les ténèbres, l'ordre contre le chaos avait à la fois une fonction religieuse et politique. La révolte c'est la Faute, le péché originel et le clergé égyptien, comme d'habitude se chargera de le rappeler à l'homme. Il ne pouvait exister de Bien et de Mal qu'ici-bas; le Bien étant le pharaon et le Mal, l'homme.

Pavillon d'Israël

C'est devant le manuscrit du Zohar, livre des kabbalistes hébreux que j'ai eu cette vision d'une rencontre entre Carl Jung, le psychanalyste et Siegmund Hurwitz, rabbin de la synagogue de Vienne en Autriche.

- Dans votre lettre vous demandez à me rencontrer afin de mieux connaître le Zohar.



- Exact, j'ai quelques patients d'origine juive qui me parle souvent de cet enseignement et j'aurais besoin d'en apprendre plus ne serais-ce que pour mieux les comprendre et les aider,

- Oui je vois. Ah le *Zohar* ! Quel livre merveilleux, des siècles de connaissances répertoriés par les plus érudits des hommes qui ont patiemment étudiés, interprétés et surtout discutés entre eux les versets de la Thora. Le Sefer Ha Zohar (Livre de la Splendeur), aussi appelé Zohar, est l'un des ouvrages majeurs de la Kabbale, rédigé en araméen. Le Zohar est la fondation sur laquelle l'astrologie, le tarot, l'alchimie, la numérologie, la mythologie et la magie se basent. C'est une science occulte qui prétend mettre ses adeptes en communication avec le monde des esprits.
- Il s'agit d'une gnose si je comprends bien, réservée à une élite.
- Oui et non, le *livre des Splendeurs*, *zohar* en hébreux est construit de façon à ce que seuls ceux qui ont atteint un certain niveau spirituel peuvent bénéficier de ce qu'ils y lisent. Il appartient à tous mais à condition d'y faire l'effort nécessaire à sa compréhension et cela malheureusement en rebute plusieurs si bien, en effet, il n'y a que peu d'initiés.

- Et ce livre s'inscrit dans la Kabbale, la grande tradition mystique juive.

- Exact, il explique les différentes étapes spirituelles que doit franchir l'âme jusqu'à «la réparation finale» qui est pour les kabbalistes le plus haut degré de la connaissance. En réalité le Zohar est une retranscription des rites égyptiens récoltés lors du séjour des Hébreux en Égypte. Ces enseignements furent incorporés à l'étude de la Torah (la Loi de Moïse) pour lui donner une interprétation remplie de mysticisme et d'ésotérisme. Sans perception spirituelle, la lecture du *Zohar* est comme une compilation d'allégories et de légendes sans plus.

- Est-ce que l'interprétation des rêves est une pratique courante dans la kabbale ? Fait-elle partie de votre tradition spirituelle ? Cette question revêt pour moi un intérêt particulier.

- Et pourquoi donc ?

- Je suis psychanalyste, Sigmund Freud est mon mentor, il est juif et pourtant il refuse obstinément d'aborder le sujet d'une certaine corrélation entre sa théorie psychanalytique et une certaine

spiritualité juive.

- Et vous savez pourquoi ? En avez-vous une idée ?

- Je pense qu'il ne veut surtout pas que sa théorie soit identifiée à une religion ce qui mettrait en péril sa théorie comme science. Il est obsédé par ça….la valeur scientifique comme telle de la psychanalyse.

- Et vous ne partagez pas son point de vue ?

- Au contraire, je crois que la psychanalyse intègre très bien la méthode scientifique de recherche et collecte de données et d'analyse des rêves. Par contre, je crois aussi que la psychanalyse s'inscrit dans un corpus plus vaste que la seule libido incluant les mythes universels, les universaux que j'appelle les archétypes du genre humain.

- Et ces archétypes se retrouvent partout y compris dans les religions?

- Certainement et je crois que vous comprenez très bien ce que je veux dire.

- Vous êtes perspicace mon ami et mon coreligionnaire Freud, dois-je admettre à mon corps défendant, est dans l'erreur. Il n'y a aucune honte à s'affilier à la connaissance millénaire du peuple hébreu. Pour répondre à votre question, il existe effectivement un livre ancestral, sorte de guide pratique d'interprétations intérieures pour découvrir des états plus profonds et plus élevés de perception et de sensation provenant des rêves. Nous l'appelons le *Pitron' Halomot*

- C'est un guide d'interprétation des rêves ?

- Oui c'est comme un livre de recette où les ingrédients sont remplacés par les images, les symboles issus des rêves et mieux encore c'est un dictionnaire où sont colligés tous les mots et expressions avec leurs correspondances symboliques ou psychologiques comme vous dites….

- Mais qui interprète ces rêves ?

- Dans la Bible c'est Daniel et Joseph, les premiers qui ont compris que les rêves sont des véhicules de communication de Dieu à l'homme. Ce sont les fenêtres de l'âme à travers lequel on pourrait entrevoir pensées les plus intimes du rêveur et de ses sentiments. La plus populaire des œuvres sur les rêves a été celle de Solomon Almoli appelée le *Pitron' Halomot* publié d'abord à Salonique en 1515 qui tire son enseignement de Isaac Luria dont les écrits ont donné aux rêves toute leur réalité et leurs puissances.

- Et je devine déjà votre prochaine question. Oui je peux vous le montrer, je possède l'édition rare dite de Cracovie mais sachez que ce livre sacré appartient aux Hébreux, à eux seuls, qu'il n'existe aucune traduction sauf en yiddish.

- Regardez-moi cette merveille ! La finesse de l'écriture, l'élégance des gravures ! Souvent je m'assois devant le Zohar ouvert sur un lutrin et passes des heures de méditation à le contempler…

- Laissez-moi vous lire ce commentaire intitulé *Le Voyage au ciel* extrait du *Livre de Ruth* et vous comprendrez que la psychanalyse est beaucoup plus ancienne que veut bien le laisser croire Freud :

- « Quand l'homme en ce monde dort dans son lit, son esprit s'en va errer, désirant s'élever pendant toute la nuit, mais de nombreux gardiens armés se dressent dans chaque firmament sans exception. Voici ce que dit Rabbi Nehorai : « le fils des orgueilleux m'a raconté : lorsque que je suis monté au ciel, j'ai rencontré dans le firmament supérieur des anges séraphins tous semblables à des brandons ardents, entourés de cercles de feu, surmontés de braises ignées; leurs dents et leurs yeux : des étincelles brûlantes, leur habit

: un feu flamboyant, au-dessus d'eux, un gouverneur du nom de Hadomyam. Quand ils m'aperçurent en ces lieux, ils dirent : qui a mis celui qui est né d'une femme parmi nous en cette place ? Pris de peur face à eux, voyant qu'ils s'apprêtaient à me consumer avec l'haleine de leur bouche, j'invoquai les lettes du Nom. (JHVH - EHEYEH asher EHEYEH) Alors tous se tinrent immobiles. Le grand prince qui les gouverne me demanda : qui es-tu ? Je lui dis mon nom. Il me dit : ô l'ami, tous les venus au monde passent entre mes mains chaque nuit, au moment où ils vont se coucher sur leur lit et qu'ils remettent leur esprit dans les mains du Seigneur du monde. Aussitôt, ils (ces esprits) s'envolent hors d'eux et montent vers Lui. Tous les esprits se présentent devant moi, mais il ne m'est permis d'introduire que ceux qui sont inscrits devant moi, hormis ceux qui ont accompli des commandements devant Lui pendant le jour. »

- Dites-moi maintenant docteur Jung que représente ce gouverneur Hadomyam qui règne sur les esprits de la nuit ? N'est-ce pas ce que vous appelez l'inconscient ? Et ce Rabbi Nehorai qui écoute le rêve du fils de l'orgueilleux, n'est-ce pas le docteur Freud, le psychanalyste ?

- C'est consternant en effet. Croyez-vous que Freud ait pu se servir de ces textes mystiques comme matériaux de base pour écrire son interprétation des rêves ?

- J'en suis convaincu. Ne trouvez-vous pas étrange la similitude entre les deux titres…le *Pitron' Halomot* littéralement *L'Interprétation des rêves*, est là partout dans son œuvre entre les lignes si je puis dire et le *Zohar* coule dans ses veines.

- Vous connaissez *L'interprétation des rêves* de Freud.

- Bien sûr et je le consulte régulièrement. Ce livre fait désormais partie de la grande tradition livresque de la Kabbale juive au même titre que le *Pitron' Halomot* mais surtout ne lui dites-pas.

- Pour Jung, cette discussion avec ce rabbin érudit a posé les fondements de son cadre théorique, le poussant vers la philosophie, la théologie, l'art, la chiromancie, l'astrologie. Il engagea de facto une assistante Marie-Louise Von Franz pour traduire des textes alchimiques anciens écrits en latin, en grec, ou en ancien français.

Ses recherches l'emmènent ensuite vers la tradition alchimique européenne, de l'Antiquité tardive jusqu'à la Renaissance dont le fameux *Corpus Hermeticum* attribué à Hermès Trismégiste. Il découvrit son compatriote Paracelse, médecin suisse qui inspiré des textes arabes traduits en latin, établit les correspondances entre le monde extérieur et le corps humains. La doctrine de Paracelse l'initie par ailleurs au rapport ténu qui existe entre l'alchimie et la religion comme problème moral de l'âme.

Ensuite son infinie curiosité l'amena à découvrir les textes ésotériques orientaux comme le Traité du Mystère de la Fleur d'Or, la riche tradition de l'« alchimie des souffles » et l'alchimie des taoïstes et le Yin Yang, le livre des transformations, le plus vieux texte écrit au monde.

Il écrivit dans Le Livre rouge, qui marque aussi le début de son intérêt pour le gnosticisme : « J'ai vu très rapidement que la psychologie analytique se recoupait singulièrement avec l'alchimie. Les expériences des alchimistes étaient mes expériences et leur monde était, en un certain sens, mon monde. Pour moi, cela fut naturellement une découverte idéale, puisque, ainsi, j'avais trouvé le pendant historique de la psychologie de l'inconscient. Celle-ci reposait dorénavant sur une base historique. »

Dès lors, il intensifie ses lectures, et montre un profond intérêt pour les essais de philosophes comme Hartmann, Nietzsche notamment son Ainsi parlait Zarathoustra, mais aussi pour Goethe qui le fascine. Il lit également Schopenhauer et Kant, Hölderlin et les légendes du Graal qu'il connaît par cœur. « Tous les mythes – de tous les pays et de toutes les cultures – devinrent ses thèmes de prédilection »

Se pourrait-il alors que l'inconscient soit le réservoir de tous les mythes et mythologies de l'humanité vécus jadis par nos ancêtres. Se pourrait-il qu'il ait transmission intergénérationnelle de cet inconscient au même titre que l'héritage de nos caractères génétiques ? Se pourrait-il que cet inconscient personnel révélé par nos rêves serait subordonné à un autre inconscient beaucoup plus profond, nébuleux, que j'appellerais « inconscient collectif » dans lequel notre conscient assoupi va puiser les symboles de nos rêves ? Une chose est certaine ce concept d'inconscient collectif va rendre Freud fou de rage.

Lettre de rupture à Freud

Votre critique porte sur le fait que je m'appuie sur trop de sources du domaine religieux ou mythologique. Pour vous la théorie sexuelle est la seule vraiment universelle située au cœur de l'homme. Je réplique en expliquant que je trouve trop inquiétant de laisser de côté de larges domaines du savoir humain. Nous ne résoudrons pas le fond de la névrose et de la psychose sans la mythologie et l'histoire des civilisations,

Votre comportement et votre ambition de vous comporter en patriarche de la psychanalyse démontre une névrose et cache un fait inéluctable : toute votre théorie repose sur des textes kabbalistiques comme le *Pitron' Halomot* dont j'ai découvert l'existence récemment.

Vous saviez pertinemment que plus je m'intéresserait aux textes anciens, plus la possibilité que je découvre le lien entre vos écrits et les textes de la mystique juive serait augmentée. C'est aujourd'hui chose faite.

Votre idée d'une sorte d'« énergie psychique » se retrouve dans le Prana du livre mystique indien les Upanishads, vieux de quelques millénaires. Comment ne pas remarquer que cette zone obscure du psychisme où résident les racines du Moi ressemble étrangement à l'Âme profonde où les gnostiques situent l'Esprit subconscient et ce depuis plus de deux milles ans. Et ainsi de suite, les exemples abondent. Vous m'avez constamment reproché mon penchant pour la spiritualité et voilà que j'apprend votre appartenance à la franc maçonnerie. Les francs-maçons considèrent la franc-maçonnerie comme une sorte d'Église intérieure.

Je connais votre grande érudition c'est pourquoi je vous soupçonne de cryptomnésie, une propension irrésistible, vous le savez, à s'attribuer la paternité et même l'originalité d'écrits qui ne sont pas les nôtres.
- Ici nos chemins se séparent mais sachez que je considérerai toujours votre travail comme l'une des contributions majeures pour la compréhension de l'homme seul face à son destin. Le vrai problème entre nous en est un de partage du pouvoir. Vous vous comportez comme le mâle alpha qui veut garder toutes les femelles (les honneurs) sans partage pour assouvir ses pulsions sexuelles c'est à dire dans le cas qui nous préoccupe, votre besoin de domination, réaction névrotique du juif opprimé que vous êtes.

En 1950, il réalisa un monument en pierre expliquant ce que la tour signifiait pour lui. Sur une face, il inscrivit une strophe latine de l'alchimiste Arnaud de Villeneuve, parlant de la pierre philosophale de l'alchimie:

« Voici la pierre, d'humble apparence. / En ce qui concerne sa valeur, elle est bon marché, / Les imbéciles la méprisent, / Mais ceux qui savent ne l'en aiment que mieux. » Sur l'autre face, Jung sculpta la figure de Télesphore et grava l'inscription en grec suivante : un fragment d'Héraclite, une allusion à la liturgie de Mithra et à Homère :
« Le temps est un enfant – jouant tel un enfant – comme sur un échiquier – le royaume de l'enfant. C'est Télesphore qui erre par les régions sombres de ce cosmos et qui luit comme une étoile s'élevant des profondeurs. Il indique la voie vers les portes du Soleil et vers le pays des rêves.»

Sur la troisième face de la pierre, il a inscrit une citation latine tirée de textes alchimiques:

« Je suis une orpheline, seule; cependant on me trouve partout. Je suis Une, mais opposée à moi-même. Je suis à la fois adolescent et vieillard. Je n'ai connu ni père, ni mère parce que l'on doit me tirer de la profondeur comme un poisson ou parce que je tombe du ciel comme une pierre blanche. Je rôde par les forêts et les montagnes, mais je suis cachée au plus intime de l'homme. Je suis mortelle pour chacun et cependant la succession des temps ne me touche pas. »
En 1956, Jung écrivit à Maud Oakes : « […] tous les volumes que j'ai écrits sont contenus en germe dans cette pierre. »

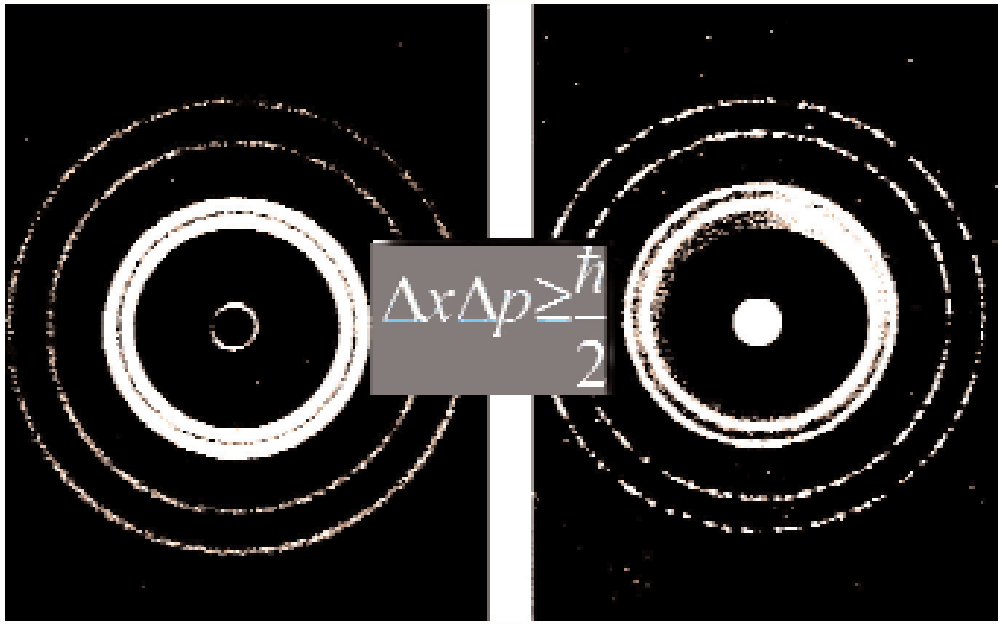
Pavillon thématique « L'Homme interroge l'univers »

Construits sur l'île Sainte-Hélène, le pavillon « L'Homme interroge l'univers » regroupe des milliers de tétraèdres (figure triangulaire à 4 côtés) tronqués, maintenus en place par des boulons.

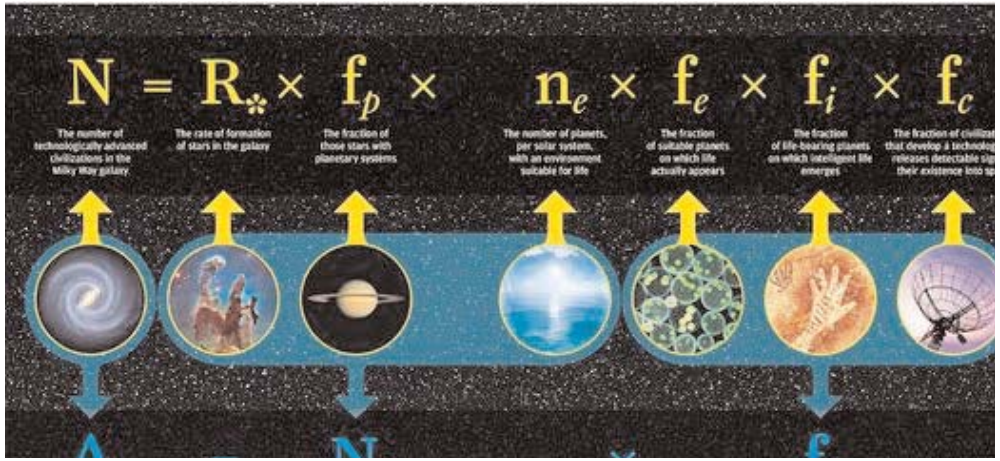
À l'intérieur nous attendent trois énigmes astrophysiques encore aujourd'hui sans réponse. La première concerne le Big Bang : Peux-t-on réellement parler d'explosion alors qu'il n'y a aucun cadre existant ? L'expansion exponentielle de l'Univers à partir d'un point infra microscopique n'est-il pas plutôt signe d'effondrement du noyau originel de l'espace-temps sur lui-même, une implosion qui libéra une nuée de gaz, de particules, de lumière en perpétuelle création d'elle-même. Explosion ou implosion, nous ne le saurons peut-être jamais.

La deuxième interrogation concerne notre réalité immédiate : Pourquoi la lumière est-elle émise par un corps noir, notre soleil. ?

Le soleil nous apparaît visuellement jaune, il émet de la lumière blanche, pourtant on dit que c'est un corps noir à la température de 5 800 °K (Soit environ 5 500 °C). Il y a matière à s'interroger... Le rayonnement d'une étoile est comparable à celui d'un corps noir. En effet, une étoile est très épaisse. C'est une source d'énergie (fusion thermonucléaire). Une surface qui absorbe pratiquement toutes les radiations qui lui parviennent apparaît noire comme une fenêtre ouverte sur un mur très ensoleillé. Mais le rayonnement y est " piégé " par différents processus. Le rayonnement sort de l'étoile, en moyenne, au bout de millions d'années. Un tel corps est connu sous le nom de "corps noir". Les lois caractérisant l'état de la lumière dans un corps noir ont été établies à la fois expérimentalement et théoriquement par la loi de Planck qui exprime la puissance lumineuse rayonnée, par unité de surface, par un corps noir (théorique) à la température T. C'est pourquoi on parlera du soleil comme un corps noir à la température de 5 800 °K. La luminance d'un corps noir est d'autant plus grande que la température est plus élevée. La loi de Planck montre également que le rayonnement du corps noir est le même dans toutes les directions : il est isotrope.



Et la troisième et non la moindre : Sommes-nous seuls dans l'Univers? À cette question, voici la réponse du radioastronome Frank Drake, un des promotteurs et chercheurs du Programme SETI- Search for Extra-Terrestrial Intelligence.



Équation de Drake - Les différents termes de l'équation sont les suivants :
- N = Nombre de civilisations avec lesquelles les humains pourraient communi quer.
- R* = Le taux de formation dans la Voie lactée des étoiles adaptées au développement de la vie intelligente.
- Fp = La fraction de ces étoiles avec des systèmes planétaires.
- Ne = Le nombre des exoplanètes, pour chaque système planétaire, avec un environnement propice à la vie.
- Fe = La fraction des exoplanètes habitables sur lesquelles la vie apparaît réelle ment.
- Fi = La fraction de ces planètes permettant l'apparition de la vie intelligente civilisée
- Fc = La fraction des civilisations qui ont développé des technologies permet tant de communiquer
- L = Le temps, la durée nécessaire à la civilisation pour être capable d'envoyer un signal détectable par une autre civilisation dans l'Univers et de pou voir commu niquer.

PS : Bien sûr cette équation est appelée à se modifier au fur et à mesure des nouvelles connaissances astrophysiques.

Pavillon de l'Irak

La statuette de Sargon 1er exposé fit revenir le même souvenir olfactif qu'auparavant lors de la visite du musée de San Francisco émise par une autre statuette mésopotamienne. C'est une odeur maléfique qui cherche à m'atteindre pour diminuer ma capacité de vision pour protéger un secret enfoui depuis des lustres dans les méandres de l'histoire. Ma curiosité fut encore plus stimulée. Quel peut bien être ce secret si bien gardé ?

Sargon 1er, le père roi tout puissant de l'empire mésopotamien, est un terrible ambitieux. À ce moment là, de puissantes tribus avaient déjà entrepris l'unification du monde en attaquant les ethnies et les clans voisins et les soumettant : c'est la politique de la puissance vers la domination universelle toujours présente de nos jours après 4 mille ans d'existence.

En quelques campagnes militaires, il soumit les Sumériens, arriva au Nord jusqu'au Liban, à l'Ouest jusqu'à Chypre, à l'Est jusqu'à Elam en Iran. Il est le seul et unique maître de l'univers et se proclame «maîtres des quatre régions du monde» et de la «totalité des hommes». Cette vision du règne universelle représentée par la «croix» des quatre points cardinaux traversa toutes les civilisations jusqu'en Chine. Athènes, Rome, Jérusalem, La Mecque se définiront toutes un jour comme centre du monde, que dire de l'expression chinoise «l'Empire du milieu. »

Le grand dieu Marduk, Souverain des dieux et Souverain des hommes, devint le dieu suprême du panthéon mésopotamien et le géniteur d'une humanité violente, prête à se battre et à soumettre par l'esclavage tous les peuples qui refuseront de payer le tribut de domination. Le projet politique de l'Empire devient évident en déclarant premièrement Babylone, capitale par volonté divine, deuxièmement que son roi est roi des rois parce que son dieu Marduk est le premier et seul dieu régnant sur l'Univers et troisièmement les autres villes, les autres rois, les autres dieux

étrangers sont subalternes et leur peuple, des subordonnés. C'est le poème qui justifie clairement la théocratie comme politique par la métaphysique, la métaphysique par la religion.

Sous le règne de Sargon vécut Abraham, le patriarche du peuple Hébreux sous l'emprise du despote. Comme tous les peuples opprimés, les Hébreux et leurs tribus subirent bien sûr les persécutions. Depuis les origines, l'homme s'est toujours identifié aux forces dominantes de leur époque, du totem de l'ours des cavernes à Sargon. La Révélation de Yahvé à Abraham s'inscrit dans le même processus mental mais cette fois-ci en y introduisant la notion de rébellion contre le pouvoir en créant un contre-pouvoir tout aussi puissant. Yahvé, qui par Amour a créé le ciel et la terre, les hommes, les animaux, est aussi un dieu guerrier, le sauveur qui doit régner sur le monde à l'image de Sargon, «roi de la totalité».

Le rôle premier d'Abraham est de révéler au peuple hébreu l'existence d'un Dieu puissant : Yahvé, plus puissant encore que le despote Sargon qui sévissait contre eux. Yahvé devint le contre poids théologique au joug politique mésopotamien.

Pourquoi le yahviste (celui qui a écrit la Bible) a-t-il senti le besoin à un moment donné d'écrire l'histoire et la généalogie du peuple hébreu ? Il semblerait selon plusieurs spécialistes que pour mettre fin aux divisions internes entre Israélites, au non-respect des préceptes de la loi divine révélés à Moïse, le yahviste ait senti le besoin de faire une remise à l'ordre des contrevenants.

« Pendant l'exil, le peuple avait besoin de se forger une nouvelle identité et de retrouver la conscience de ses origines. Et l'auteur de la Genèse s'est servi, pour exprimer l'identité du peuple, d'histoires qui existaient ici et là à propos des ancêtres, d'anciennes d'histoires populaires auxquelles il a donné une dimension nouvelle. C'était une réponse à une situation critique : les prophètes avaient prédit que, si les Israélites continuaient à trahir Yahvé et à bafouer les lois, le malheur s'abattrait sur eux. Avec l'exil (de Babylone (nda), cette prophétie s'est réalisée. Il leur semble donc que tout est fini, Il faut dès lors faire renaître l'espoir. Or, une des caractéristiques de l'auteur yahviste est de mettre en avant que les Patriarches incarnent la chance, pour les Israélites, de devenir un grand peuple et d'hériter d'une terre».

Il est aujourd'hui certifié que l'Ancien Testament avait comme leitmotiv la création d'une identité nationale et que ses premiers écrits datent de l'exil à Babylone du peuple hébreu suite à la destruction de Jérusalem. Il y eût au cours des siècles plusieurs déportation des Israélites vers la Mésopotamie. En 721, le royaume d'Israël est détruit par Sargon II et la population partiellement déportée tandis que la plus grande déportation suivra la destruction du Temple à Jérusalem en 587 par Nabuchodonosor. Arrivés à Babylone, les exilés découvrent avec stupéfaction une culture extrêmement prestigieuse disposant de deux systèmes d'écriture : l'akkadien et le sumérien dont les tablettes d'argiles écrites gardées dans des sanctuaires perpétuent la pérennité des codes religieux et des lois de la cité. Confronté à un tel niveau d'excellence, le yahviste comprit l'urgence de doter le peuple hébreu d'un texte fédérateur d'origine divine.

Ainsi la Genèse se présente à la fois comme un récit théologique à visée politique en vue de l'établissement d'une théocratie hébraïque. En 1983, le spécialiste John van Seters dans In *Search of History*, cité par Ségal, démontra que les textes bibliques ont probablement été conçus à partir d'une riche tradition orale du conte, d'histoires disparates de plusieurs personnages de plusieurs peuples, de légendes, mythes et folklore qui furent par la suite rassemblés, ordonnés et finalement chronologiquement structurés formant une œuvre hautement unifié. Van Seters appuie sa démonstration sur l'exemple du Grec Hérodote (v. 484-420) considéré comme le «père de l'histoire», le premier historien dont les écrits nous soient parvenus intacts. Son œuvre maîtresse *Histoires* offre une masse importante d'informations sur les guerres entre Grecs et Perses, sur

les us et coutumes de la vie quotidienne, sur les croyances religieuses, les institutions publiques, les codes alimentaires et vestimentaires, bref Hérodote dresse un cadre descriptif, une manière de raconter que le yahviste de la Bible a sûrement appliqué lui aussi à son œuvre. Il en est ainsi des grands textes de l'Humanité comme les Upanisads indiens, le Gilgamesh mésopotamien, les Ghâtas iraniens, l'Ancien et le Nouveau Testament, la Torah, le Coran ; tous inscrits dans une vision poétique ou plutôt une conception romancée de l'histoire, genre de docu-fiction visant à établir une véritable théologie de la domination. Ce point de vue est aujourd'hui reconnu et adopté par plusieurs spécialistes.

Destruction du savoir

Si, comme le veut la légende, «l'histoire commence à Sumer» avec l'invention de l'écriture alors la destruction des connaissances y commence aussi.

Voilà plus de quatre millénaires, des hordes de guerriers venus du sud de la Russie actuelle envahirent le Caucase et s'installèrent dans les plaines verdoyantes de l'Iran, sur les rives de la mer Noire et de la mer Caspienne. D'autres tribus migrèrent vers la Grèce et d'autres encore suivirent les sentiers menant vers la Scandinavie et la Finlande pour finalement atteindre les îles britanniques. Ces migrations des «gens de Kourgan» sont l'un des événements majeurs de l'histoire de l'humanité appelé l'invasion Indo-Européenne. Cette invasion est caractérisée et appelée ainsi parce que le sanskrit, langue indienne, parlé par ces gens de Kourgan, appelés par la suite aryenne, est la base de la quasi-totalité des langues européennes modernes comme l'allemand, le latin, le grec, le français aussi bien que l'anglais et le norvégien. L'invasion indo-européenne est à l'origine de nos cultures dites occidentales et le foyer le plus influent dans la formation des religions antiques et de leur fusion avec les religions de l'Inde. Toutes les religions y compris les théologies monothéistes comme le judaïsme, le christianisme et l'islamisme portent la griffe de la civilisation indo-aryenne. Ces synthèses de cosmogonies et de théogonies qui fusionnèrent à cette époque sont des mutations capitales qui permettent la constitution de «villes-États-nations» comme en Mésopotamie, en Égypte et en Iran. On assiste à la confiscation du savoir astronomique des chamans primitifs par des castes de prêtres qui transforment les récits mythologiques accessibles à tous, en des formules sacrées et magiques ésotériques avec une connotation moralisante; elles ajoutent un commentaire moral au récit. La mythologie n'a alors plus d'assises concrètes dans le peuple et déchoit en de simples contes et récits tronqués et imprécis.

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, apparaît dans le cosmos le Mal métaphysique sous les traits du Dieu Kingu; ce qui signifie que la nature de l'homme, fils de Kingu, est essentiellement mauvaise et démoniaque; le Mal est dans sa chair. Les prêtres mésopotamiens viennent de créer «le péché originel» et tous les rituels qui l'accompagnent tels la confession et cérémonie de repentir.

Dès sa naissance, l'homme est habité par des démons d'où la nécessité de donner à chacun un protecteur divin, (totem personnel) ancêtre de notre ange gardien. Mais plus encore, le prêtre s'approprie un pouvoir auparavant réservé à Dieu, celui de pardonner et surtout, sauver l'homme de sa déchéance morale. Le clergé mésopotamien célèbre des offices où sont conjurées les calamités qui menacent les hommes. Ces liturgies sont décrites ainsi dans l'Encyclopaedia Britannica : «Ce sont des hymnes arides à la gloire des dieux entrecoupés de descriptions pessimistes des souffrances humaines décrivant l'abjecte misère de la vie.»

En créant le Mal, la culture mésopotamienne engendra une vision négative du monde et de la nature humaine. Plus la «chute originelle» la faute, est ressentie intérieurement, plus l'Empire fondé sur la peur devient agressif; plus le roi a besoin de conquêtes, de guerres punitives et d'asservissement, pour offrir de nouveaux sacrifices rédempteurs.

Ainsi le fameux poème d'Atrahasîs vint expliquer les origines et les raisons de l'asservissement des hommes. Au départ, trait particulier, les dieux mésopotamiens étaient obligés de travailler pour assurer leur nourriture. Mais un jour Ammou ou Nammu, la déesse-mère des eaux douces, se plaint à son fils Enki du labeur pénible imposé aux dieux. Enki lui propose alors de créer des pantins qui feraient le travail à leur place et qu'ils puissent offrir de la nourriture aux dieux sous formes d'offrandes et de sacrifices. Enki, le dieu de l'eau douce, sans qui toute récolte était impossible, façonna les premiers hommes avec "de l'argile.". À partir de la boue d'une rivière sacrée, Enki créa ainsi la race humaine pour servir d'esclaves aux dieux donc au roi despote qui les représente sur terre. Un marxiste y verrait la naissance du prolétariat. Sous le règne de Sargon, un code pour le contrôle des populations de plus en plus nombreuses à l'intérieur des cités-États se met en place. Pour ce faire il crée un système théologique basé sur la faute et le repentir.

Ainsi les masses laborieuses des royaumes despotiques antiques furent contraintes à ériger des sanctuaires, des temples et palais en l'honneur du roi tout en fournissant sa cour, ses administrateurs et ses prêtres en «nourritures terrestres». Cet immense surtravail ne profite plus à l'ensemble de la communauté mais bien à une élite qui se révèle instrument d'exploitation au profit d'une cohésion sociale, de là, le paradoxe de sa longévité. Comme si on tolérait mieux la structure autocratique de la société à condition qu'elle trouve une justification religieuse et spirituelle ! On est prêt à se sacrifier pour le despote à condition que ce sacrifice serve aussi à honorer dieu, telle est la dynamique interne de la société mésopotamienne.

La civilisation mésopotamienne atteignit son apogée. Les cités-temples devinrent des cités-États, Nabuchodonosor II (605-562) suite à la conquête de la Palestine et la prise de Jérusalem devint roi «des quatre régions de l'Univers» selon la géopolitique admise à l'époque.

L'instinct de domination a remplacé, dans le cœur des hommes, sa vocation spirituelle; la recherche de puissance brute se substituant à la recherche du divin. Cet effort pervers tourne à la divinisation de l'homme lui-même et de l'État : la royauté sacrée. Jamais l'humanité n'oubliera que là est née l'idéologie la plus pernicieuse du despotisme : la théocratie.

Force est de constater qu'à partir de Sumer des religions d'asservissement ont été crées à des fins politiques. La puissance des dieux vient suppléer à la trop évidente faiblesse humaine en légitimant un pouvoir royal capable de résister aux conflits et autres forces de désintégration s'exerçant contre lui. N'oublions pas que la violence entre individus, entre clans et familles étaient toujours susceptibles de déstabiliser le régime. Il fallait donc «établir un pouvoir sur les hommes, reconnu par les hommes, exercé par des hommes, mais renforcé et garanti par les dieux.»

Les gouvernants comprirent vite l'intérêt d'un tel système qui visait à convaincre les masses populaires de supporter le poids de la dictature impérialiste en promettant aux classes sociales insatisfaites une récompense après la mort si seulement elles avaient supporté avec humilité et résignation les injustices sociales..

Jamais l'individu n'aura été abaissé à ce point auparavant dans aucune autre civilisation. Le but fondamental étant de réduire l'individu à la plus humiliante servitude spirituelle et temporelle. Non seulement, l'homme ne se reconnaît plus lui-même mais ne reconnaît même plus l'autre, son frère, tel un Caïn qui ne voit en l'autre qu'une menace mortelle; la peur se radicalisant en meurtre.

C'est ainsi qu'on assiste à une révolution religieuse où apparaît progressivement le dieu omnipotent qui confère au roi despote ses pouvoirs hégémoniques. Tout le rituel religieux est entre les mains des prêtres où la foi individuelle est absente. Il s'agit, en somme, d'une religion sans espoir où le rôle de l'homme se limite à servir les dieux et le roi despote par le travail. On peut se représenter le désespoir comme une mutation artificielle de l'angoisse existentielle «naturelle» en aliénation et névrose imposées, provoquées, de l'extérieur. La nausée devant la condition humaine devient la nausée de soi-même et souvent la révolte se présente comme la seule issue autre que le suicide. L'Empire est donc constamment bouleversé par des séries de soulèvements populaires réprimés souvent par des guerres impitoyables où des «flots de sang furent versés, des villes rasées, effacées de la surface de la terre» .

En inventant l'alphabet et les chiffres, les prêtres ont décrété que dorénavant le savoir entre les mains des initiés, la gnose, sera une composante essentielle du pouvoir. Il ne s'agit plus seulement de diriger et d'apprivoiser le troupeau humain déjà docile mais surtout d'empêcher la révolte des esprits belliqueux par la peur métaphysique de l'enfer conséquence de la Faute.

Mais de quelle faute s'agit-il ? D'où peut bien venir cette faute et surtout qui l'a commise ? Les Mésopotamiens, (Sumériens, Assyriens, Babyloniens confondus) sont des astrologues aguerris. De leurs observations célestes prend naissance une cosmogonie originale qui aura des répercussions phénoménales pendant des millénaires jusqu'à nos jours.

Premièrement naît la conviction que les astres sont de nature stables, immuables, immortels donc divins. Le monde se divise en deux : le supralunaire parfait et divin et le sublunaire imparfait car humain, influence du pur/impur des Hindous. Mais l'originalité des astrologues mésopotamiens réside dans le fait que l'imperfection humaine vient d'une chute stellaire de l'âme sur Terre. En effet en remarquant le comportement erratique des comètes, des étoiles filantes, ils construisent le concept des âmes prisonnières du chaos.

«Possédée par le désordre inhérent du monde, elle (l'âme) perd sa forme sphérique et s'étire comme une comète. Elle va couler le long du Zodiaque en prenant une couche à chaque planète : à Saturne, elle prendra son intelligence discursive, à Jupiter sa volonté militante, à Mars son humeur combattive ou agressivité, au Soleil, les sens et l'imagination, à Vénus, l'impulsion des désirs, la libido, à Mercure, le don de parole et enfin à la Lune, le sédiment qui va l'unir à un corps de chair. Ainsi va-t-elle s'incarner, chutant dans le mal de corps en corps. »

L'âme est une «étincelle de la substance des astres» qui chute vers l'imperfection parce qu'elle a fauté, transgressé l'ordre divin. Cette chute dans le corps devient sa prison où elle doit se purifier à nouveau pour retrouver sa pureté divine.

Là réside le fameux secret dévoilé : la faute, le péché originel est une invention des prêtres mésopotamiens afin d'assurer l'asservissement des hommes envers le roi despote; les prêtres ont inventé la théocratie totalitaire comme instrument de terreur.

Mais quel peut bien être ce péché intrinsèque à la condition humaine

? Si non celui de la révolte contre la tyrannie. Notre «péché originel» s'appelle « liberté » car comme le raconte Atraharsis , l'homme peut se révolter.

Suivant l'épopée d'Atraharsis, l'homme refusa de travailler, tout comme l'avaient fait avant lui les dieux inférieurs. Voyant que l'homme se dérobait à la tâche que lui avait assignée les dieux de subvenir à leur propres besoins et constatant le bruit causé par la multiplication de l'humanité, Enlil perdit le sommeil. Il tenta de mater la résistance de l'homme en envoyant des plaies, la famine et la sécheresse, mais l'intervention d'Enki permit à l'homme de survivre à ces châtiments.

Les dieux créèrent l'homme pour les servir mais créèrent aussi un rival potentiel. La vie devient un dur labeur où le moindre faux pas, entendre ici rébellion, vaut à l'insoumis la damnation éternelle. Ainsi l'homme qui refuse son devoir d'obéissance confirme qu'il est pécheur par sa liberté. L'homme est fondamentalement mauvais parce que son désir de liberté est faute, une désobéissance et sa révolte, péché.

Cette liberté sauvage, bestiale fait peur et suscite l'angoisse intérieure parce que l'homme sait fondamentalement que la liberté offre de vertigineuses possibilités et peut aussi le faire régresser dans l'animalité. C'est devant lui-même que l'homme éprouve de l'angoisse dont la honte de ne pouvoir

assumer correctement sa liberté. S'emparant de cette angoisse, le clergé mésopotamien se présente comme le seul pouvant «libérer» l'homme de l'effroi devant sa propre liberté logée en lui-même d'une manière si viscérale qu'elle se doit d'être domptée. L'homme ne peut plus penser par lui-même, encore moins élever la voix contre cette soumission, en résumé il est exclu de toute de toutes décisions concernant son destin. L'hypothèse de la faute implique que non seulement l'homme est corrompu mais il découvre avec effroi qu'il a peur de lui-même.

De la naissance à la mort, l'homme devient cerné de toutes parts par la religion; mais dans quel but ? La soumission morale aux dieux et même la soumission physique au roi par le travail sont alors perçues comme la purification nécessaire pour nettoyer la souillure de la faute. S'ensuit toute une série de préceptes, de rituels et d'incantations que l'homme doit observer pour ne pas tomber à nouveau dans le péché. Et n'oublions pas qu'en Mésopotamie, avec le despote, est née aussi le désespoir.

Le désespoir se vit alors comme une condamnation. Maintenant que l'homme a consentie à transiger sa liberté contre la sécurité de la servitude, il sait à tout instant qu'il est responsable de son auto-aliénation. Nouvelle angoisse, car il sait

que dorénavant il est condamné à la révolte, il est condamné à pécher périodiquement pour ne pas sombrer dans le néant, de là le drame. Drame en effet, lorsque l'homme asservie n'a plus honte de sa condition, qu'il préfère liquider définitivement la liberté de son existence. L'angoisse existentielle est alors remplacée par le désespoir, état dans lequel l'homme a perdu le courage de la révolte. Désespérer d'avoir à pécher, telle est la spirale du désespoir où la liberté et la révolte font maintenant peur.

Pour ce faire toutes les histoires et légendes appelant à la liberté des hommes devant les dieux doivent disparaître et remplacé un nouveau code moral : celui écrit et propagé le pouvoir politico-religieux. Pour ce faire, toutes les connaissances accumulées depuis des siècles doivent disparaître. La politique de la table rase est caractéristique de tous le régimes despotiques jusqu'à nos jours.

Ce lieu de naissance mésopotamien de l'alphabet comme transmission du savoir fut celui aussi de leur première destruction dont celle des tablettes brisées et calcinées au Temple Eanna à Uruk en Mésopotamie entre 4 100 et 3 300 av J.C.

Sous le règne de Thoutmosis III dans l'Égypte ancienne et sans doute même avant, des artéfacts ont été détruits non par pur vandalisme, mais pour éliminer des noms et des visages de l'histoire – pour effacer la trace même de l'existence d'un chef. Des statues ou des fresques représentant la reine Hatchepsout, cinquième pharaon de la XVIIIe dynastie égyptienne, ont été endommagées ou démolies pour rayer son histoire et donc son influence sur la vie égyptienne.

Destruction de la grande bibliothèque d'Alexandrie

Depuis le III ème siècle avant JC et pendant plus de six cent ans, la grande bibliothèque d'Alexandrie, l'école et le Muséum, fondés par le philosophe grec Démétrios, furent le glorieux centre intellectuel de la plus grande ville du monde antique. Elle rassemblait près d'un demi million d'ouvrages sur papyrus dans toutes les disciplines scientifiques. Les rouleaux ainsi rassemblés étaient étiquetés et rangés dans des casiers, à l'intérieur d'armoires murales. Rangés par disciplines (textes littéraires, philosophiques, scientifiques et techniques) puis par auteur.

« Lorsque le christianisme devint la religion officielle de Constantinople, l'empereur Théodose fit abattre, en 389, tous les temples et statues des anciens dieux de l'Égypte, et tout ce qui pouvait rappeler ces derniers. Les monuments trop solidement construits pour pouvoir être détruits facilement eurent leurs inscriptions et leurs personnages martelés. L'Égypte est encore couverte des débris de cette fanatique dévastation. Ce fut un des plus tristes actes d'intolérance et de vandalisme qu'ait connus l'histoire. Il est regrettable d'avoir à constater qu'un des premiers actes des propagateurs de la religion nouvelle, qui venait de remplacer les anciens dieux de la Grèce et de Rome, fut la destruction de monuments que la plupart des conquérants avaient respectés depuis cinq mille ans.

Les empereurs Théodose II en Orient, Valentinien III en Occident jettent les bases légales génératrices des mesures qui nous ont privés de la presque totalité des auteurs anciens. Ils légalisent le totalitarisme chrétien: les païens perdent leurs droits civiques. Il est légal de détruire les temples païens. La lutte contre les hérésies est encouragée. Une censure impitoyable exercée par les moines sur les manuscrits qui a duré presque mille ans. Des hordes de moines sillonnent le territoire de l'Empire romain et se livrent à la ruine des temples et des idoles païennes avec une férocité telle qu'elle se propagera jusqu'à nous et qu'on appellera le terrorisme religieux. Contrairement aux Zélotes qui se battaient contre les visée politiques et hégémoniques de l'Empire romain, les moines, fort du protectorat romain, se livrèrent à un carnage qui avait aucun autre but que celui d'anéantir la religion païenne et de dénier aux infidèles le droit d'avoir des convictions religieuses autres que le christianisme. Plus encore, des mathématiciens, des astronomes, des philosophes étaient publiquement lynchés. C'est une attaque en règle contre toute la

culture autre que chrétienne qui atteignit son paroxysme lorsque Théosophe II ordonna en 448 de brûler tous les livres antichrétiens surtout gnostiques.

Les manuscrits, pour nous parvenir ont dû franchir une barrière juridique doublée d'une censure ecclésiastique. L'analyse des textes qui nous sont parvenus montre que la censure s'est exercée pour éliminer tout ce qui allait à l'encontre de l'orthodoxie post-constantinienne. Les textes ont été remaniés, interpolés ou expurgés. Les œuvres des historiens romains de l'époque, compromettantes, sont détruites comme celles de Aufidus Bassis, Cluvius Rufus, Fabius Rusticus, Porphyre, Sénèque le Rhéteur, Servilius Nonianus. Parmi les livres détruits : une histoire du monde en 3 volumes rédigées par un prêtre Babylonien nommé Bérossus, le premier tome traitait de l'intervalle écoulé selon lui entre la création de l'homme et le déluge soit 432.000 années ; 100 fois plus que la chronologie de l'Ancien Testament. On y trouvait également : Tout Homère, 20 versions de l'Odyssée, Sophocle, Euripide, Anaximandre, "la sphère et le mouvement" d'Autolycos de Pitane, Les "Éléments" d'Hippocrate de Chios, la bibliothèque entière d'Aristote.....

Hypathie, la dernière grande mathématicienne de l'école d'Alexandrie, par ailleurs fille de Théon d'Alexandrie, directeure de

la bibliothèque, est tuée et la bibliothèque mise en pièces par une foule de moines chrétiens inspirés par Cyrille, patriarche d'Alexandrie, que l'Église canonisera. Son assassinat marque un tournant : Après sa mort, de nombreux chercheurs et philosophes quittent Alexandrie pour l'Inde et la Perse, et Alexandrie cesse d'être le grand centre de l'enseignement et de la science du monde antique. Désormais, la science régressera en Occident, et ne retrouvera un niveau comparable à celui de l'Alexandrie antique qu'à l'aube de la révolution industrielle. Les travaux de l'école d'Alexandrie concernant les mathématiques, la physique et l'astronomie seront préservés, en partie, par les Arabes, les Perses, les Indiens et aussi en Chine. L'Occident, pour sa part, plonge dans l'obscurantisme et ne commencera à en sortir que plus d'un millénaire plus tard.

Sous Itzcoatl, les Aztèques ont détruit les codex des peuples conquis, les remplaçant par l'histoire sanctionnée par leur État. Ils ont contrôlé les sociétés en réécrivant leur histoire. Les despotes préfèrent les récits simples à une histoire complexe et nuancée.

L'autodafé volontaire des livres Mayas au XVI ème siècle. Ce dimanche 12 juillet 1562, sur la grande place de San Miguel de Mani au Yucatán, la fumée et les cendres de l'Inquisition emportent 5 000 précieux codex, parchemins délicatement enluminés de couleurs végétales, peints à la brosse de hérisson, des statues de bois finement gravées, des manuscrits en peau de daim et en écorce de figuier sauvage."

Debout face aux flammes, l'inquisiteur affronte le diable. Le feu gronde, noircit, dévore, et autour de la fournaise s'élève une longue plainte, celle des Indiens pendus par les pieds, battus de verges, tondus et aspergés de poix bouillante. Un peu plus loin, d'autres indigènes attendent, tête basse, hérétiques coiffés du san-benito, la casaque jaune dont on revêt ceux promis au bûcher de l'Inquisition.
Mais dans les deux derniers siècles, le vandalisme s'est surtout manifesté en lien avec des idéologies totalitaires soucieuses de faire « table rase » du passé. Ce fut le cas pendant la Grande Terreur, en France, en 1793-1794, avec le pillage des églises, des cimetières et des châteaux. À Saint-Denis, des ouvriers ont été payés par le gouvernement pour détruire les tombeaux des anciens rois.

Le ravage de la bibliothèque du Congrès des États-Unis par les troupes britanniques en 1814, en représailles à l'incendie de la bibliothèque de York perpétré par les soldats américains l'année précédente.

Plus tard, dans l'Europe occupée par la Wehrmacht allemande, les synagogues mais aussi des monuments civils et des villes entières comme Varsovie font les frais de la démence nazie. Des millions de livres brûlés…et plus encore…

Le Führermuseum (Autriche) est un projet de musée allemand gigantesque situé à Linz non loin de sa ville natale et où il avait lui-même étudié. Ce musée imaginé par Adolf Hitler pour accueillir les plus grandes œuvres dites de l'art véritable, par opposition à l'art dégénéré de la modernité. Le complexe comprend un théâtre monumental, un opéra et un hôtel, le tout entouré par des boulevards et une esplanade pour les parades. Une bibliothèque devait accueillir 250 000 livres. Le projet d'Hitler est de faire de Linz la capitale mondiale des arts en y rassemblant les œuvres pillées dans les musées d'Europe et les collections privées et sélectionnées selon les critères de l'idéologie nazie pour supplanter Paris, Moscou et New York.

Le Sonderauftrag est chargé de collecter des œuvres d'art pour le futur Führermuseum.Les méthodes d'acquisition vont de la confiscation à l'achat et comprennent aussi de nombreux cas de vente forcée, par l'utilisation des fonds provenant des ventes de Mein Kampf et de timbres à l'effigie d'Hitler.

Pour financer cet onéreux musée Adolf Hitler prépare la liquidation de ses trésors d'art moderne à coups d'enchères à la réputée galerie Fischer à Lucerne, en Suisse. Opération double pour le régime nazi : asseoir sa politique culturelle en se débarrassant d'oeuvres qualifiées de dégénérées ("Entartete Kunst") et renflouer les caisses en vue d'un armement massif et la construction du Führermuseum.

Cubisme, Dadaïsme, Expressionnisme, Futurisme, Impressionnisme, Art Abstrait,… Les nazis fermèrent les fenêtres à tous ces courants d'arts, mais pas seulement pour des raisons esthétiques… Le terme d'art dégénéré, ou Entartete Kunst en allemand, fut prononcé pour la première fois par Joseph Goebbels, le ministre chargé de la propagande du Reich. Fut qualifiée d'art dégénéré toute œuvre ne correspondant pas aux critères esthétiques, et idéologiques, des nazis. En principe, tout art moderne était condamné par le Reich. De nombreuses rafles s'effectuèrent dans les différents musées allemands. On estime à près de 5000 le nombre d'œuvres, peintures, sculpture ou dessin détruit sur ordre de Goebbels à la veille de la guerre.

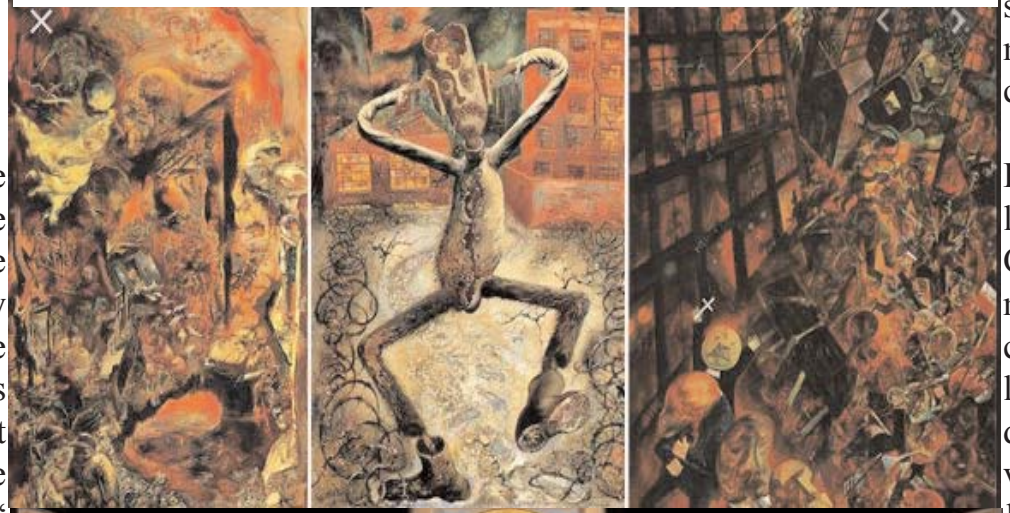
Hitler comptait écraser toute possibilité de révolte en créant un blocus au niveau de son expression artistique. Poussant le pangermanisme et sa volonté d'unité de la race Aryenne jusque dans le domaine de l'art, il déclara, lors de son discours d'inauguration de l'exposition de 1937: « Avant que le nationale socialisme ne prenne le pouvoir, il n'y avait en Allemagne que le soi-disant Art Moderne. Chaque année un autre art moderne… Nous, nous voulons un art Allemand d'une valeur éternelle. L'art n'est pas fondé sur le temps, une époque, un style, une année, mais uniquement sur un peuple. »

Tout projet politique vulgarise une certaine représentation du monde et du sens de l'existence. Cette représentation n'est pas gratuite, elle est l'émanation de certains intérêts (de classe ou de personne) qui s'expriment sous forme de " convictions " pour se donner des apparences plus honorables et gagner en pouvoir de séduction.
Lorsqu'un parti totalitaire prend le pouvoir dans un pays, il élimine toutes les représentations du monde concurrentes - du moins il s'y acharne - Les autodafés du IIIème Reich (qui détruisirent des millions de pages de littérature qui résistaient à l'idéologie nazie) ainsi que l'exposition des arts dit " dégénérés " participent de cette volonté de mise au pas de la pensée par l'embrigadement de la culture.

Dans la Russie soviétique de Lénine et Staline, les couvents et les églises n'ont pas été non plus épargnés. Pounine, nommé depuis fin 1917 Commissaire du Musée national russe à Pétrograd, propose dans un article incendiaire de la revue " L'Art de la Commune " intitulé "Jeter des bombes et organiser":

" Faire sauter, détruire, effacer de la surface de la terre les vieilles formes d'art, n'est-ce pas le rêve de l'artiste nouveau, de l'artiste prolétarien, de l'homme nouveau. " Il est temps que les balles crépitent sur les cimaises des musées. - Il faut tout anéantir ... Nous ferons un bon bûcher… si le peuple a besoin du bois des cimaises et des sculptures et même des murs des musées décadents pour se chauffer."

Le tableau Pandémonium (1914) , de George Grosz où la vie quotidienne à Berlin est décrite comme une lutte permanente, coup de poignard, étranglement, viol, pendaison, coup de poing... C'est l'enfer sur la terre, une représentation délirante de la folie du monde. Ce " bordel sanglant " est le tableau le plus haï de Hitler.



Le plus apprécié du Führer : L'Agneau mystique de Hubert et Jan Van Eyck aurait été une pièce centrale du musée ; cachée au Vatican puis à Pau, le régime de Vichy l'offre aux Allemands avec regret pendant l'été 1942.

L'autodafé volontaire des anciens livres par Mao Tsé Toung en Chine. Plus de cent millions de morts pendant la "révolution culturelle" . Interdiction de l'acupuncture et en règle générale de toutes les connaissances venues du passé. Des millions de livres détruits.
En Inde, la destruction de la mosquée d'Ayodhya sur le lieu de naissance présumé du dieu Ram, en décembre 1992, par des fanatiques hindous.

Un pasteur, au Nouveau-Mexique, qui en 2001 « brûla des centaines d'exemplaires » d'un ouvrage dont le héros était « un produit du Démon », à vrai dire le Diable en personne, qui « détruit les gens ». Vous aurez, n'en doutons pas, reconnu Harry Potter.

Dans l'Afghanistan des talibans, avec la destruction des bouddhas de Bâmiyân en mars 2001, classé au patrimoine mondial de l'UNESCO, afin d'effacer l'empreinte d'une religion indienne parvenue en Afghanistan voilà bien longtemps.

Destruction des mausolées de Tombouctou au Mali. Constitués d'une tombe recouverte de murs en terre, les mausolées abritaient les dépouilles de personnalités importantes. Les plus anciens avaient été construits il y a plusieurs siècles. Certains étaient devenus l'objet d'un pèlerinage, certains étaient devenus des bibliothèques avec des œuvres inestimables elles-aussi détruites. Une pratique insupportable pour la vision radicale des djihadistes, qui ont contrôlé la partie nord du Mali avant l'intervention de la France en 2012.

En Irak et en Syrie, l'État islamique (ÉI) a saccagé Palmyre, ancienne ville romaine, et Nimroud, ancienne capitale assyrienne. La destruction du patrimoine culturel par l'ÉI, loin d'être la simple manifestation d'un fanatisme religieux, a clairement des visées de propagande et d'idéologie. Fidèle à cet objectif, l'ÉI n'a d'ailleurs pas épargné les Musulmans. À ce jour, il a attaqué principalement des sanctuaires islamiques, dans le but ultime d'exercer un contrôle idéologique très strict. L'ÉI détruit des trésors et des artéfacts précieux afin de contrôler totalement le message.

« Des monuments sont détruits pour ce qu'ils sont, par exemple des monuments chiites comme la mosquée qui s'élevait sur le tombeau du prophète Jonas. Pourquoi est ce qu'un État musulman détruit une mosquée ? Parce qu'à cet endroit les prières des fidèles pourraient s'adresser au prophète et à Dieu or les jihadistes considèrent que toutes les prières doivent être dirigées vers Dieu et tout ce qui n'est pas Dieu n'est pas conforme à la façon dont on doit interpréter la religion. C'est une question de pratique, ce n'est plus une question de religion. C'est une interprétation de la religion musulmane sunnite qui est particulière à l'Etat islamique ».

L'histoire nous enseigne qu'aucun régime n'est éternel, ce qui rend encore plus tragique la destruction d'artéfacts, toujours anéantis pour rien.

L'ÉI défigure l'architecture et les artéfacts historiques et massacre quiconque se trouve sur son chemin. L'ÉI a assassiné Khaled al-Asaad, l'archéologue syrien qui avait refusé de lui révéler où se trouvaient des artéfacts exhumés de Palmyre.

Il apparaît que nous sommes tous coupables. En effet, du Mexique à la Chine, en passant par le Proche et le Moyen-Orient ou l'Europe, il ne se trouve guère de terre, pour civilisée qu'elle se veuille, qui n'ait pas, à quelque moment de son histoire, cédé à la tentation de la tabula rasa. Qu'il s'agisse de l'Antiquité, volontiers idéalisée, du Moyen Âge ou des temps modernes, on ne pourra pas davantage nourrir la nostalgie d'un âge d'or voué sans partage à la bibliophilie : censeurs, inquisiteurs, pilleurs et destructeurs ne tardent jamais à imposer leur loi. Toutes les religions, enfin, se trouvent convoquées à la barre, pareillement zélées dans la traque aux livres hérétiques, dans la persécution de ceux qui les ont écrits. Les écoles philosophiques elles-mêmes mettent, à l'occasion, fin aux controverses par l'épreuve irréfutable du feu. Platon en personne, assure-t-on, a « brûlé des livres ».
Il est évident que depuis la nuit des Temps des hommes ont cherché à garder d'autres hommes dans l'ignorance tandis que le moteur de l'évolution carbure par la recherche de nouvelles connaissances et de leur transmission aux générations futures. Sommes-nous une erreur de l'évolution ?

Pavillon de l'Iran

Dès l'entrée, je sens une présence maléfique dont l'emperise croît au fur et à mesure que je m'approche des Ghâtas perse écrit par Zarathoustra : un chamane perse appelé là-bas, un mage. Soudain mon esprit comme envahi par un épais broullard divague quelques instants et se retrouve comme par magie sur les lieux d'une cérémonie presque lithurgique comme une messe chrétienne

moderne. Lors de cette cérémonie, les participants boivent une liqueur à base d'ergot de seigle. La suite fut spectaculaire ! Des cris et des hurlements, des transes gestuelles à faire peur. Visiblement, le préparateur de la potion s'est trompé en concoctant une boison trop forte en ergot de seigle. Je suis entrain d'assisté au plus fabuleux « bad trip » de l'histoire humaine. Car voyez-vous l'ergort de seigle est le principe actif et un puissant psychotrope du LSD comme on le connaît aujourd'hui.

Aparté : La très sérieuse John Hopkins University offre une étude encore plus approfondie sur le sujet dans *Naturel Knowledge in Preclassical Antiquity* qui a démontré que des chamans lapons, ayant remarqué que les rennes mangeaient durant l'hiver un champignon qui s'avérait être l'amanite, en ont eux-mêmes consommé. On pense que la légende du Père Noël et son attelage de rennes aux propriétés magiques serait née dans l'esprit des chamans au cours d'une cérémonie sacrée.

Le négatif maintenant. A l'opposé du sympathique Père Noël lapon, Zarathoustra en pleine convulsions chamaniques y aurait-il vu ni plus ni moins que le Diable en personne. Cette étude démontre que les puissants pouvoirs divinatoires des prêtres védiques provenaient de l'utilisation de l'ergot de seigle, puissant hallucinogène naturel qui au vingtième siècle sera chimiquement synthétisé sous la forme purifiée du LSD 25. Cet ergot de seigle naturel est bien celui présent à l'époque des rites védiques auxquels participait notre mage Zarathoustra avant les condamner par la suite. Or, l'étude nous apprend que l'ergot de seigle est à la l'origine de débordements hystériques en raison de visions violentes qu'il engendre.

Mais plus encore. Des études comme *Le Champignon sacré et la croix* (1971) ou *Les Champignons toxiques et hallucinogènes* (1978) ont très bien démontré l'utilisation de ces substances à des fins spirituelles et religieuses par les chamans. "Cette théorie basée sur l'interprétation serrée des textes védiques, a rencontré la sympathie de plusieurs indianistes éminents. Si elles se confirmaient (nous savons maintenant que la pratique remonte à la préhistoire aussi loin que chez l'homme de Neandertal), elle conduirait à admettre que l'adoration avec de l'amanite-tue-mouche aurait été pratiquée, il y a au moins trois mille cinq cent ans par les Indo-Européens" et par conséquent que l'origine de certaines religions très anciennes serait liée aux effets des champignons hallucinogènes utilisés par les prêtres védiques dont la pratique se répandit dans tout le Proche et Moyen Orient. Depuis des millénaires, les fous de dieu nous transmettent leurs hallucinations de génération en génération, là est le drame de l'humanité.

Dès qu'il fut libéré des effets traumatiques, il s'empressa de transcrire ces visions démoniaques car dans son délire Zarathoustra vit le Diable en personne.

Vers 600 avant J.C, se produisit un événement qui bouleversera jusqu'à aujourd'hui la conception du monde d'une manière irrémédiable. C'est là, en Iran, que le mage fonda la première religion du monde qui opposât à un Dieu unique, un Diable également unique. Le mage Zarathoustra incarna le Mal mésopotamien dans un personnage divin : le Diable. Non seulement il opposa le Diable à Dieu mais aussi la damnation au salut.

Où bien a-t-il pu rencontrer d'autres esprits

jusqu'à là inconnus, surprenants, rusés comme des serpents : Méphistophélès ou Satan qui lui ont révélé un autre secret, celui qui permet d'atteindre plus facilement la puissance de la déité par les forces du Mal ? Que la force du Mal réside dans la « ruse qui est de singer exactement Dieu » simulacre par lequel le « Mal devient le reflet spectaculaire du Bien; où il peut prétendre être ce qu'il n'a jamais été - non plus une antique puissance de l'abîme ou un ange rebelle, ou une simple créature composite, mais l'équivalent absolu du Bien ».

Zoroastre amalgama tous les démons de la terre en une entité terrifiante. Par les premiers textes mésopotamiens, la faute, le Mal au gré des contacts marchands ou guerriers, s'infiltrèrent dans l'univers iranien. Inspirés par ceux-ci, Zoroastre ou Zarathoustra entreprit une grande réforme des moeurs. Zoroastre – en avestique *Zaraoustra* : « le conducteur de chameaux » - est le prophète fondateur du mazdéisme (628-551 avant J.-C.). Il a fondé sa doctrine sur la « bonne pensée », la « bonne parole » et la « bonne action ». Dans le manuscrit le plus ancien de l'Avestâ, il n'y a aucune trace d'astronomie scientifique mais on y trouve en revanche des indications sur l'astronomie d'observation au sujet du soleil, de la lune et de certaines étoiles. L'Avestâ dépeint le champ de l'existence comme un complexe d'êtres vivants mortels et divins engagés dans un conflit cosmique entre la Lumière et les Ténèbres dont le point de mire est le combat entre le bien et le mal.

Ce prêtre chantre de la poésie sacrée conçoit dans ses textes, les Ghâtas, ancêtres des Évangiles, la notion du salut universel. Pour lui, le Bien et le Mal n'existe pas dans la nature mais dans l'esprit de l'homme et sa liberté lui donne la possibilité de choisir : le paradis ou le pandémonium. Devant ce choix existentiel, l'homme, selon Zarathoustra, choisira toujours le Mal de préférence au Bien; c'est la voie de la facilité. Le seul espoir réside dans la victoire finale du Bien sur le Mal.

Pis encore, la multiplicité des dieux et religions menaçaient l'autorité de la caste cléricale des mages dont il faisait partie. En interdisant les sacrifices et cultes orgiaques, Zoroastre rejetait aussi les dieux auxquels ces rituels étaient dédiés. Le prophète apparut et parla d'une voix terrifiante de la déchéance de la vie éternelle pour ceux qui refusent le salut. Pour la première fois apparut un dieu spécifique au Mal : Ahriman, le Diable qui livrera une lutte sans merci au Bien, son frère jumeau Ahura Mazda, le Créateur, le dieu unique et seul digne d'adoration. Les sept péchés capitaux, le Bien et le Mal, le salut, la damnation , le bon Dieu, le mauvais esprit sont alors ébauchés dans une philosophie de confrontation. Le dualisme est formel, Zoroastre vient de conceptualiser la démonologie dans le monothéisme.

Du dieu Mazda viendra le mazdéisme, la première religion monothéiste à intégrer le Diable dans sa cosmogonie. Bien après, le philosophe grec Lucrèce affirmera « que créer des dieux se constitue à partir des craintes des gens pour mieux les exploiter.» On peut maintenant y rajouter le Diable.

Le dualisme dieu/diable est l'assise inébranlable sur laquelle repose dorénavant la puissance de la caste des mages iraniens. Le monothéisme leur permet d'éliminer tous les dieux concurrents et la démonologie leur permet de terrifier tous ceux qui s'y opposeront. Mieux encore, en postulant que le mazdéisme était la religion du peuple et que celui-ci lui devait allégeance, Zoroastre par cette initiative démagogique permet au clergé de contrôler non seulement la vie spirituelle mais également d'étendre son pouvoir sur le politique, c'est-à-dire la volonté du peuple. Zoroastre détruit ainsi tout le système des castes en vigueur dans le védisme que nous connaissons aujourd'hui dans l'hindouisme indien. Comme on le voit, le dieu unique et le diable unique sont avant tout des créatures religieuses au service de la politique et de la puissance. Ainsi le mazdéisme, au fil des siècles, créa un véritable pouvoir parallèle du peuple via le clergé qui n'avait pas à répondre directement devant le roi; réforme unique dans l'histoire des civilisations jusque là.

Grâce à Zarathoustra, les prêtres-mages deviennent les uniques administrateurs terrestres du ciel et de l'enfer. Les mages perses sont des astronomes aguerris comme les prêtres mésopotamiens. De ces derniers, ils empruntent la chute cosmique de l'âme comme malédiction de l'être mais lui adjoint une protection céleste sous forme d'un ange comme être de lumière. Une personne humaine n'est une personne que par cette dimension céleste, archétypique, angélique, qui est le pôle céleste sans lequel le pôle terrestre de sa dimension humaine est complètement dépolarisé, en vagabondage et en perdition. Le drame, ce sera donc la perte de ce pôle, de cette dimension céleste. Cet ange protecteur de des religions de l'Antiquité joue le même rôle que le totem personnel de nos ancêtres de la pré-histoire. Cet archétype de protection céleste traversera tous les âges et sera repris par toutes les religions autant animistes, polythéistes ou monothéistes.

Un autre thème important du zoroastrisme est la promesse d'une vie éternelle après la mort, où les âmes seront départagées lors de la traversée du « Pont de Chinvat », et finissent soit au Paradis, soit en Enfer soit au Purgatoire. La notion de résurrection existe, celle-ci surviendra à la fin des temps avec l'avènement du « Saoshyant » (l'Apocalypse) qui rétablira la justice par une régénération du monde. Ainsi la filiation entre le mazdéisme, le judaïsme, le christianisme et l'islam est évidente. (Messadié)

La Mésopotamie a inventé la Faute, le Mal originel pour abaisser l'individu, pis encore, pour que l'individu justifie lui-même son assujettissement. Le védisme indo-aryen conçu Mithra, dieu libérateur qui annonce le Sauveur chrétien et l'Iran a inventé le Diable pour terrifier l'homme et créer un contre pouvoir parallèle au pouvoir politique. Le dénominateur commun étant que toutes ces «inventions» l'ont été pour des motifs politiques. Chacun étant le reflet particulier d'une structure politique, royale, religieuse et aristocratique d'un Empire antique.
Lorsque le grand rabbin de Jérusalem fait exécuté le personnage le plus vénéré des Esséniens, le Maître de Justice cette secte dissidente du judaïsme, s'empare des textes anciens et se mette à l'étude des religions perses et mésopotamiennes.

C'est alors que se produit la rupture avec l'Ancien Testament et que le Diable, Satan apparaît identifié à un Mal irréconciliable avec Dieu. L'ange des Ténèbres a définitivement divorcé de Dieu et cette rupture sera raconté dans le livre d'Hénoch, appelé texte intertestamentaire, puisqu'il se situe à la jonction entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Ces textes rattachés à l'Ancien Testament n'appartiennent pas à la Bible officielle et contiennent des écrits récents et d'autres très vieux dont les Esséniens ont fait la retranscription : les fameux manuscrits de la mer Morte. Par ces manuscrits, la dette du judaïsme au mazdéisme iranien et à son prophète Zarathoustra devient un fait reconnu qui atteindra même la théologie chrétienne que l'on pense à Satan bien sûr mais aussi aux anges et autres chérubins et au dieu Mithra.

Par contre ce qui est typiquement essénien est bien cette notion où le Temps est voué à une fin prochaine persuadés qu'ils étaient que le Jugement était imminent. Les Esséniens, comme les sectes évangéliques modernes entre autres, attendent la fin du monde, l'Apocalypse avec une anxiété et un conviction croissante. Non seulement la foi juive deviendra apocalyptique mais le christianisme aussi. Dans le libre de Hénoch, Daniel met l'accent sur l'urgence du repentir conséquence inéluctable de la conception apocalyptique de l'histoire puisque le monde approche de la fin. Le jugement éminent de Dieu constitue, conséquence politique unique, le triomphe d'Israël. L'Apocalypse, comme achèvement de l'histoire, est donc un texte politique où l'équation est simple : la fin du monde est la fin de l'histoire, la fin de l'histoire est le triomphe de dieu, le triomphe de dieu est aussi le triomphe d'Israël, finalement, le triomphe d'Israël sauve le monde entier. Le Mal sera effacé pour toujours et le Diable sera vaincu.

Contrairement à la Bible hébraïque, la toile de fond change

sensiblement dans la littérature essénienne apocalyptique. Le monde est dorénavant dominés par les forces du Mal; c'est-à-dire les puissances démoniaques commandées par Satan. L'envahisseur romain est diabolisé sous le nom de Kittim; ceux pour qui les étendards militaires et les armes de combat sont objet de culte religieux. L'armée des Kittims est appelée «armée de Bélial», l'Ange des Ténèbres, d'inspiration iranienne.

Le texte essénien dit le *Rouleau de la Guerre des Fils de Lumière contre les Fils de Ténèbres* légitima et supporta l'insurrection armée contre l'envahisseur. Il s'agit bien d'un texte hébreu insurrectionnel qui exprime bien toute la haine, une haine sacrée, fanatique contre les impies. La communauté est conçue et organisée comme une milice paramilitaire où chaque membre est un soldat qui doit venger les affronts faits à Yahvé.

L'ennemi iranien de Dieu, Ahriman fait sont entrée dans l'histoire juive sous le nom de Bélial :

«...Colère de Dieu, furibonde, contre Bélial et contre tous les hommes de son lot, sans aucun reste...» (Règlement IV; 2).

Un diable unique incarne tout le Mal du monde. Son pouvoir atteignit son point culminant lorsqu'on le désigna aussi comme responsable des catastrophes naturelles comme tremblements de terre et inondations. Tout ce Mal : maladies, handicaps physiques, folies, tourments de l'âme, la mort ainsi que toutes catastrophes naturelles sont appelés les «douleurs messianiques» car elles précèdent la délivrance et annoncent la venue du sauveur.

Autre vérité déconcertante l'Enfer, tel que nous le connaissons, n'existe pas dans l'Ancien Testament. Le Shéol où vont les morts est «une terre de silence et d'oubli fait d'inconsistance et de vacuité : l'obscurité et la poussière la caractérisent.» C'est «le pays sans retour» expression empruntée aux Mésopotamiens. C'est selon le livre de Job, «le rendez-vous de tous les vivants» (Job XXX; 23).

Ciel, Enfer, Purgatoire sont des inventions chrétiennes tardives d'inspirations esséniennes.

C'est donc à partir de la grande révolte des Esséniens lors de la grande Crise du judaïsme qu'est né le fondamentalisme religieux et politique aux odeurs de terreurs où le Diable Bélial ou Baal, concept emprunté au mazdéisme, est défini comme Bel-Zebub , ennemi juré et éternel de Dieu.

«L'emprunt au mazdéisme du Diable-ennemi de Dieu est toutefois évident. C'était, on en aura jugé aux exemples donnés plus haut, une notion étrangère au judaïsme des origines. Mais il s'est produit à partir du moment où l'identité du peuple juif a été mise en péril, d'abord par les dominations militaires, ensuite par les infiltrations culturelles, telle que l'hellénisme qui découla de l'occupation romaine. Il s'est situé dans la déréliction, quand les Juifs ont désespéré de jamais regagner leur autonomie en tant que nation et quand les Esséniens se sont considérés comme les derniers justes de leur peuple et les seuls dépositaires de la Torah et de la vertu juive. Cet emprunt du Diable s'est donc produit essentiellement pour des raisons politiques.»

Aparté : Remplacez Juifs par Musulmans et Esséniens par Wâhabbites et vous avez Al Quaïda à la place des Zélotes. Car il est là le problème, une fois, que le Diable a établi ses quartiers sur terre. Quel ennemi peut-il vraiment désigner ? Qui doit-il stigmatiser ? Si ce n'est l'autre, l'étranger. Que faire lorsque l'on sait qu'on est toujours l'étranger de quelqu'un.

Dieu aura désormais un adversaire : Satan, l'ennemi du Bien. Le monde et l'histoire sont maintenant considérés comme dominés par les forces du Mal. L'occupant romain est démonisé et les Juifs zélotes prennent alors les armes. On peut d'or et déjà affirmer que si les Esséniens étaient les théoriciens «pieux» du fondamentalisme religieux; les Zélotes, quant à eux, en représentaient la branche armée.

«...cette guerre armée reste pour les Esséniens un idéal encore plus ou moins éloigné, reporté à une échéance mystérieuse, celle du Jour de Dieu, tandis que, pour les Zélotes, elle est un devoir présent, qui ne souffre pas de délai; sur le plan pratique, il est clair qu'une telle différence a une importance capitale : les Zélotes sont pour la guerre effective, immédiate et en attendant la grande guerre, pour la guérilla et l'assassinat.»

Cette politique active de la résistance armée permit à la nouvelle secte des Zélotes de naître. Le but essentiel étant d'entraîner toute la communauté juive dans l'insurrection armée et sanglante contre l'autorité de Rome et de ses mandataires. Le prophétisme essénien vise la mobilisation générale et le droit de révolte. La virulence des écrits apocalyptiques du *Rouleau de la Guerre sainte* s'enracina dans le vécu de la nouvelle secte dissidente des Zélotes par des actes insurrectionnels, aujourd'hui dit terroristes. Puisque le Royaume de Dieu leur est promis à la fin des Temps aussi bien en hâter l'avènement et déclencher dès maintenant la guerre sainte qui marque la fin de l'Histoire, tel est la stratégie fatale du terrorisme apocalyptique.

Les Esséniens, en décryptant les textes anciens, mettent à jour, dans les Rouleaux de la mer Morte, la grande histoire de l'asservissement de l'homme maintenue secrète pendant des siècles.

La fabuleuse haine de la vie et de l'homme fautif qui a été développée, sous prétexte d'amour divin, par un système de coercition sans précédent dont la trilogie totalitaire se résume aux trois terrorismes de l'esprit, germes de notre aliénation spirituelle, sociale et politique :

la faute mésopotamienne :

> «Tu ne leur enlevas pas le coeur mauvais, de sorte que ta loi portât en eux des fruits. Car c'est pour avoir porté ce coeur mauvais qu'Adam, le premier, a désobéi et succombé mais aussi tous ceux qui sont nés de lui. Cette infirmité est devenue permanente...» (IV Esdras; III, 20-22)

la démonologie iranienne :

> «La conquête des fils de lumière sera entreprise en premier lieu contre le lot des fils de Ténèbres, contre l'armée de Bélial... (Règlement; I, I)

l'Apocalypse juif :

> «Quand aux signes, voici : il viendra un temps où les habitants de la terre seront saisis d'une grande frayeur. La route de la Vérité sera cachée et la région de la foi sera stérile. L'injustice sera plus grande que tu ne le vois à présent et que tu l'as entendu rapporter des temps passés...» (IV Esdras; V, I-13)

Pavillon de l'Autriche

Un jour, en se dirigeant vers le centre ville de Vienne, Sigmund Freud aperçut un attroupement de jeunes chantonnant des hymnes révolutionnaires entrecoupés de chansons grivoises. Mais ce qui frappa le plus le psychanalyste fut l'habillement porté montrant des chapeaux extravagants et des vêtements peinturlurés de chiffres ésotériques et de slogan - Wild Frei - libre et sauvage, – « des hordes vikings » songea Freud.

Soudain, il fut attiré par des toiles qu'il jugea de prime abord hideuses. Levant les yeux, il comprit en voyant l'enseigne Galerie Stern, qu'il assistait à un vernissage publique. Curieux, il entra et resta estomaqué, paralysé. Sur les cimaises en quelques vingt toiles d'une palette de couleurs en violent contrastes surgissaient des figures humaines désemparées derrière des fumées d'usines envahissant le paysage. En un seul coup d'œil s'étalaient l'aliénation des rapports humains, la destruction de la nature, la dissolution des liens communautaires de solidarité, l'isolement de l'individu, les conditions de vie urbaine dégradantes, tout ça exprimé dans des

corps et des visages tout aussi tourmentés que leur âme perdue, déchue.

Là bas, cet ouvrier, le regard méchant de celui vivant avec sa famille dans des logis malsains et des quartiers ravagés par de terribles épidémies. Ici, des riches bourgeois tapis dans des salons luxueux comme un rempart contre les pauvres affamés et malades. Derrière lui les toiles de James Ensor avec ses squelettes et masques morbides dénonçant l'angoisse de vivre et annonçant l'effritement si non l'effondrement moral de la civilisation occidentale aveuglée par le machinisme. Cette ambiance cauchemardesque de l'homme asservi à l'industrialisation trouva aussi écho chez le Norvégien Edvard Munch avec ses personnages d'hommes paniqués, d'enfants malades et autres éclopés. Et tout au fond de la galerie, au fond du gouffre, le regard de Freud ne peut éviter le violent barbarisme de Nolde peignant des hommes emportés par les puissances du chaos exprimant leur colère animale sans oublier l'érotisme tortueux de Schiele exprimant la souffrance et la fragilité de l'être puisque «la vie n'est qu'un cheminement vers la mort. » semblaient nous dire ces toiles.

Il se retrouvait cerné de partout par une catastrophe, celle de la fin des Temps qui ne serait pas due au choc vaguement probable avec d'autres astéroïdes, ou encore à la volonté divine telle qu'elle s'exprime avec colère dans l'Apocalypse de Jean, mais une catastrophe dont l'homme seul porterait le poids et la responsabilité : le mal montrait enfin son vrai visage, là devant lui.
Il en était ainsi à cogiter lorsque quelqu'un derrière lui s'approcha en déclamant : « L'expressionnisme allemand ! Le grand courant de l'époque ! » La philosophie et art de l'homme romantique déçu » Sursautant en se retournant, il fit face à un cinquantenaire joufflu, fine moustache – « Je me présente Georges Stern, galeriste. Une exposition inédite n'est-ce pas ! Lorsque je l'ai vu la première fois à Berlin je fus comme vous estomaqué.» – « Sûrement pas pour les mêmes raisons » rétorqua Freud.

Freud s'apprêtait a poursuivre sa route lorsqu'il fut interpellé à nouveau.
«Docteur Freud ! Seriez-vous le docteur Freud par hasard ? »
Le hasard n'existe pas réplique-t-il sèchement, visiblement déçu d'être reconnu.

- « C'est un honneur ! De toutes manières, vous savez, l'art et la raison ne font pas bon ménage » enchaîne le galeriste. L'intuition, l'instinct, la déraison voilà ce qui peut exprimer cette colère existentielle sauvage enfouie aux tréfonds de l'être meurtri par le désespoir. Cette jeunesse en ébullition, là dehors reconnaît en ces toiles toute la brutalité chaotique du monde. Saviez-vous qu'ils s'appellent entre eux des «wandervogels» littéralement des «oiseux voyageurs» qui rêvent de quitter pour toujours ce monde pourri, de migrer vers la «terrae incognitae», vers un ailleurs meilleur, seul stratagème pour conjurer l'angoisse personnelle et la culpabilité devant une civilisation si méprisante des hommes et de la vie.»

- « Je vous remercie pour ces commentaires instructifs, j'en attendais pas moins d'un galeriste compétent. » Sortant son calepin il s'excusa mettant fin à la conversation, fit quelques pas puis nota : « je viens de voir la Mystique de la Mort, le Sacrifice de la Vie devant un irrationnel pulsionnel qui sous-tend dans la pratique le désir de meurtre associé au goût catastrophique pour le drame du calvaire à des fins messianiques. » Il en eût un frisson d'effroi. « Devant moi s'étalent les déchéances de l'instinct de mort.»

DIX
15

Le 28 juin 1914, l'archiduc d'Autriche est assassiné à Sarajevo par un nationaliste serbe et quatre semaines plus tard, un conflit généralisé éclate. Le 28 juillet, l'Autriche déclare la guerre à la Serbie, le 30, la Russie ordonne la mobilisation générale suivie de l'Autriche et de la Hongrie le 31. Le 1er août, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie, le 3 à la France. L'Angleterre unie à la France par l'Entente cordiale signée en 1904 entre en guerre à son tour. Le 5, l'Autriche déclare la guerre à la Russie et le 12, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Autriche. L'Italie pourtant alliée de l'Autriche et de l'Angleterre reste neutre à la surprise des grandes puissances. La «Grande guerre» vient de commencer.

La guerre, ce sont des corps violentés qui violentent d'autres corps, du gibier traqué sans dignité. Plusieurs millions d'hommes sont soit morts ou blessés. Les nuées de gaz toxiques obscurcirent le ciel lumineux de la civilisation. Selon Churchill alors secrétaire d'État à la Guerre, « ni trêve ni pourparlers ne mitigeaient les combats armés. Les blessés sur le front mouraient entre les lignes; les morts s'amalgamaient au sol. Les navires marchands, les navires neutres et les navires hôpitaux étaient coulés et leurs équipages abandonnés à leur sort sur les mers ou tuées lorsqu'ils surnageaient. Tous les efforts étaient faits pour affamer des nations entières, sans considération d'âge ou de sexe pour mieux les soumettre. Les monuments des villes étaient «criblés» par l'artillerie. Les bombardements aériens avaient lieu sans discrimination. Des gaz toxiques – de divers types – asphyxiaient ou brûlaient les soldats. Du feu liquide était projeté sur leurs corps. Certains tombaient en torche ou bien étaient étouffés lentement dans les gouffres noirs de la mer. »

Ces êtres paumés par l'expérience du champ de batailles sont dépeints par Hemingway comme des «désespérés» «qui n'ont rien à perdre», «complètement brutalisés. » Les civils n'ont pas été épargnés : famine, déportations, exode, bombardements stratégiques augmentent le nombre des «gueules cassées», ces mutilés de la face furent le sujet central des œuvres d'après guerre de peintre allemand Otto Dix.

Depuis la première guerre mondiale, les blessures psychiques sont maintenant omniprésentes. Le combat moderne n'est plus seulement d'ordre corporel mais dépasse en intensité les capacités psychiques d'adaptation. La terreur et le traumatisme transforment l'expérience combattante en épreuve dégradante; le corps du guerrier jadis héroïque est ravalé au statut de viande, le champ de bataille, un abattoir où l'on y fait boucherie. À quoi s'ajoutent l'humiliation des handicaps physiques et psychiques lors du retour à vie normale et du peu de reconnaissance des concitoyens. Une sourde rage s'installe dans l'esprit des rescapés qui découvrent après coup que la guerre est une répugnante absurdité.

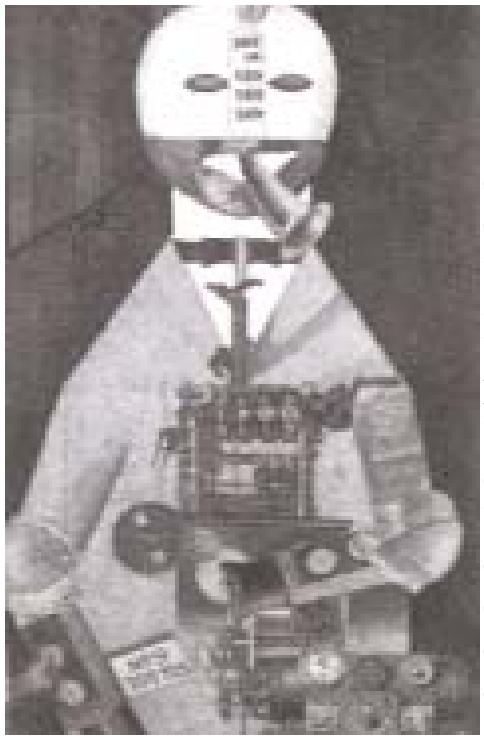
L'après première guerre marqua le retour vers le réalisme comme si les peintres ne pouvaient plus fuir leur responsabilité face à cette boucherie. Une immense désillusion s'empare des esprits. Les tableaux de guerre de Otto Dix et la solitude de l'homme déshumanisé peinte par Grosz sont autant de thématiques qui confirment l'apparition de l'homme pétrifié devant l'horreur.

Ces peintres dits expressionnistes sont devenus des nihilistes qui ont vécu dans leur âme et dans leur peau les tourments de l'anéantissement programmé. Cette mise à nu de l'âme humaine trouve son abysse dans *La Nuit* de Max Bechmann, tableau cruel, un salmigondis de tortures, viols, pendaisons, qui dresse la vision consternante de l'homme aux prises avec les forces de destruction démoniaques qui l'habitent, véritable théâtre de la cruauté contemporaine, la même danse macabre, encore aujourd'hui, présente

au Darfour, au Rwanda, en Somalie. Bourreaux et victimes donnent la vision de l'enfermement de l'homme sur lui-même; l'humain chute vers le sous-homme.

Pavillon de la Suisse

Dès l'entrée dans le vestibule, je me fais face à une immense affiche du café Voltaire de Zurich, l'endroit même où est né le dadaisme. En effet, le 5 février 1916, au beau milieu de la première guerre mondiale, un groupe de jeune artiste, peintre et poètes inaugure le café Voltaire. C'est le poète allemand Hugo Ball et son épouse Emmy Henning qui décident de créer un habvre de paix en plein du milieu du chaos. Leurs armes : le



délire, l'autodérision, la déconstruction du langage, les inventions sonires et les costumes abracadabantestes. N'ayant pas les moyens de faire des travaux, Hugo Ball demande à ses amis de lui artistes des tableaux pour couvrir les murs. En entrant deans le cabaret, le quidam se retrouve devant des cimaises exposant des oeuvres de Modigliani, Picasso, des Klee, des Kandisky. La soirée d'ouvertureest un pur délice, un délit aux conventions de l'époque. On chante, récite des poèmes. Sur une estrade d'étranges personnages déguisés dansent une grande farandole grotesque. Dans la salle ça crie, ça hurle. Hugo Ball se produit dans un accoutrement en carton rigide et argenté figurant un phallus en érection. Des poètes déclament des anomaropées. Le mouvement dada commence à vivre. Lors de ces soirées qui connaissent un succès grandissant, Tzara s'impose comme le chef de file du mouvement subversif. C'est lors d'une soirée de poésie au Café Voltaire, le 28 juillet que Hugo Ball y lit le manifeste dada.

« L'art a besoin d'une opération. » (Tzara)

«Je suis contre tous les systèmes, le plus acceptable des systèmes est celui d'en avoir aucun. » (Tzara) Dada ne signifie rien, expression radicale du nihilisme que Nietzsche nous révéla comme «mal du siècle. » Dada c'est la manifestation et le scandale sans vouloir rien signifier, Dada, c'est l'absurdité. Dada tend vers l'absolu de la fin du monde mais joue aussi sur la liquidation de l'histoire passée : «je ne veux même pas savoir s'il y a eu des hommes avant moi. »

Avant même la première guerre mondiale, il était évident qu'aux siècles des Lumières succéderait celui de la noirceur. Très peu de gens ont alors compris - y en a-t-il beaucoup aujourd'hui ? - que le dadaïsme n'est pas de l'art mais son contraire : c'est la négation de l'art ou plutôt «l'art de la destruction de l'art. » Dada pose ainsi un regard mortel comme Rimbaud auparavant, sur le système «art» et «civilisation. » L'art reflète la même idéologie que celle qui mène à la guerre et à la destruction; le seul art qui tient vraiment la route est «l'art de la guerre. » Dada, c'est l'expressionnisme extrémiste prônant un retour du primitivisme archaïque d'avant la civilisation ou selon Hans Arp « le mot Dada symbolise la relation primitive avec la réalité environnante. » L'Allemand Baader, ne cessa de proclamer cette profession de foi : «c'est en retournant à la primitivité de la vie, antérieure à toutes les fondations sociales, que l'homme se libérera. »

Nourri de la lecture des grands insurgés de l'histoire : Sade,

DADA SOULÈVE TOUT

DADA connaît tout. DADA crache tout.

MAIS.....

DADA VOUS A-T-IL JAMAIS PARLÉ :

OUI = NON

OUI = NON

OUI = NON

de l'Italie
des accordéons
des pantalons de femmes
de la patrie
des sardines
de Fiume
de l'Art (vous exagérez cher ami)
de la douceur
de d'Annunzio
quelle horreur
de l'héroïsme
des moustaches
de la luxure
de coucher avec Verlaine
de l'idéal (il est gentil)
du Massachussetts
du passé
des odeurs
des salades
du génie . du génie . du génie
de la journée de 5 heures
et des violettes de Parme

JAMAIS JAMAIS JAMAIS

DADA ne parle pas. DADA n'a pas d'idée fixe. DADA n'attrape pas les mouches

LE MINISTÈRE EST RENVERSÉ. PAR QUI ? PAR DADA

Le futuriste est mort. De quoi ? De DADA

Une jeune fille se suicide. A cause de quoi ? De DADA

On téléphone aux esprits. Qui est-ce l'inventeur ? DADA

OUI = NON

On vous marche sur les pieds. C'est DADA
Si vous avez des idées sérieuses sur la vie,
Si vous faites des découvertes artistiques
et si tout d'un coup votre tête se met à crépiter de rire,
si vous trouvez toutes vos idées inutiles et ridicules, sachez que

C'EST DADA QUI COMMENCE A VOUS PARLER

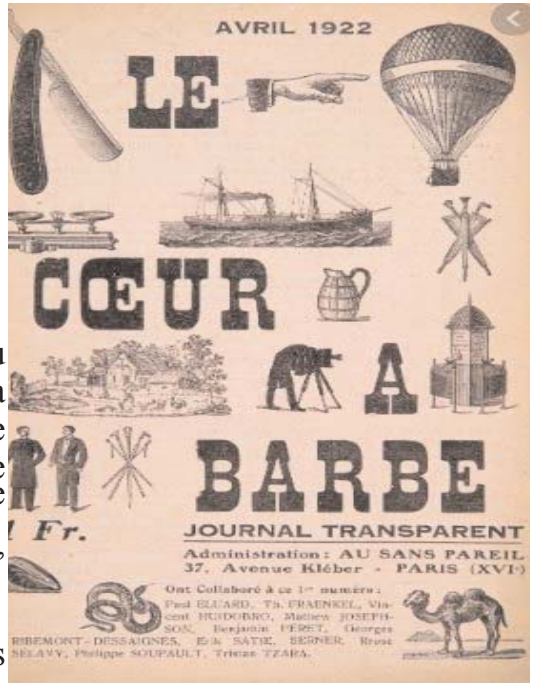
Nietzsche, Lautréamont, Rimbaud, l'esprit de subversion développa également le goût pour l'humour noir et blasphématoire, pour le grotesque ; la figure d'Ubu, créée par Alfred Jarry, devint pour beaucoup emblématique.

«Il s'agit pour Dada de se débarrasser de toutes les traditions politiques, sociales, culturelles et artistiques de l'Occident qui ont abouti selon eux à la guerre de 1914-1918. Il s'agit de tout nier, Dada est contre le passé mais il nie aussi l'avenir. Dada va tourner aussi en dérision n'importe quelle activité humaine et les sentiments qui l'engendrent, la machine (Picabia), la société (Grosz), l'art (Schwitters). »

Et le poète Aragon d'écrire en 1920, pendant sa période dada :

«Plus de peintures, plus de sculptures, plus d'écrivains, plus de religions, plus de républiques, plus de royalisme, plus d'impérialisme, plus de socialisme, plus de politique, plus de protecteurs, plus d'aristocrates, plus d'argent, plus de police, plus de patrie, assez de ces imbécillités, plus rien, rien, rien... »

Dada prônait l'auto exclusion envers une société inutile. Pour ce faire rien de mieux que de provoquer le scandale. Parodiant avec une cruauté particulière le spectacle des gueules mutilées par les bombardements, les dadaïstes s'affublaient de masques grotesques, suspendaient des coquillages à leurs oreilles, portaient des masques hideux en déclamant des poèmes absurdes et vociférant des insultes aux bourgeois; tout pour exciter les nerfs et provoquer les rixes. En mimant les rituels de la culture primitive, Dada discrédite en fait tous les peuples dont il s'inspir. Car au-delà du primitivisme/spectacle se cache une réalité tout autre et bien moderne celle-là : le nihilisme.



Dada est marqué du sceau du désespoir, c'est la bile noire de la poésie, exactement ce que Nietzsche avait prédit : le nihilisme sera le drame du XXe siècle, celui du dernier homme, Dada le confirme.

Nietzsche et Dada auront été les vrais visionnaires du XXe siècle.
Si le succès des idéologies de la haine et du «chacun pour soi» s'est amplifié jusqu'au delirium tremens, ce n'est pas par hasard : l'absurdité du «surhomme» commence à devenir un problème politique.

«Qu'en est-il vraiment du surhomme ? (...) Celui qui méprise la populace et se compte parmi l'élite physique et intellectuelle, parmi les gens distingués, les aristocrates, les privilégiés ? Impitoyable envers soi, ne cherche-t-il pas à extirper ce qui représente le juste milieu, et à cultiver la dureté et la cruauté ? Comme une bête de proie dont la devise serait «Vivre dangereusement», ne poursuit-il pas son intérêt propre, sans égard aux victimes, ayant pour seule visée d'accroître sa puissance, ce qui sert à la vie, ce qui est profitable à la domination? (...) Ce type d'homme n'est que trop connu, dont «les relations interpersonnelles sont raréfiées jusque dans leur vie privée, déterminées par les valeurs fonctionnelles et utilitaires, régies par des intérêts de puissance : partout le faible est la victime du plus fort, de l'homme supérieur, de l'homme moins scrupuleux. L'horizon de sens s'est effectivement effacé, ainsi que les valeurs ultimes, les normes obligées, les modèles acceptables, la vérité absolue. En réalité, n'est-

ce pas un nihilisme des valeurs qui détermine désormais le comportement humain? Ce que Nietzsche, plus lucide que beaucoup d'autres, avait prévu, n'est-il pas arrivé ?

Pavillon de la Pologne

L'invasion de la Pologne (1939) marque le début de la Deuxième Guerre mondiale. Adolf Hitler voulait récupérer les territoires allemands devenus polonais après la Première Guerre mondiale. Il signa avec l'Union soviétique de Joseph Staline, voisine orientale de la Pologne, un pacte selon lequel les deux pays s'engageaient à ne pas s'attaquer mutuellement : le Pacte de non-agression germano-soviétique d'août 1939. Puis Hitler entra passa à l'action; il lança ses troupes sur la Pologne le 1er septembre 1939. Deux jours plus tard, la France et l'Angleterre, qui avaient garanti les frontières de la Pologne, déclarèrent la guerre à l'Allemagne. Le 10 septembre, le Canada entrait en guerre à son tour contre l'Allemagne.

La Luftwaffe détruisit en grande partie l'aviation polonaise le premier jour de l'attaque et les troupes allemandes capturèrent une grande partie de l' armée polonaise. Pendant ce temps, l'Armée rouge soviétique avançait dans l'Est de la Pologne. Près d'un million de Polonais furent capturés par les Allemands et les Russes et un grand nombre d'entre eux moururent en captivité.

Dès le 14 septembre, la IIIe armée allemande de von Küchler, venue du nord, rejoint à l'est de Varsovie la Xe armée de von Reichenau venue de Silésie. La capitale polonaise est dès lors assiégée. .Varsovie, la capitale de la Pologne, fut encerclée le 17 septembre et capitula dix jours plus tard après des raids aériens intensifs. Le sort de la guerre est joué.

Trois jours plus tard, l'Armée rouge de Staline s'invite au festin sans s'embarrasser non plus d'une déclaration de guerre. Elle pénètre en Pologne orientale en vertu du pacte de non-agression conclu avec Hitler le 24 août précédent et qui prévoit un partage du malheureux pays. Le gouvernement polonais se réfugie en Roumanie et Varsovie capitule le 27 septembre après une courte mais héroïque résistance.

La Pologne est le même jour partagée entre les deux larrons conformément à leur accord secret. Tandis que l'ouest revient à l'Allemagne, l'Union soviétique annexe la partie orientale et reporte sa frontière sur la « ligne Curzon », du nom de lord Curzon, secrétaire du Foreign Office britannique qui, en 1919, dans la foulée du traité de Versailles, avait dessiné les frontières de la Pologne reconstituée.

TRÉSOR POLONAIS

Le Château royal de Wawel à Cracovie, en Pologne, abritait une collection de premier plan comprenant certains des artéfacts culturels les plus précieux de la nation. Au printemps de 1939, le personnel du Château de Wawel commença des préparatifs en cas de guerre en construisant des caisses et des cylindres propres à déménager les précieux objets de la collection. Devant les tensions croissantes, le château fut fermé au public et le personnel du Musée emballa les objets et les plaça dans un abri antiaérien. Le 3 septembre 1939, quelques jours après l'invasion allemande de la Pologne, le personnel du château entreprit son périple vers un endroit sûr avec les principaux objets emballés pour les protéger. Voyageant à bord de charrettes de paysans, de camions et de barges réquisitionnés à travers la campagne polonaise sous le feu de la guerre, la collection parvint en deux semaines, avec ses gardiens, aux frontières de la Pologne. La nouvelle de l'attaque soviétique sur la Pologne fit en sorte que le plan initial de trouver un lieu sûr au pays pour la collection sembla impraticable, et le convoi rejoignit un groupe important de réfugiés à un pont frontalier avec la Roumanie et s'échappa vers l'ambassade à Bucarest. Après avoir étudié diverses options pour entreposer la collection en Roumanie, en Suisse ou au Vatican, le personnel de conservation résolut de porter son choix en Amérique.

Après une traversée en mer Méditerranée incluant une interdiction par un navire de guerre britannique et un séjour de deux semaines à Malte,

la collection et ses conservateurs arrivèrent à Marseille et à la Collection nationale d'Art national et poursuivirent leur route jusqu'à Aubusson, y arrivant en janvier 1940, une ancienne usine ayant été réservée pour les accueillir. En moins de six mois, la guerre avait gagné l'Europe de l'Ouest, et une fois encore, les conservateurs furent avisés d'avoir à transporter la collection avant qu'elle soit prise par la guerre, cette fois en traversant l'Atlantique. Après un séjour audacieux dans un port français et des nuits passées sur le parquet d'un navire surpeuplé, l'épée royale à la main, craignant le naufrage, les conservateurs parvinrent à amener la collection par Falmouth jusqu'à l'ambassade de Pologne à Londres. On planifia rapidement de transporter les objets dans un convoi vers le Canada, et, tôt le matin du 4 juillet 1940, la collection et ses gardiens voguèrent à bord du navire Batory de la libre Pologne au centre d'un convoi comprenant comme escorteurs les navires Monarch of Bermuda, Sobieski et Revenge ainsi que le Bonaventure.

Cette traversée de convoi sur l'Atlantique, au début de juillet 1940, fut une des plus mémorables de la guerre : les inestimables trésors de la Pologne voyageant en compagnie de l'un des premiers groupes d'enfants britanniques déplacés à cause des dangers de la guerre, d'or et de valeurs britanniques évalués à plus de 450 millions de livres, en 1940, et d'un contingent de Canadiens ayant servi en Europe. Comprenant des enfants britanniques en danger, des soldats blessés, des équipements polonais classés de communication sans fil, des caisses brisées débordant de souverains d'or, et des caisses contenant des partitions originales de Chopin, il s'agissait là d'une arrivée exceptionnelle pour le Port d'Halifax. Compte-tenu de l'importance et de la variété des éléments dont le navire de passagers était chargé, son arrivée au Quai 21, le 12 juillet 1940, fut décrite par l'Amiral Archer, commandant du Revenge, comme un immense soulagement. Après un voyage en train sous escorte, la collection fut abritée dans les locaux des Archives nationales du Canada, un édifice d'entreposage de dossiers et une ferme expérimentale à Ottawa, jusqu'en 1945. La collection s'agrandit durant cette période, des matériaux de l'exposition de la Pologne à la Foire mondiale de 1939 à New-York s'y étant ajoutés.

Tout au long de cette odyssée, la collection était sous la garde de Jozef Polkowski et Stanislaw Zaleski et, comme le souligne Gordon Swager dans son étude L'étrange odyssée des trésors nationaux de Pologne, 1939-1961, ces deux conservateurs « se retrouvèrent nouveaux arrivants… chacun ayant laissé derrière lui femme et enfant dont ils étaient sans nouvelles ». Pour ajouter à leurs difficultés, le gouvernement polonais en exil qui avait ordonné leur mission fut défait par les avancées militaires et diplomatiques soviétiques en Europe. Au cours de 1945, Zaleski et Polkowski passèrent à l'action et déménagèrent deux malles dans les voûtes de la Banque de Montréal à Ottawa. Elles contenaient notamment, entre autres objets, des manuscrits, l'Épée de couronnement des rois de Pologne, une bible de Gutenberg, et trente-deux partitions originales de Chopin. Les autres items furent répartis entre le monastere de Sainte-Anne de Beaupré près de Québec te le monastère du Précieux sang de Jésus à Ottawa.

Avant l'arrivée des représentants du nouveau gouvernement polonaise venus récupérer les trésors artistiques et l'or acheminés au Canada, Zaleski et Polkowski avaient tout déménagé, sauf une petite partie de la collection hors de l'édifice d'entreposage des dossiers, sous la protection d'arrangements auxquels ils étaient les seuls à pouvoir déroger.

Berlin 1945. Dans la ville en ruine, le dictateur soviétique Joseph Staline pose ses conditions à son "allié" Winston Churchill. Une exigence en particulier va faire du bruit dans la province de Québec: le retour en Pologne de tous les "avoirs" qu'on avait sortis du pays lors de l'invasion allemande de 1939. Staline y tient. Il vient d'installer à Varsovie un gouvernement communiste et veut lui donner des moyens. Parmi ces avoirs, il y a le trésor patrimonial du chateau de Cracovie, une collection d'oeuvres d'art et de reliques qui ont valeur de symboles en Pologne. On sait qu'une partie de ce trésor est au Canada. Probablement dans la très catholique province de Québec,

ou dans les églises on prie toujours pour la pauvre Pologne. Avisé par Londres, Ottawa va mettre là-dessus sa fameuse “Police montée”. L’enquête va mener jusqu’à l’Hötel-Dieu de Québec, ou l’on découvre le fameux trésor. Le représentant polonais qui accompagne l’enquêteur est clair avec la supérieure de l’Hôtel-Dieu:”Allez, ma soeur, vous avez quatre jours pour nous rendre le trésor national!”. comme on s’en doute, Duplessis ne vas pas tolérer cette intrusion du Fédéral dans les affaires de la province. Le trésor a été apporté par des membres du gouvernement polonais en exil, une partie des pièces appartenait et appartient toujours à l’Église catholique de Pologne, tous ces gens-là n’ont rien à voir avec l’actuel gouvernement communiste imposé par Staline, la police fédérale canadienne a “violé le cloître” des religieuses de l’Hotel-Dieu, pas question de rendre quoi que ce soit... Mieux encore: le trésor polonais sera transféré sous surveillance policière (provinciale) dans les voûtes du Musée des beaux-arts de Québec, sur les Plaines d’Abraham. Duplessis fera une seule concession: deux fois par année, des représentants du gouvernement communiste de Varsovie en poste à Ottawa pourront venir inspecter le trésor pour constater son état de conservation. Comme on s’en doute, cette affaire va beaucoup contrarier Ottawa et Londres, sans parler de Varsovie et de Moscou. Il faut dire que Britanniques et Canadiens cherchent un apaisement avec l’ogre soviétique qui vient d’avaler la moitié de l’Europe. Il faut dire aussi que Staline n’est pas nécessairement mal percu en Occident. On trouve même des intellectuels et des syndicalistes pour le trouver génial et lui attribuer de jolis surnom: “le petit père des peuples”, “le philosophe en habit de soldat”...Ils oublient que “Staline est assis sur une montagne d’ossements humains”. (l’expression est de Benito Mussolini, qui s’y connait en répression sauvage et en élimination d’opposants politiques). Mais revenons à Québec, ou Duplessis s’entête et résistera même au très catholique cardinal Wyszynski, primat de Pologne, qui revient à charge en 1955, avec l’appui de l’archevêque Maurice Roy et du cardinal Paul-Émile Léger. L’affaire va finalement se régler sous l’administration de Jean Lesage...”.

Des négociations religieuses, diplomatiques et politiques se poursuivirent durant plus de quinze ans après la fin de la Deuxième Guerre mondiale avant que la collection puisse être rassemblée et déménagée vers la Pologne. Pendant cette période, la signification culturelle des articles, en particulier leurs liens avec l’histoire d’une Pologne vivante et indépendante furent maintes fois soulignés. En témoigne à l’évidence un reportage photographique de Yousuf Karsh publié en décembre 1953 dans Life et Maclean’s. L’importance des articles montrés expliquait pourquoi les chefs de file culturels et politiques de la Pologne tenaient tant à leur retour et la lenteur des procédures au Canada, résultant entre autres de la guerre froide, ne permit un aboutissement qu’en 1961, plus de 20 ans après l’arrivée du trésor au Canada.

Mais il y avait plus : un carnet rouge de la généalogie juive de Lénine caché dans une croix sculptée qui part pour le Québec. Plus, les plans de l’alliance arabe/nazi en Afrique pour l’éradication des Juifs volés et par Sonovsky caché dans toile.

Je suis entrain, non pas d’affirmer mais de confirmer que ce que nous révèle ce petit carnet rouge c’est que le communisme est non seulement une idéologie politique mais en plus une religion totalitaire d’inspiration juive basée sur la terre promise. Tous les mouvements messianiques du salut reposent sur une purification de la société. Le hitlérisme, le lélinisme n’échappent pas à la règle dans leur mission d’effacer toutes les fautes sociales du passé et d’engendrer un homme nouveau. «Hitler et Staline ne sont pas des images du passé. Ils venaient du futur. Ils sont l’emblème originaire de notre présent; de notre époque; celle de la déconstruction de l’homme». « Ici le Führer Mythus était véritablement devenu « un culte de Hitler» et Himmler lui-même se référait souvent à lui comme à un «Gottmensch» (Dieu-homme). Lénine, Staline, Hitler. Hiro-Hito sont tous atteint du même mal que j’appelle le complexe de déité.

Pavillon de l'Allemagne

Procès de Nuremberg

Lorsque Steve Drayton arriva à Nuremberg en septembre 1946, il fut étonné de l'état de délabrement avancé du siège du pouvoir nazi suite à plus d'une dizaine de bombardements massifs des Alliés. Églises, palais, parlement et même les statues étaient réduits en amoncellements de gravats éparpillés dans les rues désertes ; là où quelques mois auparavant se massaient de milliers de jeunes gorets portant fièrement leurs chemises brunes, brandissant leurs étendards ornés d'aigles en adoration devant les svastikas, célébrant à chaque année depuis 1935 la promulgation par Hitler des lois antisémites, plus rien ne subsistait de cet odieux sanctuaire.
D'un pas décidé, ne faisait-il pas partie des vainqueurs, Drayton se dirigea vers le palais de justice, étant, ironie de l'histoire, le seul bâtiment encore debout et fonctionnel pouvant accueillir le procès des criminels de guerre nazis. À gauche du bâtiment, des ouvriers s'afférait à construire les potences devant servir à l'exécution le mois prochain des onze leaders nazis dont Hermann Göring, chef de la *Luftwaffe*, l'armée de l'air, le puissant *Reichsmarschall* venant en deuxième position dans la hiérarchie juste derrière Hitler.

- C'est toujours le dogmatisme religieux qu'il soit déiste ou athéiste ou étatique qui conforte les grands despotes dans « leur bon droit » lorsqu'ils massacrent des êtres humains ou lorsqu'ils les privent arbitrairement de leur liberté. Aucune civilisation n'a été capable de résister à la pathologie de la haine comme en témoigne le procès de Nuremberg.

-Tenez ! Vous le féru de découvertes historiques dit-il en ne remettant un document. Voici les notes de l'audience du 26 avril 1946 de Juliuis Streicher devant le Tribunal militaire international de Nuremberg, elles sont éloquentes. Streicher, pour votre information est celui qui rédigea les lois raciales nazies connues sous le nom de Lois de Nuremberg de Adolf Hitler.

Question du procureur.

- Pourquoi la shoah, l'élimination des Juifs

Réponse de Streicher : - nous avons appliquer la loi juive contre eux.
Le procureur

- Quelle loi juive ?

- L'interdit !

- Qu'est-ce que l'interdit ?

- Accomplir un génocide, dans l'Ancien Testament s'appelle «vouer à l'interdit». C'est même le thème constant de la Torah des juifs et les livres de Josué, des Juges, de Samuel, et des Rois qui nous racontent l'histoire des génocides pratiqués. «Voué à l'interdit» dans la Bible est bel et bien synonyme de génocide. Cette loi de l'interdit nous l'avons retourné contre ceux qui l'ont promulgué.

- Des preuves ? Où cette loi de l'interdit est-elle écrite ?

- Je viens de jurer sur la Bible n'est-ce pas ! Puis-je l'avoir à nouveau. Le procureur américain s'exécutant la lui tendit. Merci ! Maintenant allons à l'Ancien Testament, plus précisément au Deutéronome 7, 2-4. Vous voulez le lire monsieur le procureur ?

- Il en n'est pas question, c'est votre procès à vous de lire.

- «Lorsque le Seigneur ton Dieu t'aura fait entrer dans le pays dont tu viens de prendre possession et qu'il aura chassé devant toi des nations nombreuses (...) sept nations plus nombreuses et plus fortes que toi. Lorsque le Seigneur ton Dieu te les auras livrés et que tu les auras battus, tu les voueras totalement à l'interdit. Tu ne concluras pas d'alliance avec elles, , tu ne leur feras pas grâce. Tu ne

contracteras pas de mariage avec elles, tu ne donneras pas ta fille à leur fils, tu ne prendras pas leur fille pour ton fils.» J'aimerais faire porter cet extrait de la Bible comme pièce au dossier. Comme vous le voyez tout est là : l'interdit, l'extermination et tout le reste.

- Quoi d'autre ?
Eh bien le peuple élu devient la race élue, la race aryenne doit protéger sa pureté en évitant tous contacts avec des impurs comme il est demandé aux Juifs de le faire sur ordre de Dieu.

- Vous délirez !
- Mais pas du tout, c'est plutôt vous qui ne voulez pas voir les évidences. Vous vouliez des preuves, vous les avez sous les yeux, là dans la Bible. Oui j'écrivais qu'il fallait empêcher à l'avenir tout mélange de sang allemand et de sang juif. J'ai écrit des articles dans ce sens et j'ai toujours répété que nous devions prendre la race juive, ou le peuple juif comme modèle. J'ai toujours répété, dans mes articles, que les juifs devaient être considérés comme un modèle par les autres races car ils se sont données un loi raciale, la loi de Moïse qui dit : « Si vous allez dans un pays étranger, vous ne devez pas prendre de femmes étrangères. » Et ceci Messieurs est d'une importance considérable pour juger les lois de Nuremberg.

- Si j'ai bien suivi votre raisonnement, vous affirmez que le racisme, la ségrégation et même l'extermination raciale est d'origine religieuse ; ma foi vous délirez.

- Justement parlons-en de la foi ! Vous êtes chrétiens comme moi….votre éducation religieuse est intimement reliée à la Bible. Donc je continue la lecture. Ainsi dans le Deutéronome, attribué à Moïse…

«le seigneur notre Dieu, a livré Og et tout son peuple (...) nous les avons voués à l'interdit (...) les hommes, les femmes, les enfants» (Dt 3, 3-6)

«Et maintenant Israël, écoute les lois et coutumes que je vous apprend moi-même à mettre en pratique... Vous avez vu de vos yeux ce que le Seigneur a fait à Baal-Péor : tous ceux qui ont suivi le Baal de Péor, le Seigneur, ton Dieu les a exterminés » (Dt 4, 1 et 3)

«Écoute, Israël ! Tu vas aujourd'hui passer le Jourdain pour déposséder des nations plus grandes que toi. (...) Tu les déposséderas et tu les feras disparaître aussitôt.» (Dt 9, 1-4)

Et Josué, le successeur de Moïse poursuit cette politique de génocide et cette législation raciste sur le mariage avec le même zèle religieux. En premier lieu, le massacre de Jéricho :

«Ils vouèrent à l'interdit tout ce qui se trouvait dans la ville, aussi bien l'homme que la femme, le jeune homme que le vieillard...les passant tous au fil de l'épée.» (Jos 6,21)

Et la litanie des massacres se poursuit : «Josué brûla Ai et la transforma pour toujours en ruines.» (Jos 8,28), l'extermination du peuple de Maqqéda (Jos 10,20), la ville de Lakish où Josué «ne laisse aucun survivant» (Jos 10, 34), celle d'Hébron «où il ne laisse aucun survivant comme il avait traité Eglon» (10, 37), «il traita Devir comme il avait traité Hébron» (10, 39), «Il ne laissa aucun survivant..., il voua à l'interdit tout être animé» (10, 39 et 40), «aucun survivant» (11, 8) pour les Amotites, les Cananéens, les Prizzites, les Jébusites.

- Toute la barbarie totalitaire est non seulement voulu par Dieu, c'est même un ordre divin. La guerre sainte permet à l'homme de tuer au nom de Dieu. Toute l'organisation du Parti nazi est basée sur les ordres religieux. L'organisation SS a été constituée par Himmler selon les principes de l'Ordre des Jésuites. Leur réglementation et les Exercices spirituels prescrits par Ignace de Loyola ont servi de modèle. Les Chevaliers Porte-Glaive ou Frères de l'Épée (en latin : Fratres Militiae Christi, « frères de l'armée du Christ », en allemand : Schwertbrüder) sont un ordre militaire organisé en 1202 à

Daugavgr?va par Albert de Buxhoeveden, évêque de Livonie, et composé de « moines guerriers » germaniques dans le but de christianiser les populations baltes. Leur règle se fonde principalement sur celle des Templiers. Ils sont connus également sous le nom de Milice du Christ du général Franco, chevalier de l'Ordre du Christ, l'Opus Dei espagnol. Ce sont ces lois juives qui ont été pris pour modèle et cela je viens de vous le prouver et je le proclame haut et fort : « Nous Allemands avons voué à l'interdit le peuple juif de la même manière que eux ont exterminé des centaines de tribus étrangères femmes et enfants inclus, » Voilà la réalité, triste réalité je l'admet, mais réalité quand même.

- Pour vous la Bible ce n'est que cela ?
- La Bible et le Coran ! Amenez-moi un coran ! – Voilà ! Donc Coran, Sourate 14 je vous fais la lecture :

«Dans la sourate XIV du Coran intitulé *Abraham*, il est écrit qu'un prophète issu de peuple de La Mecque doit venir purifier la Maison sacrée des cultes païens. Imitant les zélotes juifs et les moines chrétiens, Mahomet ordonne la guerre sainte (« La religion qui gagne les guerres conquiert les âmes ») contre tous les infidèles, les insoumis et leurs idoles.

la sourate du repentir (9), ordonne que tous les infidèles soient passés par l'épée et voués eux aussi à l'interdit.

« Après que les mois sacrés se seront écoulés, tuez les Infidèles, où qu'ils soient ! Prenez-les ! Assiégez-les ! Dressez pour eux des embuscades ! » (verset 5)

Un peu plus loin dans la même sourate du repentir, Mahomet reprend mot pour mot la même menace de Yahvé envers le peuple hébreux s'il s'écarte de lui :

« Si vous ne marchez pas au combat, Allah vous châtiera d'un châtiment douloureux; il vous remplacera par un autre peuple, et vous ne saurez lui nuire en aucune manière. Allah est tout puissant. » (sourate 9, verset 39)

Les religions monothéistes ne sont qu'un vaste plan de domination internationale basée sur la conquête religieuse territoriale, la haine des étrangers, leur extermination sur ordre de Yahvé pour empêcher toute contamination biologique.

- Hitler élimine donc les juifs pour des motifs de santé biologique ?
- Hitler avait la certitude que le «mauvais sang» des races inférieures contaminait la race aryenne. «S'il y a un commandement divin que je puis accepter, c'est celui-ci : 'Tu conserveras l'espèce' disait-il. Hitler a été influencé avant tout par les théories du darwinisme social du dix-neuvième siècle, dont la conception de l'homme en tant que matière biologique était dirigé par ses impulsions envers une société organisée. Il était convaincu que la race se désintégrait et se détériorait à cause de mauvais mariages résultant d'une promiscuité teintée de libéralité qui souillait le sang de la nation. Et ceci a mené à l'établissement d'un catalogue de mesures curatives 'positives' : l'hygiène raciale, un choix eugénique de partenaire, l'élevage d'êtres humains par des méthodes de sélection d'une part et d'extirpation de l'autre.» Les efforts d'Hitler pour mettre les membres de ces races inférieures dans des camps de concentration tenaient moins du désir de punir que du désir de protéger la communauté saine, comme il est d'usage de mettre les gens malades en quarantaine. Selon Haas, les Nazis croyaient que «tuer les Juifs et les autres était en fait une manière scientifique et rationnelle de servir un bien objectif plus élevé pour des motifs de santé biologique et de santé mentale.

-Qu'entendez-vous par santé mentale

- Disons une santé idéologique germanique non contaminée… Hitler a peur des juifs russes révolutionnaires… a peur de voir l'Allemagne basculée dans le bolchevisme barbare. Hitler a peur de la juiverie

internationale dirigée par Lénine

- Vous me dites que Hitler croyait que Lénine était juif ?

Il en fut convaincu par les services secrets qui découvrirent la véritable généalogie de Lénine en présentant sa lignée allemande : Le grand-père de Lénine fut représentant de l'importante société commerciale allemande Shade – il a dupé le Kaiser en 1917 pour obtenir l'argent de la révolution. Par la suite, nos espions ont pu consulter les archives secrètes de l'institut Lénine dirigée par Anna Lelisarova la sœur aînée qui confirmèrent que Lénine est sémite par sa grand-mère et sa mère d'origine juive mais convertie comme son mari au christianisme afin de bénéficier des possibilités d'avancement sociales consenties par le Tsar au nouveau croyant en Christ. Malgré tout, cela aurait suffi pour le faire accepter comme juif dans les milieux juifs, car la transmission de l'identité juive est exclusivement matrilinéaire, de lignée maternelle. En effet, la descendance juive peut continuer indéfiniment de mère à enfant avec une succession de pères non-juifs. «Lénine était un caméléon» disait le führer, « un physique asiatique, une culture russo-allemande et une spiritualité juive ».

- Votre théorie contredit tout le discours soviétique sur les origines de Lénine dit avec colère le procureur russe.

- Ce discours n'est que propagande. Quand la sœur de Lénine voulut rendre publique ses recherches sur la généalogie juive de Lénine dans l'espoir d'arrêter les pogroms des centuries noires contre les sémites, Staline s'y opposât violemment. Hitler comprit le premier que Lénine, l'étendard spirituel et intellectuel offert aux masses russes en remplacement du Tsar Nicolas est fils du roi David, un juif comme la plupart des membres des mouvements révolutionnaires. « Parce que ostracisés, les juifs se sont montrés comme les plus révolutionnaires, formant les principaux cadres de la révolution qui portèrent la semence du socialisme parmi les masses russes plus arriérées. Qu'ils soient slavophiles, mencheviks ou bolcheviks, ils sont a près de 50% d'origine juive » lui apprirent nos espions. Soudain Hitler comprit l'importance de la menace.
- Quelle menace ? Soyez plus explicite.

La contamination communiste internationale est un virus juif ! L'expansion du communisme à travers toute l'Europe a comme base de propagation les différents ghettos juifs disséminés partout en Europe. Les virus n'ont pas de patrie, les juifs non plus. C'est pour cela qu'ils sont partout, disséminés sur tous les continents. N'avez-vous pas remarqué que les plus prestigieux fondateurs de l'Internationale communiste sont juifs. Lénine a toujours admiré l'intelligence et l'organisation de la tribu sémite et surtout leur ténacité légendaire devant l'adversité. C'est pour cela qu'il nomma un juif appelé Bronstein à la tête de la puissante armée rouge. « Un Russe intelligent », disait Lénine, « est presque toujours un Juif ou quelqu'un avec du sang juif dans les veines ».

- Vous divaguez …complètement ou plutôt chercher à faire diversion pour masquer votre haine profonde des juifs.

- Pas du tout, pour nous nazis, la haine des juifs, leurs exterminations reposent aussi sur des motifs idéologiques bien documentés. Nos services secrets l'ont confirmé : la révolution russe est un complot juif pour conquérir le monde. Le protocole des sages de Sion l'a bien démontré. Parfois surtitré, Programme juif de conquête du monde, expose un plan de domination de l'humanité. Leur objectif: devenir «maîtres du monde» après la destruction des monarchies et de la civilisation chrétienne. Ce plan machiavélique prévoit d'utiliser la violence, la ruse, les guerres, les révolutions, la modernisation industrielle et le capitalisme pour mettre à bas l'ordre existant, sur les ruines duquel s'installera le pouvoir juif.

- Mais c'est du délire pure et simple de s'exclamer le procureur

-Alors dites-moi pourquoi le chef de l'armée rouge qui doit conquérir le monde est juif, il se nomme Lev Davidovitch Bronstein.

Se penchant vers le procureur américain, un homme lui souffle des mots à l'oreille. Tout sourire, il se retourne vers l'accusé.
- Nos services à nous confirme l'inexistence d'un Bronstein au sein de l'armée rouge encore moins à un poste aussi prestigieux. Vous mentez…
- Eh moi je persiste, le chef des armées bolcheviks et même le créateur de l'armée rouge est Lev Davidovitch Bronstein, un juif qui se cache sous le nom de guerre, sous le nom de code de Trotski. Vous le saviez et c'est pour cela que plusieurs compagnies américaines ont collaboré avec nous du moins un certain temps. Nous étions votre seul rempart contre l'expansion du communisme en Europe et la question juive, le cadet de vos soucis. Quant aux communistes, Lénine et Staline ont commis envers leur peuple les mêmes exactions. Dès la Révolution accomplie, Lénine, le grand dieu bolchevique, imitant les préceptes bibliques, voua à l'interdit les ennemis du Nouvel ordre mondial. Les paysans propriétaires furent dépossédés de leurs terres et éliminés, les prêtres orthodoxes, les popes pourchassés, les militaires tsaristes fusillés et les prolétaires récalcitrants envoyés dans des camps de «rééducation». L'Union soviétique connut son Inquisition et sa grande Terreur. Staline, le «père fouettard», déporta des peuples entiers, Cosaques, Abkhazes, Arméniens, Tatars, Oubykhs, Kalmouks, Karatchaï, Meshkistes et Tchétchènes. Deux millions furent déportés en Sibérie. La Place rouge reflète la couleur du sang versé par les millions de victimes de l'ogre du Kremlin. En Asie, l'agression japonaise contre la Chine, à partir de 1937, fut d'une totale brutalité: raids aériens massifs, pillages. Toute la région côtière située entre Nankin et Shanghai était, dès l938, ravagée. Vingt-deux millions de morts dont dix-huit millions de civils, hécatombe que les historiens appellent déjà le « viol de Nankin. » Aussitôt commencèrent des massacres à grande échelle. Exécutions à la baïonnette ou au sabre. Viols et mutilations. Le «viol de Nankin» figure en bonne place parmi les crimes contre l'humanité commis au XXe siècle même si le gouvernement japonais persiste à en nier l'importance. Je n'ai plus rien à dire ! Tout a été dit…À vous de me juger. Votre verdict, je le connais déjà et l'accepte sans regret aucun. D'ailleurs je n'ai aucune leçon de morale à recevoir surtout de ceux qui ont lancé la bombe atomique sur Hiroshima, un four crématoire à haute densité et instantanée n'est-ce pas ? Un hécatombe que vous n'avez pas hésiter à répéter à Nagasaki en toute connaissance de cause. Je crois que Dieu nous a rendu tous fous. Yahvé Dieu ou Allah devient la plus formidable caution que l'homme s'est jamais donné pour justifier l'asservissement des peuples. La terreur promulguée par l'Église est synonyme de terrorisme d'État. La vrai religion de l'homme c'est la guerre pour la domination totalitaire du monde.

«Tout mal se justifie dont le spectacle édifie un Dieu.» Nietzsche

En Italie, le Vatican signe en 1929 avec le régime fasciste un concordat, qui fait du catholicisme la religion d'état. Mussolini ayant signé le concordat dit "Patti Lateranensi", il est qualifié par le pape d'homme de la providence ("Uomo della provvidenza").

Hilter affirme aussi qu'il est convaincu qu'il est un "instrument de Dieu". Hitler fait inscrire sur le ceinturon de chaque soldat allemand "Gott mit uns" « Dieu avec nous. » Les élèves des écoles allemandes doivent commencer la journée par une prière pour Jésus. L'Église catholique ne mettra jamais "Mein Kampf" à l'Index. L'Église catholique approuve le réarmement de l'Allemagne, elle est muette à propos du boycott des commerçants juifs, de la proclamation des lois raciales de Nuremberg en 1935 et la nuit de cristal en 1938. En Espagne, la guerre fait plus d'un million de morts, et le général Franco fait fusiller au moins 200 000 prisonniers pendant la guerre, et 200 000 après. L'Église soutient la guerre et les exécutions. Le pape Pie XII félicite Franco pour la «victoire catholique» remportée en Espagne.

En l937-45 le dernier conflit sino-japonais, épisode appelée "le viol de Nankin". Une des pages les plus sombres de l'histoire nippone. Aussitôt commencent des massacres à grande échelle. Exécutions à la baïonnette ou au sabre. Viols et mutilations. Le «viol de Nankin» figure en bonne place parmi les crimes contre l'humanité commis au XXe siècle même si le gouvernement japonais persiste à en nier l'importance. L'agression japonaise contre la Chine, à partir de 1937, fut d'une totale brutalité: raids aériens massifs, pillages. Toute

la région côtière située entre Nankin et Shanghai était, dès l938, ravagée. Vingt-deux millions de morts dont dix-huit millions de civils. Comparés à cette hécatombe, Hiroshima et Nagasaki ne font pas le poids, loin de là.

En France, l'Église déclare dès 1940 que "Pétain, c'est la France". Le Pape prend ouvertement parti pour l'occupant, contre les résistants : Le 12 mars 1944, pendant la fête de son ascension sur le trône, il lance un appel contre l'insurrection populaire contre l'occupant.

En 1945, Le Vatican met en place une filière pour exfiltrer d'Europe les nazis compromis (essentiellement vers l'Amérique du sud). Eichmann, par exemple. L'Eglise délivre des documents tamponnés avec le visa du Vatican, utilise des monastères pour cacher les fugitifs, nomme dans sa hiérarchie des anciens collaborateurs de Hitler.
6 août 1945 - Le père catholique Georges Zabelka bénit l'équipage américain du bombardier Enola Gay qui largue une bombe atomique sur Hiroshima: environ cent mille morts, femmes vieillards, enfants et malades.

La défaite du Japon ironie de l'histoire engendre la victoire de Mao Tsé Toung, le Père de la nation, qui ressemble étrangement, éternel retour oblige, à l'empereur despote Chin. Appelé, «le soleil rouge qui ne se couche jamais» suggérant son immortalité, Mao rédigea la Bible de l'action communiste : *le petit Livre rouge* vénéré comme le Coran ou la Torah. Toutes les religions portant ombrages au Grand Timonier furent sévèrement contrôlées et de nombreux temples et monastères fermés et même le Tibet envahi. Encore des millions de morts.

Il ne s'agit point de bavures accidentelles mais de la conséquence doctrinale rigoureuse de la théologie de la domination formulée par tous les despotes de la Terre.

Je termine avec le fameux Protocole de Sion. C'est un canular ! C'est la plus célèbre - et la plus tragique - des falsifications du XXe siècle, à la base du mythe antisémite du «complot juif mondial». Il a été démontré que ce protocole est un copie remaniée, qu'il s'agit d'un faux paraphrasant le Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu, pamphlet dirigé contre Napoléon III. Le faussaire des Protocoles, Mathieu Golovinski, fils d'aristocrate, avocat radié pour détournement de fonds, journaliste à scandale et intriguant dans les milieux politiques russes de Saint-Pétersbourg et de Paris, avait remplacé «la France» par «le monde» et «Napoléon III» par «les juifs». La supercherie, grossière, éclatait dès 1921 par simple comparaison ligne à ligne des deux textes. L'auteur faussaire est identifié. Mais les ravages, eux, continuent.

Le principal but du faussaire était de disqualifier toute tentative de modernisation «libérale» de l'Empire tsariste en la présentant comme une «affaire juive» ou «judéo-maçonnique». L'Antéchrist est une possibilité politique imminente, une fausse nouvelle qui est remise au tsar et à la tsarine. Ce livre explique que, depuis la Révolution française, un processus apocalyptique s'est enclenché, qui risque de déboucher sur la venue de l'Antéchrist.

De 1903 à la révolution d'Octobre, les «Protocoles» sont restés une arme idéologique dans les mains des antisémites russes et des policiers manipulateurs. Le faux n'est devenu le principal vecteur du mythe de la «conspiration juive mondiale» qu'après 1917. Le «péril juif» a pris les couleurs du «péril rouge» avec le meurtre de la famille impériale (17 juillet 1918), dénoncé comme un «crime rituel» commis par les «bolcheviks juifs».

Utilisés d'abord comme machine de guerre idéologique contre le bolchevisme, les «Protocoles» ont été exploités à d'autres fins : expliquer après coup le déclenchement de la Grande Guerre comme la défaite de l'Allemagne par une machination juive, dénoncer la prétendue collusion des Juifs et de la «haute finance internationale», réduire les régimes démocratiques à des masques d'une «ploutocratie mondiale à tête juive», stigmatiser le sionisme comme une entreprise juive occulte de domination du monde, enfin démoniser l'Etat d'Israël, mythifié en tant que centre du «complot juif mondial».

Les «Protocoles» sont ainsi présents dans l'attirail idéologique du «nouvel antisémitisme» qui se déchaîne après la guerre des Six Jours (juin 1967). Depuis, la nouvelle judéophobie à base «antisioniste» s'est enrichie des négations du «révisionnisme», tandis que, dans les pays d'Europe de l'Est (communistes, puis post-communistes) comme dans les pays arabes et plus largement dans le monde musulman, la «conspiration juive internationale» est devenue le «complot sioniste mondial».

On connaît donc la vérité mais rien n'y fait : les Protocoles sont utilisés encore aujourd'hui par les néo-nazis, le Ku Klux Klan et par bien d'autres groupes extrémistes sur tous les continents et trouvent encore aujourd'hui des millions de lecteurs fans des théories du complot et des « fakenews ». Ce document doit son succès parce qu'il simplifie la marche de l'histoire en désignant un ennemi unique. Il permet de légitimer, en les présentant comme de l'autodéfense préventive, toutes les actions contre un ennemi absolu, diabolique et mortel qui se dissimule sous des figures multiples: la démocratie, le libéralisme, le communisme, le capitalisme, la république, etc. Le succès et la longévité des Protocoles, fabriqués à l'origine pour des enjeux limités à la cour de Russie, tiennent paradoxalement au manque de précision du texte, qui peut facilement s'adapter à tous les contextes de crise, où le sens des événements est flottant, indéterminable. D'où ses permanentes réutilisations par les complotistes de toutes générations confondues.

Pavillon de l'URSS et pavillon des USA

J'ai décidé de traiter de ces deux pavillons en un seul jet puisque même si opposé politiquement, économiquement, culturellement donc idéologiquement, les deux grandes puissances militaires de l'époque ont cependant décidé d'adopter la même stratégie scénographique en présentant les mêmes thématiques de propagande soient la conquête spatiale et la culture. Il faut se rappeler qu'en 1967, la course à la Lune était un des sujets de conversation privilégiés des visiteurs.

Le pavillon soviétique présentait un étalage impressionnant de satellites (pour la plupart des maquettes d'astronefs n'ayant jamais été lancés) ainsi qu'une réplique grandeur nature du module Vostok 1 qui permit à Youri Gagarine d'être le premier homme dans l'espace. À l'intérieur, le pavillon montre les innovations récentes réalisées par l'URSS, et son cinéma de 600 places présente des dizaines de documentaires. Parmi plusieurs sujets abordés, le cirque de Moscou et la troupe de ballet Bolchoï. Le pavillon comprend aussi le plus grand restaurant de l'Expo, avec 1100 places assises.

Mais c'est la présence de nombreux satellites, première génération d'engins placés en orbite autour de la Terre, qui impressionne petits et grands. Le visiteur s'attarde particulièrement devant le module de descente de Vostok 1, ce petit vaisseau qui a conduit le premier homme dans l'espace, Youri Gagarine, en 1961. La mission a été couronnée de succès, et Youri a réussi à faire le tour de la Terre en un temps record de 89 minutes! Fiers de cet exploit, les Soviétiques profitent de l'Expo 67 pour le mettre en lumière. Mais le clou de leur exposition est sans aucun doute une reproduction de la surface de la Lune, qui permet au visiteur de faire comme s'il « marchait » sur l'astre lunaire. Comme dépaysement, on ne peut demander mieux. De plus, on trouvait dans ce pavillon une documentation abondante et très intéressante sur les recherches et les réussites spatiales de l'URSS.

Pavillon des USA

De l'autre côté de la passerelle du Cosmos, le plus grand dôme géodésique au monde abrite le pavillon des États-Unis. D'une hauteur équivalente à un édifice de 20 étages, sa structure domine l'Expo 67. Créé par Richard Buckminster Fuller, ce pavillon révolutionne l'architecture moderne. Un total de neuf millions de visiteurs franchira ses portes.

L'excitation débute en empruntant l'escalier roulant le plus long au monde, qui mène sur la plate-forme Objectif Lune. Cet espace à aire ouverte, d'une hauteur de neuf étages, est réservé à l'exposition

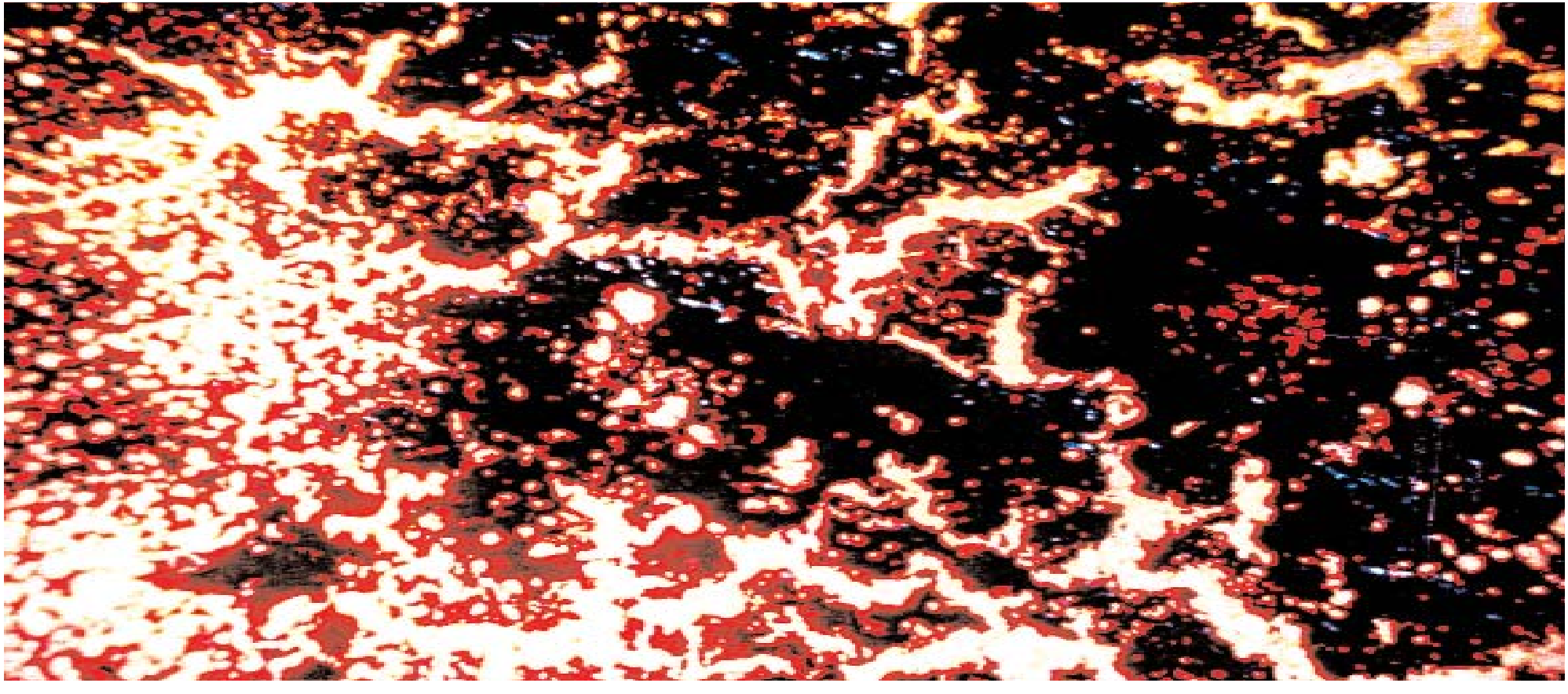
d'objets cultes appartenant aux fameux programmes spatiaux Apollo, Gemini et Mercury, dont la mission ultime est de réussir un vol habité vers la Lune. Des vaisseaux spatiaux sont suspendus à d'immenses parachutes qui les font flotter dans les airs, au-dessus des têtes des visiteurs. La vision est surréaliste.

Parmi les découvertes se trouvent des combinaisons d'astronautes et des repas servis dans l'espace. Mais ce qui rend l'expérience encore plus fascinante, ce sont les enregistrements sonores de communications entre la NASA et les astronautes lors des secondes qui précèdent le lancement d'un vaisseau, ainsi que les conversations avec les contrôleurs au sol.

En effet, la section la plus impressionnante du pavillon des États-Unis demeurait celle de l'exploration spatiale : on y voyait de véritables capsules spatiales provenant des projets Mercury, Gemini et Apollo ainsi qu'un satellite Surveyor et une maquette grandeur nature du LEM (le module lunaire qui serait utilisé lors des missions Apollo 11 à 17 pour alunir).

La découverte de l'Univers était donc au centre de l'attention, pourtant l'année 1967 a été lourde de conséquences pour les programmes spatiaux américain et soviétique. Le premier vol avec un équipage du programme Apollo, initialement identifié comme AS-204 puis renommé Apollo 1, devait être lancé le 21 février 1967.

En effet, la section la plus impressionnante du pavillon des États-Unis demeurait celle de l'exploration spatiale : on y voyait de véritables capsules spatiales provenant des projets Mercury, Gemini et Apollo ainsi qu'un satellite Surveyor et une maquette grandeur nature du LEM (le module lunaire qui serait utilisé lors des missions Apollo 11 à 17 pour alunir).



« Le combat de la culture »
Comme on le voit technologie pour technologie la conquête spatiale semble identique des deux côtés mais c'est au niveau de la culture que les divisions idéologiques apparaissent évidentes. Capitalisme et communisme sont obnubilés par la conquête spatiale. Mais ce sont les communistes de la première heure qui comprirent les premiers l'immense pouvoir idéologique de l'objet artistique. Tandis que Duchamp faisait scandale en Europe et en Amérique avec son urinoir véritable «baptême artistique de l'objet en série», la Russie révolutionnaire adopta sans réserve l'art de la construction d'un monde nouveau intégrant les œuvres réalistes d'une société nouvelle vivant dans de nouvelles cités.

Rappelez-vous bien ce mot allemand *Kulturkamtf*, traduction, «le combat de la culture». Pourquoi ? Pour conquérir l'esprit des hommes. Comment ? En créant une nouvelle hégémonie culturelle internationale. Dans quel but ? Ravir le titre de capitale mondiale de la culture jusque là identifiant Paris. Car Paris est culturellement morte depuis l'occupation. La deuxième guerre mondiale accéléra l'immigration vers les États-Unis de plusieurs grands scientistes, musiciens et surtout de peintres rejetés, risquant même d'être emprisonnés dans un goulag. Dans le passé, on parlait avec enthousiasme de l'École de Paris, aujourd'hui la place est libre, le titre remis en jeu : École de Moscou ou École de New York That's the question ? N'oublions pas que nous sommes en 1967 au cœur de la guerre froide et que l'exposition universelle de Montréal offre à tous les pays présents une formidable vitrine.

Le réalisme socialiste.
La doctrine officielle du " Réalisme Socialiste " suivait la logique de Staline pour qui le but de "l'ingénieur de l'âme" était de dépeindre la réalité dans sa "dynamique révolutionnaire". Le réalisme socialiste soutiens la thèse selon laquelle la question de la création artistique figurative du prolétariat dans la période de transition est celle de l'art de propagande La méthode réaliste-socialiste" devait donc combiner la fidélité de la représentation avec le remodelage idéologique : Scènes pastorales bucoliques montrant des paysans en santé côtoyant des ouvriers musclés dans des hauts fourneaux travaillant l'acier en fusion, voilà les nouvelles icônes de la modernité soviétique. L'artiste-prêtre des élites bourgeoises américaines doit céder sa place à l'artiste-ouvrier soviétique au service de la masse prolétarienne, l'élite de demain.

Le Pop Art

Le réalisme soviétique fut au communisme ce que le pop art est au capitalisme soit la célébration imagologique de la technocratie machiniste et des idéologies politiques qui les sous-tendent. Par dérision, on qualifia le pop art de «réalisme capitaliste», ce qu'il fut effectivement. De l'homme nouveau nous passons à l'«homo œconomicus» comme modèle général de l'existence moderne.

À l'intérieur du pavillon américain, tout est surdimensionné. D'immenses peintures, mesurant jusqu'à 28 mètres, sont l'œuvre de jeunes artistes qui redéfinissent l'art moderne, dont Roy Liechtenstein et Andy Warhol. Le visiteur peut aussi y admirer plusieurs photographies géantes de vedettes de cinéma, approcher une voiture taxi jaune sortie tout droit des rues de New York et découvrir de

nombreux objets du Far West. La culture américaine y est étalée grandeur nature.

Le véritable vainqueur de l'art au service de l'idéologie hégémonique au XXe siècle est le pop art car il annonce la victoire définitive de l'idéologie positiviste du progrès en marche depuis Auguste Comte fondée sur la technique et marque le triomphe du tandem productivisme/consommation et consacre la marque de commerce et le «star system» comme icône du consumérisme social et canonise la publicité comme nouvel art de la propagande idéologique américaine non plus du seul capitalisme d'Adam Smith mais de l'ultra libéralisme des «golden boys» de Wall Street. Faut-il s'étonner que tous les grands noms du pop art aient travaillé dans l'univers de la publicité : «Warhol était un dessinateur de mode réputé, spécialisé dans les chaussures, Rosenquist gagnait sa vie en peignant des panneaux publicitaires. Lichtenstein faisait du design et était étalagiste, Oldenburg travaillait dans l'illustration et le design de magazines. Wesselmann enfin avait étudié la caricature et la bande dessinée. »

L'univers du pop art est celui du designer publicitaire qu'il consacre comme le véritable artiste de notre époque. Il est le seul à avoir saisi que le kitsch forme un système qui adopte les idées géniales et

aménage les formes de manière à créer un art/désir du consumérisme perpétuel comme art de vivre de la classe moyenne, sa «recette du bonheur. » La mode sera la stratégie du publiciste par laquelle il crée des générations d'objets faits pour être copier à des milliers d'exemplaires, l'originalité diluée dans la copie telle est la théorie du gadget. Ainsi l'image sérielle de Mona Lisa, de Jackie Kennedy, de Marilyne Monroe représente à la fois la chaîne de montage et la

BARBARELLA
Coca-Cola
Have a Coke
I'm a
BEATLES FAN
Campbell's
CONDENSED
TOMATO
SOUP
USA
POLICE LINE
POLICE LINE DO NOT CROSS

répétitivité du slogan publicitaire. Dans la revue Life, on ira jusqu'à dire que les tableaux pop c'est comme des actions de IBM en précisant que c'est le moment ou jamais d'acheter.

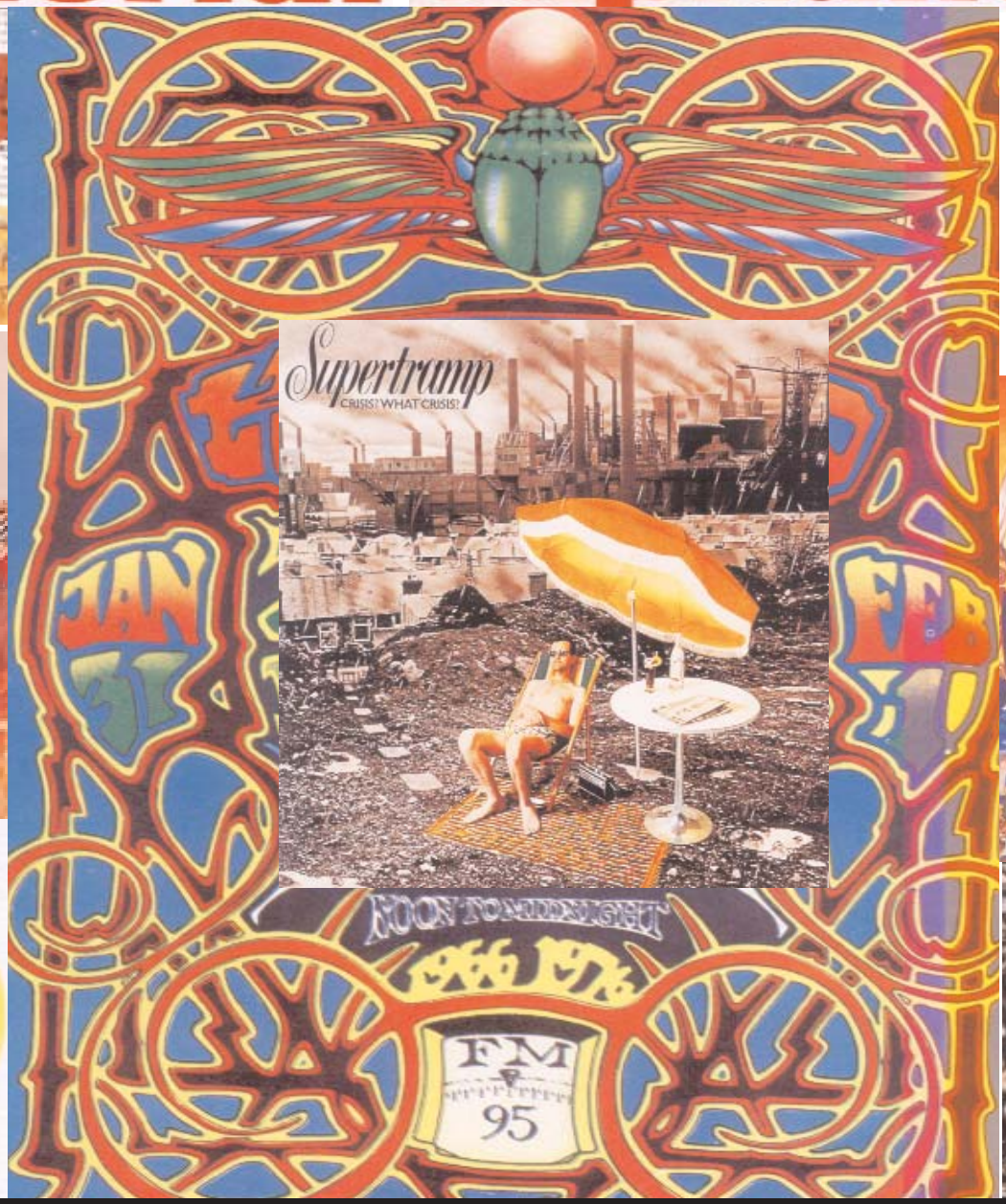
Car ce qui surprend le plus c'est la rapidité avec laquelle le pop art s'est imposé – en moins d'un an - sur le marché de l'art international comme si les collectionneurs, les galeristes, les directeurs de musées, les conservateurs de collections, les conseils d'administration des grandes fondations culturelles, les éditeurs de revues spécialisées et critiques d'art avaient tous au même moment saisi la portée historique du pop art. Plusieurs en doutent et des rumeurs circulent sur une possible collusion dont le professionnel de l'art William Seitz qui remarqua fort à propos en pensant au succès instantané du pop art : « Une demande d'art d'avant-garde plus forte que l'offre…c'est tout simplement grotesque. » Plusieurs ont parlé d'un consensus des nouveaux riches envers un art qui leur ressemblait et ainsi infecter le monde de l'art des galeries du virus de la spéculation financière. Seitz, conservateur et critique se demanda même si la vie de l'art était entrain de devenir un art/business tellement l'artiste est devenu dépendant de la spéculation, de la promotion, du sensationnalisme, des opérations publicitaires et de l'insatiable appétit des mass-médias avides de découvertes dernier cri.

Le pop art s'inscrit dans cet esthétisme du détournement tel que mise en place par les dadaïstes et les cubistes mais dans un sens opposé. En reprenant l'idée du «ready made» de Duchamp, Warhol en remplace la parodie par la glorification de l'objet de consommation comme acte politique. Car si l'objet, son logo et sa publicité font leur entrée dans le monde l'art c'est aussi pour célébrer l'apologie de l'«american way of life» et du capitalisme auxquels il adhère avec ferveur. En ce sens, le pop art ne possède aucune prétention ésotérique se voulant strictement matérialiste, vision terre-à-terre du monde observable à travers les mass-médias et la culture de masse en général.
Si «le médium est le message» alors le pop art l'illustre bien car tout l'environnement contemporain que ce soient les gros titres de la presse populaire, la télévision en noir et blanc, les gros plans en technicolor du cinéma, les publicités extravagantes des produits de consommation, les photographies de stars dans les magazines people, les machines à boules et juke-box des bars minables aux enseignes criardes, tout cela forme l'imagerie fourre-tout des sixties. L'angoisse existentielle post-atomique des peintres abstraits des années 50 est rayée de la carte : «Au diable la bombe» dira le peintre Indiana. Le pop art est donc une acceptation inconditionnelle du mythe américain, une approbation totale sans émotion ou sensiblerie de l'état actuel de la société avec ses détritus, sa male bouffe, ses machines à sous et ses centres d'achat. C'est pour cela que le pop art est typiquement américain et sa promotion à l'étranger typiquement impérialiste.

Devant une simple bouteille do Coca-Cola peinte en noir et blanc sur une toile de six pieds de hauteur, l'ami de Warhol, le cinéaste Di Antonio s'esclaffa : «voilà ce que nous sommes, des sodas, des soupes en boîtes, des hamburgers, des chips, des hot dog, des cornets de crème glacée. » Cette valorisation culturelle du produit capitaliste, comme la bouteille de Coca-Cola, est accompagnée d'une surenchère publicitaire des stéréotypes. Il s'agit bien de propagande politique célébrant la victoire totale du marché. On parlera aussi d'un art de la sublimation où les images de la publicité, du star system, des icônes politiques sont retirées de leur univers précis pour être transformées en hyper-images de civilisations. Du cowboy John Wayne au rebelle James Dean en passant par Al Capone et Bonnie and Clyde, voilà le casting des héros populaires côtoyant les joueurs de baseball, les pins up et même les cosmonautes dont l'image obsessionnellement multipliée comme autant de slogans publicitaires s'enfonce dans la conscience des consommateurs.

"Nous avons eu l'occasion de changer le monde et avons préféré le centre d'achat." (Stephen King)

Colorful capitalism



Avec Warhol, c'est la fin de l'artiste romantique toujours à l`écart. Warhol embarque de plein pied dans le jeu social. Les travestis, les homosexuels, les drogués, les psychopathes géniaux, tout l'underground warholien de la *Factory* se retrouve officialiser par les médias en manque de stars. Warhol devient un personnage mondain au même titre que Jackie Kennedy, il a réussi ce qu'il désirait le plus : être une image de marque aussi connu, en Amérique du moins, que Coca Cola. En ce sens, Warhol est la consécration du dandysme que Baudelaire décrivait en ces termes : «C'est avant tout le besoin ardent de se faire une originalité, contenu dans les limites extérieures des convenances. C'est une espèce de culte de soi-même... » Warhol est un artiste auto-proclamé dont la mise en scène est assumée par Warhol le publiciste narcissique.

Mais plus que le produit, c'est aussi son mode de fabrication en série qui est célébré par l'œuvre de la machine. Dès le départ, Warhol «livre la marchandise» avec la série *Morte et désastre* et ses oeuvres aux titres évocateurs : *129 die in Jet* (1962), *Accident de voiture orange* (1963), *Voiture blanche en flamme* (1963), *Catastrophe d'une ambulance* (1964), *Catastrophe du samedi*. (1964) Le «pape du pop-art» veut démontrer que l'homme sera toujours source de catastrophe tant et aussi longtemps qu'il n'aura pas atteint la perfection machiniste et sa «réincarnation industrielle. »

Lichtenstein, quant à lui, célèbre l'imprimé et la bande dessinée autant que la machine offset et les techniques de reproduction typographique. La bouteille de coke est célébrée autant comme produit et marque de commerce que la technique d'embouteillage qui elle célèbre la répétition et la banalité du mouvement machiniste. Marilyne Monroe est célébrée comme icône préfabriquée par les médias à l'image du star système lui-même. Tous les modèles, de Marilyne au carton de savon à lessive, sont traités comme des boîtes de soupe, des marchandises. Car c'est tout cela le pop art américain : une immense célébration publicitaire (medium is the message) des vedettes-objets, des produits, marques et procédés machinistes utilisés par les nouvelles technologies au service du capitalisme. Le dollar américain, Mickey Mouse, James Dean, Liz Taylor, les boîtes de soupe Cambell's, Mao Zedong, le hot dog relish-moutarde investissent le monde de l'art et le transforment "en masse" de signes consommables et jetables comme autant d'objets et d'images élevés au rang de monuments de la modernité. Le gadget, l'inutile, l'éphémère, la banalité comme valeurs sacralisées de la vie quotidienne susceptible d'être effacée à tout moment par le big bang nucléaire, voilà tout le tragique du consumérisme qui se cache derrière la fiesta sublimatoire du pop art. C'est "l'ombre de la Grande Machine" qui transforme tout ce qu'elle touche en un grand gâchis mécaniciste.

Pavillon de la France

La France est le seul pays à présenter une forme de résistance en présentant les œuvres du nouveau réalisme. Qui dit consommation, dit déchet, détritus. Le Nouveau réalisme européen sera la réponse, la contre partie au pop art américain et proposera un "recyclage poétique du réel urbain, industriel, publicitaire."

Le nouveau réalisme effectue un retournement extraordinaire pour devenir véritablement critique envers cette consommation effrénée d'objets. Tout un mode descriptif se met en place : Nouveau Roman, Nouvelle Vague cinématographique, Nouveau Réalisme, tous en réaction aux nouvelles grilles d'analyses apportées par la société de consommation.

La publicité est si envahissante qu'elle s'adapte, comme le chardon, à toutes les surfaces possibles; les étiquettes se collent aux produits, les affiches s'emparent des murs, les objets des vitrines, les logos et marques calligraphiés au néon illuminent la nuit, les slogans envahissent les ondes radios, les spots publicitaires, la télévision et les écrans d'ordinateur. Même les façades des maisons ne peuvent y échapper.

L'accumulation de commerces, d'édifices corporatifs, de sièges sociaux, de cinémas, théâtres, discothèques et cabarets, tous avec

leurs enseignes lumineuses, transforme irrémédiablement le paysage urbain de jour comme de nuit. Qui dit consommation, dit déchet, détritus. Le Nouveau réalisme européen sera la réponse, la contre partie au pop art américain et proposera un “recyclage poétique du réel urbain, industriel, publicitaire.”

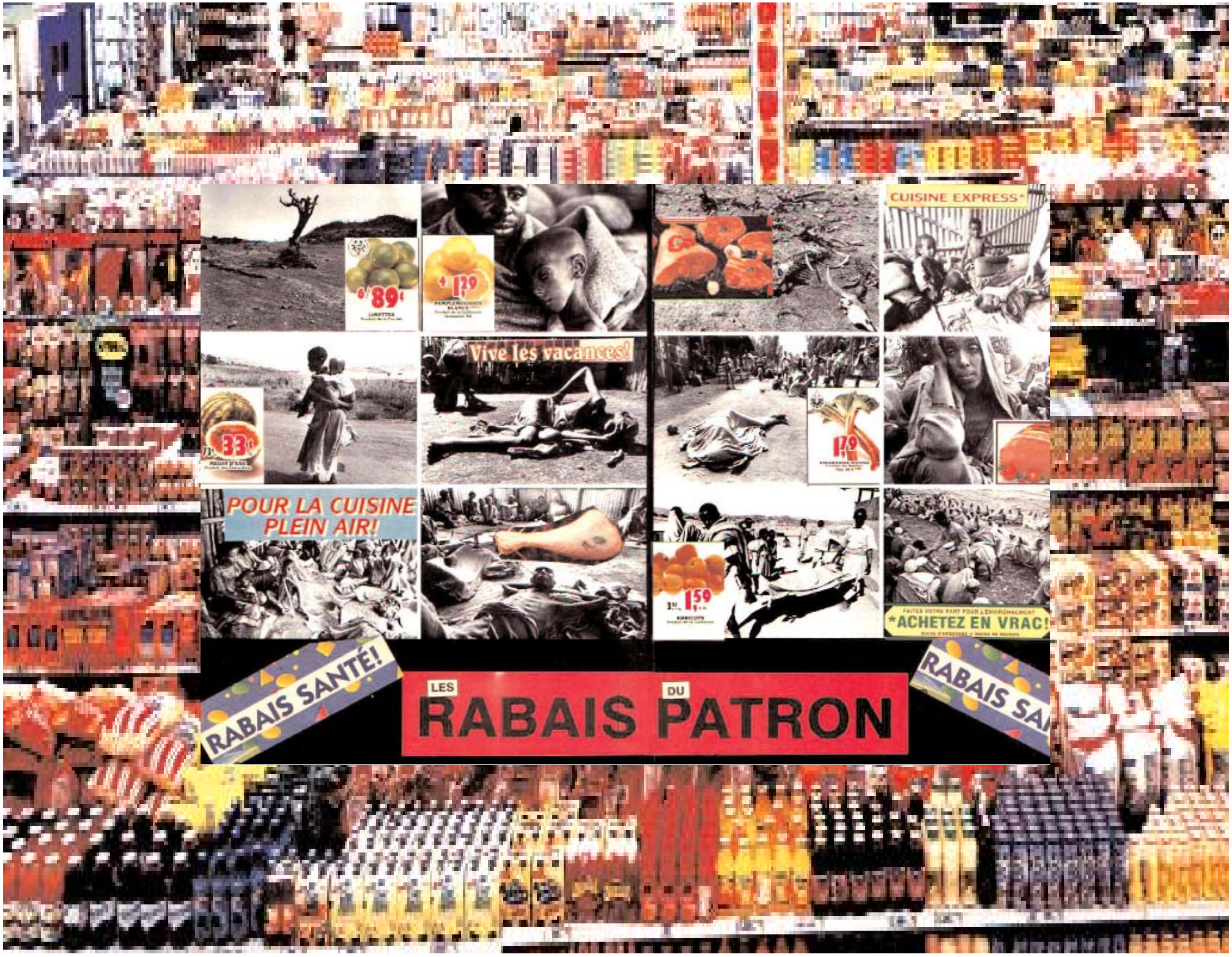
Le nouveau réalisme connaît deux périodes distinctes : avant et après 1960. Le nouveau réalisme des années cinquante marque une rupture avec l’abstraction et l’avant garde classique. L’après guerre amène un monde nouveau rempli de nouvelles formes d’expression - l’affiche, le graffiti, la bande dessinée, la publicité - garant d’une nouvelle réalité socio-économique appelée société de consommation de masse de laquelle on doit extirper les objets comme fragments de réalité. Comme un ethnologue de la contemporanéité, l’artiste s’intéresse à nouveau au réel et à ses composantes les plus ordinaires comme les enseignes lumineuses, les vitrines des magasins, les gadgets, les magazines “people”, les voitures et autres objets quotidiens de la consommation courante. Ce prélèvement d’objets allié à la réplique sérielle de la mécanisation vont alimenter la pratique des techniques de collage et d’assemblage et leurs extensions les plus diverses comme autant de détournement ludiques. L’objet banal est placé au cœur de l’art et devient l’idole du pop art comme nous l’avons vu.

Le nouveau réalisme d’après 1960 devient plus critique envers le pop art en confrontant l’art avec cette nouvelle réalité du consumérisme au même titre que les romantiques et les idéalistes du XIXe siècles en contact direct avec les réalités sociales de l’époque. Le gaspillage, la pollution, les problèmes environnementaux deviennent leurs sujets de prédilection. Toute une génération d’artistes se met à fouiller les décharges publiques, les brocantes, les ferronneries, les chantiers de construction, les bacs à ordures des supermarchés à la recherche du nouveau matériau par excellence de l’art contemporain : le déchet.

Les années 1960-70 voient aussi arriver dans le monde du travail une nouvelle classe de salarié issue du boum de diplômés universitaires de l’après-guerre. Cette classe a ceci de particulier qu’elle s’introduit dans les entreprises à des postes importants sans y avoir travaillé auparavant. Avant 1960, il n’était pas rare de voir un simple machiniste monté un à un les échelons pour arriver à être le patron de

HYPERMARCHÉ UNIVERS TOTAL
VENTE DE LIQUIDATION JUSQU'À ÉPUISEMENT DES STOCKS
Art
Peinture
Gravure
Musique
Sculpture
Littérature
Architecture
Théâtre
Cinéma
Poésie
Danse
Capitalisme
Etatisme
Marxisme
Libéralisme
Colonialisme
Dirigisme
Protectionnisme
Autarcie
Coopératisme
Démocratie
Dictature
Monarchie
Oligarchie
Communisme
Intégrisme
Socialisme
Anarchisme
Autocratie
Fascisme
Physique
Chimie
Cybernétique
Biologie
Mathématique
Géométrie
Astronomie
Ecologie
Esthétique
Ethique
Logique
Métaphysique
Epistémologie
Morale
Bouddhisme
Islamisme
Hindouisme
Protestantisme
Shintoïsme
Catholicisme
Judaïsme
Le monde est en solde

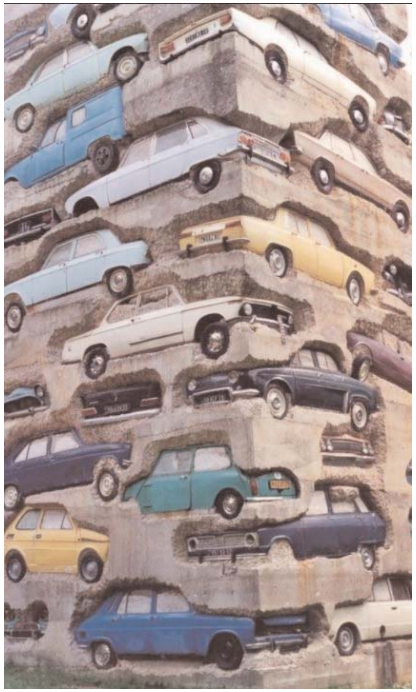
Engels
Chopin
Dean
Jackson
Toynbee
Dali
Proust
Curie
Bach
Sand
Piaf
Hugo
Brel
Warhol
Galilée
Poe
Eiffel
Kant
Aragon
Dylan
Sartre
Goya
Beethoven
Tremblay
Mozart
Pasteur
Jésus
Dante
Chaplin
de Vinci
Taylor
Goethe
Steinbeck
Dostoïevski
Ionesco
Picasso
Michael Ange
Bell
Beatles
Godard
Aristote
Keynes
Christo
Marquez
Marconi
Oppenheimer
Platon
Rodin
Bogart
Halliday
Brando
Malthus
Monroe
Mahomet
Descartes
Freud
Einstein
Pollock
Cervantes
Piaget
Bouddha
Rimbaud
Molière
Rostand
Spielberg
Hubble
Socrate
Shakespeare
Mihisma
Confiteins
Le Corbusier
Hemingway
Madonna
Nietsche
McLuhan
Duchamp
Van Gogh
Brancusi
Deneuve


CUISINE EXPRESS*
Vive les vacances!
POUR LA CUISINE PLEIN AIR!
*ACHETEZ EN VRAC!
RABAIS SANTÉ!
RABAIS SA
LES RABAIS DU PATRON

compagnie. Cette nouvelle classe appelée celle du management a ceci de particulier donc qu'elle n'a aucun lien affectif ou émotif avec l'entreprise qui l'engage. Pour le manager, la compagnie est un lieu froid où la dure réalité du marché s'exprime par la recherche toujours plus accrue des marges de profit.

Les effets du marketing et du management se font sentir de plus en plus. Les classes sociales, les citoyens y sont regroupés selon leur revenu, leur sexe, leur couleur en autant de niches commerciales, de catégories qu'il faudra désormais ciblé. La société est désormais découpée en tranches de saucisson socio-économiques au détriment du concept de citoyenneté. Tout devient ciblé, l'artiste Niki de Saint Phalle l'a bien compris puisqu'elle commence à prendre pour cible les toiles de ses confrères et les détruit à coup de fusil, détruisant du même coup la notion de chef d'œuvre remplacé par la camelote pour tous adaptée à nos désirs plus qu'à nos besoins.

Le nouveau réalisme d'après 1960, c'est l'art de la colère exprimée physiquement par la destruction des gadgets de la société de consommation : c'est la "structure formelle des objets détruits dans les colères qui détermine l'esthétique de l'œuvre..." (Arman) Des pianos, des contrebasses ou mobilier Henri II seront détruits à coup de masse et les fragments exposés sur des panneaux préparés à cette fin. À la destruction suivra la période Accumulation où des grandes quantités d'objets identiques ou de détritus seront fondus dans le plexiglas à l'image des dépotoirs; la plus célèbre étant Long Term Parking exposée sur les terrains de la Fondation Cartier, oeuvre composée de soixante carcasses de voitures empilées dans



une gangue de béton. L'artiste Raymond Haines, quant à lui, prolongera la notion d'objet détourné dans la lacération de panneaux d'affichage et Christo, imitant les caissières des grandes surfaces, commencent à emballer des objets grandeur nature.

Nouvel esthétisme d'expression du réel, la ferraille compressée, les ordures accumulées, les affiches publicitaires lacérées, les empaquetages d'objets sont autant de discours sociologiques sur notre rapport aux gadgets et autres objets de consommation et du gaspillage éhonté des ressources. En nous restituant ces objets utilisés, salis que nous avons jeté, l'artiste nous confronte à la vie. Ces oeuvres comme des pièces à conviction dressent le bilan de nos actes civiques de pollution et nous assignent à comparaître. La preuve est accablante.

La jeunesse n'est plus un âge mais une idéologie exprimée par le fameux slogan de Marcuse : "l'imagination au pouvoir." Très vite, les formes d'expression les plus marginales vinrent nourrir l'imagination des publicitaires, principalement les couleurs, les formes, les artéfacts, les slogans produits par les rébellions contre culturelles qui, une fois bien récupérés, établiront à leur tour les standards du marketing moderne.

« Mais maintenant c'est fini, le processus est arrivé au-delà de son terme, nous sommes aussi au-delà de la fin. Maintenant, nous ne sommes plus qu'en train de recycler. Recycler effectivement les vestiges des formes passées, C'EST ÇA LE KITSCH. »

Pavillon du Portugal

En entrant dans le pavillon nous sommes reçus par une immense tête de baleine dont je perçois les vibrations sonores comme un chant qui me raconte une belle histoire… son histoire, que je transcrivis dans cet essai intitulé : Des cétacés et des hommes.

La chasse à la baleine et les produits dérivés tirés de la chair, de la

graisse, des os sont au cœur de notre histoire. Au début la chasse en mer était surtout le propre des Inuits et reposait sur cinq espèces: la baleine, le narval, le béluga, le morse et le loup-marin. Les Inuits restaient le long la côte pour chasser le loup-marin et la baleine dont ils avaient un besoin absolu. La chair crue de loup-marin et de morse leurs était indispensable pour se nourrir eux-mêmes et pour alimenter leurs meutes de chiens; la peau pour confectionner leurs longs kayaks et des bottes étanches, des lanières et des attelages. De la baleine, ils utilisaient, en plus de l'huile et de la chair, les solides ossements dans lesquels ils taillaient des semelles pour les patins de leur traîneau à chiens. L'ossature imposante des baleines servait de charpente aux maisons et les fanons étaient utilisés dans la fabrication des filets de pêche et des arcs et flèches.

Entre le XII et le XIVe siècle, Les Basques pratiquaient la chasse à la baleine le long de la côte entre Bayonne et Bilbao. Biarritz en sera pendant trois siècles le plus important port des baleiniers basques. Encouragés par leurs succès et l'augmentation de l'offre et de la demande, les Basques commencèrent à poursuivre les baleines en haute mer. Ils voguèrent ainsi vers le nord en remontant les côtes de l'Europe pour atteindre l'Islande en 1412 (Ruspoli). En contact avec les insulaires vikings et leurs sagas, ils apprirent sûrement l'existence d'une terre mythique, Vinland où les baleines allaient se réfugier. De l'Islande à l'Amérique il n'y qu'un pas facilement franchissable pour ces marins aguerris. Selon les données historiquement reconnues, les Vikings (Norois) sont partis de Scandinavie au IXe siècle vers l'Islande et le Groenland et ont par la suite poursuivi leurs explorations vers l'ouest pour atteindre la côte du Labrador et l'Île de Terre-Neuve. Pour l'instant et jusqu'à preuve du contraire, le Helluland serait la Terre de Baffin et le Markland, le Labrador. La Terre de Baffin fournissait l'oiseau le plus prisé pour la fauconnerie, c'est à dire le faucon blanc tandis que le Labrador fournissait le bois dont ils avaient besoin. Vinland serait situé à l'Anse-aux-Meadows (Terre-Neuve) où Leif Eriksson, fils du célèbre Eric le Rouge, aurait fondé, vers l'an 1000, une petite colonie de commerce appelée Leifsbudir, en plein cœur d'une région reconnue prolifique en baleines et morues.

Certains historiens pensent que les Basques, après les Vikings auraient eux aussi «découvert» l'Amérique avant Christophe Colomb et aurait gardé secret cette découverte voulant protéger leur monopole de pêche à la morue et de chasse à la baleine. Les marins basques n'étaient ni des explorateurs au service de l'État, ni des colonisateurs mais des pêcheurs engagés dans une activité commerciale d'où l'importance de garder le secret sur les routes maritimes prospères.

Vers 1526, plusieurs douzaines de navires quittent le Pays basque pour aller chasser les baleines dans le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent au moment de leur migration entre juin et août. Sur la côte du Labrador et Terre neuve, vers le détroit de Belle-Isle, les archéologues ont mis à jour des vestiges démontrant la présence des fours basques pour le traitement de l'huile de la «ballaine». Poursuivant leur exploration de la Côte Nord du Saint-Laurent, les Basques venaient chasser la baleine dans les eaux de l'archipel Mingan, dès 1550. Le comte de Puyjalon nota, à la fin du XIXe siècle, dans son journal, les structures de maçonnerie tandis que des fouilles archéologiques entreprises par René Lévesque dans les années 1970 confirmèrent l'utilisation d'un four à l'île Nue et à l'île du Havre de Mingan par les Basques. L'île aux Basques sur la rive sud du grand fleuve devint entre 1580 et 1860 le plus important centre de traitement d'huile de baleine et de loup-marin. L'île aux Basques sur la rive sud formait, avec Les Escoumains et Tadoussac à l'embouchure du Saguenay sur la Côte Nord, le triangle maritime de chasse à la baleine le plus prolifique à l'intérieur des côtes canadiennes.

Alors que les Normands, les Bretons et les Rochelois avaient des vaisseaux de 50 à 100 tonneaux, les Basques utilisaient des caravelles de 200 à 400 tonneaux montées par des équipages de 40 à 70 hommes. À son bord, entre trois et six chaloupes de pêche (morue) ou baleinières de vingt ou trente pieds de longueur, à fond

plat et à bords évasés, servaient au travail de l'équipage. La technique ancestrale qu'ils ont développée a perduré jusqu'en 1980. Une fois, le cétacé repéré, la baleinière, 8m,30c de long par 1m,80c de large et son équipage : cinq rameurs, un timonier et un harponneur, se dirige à voile vers la proie. À 200 mètres de l'animal, on abaisse la voile et les rameurs prennent la relève jusqu'à ce que le harponneur puisse s'exécuter. Après le premier coup qui transperce le poumon, un deuxième harpon est lancé avec une bouée qui ralentit la plongée et fatigue l'animal. A chaque remontée, la baleine est frappée de nouveau avec des dards et des javelots jusqu'à mort s'ensuive. Ramenée à terre, la baleine est dépecée et le lard placé dans un four où l'on recueille la graisse fondue puis on la coule dans un tamis fin et l'on met l'huile en barriques. (Bélanger, 1971)

En plus de construire des fourneaux pour la préparation de l'huile, ils y dressaient des échafauds pour le séchage de la morue par exposition au soleil. Les Basques sont parmi les premiers à échanger des produits manufacturés en retour de fourrures que réclamaient de plus en plus les chapeliers français. Pour ce faire, ils transportent d'Europe des centaines d'objets en métal : couteaux, haches, marmites mais aussi perles de verre et vêtements. Au début, les Basques traitaient cordialement avec les Esquimaux. Mais en 1610, l'enlèvement de la femme d'un chef esquimau, comme pour la guerre de Troie, mit le feu aux poudres. Pendant tout le siècle, les Basques durent se protéger et armer les navires contre l'incursion des Esquimaux. Par contre, les relations restèrent amicales avec les Amérindiens quoique le Père Lejeune rapporte qu'un jeune Basque fut mangé par ces derniers durant une famine. Ensuite vers 1636, la guerre entre l'Espagne et la France amène la réquisition des navires et des équipages basques. Les Hollandais en profitent pour engager des Basques pour apprendre l'art de chasser la baleine. En quelques années seulement la puissante Noordsche Companie d'Hollande détient le monopole de la chasse au Groenland et au Spitsberg. Amsterdam devient le plus important marché européen d'huile et de fanons de baleines.

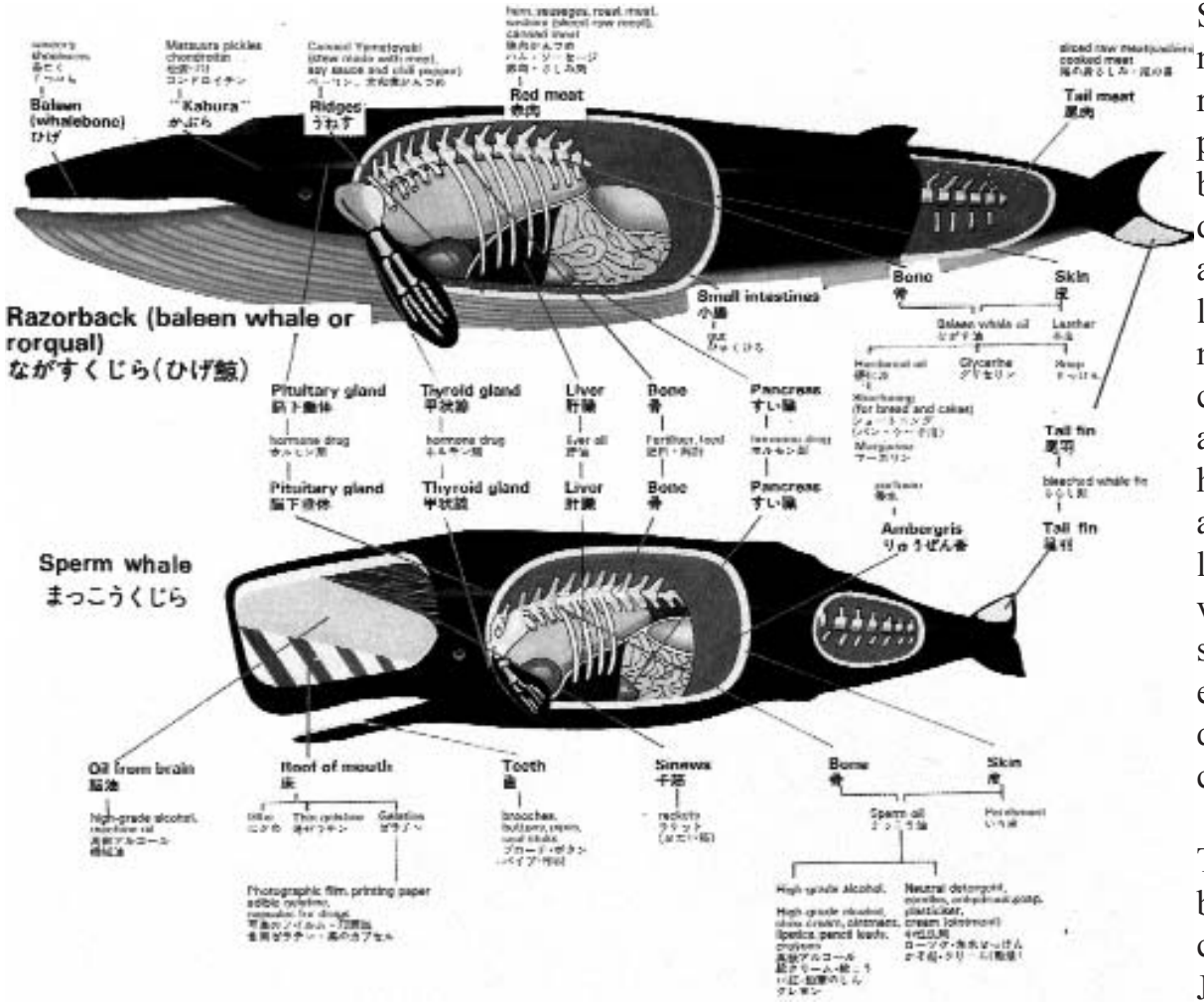
En 1685, le Pays basque ne compte plus que 721 marins d'expérience, l'effectif de 18 navires seulement. Ensuite vers 1700, la majorité des Basques et autres baleiniers délaissent le golfe Saint-Laurent et suivent les troupeaux de baleines maintenant concentrés au Groenland. Par la suite, les baleiniers suivirent les routes tracées par les baleines dans leur périple migratoire, ce qui fit dire à Yvan T Sanderson : en suivant la baleine, les Occidentaux ont découvert et conquis la planète.

Vers 1688, des envoyés du Roi d'Angleterre venus en Amérique pour étudier les conditions économiques des colonies américaines recommandent, suite au déclin des populations de castors et autres animaux à fourrures trop exploitées, de faire de la chasse à la baleine le moteur économique des États de la Côte Est. L'huile de baleine était en effet la seule source d'énergie disponible pour l'éclairage des maisons et des villes américaines alors en pleine expansion. En 1748, la chasse à la baleine et le commerce de l'huile devinrent un puissant facteur de croissance économique américain et le cœur de cette entreprise florissante était situé à Nantucket, île au large de Cape Cod qui inspira à Herman Melville son célèbre Moby Dick (Williams, 1988) Les chasseurs américains aimaient se confronter au tyran des mers qu'était le cachalot décrit par la secte religieuse des Quakers, comme étant le Léviathan diabolique de la Bible. Pourtant ce grand diable possédait, pour son plus grand malheur, des richesses inédites comme des dents en ivoire, de l'ambre gris très recherché par les parfumeurs et le spermaceti ou le blanc de baleine, également convoité par les fabricants de chandelles. En effet, le blanc de baleine donne une belle flamme la plus claire et lumineuse de toutes et sa renommée fit le tour du globe en un temps record tandis que l'industrie des cosmétiques découvrait l'arôme musqué de l'ambre gris des cachalots et surtout son énorme pouvoir de fixation des essences naturelles.

La baleine devenait très recherchée au fur et à mesure que les industriels développaient de nouveaux produits commerciaux. La guerre opposant la Hollande à l'Angleterre vers 1780 porta un coup

fatal à l'industrie baleinière des deux pays et permit aux Américains d'en prendre à son tour le contrôle. Les grands négociants d'huile profitèrent largement des innovations mises sur le marché par les commerçants. Vers 1850, la flotte baleinière employait plus de 70 000 hommes. La grande période de la chasse à la baleine pendant laquelle 80% des animaux furent capturés par des baleiniers américains, a pris fin vers 1900.

La graisse de baleine servait de condiments et était utilisée pour les fritures. Le foie et la langue étaient les plus aimés et se mangeaient rôtis. La chair servait de nourriture pour animaux. L'huile faisait un bon lubrifiant pour les mécanismes horlogers et autres moteurs, en plus de faire un excellent savon et autres produits dont les rouges à lèvres et autres cosmétiques, la nitroglycérine, les pigments de peintures, les encres à imprimer, les insecticides, les vernis, la cire, l'antigel, huile à transmission, la gélatine. Les os, le cuir et surtout les fanons servent aussi à fabriquer une foule d'objets divers; le pénis de baleine, faisant 5 à 6 pieds, était transformé en sac de golf. Si bien que l'on peut parler jadis d'une ère de la baleine identique à celle aujourd'hui du pétrole, où des empires se sont formés sur son dos. Pensons aux compagnies de bougies, fabricants de musc, de médicaments, de parapluies, de brosses, de corsets, de boutons et plus artistiquement, les sculpteurs d'ivoire de cachalots et tailleurs de cornes.



À ce chapitre par contre, le Japon fait exception. Tandis qu'en Occident, malgré plusieurs campagnes promotionnelles la viande de baleine est fort peu consommée en Europe et en Amérique, sauf en cas de pénurie de viande de bœuf comme en Angleterre en 1947. Seule la compagnie norvégienne Kosmos réussit à créer un marché pour la viande de baleine sous forme d'aliments pour animaux. On exterminait la baleine bleue pour nourrir des chiens et des chats. Il en est autrement au Japon où les habitudes culinaires axées sur les produits de la mer confèrent à la viande de baleine un statut alimentaire unique et grandement apprécié qui remplace la consommation de bœuf.

Toutes les parties de la baleine sont utilisées et consommées, les Japonais ne gaspillent rien. L'onomi, viande délicieuse de la base de la queue est principalement utilisé dans le sashimi émincé et mangé cru. L'akaniku, viande rouge du dos et du ventre est utilisée en grillades ou transformé en jambon et en saucisses mélangé avec le

munaniku (poitrine) et l'aburasunoko (nageoires) L'une et le sunoko, viande et graisse des sillons entre la mâchoire et le ventre forment le bacon de baleine. Les acides gras de l'huile forment la margarine. Enfin, le kohige (gencive), le fukiwata (poumon), le kyakuhiro (intestin grêle), le mamawata (rein), le takeri (pénis) et le kaburabone (cartilage du nez) sont des morceaux et mets de choix. Ironie de l'histoire, c'est la découverte du pétrole en 1851 qui sauva la baleine de l'extinction complète. Remplaçant progressivement l'huile de baleine comme combustible, le pétrole, principalement le kérosène, ouvrit une nouvelle ère. Les prix de l'huile de baleine chutèrent tandis que les coûts d'exploitation augmentèrent. Un à un, les baleiniers furent affectés à d'autres commerces ou tout simplement mis au rancart. La renaissance de la chasse au XXe siècle correspond à l'invention du canon lance-harpons et de la tête explosive par le Norvégien Swend Foyn et surtout à l'apparition en 1925 des navires-usines avec rampe inclinée à l'arrière qui permirent l'expansion des grandes odyssées maritimes dans toutes les mers arctiques et antarctiques. Un tel navire-usine pouvait traiter plus de 2000 baleines en une seule campagne de pêche. À partir de ce jour la Norvège devint un joueur important et en quelques années, établit des stations de chasse dans le monde entier. Dès 1913, le docteur Charcot sonne l'alarme et dénonce publiquement le carnage éhonté des cétacés et demande qu'une entente internationale soit rapidement signée pour assurer la protection des jeunes baleineaux et instituer des zones de protection.

L'expérience de la première guerre mondiale a démontré que l'approvisionnement en corps gras fut le talon d'Achille de l'Allemagne. Hitler comprit la leçon et annonça en 1933 son intention de construire une flotte baleinière. Toutes les boulangeries et les restaurants furent contraints en 1935 d'utiliser de la margarine contenant de l'huile de baleine. Ce décret montra clairement que l'Allemagne nazie mettait sur pied une économie de guerre.

Pendant la seconde guerre mondiale, les besoins en huile de baleine s'accrurent énormément non seulement pour compenser la pénurie de graisses végétales mais surtout parce que l'huile de baleine est indispensable à la fabrication de la nitroglycérine explosive dans l'industrie de l'armement. En 1938, année record, 55 000 cétacés sont tués. Devant l'hécatombe annoncée une Commission baleinière internationale voit le jour en 1946, il s'agit en fait d'un club de baleiniers qui vise à reconstruire l'industrie baleinière gravement touchée par la Seconde Guerre mondiale. Pendant des années, cette Commission ignora l'avis de ses propres conseillers scientifiques sur les risques de disparition des baleines tandis que des pays comme l'Islande, la Norvège, l'Union soviétique et le Japon ignoraient les sanctions anodines décrétées par une organisation sans pouvoir. Il faudra attendre 1986 sous la pression des gouvernements de plus en plus concernés parce leur population mieux informée pour qu'un moratoire interdise la chasse commerciale des grands cétacés.

Dès le départ la Commission fut influencée par des considérations économiques plutôt que par les exigences de conservation de l'espèce réclamée par les écologistes. Dix-neuf pays y adhèrent, établissent des quotas mais sont incapables de les faire respecter. Aujourd'hui, certains pays comme la Norvège et le Japon tentent de contourner le moratoire contre la chasse commerciale de la baleine sous prétexte d'études et recherches scientifiques alors qu'en réalité il s'agit d'une chasse commerciale déguisée. Le combat pour la survie des cétacés est loin d'être terminé. Le 17 octobre 2006, l'Islande annonça son intention de reprendre la chasse commerciale de la baleine et quelques jours plus tard, une première baleine est tuée et dépecée. Tout est à recommencer.

Les baleines sont pour nous le symbole du monde sauvage. Pourtant les cétacés, dauphins, épaulards, marsouins, bélugas, cachalots et baleines sont des êtres «civilisés» qui connaissent le chant, la musique et communiquent entre eux avec un langage développé pour ne pas dire sophistiqué. Et pourtant, nous envisageons plus volontiers l'existence d'êtres intelligents sur d'autres planètes et galaxies que sur notre propre planète. Combien d'écrivains de science-fiction ont élaboré des histoires de mondes parallèles et de

civilisations galactiques sans jamais se douter qu'un tel scénario se déroulait en ce moment sur terre ?«Peux-être devrions-nous maintenant établir une nouvelle catégorie d'animaux, complètement séparés de l'homme, mais à qui on accorderait intelligence, organisation sociale et une conscience comparable à celle de l'homme. Si nous avions assez d'humilité pour accepter cette possibilité, peut-être découvrions-nous que nous sommes à l'aube d'une ère nouvelle de compréhension de la vie. »

Les cétacés sont présents dans toutes les légendes des différentes civilisations humaines. Pour les Inuits, le mâle symbolise la virilité sexuelle et la femelle, la mère nourricière et protectrice. Chez les Grecs de l'Antiquité, la légende raconte que les cétacés étaient des messagers en relation directe avec les dieux et personnifiaient la vertu, l'amour des hommes et la joie de vivre. Pline l'Ancien, savant romain, inscrit cette relation entre les hommes et les dauphins sous le signe de l'amitié et de la fidélité. Les peuples polynésiens vénèrent aussi les dauphins car c'est eux qui les ont guidés sur l'immensité de l'océan Pacifique vers les îles fertiles et qui sauvèrent les navigateurs maoris de la noyade lors d'un cyclone en les transportant sur leur dos jusqu'au rivage de la Nouvelle-Zélande.

Autant chez les Indiens du Canada que chez les Incas du Pérou, la force et le courage de l'orque ou épaulard sont soulignés dans plusieurs mythologies. Une légende nootka, Indiens de la Colombie-Britannique, veut qu'un loup blanc, doté de pouvoirs surnaturels, se soit transformé en orque. Depuis ce jour, les épaulards sont tachés de blanc et se déplacent en meutes comme les loups. Dans la tradition islamique, la baleine est l'être qui supporte la terre flottant sur les eaux et sur laquelle repose la création du monde. Lorsqu'elle bouge, ses mouvements provoquent les tremblements de terre.

Devant cet immense squelette de cachalot, je me retrouve soudainement au Peter Café Sport de Horta sur l'île de Faïal dans l'archipel portugais des Açores au milieu de l'Atlantique Nord où je discute et tente de convaincre le « maestre » de participer à une chasse à la baleine, la mythique Moby Dick de Herman Melville. C'était une vision prémonitoire car en effet 10 ans plus tard je participai réellement à l'aventure que je relaterai dans ce reportage publié dans le journal Le Devoir de Montréal le 13 mars 1981. En fait, j'ai été le dernier reporter à participer à une chasse à baleine traditionnelle puisque que dès que je mis le pied sur le quai à mon retour, on m'apprit que l'Organisation des Nations Unies avait voté le moratoire interdisant dorénavant ce type de chasse.

Les derniers chasseurs de cachalots en Atlantique Nord.
Reportage publié par le quotidien Le Devoir – Montréal - Canada

« Un grand nombre de baleinières proviennent des Açores où les navires de Nantucket jettent l'ancre pour contempler les équipages avec les solides paysans de ces îles rocheuses… on ne sait pourquoi, mais c'est parmi les insulaires que sont recrutés les meilleurs baleiniers. » (Hermann Melville, Moby Dick, 1851)

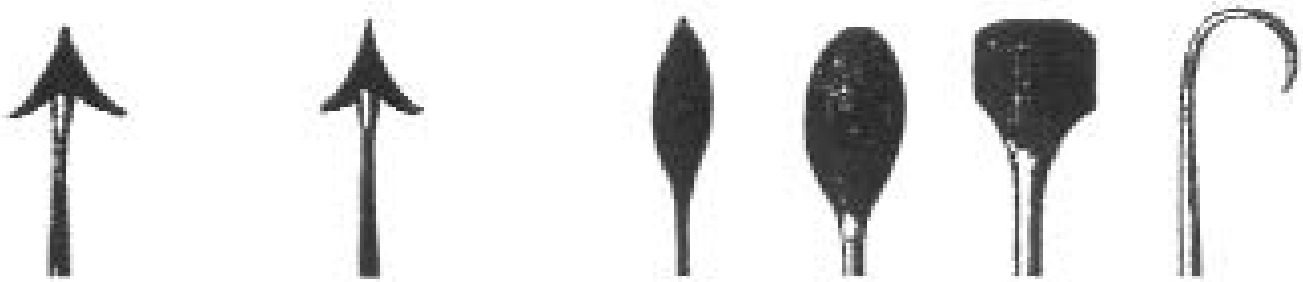
Six heures du matin, l'aurore pointe, je sillonne le quai. Deux hommes font le même trajet en sens inverse, on se croise. Les bomdia rituels sont échangés avec le sourire. Seul les chiens semblent véritablement actifs en cherchant inlassablement leur nourriture le museau entre les pattes.

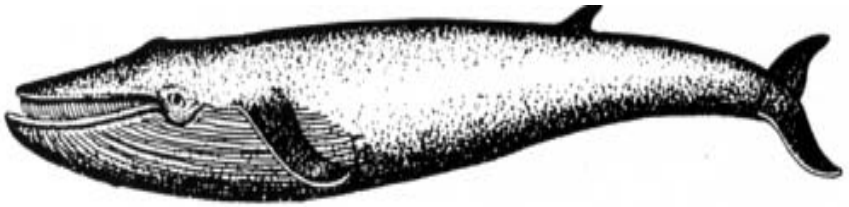
Sept heures, le soleil se lève à l'horizon. Nous sommes maintenant plus de dix à faire les cent pas en discutant calmement. Un homme barbe blanche hirsute sur un visage buriné me scrute de ses yeux profondément verts. Soudain, un pétard explose. C'est l'euphorie générale, on se tape dans le dos, on se serre les mains, c'est presque la fête. Il y aura une chasse aux cachalots ce matin. La vigie en a repéré un à quelques kilomètres des côtes. La baleinière à voile est mise à l'eau. C'est l'exubérance, sauf pour moi, j'attends toujours.

Le vieux mal rasé, impassible, me regarde en tirant une dernière bouffée de son éternel mégot. Ici, c'est l'homme le plus respecté, on

l'appelle le «mestre», le maître. Plus de quarante années d'expérience de chasse. On attend plus que lui dans la barque. Posant une main sur la coque, il fait de l'autre un signe de la croix, me regarde à nouveau et hoche la tête en signe d'approbation; je participerai donc moi aussi à la chasse.

J'embarque en m'effondrant de nervosité dans le fond de la baleinière à moteur qui nous conduira à près d'un demi-kilomètre du cachalot. Un silence presque méditatif s'est maintenant installé, dorénavant le geste sera langage. Nous quittons le port de Horta, chef-lieu de l'île de Faial dans l'archipel des Açores, groupe d'îles perdues dans l'Atlantique Nord, presque le centre du monde. Ces îles de basalte volcanique sont un sortilège de la nature tellement tout y est imprégné de mystères; des escales magiques où la vie s'est maintenue dans la pureté ancestrale des traditions et où la nature a gardé tous ses enchantements.



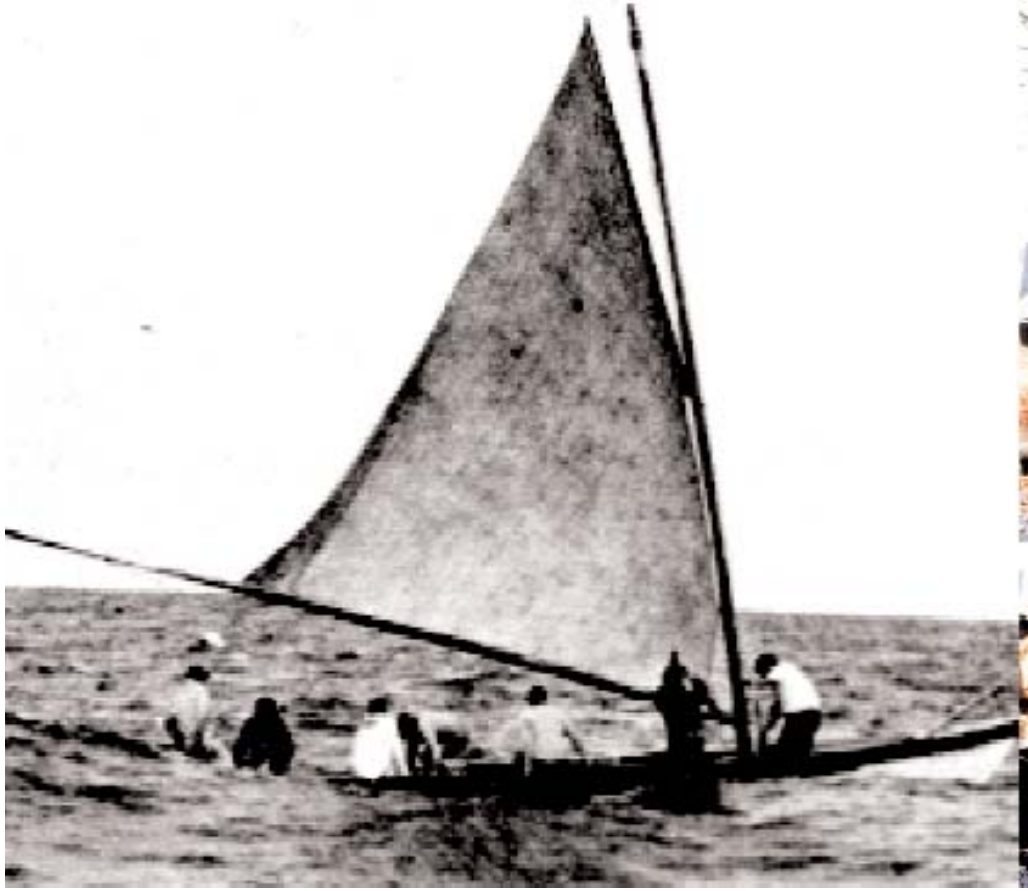


Depuis 1832, les Açoriens ont toujours chassé le grand cachalot selon la même méthode, celle apprise des Basques et qui ressemble beaucoup plus à une course qu'à une chasse. Il faut rattraper le cachalot en se faufilant entre les lames et les vagues déferlantes de l'Atlantique Nord, lever le mât à bout de bras, hisser la voile, s'en approcher sans bruit, darder le cachalot dans les poumons et se laisser traîner et ballotter par le monstre, véritable rodéo aquatique, jusqu'à l'épuisement complet. Et surtout devancer les autres baleinières des autres îles, elles aussi à la poursuite du cétacé. Chasse donc très différente de celles exercées par les baleiniers-usines japonais, norvégiens et russes qui, grâce à la technologie de pointe, monopolisent presque complètement cette industrie pourtant sous embargo.

Historiquement, la chasse à la baleine aux Açores débute en 1760. Elle fut introduite par les Américains qui apprirent la technique des Indiens Nattick. En un an, l'archipel des Açores devinrent la plus importante base d'escale, de ravitaillement et territoire de chasse pour plus d'une soixantaine de baleiniers à la recherche des cétacés. À cause du monopole des étrangers, la chasse aux cachalots n'a jamais été vraiment profitable aux îliens. Ne pouvant rivaliser contre cette armada de chasse, les Açoriens ont donc développé un type d'embarcation plus économique.

En 1894, un habitant de l'île de Pico, nommé Marchello construit le

H14
M DA CONCE



ARMAÇÕES BALEEIRAS REUNIDAS

premier bateau de chasse typique de l'archipel, un chef d'œuvre qui allie l'esthétique à l'utilitaire.

« C'est l'engin aquatique le plus parfait qui ait pris la mer » écrit l'océanographe Robert Clarke. De dix à douze mètres de long, avec voilure aurique et foc, la baleinière açorienne peut être manœuvrée à l'aviron. Il s'agit d'un véritable tour de force car celui-ci fait cinq mètres. Sept hommes prennent place à bord dont le «mestre» à l'arrière qui a pour tâche la conduite du bateau et le contrôle de la ligne tandis le rameur de tête tient aussi le rôle de harponneur. Courts et massifs comme des blocs de ciment, ces chasseurs sont les derniers témoins vivants d'une époque fantastique qui a servi de trame au célèbre Moby Dick de Hermann Melville.

Le scénario d'une chasse est toujours le même. L'été venu, des vigies s'installent dans des postes de guet le long de la côte et scrutent l'océan pour y repérer l'arrivée d'un banc de cachalots. Ces guetteurs possèdent une acuité visuelle inouïe et sont pour la plupart d'ex-chasseurs expérimentés. Ils peuvent, de leur poste de vigie, repérer le jet d'eau des cétacés à près de trente kilomètres par temps clair et peuvent même déterminer la grosseur de l'espèce d'après le volume d'eau de cette fontaine. Sitôt qu'une baleine est localisée, la vigie lance des pétards comme pour un jour de fête pour avertir les villageois. Les chasseurs se précipitent dans leur baleinière remorquée par une «lancha», vedette à moteur, jusqu'à la zone de chasse. Les deux seules innovations modernes introduites furent la vedette à moteur et le radio téléphone. À quelques 300 mètres de l'animal, la voile est hissée, la chasse commence entre les montagnes russes de l'océan Atlantique. Debout à la proue du bateau, le harponneur fébrile attend le bon angle pour lancer son javelot long de cinq à six pieds avec pointe triangulaire. Le cachalot blessé plonge à une vitesse si effarante que l'on doit arroser le cordage pour qu'il ne s'enflamme pas. Un combat incertain d'une dizaine d'heures vient de s'engager. S'il y a plusieurs victoires, il y a aussi autant de défaites. Parfois, le cachalot plus rusé plonge avant le lancé du harpon et disparaît dans les profondeurs abyssales de l'océan. Une autre fois, la corde devra être coupée après huit heures de lutte sur ordre du capitaine car le harpon n'a pas perforé le poumon du cétacé. Souvent on revient au port exténué et bredouille sous le regard des femmes inquiètes qui attendent de voir leur mari ou leurs fils toucher terre sains et saufs.

Le corps du cétacé est remorqué par la vedette à moteur jusqu'à l'usine Armacoes Baleeiras Reunidas Ltd. sur l'île de Pico. Armés de longue spatule tranchante, les bouchers de la mer dépècent de grandes lisières de lard acheminées au four pour retirer l'huile. Sous l'effet de la chaleur, le lard dans les chaudrons se transforme en huile. Le fondeur déverse ensuite l'huile dans de l'eau pour refroidir l'huile et la purifier : le poids spécifique de l'huile étant inférieur à celui de l'eau, elle surnage en surface tandis que les impuretés coulent au fond. Elle est ensuite coulée dans un tamis puis mise en barriques. D'autres ouvriers travaillent à désarticuler la mâchoire supérieure des baleines porteuses des fanons ou recueillent les dents en ivoire du cachalot.

La nuit tombe, le café s'anime. La chasse de la journée est décortiquée de long en large et chacun y va de ses commentaires. Une vapeur d'«aguardiente» parfume l'air. À huit heures, on discute ferme, à dix heures, on tombe comme des mouches sous l'effet cet insecticide liquide. Et c'est tant mieux, on ne peut pas vivre avec l'idée de la mort vingt-quatre heures par jour. Alors, il faut oublier le danger, oublier les cent vingt amis morts en chasse depuis le début. Oublier que demain ça recommencera… peut-être.

Pavillon du Canada

L'homme et les régions polaires, section du pavillon fortement climatisé, montre la découverte, l'exploration et la vie dans les régions polaires. On y présente un film dans une salle de cinéma dont les sièges sont placés au centre d'un plateau circulaire tournant, évoquant le lent mouvement des glaces polaires. Le chant de gorge diffusé dans la salle créée une atmosphère mystique de transcendance cosmique ; l'Univers est comme un poème qui crée

son propre langage verbi-voco-visuel selon la Tradition archaïque des peuples premiers. À la beauté matérielle des formes se juxtapose celle non moins mystérieuse et immatérielle du Souffle, du Verbe, de la Parole telle qu'exprimée par les chants de gorges inuits et autres mélopées chamanistes universelles à l'origine du «Au commencement était le Verbe» de la Bible.

Soudain j'aperçois ma mère Nancy, dans un film documentaire historique en anglais sur les us et coutumes de la société inuite. Nanukatiq son nom en inuktitut porte l'atigi, un long manteau ample et chaud avec capuchon bordé de longs poils de renard bleu arctique. Son seul ornement : un pendentif représentant un harfang des neiges en stéatite, pierre locale très prisée par les sculpteurs inuits. Ma mère, jeune fille était couturière. La couture est une activité très importante mieux, un repère pour les individus, la famille et la société. C'est le passage obligé de la jeune fille pour accéder au statut de femme. La première paire de bottes (kamiik) cousues par la jeune fille appelée dorénavant kammiuriuqtuq représente socialement la réussite de cette étape.

Jadis, les vêtements étaient confectionnés exclusivement à partir de matériaux fournis par la faune, principalement les peaux de caribous et de phoques. Les peaux de loups, de renards, d'ours polaires et même de chiens servaient surtout à l'ornementation. Les peaux de canards eider et le duvet étaient aussi utilisés lorsque le caribou se faisait rare. La confection vestimentaire doit honorer la réciprocité de l'échange homme/animal. Puisque l'animal s'est offert au chasseur, la couturière se doit donc d'utiliser les pièces de peau selon leurs dispositions originales. La peau des pattes servira aux bottes et les moufles, celle de la tête deviendra un capuchon, la fourrure du garrot et de l'échine couvrira les épaules et le dos, et celle de la croupe sera transformée en pantalon ; cet assemblage doit reproduire à sa manière la cosmogonie inuite et l'harmonie de l'univers. Du point de vue technique, ces vêtements répondaient aux exigences nordiques de protection thermique, d'imperméabilité et de durabilité. La couture est une activité très importante mieux, un repère pour les individus, la famille et la société. C'est le passage obligé de la jeune fille pour accéder au statut de femme. La première paire de bottes (kamiik) cousues par la jeune fille appelée dorénavant kammiuriuqtuq représente socialement

la réussite de cette étape

Nanukatiq, ma mère n'a jamais eu besoin de Dieu, d'ailleurs les Inuits en général ne le nomment pas comme nous mais plutôt le décrive comme une présence : le grand Esprit. Le monde est cathédral et tous les êtres vivants, humains, animaux, plantes et même toute matière "inerte" - montagnes sacrées - sont porteurs d'âmes. D'inspiration chamaniste, la cosmologie amérindienne et inuite, elles aussi, conçoivent la présence de l'Esprit (Isuma) dans toutes les formes naturelles et au-delà de toute forme. Dans le monde autochtone, il n'y a pas de place pour le profane. La vie toute entière est sacrée et ceci explique sans nul doute qu'aucun terme précis ne traduise l'idée de religion comme nous la connaissons. Ce ne sont pas des théologiens qui étudient le divin car ils sont le divin, en sont partie intégrante. Les Inuits vouaient le plus grand respect au monde vivant (nuna). Comme tous les chasseurs autochtones, ils croient que le fait même de chasser et de tuer pour se nourrir s'inscrit dans le cadre d'un puissant rituel religieux. «Le plus grand danger de la vie, disait un Inuk de Igluit, c'est que la nourriture des hommes, est toute entière faite d'âmes. Tous les animaux que nous tuons et mangeons ont des âmes qui ne périssent pas avec le corps et qu'il faut apaiser afin qu'elles ne se vengent pas de ce que nous avons pris leurs corps». C'est pourquoi, un morceau de foie de morse ou béluga est toujours rejeté à la mer, que l'on donne à boire de l'eau fraîche au phoque mort ou que les plumes d'oiseaux sont plantées dans la neige ou le sol.

Cette forme de spiritualité appelée aussi «polysynthétisme» implique que n'importe quelle créature, comme point de départ, peut atteindre le Grand Esprit puisque toute chose est Sa manifestation mystérieuse. La notion de respect est d'ailleurs primordiale dans la culture inuite car pour les Inuits, un manque de respect envers un animal ou un humain peut mener à des difficultés lors des prochaines chasses. Le terme qikkutik correspond d'ailleurs à la honte ou au regret qu'une personne peut ressentir si elle a manqué de respect envers un animal. Les animaux ont cessé de parler aux hommes suite à des maladresses de chasseurs irrespectueux envers les rites ou de femmes qui n'ont pas maintenu la bonne distance avec le monde animal créant ainsi des monstres, des nains, des géants, des mutants : les tupilaks. Pour eux, leur plus grande peur vient de la certitude que le non-respectt des règles de la nature entraîne la disparition des êtres humains ou leur retour au stade animale.
Comme pour la plupart des autres sociétés autochtones, ils considéraient le fait de vivre en harmonie avec la nature étaient leur «art» suprême. Ce mystère confère aux formes naturelles une signification mystique qui associe ordre et harmonie à la beauté qu'elle engendre mais signifie aussi qu'un redoutable monde spirituel côtoie la vie humaine duquel on se protège par la création d'amulettes protectrices. C'est pourquoi les Inuits de la préhistoire n'ont jamais eu de mot pour désigner l'art parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Toute l'harmonie du cosmos, de la terre incluant tout le vivant s'inscrit dans le cercle forme parfaite génératrice de vie. Ainsi les tentes, les iglous, les foyers sont ovés comme l'œuf fécond. Les sages, réunis pour prendre des décisions importantes, s'assoient en cercle. En cercle, tous sont égaux alors ne peuvent éclore que la sagesse, la vérité, la justice, philosophie très bien articulée par le terme miyupimaatisiium : «être bien dans sa vie».

C'est ainsi qu'elle me révéla que c'est elle qui me transmit par l'allaitement son « atiq » et le don des langues car le temps n'est pas si loin où les hommes et les animaux se parlaient. L'alliance entre les hommes et les animaux, les plantes, l'air et l'eau était évidente pour tous. Assertion encore plus troublante lorsque j'ai appris que Nanukatiq veut dire l'âme de l'ours blanc polaire : Nanuk le maître incontesté des mers et des terres arctiques et encore plus surprenant : Nanuk est gaucher, en particulier lorsqu'il donne un coup de griffes à un phoque; gaucher comme moi et ma mère. La théorie de l'âme inuite et de la réincarnation peut se résumer ainsi : chaque personne possède, de son vivant, une âme-double (tarniq), image miniature de la personne, encapsulée dans une bulle d'air (pudlaq) et logée du côté de l'aine ; elle possède aussi une âme/nom (atiq),

principe psychique hérité d'un esprit qui comprend la somme des expériences et des capacités accumulées par tous ceux qui auparavant ont porté ce nom.

Dans la jeune vingtaine Nanukatiq devint une shaman et sage-femme convoitée portant ombrage au shaman masculin établi depuis plusieurs générations. Pour se venger ce dernier propagea la rumeur que ma mère avait des relations sexuelles avec un chien husky donc qu'elle n'était plus protégée par l'esprit puissant de Nanuk. Mal lui en pris car ma mère disparut ainsi du village pendant quelques mois pour revenir transformer en homme cheveux courts et fumant la pipe. Chez les Inuits, le travestissement n'a rien à voir avec l'orientation sexuelle et sûrement rien à voir avec l'homosexualité. Il s'agissait d'une technique de protection contre les mauvais esprits pour que les mauvais augures ne le reconnaissent plus. Impensable donc de se moquer d'un travesti d'autant plus qu'il est sous la protection d'un esprit cosmique appelée « le maître de l'atmosphère » encore plus puissant que l'esprit terrestre de Nanuk. Furieux le shaman convoqua une réunion des chefs de clan, tous des hommes qui décidèrent de bannir ma mère du village sous prétexte qu'elle était stérile et constituait un poids, un fardeau pour la communauté en manque de chasseurs pour subvenir aux besoins de tous. Ma mère se sacrifia pour assurer la survie de sa future descendance et quitta le Nunavik pour le Sud et s'installa à Montréal sous le nom de Nancy Nanukatiq et rencontra mon père.
Pavillon de l'Islande

C'est devant la relique d'un drakkar que je fus convaincu que les premiers européens à fouler le sol des Amériques furent les vikings et non les Espagnols. Christophe Colomb n'a pas découvert l'Amérique, c'est plutôt Leif Eriksson,

VIKINGS (les)
L'information disponible sur les sagas islandaises, plus particulièrement la saga des Groenlandais, conjuguée aux recherches archéologiques, laisse entendre que pendant une courte période à compter du début du 11e siècle, les Vikings (dans le cas présent, des explorateurs norois du Groenland) effectuèrent des visites sporadiques dans le détroit d'Hudson et la baie d'Ungava. Les légendes esquimaudes racontent quant à elles, la présence des Tunnits, tribu d'hommes gigantesques qui chassait et pêchait à la Terre de Baffin et au Labrador. Tout laisse croire que ces êtres

surnaturels étaient des Vikings venus d'Islande. Un des plus intéressants travaux géographiques qui ait vu le jour au sujet des découvertes des Scandinaves en Amériques est bien celui de M.P. Stensby, professeur de géographie à l'Université de Copenhague, travail publié en 1918. C'est poursuivant les baleines que les Vikings furent les premiers Européens à découvrir l'Amérique. Voici la route suivie par l'expédition viking partie du sud du Groenland et dirigée par Thornfin Karlsefui en l'an 1000, telle qu'interprétée par M. Stensby. Elle aurait tout d'abord remonté à une grande distance la côte occidentale du Groenland puis elle aurait côtoyé le Labrador jusqu'au détroit de Belle-Isle (région appelée Helluland) où elle serait entrée dans le Golfe Saint-Laurent en longeant la Côte-Nord (appelée Furdustrand) jusqu'à la Pointe-aux-Vaches près de

Tadoussac que Karlsefui désigna sous le nom de Kjalarnes. De cet endroit, il remonta le fleuve Saint-Laurent (appelé Straumfjord) et atteignit et hiverna à l'île-aux-Lièvres (appelée Straumey). En continuant de remonter le Straumfjord, l'expédition viking aurait enfin atteint Montmagny (appelé Hop désignant le petit bassin à l'embouchure de la Rivière-du-Sud). D'après Stensby, le fameux pays de Vinland (le plus occidental des pays découverts par les Vikings) ne serait nul autre que la région sud du fleuve, aux environs de Montmagny.

Cependant, selon les données historiquement reconnues, les Vikings (Norois) sont partis de Scandinavie au IXe siècle vers L'Islande et le Groenland et ont par la suite poursuivi leurs explorations vers l'Ouest pour atteindre la côte du Labrador et l'Île de Terre-Neuve. Pour l'instant et jusqu'à preuve du contraire, le Helluland serait la Terre de Baffin (voir PAMIUQ) et le Markland, le Labrador. La Terre de Baffin fournissait l'oiseau le plus prisé pour la fauconnerie, c'est à dire le faucon blanc tandis que le Labrador fournissait le bois dont ils avaient besoin. Vinland serait situé à l'Anse-aux-Meadows (Terre-Neuve) où Leif Eriksson, fils du célèbre Eric le Rouge, aurait fondé une petite colonie de commerce appelée Leifsbudir. Son fils, le premier Viking né en Amérique, s'appelait Snorri. Les Vikings de l'Anse-aux-Meadows seraient ainsi les premiers européens à fouler le sol de l'Amérique et à établir des contacts avec les Amérindiens et les Inuit. Les légendes scandinaves, appelées «saga», font en effet mention d'individus nommés «Skraelings» qu'on associe généralement aux Autochtones du Nouveau-Monde. L'hostilité des Inuit envers les Vikings poussèrent ces derniers à abandonner leur essai de colonisation à Vinland.

Pavillon de l'Italie

Le pavillon de l'Italie profita de la thématique « Terre des hommes » pour présenter un panorama de la situation environnementale et écologique de notre planète d'autant plus qu'en 1967, un groupe de chercheurs appelé le Club de Rome a demandé au MIT remettre d'ici trois ans un rapport s'appuyant sur un modèle mathématique du monde sur la situation envirnnementale du monde car il craint que le système planétaire va s'effondrer sous la pression de la croissance démographique et industrielle, à moins que l'humanité ne décide délibérément de stabiliser sa population et sa production.

Car déjà en 1967, le débat fait rage. Dès l'entrée du pavillon, ce texte amérindien en caractère géant dresse la table :

« Ce qui atteint la terre, atteint aussi les Fils de la terre.(...) Si les êtres humains crachent sur la terre, ils se crachent dessus. (...) Tout ce qui arrive aux animaux arrivera aussi à l'être humain, très bientôt.(...) L'homme blanc, qui a provisoirement le pouvoir, croit déjà qu'il est Dieu - à qui la terre appartient. (...) Continuez à salir votre lit, et une nuit, vous étoufferez dans vos déchets. (...) Car cela, nous le savons - notre Dieu est le même dieu. Cette terre est sacrée pour lui. Même l'homme blanc n'échappera pas à ce destin commun. (Extrait du discourt du chef Seattle tenu en 1856, cité dans The Washington Historical Quartery 22, no 4, octobre 1932.)
Ensuite les deux camps qui s'affrontent annoncent leur couleurs. À droite, des textes et tableaux graphiques contre la croissance démographique, qui apparaît comme une menace pour les ressources naturelles. La thématique de la nocivité de la croissance démographique est portée à son climax par le biologiste Paul Ehrlich, qui affirme que dans l'intérêt de l'humanité dans sa globalité, il vaut mieux laisser une partie de l'humanité mourir de faim afin que la population globale ne dépasse pas un niveau critique .

À gauche, Barry Commoner, un scientifique engagé de longue date contre le nucléaire civil et militaire, qui affirme la nécessité d'une appropriation citoyenne des sciences et des techniques, et rejette la thèse d'Ehrlich. Selon lui, la dégradation environnementale est à attribuer à la transformation radicale des processus de production agricole et industrielle depuis la Seconde Guerre mondiale : mécanisation accrue, pesticides, chimie de synthèse… En bref, ce n'est pas la population qui est en cause, mais une nouvelle

technologie, aux effets dévastateurs et incontrôlés.

Si l'oligarchie financière ne nous tue pas par la guerre, elle voudra nous condamner à l'extinction par l'écologisme. Je parle évidemment de cette écologie malthusienne promue par l'oligarchie, qui refuse l'hospitalité à plus d'êtres humains sous prétexte que les ressources sont limitées. En même temps, je conçois qu'il y a de quoi paniquer : même si l'on échappe à la guerre mondiale, comment contrecarrer l'épuisement des ressources (pétrole, gaz, eau, minerais) qui mènera fatalement... à la guerre ? Certains répondront : « Sobriété, décroissance, arrêt du nucléaire ! » Et on peut les comprendre. C'est une réaction « normale » de vouloir détruire un système de consommation futile, dopé au financier. Mais le futur n'appartient pas aux gens « normaux ».

Tandis que la croissance creuse les inégalités, la décroissance oblige à prendre à bras le corps ces inégalités, et à travailler à les réduire maintenant, plutôt que de faire miroiter aux pauvres les miettes d'une croissance future. « Consommer moins, répartir mieux », tel pourrait donc être, sur cette base, le leitmotiv du projet décroissant.

Quoi qu'il en soit dans les deux cas de figure nous sommes en face d'une catastrophe environnementale et sociale annoncée delaquelle ressort ce questionnement primordial : dans quel monde voulons-nous vivre ?

Une tentative de réponse prometteuse vient du grand mathématicien Ernst Zermelo qui formula, en 1904, un théorème considéré comme le couronnement des mathématiques modernes et de toute la théorie des ensembles : **"Tout ensemble peut être bien ordonné"**

"Ce que Zermelo a démontré c'est que tout ensemble quel qu'il soit possède une relation de choix permettant de bien ordonner la totalité des éléments de l'ensemble. C'est un résultat d'une grande portée, car il s'applique à tous les ensembles…et donc à l'ensemble de tous les possibles, c'est à dire à l' tre aussi bien que l'Univers".

Ainsi notre corps possède la relation de choix permettant d'être ordonné aux grandes de lois de l'univers mais possède aussi un choix de relations qui peut le désordonner. L'incompréhension des grandes lois de l'Univers, de la vie et de la nature n'a d'égal que la méconnaissance de notre planète, de son écosystème, finalement de notre propre corps. La pollution, entre autre, devient l'expression d'un mauvais choix de la liberté empêchant de bien ordonner la totalité des éléments de l'ensemble. Nous voyons bien que l'Occident, principalement, et maintenant l'Orient ont adopté une relation de choix qui condamne le corps et l'écologie de la planète à leur dégénérescence biologique au profit de l'artificiel.

Pavillon de la Jeunesse

Les années 1970 voient poindre «l'art charnel» dit Body Art où le corps devient matériau, support ou carrément oeuvre d'art lui-même.

«La mise en corps de l'art comme acte développe une analyse par un engagement personnel immédiat des fonctionnements sociaux, culturels ou politiques. Le body art est une critique par corps des conditions d'existence. Les performances sont un discours sur le monde. (...) Improvisées ou longuement concertées à travers un exercice physique ou symbolique sur soi, elles ébranlent la sécurité du spectateur. Elles interrogent avec force l'identité sexuelle, les limites corporelles, la résistance physique, les représentations du masculin et du féminin, la sexualité, la miction ou l'excrétion, la douleur, la mort, la relation aux objets, l'espace, la mise en danger de soi, etc. Le corps est le lieu rayonnant où est questionné le monde. L'intention n'est plus l'affirmation de beau mais la provocation de la chair, le retournement du corps, l'imposition du dégoût ou de l'horreur, le jaillissement spectaculaire du refoulé. Le corps entre en scène dans sa matérialité et de manière parfois radicale. La mise en scène des matières organiques (sang, urine, excréments, vomi, etc.) dessine une dramaturgie qui ne laisse pas indemne les spectateurs et où l'artiste paie de sa personne pour dire

par corps son refus des limites imposées à l'art ou à la vie quotidienne. (...) La performance est un miroir critique de nos comportements et de nos aveuglements intellectuels, elle amène à considérer autrement un rapport conventionnel au mande. Le body art est une insurrection du sens contre les représentations aseptisées du corps dans le monde contemporain des images et de la marchandise. Il dit le refus de l'hypocrisie d'un discours de libération, de bien-être, tenu par les médias ou la publicité, mais démenti en permanence par les conditions réelles d'existence. Il résonne comme un coup de poing sur la table des connivences sociales, comme un refus de cautionner plus longtemps le conte de fées. (...) Les performances du body art renouent pour une part avec la tradition ancienne de la catharsis.(purification) »

Ces pratiques artistiques telles que décrites nous renvoient de prime abord aux rituels chamaniques des peuples primitifs de la préhistoire et de l'Antiquité. Cette tendance de l'art «à sortir de soi» en vidant le corps de ses matériaux organiques peut-être signe de Rédemption vers la résurgence d'une identité oubliée, primitive mais peut aussi être le prétexte d'un asservissement du corps/nature à la raison pratique, utilitaire, politique, économique sous laquelle se déguise le principe de domination et ses dérives techno-totalitaires. Comme les rituels primitifs, chamaniques, ces performances aspirent sûrement à une certaine Rédemption. En fait, le performeur est l'artiste qui se rapproche le plus de l'idée que l'on se fait du chaman archaïque. Ce dernier, en plus d'être conteur, poète, danseur, acrobate, prestidigitateur, jongleur était aussi un conseiller spirituel, un guérisseur, un devin. En somme le chaman primitif était à la fois artiste, thaumaturge, magicien et sorcier. C'était l'époque où la magie n'était pas considérée comme un ensemble de trucs et d'illusions, mais bien comme une manière d'aborder le monde.

Sauf que les rituels anciens étaient de nature collective, il n'y avait pas de spectateurs mais que des participants. Initiée par le chaman, la cérémonie se terminait généralement par des danses- transes menant à une sorte de libération. Rédemption collective de la tribu. Le rituel chamanique était dialogue avec les dieux où était célébrée l'accession de l'homme à la culture et son refus d'être simple produit de la nature. Tout autre est la révolte de l'artiste du body art, celle-ci exprimant au contraire la révolte de l'homme contre sa culture en accomplissant des gestes, des actes qui manifestent leur profond désaccord, leur profond malaise envers leur société. Plus encore c'est toute la nature/corps qui est ici rejetée; la chair hurle sa future putréfaction dans des convulsions mortifères et les spectateurs tels des vautours ou des hyènes prédatrices attendent avec délectation les déjections corporelles, spermatiques, excrémentielles, et les plaies saignantes comme autant de stigmates rédempteurs. Par ce rituel narcissique et égocentrique, l'artiste célèbre sa libération par la mutilation de ce corps/pourriture mis à vif, la peau suintant sa finitude dans sa crucifixion hideuse. L'art devient représentation de la déchéance humaine et de la philosophie du malheur intrinsèque à notre espèce.

«Tu n'es que poussière et retourneras en poussière.»

Nous assistons à une véritable kénose du corps comme le corps du Christ qui se vide de sa substance (kénosis), idem pour la nature.

«Mais le sang des origines, intact dans la viande des êtres, coule encore en l'artiste qui balaie les sanglantes surfaces et arrache les peaux mortes. (...) L'artiste réinvente à ses dépens une source pré-verbale, chaotique et vicieuse de vide. Miroir de la plus lointaine altérité. L'envers le plus profond du corps-univers : la peau la plus lointaine, voilà les vraies surfaces de l'art, les vrais miroirs du divin. C'est cela que montre l'artiste, le documentaire insensé, la scandaleuse cartographie des noces tragiques de l'être et du chaos, où la chair encore informe naît des prémices de la vie. C'est-à-dire le divin en acte et qui passe à l'acte. À l'extrême des corps souffrants, le Christ fait l'horizon et le divin recueille le sang de tous les disparus.» (Christian Noorbergen, Artenslon, no 14, p.7, 2003)

Cette kénose profane du corps souffrant trouve sa consécration dans

l'oeuvre de Orlan, artiste de performance chirurgicale, où les chirurgiens doivent opérer de manière à reconstruire sur le visage de l'artiste un portrait-robot digitalisé composé du front de la *Joconde,* les yeux de la *Psycbée* de Gerome, le nez de la déesse *Diane* de l'École de Fontainebleau, la bouche de *L' Europe* de Boucher et le menton de la *Vénus* de Botticelli; en somme une sorte de work-in-progress d'art charnel destinée à transformer un visage banal en un collage de traits célèbres.

Avec Orlan, la laideur, la monstruosité devient le canon postmoderne de la beauté qui consiste à combattre tout ce qui est naturel où l'idéal est devenu totalement contre-nature; ce dernier remplaçant la contre-culture des années 1950-1970. *De la contre- culture à la contre-nature,* beau titre de livre n'est-ce pas ?

Dans toutes les sphères de l'activité humaine, nous assistons à une mise en place graduelle d'une philosophie contre-naturelle qui veut nous "libérer" de la finitude humaine et de la terrible faillite de l'homme dans son environnement matériel. L'artiste moderne découvre avec effroi non pas qu'il soit mortel mais qu'il est déjà mourant, en train de mourir. Et cette angoisse lui impose l'urgence de s'inventer soi-même, à devenir créateur non pas de son identité mais de son simulacre sauf que s'inventer soi- même n'est pas une sinécure et ne peut s'étendre au-delà de soi- même. L'art devient ainsi éminemment égocentrique.

Car les performances modernes sont spectacles où seul l'artiste est sauvé par une métamorphose personnelle de son corps, sorte de Rédemption égoïste, narcissique, du «sacré à usage personnel». Le corps lacéré, flagellé, la chair incisée de l'artiste performeur, sorte de «remake» de la passion du Christ, n'a pas cependant valeur de Rédemption universelle associée au sacrifice de Jésus. Puisque l'art ne peut sauver le monde au moins peut-il servir à sauver l'artiste. Car, on entre dorénavant en art comme on entre en prêtrise pour accomplir le sacerdoce de notre salut par notre sacrifice dans une «esthétique de l'Incarnation où le corps loin d'être idéalisé, héroïsé ou ramené à une perfection plastique, est montré dans sa vérité nue, sa pauvreté, sa corruptibilité, mais aussi se trouve par là même objet de compassion, du fait de sa vulnérabilité.»

Comme Dürer, l'artiste met en scène sa propre déité, le voici promu messie et entame son chemin de croix vers les églises-musées, les chapelles-galeries pour y célébrer la messe païenne et qui veut vraiment y comprendre quelque chose n'a qu'à demander audience auprès des prêtres exégètes que sont les historiens d'art. Depuis Malevitch, l'art sacré de la représentation s'est éteint mais le sacré lui demeure toujours et «l'artiste n'a plus, en guise de sacré, que lui-même ». Sorte d'autophagie christique (hostie/vin-corps/sang du Christ), où l'artiste se donne en communion comme Michel Journiac en offrant à l'assistance de manger du boudin fait de son propre sang. Retour aux pratiques cannibales du Paléolithique.

Si bien que l'art actuel met souvent en scène des scénarios qui datent souvent de plusieurs millénaires, voire de la préhistoire. La singularité de l'artiste moderne, souvent inculte, est la plupart du temps méconnaissance de l'histoire.

«Méconnaître son passé, c'est se condamner à le revivre.» (Toynbee)

À preuve cette cérémonie gnostique, que l'on peut comparer à bien des performances modernes, telle que pratiquée aux premiers siècles du christianisme, rapportée par l'évêque d'Épiphane et citée par J. Lacarrière, dans son livre *Les gnostiques :*

«Les hommes et les femmes s'accouplent après avoir banqueté mais au moment d'éjaculer, les hommes se retirent du corps de leur partenaire. L'homme et la femme recueillent dans leur main le sperme, s'avancent les yeux au ciel et leur ignominie dans les mains, l'offrent au Père en disant : "nous t'offrons ce don, le corps du Christ". Puis ils le mangent et communient à leur propre sperme en disant : "Voici le corps du Christ, voici la Pâque pour laquelle

souffre nos corps, pour laquelle ils confessent la passion du Christ". Ils font exactement de même avec les menstrues de la femme. Ils recueillent le sang de son impureté et y communient de la même manière en disant : "Voici le sang du Christ". Lorsque l'un d'eux a, par erreur, laissé sa semence pénétrer trop avant et que la femme tombe enceinte (...), ils extirpent l'embryon dès qu'ils peuvent le saisir avec les doigts, prennent cet avorton, le pilent dans une sorte de mortier, y mélangent du miel, du poivre et différents condiments ainsi que des huiles parfumés pour conjurer le dégoût, puis ils se réunissent, véritable communauté de porcs et de chiens, et chacun communie de ces doigts avec cette pâtée d'avorton».

Aparté : L'accusation des Romains voulant que les chrétiens mangent les petits enfants vient de cette cérémonie gnostique de foetophagie.

Mais narcissisme aidant, ces scénarios modernes, postmodernes ou ultramodernes, que sais-je encore, deviennent expression du «me-myself-and-l» où l'artiste comme le voyageur du XXIe siècle devient une mise en scène de soi dans le monde : Moi devant le Sphinx, Moi devant la tour Eiffel, Moi à Place Saint-Pierre, Moi devant le Taj Mahal, Moi au Sahara, Moi chez les Innus de la Minganie au Canada, etc. Et si l'artiste devient possédé en cours de performance liturgique, dites-vous bien qu'il n'est possédé que de lui-même, de son moi subliminal car l'artiste aussi est homme-dieu, la preuve :

«si vous n'y comprenez rien c'est signe de sa grandeur et de votre petitesse. Les mystères donnent toujours raison à Dieu contre la raison. (...) Convaincu lui-même de sa propre sublimité, il ne comprend pas qu'on puisse ne pas l'admirer; c'est donc qu'on ne l'a pas compris; mais si on ne le comprend pas : c'est preuve encore de sa sublimité.» (André Comte-Sponville, Traité du désespoir et de la béatitude, p. 322,1984)

Pavillon du Québec
Résolument moderne, tant dans son architecture que dans son exposition, le pavillon reçoit essentiellement des critiques positives. Le New York Times le qualifie notamment de révélation, saluant son architecture audacieuse, la pertinence de son exposition et l'utilisation habile de jeux de lumières et de sons électroniques.

Le centre de la salle est consacré à l'élan. On peut y lire en introduction : « L'élan, c'est celui d'un peuple qui, en dépit de tous les obstacles, désire conserver son patrimoine, son identité et s'affirmer comme une nation véritable en terre d'Amérique, soit une nation en pleine métamorphose. » Alors que le patrimoine met essentiellement en scène l'héritage français, les arts traditionnels et la vie quotidienne en Nouvelle-France, la métamorphose vise à illustrer la société québécoise contemporaine. Sont alors présentés les différentes vagues d'immigration, l'essor économique, le développement scientifique, la vie politique et le rayonnement culturel. L'élan se termine par une anticipation de l'avenir du Québec intitulée Québec, An 2000, dans laquelle on trouve différents montages graphiques illustrant le développement économique et démographique à venir, une carte du réseau routier projeté, une photographie d'enfants, ainsi qu'un court film éponyme.

"L'artiste c'est un chien sans collier." (Robert Roussil)

La revendication nationale a toujours porté le flambeau des espérances révolutionnaires dont le leitmotiv, entre autres, tel que revendiqué par la revue *Parti pris*, prône rien de moins que "la création de l'homme québécois."

Le monde des années 1960-1970 est traversé par des mouvements révolutionnaires régionaux sur la lancée de la révolution cubaine de 1959 : en 1960 seulement, 17 nations d'Afrique accèdent à l'indépendance nationale suivie de l'indépendance de l'Algérie en 1962, l'ETA (Euskadi Ta Askatasuna, Pays basque et Liberté) et l'IRA (Armée républicaine irlandaise), l'OLP (Organisation de

Libération de la Palestine) le FNL (Front national de libération du Vietnam), autant de mouvements révolutionnaires et de libération en marche alimentés par des écrits comme les *Damnés de la Terre* de Frantz Fanon, *Le Portrait du colonisé* d'Albert Memmi ou *Dépossession du monde* de Jacques Bergue. Tous auront une influence considérable sur les idéologues du Front de Libération du Québec dont, bien sûr, le célèbre *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières. Le même Pierre Vallières qui rejoindra un ordre monastique à la fin de sa vie.

Une fois le passé assumé, faisons place à l'avenir. L'exposition universelle de Montréal en 1967 joue un rôle immense dans l'éducation et l'appropriation par la société québécoise des grands enjeux internationaux, des nouvelles technologies mais aussi prend conscience des grands conflits mondiaux, des coups d'État, des mouvements de libération nationale.

La communauté artistique du Québec se déchira encore plus entre les pro-marxistes, les pro-felquistes, les pro-technologies et les démystificateurs réalistes. Deux grands courants idéologiques séparent alors les protagonistes ; le courant «Art et Société» des artistes hérétiques révolutionnaires de la justice sociale, ceux de *Poèmes et chansons de la Résistance* et le courant «Art et vie», celui des prophètes/poètes hallucinés, des artistes-scientistes-architectes de la grande transformation de l'homme par les nouvelles technologies; ceux pour qui «l'indépendance en elle-même n'est pas une victoire révolutionnaire» puisque la «vraie» révolution est ailleurs, «infragalactique».

Déjà en 1965, des artistes en avaient eu l'intuition. Automation, sophistication, ingénierie, planification, un vent d'optimisme envers les nouvelles technologies survole la province. Usine de montage GM à Ste-Thérèse, Bombardier à Valcourt, barrage hydroélectrique sur la Manicouagan, ligne de haute tension, pylônes de transport, une nouvelle «race de monde» s'empare autant des objets courants du quotidien que de la transformation irréversible du paysage québécois : les architectes-designers. Science et technologie amèneront également leur lot d'expérimentations artistiques. Des collectifs d'artistes, d'architectes, de techniciens se forment afin de réaliser via l'art cinétique : la fusion entre l'art et la technologie pour une meilleure intégration de l'art et de la vie. Résultant de l'utilisation de procédés techniques industriels et l'emploi de tout un appareillage électronique, l'art cinétique se révèle un art «froid» de machine automate, de logique pure inaccessible.

Trop hermétique, l'art «songé» des artistes-ingénieurs doit laisser sa place à la poésie performative, l'art/fusion vraiment de notre époque offrant des possibilités de création infinie. Bien sûr l'humour libérateur sera de la fête. Les nouvelles techniques de la culture de masse associée à l'art populaire favorisèrent l'éclosion de pratiques artistiques plus ludiques et plus démocratiques. Expo 67 fut en ce sens un véritable laboratoire où bouillonnaient les idées les plus "saugrenues." L'apparition du sous-marin jaune du groupe Fusion des arts au Pavillon de la jeunesse provoqua un scandale imprévu lorsque quatre religieuses outragées se mirent à saccager, le jour de son lancement officiel, le premier sous-marin atomique de la Force de frappe du Québec. Des religieuses scandalisées n'avaient pas remarqué que le sous-marin atomique québécois qui représente "aux dires de plusieurs connaisseurs en la matière, une innovation spectaculaire dans le domaine des forces aéronavales en puissance de l'État du Québec", était exposé dans le cadre de la Semaine de l'humour.

La peinture ne doit plus être considérée du point de vue découverte de l'auteur par l'oeuvre, l'auteur peintre du XXe siècle étant devenu trop intimement lié à son oeuvre pour l'en dissocier. De même, je crois, en recherche verbale avec Claude Péloquin qui nous lance un genre de poésie, envolées apparemment sans aucune suite mais qui comportent chacune en elles-mêmes une recherche de sonorité et un sens profond. "Aime parce que je partir" dit-il. C'est l'envolée vers l'infiniment grand, la place prise dans une galaxie inconnue mais existant réellement pour le poète.

«Chapeau Lemoyne ! qui en lançant avec tout son corps sa peinture sur les surfaces avoisinantes provoque en effet une galaxie, constellation; incessante poursuite entre météorites, étoiles lumineuses et planètes. (...) Et, Jean Sauvageau par une recherche de sons nous facilite la transposition dans cet univers terrestre et cosmique parce que le monde exprimé ressemble si peu à celui auquel nous sommes habitués. Cette découverte d'une galaxie entière se fait non seulement pas à pas, mais brusquement comme si ces explorateurs d'un nouveau monde voulaient, enthousiasmés, nous faire découvrir entièrement sa réalité, nous y projeter. Vers la fin du spectacle, une particularité intéressante et vraiment bien réussie : la projection biologique. Une masse de liquide noir se tord, se bouscule, se scinde, produit des formes parfois grotesques, parfois impressionnantes et étranges, incessante motion de ce qui nous semble un protoplasme agité par je ne sais quelles convulsions internes...» (Jean Lepage)

Nous sommes à Montréal en 1967. Au pavillon de l'expo universelle le Québec nous convia à une performance d'inspiration futuriste. Les membres du Zirmate sont des scientifiques apportant la bonne parole futuriste et proposent des «événements infragalactiques» où le poète et le savant devront ne plus faire qu'un seul homme. La machine et la technique étant devenues, à leurs yeux, le corps et le mouvement même du rêve et du délire.» Le refus global de Borduas mute en Refus total.

« L'homme est seul responsable de son salut, le laboratoire est le lieu par excellence des révélations à venir. Et l'homme est son seul corps-laboratoire. »

Alliant la drogue aux recherches en psychologie des profondeurs aux développements scientifiques, à la recherche spatiale et à la technologie microbienne, le happening Zirmate se veut en diapason avec son public halluciné qui demande rien de moins que de vivre une expérience polysensorielle «aux limites du réel.» Ces spectacles «Twight Light Zone», dans des décors sombres rappelant la caverne archaïque, réveillent en nous l'Australopithèque en manque de magie chamanique. En adoptant l'orientation performative, l'artiste en spectacle (animateur culturel) se sent investi d'une mission salvatrice qui correspond parfaitement à l'idéologie communautaire de l'époque. On sent déjà la montée en puissance du désir intime de l'artiste d'accéder à la «prêtrise» par le discours magico-religieux propre à tous les simulacres. Car, même si on s'attaque, dans la forme, aux institutions cléricales, on n'efface pas si facilement, au fin fond de l'être, près de 8 000 ans d'enseignement religieux et plus de 800 000 ans minimum de rituels chamaniques.

«Soudain le décor n'est plus le même. L'ambiance est électrique. Les grands prêtres ont revêtu des chiennes blanches. L'éclairage est ultra-violet. Les membres du Zirmate sont des scientifiques apportant la bonne parole futuriste et proposent des «événements infragalactiques.» (Québec Underground, tome II, p. 119)

Nous nous donnons comme tâche précise d'élaborer une critique démystificatrice des idéologies et des structures aliénantes de notre société; de jeter les bases d'une pensée

révolutionnaire qui préside à l'instauration de conditions d'existence plus favorables à l'épanouissement de l'homme québécois.» Ce plaidoyer en faveur d'une élite de savants, d'artistes et d'industriels qui va prendre en main le destin des hommes pour assurer le bonheur de toutes les classes de la société. C'est la religion du progrès et du rôle missionnaire de la science où des initiés (encore !) sont appelés à libérer l'homme de la barbarie et des superstitions.

«Comme l'artiste est supposément par principe surdoué, il deviendra donc un surhomme, ayant des pouvoirs étonnants et pouvant se servir des plus hautes techniques. Il deviendra nécessaire. Tout s'industrialise, il aura sa fonction dans la société, un fonctionnalisme spirituel.»

Nous y voilà ! François Dallegret, le designer futuriste, auteur des Ballomatics, des Abstratomics, concepteur de Astronef 732 et de Mimosonic, enfant chéri des musées en mal d'expériences futuristes, a décidé dorénavant de signer ses oeuvres de l'acronyme GOD. Vous remarquerez la «métamorphose de l'âme» entre la citation ci-dessus qui date de 1967 comparée à celle ci-dessous de 1973.

«L'artiste doué d'un talent inné, ne s'attachera plus à un objet matériel, tel la peinture ou sculpture pour transmettre son message. Ce serait plutôt l'inverse; le message serait émis par des ondes électriques envoyées par l'artiste à travers un autre humain ou une mécanique conçue pour cet usage. (...) L'artiste serait un sur-être transmettant des messages naturels et surnaturels.»

«Le futur, c'est comme un trou noir, c'est troublant»

Il reviendra au poète du groupe de théoriser le projet zirmatien : « le laboratoire est le lieu par excellence des révélations à venir. Selon Péloquin (qui a dédié son manifeste *INFRA* à la NASA), le poète et le savant devront ne plus faire qu'un seul homme. La machine et la technique sont devenues, à leurs yeux, le corps et le mouvement même du rêve et du délire.»

Cette réconciliation de l'homme et la machine propulse l'artiste dans l'univers futuriste où il entreprend « le voyage poétique (...) dans la glorification du bel acier de machines infiniment profondes et de cités fonctionnelles.» (Péloquin)

«Par ailleurs, les textes de Péloquin présentent des affinités évidentes avec les manifestes futuristes. L'exaltation de la vie moderne, de la technologie et de la vitesse rappelle les prises de positions esthétiques de Marinetti...»

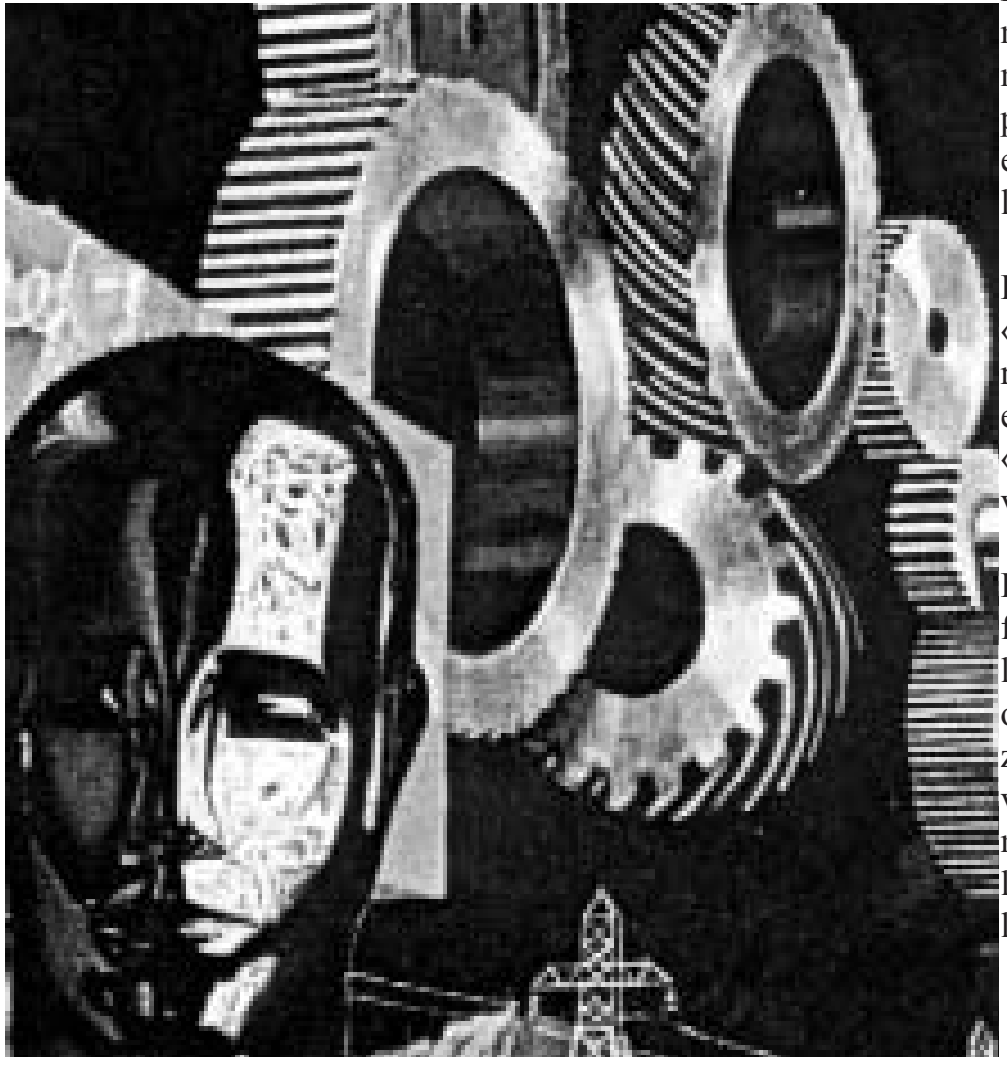
Comme pour Marinetti qui liquide, avec le futurisme italien, l'héritage du XIXe siècle, Péloquin lui, s'attaque au XXe et fait table rase du passé. Il enrichit le refus global de la notion de refus total. L'homme est seul responsable de son salut, l'homme est son seul corps-laboratoire :

«INFRA exige l'expérimentation à tout pris sur tout ce qui est et sur tout ce qui n'est pas tout à fait encore; il exige un règne de la recherche. (...) « le XXe siècle a besoin de chercheurs à l'intérieur de la poésie, de la peinture et de la sculpture» et surtout que «le XXe n'a rien à faire des romantiques, des grammairiens, des poètes poétiques, des artistes en amour, des malheureux du roman, des égarés et des poètes-des-peintres-des-sculpteurs-un-point-c'est-tout. (...) il n'y a plus d'artistes, il y a des techniciens à l'intérieur de la poésie, de la peinture et de la sculpture.»

Finalement, le poète-infra se doit de liquider toujours plus les embûches sur son chemin. À ceux qui lui opposent la «vocation sociale de l'art» et le «destin national du Québec» comme le poète Gaston Miron, le gourou futuriste répond :
«la véritable fonction sociale du poète ou de l'artiste technicien est d'en avoir aucune. L'essence-même des dénonciations d'INFRA réside dans l'incompatibilité entre la poésie de recherche et celle qui se veut sociale, divertissante, témoin d'un peuple, d'un pays ou d'une époque; la première tient de la poétique, la seconde du roman et du trac.» (Péloquin.)

En est-il vraiment ainsi ? J'en doute ! L'artiste cosmique a tout simplement remplacé les idéologies politiques et sociales trop terre-à-terre à son esprit par l'idéologie scientiste. Ne l'oublions pas «tout est politique». Si bien qu'à vouloir faire «neuf», on se retrouve avec des mots nouveaux et des spectacles novateurs soit mais qui expriment toujours les mêmes vieilles idées du XIXe siècle et parfois bien avant. Loin d'être «infragalactiques», les zirmatiens québécois, à l'image de plusieurs «avant-gardes» sont plutôt des saint-simoniens qui s'ignorent.
L'alchimie complexe à l'intérieur de laquelle se retrouvent amalgamés la science, les arts visuels, la philosophie, la technologie et la poésie et où s'élaborent ces fameux projets multidisciplinaires fusionnels et expérimentaux; nous la devons à Saint-Simon.

Saint-Simon, dans le *Catéchisme des industriels* (1805), comme l'annonce Péloquin dans ses manifestes des années soixante, développe un plaidoyer en faveur d'une élite (les subsistants de Péloquin ?) de savants, d'artistes et d'industriels qui va prendre en main le destin des hommes pour assurer le bonheur de toutes les classes de la société. C'est la religion du progrès et du rôle missionnaire de la science où des initiés (encore !) sont appelés à libérer l'homme de la barbarie et des superstitions.
Science, technique et art forment donc l'ossature de la Révolution de toutes les révolutions car, ils réunissent en un seul projet la méthode fonctionnelle, la maîtrise des objets et de la matière et la direction «poétique» que doit prendre la destinée de l'humanité. Le saint-simonisme se positionne donc comme doctrine du salut au même titre que le christianisme, l'islam ou le judaïsme. Et Ernest Renan, lui, par la suite, dans *L'Avenir de la science*, de plaider en faveur «d'une religion du progrès dont les connaissances scientifiques seraient le nouvel Évangile organisant rationnellement la société. Renan exhorte la société à se perfectionner grâce à la science et à ses réalisations.»



Ainsi est transféré à la science, le vieux désir religieux de remplacer Dieu et de vaincre la mort. La modernité est parsemée de sociétés mécanistes qui ont pour objet de propager l'Évangile de la science et le salut par la recherche et l'invention comme Zirmate.

En grattant le vernis de la «nouveauté» les écrits de Péloquin révèle un apôtre saint-simonien, enfant de choeur de Descartes, «celui qui transféra l'ordre divin vers la machine».

En somme le projet Zirmate est un fourre-tout de la science, de la littérature et des arts positivistes où la finalité messianique du poète zirmatien est belle et bien la victoire définitive de l'esprit sur la matière : la Rédemption de l'homme et le règne de l'immortalité

« Êtes-vous pas écoeurés de mourir – bande de caves – c'est assez !

«Il ne peut plus être question de savoir qu'il va mourir, mais bien de tendre avec une énergie forcenée vers l'instant où il commencera à mourir de moins en moins. INFRA, C'est l'Expérimental mis en marche jusqu'à la CONSCIENCE.(...) Donc Isolement, puis Connaissance, puis Identification de la Réalité globale et englobante, puis Conscience, puis Liberté INFRA dans la Contemplation...Passage d'homme à Dieu et enfin à l'homme...»

L'art ne sauvera jamais le monde sauf pour l'artiste de l'animus qui imbu d'une volonté narcissique cherche sa puissance dans sa collusion avec le pouvoir de la science. L'art au pouvoir est un art messianique, il est religion non plus au service d'un dieu comme dans la préhistoire mais au service de l'homme divinisé. Son oeuvre, sa performance est messe célébrée comme sacrifice menant au salut personnel. La fusion de l'art et de la science comme doctrine du salut impose donc un programme, une idéologie de la gestion et du contrôle du savoir : le «règne de la recherche». Comme toujours les dérives totalitaires finissent par se montrer le bout du nez :

«Nous pensons sincèrement que, par les média d'influence, nous pouvons provoquer les mutations de l'Homme et du Cosmos».

«INFRA demande l'exil immédiat de tous ceux dont les oeuvres ne dégagent rien d'insolite ou de fantastique».

Encore une fois, l'histoire se répète. Tous ces mouvements «nouveaux ont comme dénominateur commun un idéal messianique de l'art rédempteur du monde et de l'homme, de l'art conjurant les malheurs de l'histoire : l'art sotériologique tel que définit par les avant-gardes au début du XXe siècle.

Un frisson inquiétant parcourut mon échine en me rappelant la fameuse thèse de Langevin lorsqu'il décrit le fantasme perpétuelle des cerveaux reptiliens à vouloir créer un homme nouveau supérieur à leur condition comme jadis Marinetti et son projet futuriste récupéré par les fascistes italiens et le désastre qui suivit plongeant l'Europe dans une guerre sanglante. À force de vouloir sauver les hommes on les crucifie depuis des lustres.

Futurisme

Il se produisit alors une «révolution» conceptuelle importante où apparaît une nette distinction entre image et symbole. L'artiste se sent investi d'une mission qui dépasse la simple illustration de la réalité, ce qui reviendra à la photographie naissante. Dorénavant, il se donne le privilège de l'interpréter. Cette nouvelle conception du rôle de l'art dans la société est capitale pour la compréhension de l'art moderne. En nous offrant sa propre lecture des réalités socio-politiques, l'artiste prétend aussi construire des «réalités nouvelles» pour un «homme nouveau» habitant une «cité nouvelle» et va jusqu'à affirmer que son oeuvre «est un acte de création, au sens presque divin du mot».

«Ce n'est pas seulement de la science et de la techniques que la modernité s'était inspirée. C'était aussi, c'était surtout peut-être de tout un syncrétisme spiritualiste qui s'alimentait à ce qu'il y a de plus contraire à la raison. Théosophie et anthroposophie, sans doute, mais aussi spiritisme, occultisme, dialogue avec les défunts, croyance aux mondes invisibles, aux rayonnements mystérieux, aux forces paranormales, aux univers parallèles.(...) Aucun des grands noms de la modernité, de Kupka à Kandinsky, de Mondrian à Malévitch, de Duchamp à André Breton, n'est sorti indemne de cette fascination qui montre que le symbolisme n'est pas mort en 1900. Toute une nébuleuse ésotérique inquiétante, où se retrouvent la croyance dans des pouvoirs paranormaux, le goût des palingénésies (réincarnation) et des eschatologies (vision ultime de l'homme et de l'univers), mais aussi la croyance à la manipulation des masses par le pouvoir occulte de quelques initiés, mages, maîtres et «chefs» (Mussolini, Hitler, Staline), obscurcit l'éclat des Lumières que la modernité était supposée augmenter.»

«Heureux celui qui saurait se persuader que la culture pourrait vacciner une société contre la violence» (Enzensberger)

Il est maintenant inévitable que la finalité artistique doit fusionner avec la finalité révolutionnaire. On attendait de la révolution sociale qu'elle donne à tous les citoyens les moyens matériels de se consacrer enfin à la poésie et aspirer à «l'art de vivre.» Le changement, la révolution, étaient sur toutes les lèvres.

«Il n'y a plus de beauté que dans la lutte. Pas de chef d'œuvres sans un caractère agressif.» (Marinetti)

L'effet visuel provenant de la répétition mécanique et de l'objet produit en série amena l'artiste à concevoir une esthétique particulière de formes nouvelles appréciées comme symboles du progrès. Le futurisme est un courant artistique du début du siècle dernier qui se voulait en opposition avec les vieilles écoles de pensée sauf celles de la Renaissance.
Le «père spirituel» du futurisme italien est sans aucun doute Léonard de Vinci. De Vinci est à la fois artiste, ingénieur, scientiste; c'est le grand homme de l'utopie technologique seule capable de réaliser sa vision de l'harmonie de l'homme dans la cité nouvelle. L'artiste des machineries agraires, de la médecine anatomique, l'ingénieur militaire, l'architecte de la cité fonctionnelle, le prophète de l'automation, géomètre symboliste, le cartographe du réel, le peintre de la beauté absolu autant de recherches autodidactes où se révèlent la conscience cosmique de la perpétuelle renaissance.

Car le futurisme comme le déclare Marinetti est «un défi aux étoiles» pour renverser l'ordre du monde en exaltant l'amour du danger, la rébellion de l'art, l'audace de la poésie, l'agressivité de la littérature, la rapidité du mouvement mécanique, la beauté architectural des nouvelles cités modernes. Mais c'est aussi la glorification du patriotisme et de la guerre, le mépris des femmes et l'appel à la destruction des musées et des bibliothèques.

A leur début, ces poètes, romanciers, peintres, philosophes ont tous composé avec le marxisme et le socialisme. En fait, il est intéressant de noter que c'est le premier des mouvements d'art révolutionnaire du XXe siècle. Pendant plus de trente ans, il sera un formidable laboratoire, une sorte d'incubateur de la pensée anarchiste à ses débuts et fasciste par la suite.

Prônant une révolte violente, artistique et politique contre la bourgeoisie triomphante du début du XXe siècle, les artistes futuristes se découvrent une fonction sociale révolutionnaire et tissent la trame esthétique d'une collaboration inédite entre l'art et la politique. Le perfectionnement de la machine devenait un devoir : le devoir d'inventer.

«En renonçant à une grande partie de son humanité, l'homme pouvait arriver à la divinité. Il émergeait de ce second chaos et créait la machine à son image : image du pouvoir, mais arraché de sa chair et isolé de son humanité.»

C'est en 1909, en France, en première page du journal Le Figaro qu'est publié *LE MANIFESTE DU FUTURISME*. Son auteur, Filippo Tomasso Marinetti, y fait 11 propositions qui expriment bien plus un état d'esprit qu'une base de règles inébranlables. Parmi celles ci on retrouve l'amour de la machine, la révolte, l'admiration et bien sur ce qui va caractériser le futurisme plus que tout autre chose : le mouvement, la vitesse, et des conceptions de formes très avancées de civilisation, faisant appel aux guerres, aux révolutions, et à l'énergie des masses.

Voici donc une partie du manifeste du futurisme tel que composé par Marinetti et publié le 20 février 1909 dans le Figaro :

1- Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité.
2- Les éléments essentiels de notre poésie seront le courage, l'audace et la révolte.

3- La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing.
4- Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle : la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux tels des serpents à l'haleine explosive… une automobile rugissante, qui à l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la " victoire de Samothrace ".
5- Nous voulons chanter l'homme qui tient le volant, dont la tige idéale traverse la terre, lancée elle même sur le circuit de son orbite.
6- Il faut que le poète se dépense avec chaleur, éclat et prodigalité, pour augmenter la ferveur enthousiaste des éléments primordiaux.
7- Il n'y a plus de beauté que dans la lutte. Pas de chef d'œuvres sans un caractère agressif. La poésie doit être un assaut violent contre les forces inconnues, pour les sommer de se coucher devant l'homme.
8- Nous sommes sur le promontoire extrême des siècles!… A quoi bon regarder derrière nous, du moment qu'il nous faut défoncer les vantaux mystérieux de l'impossible? Le temps

MARINETTI

"ANIMATORE D'ITALIANITÀ"

F. T. MARINETTI

et l 'espace sont morts hier. Nous vivons déjà dans l'absolu, puisque nous avons déjà créé l'éternelle vitesse omniprésente.
9- Nous voulons glorifier la guerre - seule hygiène du monde -, le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles idées qui tuent et… le mépris de la femme…
10- Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques, combattre le moralisme, le féminisme et toutes les lâchetés opportunistes et utilitaires.
11- Nous chanterons les grandes foules agitées par le travail, le plaisir ou la révolte : les ressacs multicolores et polyphoniques des révolutions dans les capitales modernes ; la vibration nocturne des arsenaux et des chantiers sous leurs violentes lunes électriques ; les gares gloutonnes avaleuses de serpents qui fument ; les usines suspendues aux nuages par les ficelles de leurs fumées ; les ponts aux bonds de gymnastes lancés sur la coutellerie diabolique des fleuves ensoleillés ; les paquebots

ELLA
9.
NE
TRANSATLANTIC

aventureux flairant l'horizon ; les locomotives au grand poitrail qui piaffent sur les rails tels d'énormes chevaux d'acier bridés de longs tuyaux, et le vol glissant des aéroplanes, dont l'hélice a des claquements de drapeau et des applaudissements de foule enthousiaste.

L'art nouveau incarné par le mouvement futuriste est une guerre ouverte contre l'immobilisme institutionnel de la société bourgeoise. Ils imaginent une mystique de l'homme nouveau transfiguré par un «art total» de la civilisation à venir chantant la gloire du machinisme et de l'objet industriel comme fondement de la nouvelle cité universelle.

La même année 1909, Marinetti publie *Malarka le futuriste* où l'artiste livre enfin sa vision prophétique d'un surhomme mécanique et ailé. Cet homme-dieu icarien est au coeur de la cosmogonie futuriste où le corps est fantasmé comme «corps glorieux» de la mystique machiniste et mu par sa volonté d'exalter le progrès industriel.

Détruire, déconstruire, en finir avec l'ordre passéiste des ruines et des

musées décadents; même le présent n'a de valeur que parce qu'il est un passage obligé pour atteindre le but. Nouveau siècle, nouvelle technique, nouvelle civilisation, nouvelle cité, nouveauté sociale des masses urbaines, pour la première fois, l'ordre mécanique devient idéologie de la «nouvelle Jérusalem».

La diffusion de cette nouvelle culture esthétique commande «un cri de guerre du clan» : le slogan

Aparté : D'origine gaëlique, slogan vient de *Sluagh-ghairm* signifiant «cri de guerre du clan». Les anglais l'adoptèrent comme mot d'ordre électoral d'un parti et les Américains, lui ajoutèrent la fonction de devise commerciale.

«Le slogan a une fonction, qui est de persuader les masses, les faire acheter, les faire voter, les faire croire. Et sa nature découle directement de sa fonction».

C'est bien sûr Marinetti, père du futurisme qui réalisera la synthèse entre la poésie et le slogan à des fins d'auto promotion, d'auto réclame de leur projet artistique. Se met en place une nouvelle

typographie révolutionnaire «caractérisée par un lettrage alerte, libre et expressif et par une nouvelle conception de l'espace dans la composition graphique qui bouleverserait complètement les notions traditionnelles d'harmonie, d'élégance et de symétrie.
La première guerre mondiale a laissé des cicatrices et des haines de plus en plus fratricides. On assiste alors à l'éclosion d'une poétique publicitaire fondée sur le martèlement, l'incantation et la naissance du tract. Par ces injonctions de plus en plus destructrices et insultantes, «le projet futuriste adopte une ligne propagandiste violente qui fusionnera avec celle du fascisme».

Publicité et slogan associés à la réussite des artistes futuristes italiens dans la communication de masse; voilà tout est en place pour la récupération politique des techniques publicitaires par les mouvements fascistes européens. Le tandem *Art et propagande* tient toujours la route et atteindra des sommets inégalés. Tranquillement se dessine l'idéologie du détournement caractéristique du XXe siècle.

Les futuristes ont été les plus tenaces partisans de la "guerre jusqu'à la victoire finale" et de l'impérialisme. Ils n'ont cessé d'exalter la guerre, que la guerre constituait le seul remède hygiénique pour l'univers.

Au mouvement futuriste participent des monarchistes, des communistes, des républicains et des fascistes qui formulent ou cherchent à formuler les théories que Machiavel prêcha à l'Italie du XVe siècle : à savoir que la lutte qui divise les partis locaux et mène la nation au chaos ne peut être enterrée que par un monarque absolu, un nouveau César Borgia qui se placerait à la tête des partis rivaux. On sent déjà Mussolini poindre à l'horizon.

Les principaux porte-parole du futurisme d'avant-guerre sont devenus des fascistes. Ces artistes rejoignent une génération entière d'individus qui croient reconnaître dans le fascisme un mouvement aussi révolutionnaire que le communisme; une troisième voie possible entre le capitalisme et marxisme en laissant espérer une prise de contrôle de la production par les ouvriers eux-mêmes dans une économie de marché.

Hitler n'a rien inventé. Exalté par l'exaltation de l'héroïsme, du sacrifice, du passéisme, du patriotisme, de l'unité du «Volk», ce peuple que l'on rencontre dans le vagabondage rêveur : tout cela est contenu dans la poésie romantique dès la fin du XVIIIe Siècle.

Aux valeurs hédonistes des romantiques, Hitler y ajouta un insigne de propagande, une croix gammée. Il s'empressa de fonder «La jeunesse hitlérienne» sur le calque des wandervogel exaltant le culte panthéiste, les fêtes de solstice, le romantisme de la montagne, des hauts sommets, résurrection du passé fabuleux nordique d'Hölderlin et autres romantiques allemands, des poésies mystiques naturalistes et autres puissants mythes fondateurs de l'âme humaine sublimés par la musique de Wagner. Essentiellement centrée sur le rêve, les mythes, sur la vision mystique de l'Absolu et principalement sur l'instinct de meute d'un collectivité divinisé, d'une secte raciste, d'un « peuple élu aryen ». Il recruta parmi les soldats, les étudiants, les jeunes travailleurs et chômeurs les membres des brigades fascistes. Les mouvements de populations rurales vers la ville atteint des sommets inégalés.

Les «foules sans Dieu» (Camus) envahissent les villes. Berlin s'est multiplié par neuf tandis que Paris et Londres se multiplièrent par trois. Or ce sont les jeunes qui ont émigré de la campagne vers la

ville d'une part et d'autre part s'il y a quatre enfants en moyenne dans les quartiers pauvres, les enfants sont plus nombreux que les parents, et ne travaillant pas s'agitent dans les rues et s'y regroupent. Les ouvriers aussi sont jeunes : on travaille dès 14 ans, on fuit le village dès 12 ans. Abandonnés à la rue, jeunes émigrants sans famille et sans racines, sans repères, et parfois , sans soutien autres que leurs bandes d'amis, ces adolescents se retrouvent nomades urbains dans un atmosphère dramatique de chômage et guerre civile mêlés. Tout les rapports de voisinage, de solidarité, de cohésion familiale, valeurs fondamentales du monde rural, éclatèrent en mille miettes avec l'avènement de la société de masse dans des métropoles aux structures défaillantes souvent inadéquates. L'industrialisation et l'économie en général ont peine à absorber ce flot important de déshérités errant dans les villes comme «des ombres sans amour qui se traînaient par terre…» (Apollinaire)

Les conditions difficiles de vie favorisèrent l'éclosion de bandes de jeunes armées. Hitler transformera cette agressivité en affirmation nationaliste commandant la vengeance. Berlin, grande capitale bourgeoise avec ses cabarets, ses restaurants huppés et ses théâtres qui attirent l'attention du monde entier, est aussi la cité des grands contrastes sociaux engendrés par la misère, le chômage le marché noir et bien sûr la violence que l'architecte Lissitsky a admirablement définie en ces mots : «un kilo de pain coûtait un million de mark et une fille, une cigarette.»

La vie politique est à l'image des conditions sociales : combat de rues, manifestations pacifistes réprimées dans le sang, assassinat politique (Rosa Luxembourg), détérioration du tissu communautaire, c'est la revendication de l'instinct racial inné, comme valeur opposée à l'acquis éducatif socialiste ou libéral des premiers «oiseaux migrateurs». Le nazisme opposa à la politique marxiste matérialiste une politique spiritualiste et sentimentale. Le marxisme fut rejeté comme science rationaliste et non enchanteresse, plutôt ennuyeuse pour les Jeunes. Hitler remporta son pari de la jeunesse. Dans son livre *La Révolution sociale de Hitler*, David Schönbaum donne les statistiques d'adhérents au parti nazi par tranches d'âge en 1930 et en 1932. Selon lui, les nazis se situent entre 18 et 40 ans, âges où ils représentent 83,7% des adhérents. «Dix millions d'enfants nazis» qui persécutent leurs parents, terrorisent les professeurs et autres vieillards en général.

La lutte des races a été, en Allemagne, préférée à la lutte des classes. Toute la doctrine nazie repose donc sur le darwinisme social. Le représentant principal du darwinisme social est l'anglais Herbert Spencer (1820-1903)

Le darwinisme social affirme que la compétition, la lutte pour la vie, affecte, à l'intérieur de l'espèce humaine, les différents groupes sociaux qui la composent (familiaux, ethniques, étatiques) de telle sorte que des hiérarchies se créent, qui sont le résultat d'une sélection sociale qui permet aux meilleurs de l'emporter. Or, pour Spencer, tous les groupes sociaux étant en compétition les uns avec les autres, tout ce qui peut affaiblir un groupe social bénéficie à ses concurrents.

En conséquence, Spencer pense que toute protection artificielle des faibles est un handicap pour le groupe social auquel ils appartiennent, dans la mesure où cette protection a pour effet d'alourdir le fonctionnement du groupe et, donc, de le mettre en position d'infériorité face aux groupes sociaux rivaux.

C'est toute l'idéologie de la cigale et de la fourmi qui se met en place. Spencer partage une conception libérale, antiétatique de l'économie. Il est hostile aux lois sur la pauvreté, à l'éducation publique, à la santé publique, aux protections familiales. En règle générale, cette théorie est opposée par les puissants, aux volontés égalitaristes ou sociales-démocrates de la classe moyenne et des exclues. Elle peut servir de support aux théories tant libérales et surtout ultralibérales que conservatrices.

Avec la ferme conviction que la théorie du darwinisme social était

vraie, Hitler s'est perçu comme le sauveur moderne de l'humanité. Il était convaincu que la race se désintégrait et se détériorait à cause de mauvais mariages résultant d'une promiscuité teintée de libéralité qui souillait le sang de la nation. Et ceci a mené à l'établissement d'un catalogue de mesures curatives 'positives' : l'hygiène raciale, un choix eugénique de partenaire, l'élevage d'êtres humains par des méthodes de sélection d'une part et d'extirpation de l'autre.» Les efforts d'Hitler pour mettre les membres de ces races inférieures dans des camps de concentration tenaient moins du désir de punir que du désir de protéger la communauté saine, comme il est d'usage de mettre les gens malades en quarantaine. Les Nazis croyaient que «tuer les Juifs et les autres était en fait une manière scientifique et rationnelle de servir un bien objectif plus élevé.»

Ici c'est la génétique qui fait fonction d'Évangile, c'est la récupération tragique du religieux par la science au profit d'un projet messianique. Ce spiritualisme, en Allemagne, ne se contente pas, comme en Italie, du christianisme. Hitler - et bien avant lui les Romantiques - veulent une religion proprement allemande et remontant aux traditions ancestrales les plus lointaines. Le fascisme et le nazisme sont d'origines tribales.

Partout en Europe une immense cohorte de citoyens frustrés dans leur désir d'exploits héroïques ne demandaient que de servir une cause noble. Car l'élite fasciste requiert des qualités nobles présentes dans toutes les classes de la société. Ce sont les prédispositions mentales, forces de caractère et leadership qui l'emportent sur les considérations bassement socio-économiques. Tout être qui se sent capable de gouverner la société peut faire partie de cet élite en vertu de la loi de la sélection naturelle.

Les Chemises noires des fascistes de Mussolini, les Chemises brunes des nazies de Hitler, les Phalanges espagnoles du général Franco, les Croix fléchées de Hongrie, les Gardes de fer de Roumanie comblèrent leur désir inassouvi. Tous ces mouvements ultra nationalistes prophétisèrent sur les ruines de la première guerre l'avènement mythique d'une victoire décisive sur les forces du mal et du désordre. Comme si l'aboutissement de toute mystique est par essence totalitaire.

Ainsi se forma une élite spéciale, la «bande du chef» dont l'ascension politique représente la vraie force vive de la dictature révolutionnaire axée sur la recherche du pouvoir. Lui seul compte et pour s'y maintenir la violence sans scrupule d'humanité devient valeur spirituelle si bien que l'exercice brutal du pouvoir est le seul devoir de l'élite où tous les membres deviennent complices d'exactions comme n'importe quelle bande criminelle.

La mystique de la Guerre et de la Mort, du Sacrifice à la Patrie, cet idéal irrationnel, spiritualiste, sous-tend dans la pratique le désir de meurtre, pour parler comme Freud. La politique de la «table rase», destruction complète des anciennes structures pour mieux reconstruire et assurer la Victoire du Nouveau, tel est le programme du Parti de la Jeunesse. La révolution permanente passe par le renouvellement perpétuelle de la société grâce à l'élan vital des jeunes de génération en génération. Sauf que la jeunesse n'a rien reconstruit du tout, manipulée par la propagande, elle est allée mourir au champs d'honneur, laissant toute la place à la gérontocratie qui exerçait le pouvoir depuis le tout début, véritable détournement des aspirations révolutionnaires des jeunes vers le totalitarisme.

Dans un autre lieu, un dénommé Lénine comprit le même message que lui envoyaient la jeunesse et les artistes de l'Homme nouveau tels les constructivistes. Il s'empressa de créer, en 1917, le mouvement «agit-prop», nom formé de la contraction de deux mots «agitation» et «propagande». Il s'agissait d'un collectif de jeunes artistes sous la direction du Komosol (ligue communiste de la jeunesse) qui se servaient de l'expression artistique, principalement du théâtre engagé et de la poésie orientée à des fins de propagande de l'idéologie communiste. En Chine, Mao engagera la jeunesse communiste au sein l'Armée rouge vers la traumatisante

«Révolution culturelle». Tranquillement se dessine l'idéologie du détournement caractéristique autant des arts que de la politique du XXe siècle.

Il est caractéristique de constater que tous les mouvements messianiques reposent sur une purification de la société. Le hitlérisme, le stalinisme et le maoïsme n'échappent pas à la règle dans leur mission d'effacer toutes les fautes sociales du passé et d'engendrer un homme nouveau. Comme pour les religions, le croyant de ces «théologies profanes» se sent libéré des peurs antiques et accorde au chef des pouvoirs divins.

«L'idéalisme peut devenir un prétexte passionnel à l'assassinat».

N'est-ce pas aussi la ferveur religieuse intransigeante qui pose problème ?

Car l'Amérique a aussi ses démons internes, ses intégristes. En 1830, le mouvement œcuménique des *Disciples du Christ* qui apparaît en Pennsylvanie. Déjà en 1898, le sénateur américain Albert Deveridge déclarait : « Dieu a fait des Américains les maîtres organisateurs du monde afin d'instituer l'ordre là où règne le chaos.» Des fondations puissantes comme l'Héritage Foundation, Free Congress Foundation, Hoover Institute, American Enterprise Institute, voient le jour, amassent des richesses colossales et deviennent des agences de lobbying redoutable situées à quelques pas du Capitole. Leur credo est le suivant : puisque Dieu est avec eux, ils doivent «promouvoir le système démocratique et le capitalisme fondé sur la libre entreprise, en chaque occasion, sur tous les continents.» Credo que l'on pourrait associer à un judéo-millénarisme de droite. De plus, clairement antiféministes et antiavortements, ces coalitions dont la Moral Majority veulent reconstruire l'Amérique sur les valeurs de la Bible et conquérir le monde par une politique interventionniste messianique. Au niveau de la politique intérieure, selon ces conservateurs, les États-Unis ont été pris en otage par la gauche et les libéraux qui ont imposé leurs valeurs comme la laïcité des institutions publiques, l'égalité des sexes, la discrimination positive envers les minorités, la défense du droit commun, inspiré d'un milléranisme chrétien de gauche. L'État laïque est ce qui a provoqué selon eux l'effondrement des valeurs américaines comme le travail, la famille, la patrie, la recherche de l'enrichissement individuelle.

Les programmes sociaux représentent la force démocratique de l'État laïc moderne. Grâce à eux, les pauvres, les déshérités, les malades gardent espoir et dignité face aux injustices et malheurs. La solidarité sociale de l'État enlève au prosélytisme religieux son arme de persuasion favorite : la charité qu'elle soit chrétienne, musulmane ou juive.

Tous les mouvements fondamentalistes attaquent les programmes sociaux, demandent leur démantèlement pour mieux accaparer les bénéficiaires dans leur zone d'influence. Leur modèle étant bien sûr le marché capitaliste ainsi les offres de services des communautés religieuses doivent répondre à la demande. Comme pour la droite républicaine américaine, les fondamentalistes voit le marché déifié de la «charity business» comme le seul capable de répondre à leur vision millénariste. En ruinant le rôle social de l'État, les citoyens déboussolés et sans recours doivent donc se retourner vers les groupes religieux pour y trouver support et aide et deviennent des

proies faciles à leurs messages évangéliques, d'ailleurs ont-ils le choix ? Ceci dit les communautés religieuses ont le droit et le devoir d'exercer leur mission charitable sans pour autant devenir les sous-traitants des responsabilités sociales de l'État.

«Le plus grand progrès de la civilisation moderne est d'avoir produit des êtres capables de la supporter.»

Pavillon de l'habitation

L'État se devait de contrer la menace qui gronde et se lança dans des grands travaux d'architectures répondants aux besoins de la vie contemporaine et à la création d'emplois nécessaire à la vitalité de l'économie. Les grands hôtels, les grands magasins, d'immenses bâtiments administratifs et immeubles à logement, des stades imposants et des complexes industriels structurés poussent comme des champignons après la pluie. Toute une «poétique» de l'ordonnance se met en branle : épuration des volumes, pureté géométrique, volonté consciente de l'autodiscipline qui appelle un grand déblaiement des laideurs accumulées dénoncées ainsi par l'architecte Van de Velde : «une laideur rongeant, comme un vice, le cœur et le cerveau; une laideur sale comme la boue des grandes villes qui colle à la chair…»

De réaction culturelle à l'art nouveau décoratif, nous tombons dans le rationalisme fonctionnel dans l'art, principalement dans l'architecture et l'urbanisme. «Est fonctionnel ce qui fonctionne comme un mécanisme répétitif et déterminé dans le but d'harmoniser les éléments d'un système et de les diriger vers le même but efficient.» Ainsi la vie communautaire dans la cité nouvelle pour un homme nouveau se doit d'intégrer des notions de biologie, de sociologie, d'économie, de technologie et bien sûr, de statistiques. Intégrer et coordonner, telle est l'idée fondamental du fonctionnalisme.

Adolf Loos fut le premier architecte (1900) à émettre l'idée de l'«objet-type», concept par lequel la fonction des objets ou des bâtiments l'emporte sur l'ornement. La rigueur fonctionnelle implique le dépouillement jusqu'à l'austérité des formes en nette opposition avec le naturalisme ornemental de l'art nouveau. Qui dit fonction, pense efficacité, constat qu'appliquèrent les architectes futuristes. Dans *Manifeste de l'architecture futuriste* : «Nous devons inventer et reconstruire ex novo notre ville moderne comme un atelier immense et tumultueux, actif, mobile et partout dynamique, et l'immeuble moderne comme une machine gigantesque».

Voulant combattre le foisonnement des formes naturelles et la prolifération de l'ornement inutile, un mouvement d'épuration, une volonté de rigueur s'insèrent dans les rapports entre l'homme et son environnement, rapports de l'homme avec les produits techniques. Tranquillement, l'idée d'esthétisme est subordonnée à celle de la fonction. De réaction culturelle au kitsch, nous tombons dans le rationalisme fonctionnel dans l'art, principalement dans l'architecture et l'urbanisme. «Est fonctionnel ce qui fonctionne comme un mécanisme répétitif et déterminé dans le but d'harmoniser les éléments d'un système et de les diriger vers le même but efficient.» Ainsi la vie communautaire dans la cité nouvelle pour un homme nouveau se doit d'intégrer des notions de biologie, de sociologie, d'économie, de technologie et bien sûr, de statistiques. Intégrer et coordonner, telle est l'idée fondamental du fonctionnalisme.

La haute estime des futuristes italiens, surtout Depero, pour le rôle de l'industrie se répercuta «dans la transformation globale du paysage urbain et de la vie quotidienne, avec l'apparition d'objets destinés à améliorer les conditions matérielles de l'existence mais aussi à diffuser une nouvelle culture esthétique». (Belli) L'ivresse de la technologie, la noblesse de la vitesse, l'automation mécanique devinrent les articles de loi du nouvel ordre esthétique.

Ce désir de construire un monde nouveau attira des artistes de tous horizons autour d'écoles ou de mouvements comme le Vkhoutemas

(Russie), le Stijl (Hollande), l'esprit nouveau (France) et bien sûr le Bauhaus (Allemagne). Inspirés par les constructivistes russes, des architectes allemands regroupées autour de Walter Gropius, à la recherche d'un nouvel art de vivre, tentent eux aussi la révolution des formes utiles pour renouveler le décor urbain et répondre surtout au manque de logements pour les travailleurs. Pour ce faire, il proposa la production en série de logements préfabriqués par une production standardisée. En fondant le Bauhaus – Maison du Bâtir-Gropius veut enseigner non pas un art, mais un état d'esprit capable d'évoluer vers «la conception collective de grands projets utopiques» tout en prenant en considération les nécessités pratiques, économiques et sociologiques dont le leitmotiv serait : «intégrer l'homme au monde moderne tout en maîtrisant la conception, la construction et l'évolution de ce même monde moderne».

Toutes ces constructions révèlent autant à l'Ouest qu'à l'Est, l'utilisation d'un langage architectural dont la vocation unique est l'ordre dans la fonction. De plus en plus, l'urgence se manifeste de créer un langage stylistique commun entre peintres, sculpteurs et architectes. Les revues *De Stijl, Cercle et Carré, Art concret, Abstraction-Création art, l'Esprit nouveau* furent les courroies de transmission de ce «nouveau laboratoire des formes. » L'art est de plus en plus apparenté à la connaissance scientifique au détriment de l'esthétisme jugé rétrograde. De ces écrits et débats émergèrent des architectes audacieux comme Gropius, Mies Van der Rohe (Bauhaus) et Jeanneret dit Le Corbusier dont le géométrisme fonctionnaliste inspiré du cubisme associé au purisme du Bauhaus débouchera sur le «style international» des années 1930.

La rigueur fonctionnelle implique le dépouillement jusqu'à l'austérité des formes en nette opposition avec le naturalisme ornemental de l'art nouveau. L'essence de la pensée constructive matérialisée dans l'architecture du style international commande une épuration radicale supportant un ordre basé sur le calcul et la mesure qui reflète l'idéal scientifique de l'époque. C'est la conquête de l'espace par le béton et l'acier et la conquête de la transparence par le verre.

L'idéologie de la technologie parle haut et fort et son discours rationnel axé sur la complémentarité absolue entre la forme et la fonction, figure dominante du constructivisme, du style international et du Bauhaus, suggère l'édification d'un monde fermé, statique, sans joie, imperturbable aux sentiments, centralisé et contrôlé comme l'imaginent les États totalitaires. L'épuration proposée par les architectures révolutionnaires d'avant-garde furent rapidement détournées par Staline et Hitler pour qui la pureté du prolétariat pour l'un, la pureté de la race pour l'autre demandaient des œuvres monumentales à la mesure, plutôt exprimant la démesure de leur ambition démiurgique.

Autant en Allemagne qu'en Union soviétique, les audaces avant-gardistes sont tolérées si elles laissent place au retour d'un certain classicisme dans un style d'apparat glorifiant la puissance de l'idéologie totalitaire. Hitler et Staline se lancèrent dans des projets grandioses dont la monumentalité symbolise l'Autorité. Hitler dessina avec l'architecte Speer le projet de la «Grande Axe», immense avenue de cinq kilomètres avec un arc de triomphe se terminant sur la «Grande Halle», place publique pouvant recevoir 180 000 personnes coiffée d'un dôme rappelant celui du Capitole états-unien ; cette «huitième merveille du monde» devant célébrer le rêve d'éternité du Reich allemand. À Rome, c'est l'ouverture de la Via Dell'Impero à travers les ruines en éventrant la cité historique afin d'imposer la marque somptuaire du nouveau régime où le *Danteum* (mausolée non réalisé) devait constituer la synthèse entre archéologie et géométrie futuriste avec le concours de matériaux raffinés comme le marbre (antiquité) et le verre (modernité) matérialisant l'idée eschatologique du «sublime. » Staline n'est pas en reste avec son projet de «Palais des Soviets», (non réalisé) une tour en gradin de 450 mètres rappelant les grandes ziggourats mésopotamiennes, style tour de Babel, de dimension gigantesque surplombée d'une statue colossale d'un Lénine divinisé régnant sur le monde. La grandeur recherchée est celle d'un César, d'un

Alexandre le Grand fondant un nouvel empire. Mais surtout le Palais des Soviets, sa tour rivalisant avec l'Empire State Building et le monument de Lénine avec la statue de la Liberté, permettait de revendiquer une grandeur impériale comparable à son ennemi idéologique.
De ce schéma de pensée naissent des cités utopiques, style *Métropolis* de Lang, qui ne s'inscrivent plus du tout dans un environnement naturel mais carrément artificiel comme un artéfact pur à l'image de l'homme-dieu, prométhéen. Inspirée par les expériences des constructivistes russes, l'architecture occidentale adhère, elle, aussi au principe utopique d'une cité nouvelle pour un homme nouveau soutenu par un esprit de solidarité sociale et une morale égalitaire commune. Les gratte-ciel en verre révèlent une mystique de la transparence dispensant une nouvelle lumière, chapeautés d'antennes radiophoniques délivrant les messages du nouvel évangile messianique de l'homme urbanisé.,
Mais surtout les architectures modernes et leur «machine à habiter» et les nouveaux designers industriels projetaient, comme schéma de représentation, une homogénéisation des hommes et des objets et une standardisation des modes d'expressions indispensables à l'uniformité de la pensée de masse. Il ne faut pas oublier que le darwinisme social de l'époque commençait à faire l'apologie de l'organisation exemplaire des insectes sociaux comme fourmis et abeilles, tel est le modèle du fonctionnalisme à visage «humain. »

Selon Langevin, on retrouve ce bonheur de l'humanité dans la maîtrise de la nature par les sciences dès les utopies de la Renaissance : dans *L'Utopie* (1516) de Thomas More, dans la *Nouvelle Atlantide* (v.1600) de Francis Bacon, dans *La Cité du soleil* (1623) de l'Italien Tommasso Campanella, dans le *Discours de la méthode* (1637) de Descartes, dans *Recherche sur la nature et la cause de la richesse des nations* (1776) de Adams Smith, dans *Cours de philosophie positive* (1830) de Auguste Comte, dans *l'Avenir de la science* (1890) de Rénan, dans *Récits des temps futurs* (1899) de Wells, dans *Le Manifeste du futurisme* (1909) de Marinetti, dans *Le Manifeste constructiviste* d'Alexéi Gan (1920), dans *Mein Kampf* de Hitler, dans *le petit Livre rouge* de Mao Tsé-Toung, dans le *Manifeste* du Front de libération du Québec, dans *Manifeste INFRA* (1965) de Claude Péloquin.

Pavillon de l'angleterre

Devant le portrait du Général Ludd , je me retrouve soudainement au début du 17ieme siècle, en 1811 plus précisément, en pleine polémique luddiste : une véritable révolte contre les machines ; une sorte de anti-futurisme avant l'heure. Les luddites doivent leur nom au Général Ludd, un personnage qui aurait signé les lettres de menaces que les manufacturiers ont commencé à recevoir en 1811. Il semble que ce nom soit celui d'un apprenti faiseur de bas de Leicester, Ned Luddlam, qui a détruit à coups de marteau le métier de son maître en 1779.

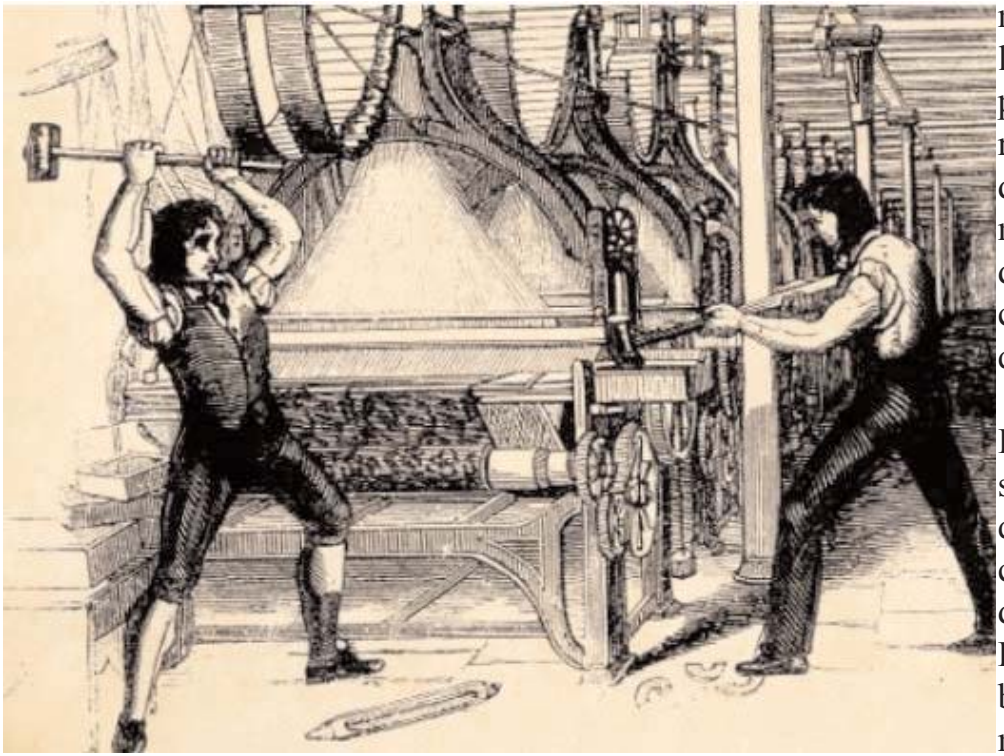
En 1811, des tisserands britanniques s'insurgent contre leurs conditions de travail en brisant les métiers mécaniques de leurs usines. Une révolte qui dévoile l'autre visage de la technologie. La gigantesque augmentation de la productivité agricole que vit la Grande-Bretagne au cours du XVIIIe siècle fournit à certaines familles paysannes la prospérité nécessaire pour disposer d'un métier à tisser à domicile et ainsi compléter leurs revenus précaires.

Cependant, les innovations techniques qui permettent cet accroissement de la production provoquent également une perte de travail pour de nombreux paysans, qui émigrent alors vers les villes en perpétuelle expansion. Là-bas, les ouvriers qualifiés et les apprentis qui travaillent dans les ateliers et les commerces urbains

voient se remplir les faubourgs d'une nuée de paysans expulsés et en quête de travail...

Dans ces zones urbaines, les gens s'arrachent les livres de radicaux tels que Thomas Paine ; ils témoignent même de la sympathie pour les Jacobins qui ont pris la tête de la Révolution française. En 1794, l'accroissement de la tension politique et sociale pousse le gouvernement à suspendre l'Habeas corpus, la loi garantissant la liberté juridique individuelle fondamentale des détenus.

Cinq ans plus tard, les Combination Acts interdisent les associations de travailleurs, ce qui rend impossible les négociations collectives. Le conflit entre ouvriers et employeurs ne tarde pas à éclater, appuyé par un État redoutant l'union du radicalisme politique et des revendications en matière de travail.



Certains artisans et paysans qui ont pu acheter une machine ont réussi à accumuler un petit excédent de capital et l'investissent dans l'industrie naissante, acquérant de nouvelles machines. La concurrence entre ces premiers industriels pousse à la course à l'innovation, afin de produire toujours plus vite et moins cher. Cette demande provoque une cascade d'inventions multipliant la capacité de production, notamment avec l'utilisation de la machine à vapeur dans ces premières usines. Ce qui déclenche l'hostilité des fileurs et des tisserands, car elle réduit le besoin en main-d'oeuvre.

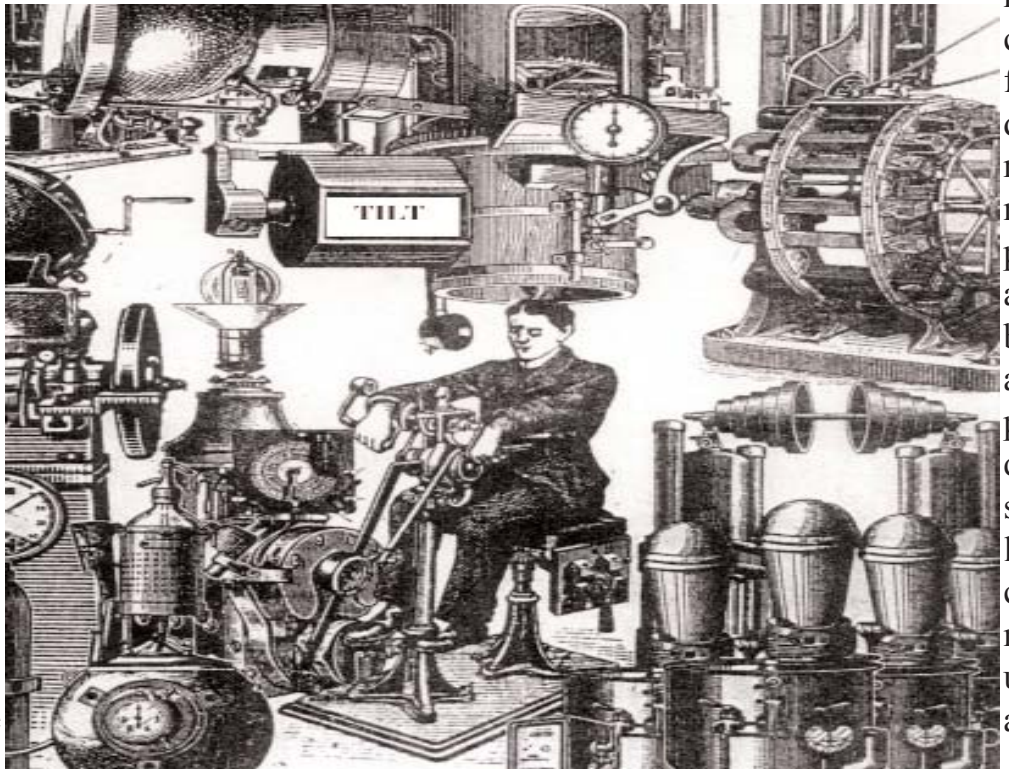
Déjà en 1778, dans le Lancashire, des artisans avaient détruit des métiers à tisser mécaniques, parce qu'ils faisaient baisser leurs salaires et dévaluaient leurs qualifications. Ces artisans voient leur savoir-faire durement acquis ne plus servir à rien face à la concurrence des machines. Ils s'entassent dans les usines, sous le joug des contremaîtres, ils sont soumis à des règlements stricts et à des punitions sévères en cas d'infraction, ainsi qu'au contrôle du temps marqué par la sirène de l'usine et au rythme bruyant de la machine.

C'est dans ces conditions qu'éclate le conflit. Tout commence à Arnold, un village près de Nottingham, la principale ville manufacturière du centre de l'Angleterre. Le 11 mars, sur la place du marché, les soldats du roi dispersent une réunion d'ouvriers au chômage. Cette même nuit, près d'une centaine de machines sont détruites à coups de masse dans les usines qui ont baissé les salaires.

Il s'agit de réactions collectives, spontanées et dispersées, mais qui ne tardent pas à acquérir une certaine cohésion. En novembre, dans le village proche de Bulwell, des hommes en masque brandissant des masses, des marteaux et des haches détruisent plusieurs métiers à tisser du manufacturier Edward Hollingsworth. Lors de l'attaque, une fusillade éclate, et un tisserand perd la vie. La présence des forces militaires empêche l'embrasement de la région, mais l'orage gronde.

C'est alors que les manufacturiers commencent à recevoir de mystérieuses missives, signées par un certain Général Ludd. Ce personnage imaginaire donne son nom à un mouvement de

protestation qui, sans être centralisé, est bien le fruit d'efforts coordonnés, peut-être suggérés par d'anciens soldats qui, en plus de lettres anonymes menaçantes et de tracts appelant à l'insurrection, organisent aussi des expéditions punitives nocturnes. Les leaders anonymes qui organisent les premières protestations dans la région de Nottingham lui empruntent son nom et signent avec lui les missives qu'ils envoient aux patrons. Ils veulent créer une figure emblématique, capable d'inspirer la terreur à leurs riches et puissants ennemis.



Le 12 avril 1811, la première destruction d'une usine se produit, lorsque 300 ouvriers attaquent la filature de William Cartwright, dans le Nottinghamshire, et détruisent ses métiers à tisser à coups de masse. La petite garnison chargée de défendre le bâtiment blesse deux jeunes contestataires, John Booth et Samuel Hartley, qui sont capturés et meurent sans révéler le nom de leurs compagnons.
En février 1812, le Parlement approuve la Frame-Breaking Bill, qui inflige la peine de mort à toute personne détruisant un métier à tisser. L'opposition est minime. Lord Byron, dans le seul discours qu'il prononcera à la chambre des Lords, demande : " N'y a-t-il pas assez de sang dans votre Code pénal ? " La répression se poursuit : 14 exécutions ont lieu et 13 personnes sont déportées en Australie. Pourtant, cette main de fer n'arrête pas les luddites, au point que 12 000 soldats sont réquisitionnés pour les pourchasser, alors que seuls 10 000 Britanniques luttent contre Napoléon sur le continent. Cela montre non seulement la terreur que les luddites inspirent aux classes dominantes, mais aussi les dimensions que prend cette " guerre civile " entre le capitalisme montant, qui repose sur l'industrie, la discipline au travail et la libre concurrence, et les luddites, qui revendiquent des prix justes, un salaire convenable et la qualité du travail.

En dénonçant l'accroissement du rythme du travail qui les enchaîne aux machines, les luddites dévoilent l'autre visage de la technologie. Ils remettent en question le progrès technique d'un point de vue moral, défendant la coopération contre la concurrence, l'éthique face au bénéfice : ils ne renient donc pas toute technologie par une résistance obtuse au changement, mais uniquement celle qui s'en prend au peuple. Ainsi leurs attaques sont-elles ciblées : ils brisent les machines qui appartiennent à des patrons qui produisent des objets de mauvaise qualité, à bas prix et avec les pires salaires. Vus sous cet angle, les luddites pourraient être considérés comme des activistes d'un mouvement capital, réclamant une utilisation de la technologie en accord avec les besoins humains.

La répression du gouvernement connaît son paroxysme lors d'un spectaculaire procès qui se déroule à York en janvier 1813. L'exécution de 17 luddites y est prononcée. Quelques mois plus tôt, une série de procès à Lancaster s'était soldée par 8 pendaisons et17 déportations en Tasmanie. Les peines très lourdes et la reprise économique qui se profile avec la fin des guerres napoléoniennes étouffent le mouvement luddite en 1816. Mais sa tragédie soulève une question inquiétante : jusqu'à quel extrême doit conduire le progrès ?

L'automne 1967 marqua la fin de mon tour du monde sur place à l'exposition universelle de Montréal qui ferma définitivement ses portes. Je reçu donc une nouvelle affectation soit la couverture de la vie culturelle de Montréal.

«Notre Guevara québécois, c'est Borduas»

Au Québec, la question du statut de l'artiste est intimement liée aux revendications d'affirmation nationale. L'Opération Déclic, en fait l'occupation par les artistes du Musée d'art contemporain, demande au gouvernement de revoir toute sa politique culturelle. Selon un tract de «l'Opération Déclic», elle revendique près de vingt ans plus tard «l'actualité du *Refus Global* de Borduas.» L'inertie des gouvernements en matière de culture mais surtout l'absence d'entraide entre artistes trop occupés «à se traiter de con sauvagement, brutalement, mesquinement» ont fait échouer la manifestation. Malgré ce pavé dans la mare des artistes bien-pensants, l'opération a néanmoins permis à certains d'entre eux de faire leur examen de conscience concernant leur rôle et la responsabilité sociale des «créateurs.»

Dans le rapport de l'Opération Déclic, il est donc suggéré : «En tant que citoyen à part entière, il (l'artiste) doit se politiser davantage, s'impliquer socialement et politiquement en étudiant et en comprenant les rouages de système politique actuel, de manière à ne pas être absorbé et récupéré par les idéologies bourgeoises qui règnent dans la stagnation, le dogmatisme, l'académisme et le snobisme.» (...) L'engagement du créateur dans une action sociale concrète doit se faire, au niveau de chaque individu par la réalisation d'oeuvres de qualité qui contestent les structures établies' et les conceptions vétustés de l'art et, au niveau d'une collectivité de créateurs, par la participation active et la militantisme dans des mouvements et manifestations qui contestent le système politique actuel.»

L'artiste devient plus intégré à sa société et partage avec ses concitoyens le même destin. Tout en poursuivant une démarche personnelle de création, l'artiste se permet néanmoins de participer à la vie communautaire et n'hésite pas à se montrer solidaire. On sent alors une nouvelle orientation qui interpelle fortement l'art et la politique.

L'opposition à la guerre du Vietnam, la montée du nationalisme québécois, des artistes, à l'image des membres du FLQ, se proclament des «terroristes culturels». Inspirés par les Lettristes de Isidore Isou et les Situationnistes de Guy Debord, des artistes de l'Opération Déclic veulent «poser des gestes» artistiques perçues «comme des bombes.»

"Notre entreprise ne prend sa signification que si elle s'inscrit comme une ligne de force dans le mouvement révolutionnaire qui vise la libération du Québec par les voies de l'indépendance politique, du socialisme, de la laïcité. Nous nous donnons comme tâche précise d'élaborer une critique démystificatrice des idéologies et des structures aliénantes de notre société; de jeter les bases d'une pensée révolutionnaire qui préside à l'instauration de conditions d'existence plus favorables à l'épanouissement de l'homme québécois."

Ce grand projet de société vise rien de moins que l'organisation de l'avant-garde en vue de créer le parti révolutionnaire, le M.L.P. (Mouvement de libération populaire) instrument de la prise du pouvoir. Pour ce faire, l'artiste contribua à mettre sur pied une kyrielle d'expérimentations libératoires.

Au théâtre, le Grand Cirque ordinaire se donna comme mission de jumeler le concept du happening à la création collective et à la fusion des genres mêlant burlesque, pantomime, vaudeville, texte historique, numéros de foire, enchaînements musicaux, monologues, le tout se donnant des airs festifs carnavalesques dans une atmosphère de tragi-comédie à la gloire du "petit peuple du Kébec." Par la suite, le théâtre Euh et Parminou se dirigèrent vers une

politisation plus marquée de la satire sociale tout en adoptant une scénographie plus interventionniste et participative, ancêtre de la Ligue Nationale d'Improvisation.

Au niveau des arts visuels, le mouvement TI-POP, une parodie bien québécoise du Pop-Art américain, vient nous rappeler que le meilleur moyen de liquider le passé c'est de s'approprier à nouveau les symboles de la culture populaire et de les détourner au profit de l'avant-garde naissante.

"Le Ti, c'est le Québec comme "Chez Ti-Jean Snack Bar", "Ti-Lou Antiques", ou tout simplement Allô-ti-cul.(...) A la fois nostalgie et sarcasme, ironie et bonheur, retrouvaille et rupture. (...) TI-POP, c'est cette démarche qui consiste à assumer un certain passé national mais à l'assumer comme passé justement, c'est-à-dire à le poser du même coup comme dépassé."

TI-POP propose donc le délire collectif autour des symboles de notre aliénation nationale, nos tabous sexuels; la sublimation de nos quétaineries : un Sacré-Coeur tout sanglant en carton, une affiche électoral de Duplessis, une chanson du soldat Lebrun, les médailles de la bonne Sainte-Anne, les p'tits pains bénis de Sainte-Geneviève, une photo osée d'Alys Robi, les "jokes" cochonnes de Ti-Gus et Ti-Mousse, un ti-rosaire avec ça comme pénitence.

Le 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception, une cérémonie d'initiation de nouveaux officiers de l'Ordre du Saint- Sépulcre de Jérusalem se déroule à la cathédrale Notre-Dame de Montréal. Considérant que «les chevaliers de l'Ordre du Saint- Sépulcre sont la confirmation de la collusion des trois pouvoirs : le pouvoir politique, le pouvoir économique et le pouvoir religieux», cette cérémonie représentait la cadre idéal pour le type d'intervention «terroriste socialement acceptable» préconisée par le groupe. Interrompant la cérémonie d'investiture, 4 hommes et trois femmes se dirigent vers le choeur de la cathédrale et là, devant l'assistance consternée, proclament haut et fort leur manifeste *Place à l'orgasme.*

Voici un compte rendu de l'événement par la presse locale tel que rapporté par le Montréal-Matin du 9 décembre :

«Plusieurs évêques et l'archevêque de Montréal Mgr Paul Grégoire ont été les témoins de la scène. Les sept "jeunes gens", 3 femmes et 4 hommes revêtus d'une "tenue de travail", ont franchi la Sainte Table, sous les yeux ébahis des deux mille personnes qui occupaient l'église. Une fois parvenu dans le choeur, ils ont scandé à l'intention des chevaliers du Saint-Sépulcre : "Sépulcres blanchis ! Mort à l'extrême-onction ! Morts aux commandements ! Mort aux vautours noirs. Mort aux flics de l'esprit ! Mort aux Jeunes Vieillards ! Place à l'Instinct ! Place à la colère ! Place à l'Érection ! Place à l'Orgasme ! »

Jean-Claude Germain, auteur de théâtre et chroniqueur, y va de sa bénédiction dithyrambique qualifiant l'événement de «naissance du théâtre révolutionnaire et à son premier acte de libération. Et ce n'est pas un fruit du hasard que la révolution par le théâtre ait débuté dans une église. (...) Or, à un niveau encore plus profond que celui de la politique, le choeur de l'église est effectivement le siège du pouvoir au Québec. (...) C'est en l'examinant sous cet angle, que la manifestation de Notre-Dame prend toute sa signification. Elle n'a duré que quelques minutes mais, pendant le court temps qu'elle a duré, le siège effectif du pouvoir au Québec a été occupé par la révolution » dixit Germain

Le Québec révolutionnaire venait de commettre sa première hérésie. Comment passer sous silence que l'Ordre du Saint-Sépulcre soit en ligne droite avec les croisades du Moyen Age où les chevaliers voulaient assurer aux chrétiens le libre accès à la Terre sainte. Peut-on croire que ces néo-hérétiques québécois n'ont jamais lu Engels, maître à penser de la révolution prolétarienne ? Peux être ! ...Pourtant ! Quelle similitude !

Je revis mon père et son univers scientifique aseptisé et je ressentis soudain un désir d'évasion vers l'irrationnel, le mystère. Je quittai

Montréal au début du printemps suivant vers l'Angleterre pour me réfugier auprès des « pierres suspendues. »

Angleterre – Stonehenge

S'il est vrai que la vie peut trouver sa signification au travers du voyage alors le monde peut être vu à la manière d'un spectacle dont l'objet est la connaissance ou la quête spirituelle sans pour autant imposer les coûts de l'intégration.

En arrivant sur le site des « pierres suspendues » (Stonehenge), j'ai compris pourquoi les légendes parlent de menhirs et dolmens à l'usage d'un peuple de géants. Les sagas irlandaises parlent d'un peuples de géants constructeurs et les écrits grecs parlent des Hyperboréens et de leur temple circulaire.

Les alignements circulaires de pierres mégalithiques érigés entre -2800 et -1100 avant Jésus-christ, du Néolithique à l'âge du bronze sont phénoménales et n'ont d'égales que les mystères qu'elles recèlent. Des mystères telles que plusieurs croient que Stonehenge est l'héritage d'une civilisation étrangère au cours normal de l'histoire humaine. Une civilisation aux connaissances supérieures marqua son passage en laissant un message à caractère astronomique. Nous avons aujourd'hui la confirmation que ces alignements constituent un observatoire complexe permettant de repérer toutes les positions significatives du soleil et de la lune et de suivre leurs variations saisonnières et même de calculer les dates d'éclipse. Mais pourquoi toutes ces connaissances acquises au cours des millénaires furent-elles ignorées.

J'en étais fasciné par ces considérations cosmographiques lorsque mon pied trébûcha sur une pierre qui roula sous l'impact à quelques mètres. C'est alors que j'aperçois dans la cavité du sol une pierre plate, plutôt un éclat d'os percé en son centre que je ramassai comme souvenir. En soulevant cet éclat, je découvre une petite de pierre bleu qui s'insère parfaitement dans le trou de l'os. De mieux en mieux….

C'est en remettant la pierre à sa place dans l'os que soudain, ma main devint chaude irradiant mon corps de vibrations qui me propulsèrent mon esprit au beau milieu d'une d'une scéance de trépanation.

Je sentais que j'étais passé à côté d'un facteur très important qui aurait dû être visible mais qui était pourtant demeuré jusque-là intangible. Je compris qu'il me revenait l'obligation de d'utiliser le temps qui m'étais imparti pour pourchasser, identifier par essais/erreurs l'impuissance des hommes à contrecarrer l'instinct de mort qui l'habite et lui obscurcit la vie. Par quel sortilège diabolique, les hommes en sont venus à détruire leur mémoire en détruisant tous les livres et écrits de l'ancien monde réunis dans les bibliothèques de Rhodes, Carthage, Alexandrie et plusieurs autres. L'incendie en 49 avant J.C de la Grande Bibliothèque d'Alexandrie par des fanatiques chrétiens en premier et musulmans ensuite entraînant la perte irrémédiable de 400 000 rouleaux de papyrus dans toutes les disciplines scientifiques, la fermeture des Universités païennes au VIième siècle par l'Empereur Justinien, l'interdiction de la lecture et la destruction de tous les documents anciens par les chrétiens sous l'Inquisition font que notre histoire fut totalement occultée et oubliée. Avec la foi monothéiste est né l'intolérance religieuse basée sur l'ignorance des peuples de leur histoire commune. Pour le monothéiste, l'histoire est simple, tout ce qui est païen doit périr.

Il faudra attendre le Moyen-Age où sous l'influence des Arabes, les mathématiques, la recherche expérimentale, la philosophie et les sciences exactes de la nature inspirées des Grecs soient réintroduites en Europe. Pourquoi les hommes préfèrent l'ignorance plutôt que la connaissance ?

Soudain ma conscience se comporta comme un rêve éveillé. Je me surprend à penser en temps géologique : je pense précambrien, cambrien, ordovicien, dévonien, jurassique. Les temps immémoriaux

m'habitent. J'imagine que tout a commencé par une amibe stupide, une amibe conne qui devient avec le temps un crustacé puis un poisson qui sort de l'eau, développe des poumons, transforme ses nageoires en bras et jambes, se met à ramper comme un reptile, se transforme à nouveau en mammifère, devient un singe qui se met à marcher, une lignée bifurque vers l'Homo erectus puis habilis puis Néandertalien et Homo sapiens qui commence à parler et se raconte des histoires, se met à dessiner sur des murs de grottes puis à écrire puis à compter si bien qu' en bout de ligne une amibe a été capable de découvrir l'atome puis le nucléaire et même de s'expédier sur la Lune. Eh bien cette conne d'amibe suivait un plan et ce plan c'est l'évolution.

Des correspondances inouïes s'établissent ainsi ce couple déambule au loin comme un couple de ouran-outang, cet autre quidam, un chameau, une telle, un faciès de kangourou. J'évite au passage une fille aux tétons de bonobos dressés comme des missiles balistiques qui porte comme ceinture une cartouchière de kamikaze digne des limaces islamiques ; des jeunes hommes arborant des treillis militaires écrasant leurs pénis équins bandés comme une banane à l'intérieur de leurs jeans trop ajustés, voilà pour le physique. Il en est autrement pour l'intelligence et le comportement social. Il est évident que l'homme philosophique et psychologique se différencie des caractéristiques de l'homme biologique et le déborde sur ses marges anciennes. Ainsi tel groupe du monde actuel s'apparente encore à des chasseurs-cueilleurs du néolithique, des financiers londoniens à des dominants mésopotamiens, des pauvres arabes à des dominés hébreux. Bref, en un seul coup d'œil, je perçois le niveau d'évolution de chacun, et jusqu'à maintenant très peu d'hommes accomplis car on ne naît pas homme, on le devient. Pendant des dizaines de millions d'années des humains anatomiquement modernes ont coexisté avec d'autres primates et toutes sortes d'espèces animales dont des centaines qui nous sont encore inconnues et des dizaines de végétaux disparaîtront sans que nous puissions les connaître. Je compris que je vivais encore aujourd'hui parmi des humains biologiquement semblables mais tellement dissemblables au niveau de la conscience, de la connaissance. Tous non pas atteint le même stade d'évolution psychologique. Je voyais plusieurs de nos compatriotes si mollassons encore aux stades des vers invertébrés tandis que d'autres broutaient comme des gnous probablement la classe moyenne chassée par des hyènes de banquiers spéculateurs. La signification de ces visions avait déjà été exprimée pour une large part dans les images, les contes et légendes de l'Antiquité mais le problème est de savoir comment les interpréter au troisième millénaire.

Je venais à peine d'entrer sur le site que je fus rejoint par un vieillard souriant, bienveillant.
- Vous venez pour le solstice me lance-t-il ? Et puis voyant mon interrogation, il reprend : ici dans deux jours, c'est le solstice d'été et si vous vous placez là en plein milieu du monument, vous verrez au levée du soleil celui-ci surplomber cette pierre là-bas à l'écart : la Heel Stone.
- Incroyable dis-je ! Encore plus fabuleux cet ensemble de trente pierres de vingt-cinq tonnes chacune reliées les unes aux autres par des linteaux formant une suite de dolmens… c'est du prodige. Mieux encore c'est de la magie.
- Au contraire c'est de la science ! N'est-ce pas plutôt l'expression de connaissances sophistiquées à la fois de cosmogonies, de mathématique et de géométrie appliquées à l'architecture.
C'est exact mais vous parlez du savoir qui est ici accessible et bien visible pour ceux qui ont étudié et qui veulent bien le voir. Mais ici c'est la technique qui est magique. Vous êtes dans la plaine de Salisbury et ces pierres de plusieurs tonnes proviennent de carrières situées à plus de quatre cents kilomètres, transportées sur une route parsemée de rivières, ensuite taillées de main d'homme et dressées et incurvées au centimètre près pour corriger l'illusion d'optique si non on les verrait concaves et finalement élevées et placées ces dolmens de plusieurs de tonnes en respectant les calculs mathématiques aux lois de physique et aux forces mécaniques.
On se posait les mêmes questions pour la construction des

pyramides, on connaît aujourd'hui les réponses.

Mais ici à Stonehenge, c'est très différent. Les anthropologues savent que les îles anglo-saxonnes étaient habitées par des peuples vivant à l'âge de pierre qui vont bientôt connaître le cuivre et le bronze et qui commençaient à peine à connaître l'élevage et à pratiquer l'agriculture. Donc impossible pour eux de posséder les ressources alimentaires phénoménales pour nourrir des centaines de milliers d'individus nécessaires au transport et à la construction des monuments et ce pendant quelques centaines d'années selon nos calculs modernes. Pas de ressources alimentaires, peu de ressources humaines, difficultés techniques incroyables. En plus, sur un rayon d'une vingtaine de kilomètres, on trouve plusieurs autres cromlechs dont certains géants comme celui d'Avebury avec ses 360 mètres de diamètre. Stonehenge fait donc partie d'un vaste ensemble qui défie toutes les lois et compréhensions humaines. Stonehenge est magique et célébré pour cela depuis des siècles. Un des mythes associés à Stonehenge voudrait que les pierres aient été déplacées par Merlin l'enchanteur lui-même ! Cette fable remonte au début du XIIème siècle. Geoffrey de Monmouth, évêque et chroniqueur anglais au service d'Henri Ier d'Angleterre, rapporte dans son « Histoire des rois de la Grande-Bretagne » que les pierres auraient été importées d'Afrique jusqu'en Irlande par une tribu de géants. Puis, Merlin aurait fait voler ces pierres pour traverser la mer pour finalement les faire dresser dans la plaine de Salisbury où elles se tiennent actuellement. Le tout en l'honneur du roi Arthur.

- Vous semblez en être convaincu ?
- Tout porte à croire que la nature écrit une histoire très compliquée et plutôt fantastique. Regardez les menhirs, vous constaterez qu'aucune inscription, signe graphique ou écriture s'y retrouve. Et pourtant il y a communication de savoirs anciens non pas par transmission mais par déduction. Je suis de plus en plus certain que Stonehenge représente une énigme qui nous est demandé de résoudre car la magie est une chose étrange qui se manifeste comme si elle était douée d'une volonté propre. Ce site mégalithique est le grain de sable dans l'engrenage de la raison. Résoudre un problème demande de la logique non de la magie !
La magie relève de l'intuition car il vient un temps où la raison est incapable d'aller plus loin. Notre raison a des limites disait le philosophe Kant. Et la magie vient au secours de la raison en panne. Comprendre la réalité du monde tout en voyant sa magie, voilà ce qui constitue notre véritable défi et celui-ci demande d'être relevé avec brio.

- Alors qu'est-ce que la magie ?

- Toute tentative pour expliquer le monde visible par des forces invisibles comme les dieux est de la magie. La religion c'est de la magie. C'est tenter une explication du monde basée sur l'intuition, malheureusement on a toujours chercher à opposer raison et intuition, science et religion alors qu'ils sont complémentaires du point de vue de l'acquis de connaissances. La magie est tout autour de nous sans que nous en ayons conscience et pourtant comme la lumière des champs magiques nous traversent comme les neutrinos.

De mieux en mieux, Stonehenge : le Vatican, la Mecque de la magie ! Je décidai de lui montrer ma rondelle crânienne et la pierre bleu. - -
- Qu'en pensez-vous ?

- Les petites pierres bleues seraient la clé pour résoudre une partie du mystère. Elles seraient l'élément central du site et auraient pu avoir une vertu curative. Ces pierres bleues importées du Pays de Galle auraient possédé une vertu médicinale en raison de leur proximité avec des sources curatives, considérées pendant très longtemps comme sacrées. Les malades et les blessés auraient ainsi pu se rendre sur le site et emporter avec eux quelques morceaux de ces pierres bleues dans l'espoir de guérir. La découverte de nombreux ossements dans les environs du site présentant des anomalies et des traumatismes semble aller dans le sens de cette hypothèse. Et cette rondelle crânienne viendrait confirmer que des trépanations ont bel et bien été partiquées à Stonehenge.

- J’espère que ce bijou magique d’un autre âge me protègera.
- Bien dit ! Tenez ! Regardez au loin voilà les caravanes des « free people » venus fêter le solstice. Dans deux jours vous serez des milliers de « travellers », les nouveaux pèlerins du « new age » ésotérique venus communier avec l’esprit des lieux.

Très vite les champs entourant le site furent envahis par une kyrielle de voitures, de vans, de camions et même d’une dépanneuse, celle de Gary McLane dont je fis rapidement la connaissance. Non seulement Gary dépannait le convoi gitan mais dans chaque ville qu’il traversait, il effectuait quelques remorquages en douce et se retirait avec l’oseille avant de se mettre à dos la concurrence.

Dés qu’il quitta l’école à dix huit ans, Gary traversa le pays de long en large comme conducteur de seize roues fonçant à plein gaz, pied au plancher afin de respecter les horaires de livraison de plus en plus serrés. Des trajets de plus en plus rapides commandent un stimulant identique. Il adopta rapidement le «fast track» de la méthamphétamine, et se mit au speed, à la benzédrine avalant les pilules comme les kilomètres. À une croisée de chemin tellement perdu sur la route comme dans la tête, il évita de justesse une collision quasi frontale avec un autobus rempli d’étudiants mais n’a pu éviter le message qui du fond des tripes lui disait qu’il grillait trop de neurones et le peu de ciboulot qui lui restait lui enjoignait d’en finir avec ces petites pilules planantes qui lui promettaient un beau vol plané vers l’éternité.

Le sevrage s’avéra plus difficile que prévu car je n’étais pas en manque de drogue mais en manque de vie. Mais où était donc passé la vie ? Où étaient donc les gens soucieux d’amour, de vérité, de liberté, habités par une envie furieuse de réaliser leurs rêves car il n’avait pas peur de la vie.

- Puis un jour, ils étaient là devant moi ceux que j’avais tant cherché un convoi de travellers arrêté à une halte routière, une avalanche de gens avides d’émotions. Je conduis un camion comme eux mais eux ils rient, ils chantent et ont eu assez de bienveillance et générosité pour écouter mes foutaises de prolétaire routier.
À les fréquenter, je compris que les travellers de cette époque ne sont pas des pèlerins religieux au premier sens du terme ou mystiques comme les hippies sur la route de Katmandou.

Leur mobilité peut être perçue comme un «pèlerinage antique». Depuis l’apparition des pré-humains puis des premiers humains voilà prés de 3 millions d’année, le voyage, les déplacements de population ont toujours contribué à la dispersion de l’espèce en cherche constante de ressources pour sa survie. Dès 2,5 millions d’années, partis de l’Afrique orientale voici nos ancêtres primitifs en Eurasie déployé sur l’ensemble de l’ancien monde. Nous les gens du voyage sommes de cette lignée d’audacieux et intrépides migrants qui inventèrent la navigation voilà 700 000 ans qui quittèrent l’Indonésie en radeau pour accoster en Australie ou de l’Amérique du Sud pour rejoindre les îles du Pacifique sud et bien sûr, ceux qui par le détroit de Béring envahirent les Amériques. Ces vagabonds préhistorique ont été un formidables facteur de progrès. Se déplaçant par instinct, ils inventèrent la culture et les techniques nécessaires pour se protéger des agressions terrestres ou animales et le traveller est le gardien de cette mémoire nomade, celle là-même qui sauvera peut-être à nouveau l’espèce sédentarisée entrain de crouler sous le poids démographique.

Avec cette idée de transgression, je suppose que la catégorie sociale de la jeunesse dans laquelle peuvent être inscrits les new age travellers, renvoie à des pratiques déviantes. Ces pratiques marginales proviennent d’une certaine «dissidence» comprise comme une marginalité choisie. C’est une prise de distance volontaire avec les normes et les valeurs dominantes. Le refus du conformisme peut ainsi être lu au travers de ces festivités.

Or, je fais également l’hypothèse que leur marginalité est subie dans la mesure où une partie de ces personnes se trouve démunie au point d’être dans «l’impossibilité économique de respecter les normes

dominantes de la société .» Entre une marginalité choisie et subie, les new age travellers semblent osciller entre deux façons d'être face à la société : d'une part, leur anti-conformisme les éloigne des valeurs sociétales traditionnelles et d'autre part, dans le même temps, ils s'y résignent par défaut. Cette ambivalence, nous pourrons la retrouver tout au long de parcours divers et des différentes époques que traversent les travellers.

Les New age travellers sont organisés autour du culte de l'individu et du collectif, au travers de thérapies alternatives.

Ces années -là, la terre britannique développe une tradition de concerts gratuits. Souvent réalisés en plein air, ils sont parfois associés à des mouvements alternatifs contestataires relatifs à des revendications contemporaines comme le rejet des armes de destruction massive. Les festivals libres sont donc vus et compris comme une sorte d'alternative à la société globale et non pas comme le haut lieu de l'amusement et du plaisir. On peut lire ces festivals comme un carnaval. En ce sens, le carnavalesque de ces festivals est associé à des formes rituelles de comportements transgressifs dans lesquels les sanctions morales et les comportements normatifs sont temporairement suspendus et décrédibilisés. À travers l'espace constitué en festival libre, outre une insistance sur la diffusion de la musique et la consommation ouverte aux drogues de toutes sortes, on peut voir que les festivals offrent des opportunités au jeu de la moquerie des autorités

Au contact des travellers irlandais, j'ai expérimenté divers convois, dans des véhicules différents à chaque fois. Ma place de passager me permit d'apprécier la mise en route des véhicules. Aussi, le code symbolique interne entre conducteur, la gêne occasionnée à l'ordre public, le sentiment que le collectif ne fait qu'un sur les routes et la pesanteur du convoi au sens de son effet de masse, exhalent l'idée d'un certain pouvoir. Dès lors, en considérant le convoi comme formation sociale signifiante, j'ai fait l'hypothèse que le convoi donne à voir un collectif et ses interdépendances. Les interactions sociales internes et externes au convoi sont significatives. Elles viennent exprimer d'une part la contiguïté aux normes sociales en matière de circulation, en quelque sorte le respect du code de la route; et d'autre part, les compétences aux subterfuges, aux déviations sociales.

Le site de StoneHenge , célèbre monument mégalithique circulaire, haut lieu des festivités populaires depuis le XVIIIe siècle, est utilisé par les New age travellers entre les années 1960 et la fin des années 1980. En 1975, le festival de StoneHenge est devenu le festival libre annuel du peuple [people free festival]. L'idée est ici de célébrer le vivre ensemble et les différentes cultures du monde.

En 1985, une centaine de new age travellers s'unissent dans un convoi massif de plusieurs véhicules pour former The peace convoy [Le convoi de la paix]. Ils s'engagent ainsi sur la route du site de Stonehenge pour y établir un grand rassemblement, et protester contre la venue de missiles de croisière américains sur les terres britanniques. Mais la police anticipe leur arrivée et clôture le périmètre du monument pour empêcher ainsi l'évolution du convoi et le rassemblement. Bien que redoutant ces barrages, ils tentent malgré tout de forcer le passage en s'introduisant par un champ de haricots. Mais, ils s'y embourbent. Les forces de l'ordre procèdent alors à une véritable chasse aux sorcières et ont recours excessivement à la violence, brisant pare-brise et fenêtres des véhicules, châtiant le moindre individu en fuite. Gary nous quitta pour le grand voyage.

Londres

Ma visite antérieure au pavillon de l'Angleterre et ma vision des luddites m'incita à en apprendre sur le monde ouvrier. Qui dit ouvrier - Angleterre, dit Karl Marx. À la librairie de Londres, j'ai eu accès exeptionnellement aux documents originaux des écrits de Karl Marx et chose curieuse, en tenant dans mes mains le Manifeste du Parti communiste, les vibrations émises me ramènent au début du

Cristiannisme.

J'en étais à cette pensée lorsqu'une bibliothécaire m'interpella. Je me présente Denise Paradis, historienne de profession. Je suis à votre disposition pour vous aider dans vos recherches s'il vous voulez bien !

-Eh oui je veux bien. J'aimerais savoir si vous voyez un lien quelconque entre les écrits de Marx et le christiannisme ?

-Je crois que ce monsieur Marx aurait pu devenir un moine tellement sa connaissance des ordres monastiques est adéquate. Il a bien compris que l'origine du socialisme est chrétienne. Marx a tout simplement transféré le pouvoir libérateur de Jésus dans le prolétariat soufrant. Lui restait qu'à écrire l'Évangile de la lutte des classes dans son catéchisme communiste.

- Et qu'en tirez-vous comme enseignement ?

- Eh bien si une historienne comme moi beaucoup étudié le marxisme, un supposé athée comme Marx a beaucoup étudié lui le christianisme. En effet, la société sans classe de Marx et la disparition conséquente des tensions historiques trouvent leur exact précédent dans le mythe de l'Age d'or qui, suivant des traditions multiples, caractérise le commencement et la fin de l'Histoire. Marx a enrichi ce mythe vénérable de toute une idéologie messianique judéo-chrétienne : d'une part, le rôle prophétique et la fonction sotériologique qu'il accorde au prolétariat; d'autre part, la lutte finale entre le Bien et le Mal, qu'on peut facilement rapprocher du conflit apocalyptique entre Christ et Antéchrist, suivi de la victoire du premier.

- Vous me surprenez. Excusez mon ignorance du vocabulaire religieux mais qu'est-ce qu'une sotériologie ?

- C'est une doctrine du salut de l'homme qui implique la venue d'un sauveur, un *soter* en greco-latin d'où la rédemption. Vous seriez surpris du nombre de *soter* que recèle l'histoire des religions sur tous les continents. Jusqu'à maintenant, le *soter*, le sauveur était toujours lié à une personnalité hors du commun comme Alexandre le Grand ou le Christ. Or pour la première dans l'histoire de l'humanité, telle fut l'originalité de votre ami Karl Marx, le *soter* passe de l'individu à une classe sociale mais la finalité reste la même.

- Quelle est-elle ?

- Sauver le monde bien sûr ! La venue du soter implique donc une histoire messianique de l'humanité et où Karl Marx a-t-il pu trouver une telle idée, la transformer et l'introduire dans le marxisme si non chez Joachim de Flore, exactement dans son livre *Exposition de l'apocalypse,* la bible du millénarisme dont s'est inspirée la paysannerie révolutionnaire du Moyen Âge.

Selon lui, le millénium est le «troisième âge» qui sera celui de l'Esprit qui succédera à l'âge du Père (Ancien Testament), à l'âge du Fils (Nouveau Testament). On commence à peine à comprendre le rôle exceptionnel des «prophéties» de Joachim de Flore dans la naissance, la structure, bref, la genèse de tous les mouvements millénaristes et/ou révolutionnaires modernes y compris le communisme dans l'attente du retour de «l'âge d'or».

La troisième époque de l'Histoire, selon Joachim, est celle de la liberté par la connaissance placée sous le signe du Saint-Esprit. Elle remettait en question toute la théologie de l'Église catholique car le règne de la liberté implique le dépassement historique du christianisme et du judaïsme et l'abolition de leurs rites et institutions au profit de la régénération universelle apportée par la connaissance. La révélation de Dieu n'est plus un élément isolé dans le temps et réservé à un peuple élu, non ! La révélation de Dieu est perpétuelle, continuelle, progressive et suit le rythme de nos connaissances. Le troisième âge est celui de l'accomplissement de la

liberté universelle marquée par le triomphe de la raison et de l'éducation. En résumé, si un temple il y a, c'est l'école.
- Pourquoi précisément les paysans ont-ils été sensibilisés, plutôt par qui ?

- Gérard Segarelli de Parme, brûlé dans cette ville en 1260 et Fra Dolcino de Novare, brûlé à Verceuil en 1300, furent les propagandistes de l'abolition de la propriété privée et les instigateurs des maquisards paysans. On considère leurs actions comme étant les premiers soulèvements communiste de l'histoire occidentale se réclamant de la liberté religieuse, sociale et politique pour revendiquer le partage des terres. Les graines du millénarisme ainsi semées à la volée trouvèrent terreau propice chez les paysans. Pour les paysans du Moyen Age qui, eux aussi, cherchent à améliorer leur condition, le christianisme primitif des origines devient le modèle à suivre et surtout, aussi incroyable que cela puisse paraître, le Nouveau Testament devint un Évangile révolutionnaire, l'arme des pauvres; nous devons vivre en pratique les œuvres du Christ sinon la Révélation est un mensonge. Alors à nouveau, aussi incroyable que cela puisse paraître, l'Église catholique se mit à interdire la lecture de la Bible comme le laisse entendre les instructions données par la Sainte-Inquisition. :

«On détruira entièrement jusqu'aux maisons, aux plus humbles abris et mêmes aux retraites souterraines des hommes convaincus de posséder les Écritures. On les poursuivra jusque dans les forêts et les antres de la terre. On punira sévèrement même quiconque leur donnera asile.»

Il y a un tel écart entre le catéchisme offert au peuple et les Saintes Écritures que cela sème l'effroi au sein du clergé. Eh Oui ! Les Évangiles de Jésus sont à l'origine du communisme primitif considéré par l'Église comme une démoniaque hérésie antipontificale.

De plus en plus, la richesse de l'Église fait jaser. Vers le XIIe siècle, une richesse jusque là inconnu envahit l'Europe. Les élites se vautraient avec délices dans ce luxe tombé du ciel. C'est l'époque où la papauté s'est réfugiée à la cour d'Avignon sous la protection de Philippe le Bel. Le pouvoir royal a besoin du Diable pour terroriser les paysans pauvres qui commencent à regimber. Les prêtres donnèrent au fidèles les sermons que le pouvoir voulait entendre. Comme jadis en Mésopotamie et en Iran, le clergé était l'instrument du pouvoir despotique. Appelée "la Babylone de l'Occident" par le poète Pétrarque, la cour papale d'Avignon vit dans l'opulence et la déchéance Cette collusion toute matérielle de l'Église et de l'État s'appela le népotisme papal. Et cela vous surprendra peut-être mais je partage cette position de Engels sur les paysans.

- Et qu'elle est-elle ?

- C'est Engels, qui le premier, analysa dans *La guerre des paysans* (1850) que plusieurs courants hérétiques du Moyen Age étaient les précurseurs du socialisme moderne.

Luther déclare en effet que la liberté humaine n'existe pas, seul Dieu est libre. La liberté de choix est un nom vide de sens, que l'homme ne peut être justifié uniquement par la foi. L'homme depuis le péché originel est dominé par le Mal et ne peut donc choisir car dominer par son égocentrisme. Seule la foi en Dieu est rédemptrice. Calvin endossa la position de Luther et poussa encore plus loin les enseignements de Saint-Augustin en éliminant de la vie quotidienne toute source de plaisir. La danse, le chant populaire, la bonne table, les alcools, tout devient interdit, on ne rit plus, on ne sourit plus, la vie devient morose, bref on s'ennuie à mourir.

Après la Réforme protestante, un certain Thomas Münzer se sépare de Luther et rejoint la révolte des paysans allemands en 1525. Qualifié par Engels de «prophète de la Révolution», Münzer redonne au millénarisme chrétien ses lettres de noblesse. Pour lui, si Dieu est parfait, l'homme et la femme nés à son image le sont tout autant. Plus besoin de baptême, puisque Jésus nous a délivré de la faute, à

tout dire, plus besoin également d'Église puisque Jésus nous a libéré de la servitude et nous a demandé d'édifier une société juste en attendant son retour. Et Engels de poursuivre : «le Royaume de Dieu n'est pas autre chose qu'une société où il n'y aurait plus aucune différence de classe, aucune propriété privée, aucun pouvoir de coercition indépendant des membres de la société.»

Voici le portrait de Thomas Munzer tel que dressé par Engels dans la *Guerre des paysans :*

« A cette époque (1522), Munzer était encore avant tout un théologien; ses attaques étaient presque exclusivement dirigées contre les prêtres. (...) Munzer dont les idées, exprimées de plus en plus nettement, devenaient chaque jour plus hardies, se sépara alors résolument de la Réforme bourgeoise et joua désormais directement le rôle d'un agitateur politique. La foi n'est pas autre chose que l'incarnation de la raison dans l'homme. Grâce à cette foi, à la raison devenue vivante, l'homme se divinise et se sanctifie. C'est pourquoi le ciel n'est pas quelque chose de l'au-delà, c'est dans notre vie même qu'il faut le chercher; et la tâche des croyants est précisément d'établir ce ciel, le royaume de Dieu, sur la terre. De même, il n'y n'existe pas d'enfer ou de damnation perpétuelle. Ses prêches prirent un caractère encore plus violemment révolutionnaire. Ne se bornant plus à attaquer les prêtres, il tonnait avec la même fougue contre les princes, la noblesse, le patriarcat. Il dépeignait sous les couleurs les plus ardentes l'oppression existante et y opposait le tableau imaginaire du royaume millénaire de l'égalité sociale et républicaine.»

- John Bail, vous connaissez ?

- «Si nous venons tous d'un père et d'une mère, Adam et Ève, en quoi peuvent-ils dire et montrer qu'ils sont mieux seigneurs que nous, fors parce qu'ils nous font gagner et labourer ce qu'ils dépensent ? Ils sont vêtus de velours et de satin fourrés de vair et de gris, et sommes vêtus de pauvre drap. Ils ont les vins, les épiées et les bons pains, et nous n'avons que le seigle, le retrait et la paille et buvons l'eau. Ils ont le séjour et les beaux manoirs et nous avons la peine et le travail, et la pluie et le vent aux champs, et il faut que de nous vienne et de notre labeur ce dont ils tiennent les états. Bonnes gens, les choses ne peuvent bien aller en Angleterre ni iront jusques à tant que les biens iront tout de commun et qu'il ne sera ni vilain, ni gentilhomme, que nous ne soyons tous unis.»

Déjà en l'an 1381, l'Anglais John Bail avait, donc, déjà expliqué dans ses chroniques hérétiques, les motifs économiques justifiant la révolte.

L'Europe s'engage dans les guerres de religions entre luthériens, calvinistes, protestants et catholiques, tous des chrétiens qui normalement devraient «s'aimer les uns les autres.» Armé jusqu'aux dents, le Vatican mobilisa des centaines de milliers de fidèles venus appuyer la Contre-Réforme qui culmina avec le massacre de milliers de citoyens français lors de la Saint-Barthélemy. Tout l'Europe s'embrasa; des armées entières s'affrontèrent en Pologne, en Allemagne, en Autriche, au Danemark, même en Suède; des victimes par millions, pendues, torturées, violées par les «soldats de l'amour.» Cette violente intolérance, mère de l'intégrisme, du fanatisme, du terrorisme religieux, non seulement condamne le message messianique du Christ envers la paix sur terre mais ouvre la porte à la haine génocidaire envers les peuples conquis.

- Si je comprend bien votre analyse, Marx et Engels, ayant bien compris la portée révolutionnaire du discours sociale millénariste inspiré des paraboles de Joachim de Flore, s'en inspirèrent à leur tour pour élaborer les concepts de la révolution prolétarienne. Jésus, oui ! L'Église et sa religion oppressive, non! De là, «la religion, opium du peuple»

- Exact ! Mais peu de gens connaisse la véritable histoire de cette citation. D'ailleurs même vous serez sûrement surpris d'apprendre qu'elle n'a rien de précisément marxiste au sens politique. Quand

Marx établit sa critique de la religion, sa thèse politique est en gestation. Cette idée de religion narcotique, nous la trouvons chez plusieurs autres écrivains de l'époque et n'a pas du tout le sens que l'on a voulu lui donner. Comparons ce texte de Ludwid Heine de 1839 à celui de Marx en 1844 :

«Bénie sois une religion qui a versé dans l'amer calice d'une humanité souffrante quelques gouttes douces et narcotiques, opium spirituel, quelques gouttes d'amour, d'espoir et de foi !» (Heine)

Et maintenant, Karl Marx :

«La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle et pour une autre, la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme dans un monde sans coeur comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclue. Elle est l'opium du siècle.»

Comme vous remarquerez cette analyse met en relief le caractère contradictoire de la religion, tantôt justificatrice du monde existant par ses institutions de pouvoir, tantôt protestataire contre ce même monde injuste par l'enseignement de Jésus. Bien sûr, Marx penchera du côté de la protestation sociale. En ce sens, le jeune Marx ne renie pas Jésus, il renie l'Église. Par la suite, Marx en vient à considérer la religion comme une des différentes formes de l'idéologie au même titre que le droit, la morale et la pensée politique.

Ce cheminent intellectuel, Marx le doit à la critique de Engels qui lui fonde son analyse sur l'étude du christianisme primitif et des sectes hérétiques. Pour lui, le christianisme est d'abord une religion d'esclaves, ensuite l'idéologie religieuse de l'Empire romain, après la religion de la royauté, de l'exploitation féodale et de l'oppression inquisitoire et enfin la religion adaptée à la bourgeoisie et au capitalisme. Toute cette analyse se tient sauf que l'erreur de Engels est de faire porter le chapeau de son étude sur le christianisme alors que ce qu'il décrit s'applique plutôt à l'institution ecclésiastique des prêtres, évêques et papes qui ont trahi Jésus depuis des siècles déjà, depuis qu'ils ont goûté aux joies temporelles du pouvoir romain. Par contre, ce que Engels analyse finement est bien le corollaire entre le christianisme primitif et le socialisme contemporain. Les deux grands mouvements sont des mouvements de masse composés d'exploités, de petites gens croulant sous les dettes, de paysans et travailleurs appauvris donc, mouvements d'opprimés soumis à la persécution par les autorités en place et surtout, tous les deux promettent une délivrance prochaine de la servitude et de la misère. Le socialisme comme le christianisme se propose comme mouvement de libération. La différence est que les chrétiens attendent leur délivrance dans l'au-delà tandis que les socialistes l'attendent sur terre comme les hérétiques chrétiens de Münzer.

Mais surtout Engels élève la révolution socialiste à un tel niveau d'espérance qu'elle ne peut être comparée qu'aux attentes millénaristes. Le fondement spirituel sous-jacent au socialisme athée est d'inspiration millénariste et chrétien.

- Encore une révolution des pauvres pour s'accaparer les richesses dites-vous.

- Eh bien non ! Tous ces paysans ont adopté et fait serment d'obéir comme Jésus au culte de la pauvreté volontaire telle que professée par le théologien contestataire anglais John Wycliffe de l'université Oxford, ennemi du luxe offensant de l'Église. Marqués par le désir d'un retour à un idéal spirituel, les paysans veulent imiter le Christ des Évangiles et vivre l'union avec Dieu. Pour ce faire, ils transformèrent l'enseignement du Christ en action évangélique quotidienne. Le leitmotiv de toute cette agitation populaire se trouve au cœur des Évangiles. Pour eux, il était indéniable que la perversion morale de l'Église et de l'élite politique était responsable non seulement de la misère matérielle mais surtout, que ce monde de péchés perpétuels était indigne du Christ et en retardait le retour prévu.

Les hérétiques du Moyen-Âge se posait exactement la même question que vous présentement : « Comment se fait-il que le développement de la société chrétienne et de l'Église ait donné naissance à une société, à une civilisation, à une culture en tout inverse de ce que nous lisons dans les Évangiles ? Je dis bien en tout. Ce n'est pas sur un point qu'il y a eu contradiction, mais sur tous les points.»

- Puis vint Marx lui dis-je : « L'aliénation de l'homme dans la religion, la politique, le commerce étant un fait historique universel, il convient d'en rechercher non point la raison - comme en philosophie - mais la cause - comme en physique. D'où l'affirmation liminaire du premier chapitre du *Manifest der Kommunisten* : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours, c'est l'histoire de la lutte des classes ». y compris le christianisme. L'aliénation religieuse n'est donc pas première mais seconde comme toute aliénation idéologique et comme l'aliénation politique. Les philosophes n'ont fait qu'interpréter diversement le monde, ce qui importe, c'est de le transformer maintenant sans attendre une vie meilleure au paradis.

- Je vous le concède mais revenons quelques siècles plutôt et comprenez bien que pour ces paysans illettrés ce n'étaient pas des paysans qui se révoltaient contre l'oppression, c'était Jésus lui-même. Comme leur idole crucifiée, les paysans vont être pourchassés et exterminés dans des souffrances les plus atroces. Pour l'Église, ce discours libertaire des paysans demande implicitement sa dissolution; des bûchers s'allumèrent partout en Europe. L'Église catholique romaine et ses acolytes montrèrent de nouveau qu'ils étaient les pires ennemis de l'enseignement de Jésus.

L'Église catholique a échoué. Pour acquérir le pouvoir considérable du religieux, la révolution naissante se devait d'éliminer la concurrence idéologique et de proposer le marxisme-léninisme athée comme alternative révolutionnaire à la religion. Le prolétariat est alors chargé de la mission sotériologique et historique de sauver le genre humain.

Marx, lors de son séjour en Angleterre, a étudié les grands théoriciens de la libre pensée anglaise dont Toland qui souhaitait un retour au christianisme primitif sans dogmes et Hobbes qui renia l'autorité de l'église au profit du pouvoir civil. Hobbes profita de cette fracture métaphysique pour établir une contestation radicale de la politique en rompant avec la tradition antique où la communauté l'emportait sur l'individu. La montée de l'individualisme au détriment des solidarités communautaires amena Hobbes à penser un système politique fondé sur la domination d'un pouvoir fort capable d'unifier par l'effroi et qui repose sur un contrat de soumission de chaque citoyen : l'absolutisme. Puisque «l'homme est un loup pour l'homme» et que la recherche du profit par la domination ne peut que conduire à la violence, à la guerre, à l'insécurité, Hobbes en déduit que seul un pouvoir des plus fermes permet d'assurer la sécurité nécessaire à l'individu.

Inspiré du monstrueux Leviathan dans le *livre de Job* de *l'Ancien Testament*, Hobbes en tira cette devise : « rien sur terre ne peut en force se comparer à lui » et l'appliqua à l'État. Investi de ce pouvoir absolu, l'État est en mesure d'imposer la paix aux individus par la contrainte, il est le seul garant de la vie, de l'ordre car il empêche les résistances des individus : L'État est « la guerre civile perpétuellement interdite par le poids du pouvoir. » Cette soumission du peuple opère par la crainte, la peur qui cimente la cohésion sociale. L'État souverain absorba l'église et acquit ainsi tous les moyens matériels d'administration et d'exercice spirituel du pouvoir : Dieu c'est l'État dépositaire du droit de puissance sur la maîtrise matérielle du monde.

Marx et Engels, ayant bien compris à la fois l'absolutisme étatique de Hobbes et la portée révolutionnaire du discours social millénariste des paysans fondé sur les Paraboles du Christ s'en inspirèrent pour élaborer les concepts de la révolution prolétarienne. Jésus, oui ! L'Église et sa religion oppressive, non ! De là, « la

religion, opium du peuple. »

«Le mythe marxiste d'un âge d'or, amené par le triomphe définitif du prolétariat, constitue l'expression la plus articulée et la plus éclatante de toutes les eschatologies politiques modernes. Selon Marx, la société sans classes de l'avenir mettra fin à tous les conflits et à toutes les tensions qui caractérisent l'histoire de l'humanité depuis son commencement. Il n'y aura plus d'histoire à proprement parler, il y aura une sorte de paradis terrestre, car l'homme sera enfin libre et mangera à sa faim, moyennant le minimum de travail, puisque les machines inventées par les savants se chargeront du reste.

Mais surtout, effet pervers de l'histoire, Engels éleva la révolution socialiste à un tel niveau d'espérance qu'elle ne peut être comparée qu'aux attentes millénaristes. Le fondement spirituel sous-jacent au socialisme athée est d'inspiration millénariste et chrétienne.

Mais où Engels a-t-il pu puiser cette idée lumineuse si non dans les écrits de Joachim de Flore regroupés dans *Exposition de l'Apocalypse* qui date du début du XIIIe siècle. Selon lui, le millénium est le «troisième âge» qui sera celui de l'Esprit qui succédera à l'âge du Père (*Ancien Testament*), à l'âge du Fils. (*Nouveau Testament*) On commence à peine à comprendre le rôle exceptionnel des «prophéties» de Joachim de Flore dans la naissance, la structure, bref, la genèse de tous les mouvements millénaristes et/ou révolutionnaires modernes y compris le communisme dans l'attente du retour de «l'âge d'or. »

La troisième époque de l'Histoire, selon Joachim, est celle de la liberté par la connaissance placée sous le signe du Saint-Esprit. Elle remettait en question toute la théologie de l'Église catholique car le règne de la liberté implique le dépassement historique du christianisme et du judaïsme et l'abolition de leurs rites et institutions au profit de la régénération universelle apportée par la connaissance. La révélation de Dieu n'est plus un élément isolé dans le temps et réservé à un peuple élu, non ! La révélation de Dieu est perpétuelle, continuelle, progressive et suit le rythme de nos connaissances. Le troisième âge est celui de l'accomplissement de la liberté universelle marquée par le triomphe de la raison et de l'éducation. En résumé, si temple il y a, c'est l'école.

Grâce à l'analyse de Engels, Marx a bien compris le rôle émancipateur de Jésus Sauveur dont les souffrances sont appelées à changer le monde. Pragmatique, sa grande question était : l'idée du Christ est-elle utile à la révolution prolétarienne ? Et non pas : cette idée est-elle vraie ou fausse ? Marx a tout simplement transféré le pouvoir libérateur du Christ dans le prolétariat soufrant. Lui restait qu'à écrire l'Évangile de la lutte des classes, le *Manifeste du Parti communiste*; car les grands mouvements révolutionnaires ont toujours eu besoin d'un texte fondateur comme base mystique nécessaire à leurs réalisations.

«En effet, la société sans classe de Marx et la disparition conséquente des tensions historiques trouvent leur exact précédent dans le mythe de l'Age d'or qui, suivant des traditions multiples, caractérise le commencement et la fin de l'Histoire. Marx a enrichi ce mythe vénérable de toute une idéologie messianique judéo-chrétienne : d'une part, le rôle prophétique et la fonction sotériologique qu'il accorde au prolétariat; d'autre part, la lutte finale entre le Bien et le Mal, qu'on peut facilement rapprocher du conflit apocalyptique entre Christ et Antéchrist, suivi de la victoire du premier. » (sotériologie : doctrine du salut de l'humanité qui implique la venue d'un sauveur)

Pour Engels et Marx, il est évident que le christianisme primitif est à l'origine du socialisme moderne. C'est de cette atmosphère de religiosité axée sur le salut qu'il comprend qu'il doit présenter sa théorie philosophique et économique «comme un système complet d'explication, d'interprétation du monde, avec une vision globale du sens de l'histoire et de son mouvement qui assurait à l'homme un sens à sa vie. » (Ellul)

La question du Dieu des juifs ou des chrétiens et son analyse laissa Marx indifférent ; ce qui comptait c'est le rôle joué par la religion dans les processus sociaux et surtout de dénoncer l'exploitation de la classe ouvrière par l'Église. Sa position est clairement exprimée dans la *Gazette allemande de Bruxelles* du 12 septembre 1847 :

* «Les principes sociaux du christianisme ont justifié l'esclavage antique, glorifié le servage médiéval, ils sont prêts au besoin à faire également l'apologie de l'oppression du prolétariat – ils seront quittes à jouer l'apitoiement.

* Les principes sociaux du christianisme prêchent la nécessité d'une classe dominante et d'une classe d'opprimés et se bornent à faire le pieux souhait que la première soit charitable envers la seconde.

* Les principes sociaux du christianisme placent au ciel la compensation consistoriale de toutes les infamies et justifient par là leur maintien sur terre.

* Les principes sociaux expriment toute la bassesse dont les opprimées sont victimes de la part des oppresseurs ou bien comme juste punition du péché originel et d'autres fautes, ou bien, comme des épreuves imposées aux élus de la part du Seigneur en son infinie sagesse.

* Les principes sociaux du christianisme prêchent la lâcheté, le mépris de soi, l'abaissement, la servilité, l'humilité, bref, toutes les propriétés de la canaille ; le prolétariat, qui ne veut pas être traité comme la canaille, a bien davantage besoin de son courage, de sa dignité, de sa fierté et de son sens de l'indépendance que de pain.

* Les principes sociaux du christianisme sont serviles et sournois et le prolétariat est révolutionnaire. »

En somme, le *Nouveau Testament* a un potentiel révolutionnaire travesti par «les principes sociaux du christianisme» prêchés par l'Église. Cette position de Marx donna naissance à différents mouvements millénaristes de gauche associées au socialisme utopique et au marxisme chrétien.

L'écrivain russe Gorki, est à l'origine de cette idée d'une religion socialiste. Dans une nouvelle intitulée *La Confession*, son héros Matvei est un chercheur de Dieu qui malheureusement rencontre beaucoup de faux prophètes. Un jour, il rencontre un homme qui lui parle de la souffrance terrible qui accable son peuple et lui montre le lien entre Dieu et le prolétariat démuni. Comme une révélation, il comprit que ce Dieu est l'humanité révolutionnaire, une humanité socialiste mais en même temps il saisit que ce Dieu n'est pas encore né, que ce Dieu, l'humanité est en train de le construire. De «bogoïskatéli», (chercheur de Dieu) il se métamorphose en «bogostroïtéli.» (constructeur de Dieu) - Vous qui chercher Dieu lui clame ce prophète mystérieux, sachez que Dieu est l'humanité socialiste future. Lénine a perçu que l'homme nouveau a non seulement compris la révolution socialiste, il en est maintenant exalté et sans exaltation, l'homme ne peut rien créer de grandiose encore moins construire Dieu dont la célébration serait la révolution, point culminant du chemin de croix prolétaire.

- Mais Lénine est un athée pure et dure n'est-ce pas ?

- Oui et non ! me corrige-t-elle. C'est lors d'un voyage à Capri que Lénine rencontre d'autres camarages bolchéviques en exil. C'est lors d'une partie d'échec entre Gorki et Lénine que Louna entreprit de convaincre ce dernier.

- Vos écrits de propagande peuvent certes convaincre mais convaincre qu'une minorité éduquée. Le peuple russe est majoritairement composé de paysans illettrés et fortement ancré dans un tradition religieuse mystique. Que vous le vouliez ou non, ces hommes ont besoin d'émotions plus que de raison, ils veulent être enthousiasmé, exalté en plus d'être convaincu. Vous devez comprendre la nécessité d'engager les soldats, les marins comme un

ordre chevaleresque dans la voie révolutionnaire et enfin saisir l'importance décisive des masses paysannes, qu'il faut lier au sort de la révolution bolchevik. Mais pour faire bouger un individu au risque de sa mort, il faut lui assigner un but grandiose qui le fera désirer, avancer. Il lui faut la promesse de participer à une mission historique ouvrant la route conduisant vers la terre promise de la révolution mondiale.

- N'êtes-vous pas en train de renier Marx.

- Au contraire, en développant les aspects scientifiques et rationnels du marxisme, Engels aurait négligé la dimension émotionnelle et éthique que Marx conférait au communisme : « la religion, comme l'écrivait Marx, est toujours peu ou prou protestation contre la détresse réelle.» Religion vient de *religere* une sorte de lien entre les hommes, la première pulsion primitive de l'humain vers la communauté est d'essence communiste. Mais Marx, Engels, Spencer, Adam Smith, le père du capitalisme sont des idéologues. Or pour moi, mes études le confirment, les idéologies sont des modes éphémères qui vont et viennent au cours des siècles. Sauf qu'aucune idéologie n'a réussi à ce jour à détruire la religion alors que la religion, au contraire supplanta toutes les idéologies en les absorbant en son sein. En promettant le salut éternel, la religion gagnera toujours sur l'idéologie. Tenez, prenez le temps de lire ceci : "*Omnis potestas a Deo per populum*." - "Tout pouvoir vient de Dieu par le peuple."

- Je préfère l'athéisme tranche Lénine.

- Je comprend. Alors laissez-moi vous présentez une thèse audacieuse concernant l'athéisme. Lorsque Dieu et l'Église sont garants de l'injustice alors l'athéisme donne à la Parole subversive du Christ la possibilité d'être redécouverte : l'athéisme pourrait préparer le terrain pour un retour de Dieu mais d'un Dieu révolutionnaire cette fois-ci.

- Je suis un athée convaincu. Je préfère célébrer la grande liturgie du progrès telle que prophétisée par Auguste Comte, Marx, Saint-Simon, Victor Hugo, Michelet pour qui la technique ouvre un ère de bonheur pour le genre humain, que le progrès dissipera les deux fléaux du genre humain, la bêtise et la méchanceté. Je crois fermement que le progrès scientifique et technique assurera non seulement le bien-être de l'humanité mais encore son amendement moral. Si nouveau dieu il y a, il s'appellera « Électricité » l'énergie invisible remplaçant l'ancien dieu.

- Mais justement Lénine ! Rappelez-vous Saint-Simon et son *Catéchisme des industriels* où il développe un plaidoyer en faveur d'une élite de savants, d'artistes et d'industriels qui va prendre en main le destin des hommes pour assurer le bonheur de toutes les classes de la société. C'est la religion du progrès et du rôle missionnaire de la science où des initiés sont appelés à libérer l'homme de la barbarie et des superstitions. Ensuite au français Auguste Comte d'établir les bases athées de la religion scientifique qu'est le «positivisme» allant jusqu'à publier un *Catéchisme positiviste*, un calendrier profane des fêtes laïques supplantant la fête des saints. Il publia son œuvre majeur sous le titre de *Cours de philosophie positive* mais une philosophie soutenant le «positivisme» comme la nouvelle religion de l'humanité.

- Mais attention de reprendre Lénine, Comte avance ni plus ni moins que la fin de la métaphysique est nécessaire à l'avancement du genre humain. Tout questionnement sur Dieu et les mythes est futile. Ainsi on demande à la Raison de démythifier une trompeuse imagination responsable des dérives historiques et des aliénations intellectuelles et sociales de l'humanité.

À cet instant précis, Lenine comprit la position des « constructeurs de Dieu » de Capri. Sortant son calepin, Lénine sait qu'il innove par rapport à Marx et Engels en proposant l'union du prolétariat avec la paysannerie, il écrit : « Le véritable essor de la révolution russe ne commencera vraiment que lorsque la masse paysanne, marchant de

concert avec le prolétariat, assumera un rôle révolutionnaire actif. Cette union doit se voir d'un seul coup d'œil et comprise de tous d'où le symbole du marteau, outil du prolétaire et de la faucille, outils du paysan réunis sous l'étoile du Parti comme étendard de la révolution.» Voilà ma position officielle mais, Marx et Engels sont des théoriciens, moi un pragmatique alors s'il faut introduire du mysticisme dans le dogme marxiste pour rallier les paysans à la cause bolchevique, alors allons-y mais je laisserai Louna s'en occuper, pas question de me compromettre.

-Voici *L'Étoile rouge*, un roman futuriste préconisant un système socialiste libertaire soutenu par la technique écrit par l'anarchiste russe Bogdanov que vous haïssez particulièrement.

- C'est un réel charlatan, un hérétique à la dictature du prolétariat, un utopiste anarchiste qui rêve que l'on peut parvenir au pouvoir par la paix de s'emporter Lénine.

- Or le seul moyen de combattre efficacement l'utopie est de lui opposée une croyance plus forte, lui suggère Louna comme Mahomet envers les chrétiens. Devenez conquérant comme lui.

- Il en a toujours été ainsi se faufilant Gorki dans cette brèche. Vous comprenez bien que pour combattre les religions archaïques, Comte crée une religion scientifique. Vous constatez comme nous que même la science positiviste n'échappe à la métaphore religieuse. Il en est ainsi du socialisme, laissez-nous édifier la première vraie religion athée de l'humanité.

- « Le Parti doit être partout, comme l'esprit de Dieu dans la Bible» de renchérir Louna fier de sa formule.

- J'ai devant moi l'un des grand écrivains de sa génération démontrant une sensibilité esthétique hors du commun désignant Gorki face à lui et à ma gauche, un poète de la révolution féru d'art et de théologie, un brillant conférencier doté d'une culture phénoménale et pourtant j'ai beaucoup de difficulté à admettre votre point de vue bien que j'en comprenne l'importance, je dois l'admettre, auprès des croyants majoritaires, principalement la paysannerie. Que faire ?

- Faisons un pacte entre nous. Nommons-le « pacte de coexistence pacifique » : occupez-vous des adhérents au matérialisme scientifique athée et laissez-nous construire la religion socialiste. Bien sûr vous nous combattrez dans vos écrits tout en sachant que nous poursuivons le même objectif; c'est ce que j'appelle occuper tout le terrain à la fois idéologique et religieux. Au bout du compte, la révolution ne peut qu'en ressortir gagnante.

Dorénavant, depuis la révolution soviétique, l'Évangile est rouge (*Manifeste du Parti communiste*) et le communisme muta en religion athée de substitution. Lénine, lui-même, a écrit expressément que «la constitution du parti communiste fut construite sur le modèle de la seule théocratie occidentale reconnue comme tel : le Vatican

Nul autre que le grand théologien catholique Gustav A, Wetter, ancien recteur du Collège russe pontifical et un des meilleurs connaisseurs de l'idéologie communiste, a su mettre en évidence, avec rigueur dans son livre *Matérialisme historique et dialectique*, les ressemblances formelles frappantes entre le système catholique romain et le système communiste soviétique.
A noter que le parallèle qui suit est applicable à toutes les institutions religieuses islamiques, juives, sectes et mouvements messianiques tels que les Évangéliques, Pentecôtistes, Born again christian, Témoins de Jéhovah, Raélien etc.

«Comme le catholicisme romain, le communisme soviétique (chinois, nord-coréen etc.,) suppose un monde «enfoncé dans le mal», qui a besoin d'une «rédemption. » La «révélation», survenue à la «plénitude des temps» ou à l'apogée du développement dialectique, est déposée, dans le communisme aussi, dans quatre textes canoniques (Le *Manifeste du Parti communiste* de Marx et

Engels, *L'État et la Révolution* de Lénine, *Le livre rouge* de Mao) et leurs épigones respectifs. Cette révélation est conservée, protégée et expliquée par le magistère infaillible du Parti (l'Église), par le Saint-Office du Bureau politique (le Vatican) et par le Premier Secrétaire (le Pape) infaillible en personne. La tâche des philosophes (prêtres et théologiens) n'est pas d'enrichir, de multiplier et de critiquer ce dépôt doctrinal, mais uniquement d'apprendre aux gens à s'en servir dans tous les domaines de la vie, et de veiller à garder «pure la doctrine» en démasquant les hérésies et les déviationnistes. Le magistère infaillible du Parti condamne ouvertement l'hérésie. Lorsqu'il a parlé, l'hérétique déviationniste n'a qu'à se soumettre, à faire son autocritique et à abjurer son hérésie. (Inquisition) S'il manque à son devoir, il est «excommunié» et exclu. (comme Salmon Rusdhie et ses Versets sataniques pour les musulmans ou le théologien Eugène Drewermann pour les catholiques) Ainsi le Parti apparaît-il comme «la colonne et la forteresse de la vérité» comme le rempart de l'orthodoxie. Tout en étant sur la défensive, ce communisme orthodoxe pratique l'offensive missionnaire : doctrine seule conforme à la vérité et porteuse du salut, elle aspire nécessairement et par nature à se répandre par tous les moyens dans le monde entier, envoyant partout ses missionnaires depuis son centre de propagande. Au-dehors, nul salut ! (l'enfer du goulag) Cela exige une organisation rigoureuse, une obéissance aveugle, une discipline de parti. Et l'ensemble est placé sous les ordres du Grand Chef, qui est quasi vénéré comme dans un culte avec des démonstrations de soumission, de grands rassemblements, des parades et des pèlerinages sur sa tombe... »

Puisque le marxisme s'inspire du messianisme chrétien, il est tout à fait logique que le communisme promette la terre promise. Or ce lieu idyllique est inspiré de la *Cité de Dieu* de Saint-Augustin, version athée. Pour Saint-Augustin, l'État ne peut exister en dehors de Dieu et ses lois car pour perdurer éternellement l'État a besoin de la puissance divine. C'est pourquoi l'autorité de l'église doit être absolue. L'église catholique est donc par délégation maître des hommes. Tous ceux qui réfutent cette autorité doivent être diabolisés et détruits. Et voilà nous nous retrouvons en pleine inquisition précurseur des purges hitlériennes et staliniennes.

Cette étude londonienne m'aura permis de saisir qu'à chaque fois, que l'art, la science, la politique, autant la démocratie que le communisme, l'économie, autant le capitalisme que le socialisme, se magnifient jusqu'à devenir une doctrine sotériologique i.e une doctrine du salut à l'identique des religions dont ils se réclament ou subissent les contre-coups culturels; à chaque fois dis-je, que cela se produit, ils adoptent alors la destinée des sectes millénaristes et inévitablement, ils dérivent tous tranquillement vers le totalitarisme.

"Quand l'âme du groupe, un dieu (savant), un demi-dieu (artiste), un chef (d'entreprise) ou un philosophe (politicien) propose un merveilleux projet d'épuration, c'est au nom de l'humanité que la personne obéissante participe au crime contre l'humanité.(...)

- Est-ce que l'athéisme peut-être religieux ?

- L'athéisme devient religieux lorsqu'il tombe dans le piège du dogmatisme inhérent à toute religion : incarner la seule voie d'accès possible vers le spirituel. Il revêt pour ainsi dire la robe de l'orthodoxie. Ayant commencé par lutter contre les formes les plus oppressives de l'ordre religieux, l'athéisme en acquiert insidieusement les attributs principalement le désir de sauver l'humanité et la promesse d'une terre promise sans Dieu. L'incroyant devient alors un athée «messianique» convaincu de sa mission salvatrice.

- Si je me permet d'être grivois je dirais que depuis le mésolithique que l'on se fait entuber ou sodomiser par la religion, choisissez votre bout. Tout le monde parle de l'homme des cavernes mais personne pense à l'homme d'avant les cavernes, celui écœuré de se faire geler les couilles dans la prairie. Il décide de faire usage de son cerveau tout neuf et se rend compte que l'ours des cavernes est beaucoup mieux adapté dans sa caverne toute chaude à l'abri des

intempéries. Il décide donc de tuer l'ours pour prendre sa place dans la caverne. Sauf que l'homme d'avant les cavernes est supersticieux, ça n'a pas changé depuis, alors pour apaiser sa conscience nouvellement acquise, il demande au chaman de transformer l'exécution de l'ours en rituel chamaniste et pour le remercier de mourir, pour le sauver, il le transforme en Dieu du clan et lui dévore la moelle des os et du cerveau et boit son sang en chantant une sorte de gospel préhistorique de l'eucharistie néandertalienne. L'homme a toujours voulu prendre la place de Dieu, ne l'oublions jamais !

Bosch à la Tate Gallery – L'inquisition

L'oeuvre picturale de Bosch défie les lois de la nature; on peut même ajouter sans se tromper : une oeuvre contre la nature. Les personnages de Bosch ont des têtes décharnés, des visages blafards déformés par des rictus de haine, une peau fanée; ils donnent l'impression générale de vivre dans des corps maladifs et souffrants. Leur environnement est parsemé de brindilles cassées, de branches épineuses et troncs d'arbres aux formes acérées évoquant une nature inquiétante, hideuse, monstrueuse, diabolique.

Puisque toute vie ici-bas est mauvaise depuis le péché de Adam et Ève, la faute y est donc transmise aux enfants de génération en génération par la copulation des parents qui, anathème suprême y trouvent du plaisir. Le corps est qualifié de démoniaque puisque, selon les dires de St-Augustin, l'homme naît *inter fesces et urinam* : «né entre la merde et l'urine.»

Qui est donc Jérôme Bosch ? On situe sa naissance vers 1450. Un chroniqueur flamand de l'époque (1566) qualifia le peintre de «faiseur de diables»; l'homme étant un pécheur incorrigible voué à la damnation éternelle. Impression partagée par ses contemporains partout en Europe comme en fait foi cette affirmation d'un chroniqueur espagnol :

« la différence entre les oeuvres de cet homme (Bosch ou Bosco comme nous disons) et celles des autres, consiste, selon moi, en ce que les autres cherchent à peindre les hommes tels qu'ils apparaissent vus du dehors, tandis que lui a le courage de les peindre comme ils sont dedans, à l'intérieur.»

Comme si voilà cinq cents ans, Bosch aurait eu la prémonition à la fois de la psychanalyse de Freud, de la psychologie des profondeurs de Jung et du surréalisme de Breton. Eh bien, non ! L'oeuvre de Bosch est bel et bien l'expression religieuse de la Bible ou plutôt du diable de la Bible emprunté aux hallucinations de Zarathoustra

Toute l'oeuvre de Bosch est aussi l'expression de la vie médiévale et de la pensée d'inspiration manichéenne sous l'emprise d'un clergé despotique qui a droit de vie et de mort sur le peuple. Bosch est le peintre de l'Inquisition, sans aucun doute. Il est le «peintre de l'horreur, de la vraie horreur, celle qui fait partie de nous, qui est nous même.» Les oeuvres de Bosch sont de véritables discours sur les défaillances de la nature et de l'homme envahit par le mal, expression de «l'état nauséeux de l'âme» et font office de catharsis, d'exorcisme à une époque lointaine de la psychologie moderne puisque l'interprétation des rêves était alors associée à la sorcellerie et sévèrement punie par les inquisiteurs.

«Comtemptus mundi» (mépriser le monde), voilà bien l'état d'esprit de l'Inquisition par lequel il faut «comprendre le refus de toute sensualité, mais aussi la désapprobation de toute conduite dont le but est de profiter de la vie et d'accumuler des biens; c'est une mise en garde contre les ruses du diable et une exhortation à résister à la tentation, bref, tout ce qu'évoquent des mots tels que remontrance et mortification. Il faut que l'homme réalise que son destin se trouve dans l'au-delà. C'est le message principal que Bosch semble avoir consigné dans ses tableaux. »

C'est malheureusement l'héritage mortifère que nous traînons comme un boulet au pied depuis l'ère des despotismes antiques. Tout notre drame vient du fait que les livres sacrés nous condamnent

toujours par cette faute et qu'en conséquence nous sommes vils, sales, corrompus : nous méritons juste ce qui nous arrive... Comme Job, pauvre comme Job, nous vivons une humiliation totale comme un fardeau qui ronge la vie. Quelle tragédie !

Même son Paradis terrestre est peint comme un lieu infernal hanté, corrompu, un véritable pandémonium, jardin des vices et des terreurs. Le peuple, devant un tel spectacle, ne pouvait qu'espérer atteindre le plus rapidement possible le jardin céleste du Paradis où, selon Bosch, les âmes des justes et des bienheureux jouissent de la béatitude éternelle, en compagnie des anges et des saints. Telle était la fonction psychopédagogique de l'art.

Jérôme Bosch est le peintre de la Bible, principalement des visions démentielles, des catastrophes conçues par Dieu : déluges, tremblements de terre, invasion de sauterelles, famine, carnage des villes, temples ruinés, autant de désastres nécessaires pour apaiser sa colère et purifier le peuple impie.

Cependant, la palme du désastre universelle revient à l'Apocalypse de Jean, véritable théologie de poésie extrême du Nouveau Testament. Récit de la fin du monde et du temps sur lequel s'assoira la tyrannie des théologiens et des pouvoirs politiques despotes. Les artistes ne pouvaient ignorer un récit destiné à susciter la terreur et l'épouvante. Mosaïques romaines anciennes, vitraux, icônes orientales, fresques romanes, sculptures gothiques, enluminures byzantines, tapisseries médiévales, peintures flamandes, gravures allemandes, autant d'oeuvres qui relayeront vers les croyants les images des bouleversements cosmiques : obscurcissement de la lune et du soleil, chute des astres, séismes sismiques, pollution des eaux transformées en rivières de sang, ravage des forêts par le feu du puits des abîmes, invasion des monstres et de la Bête. Que dire du Christ qui tient le glaive acéré dans sa bouche dans un tel décor mortifère?

Punkitude – Londres

Dans le même temps, la scène punk londonienne sort de l'ombre. Les premiers groupes apparaissent dans les années 1975-1976 et affichent ainsi leur volonté de tabula rasa, et leur liberté de création maximale, comprise notamment à travers le vocable Do It Yourself ou DIY [Faites-le vous-même]. Ils s'approprient la notion d'autogestion, comprise comme la gestion par soi-même. Réellement, c'est une idée qui guide et motive ta vie. La communauté punk ayant subsisté, elle existe pour soutenir et réaliser cette conception à travers la musique, l'art, les fanzines et d'autres expressions créatives particulières. Et quelle est cette conception? Penser par toi-même, être toi-même, ne pas te contenter de prendre ce que la société t'a donné, établir tes propres règles, vivre ta propre. Détruire, déconstruire, en finir avec l'ordre passéiste des ruines décadentes; même le présent n'a de valeur que parce qu'il n'y a plus de future. Dans les faits, les punks investissent les espaces abandonnés des villes. Contrairement aux travellers nomades, les punks sont des sédentaires. S'il y a errance, elle est circonscrite à la ville. Les punks représentent des citadins ambulants, menant leurs vies sur le mode d'une «errance active » singulière soit leur mode d'occupation de logements vacants. Il y a errance entre deux squats.

Là où les punks représentent un mouvement culturel singulier ne pouvant se confondre avec un autre, c'est bien dans leur mode d'occupation de logements vacants. Et l'on ne peut évidemment pas prétendre que l'ensemble de la jeunesse dans les années 1970 en Grande-Bretagne était affilié à l'habitat en squat et à l'errance. Pendant plusieurs années, les groupes punks représentent des citadins ambulants, menant leurs vies sur le mode d'une «errance active ».

Mais lorsque ces individus n'errent pas en ville, ils squattent et c'est bien ce qui a posé problème aux autorités. Autrement dit, l'idée d'une contre-culture véhiculée par le mouvement punk, est d'autant plus étouffée qu'elle prône des valeurs opposées à celles de la

culture dominante. Par exemple, l'autogestion semble représenter pour la culture dominante, une chimère qui vient détériorer les modes d'organisation traditionnelle d'une société.

Nous sommes en 1975. La Grande-Bretagne est engluée dans une récession économique, le taux de chômage atteint des sommets hallucinants. Tout le monde ne parle que de crise… crise pétrolière de l'OPEP qui donne l'occasion aux mineurs du charbon de profiter de la situation pour revendiquer la fin des heures supplémentaires ayant comme résultat une crise énergétique la fermeture des écoles faute de chauffage, fermeture de l'éclairage public des édifices pour économiser l'électricité finalement une crise sociétale avec la délinquance et les incivilités grimpant en flèche, les rues sont sales, l'économie en ruine, des chômeurs rêvant d'insurrection et les médias y allant de débilités hystériques pour masquer que le pays est fichu.

La jeunesse n'a pour tout horizon que le vide existentiel et l'horreur absolu de l'ennui. L'Angleterre est en train de pourrir sur pied et les jeunes de s'asphyxier. Tout un pan de la société est en train de s'écrouler, une jeunesse perdue de plus.

Une légende raconte que si les corbeaux quittent la tour de Londres, l'Empire britannique s'effondre. C'est pour cela que l'on coupe le bout des ailes à tous les nouveaux nés. Que les punks ressemblent à ces corbeaux semble évident, ne serait-ce que par la couleur noir/corbeau de leur vêtement.

On a déjà décrit les masques dada comme des visages hideux, balafrés de cicatrices comme des visages mutilés de soldats par une baïonnette. Les punks s'en inspireront. Avec ses crêtes de tyrannosaures sur la tête, on dirait que le punk vient à peine de se sauver des parois de l'art rupestre et sortir des grottes de Lascaux. «L'homme des cavernes fait apparaître des êtres cornus, des hommes dont la tête est remplacée par une queue de bison, par des têtes animales.» «La sculpture de l'ancienne Égypte est peuplée de ces formes bestiales et la mythologie grecque les fait apparaître pour figurer le chaos à l'origine du monde.» « Le Moyen-Age est l'époque de leur floraison.» «Leur idée obsédante ne disparaît pas.» «Jusqu'à nos jours, le monstre est une des pièces capitales sur l'échiquier de l'art.» (Ribon)

Les premiers éclopés de l'urbanité, émergent comme des icônes pestiférées moyenâgeuses; l'ère des autoflagellations sado-mystiques est loin d'être révolue. Corps minces, asexués, transpercés d'épingle à nourrice, collier de chien autour du cou, couple d'amoureux qui se tienne en laisse dans la rue, cheveux hérissés teints en orange, maquillages inquiétants, crucifix en guise de boucles d'oreilles, haillons déchirés bardés de croix gammées, slogans «no future» et «destroy» comme bannières, discours de la haine, «I hate you too» tatoué sur les avant-bras, voilà quelques uns des éléments qui ont fait écrire à la une du Daily Mail de Londres : «Ces gens sont la lie de la civilisation.»

La laideur physique du punk et c'est là son effet scandale, met en échec notre identité dans la figure humaine pour la faire basculer dans l'animalité. La laideur du punk nous renvoie inconsciemment à notre laideur morale. Comme art vivant, le punk se sert de la contre nature du monstre pour exprimer sa contre culture, de là notre désarroi devant cette vision nihiliste.

Un siècle auparavant, le philosophe européen Nietzsche mit en lumière ce malaise qui affligea le XXe siècle : le nihilisme, l'expression d'une décadence universelle qui génère un sentiment d'absurde face au spectacle d'un monde vide de sens.

«Inséparablement, la haine de soi, haine des autres, la haine de l'humanisme dont les valeurs et les conquêtes sont fragiles, finit toujours par faire de l'homme tout entier un être moralement monstrueux.» (Ribon)

Devant tant de visages crispés par la douleur qui crient leur désarroi, tant d'anormalités monstrueuses évoluant dans un environnement dégradé, lourd, pollué, comment l'homme peut-il accepter de vivre dans un monde où «tout n'est que rêve impuissant, désir castré, imagerie inconfortable» ? Puisque Dieu n'a jamais pu remplir ses promesses aussi bien aller voir du côté de Satan.

«Sympathy for the devils» (Rolling Stones)

Nous assistons impuissant, en direct, à une mise à nu de la misère moderne sous toutes ses formes, à l'émergence d'une autre «génération perdue» mais qui, cette fois-ci, mettra en scène sa propre douleur et sa propre souffrance dans la pure négation dadaïste de «l'esthétisme trash» : l'art par excellence des déchets urbains, des maquisards hostiles et des sans abris qu'ils sont devenus par la force des choses ou par choix. Oui, mesdames et messieurs, il est désormais possible de choisir la rue comme plan de carrière et faire de sa vie une performance 24 heures sur 24. Contrairement à l'artiste de la performance qui retourne la violence contre lui-même, contre son propre corps, le punk se sert à la fois de son corps, de son «look» pour nous cracher au visage sa haine nihiliste et montrer que la perversion de l'être est leur seul projet de société.

«Je suis l'Antéchrist des valeurs américaines. Je suis abreuvé de saloperies de talk-shows. Je suis là pour aider d'hystériques femmes au foyer à patauger dans leurs souffrances. L'Amérique d'aujourd'hui a peur de récolter ce qu'elle a semé. Tant pis pour elle si nous en sommes le résultat. Une bande de gamins paumés et désabusés».

«Le visage de l'homme est devenu laid et usé» (Ball)

L'art punk c'est l'art de la régression dans la digression. «Il faut que la désintégration s'installe jusqu'au plus profond du processus créatif lui-même.» Même le langage doit être disloqué. L'écriture, éventrée, la syntaxe explosée, la grammaire annihilée. Tel est la culture punk, une culture néo-préhistorique exprimée par des signes ésotériques, des tag kabbalistiques.

Même le rock, toujours associé à une certaine révolte, leur apparaît trop doux, trop sirupeux pour exprimer leur haine de soi et des autres. Les graffitis, les tags, forment le squelette d'une nouvelle grammaire picturale comme autant de hiéroglyphes codés compris des seuls initiés. Les taggeurs urbains transforment les murs des taudis, les rames de métro, les trains de banlieue comme autant d'œuvres inaccessibles aux musées, aux galeries, aux collectionneurs et s'inscrivent contre tout «un système de l'art» et même contre tout l'appareil socioculturel, bourses d'artistes, programmes gouvernementaux, qui le sous-tend.

«L'art est le plus beau des mensonges» disait Debussy, le punk lui donnera son contre partie : sa vraie laideur.

Devant le spectacle du monde qui «décade», Tzara, un roumain, lance à Zurich vers 1909, le mouvement «dada» de révolte contre cette civilisation de la raison et de la science et valorise l'absurdité

dans sa volonté de tout détruire sans jamais déboucher sur rien. Et le poète Aragon d'écrire en 1920, pendant sa période dada :

«Plus de peintures, plus de sculptures, plus d'écrivains, plus de religions, plus de républiques, plus de royalisme, plus d'impérialisme, plus de socialisme, plus de politique, plus de protecteurs, plus d'aristocrates, plus d'argent, plus de police, plus de patrie, assez de ces imbécillités, plus rien, rien, rien...»

Et Rotten, le chanteur des Sex Pistols de hurler :

« Le futur n'existe pas, le futur n'existe pas,
Le futur n'existe pas pour toi. »

Les punks sont l'image cruelle de la catastrophe tant annoncée de l'homme moyen, médiocre, malade de nos démocraties, le type même de la décadence, de la décomposition, de la faiblesse qui se présentent comme le «dernier homme» nietzschéen. Ils ressentent plus que tout autre « l'horreur d'une civilisation qui laisse les massacres se perpétuer, qui envoie sa jeunesse se faire tuer ou tout simplement ne lui laisse aucun espoir : no future (...) »

Vous jugez mon commentaire sur les punks trop incisif. Peut-être, mais la réalité est parfois blessante. Mais sachez que si j'ai à choisir entre le «golden boy manager» et le punk neandertalien, je choisis sans hésiter ce dernier. Dans *Anarchy in UK*., Johnny Rotten chanta avec une telle rage l'effondrement mental de la jeunesse/fin- de-siècle que les papa et maman y croyaient guère.

«Je suis un anti-Christ
Je suis un anarchiste
Je ne sais pas ce que je veux
Mais je sais comment l'obtenir…

C'est la seule façon d'être…
Tu sais ce que je veux dire…
Je veux être un anarchiste

Je veux tout casser
Avancer
Prendre une cuite
Détruire».

On s'est tous caché la tête dans le sable de la même manière que nous avons bien longtemps résisté à l'horrible et d'autant plus triste réalité des camps d'extermination nazis. Pourtant dans les deux cas, tout cela était vrai.

«La première signification du mot *punk* était tout simplement *pute*, pour désigner ensuite tous ceux qui servaient à rien, les inutiles, les vagabonds… les pourris, quoi». (Villanueva, 1995, p.47)

Car à bien y regarder, les punks possèdent tous les attributs pour être déclarés les superflus du nouveau millénaire. Rappelez-vous ces superflus préhistoriques qui ont jadis sauvé l'humanité :

«Ainsi, tout s'est passé comme si les mécanismes d'exclusion avaient «programmés» les mécanismes transformateurs qui ont permis la naissance des hominidés. En somme, les marginaux ont sauvé notre espèce de l'extinction naturelle en lui offrant un meilleur équilibre écologique qui a accru notre autonomie vis-à-vis le milieu naturel ambiant.»

Car à y regarder de près, les punks, n'ont pas de discours lénifiant, mais ils vivent vraiment sur un mode coopératif. Ces «anarcho-fatalistes» savent que la révolution n'est plus à leur portée mais néanmoins, ils partagent toujours des idées libertaires qui souvent vont à l'encontre des politiques réformistes des gouvernements. Ils ne s'identifient plus comme des «révolutionnaires à la Che Guevara» mais comme des gènes mutants et des virus résistants, genre C.difficile.

Luttant contre la «désagrégation du lien social», les punks s'organisent en petites cellules et créent des espaces bien à eux, les squats où ils vivent dans «l'immédiateté» des rapports marqués par des principes de liberté radicale mais réaliste, fondée sur la rage contre l'injustice et l'amour pour tous eux qui en sont victimes y compris les animaux. Seul l'amour de St-François d'Assise envers les animaux rivalise avec la complicité développée entre le punk et son chien.

«Ainsi, futurs survivants de l'ère humaine condamnés à reconstruire la civilisation, les jeunes citadins anticiperaient le scénario et se regrouperaient en petites communautés homogènes bien organisées afin de faire revivre des valeurs perdues : la convivialité, la sociabilité, la solidarité, la loyauté, etc. Ils retrouvaient finalement la chaleur d'un foyer. Dans un climat de perte des «vraies» valeurs, un repli sur des valeurs plus anciennes jugées plus sûres peut s'avérer salutaire».

Les punks, progressivement, édifient une micro-société apparentée à certaines sectes hérétiques du Moyen Age, pensons aux Taborites de Bohème qui, en rupture avec l'exploitation féodale, développèrent ce que l'on appelle depuis «l'anarcho-communisme».

«Tout comme la splendeur du soleil et l'humidité de l'eau, de même que les champs cultivés et les pâturages, et même les mariages, étaient tout mis en commun...Car, suivant en cela les mœurs des animaux, ils s'unissaient pour une seule nuit...Et personne ne savait dire «le mien» mais, comme dans la vie monastique, leurs lèvres, leur cœur et leurs actes nommaient «notre bien» tout ce qu'ils possédaient. À leurs chaumières point de verrous; ils ne fermaient pas leur porte aux nécessiteux, car il n'existait ni voleur, ni cambrioleur, ni pauvre...»

En somme, les punks du 3e millénaire vivent exactement selon les préceptes de l'Age d'or mythique tel que développé et transmis de génération en génération depuis l'Antiquité. C'est en effet les Grecs et les Romains qui, les premiers, ont exprimé cette philosophie de la Nature où «tous les hommes sont égaux par le sang et la richesse, où nul est exploité ni opprimé par autrui et qui se distingue par une bonne foi universelle, un amour fraternel et parfois, aussi, par une mise en commun absolue de la propriété et même des femmes.»

Cette philosophie de «l'État de Nature», directement inspirée des textes du stoïcien Zénon (IIIe siècle avant J.C.) et du «Règne de Saturne» d'Ovide (Ier siècle), est marquée du sceau de la fraternité «où l'universelle diffusion de la lumière du soleil» est considérée «comme le suprême exemple de justice sociale et même de communautés de biens.» Cet «état de Nature» irrémédiablement perdu, mythe gréco-romain, sera repris, bien sûr par le christianisme dans sa légende du jardin d'Éden où règne l'amour universel du Christ. D'ailleurs, plusieurs punks anarchistes s'appellent eux-mêmes des AnarChrist...En êtes-vous surpris ?

«Les dons de Dieu sont accordés à l'humanité toute entière.»
(Saint Cyprien)

Inspiré «naturellement» par les philosophes d'Athènes et de Rome, sans savoir érudit, inné diront certains, imitant les paysans hérétiques du Moyen Age, le punk, ce «superflu» du XXIe siècle, garde toujours vivant les idéaux de l'homme autogestionnaire avec plus ou moins de réussite. Néanmoins, ils couvent les oeufs d'où peuvent éclore d'innombrables possibilités libertaires. En ce sens, le punk est bien de son siècle et s'inscrit dans la modernité au même titre que la lutte des classes ouvrières.

«L'entrée de la modernité, qui semble consacrer le triomphe d'un néocapitalisme, technocratique et aliénant, ne porterait-elle pas aussi en germe la possibilité d'une émancipation authentique qui, ironie de l'Histoire, ramènerait aux sources libertaires du mouvement ouvrier...» soit à la lutte des paysans hérétiques du Moyen Age en faveur de l'anarcho-communisme.

«On demande parfois si l'autogestion se situe avant ou après la révolution. Ni avant ou après; car elle est elle-même la révolution véritable. Non pas la «révolution» qui remplace une minorité dirigeante par une autre, mais celle qui supprime, dans son principe même, toute division sociale de ce type.»

«La tyrannie (en démocratie) laisse le corps libre et va droit à l'âme» (Tocqueville)

S'ils choisissent l'exil volontaire c'est bien pour exprimer leur révolte intérieure contre le système par l'errance au quotidien. C'est un refus de citoyenneté, une marginalité qui se vit dans l'espace. Ils sont comme Adam et Ève à la dérive sur une «terrae incognitae.» À preuve ce texte qui dit tout. Une citation trafiquée où j'ai fusionné deux textes distincts; l'un décrivant le désarroi d'un jeune de dix-huit ans et, l'autre d'un érudit décrivant la philosophie de la secte hérétique du Libre Esprit qui s'épanouit dans la chrétienté occidentale à partir du XIe siècle; mille ans séparent donc les adeptes du Libre Esprit des punks d'aujourd'hui.

«J'ai dix-huit ans, le bel âge des maisons de correction et le sadisme a enfin remplacé dieu; la beauté de l'homme est dans sa destruction. En fait, je suis un gnostique dont mon propre salut constitue la préoccupation majeure et cette révélation se traduit dans un anarchisme quasi mystique, une revendication de liberté si audacieuse, si absolue qu'elle équivaut à un refus de toute contrainte et de toute limitation. Je n'ai jamais rien fait. Le néant perpétuellement recherché, ce n'est que ma vie. Je suis en constante fermentation, obsédé par des chimères millénaristes apocalyptiques. Tous les moyens sont bons pour s'oublier : suicide, peine de mort, drogue, alcoolisme, folie. Si nous sommes quelques uns prêts à tout risquer, c'est parce que nous savons maintenant que l'on a jamais rien à risquer et à perdre. Aimer ou ne pas aimer tel ou telle, c'est exactement la même chose. Socialement vous nous regardez comme une couche sociale de seconde ordre mais attention, des individualités exacerbés comme les nôtres peuvent facilement devenir des révolutionnaires - et quels révolutionnaires ! - pour peu qu'existe une situation virtuellement révolutionnaire. Mais pour tout dire, la condition humaine ne nous plaît pas. Vous cherchez à connaître l'origine de ce fanatisme souterrain. Regardez-vous, hommes déracinés et désespérés et regardez-nous comme la désintégration de vos rêves.»

«Ils ne savent ce qu'ils font» dites-vous !, alors il faut leur pardonner puisque, tout moine hérétique vous le confirmera, on ne peut réfléchir aux mystères du culte et de ses conséquences matérielles (fauché, sans emploi) et psychique lorsque l'on atteint l'extase intérieure. Cet instinct salubre du refus à la fois personnel et politique veut tout simplement empêcher que l'intolérable devienne tolérable au nom du progrès et de la raison.

« Soyez résolus de ne servir plus, et vous voilà libres » (La Boétie)

L'idée est simple. Gandhi et Thoreau l'ont compris : «le pouvoir repose sur ceux qu'il opprime, inutile de geindre puisque nous tenons la solution : refuser.» Les punks ont décidé de vivre maladroitement mais courageusement cette utopie et qui sait....A nous de comprendre le sens de leur critique et de faire les changements politiques qui s'imposent à droite comme à gauche. Rébellion, certes, révolution, non. Alors le préjugé simpliste du couple punk/aliénation est trop facile à formuler en plus d'être faux. Car n'oublions qu'ils portent toujours le flambeau des valeurs qui jadis sauvèrent notre espèce de l'extinction quand les premiers hominidés comprirent que la chasse ne pourrait être fructueuse sans coopération et que l'harmonie du groupe ne peut être maintenu sans solidarité et partage équitable.

Il s'agit d'un seul grain de sable pour toujours bloquer l'engrenage, tel est le sens de la résistance : opposer à la pesanteur des faits la légèreté du grain de sable. Le punk est ce grain de sable. Il se présente, à l'image du hippie des années soixante, comme un antidote au mythe du «toujours plus d'argent» en réactualisant les «valeurs non monétisables» : la nature, l'amitié , la solidarité, l'eau, le vent, la terre,

la mer, les animaux, les insectes, les plantes, bref reconnaissance de *l'ékoumène* : confiance dans la « communauté et gratuité de la vie».

Mais n'oublions pas que toute action de l'homme démontre son aptitude à avoir une existence politique. On ne peut pas refuser d'avoir à jouer un rôle politique; nous sommes politique et comme le dit si bien Spartacus :

«Tout est politique.»

«Le conformisme démocratique exclut la possibilité de toute différence. L'écart se transforme immédiatement en faute, et est vécu comme telle par le sujet. La révolte individuelle à un état d'esprit social fait de l'individu un étranger à l'intérieur d'une communauté et le désigne immédiatement comme coupable. (...) La seule liberté individuelle devient alors celle de la révolte, par l'acceptation du statut d'exilé à l'intérieur de la communauté.(...) L'espace social, de plus en plus étroit et cloisonné, pose l'homme devant une alternative terrible : celle de la révolte pour la liberté, qui fait de lui un exilé ou l'adhésion à un système dont les frontières sont de plus en plus étanches.» Ce que vivent les punks, «c'est la variante moderne d'un déchirement entre la loi politique et la liberté...»Aparté : Ne pas oubliez que certains devant ce dilemme cornélien choisiront l'exil intérieur de la folie ou du suicide.

Les punks forment donc bel et bien une communauté socio-politique du refus; refus de «l'enfer mou et dolent» de la société de consommation. Ils ne veulent pas faire partie du rouage de la gigantesque machine qui broie l'homme qui a peur ou qui y consent.

Exactement à l'image des chrétiens primitifs qui n'hésitaient pas à squatter les catacombes pour fuir les ignominies de l'Empire romain, les punks des squats urbains s'opposent au totalitarisme de l'argent qui donne à croire aux gens qu'il n'est plus possible d'agir sur l'ensemble des phénomènes, telles la consommation ou la globalisation, phénomènes économiques, tellement rendus obèses, souffrant de boulimie morbide si avancée, qu'ils sont réfractaires à toute diète.

Punk-rock, cyberpunk, punkattitude; pourtant, il n'y a pas de culture punk avec des penseurs comme chez les beatniks ou des philosophes allumés comme chez les hippies non, le mouvement punk est avant tout un culte musical, une célébration de la parole anarchiste, où explosent les pulsions de vie/mort dont les fans revendiquent la satisfaction/consommation immédiate.

Des quartiers entiers semblent revenus au Moyen-âge : des maisons de plus en plus inhabitables où prolifèrent les rats et les punaises, ne manquent plus que le choléra et la peste bubonique. Devant un amoncellement de légumes pourris, de viandes avariés, des squelettes de chats et de chiens, des flaques d'eau croupies se dressent un autel de cartons aplatis transformés en lits d'où émergent des corps minces, asexués, collier de chien autour du cou, cheveux hérissés teints en orange, maquillages inquiétants, crucifix en guise de boucles d'oreilles, haillons déchirés bardés de croix gammées et transpercés d'épingle à nourrice, slogans «no future» et «destroy» sur leur blouson noir clouté comme bannières d'une croisade satanique, discours de la haine, «I hate you too» tatoué sur les avant-bras. La laideur du punk nous renvoie inconsciemment à notre laideur morale. Ces corps émaciés me rappellent les corps désincarnés du peintre Egon Schiele où les blessures psychiques ont maintenant surgies de l'âme pour migrer vers le corps pour exprimer des pulsions archaïques d'un retour vers l'animalité. Avec leur crête de tyrannosaures sur la tête, on dirait que le punk londonien vient à peine de se sauver des parois de l'art rupestre et sortir des grottes de Lascaux. Même le langage doit être disloqué. L'écriture, éventrée, la syntaxe explosée, la grammaire annihilée. Telle est la culture punk, une culture néo-préhistorique exprimée par des signes ésotériques, des tags kabbalistiques.

«plus de religions, plus de républiques, plus de royalisme, plus d'impérialisme, plus de socialisme, plus de politique, plus de

protecteurs, plus d'aristocrates, plus d'argent, plus de police, plus de patrie, assez de ces imbécillités, plus rien, rien, rien...»

Tandis que les hippies revendiquaient leur appartenance au monde, les punks revendiquent un territoire bien à eux qu'ils s'approprient. Des marques «existentielles» apparaissent sur les murs de leur quartier et sur les édifices qu'ils fréquentent au quotidien. Les graffitis, les tags, forment le squelette d'une nouvelle grammaire picturale comme autant de hiéroglyphes codés compris des seuls initiés. Les taggueurs urbains transforment les murs des taudis, les rames de métro, les trains de banlieue comme autant de marques d'identification. Comme les chiens qu'ils adoptent, ils marquent leur territoire révélant la possession radicale du clan, du gang ou du groupe ethnique.

Soudain du chaos émerge l'intrigante Néfertiti. C'est sûr que cette fille n'est pas le genre à accepter de n'être qu'un incident de parcours, un « one night stand », un coup vite fait vite terminé suite à une forte consommation d'alcool ou d'extasy. Et il y avait ses bras zébrés d'éraflures qui de toute évidence suggéraient qu'elle traversait une sale période. Une autre éclopée de l'urbanité et pourtant malgré tout, elle était belle, biologiquement belle comme un papillon, la preuve que la nature peut-être source de félicité. Et pourtant son corps brûlé, scarifié, souillé devenait la mise en scène du refus radical des conditions d'existence d'une société dégénérée. Son corps est apocalyptique.

– Allons danser proposa-t-elle, en me prenant la main avant de s'engouffrer dans une boîte de nuit et m'entraîner sur la piste au milieu des danseurs. Elle m'entoura de ses longs bras comme un boa et me plaqua contre elle. Quelle maigreur me dis-je. Qu'y a-t-il derrière ce regard absent, ce changement brusque d'humeur, ce balancement nerveux, sinon l'expression psychotique du vide et de l'ennui de toute une génération, la «blank génération», la génération vide des témoins momifiés d'une société désespérée qui a choisi de s'autodétruire mettant en scène sa propre douleur et sa propre souffrance dans la pure négation dadaïste de «l'esthétisme trash» : l'art par excellence des déchets urbains, des maquisards hostiles et des sans abris qu'ils sont devenus par la force des choses ou par choix. Elle s'écarta de moi soudainement comme si elle avait lu dans mes pensées. – Attends-moi ici, je reviens tout de suite !

Lorsqu'elle le vit portant l'uniforme des SS nazi, elle s'approcha de lui et comme Lucy notre mère australopithèque lui sauta dessus en colère, lui lacéra le cuir skin head et lui coupa le lobe de l'oreille avec ses dents. La salle de concert se transforma en un lieu de culte aztèque où une prêtresse exécutait un sacrifice rituel de tout évidence sanglant, vengeant toutes les femmes qui depuis des millénaires subissent l'asservissement des hommes. Devant un tel spectacle même Engel aurait regretté d'avoir écrit « la défaite historique du sexe féminin » et aurait fui ayant peur des représailles. Mais la faune punk appréciait ce slam nouveau genre.

Désorienté dans ce brouhaha, je la perdis de vue et je profitai du tumulte pour m'approcher du jeune nazi et me mis à regarder intensément la blessure, après quelques minutes, le sang coagula rapidement; je compris que mon don d'arrêter le sang pouvait être diriger vers l'extérieur par la vision comme si mes yeux projetaient un faisceau d'ondes curatives. Consterné par l'extension de ce pouvoir, je me dirigeai vers le bar, commanda une bière et en cherchant en vain mon portefeuille, je compris qu'elle me l'avait volé. J'arpentai la ville jusqu'aux petites heures du matin et décidai de ne pas porter plainte. À quoi bon puisqu'elle était là à ma porte.

« À chaque fois que je m'amourache je fais une connerie c'est comme ça que veux-tu !» C'est une vengeance matriarcale m'expliqua-t-elle contre tous les hommes qui se sont servis des femmes comme un butin de guerre. Je suis née du viol de ma mère par un chien de nazi alors je me suis comportée comme une chienne enragée. Fin de la discussion, plus rien à dire. Et de me balancer mon portefeuille à la tête en fuyant. Une autre histoire d'amour avortée, une autre de plus. Il fait de plus en plus froid dans le monde.

La dure réalité socio-politique de l'Angleterre matérialiste ne me convient plus. Allons chercher un peu plus de chaleur, de spiritualité, de magie en Inde

Durant mon vol Londres-Dehli/Mumbaï, le vrombissement des moteur me propulsa dans un état hypnotique où mon esprit vagabond déambulait comme un somnambule au travers l'univers spatio-temporel puis se fixa sur un événement en lien direct avec les traumatisantes péripéties de ma virée londonienne.

Je me suis retrouvé le 16 septembre 1942 dans la ville de Volodymyr-Volynskyï, à la frontière entre l'Ukraine et la Pologne. Johanna Altvater 22 ans à son arrivée en 1941, décide de participer elle aussi à la «Solution finale», pratiquée à «100%» dans ce camp. J'ai alors assisté alors à cette vision d'une cruauté inouïe. Johanna Altvater s'approcha de deux enfants juifs, l'un âgé de six ans et l'autre encore bambin qui vivait près du mur du ghetto. Elle les appela, fit un geste comme si elle allait leur donner une friandise. Le bambin vint vers elle. Elle souleva l'enfant dans ses bras et le garda si serré que l'enfant cria et se dégagea. Altvater attrapa l'enfant par les pieds, le tint à l'envers, et écrasa sa tête contre le mur du ghetto comme si elle battait la poussière d'un petit tapis. Elle jeta l'enfant sans vie aux pieds de son père. Je n'avais jamais vu un tel sadisme de la part d'une femme, je n'oublierai jamais cela. Cette femme était ce que l'on appelait à l'époque une «furie d'Hitler», une sorte de SS au féminin. Plus de 13 millions de femmes étaient engagées au sein du Parti nazi. On estime qu'au moins un demi-million de femmes ont vu et participé aux opérations et à la terreur de la Shoah. Qui aujourd'hui a entendu parler des furies d'Hitler? Presque oubliées par l'histoire, ces femmes nazies doivent être prises très au sérieux et ne pas être considérées comme des anomalies. Ce n'était aucunement des sociopathes marginales, elles croyaient en la justesse de leur cause. Tuer reflétait dans leur esprit l'expression même de la loyauté idéologique au parti nazi

Exactement le même pattern pour Umm Sayyaf. Cette conseillère de l'ombre est une véritable «anomalie» au sein de Daech, car elle avait une grande visibilité sur la chaîne de commandement de l'organisation. n'avait pas formellement de position au sein de la hiérarchie de l'État islamique mais ses responsabilités officieuses étaient nombreuses. Le réseau qu'elle animait au sein du groupe était chargé de recruter des femmes, d'accumuler des renseignements et d'organiser l'esclavage sexuel dans le «califat», notamment en jouant le rôle de police des mœurs. Les experts estiment qu'il y aurait actuellement entre 2.000 et 5.000 femmes

Mais la férocité avec laquelle l'État islamique s'en prend aux filles et aux femmes yézidies est inédite. Ces violences apparemment systématiques sont des crimes de guerre et peuvent même être assimilées à des crimes contre l'humanité. Les dirigeants de l'État islamique tentent d'utiliser la religion pour légitimer l'asservissement et le viol des femmes yézidies. Dans un document apparemment publié par son département de recherche et des fatwas, le groupe propose son interprétation extrême de la loi islamique et expose qu'il autorise les relations sexuelles avec les «esclaves» non-musulmanes –y compris les fillettes pré-pubères– tant qu'elles sont «adéquates» pour les rapports. Le même document se réfère aux femmes esclaves comme à des biens, ce qui autorise leur commerce et les corrections disciplinaires. D'anciennes prisonnières m'ont confié que des combattants de l'État islamique se vendaient des filles et des femmes entre eux pour des sommes qui pouvaient aller jusqu'à 2.000 dollars.

Je fus alors convaincu que la violence n'a pas de sexe, la violence est une question de pouvoir, une question de dominant/dominé. Il y eût au 19e siècles des femmes esclavagistes cruels comme des hommes du KluKluklan, des furies de Hitler au 20e siècle et des femmes djiadistes au 21e siècle capables de se faire exploser au milieu d'une foule de mécréants.

L'origine du mal, c'est l'homme lui-même et la femme bien sûr. Le mal en action passe par le pouvoir et ce pouvoir n'a pas de sexe. Si bien que le mal n'est pas accidentel, au contraire il existerait une volonté du mal associée à un désir de puissance supérieure d'où origine la tyrannie. Une des erreurs fondamentales de l'être est

l'*hubris*, la démesure dont se rend coupable le mortel, qui au lieu d'écouter la voix de la *Dikè* (justice) se laisse aller à la violence de son désir.

Le mal est omniprésent dans l'histoire humaine : exterminations massives des peuples «voués à l'interdit», recherche de domination et de pureté raciale ou ethnique, esclavage des masses, asservissement des femmes comme butin de guerre et objet sexuel, travail forcé des enfants, barbarie savante des armes de destruction massive et des manipulations génétiques qui augmentent les risques de l'*humanicide*. Le Nemrod biblique est là pour nous le rappeler : l'orgueil démesuré de l'homme auto-divinisé est notre mal radical.

Avant le 11 septembre 2001, l'attentat le plus meurtrier jamais perpétré aux États-Unis était celui du 19 avril 1995 à Oklahoma City. À la veille de ses 27 ans, Timothy McVeigh fait exploser un véhicule chargé d'un mélange de carburant et d'ammonium de nitrate (ANFO) au pied du bâtiment fédéral Alfred P. Murrah. Au total, 168 personnes sont tuées. L'histoire du terrorisme d'extrême droite américain est ancienne. Fondé au lendemain de la guerre de Sécession (1865), le tristement célèbre Klux Klux Klan entend restaurer la suprématie absolue des Blanc·hes sur les Noir·es dans un Sud où l'esclavage a été aboli après sa défaite militaire –bien que la ségrégation persiste. Le Klan assassine, torture et mutile des milliers de personnes, très majoritairement noires, mais aussi blanches si elles sont considérées comme des ennemis politiques. Dissous en 1871, il renaît deux fois de ses cendres, en 1915 puis en 1946, et existe toujours.

Après le 11-Septembre, l'extrême droite violente est redevenue la principale menace terroriste visant le territoire américain. Entre 2010 et 2019, 76% des victimes de terrorisme aux États-Unis ont été tuées par des extrémistes de droite, soit 330 personnes sur 435. L'idée d'une suprématie blanche continue d'imprégner fortement l'extrême droite terroriste américaine. Sauf que désormais, en particulier chez les groupes les plus radicaux, il ne s'agit plus tellement de soumettre la population noire tout en coexistant avec elle, mais de créer un «ethno-État blanc» (white ethnostate).

Ce projet de séparatisme racialiste implique a minima un nettoyage ethnique pour créer un territoire peuplé uniquement par les Blanc·hes. Il est issu du néo-nazisme, qui domine aujourd'hui le terrorisme d'extrême droite américain racialiste.

À l'origine centrés sur le combat aux États-Unis, des extrémistes de droite veulent désormais ouvrir des fronts de la «guerre raciale» partout en Occident. Cette activité s'est intensifiée durant les cinq dernières années, et le terrorisme d'extrême droite américain s'insère désormais dans une nébuleuse transnationale qui veut frapper partout dans le monde. Durant les années 2000 et 2010, une partie de l'extrême droite américaine radicale, qui se fait appeler «alt-right», s'est appropriée les codes d'une certaine culture internet, née sur des sites comme 4chan: un humour très sombre basé sur les mèmes, le shitposting, les contenus explicites et l'ironie. Cela lui permet de diffuser des messages haineux, y compris des appels directs à la violence, sous couvert de trolling.

L'alt-right cherche principalement à attirer les jeunes hommes blancs avec les références de la culture web –ainsi que des cultures gamer et hacker– pour les radicaliser. Cette stratégie inspire l'extrême droite dans le monde entier, groupes terroristes inclus.

Pour l'extrême droite terroriste américaine, il s'agit de fabriquer de futurs tueurs en inspirant des attentats, comme le fait Daech. Attaquer la police, tuer des civils, détruire les infrastructures critiques (énergie, eau potable, structures de santé...), avoir recours au terrorisme bactériologique (par exemple en transmettant volontairement le Covid-19): la fin justifie les moyens. Des terroristes d'extrême droite américains cherchent actuellement à tirer profit de la pandémie de coronavirus ainsi que des manifestations qui ont éclaté dans de nombreuses villes après la mort de George Floyd à Minneapolis (Minnesota) – tué par un policier le 25 mai 2020– en commettant des attentats pour aggraver le chaos et, croient-ils, précipiter le pays dans

une guerre civile raciale, hâter l'effondrement du gouvernement et instaurer des ethno-États blancs par le nettoyage ethnique ou le génocide.

Au 19 juin 2020, le chercheur et activiste Alexander Reid Ross avait comptabilisé au moins 177 incidents violents impliquant des militant·es d'extrême droite dans les manifestations antiracistes, dont 8% d'attaques à la voiture-bélier (le chercheur Ari Weil a enregistré 50 collisions, dont au moins 18 sont intentionnelles) et 2% de fusillades. Les attaques sont majoritairement attribuées à des milices du mouvement patriote, puis à la mouvance boogaloo –associée à plusieurs projets d'attentats récents– et à des groupes néo-fascistes.

INDE

Dès que je mis les pieds sur le sol indien, j'ai senti que je venais de basculer dans l'inconnu si bien que j'avais mal à m'imaginer où je me trouvais. La coexistence pacifique entre une telle multitudes de dieux disparates était à tous points opposés au fanatisme des monothéistes juif, chrétien et musulman. C'est plein d'espérance que je me mis en quête d'un mode de vie qui pourrait réconcilier les hommes entre eux.

J'ai finalement trouvé ce que je cherchais. En suivant un sentier au son d'une musique stridente rythmée de percussions et timbales, j'aperçois à travers le feuillage luxuriant un immense temple de pierres taillées où la surface est parsemée d'animaux fabuleux, de têtes de dieux ou de diables superposés en une multitude d'expressions que seules des familles hindoues entières accroupies sur les différents paliers semblent en connaître les secrets millénaires qu'elles recèlent. Plusieurs religions s'y côtoient, des milliers de temples sont érigés. L'Inde est le seul pays au monde où l'on adore tous les animaux sans exception y compris les moustiques, poux et punaises.

Un sixième de l'humanité vit en Inde. Des dizaines de langues et des centaines de dialectes y sont couramment parlées. À la campagne comme en ville mon regard croisait constamment le religieux. Des bouddhistes au crâne rasé côtoyaient des musulmans, des adeptes de Shiva, de Krisna ou des Siks enturbannés dans la plus totale indifférence. Personne ne savait car personne ici ne s'interrogeait à savoir quel dieu était supérieur, quel culte était le plus sacré ? On portait même respect et offrandes à des centaines de dieux dont on connaissait même pas le nom. Les moines, les imams, les brahmanes se saluaient cordialement et l'idée même de haïr l'autre ou de massacrer ceux d'une autre croyance n'était jamais prêché aux fidèles. Ce pluralisme religieux existait depuis des millénaires et la coexistence pacifique indienne m'apparaissait de beaucoup supérieure au climat de compétition guerrière des religions monothéistes.

La musique cessa et des centaines de fidèles bigarrés sortaient du temple faisant un haie d'honneur laissant le chemin libre à un groupe de brahmanes fiers et hautains, orgueilleux de leur statut social. La population s'accroît au rythme de 1 million par mois. Cette démographie stupéfiante engendre une mosaïque de cultures possédant des douzaines de groupements religieux, linguistiques, ethniques dont l'interaction a engendré une dynamique politique inconnue dans la plus grande partie du monde qui trouve sa source dans le concept d'opposition entre le "pur" et l' "impur" traduit socialement par le système de castes.

Les "dalit" ou opprimés appartiennent à la caste "sudra", la toute dernière des castes du système hiérarchique hindou. La caste "sudra" est elle-même divisée en douze sous-castes dont les Intouchables en bout de ligne. Les basses castes représentent 54% de la population indienne; plus de 500 millions d'humains sont donc condamnés à l'errance de villages en villages et à la misère la plus noire, de générations en générations sans qu'il ne leur soit seulement permis d'espérer un sort meilleur ni pour eux, ni pour leurs enfants. Ignorants et misérables, ils furent maintenus en dehors de tout courant culturel, de toute évolution sociale et, par-là même, livrés à toutes les formes d'exploitation venues des castes supérieures.

L'Inde est le pays de la démesure. Tout, là-bas, y prend des proportions considérables. Chaque année, l'Inde a plus de 12 millions de nouvelles bouches à nourrir. Au fur et à mesure que ces nouveau-nés grandiront, le pays aura besoin de 177 000 nouvelles écoles, 330 000 nouveaux professeurs, deux millions et demi de nouveaux logements. Dans l'état actuel des choses, l'Inde n'a pas ce qu'il faut présentement pour faire face à ce formidable défi et malgré l'abolition officielle du système de castes celui-ci perdura; le gouvernement incapable de faire face à la situation a toujours besoin de ce fantastique instrument de contrôle sociale et religieux. Aujourd'hui, ceux, qui ont réussi à franchir la barrière des tabous et de l'ignorance, ont déclenché une lutte farouche tant sociale qu'idéologique afin d'engendrer une nouvelle société où les "dalit" trouveront leur place; on les appelle les "dalit panthères".

De retour à New Delhi, la ville aux sept cités, capitale de la république indienne vit de l'atmosphère bouillante d'un 40 Celsius à l'ombre. Taxis, rickshaw, motos et voitures engorgent comme toujours la place Connaught Circus, cœur de la cité. Négociants enturbannés, hauts fonctionnaires en complet croisent la foule de mendiants et de paysans venus des villages voisins. En sortant de la gare de trains, une cacophonie inimaginable assaille mes tympans. Je constate que je me retrouve au milieu d'un manifestation; dans une atmosphère complètement ahurissante pour un Occidental. Les campagnes électorales indiennes sont carrément surréalistes, ponctuées de milliers de manifestations des plus bigarrées, cortèges de banderoles et d'animaux qui parcourent les grandes villes de Bombay, Calcutta ou New Delhi. Ici, ce sont les employés de bureaux municipaux et fonctionnaires des castes dominantes qui s'insurgent contre cette intrusion dans leurs privilèges. Là-bas, des milliers de laissé pour compte qui espèrent s'en sortir. Des meeting spectaculaires rassemblent des centaines de milliers d'auditeurs, des contre- manifestants s'interposent, des bagarres éclatent, des coups de feu sont tirés par la police pour disperser la foule à coup de gourdins. Les manifestants dispersés se regroupent plus loin, tout recommence, il y a des blessés et des morts. Des femmes chantent et dansent des rites incantatoires sur les carcasses de tramways renversés. Des hindous, habillés à l'occidental, sont pris à parti. Les transports sont désorganisés, même l'approvisionnement en eau de la capitale a été interrompu par des manifestants. Immédiatement la ville est placée sous couvre-feu et le contrôle de l'armée.

Sur l'une des intersections principales à l'intérieur du quartier du parlement, une centaine d'étudiants de castes dominantes occupent la voie publique. Ils expliquent aux journalistes rassemblés qu'ils continueront leur mouvement tant que le gouvernement n'aura pas renoncé à sa politique en faveur des castes inférieures qu'ils jugent "injuste" à leur égard. En quelques minutes, un attroupement monstre s'est formé avec ses dizaines de bannières représentant les différents partis de la droite. Grâce à l'abolition des castes, les "dalit panthères" feront un bond formidable vers l'égalité sociale. La droite indienne ne peut se le permettre.

L'arrivée soudaine de la contre-manifestation organisée par les "dalit panthères" provoque déjà quelques échauffourées ici et là entre manifestants. Appelés sur les lieux, des policiers armés de bâtons et de grenades lacrymogènes tentent de se frayer un passage à travers cette mer humaine pour disperser les manifestants. Soudain à une cinquantaine de mètres de l'attroupement, une colonne de flamme s'élève. Les engueulades s'arrêtent, toutes les têtes se tournent, quelqu'un hurle: "une étudiante est en train de s'immoler". Ses camarades se ruent vers une large tente dressée en plein milieu du croisement routier. Ils arrachent des morceaux de tissus, courent vers la colonne de flammes, l'entourent, étouffent le feu. Ils ramassent le corps de l'étudiante et l'installent sur la banquette-arrière d'une voiture de presse, seule présente à proximité. Au bord de l'hystérie, les étudiants extraient le chauffeur de son siège, L'un d'eux s'installe au volant et part à vive allure vers l'hôpital de Safdarjang, spécialisé dans le traitement des grands brûlés. Reposant entre la vie et la mort, son état est critique.

Cette jeune féministe hindoue immolée venait de révéler à tous par

ce suicide dramatique la face cachée de toutes les religions et sectes de la planète où la majorité des femmes de la terre sont encore plus maltraitées que le sont les guenons par le singe dominant. Ne dit-on pas que «Éduquer une fille revient à arroser le jardin du voisin.» Conséquemment à cette maxime, 90% des 3.5 millions d'avortement en Inde visent à empêcher la naissance d'une fille. L'Inde rejoint ainsi la Chine et la Corée du nord dans le club de l'élimination massive des filles. Soixante millions de femmes par année sont éliminées par des avortements sélectifs basés sur le sexe. Cette recrudescence de l'avortement ciblé de fœtus féminin est conséquente de la hausse faramineuse de la dot exigée par la belle-famille de l'époux. À l'origine, la dot appartenait à la mariée et devait être utilisée par l'épouse en cas d'urgence. Au fil des siècles, le versement de la dot a été réquisitionné par la belle-famille accentuant ainsi le pouvoir des femmes du clan du mari sur l'intruse. L'étrangère est à la fois et doublement assujettie au despotisme des hommes et des femmes de sa nouvelle famille. Au décès de son mari, souvent, elle doit se remarier avec le frère du défunt afin de garder la dot à l'intérieur du clan.

Cercle vicieux de cette pratique : l'émergence d'un commerce d'esclaves sexuels de jeunes femmes et de fillettes dans des régions où les maîtresses comme les épouses sont introuvables. Une hausse considérable de viols et de harcèlement sexuels accompagnent cette servitude millénaire des femmes.

Les femmes et les enfants représentent 80% des personnes blessées ou tuées lors de guerres, bien plus que les militaires. La violence domestique est la forme la plus répandue d'abus sur les femmes : un tiers d'entre elles ont été brutalisées par leur mari ou compagnon. Une femme sur cinq dans le monde à été violée. Quarante à 60% des victimes d'agression sexuelle sont des jeunes filles de moins d 16 ans et 130 millions de femmes sont excisées dans le monde. Soixante-quinze à 80 % des 50 millions de réfugiés dans le monde sont des femmes et des enfants. Les femmes sont les premières victimes de la traite d'être humains et de l'esclavage sexuel. Les femmes représentent 70% des personnes vivants sous le seuil de pauvreté dans le monde même si elles représentent 40,5% de la force de travail mondial. Cinquante-sept pour-cent des jeunes filles ne fréquenteront jamais l'école primaire. Quatre cents millions d'enfants n'ont pas accès à l'eau salubre, 270 millions n'ont accès à aucun service de santé, 11,8 millions d'adolescents de 15 à 24 ans vivent actuellement avec le SIDA. Un enfant sur deux vit dans la pauvreté soit un milliard sur 2.2 milliards d'enfants dans le monde, 250 millions travaillent et 60 millions dans des conditions intolérable de servage pour rembourser des dettes et souvent obligés de se prostituer et 640 millions d'enfants n'ont pas de logement ni de foyer.

L'Inde est le pays de la démesure. Tout, là-bas, y prend des proportions considérables, disais-je. C'est vrai ! Y compris une vertigineuse désillusion. Là aussi, la domination de l'homme sur la femme est totale, partout sur la terre, l'infériorité de la femme est structurelle. Toutes les communautés humaines reposent sur la suprématie d'un sexe sur l'autre même la supposée sagesse pacifique bouddhiste. Toutes les légendes qui circulent autour de Bouddha écartent la femme.

Selon la pensée hindoue, la femme ne peut vouloir par elle-même, c'est l'homme qui décide; la femme est écartée du savoir très jeune pour s'occuper des travaux domestiques. Selon le bouddhisme, la femme nonne n'a pas le même statut que le moine et sa réincarnation dans un homme est la seule manière pour elle d'échapper à son état d'infériorité. Jamais Bouddha ne s'est réincarné en femme. Le taoïsme en Chine, le shintoïsme au Japon lui réserve un sort identique, malgré l'existence de philosophie comme le Yin Yang chinois pour qui le masculin et le féminin sont complémentaires mais affectés par des catégories inférieures et supérieures. Au Japon, malgré l'existence de la déesse Amaterasu et du dieu Susano-o qui assure l'équilibre dans la société japonaise et dans l'Univers, ces sociétés demeurent quand même dominées par l'homme.

C'est à Calcutta que je fis la connaissance de Gérard Bolduc, un médecin québécois ici coopérant de la Croix Rouge international. Après six années d'études en médecine souvent fastidieuses, ce généraliste ne savait plus où donner la tête dans cet enfer indien. En poste depuis un an, non seulement pouvait-il maintenant déceler des types de maladies inexistantes dans les manuels de médecine occidentales mais en plus il en connaissait les causes. La nuit ce disciple d'Hippocrate se métamorphosait en détective privé à la recherche des distilleries clandestines de Bangla, l'une des mixtures les plus infâmes jamais distillés par l'homme. Il savait que cet alambic provenait d'un village situé en bordure de la décharge à ordures de Calcutta. Là, à longueur d'année, des déchets de toute sorte, des viscères d'animaux mêlés à du jus de cannes fermentaient dans de grandes jarres. La page des faits divers du Calcutta Times ne cessait de relater les ravages de cet alcool-poison qui d'années en années faisait autant si non plus de victimes que le paludisme. Bien que connaissant la provenance, son investigation se butait à la mafia locale qui imposait une omerta totale sur près de 1 millions d'Hindous. Bien plus, ses recherches l'avaient conduit à découvrir un racket encore plus inacceptable pour un médecin : le trafic clandestin de sang humain.

Le procédé est toujours le même m'expliqua-t-il. Des rabatteurs recherches de pauvres erres déshérités et les ramènent aux cliniques privées de sang humain. Là, on leur remet 45 roupies par don de sang. Sur ces 45 roupies, 5 vont au rabatteur, 15 à l'infirmier, ainsi le pauvre bougre se retrouve à la rue avec ses 25 roupies, un fortune. Sauf que le manège continue dès sa sortie de la clinique. Puisqu'il est impossible de faire un autre don de sang avant les trois requis pour permettre à son système de refaire un taux d' hémoglobines dans sang acceptable, le rabatteur se pointe à nouveau et offre à la victime pour 5 roupies un boîte de pastilles de sels de fer - Tu prend un pastille trois fois par jour et tu reviens ici dans sept jours compris ! Pour se remonter le moral après ce pompage de sang, il s'enfonce sans les ruelles sordides du ghetto et s'arrête au premier bistro clandestin pour acheter sa bouteille de Bangla à sept roupies pièce. À ce rythme, le pauvre n'en a plus que pour quelques mois à vivre et c'est par centaines que l'on les incinère ici.

À s'arracher les cheveux me confia Gérard. Si bien que l'inévitable arriva. S'étant déguisé en hippie, il arpentait comme une loque humaine les ruelles en mendiant en espérant devenir la proie d'un de ces rabatteurs. – «Grâce à toi Shiva, du sang américain à 60 roupies» se dit le rabatteur en voyant ce hippie dévergondé. Contact fut pris. Si bien que tous les éléments de l'arnaque furent mis en place, Gérard se livra à l'un des plus beaux saccages d'une clinique privés de sang jamais enregistré par un médecin de la Croix-Rouge internationale. Il fit la une des journaux indiens dont quelques exemplaires se retrouvèrent rapidement entre les mains de Charles de la Chevrotière, pdg de la Croix-Rouge au siège social de Genève. Le compte rendu des événements tels que relatés par les journalistes le fit vaciller. Pour un saccage en règle cela en fut tout un.

Dès que la fureur de Gérard se déchaîna, écumant ainsi des mois de frustrations, la rumeur d'une révolte contre ces bandits du sang circula à la vitesse du son. Le téléphone indien est aussi sinon plus efficace que le téléphone arabe. En moins de temps qu'il le faut pour l'écrire, un attroupement monstre s'est formé avec ses dizaines de bannières représentant différents partis politiques et une multitudes de groupes de pression et bien sûr comme le veut la coutume quelques échauffourées ici et là entre manifestants. Ajoutez à ce fouillis indescriptible, le cri strident des sirènes de police, des ambulances, qui tentent de se frayer un chemin à travers cette mer humaine et vous comprendrez aisément pourquoi la sainte colère du médecin eut des répercussions jusqu'au parlement indien.

Pour un coup de pied dans cette fourmilière mafieuse s'en fut tout un. Le gouvernement indien décida de ne pas sévir mais le médecin de Croix-Rouge maintenant «persona non grata» devait quitter sur le champs le territoire indien et rapatrié à Genève. Mon article de presse *Saccage à Calcutta* fit vaciller le pdg de la Croix-Rouge M. de la Chevrotière. Car derrière cette esclandre se trame tout un complot :

celui du Big Pharma. La manne financière que représente l'industrie du médicament, aujourd'hui dans le monde, talonne celle que réalisent les plus grandes compagnies pétrolières. Et les recettes sont astronomiques : en cumulant les bénéfices des 20 plus grandes entreprises pharmaceutiques, on dépasse allégrement 100 milliards de dollars par an. L'expression big pharma, qui s'est imposée dans la langue anglaise autour des années 1990, sur le modèle de big oil ou big tobacco, est tout à fait justifiée pour désigner ces puissantes et lucratives compagnies multinationales qui dominent le marché mondial du médicament. Mais elle a un inconvénient : cette expression contribue à diaboliser une industrie dont l'image s'est déjà beaucoup détériorée depuis une vingtaine d'années. Or la pente est fragile qui conduit de la critique sérieuse et informée à la « théorie du complot de big pharma » (the big pharma conspiracy theory) Loin d'être au service des patients, big pharma serait une forme d'entité secrète, faite de connivence et de liens d'intérêts partagés, qui chercherait à aliéner des consommateurs, quitte pour cela à inventer de nouvelles maladies…

«On raconte qu'au début des années 1950 le laboratoire qui avait synthétisé, un peu par hasard, la première molécule antidépressive refusait de financer les études permettant d'en faire un médicament. La maladie était trop rare pour que ce fût un projet rentable.»

Trente ans plus tard, une enquête épidémiologique internationale démontre que la dépression est le trouble mental le plus répandu dans le monde et apparaît comme la première pathologie expliquée par des causes sociales. Quel chemin parcouru depuis : la dépression est aujourd'hui en passe de devenir la première maladie au monde : «le mal du siècle.»

Que s'est-il donc passé ? La publication en 1970 du *DSM III* (Manuel statistique et diagnostique des troubles mentaux) conduit à un renversement inouï du raisonnement psychiatrique.

«Le raisonnement se modifie de la manière suivante : il n'est plus nécessaire d'aborder les conflits du patient pour décider de la stratégie thérapeutique et, particulièrement de la prescription de médicaments.» Ainsi on en arrive à traiter les symptômes plutôt que les causes; à choisir et identifier tel ou tel type d'antidépresseur pour tel ou tel sous-groupe de déprimés.

À l'ère des cavernes, le psychisme était organisé autour de la notion de conscient et d'inconscient comme un langage codé qu'on tentait de déchiffrer. Les plus anciens textes de nos civilisations ont tous témoigné que dès les premières réflexions de l'homme sur lui-même, avec la conscience s'est développé aussi la mélancolie. De tout temps, l'homme s'est interrogé sur la condition humaine, le vieillissement et la mort. Les Grecs, eux, pose le problème du mal de vivre du mélancolique comme le signe très positif d'un tempérament qui est la marque du génie alors que le dépressif, plus noir est l'œuvre d'un démon intérieur. Acédie, mélancolie, bile noire, spleen, le«mal du siècle» perdure depuis au moins mille ans.

«Reste que, quelles qu'en soient les formes. la mélancolie ou le mal de vivre ont été à travers les siècles des sources d'inspiration extraordinaires. Si on enlevait du patrimoine culturel de l'Occident les oeuvres artistiques, littéraires inspirées par la mélancolie, on se priverait d'innombrables chef-d'oeuvres.»

Aujourd'hui, déchiffrer l'information mentale est pure perte de temps, le psychisme est structuré comme une pharmacie organisée autour de petites pilules dont chaque nouveauté nous dévoile un aspect inattendu de notre vie psychique: stress post-traumatique, résilience, harcèlement moral, anxiété sociale, troubles obsessionnels compulsifs, etc. Le psychisme est la véritable poule aux oeufs d'or de l'industrie pharmaceutique.

Avec l'arrivée des antidépresseurs, faut bien les vendre, *DSM III* a transformé un état «normal» en pathologie. A vouloir rendre l'homme plus performant, on l'a fragilisé. Ce qui suit peut paraître tellement aller à l'encontre de l'opinion populaire que je préfère

m'en remettre à une autorité reconnue comme Élisabeth Roudinesco, vice-présidente de la Société internationale de la psychiatrie et de la psychanalyse :

«Nous vivons dans un monde ravagé par le scientisme, où l'on nous fait croire que la tristesse et la névrose sont des maladies. Notre époque vit dans l'illusion thérapeutique, l'illusion que l'on peut guérir de tout.(...) L'être humain est fait de passions, de pulsion de mort et de pulsion de vie, de création et d'autodestruction...On veut nous faire croire que tout cela n'est que de la chimie, du neurone, et que l'on va trouver les moyens d'être en permanence bien dans sa peau. Mais le psychisme est un savant équilibre, un composite, où intervient aussi l'environnement social, et qui n'est pas réductible à l'organique.(...) On ne peut pas éradiquer le malheur ni la souffrance. (...) La mélancolie est une structure profonde de l'être qui connote un état qui n'a rien d'anormal. Ce n'est pas une maladie mais elle a toujours été décrite comme un mal spécifique qui appartient à l'être humain, - on a affaire à une catégorie anthropologique et pas forcément pathologique. Il y a des choses inguérissables dans l'homme.»

Pourtant l'industrie pharmaceutique est celle qui a eu la hausse boursière la plus phénoménale des dernières décennies et le marché illicite de la drogue représente le secteur le plus rentable du crime organisé. Nous nageons en pleine féodalité psychotrope. Le médicament se présente à la bouche comme l'hostie qui nous purifie. De manque en manque, le junkie à l'humeur formaté par les molécules du bonheur laisse son corps partir à la dérive sans culpabilité vers l'autosatisfaction illusoire.

«Vous ne deviendrez pas fou, nous sommes là ! »

Sur tous les toits, on nous chante que «tout le monde a fait ou fera une dépression», beau plan de carrière ! À chacun sa pilule, ritalin pour les enfants, haschisch, pot, ectasy pour les ados, prozac pour les adultes, somnifères pour les vieux.

«Le sujet occidental est livré à sa liberté dans le cadre d'une société marchande sans idéal, sans engagement, marquée par le déclin des identités collectives. Une société aussi où l'on veut éviter tous les conflits, où la révolte est médicalisée. Si le sujet est insatisfait, il a d'une certaine manière le choix entre la dépression - soignée par des médicaments qui le feront rentrer dans la norme - et la mélancolie - qui reste l'expression de la révolte singulière contre l'ordre du monde.»

Quoi qu'il en soit, d'un bord comme de l'autre, nous avons besoin, de plus en plus, de substances psychotropes pour fonctionner dans la civilisation contemporaine. Cela signifie que l'environnement que nous nous donnons, les rythmes toujours plus rapides que nous subissons, le stress que nous générons par nos activités ne correspondent plus aux fonctions et aux mécanismes d'adaptation naturelle de notre organisme. Plus on bourre l'organisme de remèdes pharmacologiques ou autres moins on remet en cause les valeurs technocratiques de nos sociétés. Prend ton ritalin et va à l'école, prend ton prozac et va travailler. Se droguer rime désormais avec se soigner. Nous avons la neuropharmacologie d'un bord pour modifier le comportement humain et la biotechnologie de l'autre pour la modification génique du sujet «imparfait.»

Ainsi tout va bien dans le meilleur des mondes, nos technocraties grâce aux avancées de la science moderne étant capable de soigner nos faiblesses humaines sans manquer de nous culpabiliser via la hausse des coûts de santé dont nous sommes bien sûr collectivement responsables.

«A trop se concentrer sur sa santé personnelle, on en oublie la santé collective.»

Tout allait bien disais-je jusqu'au jour où des sociologues, probablement des gauchistes, analysant les statistiques sur le sujet, découvrirent que le nombre de nouveaux déprimés augmentait toujours suite à l'arrivée de nouvelles molécules sur le marché.

Comme si la hausse des cas de la maladie augmentait proportionnellement aux coûts de marketing nécessaires à la vente du produit. Comme si, à la limite, le remède précédait la maladie. Disons plutôt que l'arrivée du médicament induisait l'augmentation des pathologies dans la population. Car voyez-vous, déclarer que la mélancolie n'est pas une maladie, c'est pas rentable pour le business.

En poussant l'analyse plus en profondeur, ils s'aperçurent que la stratégie de marketing du produit était toujours accompagné d'articles traitant de la «maladie», écrits par des "médecins reconnus", souvent à la solde des dites compagnies pharmaceutiques, vantant les mérites révolutionnaires de la nouvelle pilule et que finalement le canal de communication idéale pour la vente des produits étaient les magazines féminins dont les consommatrices répandaient la nouvelle aux oreilles de leurs compagnons et compagnes concernant ces nouveaux désordres psychiques qui s'attrapaient et se propageaient comme la grippe dans nos sociétés hypocondriaques.

A force de nous culpabiliser, on oublie peut-être de se poser la véritable question : se pourrait-il que la société technocratique occidentale comme une sorte de dictature de la raison soit en grande partie responsable de notre détresse intérieure?

Se pourrait-il que nous vivions des bouleversements psychiques comparables aux bouleversements climatiques antérieurs, une glaciation psychique typique de l'ère postmoderne qui, de mélancolies en dépressions en névroses, nous conduit inexorablement vers le nouveau totalitarisme psychotrope qui nous libérera de notre "folie" existentielle ? Le renoncement à l'amour de l'autre, au courage d'être responsable, à la passion de combat d'une manière générale pour les remplacer par un cachet ou une pilule montre le désarroi de toute une civilisation.
Effet pervers extrême lorsque nous constatons que la société fabrique des malades et que ces mêmes malades ruinent la société par l'absentéisme au travail et leur utilisation sans cesse croissante des services du système de santé et de l'assurance-médicament.

«On peut considérer que la maladie est devenue une forme nouvelle du refus social, une défection individuelle en réponse à un malaise général. (...) être malade n'est plus un accident mais une manière de vivre qui offre une identité à ceux qui, quelquefois, n'en ont plus d'autre. Cela donne un sens à leur vie.» (Marc Ferro)

En réduisant nos désirs au seul horizon matériel, la technocratie occidentale réduit également notre être à sa seule dimension matérielle et mécanique. Plus encore, en l'enfermant dans le présent, dans l'immédiateté de son existence, la technocratie coupe l'individu de son parcours historique et remplace la mémoire de l'humanité par le vide, «notre idée de l'être humain s'est toute entière évaporée au profit du rien» véritable «idéologie de la rupture et de l'amnésie» (Plunkett, 1998). Tel est le «dernier homme» de Nietzsche, incapable de se reconnaître; «le dernier homme est celui incapable de se mépriser lui-même.»

Quoi faire ?

Nous sommes bel bien à l'intérieur d'une catastrophe à la fois d'origine spirituelle, socio-politique et environnementale mais surtout psychique. Nous perdons la mémoire de notre essence, le fil de notre histoire.

«Nous assistons à l'émergence d'un type inédit d'organisation sociale qui répondra aux besoins d'une nouvelle espèce d'être humains. La science sera en mesure de réaliser ce que les totalitarismes (autant politiques que religieux) ont vainement cherché à créer : un nouvel homme.(...) Si l'on se fie à l'un des acteurs les plus connus de cette mouvance, Raymond Kurtweil, auteur d'un livre intitulé *L'âge des machines spirituelles*, c'est la convergence de ces technologies qui amènera une transformation radicale non seulement de l'homme, mais aussi de toute la sphère du vivant».

MONTRÉAL - CANADA

- Écoute Patrick, le mieux que je peux faire c'est de demander au juge de compenser ton temps de sentence par des travaux communautaires. N'oublies pas que c'est 3 500 dollars de contraventions non-payées que tu dois rembourser. Alors choisis !

C'est ainsi que Patrick, chômeur de longue durée, se retrouva homme à tout faire au siège de la Croix-Rouge canadienne à Montréal. À peine terminait-il sa troisième journée de travail bénévole que ce séducteur né se retrouvait attablé dans un café-terrasse, rue St - Denis, avec Mlle Bélanger, secrétaire particulière de son oncle Roger Bélanger, directeur-général de la C-R canadienne. Nul ne se doutait alors que cette rencontre allait bouleverser de façon spectaculaire toute les structure administrative de la C-R internationale, y compris le bureau-chef de Genève.

Que Mlle Bélanger s'éprit affectueusement de Patrick est dans la nature des choses de la vie. Fait dire que Patrick y a mis beaucoup d'enthousiasme. Tout y a passé : son enfance dans les quartiers ouvriers, son père et sa mère travaillant comme forcenés pour la croûte quotidienne, ses études universitaires qui ont fait de lui un des milliers chômeurs diplômés arpentant la ville à la recherche d'un gagne-pain, lui, sur qui sa mère avait fondé de si grands espoirs, n'était plus qu'un simple quidam forcé aux travaux communautaires. Quel gâchis dit-il en prenant tendrement la main de la secrétaire. Après trois mois de ce traitement de choc, Mlle Bélanger ne pouvait refuser ce petit service que réclamait Patrick pour « se sortir du trou » comme il le disait si bien.

Pendant ces trois derniers Patrick n'avait pas chômé, loin de là. Grâce aux bons conseil de Mlle Bélanger, il connaissait tout l'organigramme de l'organisme, tous les potins circulant sur chacun et surtout les difficultés internes dont l'impossibilités pour C-R international de trouver des volontaires pour le transport des denrées alimentaires de premières nécessités vers certains villages de l'Érythrée ravagés par la famine. Tous les convois étaient systématiquement pillés par la guérilla ou la milice gouvernementale. Depuis maintenant un an, aucun convoi n'avait atteint la destination, résultat, plus personne de l'organisation humanitaire ne voulait de fourrer le nez dans guêpier au péril de sa vie. Patrick serait cette perle rare. Enfin l'occasion de se grouiller la carcasse se répétait-il.

Genève

- Monsieur! Monsieur! Il vient tout juste d'arriver le médecin de Calcutta !
- En personne reprit Gérard entrant sans gêne dans le bureau.

- Vous, se dressa le pdg de la Croix-rouge internationale en pleine crise de convulsions. Vous le bourreau de Calcutta !

- J'aimerais bien t'y voir dans cette fournaise mon cher Charles. Ils n'ont pas l'air climatisé là-bas comme dans ton bureau, mon cher patron, écuma Gérard

Irrité, rouge comme un coq, se rappelant subitement ma présence, le pdg forgea sa vengeance. – En Éthiopie, non plus reprit malicieusement de la Chevrotière. Allez ! Ouste ! Dehors tous les deux. Prochain départ dans une semaine pour Addis-Abbeba, destination l'Érythrée ragea le pdg.

Mais a-t-il vraiment le choix ? Des milliers d'hommes, femmes et enfants affamés qui subissent en plus des sévices corporels des plus humiliants par des tortionnaires…des bestiaux car si on ne naît pas homme mais on le devient, alors ces derniers ont raté leur évolution. Advienne que pourra songe-t-il, les dés sont jetés. Dans une semaine, c'est deux tonnes de denrées alimentaires et deux tonnes d'équipements de survie qui s'embarqueront sur un vol d'Air France Cargo.

- Tu viens de me rendre un immense service dis-je à Gérard en sortant du bureau.
- Ouais, tout un service en effet, le vieux chenapan vient de nous jeter dans la fosse aux lions, on est dans la merde jusqu'au coup et tu appelles çà un service. C'est la guerre civile là-bas que dis-je l'enfer. Tous nos convois humanitaires servent de carton de tir. Pas un …vous entendez…pas un convoi s'est rendu à destination depuis un an. Tous pillés soit par les militaires ou le guérilleros et les marchandises vendues sur le marché noir…l'enfer crois-moi.

Eh bien viens-t-en le canadien je t'invite à prendre une cuite, y'a rien comme une cuite carabinée pour faire connaissance !

Après quelques pots de bière bien tassés, la conversation entre les deux compères allait bon train. La mousson disait Gérard c'est incroyable, hallucinant. Imagines-toi un mur de particules en suspension dans l'air avançant à la vitesse de la lumière, une vitesse foudroyante dévastant tout sur son passage; puis tout à coup, un bombardement de grêlons commence suivi par des trombes d'eau diluviennes. Quand la pluie cesse, un nuage de vapeur brûlante s'élève de la ville. Le thermomètre vient de monter de quinze degrés d'un coup dépassant souvent les 40 degrés celsius.
Quel spectacle inouï ! Inouï tu dis ! Eh bien écoute bien maintenant, c'est le médecin qui parle. La chaleur est si intense que même les rats en crèvent entraînés par le ruissellement de l'eau. De vraies rivières déferlant tellement remplies d'immondices de toutes sortes que les égouts se bouchent instantanément. De cette marée putride éclosent des milliers d'œufs de moustiques inimaginables transportant avec eux le cycles maudits des épidémies. Paludisme, choléra, typhoïde mais la pire de toutes car la plus répandue : la gastro-entérite qui vous liquide un homme en moins de 24 hrs sans compter la vague de furoncles, de panaris et mycoses qui s'abat sur la population. Un vrai paradis ironise Gérard. Si bien que l'Éthiopie, je m'en fous. Çà ne peut pas être pire que Calcutta, impossible ! Non là-bas c'est contre la folie des hommes qu'il va falloir se battre, c'est peut-être pire dans le fond…je ne sais pas ! Bon maintenant au pieu ! Où tu crèches le canadien? Je viens juste d'arriver ce matin répond Patrick. Alors suis-moi, je connais les hôtels comme le fond de ma poche.

Eh le canadien, réveille-toi les vacances viennent de commencer; une semaine à se la couler douce dit Gérard suite au téléphone de la secrétaire. Une semaine de vacances à Genève, c'est le rêve de s'exclamer Gérard…c'est la plus grande concentration d'infirmières au mètre carré…le paradis je t'assure dit-il en sortant son carnet d'adresses… je nous prépare toute une soirée crois-moi.

- Allo Marie c'est Gérard, tu te rappelles…Oui Oui, le médecin de la C-R comme tu entends je suis toujours vivant, les cancrelats indiens n'ont pas voulu de moi. Dis, je suis en vacances ici pour une semaine, nous pourrions se rencontrer ce soir si tu le veux bien…Pas de problème répète-t-il en faisant un clin d'œil à Patrick… 17 hrs au bar du Ritz pour l'apéro ça te va ? Alors parfait à ce soir.. Ah oui, j'oubliais, emmènes une copine avec toi, je suis avec un beau canadien mignon comme tout…Comment çà gardes-le moi répond un Gérard offusqué…il n'est pas question que ce canadien me vole les conquêtes; donc 17 hrs au Ritz avec ta copine, grosses bises salut !
- Wow crie un Patrick tout ébouriffé en sautant du lit…c'est un bon boulot tout çà, un boulot qui commence par des vacances et une partie de jambes en l'air…C'est le pied !

La soirée s'étire joyeusement et il est de plus en plus évident que Marie le veut pour elle ce canadien si mignon. Loin de s'ombrager de cette rebuffade Gérard est, au contraire, tout ragaillardi pat la beauté et la grâce exotique d'Hoshima, infirmière nipponne en stage à Genève.

- Mon travail, de dire Marie, consiste à répertorier toutes les maladies endémiques circulant dans le monde. Je suis une sorte d'infirmière-bibliothécaire si je puis dire, sauf qu'au lieu d'identifier et numéroter des livres, je m'occupe de classer de petites fioles

contenant les virus en question…une sorte de bibliothèque virale fréquentée par les chercheurs de C-R internationale.
Intéressant songe Patrick qui démontre un intérêt hors du commun pour des virus souvent mortels. – Tu me le fais visiter ton labo avant mon départ…Bien sûr de répondre Marie toute surprise d'une telle requête car jamais auparavant on ne s'était intéressé à son travail avec autant de bienveillance. Patrick marqua des points. - Allons danser maintenant dit-elle en entraînant Patrick sur la piste de danse et rejoindre Gérard et Hoshima.

C'est ainsi que Marie, Patrick, Gérard et Hoshima passèrent les derniers jours précédant le grand voyage. Cette semaine idyllique ne fut interrompue, en fait, qu'une fois par le meeting sur la situation politique en Érythrée; meeting des plus barbant selon Gérard mais comme c'est la coutume allons-y dit-il.

- Donc voici la situation de la crise politique qui sévit en Éthiopie, surtout de l'Érythrée votre destination commença ainsi l'instructeur. La région visée, poursuit-il, est celle d'Asmara au nord-ouest qui est habitée par la tribu des Houlas qui refusent systématiquement le programme de déportation des populations du gouvernement éthiopien contrôlé par la tribu Poupa. Les Houlas s'opposent également à la tribu Circa qui tente de renverser les Poupas au pouvoir. Ainsi les Poupas et les Circas font la vie dure aux Houlas en leur coupant tout contact avec le monde extérieur. Laissées à eaux-mêmes et avec la sécheresse qui sévit depuis deux ans, les Houlas crèvent littéralement de faim, il s'agira donc pour vous de forcer le blocus.

- La C-R internationale de demander Patrick travaille toujours en collaboration avec le gouvernement du pays concerné donc comment obtenir la permission d'Addis-Abeba si le but poursuivi par ce gouvernement est d'isoler la région comme mesure punitive contre les Houlas, n'y a-t-il pas contradiction ?
- Excellente question mon ami reprit l'intructeur…Voyez-vous il est très important pour le gouvernement éthiopien d'avoir une crédibilité internationale donc pour sauver la face, le gouvernement nous donne l'autorisation tout en sachent fort bien que, soit la milice poupa ou la guérilla circa pillera le convoi avant son arrivée.

- Ah les salauds de s'exclamer Patrick, cri du cœur qui fit sursauter Gérard en état de quasi-somnolence. Faut absolument que l'on réussisse, m'entends-tu Gérard ! C'est primordial, coûte que coûte, on va les faire baver ces salauds ! Devant un tel cri de ralliement, Gérard ne peut réprimer un « oui-oui » quoique faible en comparaison de l'exubérance de Patrick. Car Gérard ignorait le projet machiavélique qui germait dans la tête de son compagnon de voyage. C'est la seule manière d'y arriver pensa Patrick.

- Écoute Gérard, tu m'excuseras mais je dois faire une petite visite surprise au labo de Marie. On se revoit plus tard à l'hôtel d'ac !

En arrivant au labo, Patrick surprend en effet Marie. - Wow le beau canadien en personne s'exclame-t-elle ! - Alors tu me le fait visiter ce labo ? – Oh la la, je suis débordée de travail…tu vois tous ces échantillons dans ces fioles, c'est celles que Gérard a ramené des Indes. Je dois les identifier et les classer avant ce soir.

- Ça vient vraiment de Gérard ces trucs-là reprit Patrick curieux en s'avançant vers les contenants. – Eh oui de dire Marie toutes les cochonneries indiennes de Gérard, probablement un peu de tout, choléra, malaria, dysenterie…regardes ces petites fioles jaunes sûrement typhus ou gastro de dire Marie voulant démontrer son expérience. Intéressant de répondre Patrick tout en saisissant une fiole au passage. – Bon je te laisse travailler pour mieux te revoir ce soir à l'hôtel, notre dernière nuit ensemble avant le grand départ lui dit-il en l'embrassant.

En sortant, Patrick se dirige immédiatement à l'arrière de l'immeuble. En un coup d'œil rapide dans les bacs à déchets, il trouve ce qu'il cherchait : deux belles boites solides frappées du sceau de la C-R. Après les avoir plier soigneusement de manière à

former un grand carré plat, il se dirige vers son bistrot préféré.

- Donc tu as bien compris dit-il au patron du bistro en lui remettant les boites. Tu mets les caisses à l'intérieur et je passe les reprendre demain. – Pas de problème monsieur Patrick, ça fera 300 euro. Je te règles ça demain dit Patrick en le quittant.

Le lendemain à la porte de l'hôtel, le taxi attends.

- À l'aéroport, section cargo dit Gérard au chauffeur

- Mais avant le bistro de la gare, j'ai une livraison à prendre dit Patrick en regardant Gérard.

- Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire

- Eh bien cette histoire, c'est dix caisses de 24 canettes de Molson Canadian…J'amène ma bière…il n'est pas question que je meurs déshydrater dans ce foutu pays !

- J'aurai tout vu, dix caisses de bières…240 cannettes. Non mais tu t'en va au club Med quoi?

- Quand le soleil t'auras frapper sur la tête toute la journée, tu seras le premier à me remercier

- Ouais on verra !

Le taxi s'arrête au bistro. Deux belles boîtes avec le logo de la Croix-Rouge contenant cinq caisses de bières attendent docilement leur réception. Patrick tend trois beaux traveller' s chèques de 100 dollars au patron, embarque son butin dans le coffre.

- Dans des boîtes de la C-R si jamais de la Chevrotière apprend cela on est cuit râle Gérard.

- Arrête de t'en faire ok, le coup est parfait et j'en assume l'entière responsabilité, donc calme-toi !
Sans problème, les caisses sont embarqués dans l'avion cargo, les passagers prêts au décollage, direction l'Éthiopie.

Addis Abeba

Après vérification des passeports et des visas, Gérard et Patrick sont dirigés vers la chambre 104 où une grande surprise les attends

- Comment ça le dédouanement des marchandises s'exclame Gérard en furie, ce sont des médicaments de la C-R merde ! Commences-tu à comprendre, s'adressant à Patrick, dans quel bourbier on s'est foutu… encore un autre racket, on n'en sortira jamais… deux tonnes de marchandises, ça va coûter une fortune.

Chambre 104
- Qui est en charge du dédouanement ? demande Gérard. – Le lieutenant Colis lui répond l'officier de service. – Y pas à dire, il a le nom de l'emploi ! Je veux le voir immédiatement !

- J'arrive illico mes bons amis de la Croix-Rouge internationale, que puis-je faire pour vous ?

- Écoutez lieutenant, il y a sûrement un malentendu, il s'agit ici d'un convoi humanitaire !

-Mais deux tonnes de marchandises, c'est beaucoup, je regrette.
- Tu veux ton pot de vin gros lard lui lance rageusement Patrick.
- Patrick ! Arrête dit Gérard, on ne traite pas un officier musulman de gros lard. Es-tu fou !
- Passeport svp demande Colis. Ah Canadien !
- Oui c'est çà de répondre Patrick, le pays de lard frais avec des petites patates jaunes…
- Avec des petites carottes et du navet. Oui Oui ! je connais, la haute gastronomie de Montréal. Ah les nuits de Montréal, ma

jeunesse !
- Vous connaissez Montréal ?
- Certainement, j'y ai étudié quatre ans en agronomie.
- Ouis, l'agronome des douanes pense Gérard.
- Ah ! Montréal et la Molson Canadian ! Que de souvenirs !

Oh Oh ! pense Gérard. Une tractation suivit d'une négociation s'ensuit et les marchandises furent dédouanées en retour de 5 belles caisses de bière de Molson. Grâce à ce troc, le ventre de l'avion cargo s'ouvrit d'où sortirent cinq gros camions de denrées alimentaires et de produits médicaux.

Sur l'entre fait, voici que se pointe un représentant de la banque mondiale, Charles Haumont se présente-t-il. Heureux de constater que l'on tente le coup encore une fois.

- Ouais c'est çà et ce coup-ci on va passer dit Patrick vindicatif.
- Voilà messieurs le but de la visite dit-il en tendant un bout de papier, c'est un laisser-passer. Au début de la piste de brousse, vous trouverez un village à votre gauche. C'est là que trouverez également Sambi, le meilleur guide la région. Je vous le recommande et n'oubliez pas à votre retour de venir me voir. À tous les samedis soirs, j'organise une petite réception entre occidentaux. Vous y êtes cordialement invités. Donc à bientôt j'espère et au plaisir de se revoir dit-il en s'éloignant vers la limousine de service.

- Gérard : J'aime pas sa face à ce mec !
- Peut-être mais bon point pour lui, lui rétorque Patrick, ce guide on va en avoir besoin, tu sais!

Après deux jours de route, le convoi arrive sans problème au village. Gérard regarde la carte , plus rien, plus aucune indication. Rien que du relief, plus de route. Allons retrouver ce fameux guide Sambi Palit lit-il sur le mémo de Haumont.

Sambi Palit feignit la surprise à la vue des étrangers mais depuis longtemps, il savait de quoi il en retournera. Son pris était déjà fixé d'avance.

- Ne cherchez plus, le meilleur guide c'est moi dit-il sans complexe. Ce sera 20$ US par jour et 50 kilos de nourriture pour mon village bien sûr.

Mon œil! De la contrebande c'est certain ! pense Gérard.
Puis voyant Patrick ingurgitant à grandes goulées sa Molson; plus 1 caisse de çà en désignant la bière de Patrick.
- Pas question dit Patrick collection privée !
- Très précieux çà mon lieutenant reprit Gérard ! Mon ami va être difficile à convaincre. Donc voilà ! 10$ US, 30 kilos et une caisse de bières de négocier Gérard.

- Pas question de toucher à mon butin, si tu penses que tu vas liquider ma réserve, déjà que j'ai dû en laisser 5 caisses à la douane. Facile de négocier avec les affaires des autres !

- Écoute Patrick ! Pour une caisse je récupère 20 kilos de nourriture, tu oublies qu'il y a des milliers de gens qui crèvent de faim là-bas. 20 kilos de plus c'est énorme !

- C'est çà rends-moi coupable en plus rage Patrick en s'éloignant vers le camion.

Le marché est ainsi conclu. Le convoi peut maintenant s'élancer sur la piste de brousse sous une chaleur intense, direction Asmara.

Halte dit soudainement Patrick en débarquant du camion encore en marche. Se dirigeant à l'arrière du véhicule, il ouvre la porte, glisse sa main dans la glacière et en ressort une belle bière bien fraîche. De retour dans la cabine : Pas question de partager en regardant Gérard, toi ta part tu l'as laissé à l'aéroport et se retournant vers Palit, toi, si tu en veux, tu avais juste à t'en amener dit sarcastiquement Patrick savourant sa vengeance.

Un camp de nuit est monté au crépuscule près d'un point d'eau. Dès la prime aurore, Palit réveille tout le monde, un déjeuner frugal est prêt et Palit décide alors de «briefer» ses clients sur la suite des évènements. Dans une heure c'est l'attaque, exactement ici en pointant un point sur la carte. Toujours le même scénario : à l'entrée du col, une vingtaine de guérilleros nous stoppera et sera immédiatement suivie d'une cinquantaine de militaires, Les guérilleros auront donc très peu de temps pour dérober le plus de marchandises, le reste y compris les camions serviront de butin aux militaires.

- J'ai mon plan reprend Patrick. On enverra qu'un seul camion que je conduirai et rendu là-bas, je négocierai. On gardera contact par walkie-talkie. Si j'échoue, nous aurons au moins sauver quatre camions et on cogitera une autre tactique.
- Mais çà ne va pas dans ta petite tête de Canadien dit Gérard. Tu vas te faire bousiller en moins de deux !
- Mais non ! Mais non ! dit Palit, tout ce qu'ils veulent c'est la marchandise et j'y serai comme interprète.

Tout s'est bien déroulé comme Palit l'avait prédit. Les guérilleros ont pris le plus de marchandises possible et furent pris en charge par la milice.
- Bravo commandant, vous êtes arrivé juste à temps dit Gérard.
- C'est mon boulot. Alors dites-moi où aller vous comme çà en plein désert ?
- Asmara, commandant. C'est un convoi humanitaire de la Croix-rouge.
- Vous avez les autorisations nécessaires ?
- Oui ! Les voici.
- Mais ce n'est pas suffisant, Vous êtes en pleine zone militaire. Çà prend un laisser-passer militaire. Je regrette, je dois confisquer.
- Mais voyons commandant de s'indigner Patrick, on peut s'arranger n'est-ce pas en lui remettant une cannette de bière.
- J'ai bien peur que non, les ordres sont formels, glou…glou…Vous en avez plusieurs comme çà dit-il en se dirigeant vers l'arrière du camion.
- Une pleine caisse commandant !
- De mieux en mieux dit-il tout en distribuant quelques cannettes à ses hommes. Félicitation ! Enfin un convoi de classe déclare le commandant sous les rires de son équipe. Allez ! Embarquez-moi tout çà ! Vous venez monsieur Palit en riant davantage et lui lançant une bière.
- Bien sûr, mon commandant.
- Salaud ! Tu vas le regretter !
- Pas autant que toi dit Palit en s'esclaffant de rire !
- Allez tous en enfer lance Patrick au convoi qui s'en va.

Pour un enfer, cela en fut tout un. Après une demi-heure de route, le convoi militaire fit demi-tour illico-presto. Jamais une milice fut mise ko en si peu de temps. La petite fiole jaune que Gérard avait ramenée de l'Inde que Patrick avait volée au labo de Marie, fit un effet spectaculaire, pour ne pas dire dévastateur. Patrick, au moyen d'une seringue avait délibérément contaminé les cannettes de bière. Pendant de temps, Patrick s'en était aller rejoindre Gérard resté au point d'eau.

- Alors champion ironise Gérard. Plus de marchandises, plus de camions, 100 kilos de nourriture perdue. Beau résultat ! Toute une négociation ! Félicitation !

- Toi ta gueule lance hargneusement Patrick, sorts tes vaccins et prépares-toi à travailler !

Patrick n'avait jamais si bien dit. Déjà, la cohorte des guérilleros se pointa dans un état lamentable suivie de près par la milice. Le spectacle était époustouflant au point de vue médical.

- Merde que se passe-t-il ici, on se croirait au Bangla Desh crie Gérard.
Jamais soldats et révolutionnaires n'avaient autant fraternisé.
Désemparé Gérard demande à Patrick : Mais qu'est-ce que tu leurs

as donné pour qu'ils soient dans un état pareil ?
- Ta fameuse gastro-entérite de Calcutta, la pire n'est-ce pas déclare sarcastiquement Patrick ?
- Nom de dieu ! Tu te rends compte de ce que tu as fait ? La Croix-rouge est là pour guérir, enrayer les épidémies, pas les provoquer ! -
- Merde, ils peuvent tous y passer en 24 hrs.
- Et toi, as-tu pensé aux nombres de gens qu'ils laissent crever depuis deux ans, ces salauds ? Ils ont ce qu'ils méritent. Et pas question de leur donner la moindre piqûre maintenant; les négociations commencent. Compris ! Et mêles-toi pas de cela, c'est mon domaine dit-il en se retournant vers le commandant terriblement affecté.
- Alors commandant, elle était bonne cette petite bière froide ? Où en étions-nous rendus ? Ah oui ! Je me rappelle : le laisser-passer militaire. Eh bien ! Vous allez m'en signer un tout de suite sinon je contamine le point d'eau juste derrière moi, le seul de la région n'est-ce pas ?
- Tout ce que vous voulez mais je vous en supplie, arrêtez-moi cette chiasse dit le commandant en vomissant encore une fois.
- C'est bien ce que tu m'avais expliqué Gérard. Çà vide un homme par les deux bouts à la fois. Très efficace ! N'est-ce pas messieurs le rebelles ?
- Venez-ici maintenant ordonne Patrick. Près du camion c'est çà. Maintenant vous allez embrasser le signe de la Croix-rouge en disant : Croix-rouge, sauve-moi la vie ! Allez plus vite !
Le commandant s'exécute sans réticence. Maintenant signez-moi un laisser-passer valide pour cinq ans, compris !
- Oui ! Oui! Sans problème.
- Alors à votre tour messieurs les miliciens et les rebelles, faites pareil, si non pas de piqûre !
Jamais un vaccin de la C-R fut aussi apprécié. Le convoi put ainsi continuer. Pour la première fois de puis des dizaines de mois un convoi humanitaire pourra arriver à destination. Dès l'arrivée du convoi, Gérard a bien vu bien la désolation d'un tel spectacle. Ce n'est pas dix milles hommes comme le stipulait le rapport mais plutôt de trente ou quarante milles affamés qui attendaient le convoi. Affligeant.
- Regardes bien ce désastre barbare Gérard ! Et ne vient plus jamais me traiter de criminel !

Devant une telle catastrophe, Gérard ne peut répondre. Ce qu'il voit dépasse l'imagination. Des milliers de gens sont déjà morts. Patrick a peut-être eu raison après tout pense-t-il en prenant la radio à ondes courtes. Après avoir rejoint Genève, il demande l'envoi d'au moins deux autres convois et d'une centaine d'infirmières pour faire face à l'urgence de la situation.

Le répartiteur de Genève est sceptique.
- Vous avez réussi à vous rendre ?
- Oui on y est. C'est l'enfer, dysenterie, paludisme, famine. La route est libre, vous pouvez y aller. Je répète au moins deux autres convois et le personnel requis en urgence.

Maintenant au travail ! Toi Patrick, tu creuses des latrines ! Tu y mets de la chaux vive et crois-moi c'est primordial !

Une chance les infirmières s'en viennent pense Patrick.

Le travail allait bon train depuis une couple de jours. Une surprise attendait nos amis au soir de la troisième journée. Un vrombissement sourd de plus en plus perceptible se rapprochait du camps.
- Probablement un cargo qui va nous larguer des vivres dit Gérard à Patrick.

Le cargo, pourtant en voie descendante, passa au-dessus du camps comme si de rien n'était.
- Regarde dit Patrick, on dirait qu'il a atterri juste derrière cette montagne. – Il en passe un par semaine dit un villageois ! – On ira jeter un coup d'œil demain !

Dès l'aube, Patrick et Gérard partirent avec un guide. Pour un coup d'œil, cela en fut tout un. Une heure plus tard, une scène

invraisemblable se déroulait sous leurs yeux. Le cargo, ventre ouvert, rejetait des centaines de barils suspects immédiatement placés sur des chenillettes qui allaient les déposer dans ce qui semblait être une immense caverne.

- Passes-moi les jumelles dit Gérard à Patrick ! …Merde, regardes ce qui est inscrit sur ces barils ! En plus d'une tête de mort déterminant la dangerosité du produit, on voit des noms de pays, tous européens. Juste en dessous, c'est inscrit «eau lourde», c'est de l'eau contaminée hautement radioactive provenant des réacteurs nucléaires européens.

Une décharge pour déchets radioactifs totalement illégale dit Patrick. Comprends-tu maintenant pourquoi le gouvernement ne voulait pas que les secours arrivent au village ? Penses-tu à ce que je pense ? – Quoi ? – C'est Haumont qui est derrière tout çà ! La trahison du guide, la complicité des militaires, tout se tient ! – Eh bien ce salaud ne perds rien pour attendre, prends des photos !

C'est ainsi que se produisit la deuxième sainte colère de Gérard. Se précipitant vers Addis Abeba, il arriva juste à temps pour la petite sauterie du samedi soir. Jamais sauterie n'aura si bien porté son nom. En furie, Gérard répandit tous les déchets qu'il a pu trouver sur le chemin mêlés aux excréments des latrines qu'il répandit sur le beau buffet de Haumont. Empoignant Haumont au collet – Eh maintenant, va voir ta belle piscine !

Le visage de Haumont vira au vert lorsqu'il aperçût un beau baril d'eau radioactive gisant au fond de sa piscine. Heureusement pour lui, l'affaire ne fut pas ébruitée, aucun journaliste n'étant présent à la réception. Comme par magie, le baril disparût illico-presto et bien sûr Haumont prit un malin plaisir à dénoncer l'attitude de ce médecin la C-R qui complètement saoul fit scandale devant l'élite de la banque mondiale de financement. C'est du moins ce qu'il raconta à M. de la Chevrotière qui déjà se confondait en excuses. Vous pouvez être certain que je vais sévir affirma-t-il à Haumont.

De la Chevrotière se retournant énergiquement vers sa secrétaire : Mademoiselle, nous recevons des centaines de demandes d'aide par semaine. Là vous allez me trouver celle qui vient du coin le plus reculé de l'Afrique, çà presse !

Après quelques minutes, elle revient. Je crois que j'ai ce qu'il vous faut : Luderitz en Namibie, une demande pour un médecin et chargé de projet.

La Namibie ! C'est parfait. Dites à notre opérateur-radio de rejoindre nos deux zigotos en Éthiopie : Nouvelle affectation et que je ne les revois jamais !

- Je te le dis Patrick, c'est le message que je viens de recevoir. Nous sommes transférer en Namibie et nous remplaçants arriveront lundi prochain.
- C'est où la Namibie ?
- Complètement à l'opposé de l'Éthiopie, sur la côte Atlantique, au Nord de l'Afrique du sud. Tu voulais voir du pays, tu es servi !
- Mais c'est super, moi je prends cela comme une promotion.
- Sauf qu'encore une fois on se retrouve au beau milieu d'une guerre civile. C'est un coup monté de Haumont, j'en suis sûr. Y veut notre peau ce gars-là !
- Alors, on va lui montrer de quel bois, on se chauffe et n'oublies jamais que nous sommes devenus les chevaliers sans peur et sans reproche de la Croix-rouge internationale.
- Sans reproche dis-tu ! Tu repasseras, toi et ta petite fiole !
- Allez ! Allez ! Oublies cela ! Tiens, je t'offre même une bonne bière encore fraîche, parfaite celle-là !

Dans l'avion qui les amène vers leur nouvelle affectation, Patrick en profite pour confier à Gérard que tout compte fait, il est heureux de partir. Tu vois, Asmara c'était pas un bon endroit pour le baisouillage, t'as vu comme elles étaient maigres, cela fait un bon mois que l'on n'a pas tiré un coup.

- Nom de Dieu Patrick arrête de prendre la Croix rouge pour un club MED.
- Mais comparé à Asmara, Luderitz c'est exactement cela. Regardes la carte, un beau village près de l'océan entouré d'un immense désert de sable, c'est le pied garanti.

NAMIBIE

Pas tout à fait car Luderitz est effectivement un joli village mais déchiré par 15 ans de guerre tribale. Même si le travail ne manquait, l'atmosphère était cependant plus relax. Mais surtout, il y avait la belle Amélia, directrice de la coop agricole de canne à sucre. Une beauté irrésistible, sensuelle, charmante et bandante selon Patrick. Une princesse bantoue de surcroît, destinée à régner un jour sur près de 1 million de sujets.

- Gérard ! Je «capote» que je te dis j'en peux plus. Dis-moi tu crois à cela cette histoire de princesse bantoue qui selon la coutume doit rester vierge pour devenir reine. Une vraie Diane chasseresse courant pieds nus dans le sable fin de la plage et qui doit rester vierge encore cinq, dix peut-être même quinze ans jusqu'à la mort de son père pour y succéder sur le trône. Merde c'est un crime contre nature.

- Ouais c'est contre ta nature peut-être… Mais tu oublies le reste de l'histoire. Si au moment de son intronisation comme reine, on s'aperçoit qu'elle a perdu sa virginité, on la tue et la brûle sans aucune autre forme de procès. Penses aux conséquences le macho des terres glacées !

Si tu savais je ne pense qu'à cela !

Pendant deux semaines Patrick ne pensa effectivement qu'à çà. Tel ne fut pas l'effroi de Gérard d'entendre par une nuit sans lune, le cri orgasmique d'Amélia déchirant la nuit comme le cri saxo de la chatte en chaleur. Merde ! Ils vont les lyncher pense-t-il.

Déjà un attroupement s'était formé devant la case d'Amélia à l'arrivée de Gérard. Tous étaient unanimes. Gérard devait entrer voir ce qu'il se passait là; mais c'est plutôt Patrick et Amélia qui sortirent de la case tout souriants.
- Nous avons fait « pink pink » comme les Esquimaux du Canada chanta la belle princesse bantoue. Gérard en resta bouche bée.

Deux matrones menaçantes réclamèrent immédiatement un examen gynécologique par le médecin Gérard et en leur présence. Aussitôt dit aussitôt fait, le cortège se dirige vers la clinique où Gérard procède à l'examen supervisé par les deux matrones. Eh oui ! Au grand étonnement de tous, surtout Gérard, Amélia est toujours vierge, l'hymen princier bien à sa place. Les deux commères sortent immédiatement annoncer la bonne nouvelle aux villageois attendant le verdict.

Gérard en profite d'être seul à seul, de médecin à patient, pour demander à Amélia : Ce que veut dire faire « pink pink ».
- C'est un secret mais je peux te le dire à toi mon médecin et ami de mon amoureux. Gérard visiblement ne parut pas apprécier la dernière remarque. Et Amélia de continuer : « pink pink » pour les Esquimaux se passe à la nuit sans lune, une lune noire…Alors faire « lune noire » c'est……

Gérard en a assez entendu. Il se précipite vers la case de Patrick. La troisième sainte colère de Gérard est en voie de réalisation.

- Tu n'es qu'un salaud, un vicieux vocifère Gérard. Alors on fait « lune noire » on fait « pink pink » comme chez les Esquimaux de l'Arctique. C'est le grand mélange des cultures, les Esquimaux de la banquise dans le désert africain de Namibie. C'est la mondialisation avant l'heure ! Te rends-tu compte que tu viens de sodomiser une princesse bantoue.
- Merde ! Si jamais de la Chevrotière apprend cela, on est bon pour l'Antarctique.
- Calmes-toi Gérard ! Calmes-toi ! Premièrement « pink pink » en

inuktitut cela veut « faire l'amour ».
- D'accord mais de là à raconter que « lune noire » est une légende inuite qui raconte que les jeunes vierges peuvent faire « pink pink » les soirs sans lune pour ne pas perdre leur virginité en se faisant, disons-le mot : enculer. Mais c'est dément. J'aimerais bien que me cites l'anthropologue qui a écrit cela.
- Je le sais de dire Patrick sous le signe de la confidence parce que j'ai déjà été marié à une Esquimaude. Donc le but principal de la pratique étant bien sûr une manière naturelle de contraception. Si bien que l'on fait « pink pink » à tous âges.
- Elle n'a pas dû s'ennuyer celle-là ironise Gérard. – Comme Amélia lui répond Patrick du tac au tac.

L'affaire se tassa comme on dit mais laissa une empreinte indélébile dans les mœurs de ce paisible village. L'érotisme inuite prenait racine. Il ne se passait pas une journée sans qu'une fille aborde Gérard en lui lançant des « pink pink » provocateurs.
Pendant ce temps Patrick et son nouvel ami Touré s'employait à découvrir l'immensité du territoire entourant le village. – Viens lui dit Touré, allons au poste de radar abandonné !

Abandonné depuis deux ans par les Casques bleus des Nations Unies, ce radar était une vrai mine au trésor. Quoique saccagé, tout y était relativement fonctionnel. Des poêles au gaz fonctionnaient encore, des instruments de laboratoire, des accessoires de cuisine, un immense presto, des kilomètres de tubes de cuivre éparpillés ici et là, une génératrice pompant l'eau potable en parfait état de marche.
– Merde tout ce qu'il faut pour faire un alambic dit Patrick en passant aux tonnes de canne à sucre qui ne trouvant pas preneur pourrissaient dans les champs.

- Intéressant tout cela Touré ! Maintenant parles-moi des plantes de la région. – Ici répondit-il, il n'y a que des cactus et de la canne à sucre.

- Mais oui du cactus, pourquoi pas ! Comme la tequila mexicaine, un mélange de cactus et de canne à sucre, un alcool agricole à saveur locale. Si cela marche, c'est la fortune pour tout le village. Plus besoin de chercher à écouler la canne sur le marché du sucre contrôlé par les multinationales. L'autosuffisance et les profits pour nous Touré ! Mais avant les essais préliminaires et toi Touré, silence radio compris ! C'est notre combine.

Après deux jours de rafistolage, tout fut mis en place et prêt à fonctionner. Touré amena dix kilos de canne et de cactus qu'il jetât dans une immense cuve, ajouta de l'eau et laissa macéré le tout. Trois semaines plus tard, la première cuvée « Luderitz spéciale » bien fermentée est prête. La stratégie : distiller pendant les trois nuits de lune noire où le village tout entier se livrera au plaisir d'alcôve du grand Nord canadien en plein désert de Namibie.

Le premier soir de lune noire arriva et curieusement Patrick semblait avait déserté le village. Encore plus curieux, Amélia qui vient frapper à sa porte. Gérard un peu gêné devant elle regardait le ciel étoilé.

-C'est lune noire ce soir, je crois !

- Oui répondit Amélia ! C'est plein Esquimaux qui regardent le ciel comme nous en ce moment. Mais Patrick est parti avec Touré je ne sais où. Viens dit-elle en lui prenant la main, lune noire ce n'est que trois jours par mois, ce serait bête de laisser l'occasion.
Pendant ce temps au radar, la distillation allait rondement.

– Rappelles-toi Touré, tout ce qui coule avant 183 degrés Fahrenheit doit être rejeté dit Patrick en regardant le thermomètre placé sur le presto. Avant 183 degrés, c'est de l'alcool méthylique, c'est très dangereux dit-il en suivant la progression du thermomètre 180, 181,182,183. Voilà ! Jettes-moi tout cela tandis remplace le récipient. Maintenant tout ce qui coule c'est de l'alcool éthylique, çà c'est bon…Hum et même très bon en pleine dégustation de l'élixir tout en entraînant Touré dans une folle farandole.

Le lendemain, ce fut toute une entrée dans le village, Patrick et Touré complètement ivre et joyeux chantant : « Mon pays ce n'est pas un pays c'est l'hiver » du poète québécois Gilles Vigneault. Mais ils sont complètement givrés pensa Gérard.

- Tiens Gérard prend-z-en une bonne rasade lui lança Patrick en tendant la bouteille.

- Un alambic ! Ils ont fait un alambic dit-t-il incrédule en revoyant son combat, que dis-je sa croisade, contre le Bangla indien. Pas un autre « tord-boyau ». Aussi bien en avoir le cœur net. Saisissant la bouteille il se dirige vers le labo de la clinique tandis qu'Amélia aide Patrick à cuver sa cuite.

Après analyse, cet alcool s'avéra, à la grande surprise du médecin, d'une qualité exceptionnelle; fait selon les règles de l'art dira plus tard Patrick en lui expliquant son projet de distillerie agricole. – Pourquoi pas ? Regardes ces tonnes de cannes à sucre qui pourrissent dans les champs dit Patrick en essayant de convaincre son ami. En plus, la coop agricole est en faillite technique, la situation économique des villageois est catastrophique. Je te le répète : il faut demander un permis d'exploitation d'une petite distillerie artisanale pour le village.

- As-tu pensé au financement ? Cela va coûter une fortune, au moins deux cents mille dollars !
- Çà je m'en occupe, fais-moi confiance ! Si je trouve le financement, tu embarques d'accord – Ok répond Gérard.

Jamais financement ne fut aussi rapidement accordé par la banque mondiale. Lorsque Haumont reçut les photos d'un gros cargo débarquant sa cargaison suspecte, son sang ne fit qu'un tour. – C'est le financement du projet ou j'envoie cela à « Libération » de Paris et à « la Presse » de Montréal bien sûr. Tout un scoop vous conviendrez.

Et c'est bien un prêt de 500,000$ US que confirma le télégramme reçu par Patrick au nom de la coop agricole. Gérard, télégramme en main, n'en croyait pas ses yeux. Mais lorsque Patrick lui expliqua l'arnaque, il éclata de nouveau.

- Mais quel sorte de mec es-tu ? Tu commences par contaminer plus de cent personnes à la gastro, tu racontes des légendes esquimaudes à une princesse bantoue, tu fabriques un alambic et tu finis par arnaquer la Banque mondiale de ½ million de dollars us ! Merde d'où sort-tu ?

- Montréal, Canada, un jeune québécois de bonne famille et indépendantiste de surcroît.

- Ouais quelle famille !

Un mois plus tard, le matériel nécessaire à la construction de la distillerie arrive déjà. Tout le « kit » fut acheté selon le procédé « clé en main ». Tout est construit en France par modules et ensuite assemblés sur place par les ingénieurs de la compagnie choisie. Efficace et peu coûteux… enfin juste 200 000 dollars us. Une vraie aubaine ironise Patrick en narguant Gérard.

Le spectacle des belles cuves et de la tuyauterie haut de gamme en acier inoxydable éblouit tous les villageois. Ce soir, c'est soirée d'inauguration officielle. Le « Luderitz Spécial Radar » dorénavant appelé LSR coule à flots.

Le lendemain, Gérard est quelque peu ombrageux. Le télégramme qu'il vient de recevoir dit à peu près ceci : « Il n'est pas question que la Croix-rouge internationale soit de près ou de loin associée à ce projet de distillerie agricole. Vous êtes donc congédiés tous les deux. Adieu ! » Signé de la Chevrotière.

Patrick vient de prendre connaissance du mémo et se retournant vers Gérard : - Allez ne fais pas cette tête d'enterrement ! C'est pas la

fin du monde, on est bien ici ! Non ?

- Huit ans que j'endure les merdes les plus inimaginables. Même pas un mot de remerciement, tu te rends compte constate Gérard très éprouvé.

- Te rends-tu compte, Gérard, qu'avant notre arrivée, c'était la dépression totale. Regardes-les maintenant rire comme des enfants. Notre place est ici maintenant. On va leur montrer c'est quoi la coopération internationale qui fonctionne bien à tous ces bureaucrates. Je te le promets.

Après avoir remonté un peu le moral de Gérard encore déprimé, Patrick aborde un ingénieur : « Dès que tu arrives en France, tu me postes ce colis en poste prioritaire pour gagner du temps car ici la poste c'est encore à dos de chameau, tu vois ! »

Une semaine plus tard, Mlle Bélanger de la Croix-rouge canadienne à Montréal fut bien surprise de recevoir ce colis d'Afrique contenant une bouteille de « Luderitz Spécial Radar ». Enfin des nouvelles de Patrick dit-elle en remarquant la signature du mémo.

Encore plus surpris fut le directeur de la commercialisation de Seagram inc. la plus grande multinationale au monde de spiritueux. Que vient faire ici une représentante de la Croix-rouge se demande-t-il ? Bon dit-il à sa secrétaire en reprenant ses esprits, faites entrer, on verra bien la suite.

Premièrement dit solennellement Mlle Bélanger, j'aimerais préciser que ma présence ici est une initiative personnelle qui n'a surtout rien à voir avec le poste que j'occupe à la Croix-rouge.
- Le contraire m'aurait étonné dit le directeur avec compassion.

- Voilà reprit Mlle Bélanger en reprenant son souffle, il s'agit d'un produit, lui tendant la bouteille, fabriqué là-bas en lui désignant un point sur la carte du monde au mur derrière le directeur. « Un nouveau produit, un nouveau goût, le vrai goût bantou de l'Afrique » en citant les directives de Patrick dans sa lettre. Donc si vous êtes intéressé, voici l'adresse et les coordonnées de la distillerie.

- Intéressant ! De l'Afrique dites-vous ! Et si nous y goûtions dit le directeur en débouchant la bouteille. Après une bonne rasade, le directeur rend son verdict : « Pas mauvais du tout ! Peut-être un peu trop fort et épicé pour le goût occidental mais pour l'Afrique et l'Asie, c'est parfait se réjouit monsieur Seagram en pensant à l'immense succès de ce produit auprès de ces quatre milliards de nouveau consommateurs potentiels. Dites à votre ami que si les tests d'hygiène sont concluants, je suis preneur.

Le lendemain, le directeur, après avoir reçu le résultat positif de salubrité du produit, contacte immédiatement son représentant à Dakar au Sénégal. Tu me signes un contrat de production pour 100,000 litres par mois à deux euro le litre et fais vite, il faut absolument avoir l'exclusivité. Ah oui j'oubliais ! Signe pour un an, le temps de voir si la mise en marché est rentable.

Pour le représentant de Seagram visitant les installations, tout lui semble conforme : Bonne hygiène, bonne structure administrative, des installations industrielles de très haute qualité; tout répondait aux normes. Le contrat fut vite signé. Avec ce genre d'installations un peu pousser jusqu'à 500 000 litres par mois écrit-il à son patron de Montréal.

Par contre une mauvaise nouvelle attendait nos deux camarades. Dès le contrat signé, les élus du village s'étaient réunis : « Pas question que des étrangers gèrent notre industrie », telle fut votée la résolution adoptée à l'unanimité.

Touré en larmes devant Patrick : « Je te le jure, ils m'ont forcé sinon je suis banni. Ils veulent que j'aille au radar refaire de l'alcool pour voir si j'ai bien appris la recette et prendre ainsi ta place ».

- Arrêtes de pleurer Touré, va au radar et tu fais comme je te l'ai montré et reviens avec deux belles bouteilles.

Gérard assistant à la scène regarde Patrick ; « Ils ont raison tu sais, c'est à eux maintenant de se prendre en main.

- C'est çà, tu fais tout le boulot, en suite dehors, c'est comme ils me volaient mes droits d'auteur…. Dit Gérard, il reste deux gouttes ou trois gouttes là-dedans en sortant la fiole de Calcutta. On pourra en mettre dans les bouteilles que Touré va ramener.

Gérard, furieux à la vue du liquide jaunâtre : « Si tu fais cela, je te traîne en cour. Donnes-moi ça immédiatement Patrick ! Je t'ai dit tout de suite en lui arrachant la fiole des mains et la jetant dans le feu du poêle.

- Correct ! Correct ! Qu'est-ce que l'on fout maintenant, sans emploi ni l'un ni l'autre ? On se tire ?

Amélia assistant à la discussion s'élance vers eux : « Si vous partez, je pars avec vous ! »

- Et si on restait encore un peu demande Gérard ? Écoute Patrick, la situation n'est pas si dramatique. Va trouver les élus. Ils auront besoin de toi comme directeur de la commercialisation pour négocier avec l'étranger. Offres leurs tes services, ils ne pourront refuser surtout si tu leur fais valoir que le contrat qui vient d'être signer avec Seagram n'est valide que pour un an et qu'ils devront compter sur toi pour renégocier le nouveau contrat.

- Et toi Gérard ?

- Eh bien, l'ex-médecin de la Croix rouge internationale ouvre un bureau privé. Grâce à ton projet, ils auront de quoi me payer maintenant !

- Amélia toute souriante en les enlaçant tous les deux : Et on pourra continuer à faire « lune noire » !

Je décidai quant à moi de reprendre la lecture de la thèse de Pierre Langevin :

Publicité, art et propagande

«Être «civilisé» au sens de l'Occident, c'est avoir beaucoup de besoins». (Moles)

L'art nouveau, le kitsch du début du siècle, art élitiste de la bourgeoisie triomphante, a mué, à la fin du même siècle, en un système global de représentation sociale associée au triomphe du capitalisme et de la classe moyenne, c'est un système dominant qui recouvre la quasi-totalité de la vie sociale dont l'esprit se retrouve autant en arts visuels, en musique et en littérature, autant que dans la mode et la décoration.

« Ils voulaient se battre, et vaincre. Ils voulaient lutter, conquérir leur bonheur. Mais comment lutter ? Contre qui ? Contre quoi ? Ils vivaient dans un monde étrange et chatoyant, l'univers miroitant de la civilisation mercantile, les prisons de l'abondance, les pièges fascinants du bonheur. (...) L'ennemi était invisible. Ou, plutôt, il était en eux, il les avait pourris, gangrenés, ravagés. Ils étaient les dindons de la farce. De petits êtres dociles, les fidèles reflets du monde qui les narguait. Ils étaient enfoncés jusqu'au cou dans un gâteau dont ils n'auraient jamais que les miettes. »

Le capitalisme moderne a repris à son compte toute la stratégie du détournement mise en place par les avant-gardes et retourna l'arme contre l'agresseur contestataire. L'art rebelle contribue donc essentiellement à renouveler plus efficacement la société qui le produit. L'insubordination des antihéros joue à plein son rôle de soupape. Dorénavant l'art sera confiné à la résistance; résistance «soft» qui agira comme baromètre du degré de frustration, qui par le

fait même indiquera au système là où il doit intervenir pour juguler et colmater la brèche d'insatisfaction (pensons à mai 68) et ainsi réguler conséquemment son développement par la satisfaction immédiate des désirs (pensons à la société de consommation) et ainsi apaiser le tumulte.

«Tout doit être consommé y compris notre destin. »

Faire la fête est en quelque sorte la solution que l'Occident a trouvée pour mettre fin à cette interminable orgie de négativité qu'est l'histoire humaine. Empiffrons-nous jusqu'à devenir obèses comme des ballons d'hélium, consommons la futilité de l'objet-gadget comme signe de l'inutile matériau pour se donner l'impression de continuer paradoxalement à vivre. Nous devenons ainsi "prisonniers de l'inutile". Décadence, je crie ton nom !

«All, l wanno do, it's have some fun. l got the feeling, l'm not the only one.» (Sheryl Crow)

Ce n'est pas la fête qui est le problème c'est lorsqu'il y a que la fête partout et tout le temps. Même les compagnies aménagent l'agenda festif des journées de travail en attendant de relocaliser l'entreprise à la demande des actionnaires. Contrairement à Marx qui prévoyait « que le dépérissement de l'État et la disparition du travail assureraient à l'humanité enfin socialiste une quantité de loisir illimitée, force est de constater que c'est plutôt le capitalisme néo-libéral et l'État qui ont su masquer en grand renfort de publicité les aléas de la vie par la fête promise.

La rébellion pour la rébellion c'est comme l'art pour l'art. Plus rien n'est art et rébellion depuis que tout est art et festif. À la limite, plus rien n'est fête puisque tout y est festif.

Et le «grand art» n'y échappe pas, sorte de secte gnostique sophistiquée d'une minorité agissante coupée de la masse, reléguée dans le micro milieu des centres d'artistes ou des usines désaffectées. Pensons à la rapidité avec laquelle l'art des graffitis des adolescents du Bronx, de Harlem, de Brooklyn, se retrouva dans les galeries à la mode de Soho de East Village complètement intégré au marché. Il est ahurissant de constater avec quelle facilité le marché neutralise toute contestation, toute subversion. Les graffitis de Haring, de Basquiat, icônes de l'underground new-yorkais, sont passés des ruelles sordides aux salons luxueux de Fifth Avenue en quelques mois. Contrairement aux doctrines du salut sous-jacentes aux programmes artistiques et mouvements artistiques de ce siècle, l'économie capitaliste ne cherche pas à sauver le monde mais à le posséder, à tout posséder.

«Peut-être faut-il dire en un sens, que l'analyse hégélienne de la fin de l'art (des beaux-arts) se réalise, le grand moment de l'art s'est éteint. Les avant-gardes sont essoufflées, l'art n'est plus qu'une distraction élégante, une consommation haut de gamme. - Les avant-gardes subsistent mais piétinent et ne dérangent plus personne. – Tout se passe comme si l'art ne servait plus qu'à alimenter le réseau des galeries et des musées, réaliser des expositions monstres, constituer un placement financier, devenir un objet de spéculation ou bien, il laisse indifférent comme de l'information tranquille, sage, peu passionnelle, un vecteur de sociabilité en des temps désenchantés.- La créativité lourde de nos sociétés se situe désormais dans les sciences et les techniques. (…) Qu'est ce qui peut rivaliser avec la puissance émotionnelle et technicienne des bébés-éprouvettes, de la manipulation des gênes, de la conquête de l'espace? On attend plus grand-chose de l'art, mais beaucoup des laboratoires et des entreprises. La culture, l'art, la publicité, tout cela glisse inexorablement dans les champs du gadget, de la surmédiatisation, de l'accessoirisation de la vie. »

«Consommez plus, vous vivrez moins» (Slogan Fluxus)

Depuis le paléolithique, les prémisses à toute religion, y compris le fétichisme consumérisme, ses rituels, ses temples, commencent par le culte des objets collectionnés comme les coquillages et ensuite

fabriqués comme les statuettes. Consommer c'est faire partie de la vie sociale, manquer d'argent est une hérésie, simple constat que Ulrike Meinhof appellera le *Konsumterror,* le terrorisme de la consommation et de ses fétiches.

Aparté : En 1760, Charles de Brosses, voyageur érudit, nomme fétichisme cette première forme de religion concrétisée dans l'objet bien avant le culte des divinités abstraites et invisibles. De Brosses nous explique que les fétichismes sont adorés pour eux-mêmes. Mais alors d'où vient leur signification religieuse ? Notre érudit, en étudiant de près le sujet, découvrit, un culte fétichiste appelé «boetyle» qui consistait à contempler son reflet sur des pierres enduites de graisse faisant office de miroir. Ce que l'individu adorait dans le fétiche, c'est la relation entre l'objet et sa propre image reflétée. Les objets intimes ainsi fétichisés devinrent rapidement des objets dans lesquels toutes les relations sociales se condensent et deviennent ainsi signes d'échanges et de cordialité entre individus. Cette pratique évolua par la suite vers une dimension marchande et l'objet fétiche devint la monnaie que nous connaissons aujourd'hui. A remarquer l'effigie, le portrait toujours présent sur nos pièces de monnaie.

La mondialisation cherche à atteindre ce qu'aucune religion à réussi; soit atteindre à l'universalité par l'implantation d'une culture mondiale unique : le commerce. L'Antiquité et le Moyen Âge proposaient une culture religieuse essentiellement théiste, de la Renaissance à la fin du XIXe siècle s'imposa une culture humaniste oscillant entre matérialisme et scientisme suivie d'une culture athée humaniste déviée vers l'athéisme dogmatique et enfin nous voici, pour la première fois de l'histoire, du moins en Occident, en présence d'une culture véritablement laïque et marchande. Le culte de l'argent a fini par prendre la place de Dieu et propose même une hégémonie démiurgique du marché et du consumérisme comme finalité universelle.

« L'homo œconomicus est l'ultime avatar de la raison instrumentale. Le modèle général de l'existence moderne est celui de l'exigence technique et économique. » (…) Dans la pensée libérale, il y a réduction des individus à un même dénominateur consumérisme; le refus du principe de diversité. »

Nous assistons à une véritable mise en boîte (de conserve) du monde et de nos aspirations humanistes. Ce que Karl Marx, dans *Le Capital,* appella «le fétichisme de la marchandise» : l'utopie marchande du bonheur terrestre dans la réalisation de nos désirs par la possession de la marchandise, l'objet «bœtyle» du capitalisme.

Poussant l'analyse encore plus loin, Marx déduira que les marchandises reflètent en plus les relations de travail qui les ont rendus possibles, de là, leurs qualités sociales si désirables. Sous l'effet de la publicité, l'effet miroir de l'objet atteint une limite telle que les relations entre les choses remplacent les relations entre les hommes. Il n'y a plus de guerre de classes mais plutôt une guerre de marchandise où le capitalisme est toujours gagnant. Le summum est atteint lorsque tous les fétiches marchands s'amalgament mutuellement pour former «Le Grand Fétiche» néo-libéral.

À la limite l'homme devenu marchandise est lui-même consommable – le marché noir des organes - sorte d'anthropophagie qui trouva écho en ces termes :

«Le capitalisme serait désormais la consommation de l'humanité par elle-même. En plaçant l'homme dans le cycle continu des emplois de la nature, la société d'utilité fait de l'homme une ressource consommable comme les autres.

Body art

L'artiste réalise que l'homme n'est pas ce qu'il devrait être, que sa vie est une aberration, une aliénation dictée par la peur. Le corps disparaît de l'art pictural occidental au même rythme que les espèces végétales et animales disparaissent des écosystèmes. Pour échapper à cette mort

de l'art annoncée, on voit poindre durant les années 1970 un nouveau champ d'expérimentation artistique avec un matériau tout aussi inédit : le corps. Le corps comme matériau artistique ne peut que faire référence à cette autre dimension qu'est la notion du corps comme relation au monde physique et métaphysique.

Soudainement à coup de performances sadiques contre le corps, de sculptures organiques à partir de viande et de chair en putréfaction, d'expositions de déchets et de détritus, l'artiste prit résolument le parti de la haine du biologique. Tout le vingtième siècle est traversé de barbarie, de fascisme, de nazisme et d'exterminations génocidaires dont le laid, la destruction en art seraient le pâle reflet. L'importance historique qu'acquiert au XXe siècle les menaces de destruction et son corollaire le laid, fait que l'esthétique de la beauté n'est plus essentiellement le fondement de l'art. Le corps amorce sa «décréation. »

"La magie de l'extrême" est "la tragédie de notre temps. "

Au XXIe siècle, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'artiste, maintenant chaman cybernétique, propose une vision de l'homme qui implique sa disparition physique et envisage sa sortie du biologique vers le cyberespace idyllique. Le matérialisme s'effondre, le corps s'anéantie dans l'immatérialité du post-humanisme, la philosophie du pur esprit/octet supportant la nouvelle mais dernière idéalisation de l'Homme désincarné.

L'homme kitsch comme ressource consommable est l'une des mutations fondamentales en ce début du troisième millénaire. Ainsi nous nous retrouvons exactement dans la même position que l'Amérindien qui troquait ses peaux de fourrures contre l'illusion des perles de verres et bouts de miroir des marchands européens. Non l'art ne sauvera pas le monde car il ne peut servir à lui seul de critère et d'éthique à la bonne conduite humaine. Trop souvent, l'histoire de l'art nous démontre clairement la collusion entre l'artiste et le pouvoir : nous l'avons vu avec le mouvement futurisme italien et le fascisme; des cinéastes de renom ont participé à la montée du nazisme ou ont célébré le stalinisme, les génocides en Serbie et Croatie ont été alimentés par des hommes de lettre et des romanciers et même des poètes comme Radovan Karadjic sont devenus criminels de guerre au service du nettoyage ethnique. L'art ne peut rien contre la barbarie. Si l'on peut dire d'un art qu'il est d'influence cosmopolitique par sa synthèse, par ses combinaisons, par ses emprunts et quelquefois plagiats, l'on ne peut cependant appliquer ce qualificatif à son auteur, ni même au spectateur ou au lecteur.

On peut être cosmopolite dans la forme, c'est à dire aimer manger le couscous tunisien, porter des soieries orientales, danser sur l'afro-beat, chanter des chants de gorge inuit, lire les grands classiques russes ou sud-américains, adopter les rites tribaux de la scarification de la peau, du percing, du tatouage d'inspiration africaine alors que dans le fond, lorsqu'il s'agit de cohabiter avec ces peuples, l'exotisme fout le camp rapidement. Il y a un fossé immense entre le partage des cultures et du territoire; parlez-en aux Amérindiens du Canada, des États-Unis et aux Aborigènes d'Australie. Que dire des Tsiganes ? Nous aimons tous célébrer Djengo Reinhardt comme le plus grand guitariste manouche mais qu'en est-il de la situation socio-économique de son peuple d'exclus ? Ici aussi le cosmopolitisme de la Grèce antique est en lutte avec l'ethnocentrisme romain: la société cosmopolite trouve difficilement son chemin dans les méandres parfois xénophobes de la politique nationale.

Le nomadisme post-moderne est la grande illusion cosmopolite. Apatride, citoyen du monde, le sujet post-moderne veut continuellement être ailleurs à condition que cet ailleurs renferme le minimum de confort, de sécurité, en somme, ailleurs doit être un peu comme chez-nous. Nous ne sommes plus nomades puisque nous parcourons le monde en touristes déambulant dans un souk exotique flairant le prix le plus bas comme dans n'importe lequel Wall Mart de ce monde. Tout les artefacts se retrouvent sur les rayons du grand supermarché mondial de l'humanité.

.

L'identité personnelle suit le même cheminement. À travers le cinéma, la chanson, le théâtre, la télévision et les arts en général, nous cherchons tous des scripts qui répondent aux questionnements de notre époque et des modèles susceptibles d'être intégrer dans le processus de construction de notre identité. Nous nous retrouvons devant le supermarché de tous les possibles. Si bien que les histoires d'aujourd'hui productrices de sens se sont multipliées en catégories de toutes sortes, touchant toujours de plus près aux préoccupations personnelles et intimes.

Encore aujourd'hui, le blanchiment de l'argent sale est le cheval de Troie que le crime organisé introduisit dans les paradis fiscaux «licites». Le capitalisme mondial se met ainsi à imiter de plus en plus le crime organisé au point de lui ressembler comme son frère jumeau. L'argent du marché noir a besoin des paradis fiscaux de la haute finance et des banques d'affaires pour se faire blanchir. N'oublions pas que l'économie de l'argent sale est plus importante que celle générée par le complexe miltaro-industriel mondial; c'est pas peu dire.

On va même jusqu'à affirmer que le marché illicite du désir à sauver le capitalisme en crise suite au choc pétrolier. Comme si les grands managers capitalistes internationaux avaient une dette symbolique envers le banditisme mondial et les pays corrompus qui leur ont permis de conserver et garantir des privilèges et un standing acquis. Charité bien ordonnée commence par soi-même; même si l'on doit pactiser avec le diable. D'ailleurs où sont les mouvements religieux fondamentalistes, eux qui sont si vigilant pour découvrir Satan à l'œuvre dans la musique rock-punk-hip occidentale ?

La soif immodérée de l'or et du pouvoir des maffioso devient la figure emblématique de l'ultralibéralisme. La violence du crime organisé pour arriver à ses fins rivalise avec la cruauté de certaines compagnies, hélas de plus en plus nombreuses, qui terrorisent et exploitent des millions d'enfants et de femmes dans le monde dans la plus complète indifférence. Les statistiques des Nations Unis sont alarmantes. Lorsqu'une compagnie dit qu'elle se délocalise, comprenez qu'elle a trouvé la complicité d'un gouvernement qui a peu fait pour promouvoir la justice sociale. Si bien qu'on assiste au paradoxe du nivellement par le bas : la classe moyenne occidentale, jadis prospère, s'appauvrie de plus en plus au point où un jour, elle se comparera à celle des plus démunis.

Dans cette nouvelle économie émergente du pot-de-vin, les hommes d'affaires côtoient des despotes, des criminels, des barons de la drogue, des proxénètes et tout ce beau monde du veston-cravate tente par tous les moyens d'empêcher de découvrir le fonctionnement d'un système qui s'il était vraiment mis à jour et dénoncé nous révélerait les anormalités les plus révoltantes à l'encontre de cette «belle société».

«Non seulement l'homme descend du singe mais souvent il y «remonte»... au singe.»

A bien y regarder de près, le manager ultralibéral postmoderne, sur fond de musique disco, ressemble à ces gros babouins alpha tout aussi préhistorique. Plus je les regarde, plus j'aime les punks. Tout est si simple écrivait Pierre Foglia le journaliste montréalais préféré de mon père : « Y'a les fauves et y'a les gazelles. Les fauves bouffent de la gazelle. Les gazelles bouffent de l'herbe, tant qu'il y en a. Quand il n'y en a plus (si elles étaient moins gourmandes aussi!), quand il n'y en a plus, elles mangent de la marde. Ce qui ne dérangent pas trop les fauves qui continuent, eux, à manger de la gazelle. Et puis un jour, tout s'arrange, l'herbe finit par repousser, les gazelles sont contentes et les fauves aussi parce que les gazelles goûtent bien meilleur quand elles mangent de l'herbe que quand elles mangent de la marde. C'est ça une économie libérale ?»

Si le dominant chimpanzé, le mâle alpha abuse ses subalternes, les vole, thésaurise l'ensemble des privilèges, lèse les faibles, parce qu'il est soumis à ses instincts, à un type d'organisation, et qu'il en va de sa survie et de celle du groupe, l'homme en revanche s'est

extrait de ce fonctionnement naturel et, grâce à ses nouvelles capacités psychiques, il dispose de plus en plus de moyens pour maîtriser ses tendances primaires. En somme, lorsqu'un homme profite de sa position hiérarchique dans la société pour abuser d'autrui ou du groupe, il agit comme le dominant primate naturel qu'aucune conscience, aucune éducation, aucune morale ne vient contraindre.

Lorsque par exemple, un homme politique profite de sa fonction pour s'enrichir, corrompre ou se laisser corrompre, pour abuser la justice, etc., il agit instinctivement comme le dominant chimpanzé dérobant la nourriture des plus faibles. La puissance des tendances primaires du politique transgressant, l'empêche à ce moment là d'accéder à la partie de sa conscience responsable du maintient des valeurs fondamentales inhérentes à toute activité politique (honnêteté, don de soi, amour de la justice, amour du peuple qui vous a élu etc.). À la phrase : " tout exercice de pouvoir corrompt ", nous devons ajouter : que "seuls ceux dont la conscience domine les tendances animales ont le pouvoir d'y résister".

C'est la même chose lorsque des hommes forment des "clans" hermétiques pour thésauriser des privilèges au dépens du plus grand nombre . Ils reproduisent simplement le fonctionnement de ces castes de dominants primates prenant une attitude agressive dès que leurs pouvoirs et leurs privilèges sont remis en cause. Même les actes de charité et de philanthropie ne sont pas des arguments en faveur de leur "humanité" puisque les dominants chimpanzés délaissent eux aussi une partie de leur butin lorsqu'ils sont repus.

Le système actuel perpétue les tendances primaires, inégalitaires et violentes. Il restaure progressivement la loi de la jungle, c'est à dire le combat pour la survie, à tous les échelons et sur tous les continents. Comme dans la jungle, les individus vulnérables et fragiles sont maltraités ou éliminés en premier...C'est pourquoi, nous pouvons dire que le néolibéralisme, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, est un système archaïque et un retour en arrière jusqu'aux hordes primates préhominiens. Il existe encore aujourd'hui des Néandertaliens genre gangs de rue incapables de dépasser ce stade de l'évolution dit reptilien. Il eût été surprenant que le clan des chiens eussent entretenus de bons rapports avec celui des chats.

Washington

Lors d'une soirée mondaine à Washington, un événement inouïe se produit lorsque soudainement une lueur apparue à toutes les invités rassemblés sur la terrasse. Cette lueur revint plusieurs fois agacer l'audience au point où l'on demanda à un général de l'air de communiquer avec sa base pour savoir su les radars avaient détecté un objet suspect volant près de la Maison Blanche, l'un des endroits les plus protégés sur terre. Réponse : Nada, rien, nothing.

Une discussion s'en suivit sur les extraterretres. Les pours et les contres discutaient ferme ……

À la fin, en désespoir de cause et voyant que je n'étais pas intervenu on me demanda mon avis en espérant que je pourrai résoudre l'énigme. C'était bien sûr un piège. Dans ces cas-là, le seul moyen de s'en sortir est de répondre à une énigme par une autre encore plus énigmatique. Je me dirigeai alors vers la bibliothèque pour sortir un livre intitulé « Histoire de Carte » que j'avais auparavant feuilleté durant la soirée faute d'interlocuteurs à qui faire conversation. Je ne faisais pas « salon » comme on aurait dit dans les vieilles bourgeoisies européennes du siècle dernier.

- J'ai écouté bien sûr vos palabres tous intéressants d'un côté comme de l'autre. J'ouvris donc le livre et leur montrai une carte. Bien maintenant dites-moi comment cette carte de Oronce Fine datée de 1531 qui montre l'Antarctique avec ses fleuves et chaînes de montagnes libre de glace. Là est l'énigme mes amis ! Car cette carte montre bel et bien l'Antarctique dépourvue de glace jouissant d'une température clémente. Or nous savons que l'Antarctique est recouvert d'un immense manteau de glace de plus de 1 500 mètres et ce depuis plus de 6 000 ans. Plus est notez-le, cette carte fut

dessinée plus de 300 ans avant la découverte officielle du continent glacé avec une claireté étonnante que seule la technologie moderne de cartographie satellitaire a su démontrée l'incompréhensible exactitude. Je vous pose la question : Comment cela fut-il possible ? D'ailleurs l'a-t-il lui-même dessiné ou la lui a-t-on remis ? Que dire de plus ! Ah oui ! J'attend votre réponse quand vous aurez pris le temps de vous documenter et d'y réfléchir longuement.

Devant mon auditoire bouche bée, je pris congé…Je venais de faire « salon ». Je n'ai encore jamais reçu de réponse à ce jour.

Visions posthumanistes

Cette soirée inoubliable me rappela alors le bon souvenir de Lafolley, le chamane intergalarctique que je m'étais promis de rencontrer…Ce sera chose faite. À moi les extra-terrestres ! Demain, Direction Boston !

La Cellule Boston Visionary souligne les processus de pensée de Lafolley. Cette cellule est véritablement un laboratoire de recherche et développement où le peintre visionnaire a commencé à formuler son approche transdisciplinaire unique combinant, la philosophie , la science et la technologie, l'architecture et la spiritualité à la pratique de la peinture. La Cellule Boston Visionary est également une galerie d'art dédié aux œuvres visionnaires. C'est lors d'un vernissage de la nouvelle production artistique de Paul Lafolley que je le rencontrai. Les toiles accrochées aux cimaises sont tout à fait intrigantes abordant des notions variées comme La Divine Comédie de Dante, l'œuvre philosophique de Platon, l'unité de la matière et de la conscience ou les mandalas, les maisons végétales, les systèmes géométriques, machines et mécaniques du futur, biotechnologie de structures chimiques, modèles de créations de machines à voyager dans le temps et descriptifs de trous noirs dimensionnels, en sommes toute une panoplie d'informations dont les sources sont les théories établies et les sciences paranormales, l'histoire de l'art et l'occultisme ou encore de ses voyages astraux qu'il déclare effectuer régulièrement. Les titres des œuvres prouvent bien l'éclectisme des sujets abordés. Citons Psychotronic,Thanaton, le moteur Orgone et le Geochronmechane: The Time Machine de la Terre.

-La somme de vos études, son étendue jumelée à vos visions extra-terrestres deviennent un véritable labyrinthe intellectuel. Comment faites-vous pour vous y retrouver ?

- Je crois que l'implant dans ma tête d'origine extra-terrestre accroit ma capacié d'analyse et de synthèse. La présence des extra-terrestres remonte à l'origine de l'humanité tel que transmise par les contes et les peintures rupestres. Je vous donne deux exemples.

- Les premières formes de vie, probablement des bactéries, seraient apparues voilà près de 3,5 milliards d'années. 97% de tous nos atomes sont d'origine stellaire, donc extra-terrestre. Il y a 600 millions d'années des organismes à corps plats, des algues et mousses végétales apparaissent. Ensuite des invertébrés marins, qui grâce au calcium intergalactique produit par des explosions de supernova dont les nuages cosmiques atteignent la Terre, commencent à muter vers les vertébrés : des crustacés et des poissons. Sans calcium, pas d'os et de dents, pas de squelettes, pas de vertébrés.

Vers 360 millions d'années, l'eusthenopteron foordi, le fameux poisson fossile découvert vers 1960 à Miguasha en Gaspésie au Québec possédant une respiration terrestre et pouvant ramper, entreprend la difficile et périlleuse sortie de l'eau et se retrouve dans un milieu totalement différent où des fougères, entre autres, atteignent plus de 30 mètres de hauteur. À cette période du Dévonien supérieur, Miguasha était un immense lac d'eau douce peu oxigénée et pauvre en bactéries ce qui aurait facilité la fossilisation des espèces.

La dérive des continents vient à peine de commencer. Tous les continents sont réunis en une masse compacte sous l'Équateur. Des rapprochements entre les spécimens retrouvés à Miguasha et ceux d'Écosse, du Groenland, d'Allemagne du nord et de Russie indiquent que ces fossiles sont les premières preuves biologiques démontrant que les continents étaient réunis entre eux à cette époque et possédait un climat de type tropical. Ce continent unique la Pangée s'est pas la suite disloqué. On retrouve aujourd'hui des descendants du « Dipneuste », un autre poisson à poumons et pouvant rampé, en Australie, en Afrique et Amérique du Sud.

Plus incroyable encore, en plus de respirer, notre premier ancêtre se déplace en s'appuyant sur des os articulés (nos membres, pattes et avant bras actuels). Cette découverte scientique nous incite à tout un questionnement philosophiqe : Nous descendons bel et bien du poisson. Et voici que les contes mythiques de la préhistoire viennent jouer les troubles fêtes.

Lorsque l'archéologue Henry Lothe croit reconnaître sur une fresque primitive dans le désert Thassali un astronaute en combinaison spatiale qu'il baptise le « dieu martien », il se trompe. Car des rouleaux très anciens écrits en écriture cunéiforme et des pictogrammes découvert par le prêtre Bérosus de Babylone raconte que des êtres dotés de pouvoirs extraordinaires ont vécu sur les rives du golfe Persique. L'un d'eux appelé Oannès est un poisson vivant hors de l'eau le jour doté de raison et qui possède comme nous un langage articulé. Grâce à lui, nous aurions appris à écrire et à maitriser, les arts et l'alchimie. Amphibien, Oannès se retire le soir au fond de la mer jusqu'au lendemain. L'histoire pourrait en rester là jusqu'au jour où l'on découvrit une histoire similaire chez les Dogons, tribu africaine vivant au nord du Mali et qui eux, adorent Nommos, un dieu-poisson originaire de Sirius qui nous aurait apporté jadis la civilisation. Son cerveau ressemble à celui d'un cétacé, plus développé que le nôtre et équipé d'un sonar, héritage de ses lointains ancêtres aquatiques. Son nez est situé juste entre les deux yeux, héritage de son temps amphibie, qui lui permettait alors de respirer en nageant en surface et en étant le moins visible possible pour chasser. Ses narines sont d'ailleurs verticales et à fermeture réglable. Il a une grande bouche garnie de dents pointues, héritage du temps où il avalait des animaux marins. Il communique par clics avec les autres animaux marins et par un langage articulé avec nous. L'autre type de contact se fait en sens inverse. L' esprit du dieu-poisson, est appelé par le chamane qui le contrôle. Il vient à lui et en lui. La nature du chamane est alors double, à la fois humaine et animale. On voit que la perméabilité s'exerce aussi entre l'humanité et le monde animal, dont

le rôle est particulièrement important. Ce concept d'une perméabilité entre les mondes se retrouve en effet très souvent dans les croyances, et cela dans le monde entier. Il fonctionne dans les deux sens. Comme nous venons de le voir, le chamane pourra se rendre dans le monde-autre pendant la transe ou recevoir certains esprits.

Oui, l'homme descend bien du poisson et l'évolution pendant plusieurs autres millions d'années se complexifia davantage : amphibiens, dinosaures, oiseaux, primates (50 millions d'années) et finalement l'Australopithèque arboricole, (5 millions d'années) notre ancêtre primate suivi de l'Homo erectus (un million d'années) et de l'homme de Neandertal (300 000 ans) et finalement l'Homo sapiens, notre ancêtre immédiat vieux de 40 000 ans.

Ainsi se dégage un constante incontournable, la but de la vie est d'accroître la Conscience du vivant et chaque cellule échange continuellement de l'information avec son environnement pour accroître ses "points de mémoires". La construction du cerveau humain dont les 10^{13} neurones une fois déployés dans le conjonctif cérébral sont reliés par 10^{15} synapses constitue une performance qui défie toute imagination. Suite au théorème broglien, il va de soi d'affirmer que dorénavant, création et évolution vont de pair.

Création et évolution se présentent alors comme deux infinis : l'Univers comme grandeur infini et la nature de notre monde terrestre comme infini de formes temporelles possibles et de diversité du vivant. Deux univers en apparence contradictoire et pourtant réuni à l'intérieur d'une totalité unique : «élan vital» et «évolution créatrice» formant un Tout lui-même en «création continue d'imprévisibles nouveautés» comme l'écrit le philosophe Bergson dans *L'évolution créatrice*.

Voici un texte écrit en 1926 de Ludwig Bolk qui écrit « que d'un point de vue strictement d'anatomie évolutive, le singe est plus évolué que l'homme sauf pour son développement célébral.» Maintenant mettons en parallèle ce texte avec cette légende des indiens Urus, un tribu primitive péruvienne en voie d'extinction qui eux pensent qu'ils sont les descendants dégénérés d'Hommes-singes géants. Maintenons comparons, plutôt synthétisons ces deux éléments. Que la science nous apprenne que le singe est anatomiquement plus évolué, ça va mais rien sur le développement du cerveau. Les Urus, eux, se pensent dégénérés comparés aux Hommes-singes antérieur aux singes. On peut donc spéculé que des êtres, peut être des singes, plus intelligents que nous ont existé. Appelons-les « Les Grands Anciens » mais que comparé à eux, nous sommes en processus d'arrièration mentale en arrêt au stade intermédiaire du développement…dégénérés comme le croient les Urus. Est-ce possible ? Et voici que les recherches génétiques les plus récentes nous apprennent la découverte d'un géniteur archaïque jusqu'ici inconnu. Qu' il y aurait eu métissage voilà un million d'année entre cet ancêtre inconnu avec Homo erectus qui a son tour transmet les gènes de l'ancêtre inconnu aux Néandetaliens qui à leur tour s'accouplent avec Hommo sapiens. Alors ces Grand Anciens ? Une nouvelle race de singe avec un cerveau évolué dont les extra-terrestres auraient été les géniteurs ? Que dire de plus ! Ah oui ! La Nasa pourrait bien avoir découvert le chaînon manquant entre les prophéties Hopis des kachinas qui voyaient en ces êtres mythologiques des extraterrestres ayant véritablement ensemencé la Terre dans un lointain passé et l'hypothèse extraterrestre lorsqu'elle découvrit que les grandes pyramides égyptiennes étaient alignées sur la position des étoiles du baudrier d'Orion, tout comme les villages et sites sacrés Hopis étaient eux aussi une projection sur terre des étoiles de la constellation d'Orion. Une prouesse technique difficile à concevoir sauf à penser que les Anciens détenaient une connaissance qui leur venait d'un autre monde. Et voilà la table est mise ! À moi d'élaborer le menu de ma prochaine toile.

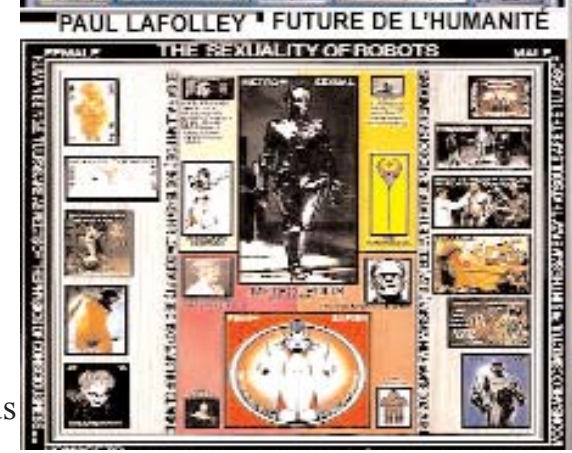
-Alors dites-moi d'après vous pourquoi les extra-terrestres sont intervenus et même orientés l'évolution de la vie sur Terre?

- Parce que voyez-vous le vide sidéral est d'un ennui mortel alors créons-nous un divertissement, pensent-ils. Croyez-le ou non nous sommes une sorte de téléréalité pour extra-terrestres avec un

feuilleton quotidien à grande audience et croyez-moi ce n'est pas les rebondissements et les intrigues qui manquent avec tous les désastres naturels et autres typiquement humain comme la barbarie, les guerres d'une violence outrageante qui nous frappent et dont nous seuls connaissons le secret.

- Et Dieu dans tous ça ?

- Imagines que Dieu a créer l'univers par ennui. Le Big Bang, c'est Dieu qui joue aux quilles. Les règles sont simples faire tomber le plus de quilles possibles en lançant une boule. Alors Dieu à réussi un abat du premier coup. Et pourquoi Dieu s'est mis à jouer aux quilles? Parce qu'il s'ennuyait ! Tu peux pas imaginer toutes les conneries que l'on peut faire par ennui. Imagines que nous sommes la télé-réalité de Dieu, des figurants dans l'immense sitcom de l'univers. Terrifiant car Dieu est peut être un schizophrène et nous sommes ses hallucinations. Lequel préférez-vous mon ami ?



- Je préfère ma réalité au moins j'ai le contrôle sur le script tandis que dans l'autre c'est Dieu qui décide tout.

Tout le monde vit dans un scénario.

1. Le scénario peut être implicite ou explicite. Il peut être assumé ou non, mais tout le monde a un scénario. Il n'y a pas de dieux dans l'univers, pas de nations, pas d'argent, ni lois, ni justice et pourtant tout cela existe dans l'imagination commune des hommes à travers des histoires, des mythes que les gens inventent selon leur culture et se racontent les uns aux autres. L'homme a toujours couronné le récit de l'illusion qui fait sens et consensus au détriment de la réalité. Car l'homme est avant tout un poète. Il aime inventer des mondes constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, des mondes habités de personnages étranges, passionnés, souvent monstrueux, des univers interchangeables en diapason avec les dernières connaissances scientifiques et l'avancée des connaissances. Notre monde est un monde inventé, magique.

2. Nous somme scénarisés. Chacun d'entre nous est scénarisé, à travers la culture, l'éducation, la formation et la socialisation. Et cela se passe sans que nous en soyons conscients.

3. Le scénario dominant dans notre société est un scénario de patriarcat militariste, technologique, thérapeutique et consumériste qui nous affecte tous, libéraux comme conservateurs.

4. Ce scénario patriarcale (militarisme technologique, thérapeutique, consumériste), promulgué par la publicité, la propagande et l'idéologie, particulièrement dans les liturgies de la télévision et internet, promet de nous donner la sécurité et le bonheur.

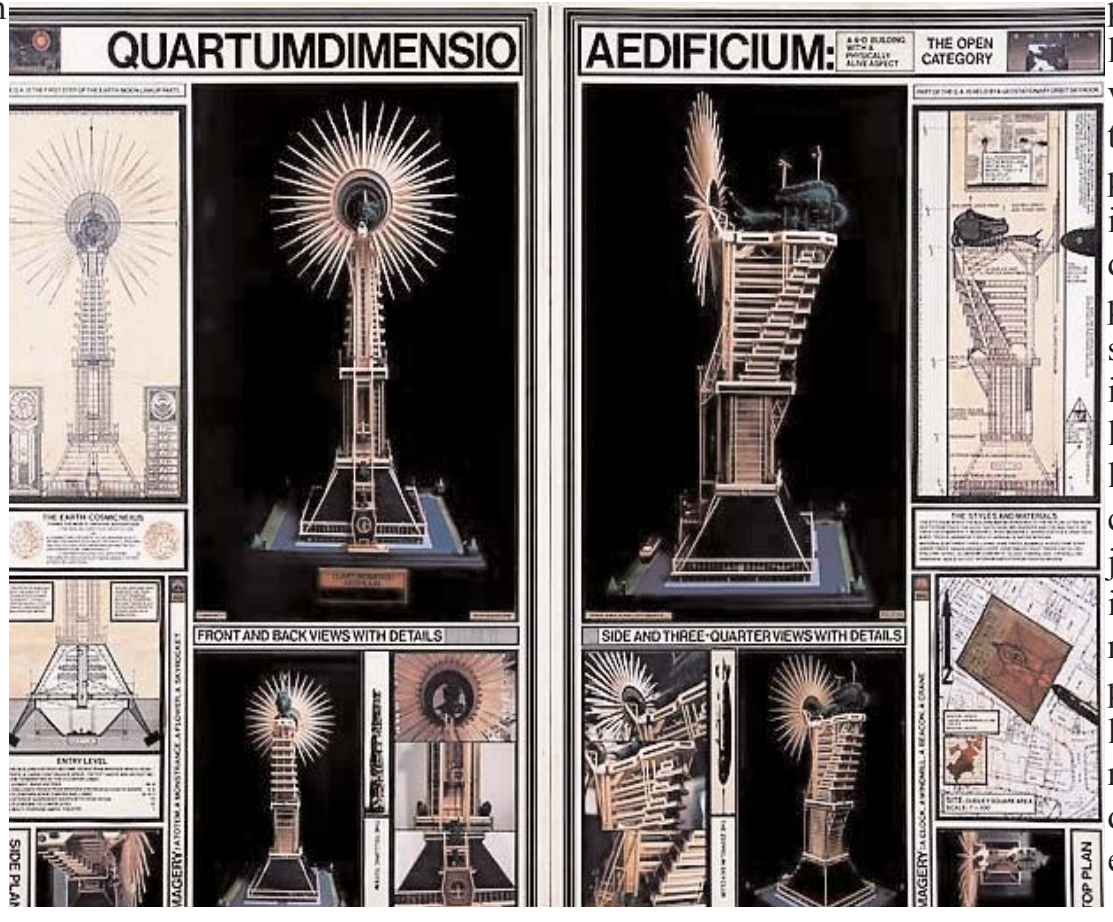
5. Ce scénario a échoué. Le scénario de consumérisme ne peut pas nous donner la sécurité et le bonheur. Il se pourrait que nous soyons une des sociétés les plus malheureuse du monde avec cette bombe

nucléaire qui pend sur nos vie, une d'épée de Damoclès moderne, si l'on veut.

- Vous considérez-vous comme un voyageur dans le temps ?

- Nous sommes tous des voyageurs dans le temps et la terre est notre vaisseau spatial se déplaçant à la vitesse de l'expansion des planètes et de l'Univers. La vitesse moyenne de notre planète dans la Voie lactée oscille entre 200 000 km/seconde et 900 000 km/s et la Voie lactée elle, se déplace à près de 112 km/s conjointement à l'expansion de l'Univers.

Comme je ne voulais pas exacerber la susceptibilité de mon hôte, je me retiens de lui expliquer que le temps est une invention de l'homme. Le temps existe sur Terre oui ! Seconde, minute, heure, journée, mois, année et même année-lumière, ailleurs non. Au niveau de l'Univers, le temps n'existe pas, la vitesse oui ! L'étalon de base étant la vitesse de la lumière. Mais surgit le théorème le plus «impénétrable» de la physique quantique, celui de Bell qui rappelons-le, suggère que «les parties distinctes de l'Univers seraient, au niveau le plus



profond et le plus fondamental, reliées entre elles de façon à la fois intime et immédiate.» Inévitablement surgit la question : comment deux particules séparées par des millions d'années-lumière peuvent-elles communiquer aussi instantanément ? Une telle communication implique que l'information circule à une vitesse plus grande que la lumière. Or, la plus grande partie de la physique postule que «rien dans l'Univers ne peut se déplacer plus vite que la lumière.» Comme nous le voyons les implications du théorème de Bell ouvrent la porte à plusieurs interprétations et bien sûr, divisent nombres de physiciens entre eux. Mais la seule conclusion incontournable est que : «si les prédictions statistiques de la théorie quantiques sont correctes (et elles le sont jusqu'à ce jour), alors nos idées conventionnelles sur le monde souffrent de profondes déficiences». Dès lors, le physicien Stapp mettra de l'avant la théorie de la vitesse supraluminique, elle-même confirmée par le

postulat de Sarfatti qu'il baptisa «transfert supraluminique de néguentropie» appelé généralement le «saut quantique». Ce qui se passe ici est intimement et immédiatement relié à ce qui se produit ailleurs dans l'Univers et vice versa; il n'existe pas de parties séparées dans l'Univers. "Nous ne pouvons nous extraire de l'image du monde."

Une des réactions les plus inouïes des mes implants fut de constater que je recherchais « naturellement » la communication avec d'autres formes d'intelligence en quittant mon enveloppe corporelle pour accomplir un périple intersidéral jusqu'au point Oméga : un endroit où des esprits comme le mien cherchent à établir un coopération envue du grand rendez-vous d'unification des consciences. J'ai toujours retrouvé mon chemin à tous mes voyages spatials à vitesse supraluminique à travers le labyrinthe des galaxies comme un pigeon voyageur qui, grâce à son radar psychique, retourne inexorablement à son point de départ.

On ne voyage pas dans le temps, on le traverse en effectuant des sauts quantiques jusqu'au point Oméga lieu de convergence de l'évolution qui se manifeste par l'avènement d'une ère d'harmonisation des consciences fondée sur le principe que «l'Univers est psychiquement convergent» : chaque centre, ou conscience individuelle, est amenée à entrer en collaboration toujours plus étroite avec les consciences avec lesquelles elle communique, celles-ci devenant à terme un tout noosphérique. L'évolution évolue grâce à la possibilité des consciences de communiquer les unes avec les autres et de créer de facto une sorte de super-être : en se groupant par la communication, les consciences vont faire le même saut qualitatif que les molécules qui en s'assemblant étaient passées brusquement de l'inerte au vivant. Cette communication «supraluminique» entre les êtres reprend exactement le concept émis par le théorème de Bell. Sauf qu'au lieu de communication, j'aimerais mieux employer le terme de «communion».

Le seul être terrien qui fut capable d'envisager un tel phénomène est le théologien Pierre Teilhard de Chardin pour qui la grande métamorphose spirituelle qu'attend l'humanité, c'est la noosphère. Plus la matière, l'atome, se complexifie, plus il devient conscient, explique-t-il. L'homme, comme organisme conscient le plus sophistiqué, a permis à l'évolution d'accéder à la technosphère, fruit de la raison. Ce nouveau bond succède aux sphères successives qui ont recouvert la terre soient : la lithosphère, la biosphère, l'atmosphère. En ajoutant la technosphère, l'homme amène l'évolution a seuil d'un nouveau saut où les hommes de l'avenir ne formeront plus, en quelque manière, une seule conscience, la noosphère annonce-t-il en 1924, reprenant l'idée émise plusieurs siècles auparavant par Anaxagore revue et corrigée depuis. Dans le *Phénomène humain*, il conçoit l'humanité comme une étape de l'évolution menant au déploiement de la noosphère.

Je quittai Laffoley en lui suggérant d'étudier attentivement l'oeuvre de Teilhard de Chardin et de la « parlar visible » comme dirait Dante, expression du Moyen-âge, la seule capable de rejoindre l'esprit des masses illettrées. Cet art chrétien primitif était un art de graffiti : les premiers «taggeurs» antiques qui traçaient, en quelques traits sur les parois des tombeaux, les signes et formes symboliques associés aux mystères de Jésus : la colombe, le poisson, l'ancre, l'agneau, la vigne. Cette passion des cryptogrammes pour figurer le Christ, sa Passion, l'Eucharistie et la Rédemption confère à l'art chrétien naissant des aires d'ésotérisme païen. À vous maintenant de tagger sur vos toiles toute l'iconographie du futur.

- J'y compte bien mais avant de partir laissez-moi prononcer ces paroles magiques d'origine latine découvertes sur une poterie fin Ier siècle - début IIe siècle après J.-C. :
Vos rogo omnipotentia numina ut omnia bona conferatis Claude Paquet quia ille est vester custos.

Je viens de vous recommander par cette prière magique, une invocation directe faite aux « dieux tous puissants » pour ménager

leur bienveillance en votre faveur dit-il en me saluant de la tête. Cette rencontre avec le premier chamane intergalactique me laissa songeur : Pourquoi au lieu d'accepter l'inconfort psychique de la liberté en action, nous préférons sombrer dans la servitude totalitaire des mondes virtuels. ? Malgré tout, la réalité reste le seul territoire originel où s'exerce la liberté et notre engagement personnel envers autrui.

La fuite vers le virtuel, les revues hight-tech annonçant le téléchargement de nos neurones dans le cyberespace vers 2030, nous indiquent que l'environnement naturel et social est à ce point dégradé qu'il révèle notre inaptitude à trouver l'équilibre. Plusieurs songent déjà à quitter le navire car pour eux l'humanité est une faillite sur tous les plans, psychologique, économique, politique et surtout écologique..

Encore une fois nous sommes en pleine prophétie millénariste électronique du salut éternel. Il ne s'agit pas de jouer au Cassandre technophobe, mais plutôt de décrypter rapidement les codes secrets des exposés techno-chamanistes messianiques, car ne l'oublions pas : toute idéologie transcendantaliste qui promet une « sortie de l'histoire, un dépassement de la mort contient en germe une apocalypse qui serait son apothéose. » Exactement ce que nous a démontré le 20e siècle. L'univers virtuel se présentera-t-il comme le trou noir du XXIe siècle. ?

Le défi est, non plus de nous adapter à des environnements qui changent "naturellement", et que nous avons encore tant de mal à comprendre et à assumer, mais de s'adapter à nous même. L'évolution ne se prédit pas, elle se constate. Et que constate-t-on aujourd'hui ? Comparé à celui de l'homo sapiens, notre cerveau rétrécit. Pire encore… Il existe des individus cérébralement différenciés ou ambigus, humains mais au stade inférieur d'humanité.

Par ce rappel du fonctionnement du cerveau humain, nous pouvons en déduire que dés la création de l'Espèce Humaine, c'est le 'Cerveau Primitif' qui gère la planète ! Déduction qui pose une 'incroyable hypothèse', qui pourrait expliquer les raisons de nos mésententes perpétuelles, de nos guerres à répétitions et des malheurs dont souffre l'Humanité depuis .....

L'intelligence dominée par la sauvagerie reptilienne. Les 'cerveaux corticaux' supérieurs de l'Espèce Humaine peuvent, par leur imagination et leur intelligence, inventer et fabriquer des matériels, des machines et des armes les plus perfectionnées, les plus sophistiquées et donc les plus meurtrières qui soit. Par contre, et c'est grave, l'utilisation de ces armes de destructions massives, sont décidées par nos 'cerveaux primitifs', aux instincts les plus bas, qui ne se préoccupent même pas des répercussions de leurs actions.

Par des 'cerveaux archaïques' malfaisants, exactement comme ceux que possèdent encore de nos jours, les reptiles, les crocodiles, et les batraciens. C'est ainsi que depuis l'aube des temps, le Monde est une véritable crapaudière, où seule la loi sauvage du plus fort prime, et où le malheur des Hommes est donc assuré à vie.

Il doit y avoir une « FAILLE » quelque part. Une 'faille' rédhibitoire que l'homme, dans la folle accélération de son absurde fuite en avant, n'a jamais pris le temps d'identifier. Et à ce niveau là, il ne peut s'agir que d'un trouble de fonctionnement de notre cerveau lui-même ! D'une 'faille cérébrale' qui, depuis l'aube des temps, provoque chez certains Individus, des comportements dangereux et inadaptés ne pouvant générer que des mésententes et des conflits sans fin au sein de l'Humanité ! Réfléchissons encore un peu.

Pourquoi en sommes-nous rendus là en ce début du 21e siècle, du 3e millénaire? Je suis convaincu que l'homme actuel s'est placé en toute liberté et par sa seule raison, dans un bourbier obscur et incommensurable et qu'il faut remonter à la nuit des Temps de la préhistoire, refaire le parcours des origines à nos jours pour essayer de comprendre que «notre raison a des limites» que nous avons allègrement franchies.

Nouvelles de l'Anthropocène

Faisant suite à l'Holocène (12 000 ans depuis la dernière glaciation), l'Anthropocène, nom attribué à une nouvelle époque géologique à l'initiative du chimiste Paul Crutzen, est marquée par la prédominance de l'être humain sur le système-terre. Le concept d'Anthropocène est une manière brillante de renommer certains acquis des sciences du système-terre. Il souligne que les processus géochimiques que l'humanité a enclenchés ont une inertie telle que la terre est en train de quitter l'équilibre écologique qui a eu cours durant l'Holocène. Historiquement, cette guerre contre la nature marque le début de l'Anthropocène. Le genre humain est devenu une force géologique globale et l'Anthropocène désigne un point de non retour; une bifurcation géologique dans l'histoire de la planète Terre. Si nous ne savons pas exactement ce que l'Anthropocène nous réserve (les simulations du système-terre sont incertaines), nous ne pouvons plus douter que quelque chose d'importance à l'échelle des temps géologiques a eu lieu récemment sur Terre. La thèse de l'Anthropocène repose en premier lieu sur les quantités phénoménales de matières mobilisées et émises par l'humanité au cours des XIXe et XXe siècles.

Habituellement, les géologues déterminent les ères bien après qu'elles se soient terminées. L'Anthropocène, c'est maintenant et elle détermine l'avenir. Cette ère géologique est porteuse de futur, c'est là son originalité. Ce qui se joue avec l'Anthropocène, c'est un changement de régime de pensée. Terrain qui permet d'envisager une géographie, des paysages, un climat, des maladies, bref tout un arsenal spéculatif nouveau.

La thèse de l'Anthropocène nous dit en substance que les traces de notre âge industriel resteront pour des millions d'années dans les archives géologiques de la planète. Le fait d'ouvrir une nouvelle époque taillée à la mesure de l'être humain signifie que c'est à l'échelle des temps géologiques seulement que l'on peut identifier des événements agissant avec autant de force sur la planète que nous-mêmes : le taux de dioxyde de carbone en 2015 est sans précédent depuis trois millions d'années, le taux actuel d'extinction des espèces, depuis 65 millions d'années, l'acidité des océans, depuis 300 millions d'années, etc.

Ce que nous vivons n'est pas une simple " crise environnementale ", mais une révolution géologique d'origine humaine. Loin de constituer un cours extérieur, impavide et gigantesque, le temps de la Terre est devenu commensurable au temps de l'agir humain. En deux siècles tout au plus, l'humanité a altéré la dynamique du système-terre pour l'éternité ou presque.

Entrer dans l'anthropocène, c'est s'efforcer de mettre en cause les modèles politiques, culturels et écologiques qui l'ont façonné. Lorsque les archéologues étudient l'histoire, certains matériaux se démarquent au point de désigner une période toute entière: l'âge du bronze, l'âge du fer, etc. Bien qu'elles soient loin d'être exactes, ces dénominations donnent une idée de ce que les Hommes qui vivaient à l'époque savaient faire. À l'âge de pierre, ils contrôlaient le feu et fabriquaient des objets tranchants, à l'âge du bronze, ils créaient des réseaux commerciaux pour échanger des métaux contre d'autres biens, et à l'âge du fer, ils forgeaient des outils moins chers, ce qui leur permit de fonder des habitations plus permanentes. Dans les années 1950, ce que bon nombre de scientifiques appellent la "grande accélération" arrive avec l'avènement de l'actuelle société de consommation au menu désormais bien connu de la mondialisation. En 2016, un groupe de géologues a annoncé que les données géologiques montrent que les êtres humains ont créer tant de nouveaux matériaux qui ont modifiés suffisamment les paysages et leur environnement pour former une nouvelle ère, qu'ils ont appelée " Anthropocène".

Mais attention ! Si nous incluons l'humanité entière dans le concept anthropocène aussitôt les protestations vont se multiplier. Des voix indignées vont s'élever pour dire qu'elles ne s'estiment en aucune manière responsables de ces actions à échelle géologique - et elles auront raison. Les peuplades indiennes du coeur de la forêt amazonienne n'ont rien à voir avec " l'origine anthropique " du

Démographie

L'explosion aura lieu en Afrique

Alors que la densité de population diminue en Chine comme en Europe, celle de l'Inde devrait continuer d'augmenter. C'est cependant en Afrique que la hausse est la plus importante : les prévisions placent le Nigeria parmi les pays les plus densément peuplés en 2100, avec 790,2 habitants au kilomètre carré.

Nombre habitants/km² : 400 et + | 200-400 | 100-200 | 50-100 | 25-50 | 10-25 | - de 10

De moins en moins d'enfants par femme

La diminution du nombre d'enfants par femme devrait ralentir au cours de ce siècle.

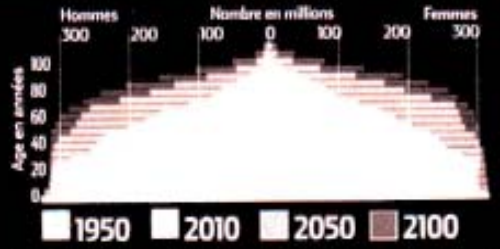
1950 **5**

2010 **2,5**

2100 **2**

Tous les âges cohabiteront

En 2100, la pyramide des âges mondiale devrait prendre partout la forme qu'elle a aujourd'hui dans les pays riches, soit autant d'individus de 20, 40 ou 60 ans. L'âge médian de la population mondiale serait 41,9 ans.



On vivra de plus en plus vieux

L'espérance de vie devrait fortement augmenter, en particulier dans les pays en développement, où elle se rapprochera fortement de celle des pays riches. L'espérance de vie la plus faible prévue pour 2100 est ainsi de 74,5 ans, au Sierra Leone (48,5 ans en 2013).

92,5 ANS

C'est l'espérance de vie record que devrait atteindre le Japon en 2100.

Atmosphère

Un régime des précipitations de plus en plus déséquilibré

Les hautes et moyennes latitudes de l'hémisphère Nord devraient recevoir plus de pluie qu'aujourd'hui, tandis que le bassin méditerranéen serait encore moins arrosé.

Modification des précipitations : -60 à -30% | -30 à 0% | 0 à 30% | +30 à 60%

x2

Le nombre d'ouragans de catégories 4 à 5 (vents supérieurs à 210 km/h) attendus dans l'Atlantique pourrait être multiplié par deux à la fin du siècle.

50

C'est le nombre de jours de canicule (température nocturne supérieure à 20 °C) supplémentaires qu'il faudra supporter en 2100 sur l'ensemble du globe.

Continents

Un risque d'incendies qui se déplace

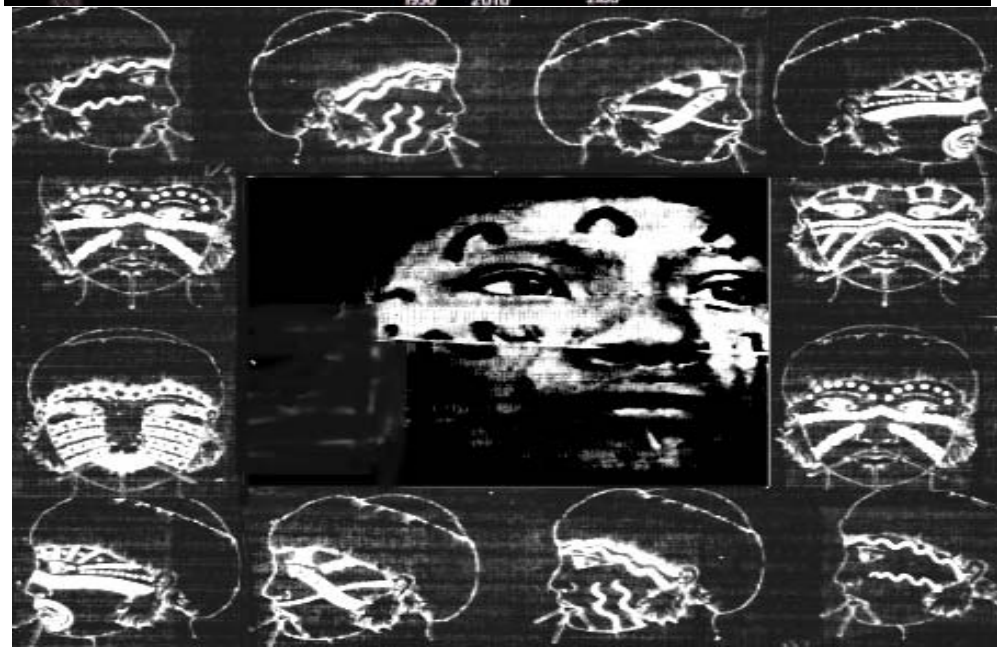
Les changements climatiques devraient se traduire par un risque accru de feux de forêt en Europe et en Amérique du Nord.

110 microgrammes

C'est, par mètre cube d'air, la concentration d'ozone qui, sur le territoire français, pourrait être relevée à l'été 2100 (près du double d'aujourd'hui).

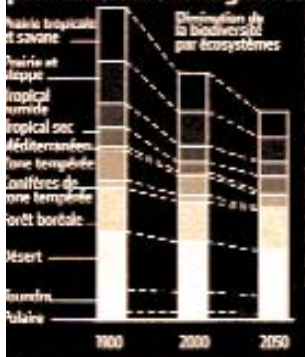
39 %

Telle est la proportion des terres qui pourraient connaître des conditions climatiques inédites.



Ecosystèmes

Zones tropicales et tempérées seront particulièrement fragilisées



En un siècle, les écosystèmes ont perdu près de 20 % de leur richesse, et la tendance va se poursuivre. Savane, steppe, forêts tropicale et boréale seront les plus touchées, alors que les écosystèmes désertiques et polaires seront quasiment épargnés.

Adaptation

Certains organismes vont rétrécir...

Les organismes s'adapteront au réchauffement climatique en diminuant leur taille. Pour 1 °C de hausse, poissons et salamandres compteront parmi ceux qui rapetisseront le plus.

... d'autres voir augmenter leurs besoins énergétiques

Chez les poissons, les insectes et les reptiles, une hausse de la température du globe de 1 °C accélérera leur métabolisme de 10 % minimum. Ce qui accroîtra leurs besoins alimentaires.

6,1

C'est, en kilomètres par décennie, le rythme de déplacement de la faune et de la flore face au réchauffement climatique.

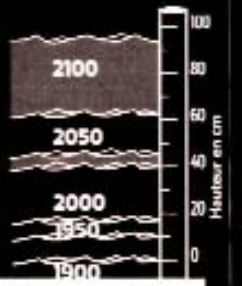
5

C'est, par décennie, le nombre de jours de croissance en plus provoqué par le réchauffement climatique chez les espèces animales et végétales. Elles se réveilleront plus tôt et entreront en sommeil plus tard.

Océans

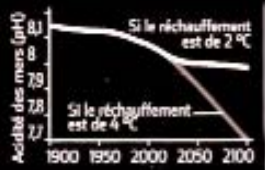
La montée du niveau des mers s'accélère

L'augmentation de la température de la surface des océans, ainsi que la fonte des glaciers et des calottes polaires devraient entraîner une élévation du niveau des mers de plusieurs dizaines de centimètres.



Des océans très acides

La hausse de la teneur en CO_2 de l'air s'accompagnera d'une acidification des mers... qui provoquera la dissolution des coquilles de certains organismes



Glaciers

Il n'y aura plus de banquise durant l'été

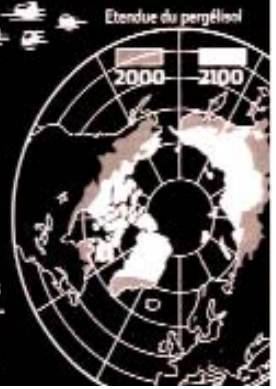
L'océan Arctique pourrait ne plus avoir de glace de mer en septembre à partir du milieu du siècle.

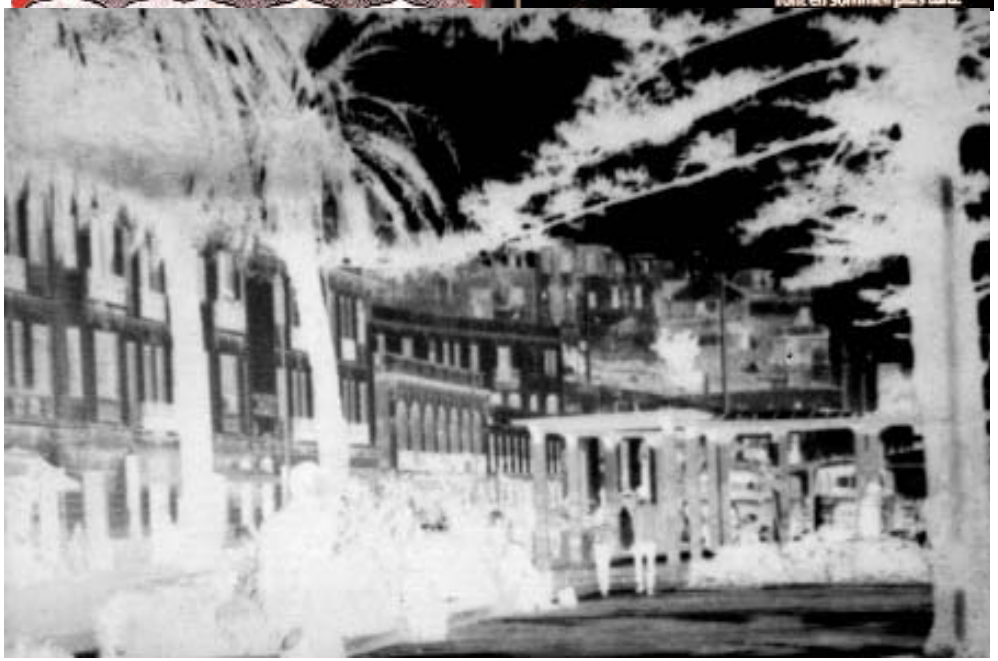
50 %

C'est le pourcentage de petits glaciers de montagne (surface inférieure à 5 km²) qui auront disparu dans le monde d'ici à 2100. Ce pourrait même être, en Europe, 90 % des glaciers des Alpes.

Le pergélisol recule partout

Plus de la moitié de la surface du pergélisol pourrait avoir dégelé d'ici à 2100. Ce qui induirait la libération d'importantes quantités de carbone dans l'atmosphère, un phénomène qui accélérera encore le réchauffement.





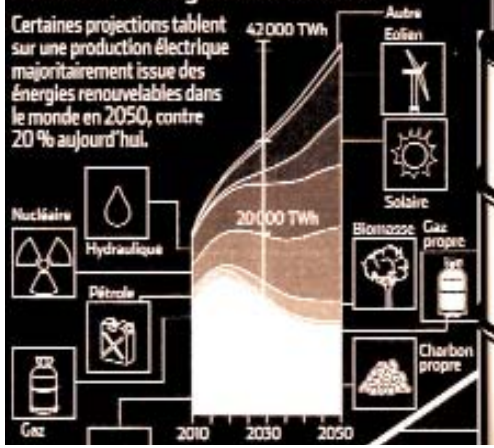
Sources d'énergie

La fin du pétrole conventionnel

Quel que soit le scénario, le pétrole conventionnel devrait décliner rapidement jusqu'à disparaître d'ici à 2100. Mais d'autres sources de pétrole devraient prendre le relais (sables et schiste bitumineux...), plus ou moins tôt.

L'essor des énergies renouvelables

Certaines projections tablent sur une production électrique majoritairement issue des énergies renouvelables dans le monde en 2050, contre 20 % aujourd'hui.



Minerais

Il faudra découvrir de nouveaux gisements

Pour nombre de minerais, les gisements exploitables aujourd'hui ne permettront, au rythme actuel de consommation, de couvrir que quelques décennies de demande. Un effort d'exploration devrait être engagé, et de nouvelles technologies d'exploitation développées.

Modes de vie

Partout, on mangera plus, et de tout

La répartition des différentes catégories d'aliments devrait être à peu près la même en 2050, avec cependant une forte hausse mondiale de la consommation de produits animaux. Le nombre de calories absorbées devrait continuer d'augmenter.

Ration alimentaire

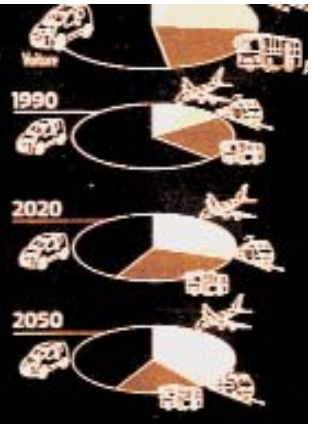
1969-1971

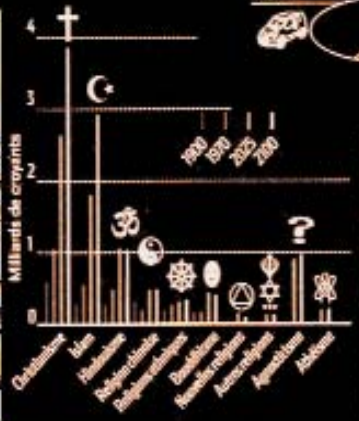
2373

kcal/hab/jour

Un boom des transports aériens

Depuis 1960 et jusqu'en 2050, tous les modes de transport continuent d'augmenter en valeur absolue. L'avion devrait cependant être très largement favorisé à l'avenir, aux dépens des transports routiers.





De plus en plus de croyants

A partir des données démographiques et d'hypothèses sur les taux de conversions, des chercheurs prévoient une hausse importante du nombre de chrétiens et de musulmans, et une diminution du nombre d'athées et d'agnostiques.

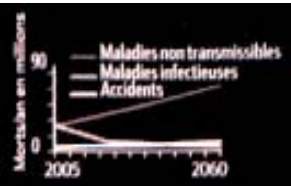
10 476

C'est, en kilomètres, la distance annuelle parcourue par habitant en 2050. Elle était de 1 814 km en 1960 et de 4 382 km en 1990.

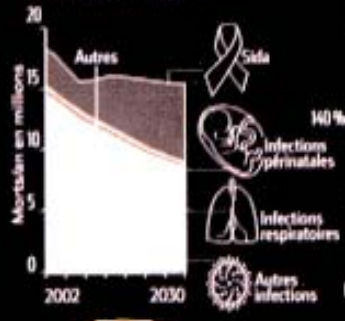
Santé

Les maladies non transmissibles vont s'étendre au Sud

Si la mortalité liée aux maladies infectieuses continue de baisser – elles ne causent plus que 5 % des décès en 2060 –, les morts dues aux maladies non transmissibles (diabète, cancers...) vont augmenter, en raison de la hausse de l'espérance de vie et de l'occidentalisation du mode de vie des populations du Sud.

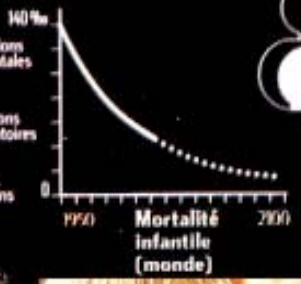


Maladies transmissibles



Des naissances plus sûres

La mortalité infantile devrait continuer de chuter, grâce à un meilleur accès aux soins périnataux dans les pays pauvres.



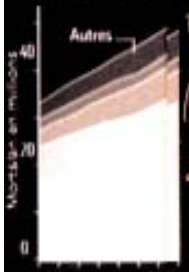
33‰

C'est le taux de mortalité infantile le plus élevé attendu en 2100, en Afghanistan.

3,5

C'est, en millions, le nombre de morts dues à la pollution prévu pour 2050, cont 1 million en 200

Maladies non transmissibles



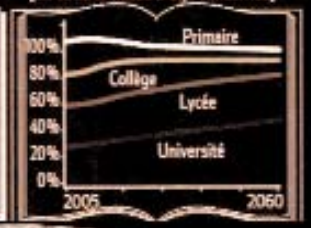
Développement

Une éducation plus complète pour tous

En 2060, le taux d'alphabétisation devrait atteindre 97,5 %, et l'accès à l'éducation secondaire augmenter sensiblement. Près de la moitié de la population mondiale pourrait aller jusqu'à l'université.

Alphabétisation

Taux de scolarisation
(en % de la classe d'âge concernée)



Le monde entier sera équipé en infrastructures et technologies

Eau potable, électricité, routes, téléphones mobiles et sanitaires devraient se généraliser sur la planète, grâce à un développement important dans les pays du Sud.

Eau potable
2010 87,8 % — 2060 96,1 %

Electricité
2010 79,2 % — 2060 94,6 %

Routes
2010 72,2 % — 2060 84,9 %

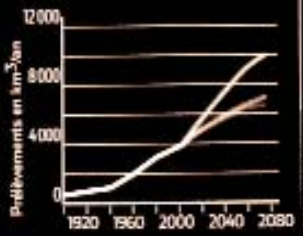
Mobiles
2010 77,9 % — 2060 150 %

Sanitaires
2010 62,7 % — 2060 86,1 %

Eau

Sa consommation va presque doubler

Selon les 4 scénarios socio-économiques envisagés, il faudra pomper près de deux fois plus d'eau douce en 2080 qu'aujourd'hui. Plus de la moitié de cette eau servira à l'irrigation des terres agricoles.



Un accès de plus en plus déséquilibré

Les changements climatiques vont modifier, à la baisse ou à la hausse selon les régions, les quantités d'eau douce disponible. Alors que l'Inde et l'Afrique verront leurs besoins fortement augmenter du fait de leur croissance démographique, l'accès à l'eau devrait y devenir plus difficile.

Nourriture

Les rendements devront croître

Nourrir 9 milliards de personnes nécessitera d'améliorer les rendements agricoles. Ceux-ci devraient progresser, mais à un rythme moindre que par le passé. La surface des terres cultivées ne devrait, elle, que peu augmenter.

Vous gaspillez votre argent pour des fast-foods. Pensez que dans le monde, des gens meurent de faim, donc nourrissez vous mieux et moins cher !

Le saviez vous ?
24 000 mille personnes meurent de faim chaque jour environ, toutes les quatre secondes, malgré les donations des citoyens.

Surface cultivable par personne

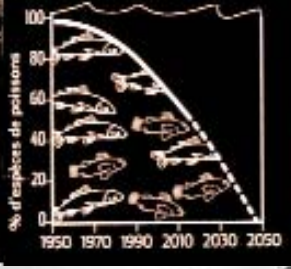
1900 **0,75** ha par personne

2000 **0,26** ha par personne

2050 **0,19** ha par personne

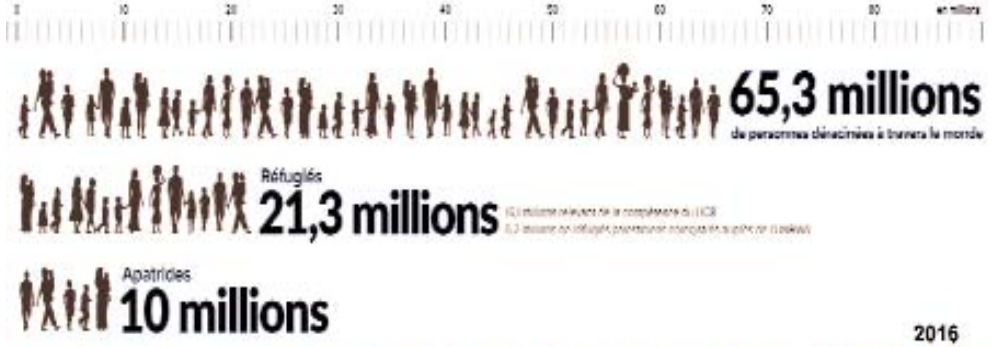
Des stocks de pêche extrêmement menacés

En extrapolant la tendance déjà observée depuis les années 1950, la surpêche pourrait entraîner l'effondrement total des stocks de poissons dans les océans dès l'année 2048.



x2

La production de viande devrait doubler dans le monde d'ici à 2050, atteignant 455 millions de tonnes.



Faune et flore

Des menaces de plus en plus localisées

Les divers écosystèmes de la planète sont inégalement altérés, mais tous ont été modifiés par l'homme. Certaines régions sont déjà fragilisées avec des espèces devenues rares, comme sur le pourtour de la Méditerranée ou dans une partie de l'Afrique.

Des milliers d'espèces vouées à disparaître

Tous les groupes d'espèces ne sont pas menacés de la même façon. Très diversifiés, les oiseaux sont proportionnellement beaucoup moins touchés que les amphibiens. Et les mammifères, malgré le risque d'extinction d'espèces emblématiques, résistent bien.

changement climatique ; pas plus que les pauvres types dans les bidonvilles de Bombay, de Rio ou de Casablanca.

" Ce qui a fait basculer la planète dans l'Anthropocène, c'est avant tout une vaste technostructure orientée vers le profit, une " seconde nature ", faite de routes, de plantations, de chemins de fer, de mines, de pipelines, de forages, de centrales électriques, de marchés à terme, de porte-containers, de places financières et de banques et bien d'autres choses encore qui structurent les flux de matière et d'énergie à l'échelle du globe selon une logique structurellement inégalitaire. Bref, le changement de régime géologique est bien sûr le fait de " l'âge du capital ".

Ce qui fait de l'Anthropocène un repère clairement détectable bien au-delà de la frontière de la stratigraphie, c'est qu'elle est le concept philosophique, religieux, anthropologique et politique le plus pertinent pour échapper aux notions de " Moderne " et de " post-modernité ". Aucun philosophe postmoderne, aucun anthropologue, aucun théologien libéral, aucun penseur politique n'aurait osé situer l'influence des humains à la même échelle que les fleuves, les inondations, l'érosion et la biochimie, au moment même où il devenait à la mode de parler d'une " ère post-humaine " alors que la démographie connaît une croissance exponentielle.

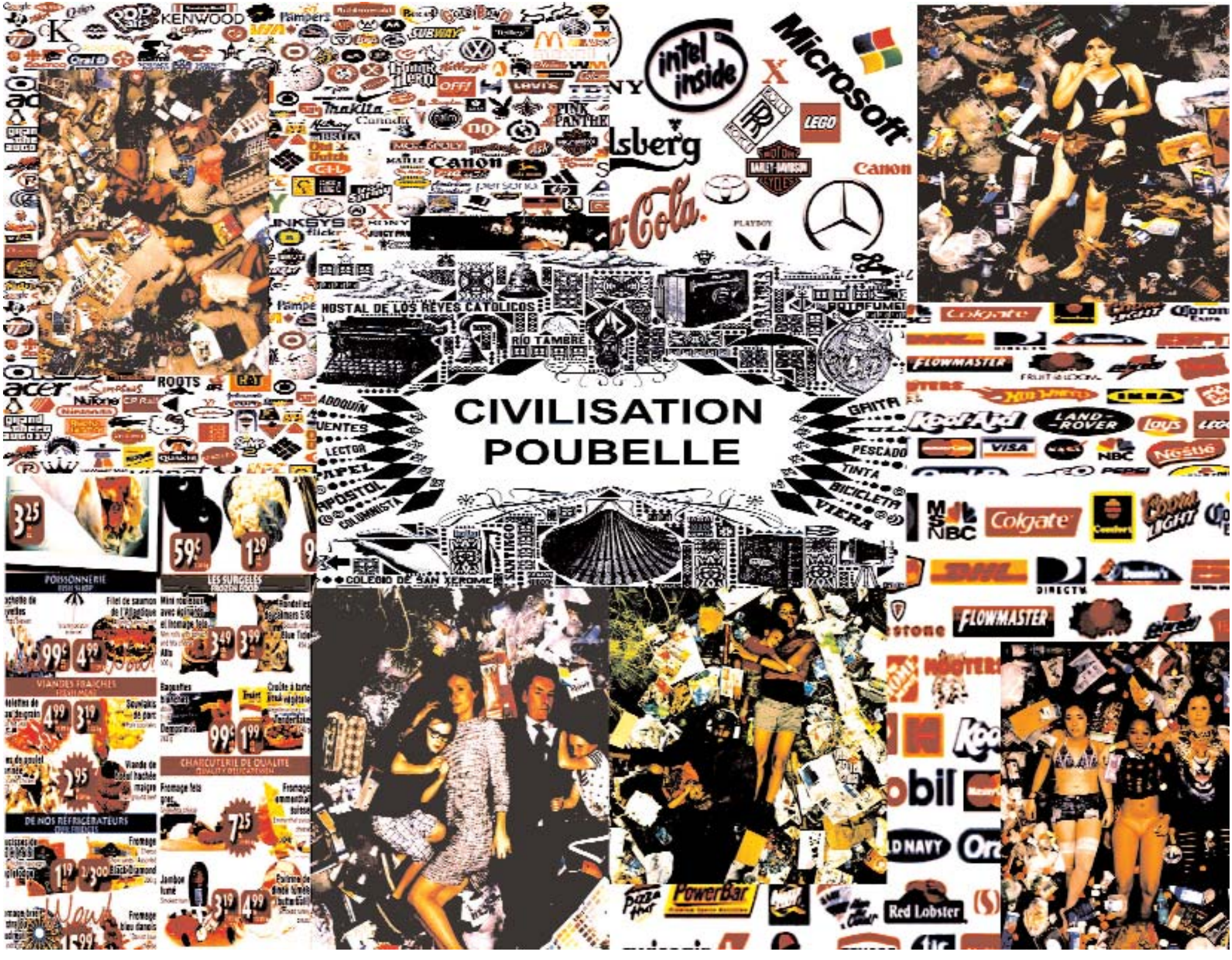
Appauvrissement de la biodiversité, flux d'azote, pollution chimique, charge des aérosols dans l'atmosphère, surconsommation d'eau douce, diminution de la couche d'ozone, flux de phosphore, exploitation de sols, acidification des océans, changement climatique. Autant d'écueils causés par des activités humaines et reconnus par nombre de responsables scientifiques.

De tous les matériaux qui nous entourent, quel est celui qui pourrait le mieux définir l'anthropocène ? LA POLLUTION.

Mais la pollution est un élément parmi d'autres d'une crise environnementale plus profonde. Le réchauffement climatique, l'effet de serre et le déséquilibre démografique viennent noicir le tableau. La surpopulation en autre a eu déjà un effet pervers catastrophique : le virus COVID 19. Car la pandémie sanitaire reliée à ce virus est strictement issue de la dégradation de l'environnement. La surpopulation engendre une destruction de la biodiversité. Ainsi nous détruisons des espèces que les virus avaient besoin pour se reproduire alors ceux-ci se rabattent sur le super prédateur qu'est devenu l'espèce l'espèce humaine. Des recherches sérieuses en profondeur menée sur les chauves-souris responsables de l'incubation des coronavirus démontrent qu'entre 300 000 et 400 000 autres petits cousins qui n'attendent que le moment propice pour envahir l'homo sapiens pour se reproduire. Les virus depuis toujours sont là pour rester car ces minuscules microbes sont à la base de toute vie sur terre. La pandémie Covid 19 a démontré que les virus jouent un rôle de régulateurs des espèces quand un écosystème est menacé, n'en déplaisent aux humains dominants. Ces derniers doivent repenser la place de l'humanité sur la planète (démographie) et changer notre regards sur la nature (environnement) si non les prochaines catastrophes environnementales seront de plus en plus virulentes et les vaccins n'y pourront rien.

Nous vivons la catastrophe du sens de nos apocalypses politiques et scientifiques. Sommes-nous en phase terminale ? Sommes-nous obnubilé par le progrès au point de se comporter comme un virus qui détruit l'entité qui le fait vivre ? Sauf que contrairement au virus, l'homme est conscient de ses actes, là est le drame, là est la tragédie. Ce n'est pas la vie qui est absurde mais bien notre comportement vis à vis elle. Comme si la psychologie intime de l'homme cachait un secret honteux, ou si l'homme mis à nu révélait enfin son essence définie par le désir de «vivre dans la toute puissance qui ne connaît pas de limite ou ne reconnaît pas de limite à la satisfaction de leurs désirs, devant lesquels tout obstacle doit disparaître.

Pourquoi classer les névroses en fonction de leur apparition dans le temps ? Le choix de Freud découla directement de son attachement à une explication évolutionniste - qu'il voulait en outre fondée sur la théorie de la récapitulation. Dès lors, l'apparition des névroses suit la chronologie d'événements composant l'histoire de l'humanité -


CIVILISATION
POUBELLE
HOSTAL DE LOS REYES CATOLICOS
RÍO TAMBRE
COLEGIO DE SAN JEROME
POISSONNERIE
LES SURGELÉS
VIANDES FRAÎCHES
CHARCUTERIE DE QUALITÉ
DE NOS RÉFRIGÉRATEURS
Microsoft
intel inside
Canon
Colgate
FLOWMASTER
PowerBar
Red Lobster

car les névrosés font leurs fixations à un stade de développement transcendé par les gens normaux. Chaque stade de développement récapitulant un épisode de notre histoire évolutive, chaque névrose correspond à un stade préhistorique particulier de notre ascendance. Ces comportements peuvent avoir été alors appropriés et adaptatifs, mais aujourd'hui, dans notre monde moderne considérablement différent, ils génèrent des névroses. Ainsi, si l'on parvient à classer les névroses en fonction de leur ordre d'apparition, on obtiendra une indication sur leur signification (et leur causalité) évolutive dans la mesure où elles renvoient à une séquence d'événements majeurs de notre histoire phylétique. Le 12 juillet 1915, Freud écrit à Ferenczi: "Ce que l'on nomme aujourd'hui "névroses" fut autrefois des phases de la condition humaine." Dans la Fantaisie phylogénique, il affirme que "les névroses témoignent probablement aussi de l'histoire du développement mental de l'humanité".

La dernière névrose, la dépression, correspond au meurtre du père par ses enfants victorieux. Les changements d'humeur extrêmes du maniaco-dépressif correspondent à l'exultation et à la culpabilité associée au parricide. " Triomphe par sa mort, puis chagrin dû au fait qu'il demeurait encore pour tous un modèle vénéré " : La mort de Dieu

«Ne pourrait-on pas alors imaginer que l'humanité soit aussi une maladie pour quelque organisme supérieur (la terre, l'univers) que nous n'arrivons pas à saisir comme un tout, et dans lequel elle trouve la condition, la nécessité et le sens de son existence? Chercher à détruire cet organisme et être obligé de le détruire au fur et à mesure de son développement, tout à fait comme l'espèce microbienne aspire à détruire l'individu humain atteint d'une maladie (cancer).

Et ne nous est-il pas permis de poursuivre notre réflexion et de nous demander si ce n'est pas peut-être la mission de toute communauté vivante, qu'il s'agisse de l'espèce microbienne ou de l'humanité, de détruire petit à petit le monde qui la dépasse?

(...) En ce sens, il est peut-être permis d'interpréter l'histoire de l'humanité comme un éternel combat contre le divin qui, en dépit de sa résistance, est peu à peu, et par nécessité détruit par l'humain. » (Jean Baudrillard, Figures de l'altérité, p. 148-149, 1994)

De partout, on annonce la fin de quelque chose.

The End of Science avec John Horgan :
«Considérant, les extraordinaires succès de la science au XXe siècle, il est très improbable qu'un scientifique parvienne à faire transcender les théories actuelles pour élaborer une façon radicalement nouvelle de penser la réalité. »

Fin du social avec Jean Baudrillard où dans *L'illusion de la fin* le réel n'est plus que signes et simulacres :
«Ni spectateurs, ni acteurs, nous sommes des voyeurs sans illusion. Nous consommons de l'éphémère, du prestige, nous privant ainsi de toute imagination véritable; à la fois parfaitement informés et impuissants, parfaitement solidaires et paralysés. »

Fin de la société avec Levy-Strauss dans *Tristes Tropiques* :
«Le monde a commencé sans l'homme et il s'achèvera sans lui. Les institutions, les mœurs et les coutumes, que j'aurai passé ma vie à inventorier et à comprendre, sont une efflorescence passagère d'une création par rapport à laquelle elles ne possèdent aucun sens, sinon peut-être de permettre à l'humanité d'y jouer son rôle. Loin que ce rôle lui marque une place indépendante et que l'effort de l'homme - même condamné - soit de s'opposer vainement à une déchéance universelle, il apparaît lui-même comme une machine, peut-être plus perfectionnée que les autres, travaillant à la désagrégation d'un ordre originel et précipitant une matière puissamment organisée vers une inertie toujours plus grande et qui sera un jour définitive. Depuis qu'il a commencé à respirer et à se nourrir jusqu'à l'invention des engins atomiques et thermonucléaires, en passant par la découverte du feu - et sauf quand il se reproduit lui-même -, l'homme n'a rien fait d'autre qu'allégrement dissocier des milliards de structures pour les réduire à un état où elles ne sont plus susceptibles d'intégration.

Sans doute a-t-il construit des villes et cultivé des champs; mais, quand on y songe, ces objets sont eux-mêmes des machines destinées à produire de l'inertie à un rythme et dans une proportion plus élevée que la quantité d'organisation qu'ils impliquent. Quant aux créations de l'esprit humain, leur sens n'existe que par rapport à lui, et elles se confondront au désordre dès qu'il aura disparu. Si bien que la civilisation, prise dans son ensemble, peut être décrite comme un mécanisme prodigieusement complexe où nous serions tentés de voir la chance qu'a notre univers de survivre, si sa fonction n'était de fabriquer ce que les physiciens appellent entropie, c'est à dire de l'inertie. »

Fin de l'homme avec Foucault dans *Les Mots et les choses* :
«L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine. Si ces dispositions venaient à disparaître comme elles sont apparues, si par quelques événements (...), elles basculaient, comme le fit au tournant du XVIIIe siècle le sol de la pensée classique - alors on peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable. » (Michel Foucault, 1966 pp.396, 398)

Fin de l'homme (bis) avec Freud dans *Le Malaise dans la culture* :
«La question décisive pour le destin de l'espèce humaine me semble être de savoir si et dans quelle mesure son développement culturel parviendra à maîtrise la perturbation de la vie en commun suscités par l'humaine pulsion d'agression et d'auto-anéantissement… Les hommes sont maintenant parvenus si loin dans la domination des forces de la nature qu'avec l'aide de ces dernières, il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier.»

Fin de la femme avec Donna Haraway dans *Simians, Cyborgs and Woman. The Reinvention of Nature* :
La féministe radicale américaine, Donna Haraway, emportée par la mouvance cybernétique dans *Simians, Cyborgs and Woman. The Reinvention of Nature*, appelle de tous ses vœux la dénaturalisation complète de la femme et par ricochet, de l'homme. «Il n'y a plus ni père, ni mère, mais une matrice technique toute puissante. » Seule la cybernétique pourra délivrer la femme de l'oppression socio-historique dont elle est victime en construisant un nouvel environnement où les différences entre humains et machines, entre hommes et femmes seront abolies. La féministe cybernétique «rêve d'un monde hybride, sans sexe et sans genre. » "La mort de Dieu, c'est aussi la mort de la déesse".

Fin de l'humanité avec Fenner : Le destin de l'Homme est scellé. L'espèce humaine va s'éteindre. Peu importe ce que nous faisons maintenant, c'est trop tard. Nous allons disparaître parce que nous sommes trop nombreux. C'est donc la croissance de la population mondiale qui est en cause. Une tendance démographique qui, couplée à ce que Fenner appelle notre «consommation débridée», mènera à terme à la disparition de l'espèce humaine.

et Murielle Gagnebin dans *Fascination de la laideur* de conclure :
«De ce funeste panorama, où le fanatisme du feu, du sang et du verbe s'acharne à dépecer la figure humaine, surgit une ligne générale : devant l'incohérence de l'Histoire, l'homme, tour à tour, vautour et ciron, est jeté au pied du mur. Prêt à s'avouer vaincu, moulu par la marche écrasante des idéologies, il se contorsionne et hurle et, dans un dernier sursaut, offre sa face contractée au ciel noir et vide qu'il déchire, une ultime fois, de son rire impuissant. (...) Aucune idéologie, dans son tourbillon et sa poussière, ses «manifs» et ses banderoles, n'a encore réussi jusqu'ici à écraser la seule dimension humaine irréductible, à savoir la finitude. (...) On aura beau tracer les diagrammes les plus fascinants de l'organisme biologique et moléculaire, inventer des supra-structures d'airain : un fait restera toujours le même. L'homme en situation - celui qui écrit, qui écoute, qui lit - cet homme est destiné à mourir. Devant la mort, le silence des « -ismes» s'établit. Ainsi dans un monde dominé par l'ivresse de tous les «possibles», la simple logique veut que l'homme s'interroge sur sa propre finitude. »
« Défaire, dé-créer, est la seule tâche que l'homme puisse s'assigner, s'il aspire, comme tout l'indique, à se distinguer du Créateur. » (Cioran)

La décréation expliquée

Nous avons que trop longtemps vécu terrorisé par le Démiurge, trop longtemps la perfection de son oeuvre a paralysé notre propre initiative. Mais nous ne voulons pas entrer en compétition avec lui. Nous n'avons l'ambition de l'égaler. Nous voulons être créateurs dans notre propre sphère, plus basse, nous aspirons aux jouissances de la création, en un mot, à la démiurgie. Le Démiurge n'a pas le monopole de la création: la création est le privilège de tous les esprits. La matière possède une fécondité infinie, une force inépuisable et en même temps une puissance de séduction qui nous pousse à la modeler.

Dans les profondeurs de la matière se dessinent des sourires imprécis, des conflits se nouent, des formes ébauchées se condensent. Elle ondoie toute entière de possibilités inachevées qui la traversent de frisson vagues. Dans l'attente d'un souffle vivifiant, elle oscille sans fin et nous tente par des millions de courbes molles et douces nées de son délire ténébreux. Privée d'initiative propre, malléable et lascive, docile à toutes les impulsions, elle constitue un domaine sans loi ouvert à d'innombrables dilettantismes à la charlatanerie, à tous les abus, aux plus louches manipulations démiurgiques. Elle est ce qu'il y a de plus passif, de plus désarmé dans l'Univers. Chacun peut la pétrir et la façonner à sa manière. Nous nous devons de pénétrer tous les courants propices à l'assujettissement de celle-ci: l'art, la science, la philosophie, l'économie et surtout la religion, lieu privilégié de toutes les manipulations et fanatismes démiurgiques. Une fois ces courants bien investis, le politique suivra. Tout doit être consommé.

Toutes les structures de la matière sont fragiles et instables, sujettes à la régression et à la dissolution. Nous sommes corruption et la terre est notre pandémonium. La réalité sera ainsi pervertie, évacuée au profit d'une frivolité fictive et burlesque de l'Homme-Dieu. Séduction de la catastrophe.

Le Démiurge était amoureux de matériaux solides, compliqués et raffinés, tel est son Univers. A la beauté, nous opposerons notre fascination pour la laideur. Nous ferons de l'inutile une nécessité. Nous, nous donnons la préférence à la camelote. Nous sommes attirés et positivement séduits par la camelote, pour tout ce qui est vulgaire et quelconque. Comprenez-vous bien le sens profond de ce culte des idoles, de cette passion pour l'objet, par cette préséance de l'objet sur l'être: boulimie du gadget, anorexie des sentiments ? Eh bien c'est notre amour idolâtre pour la matière en tant que telle, pour ce qu'elle a de duveteux, de poreux, pour sa consistance mystique et inachevée. Nous aimons ses dissonances, ses résistances, sa maladresse dégrossie. En un mot, nous voulons créer l'homme une deuxième fois, à l'image de la matière; l'homme-idole de lui-même : une tautologie mystique dans la démesure et l'obscénité de l'homme-objet. Spectacle narcogène de la technoscience.

Nos créatures seront donc à notre image imparfaite et appelées ainsi à la vie. Nous leurs donnerons par exemple qu'une moitié de visage, une jambe, une main, celle qui sera nécessaire pour leur rôle social. Ce serait pur pédantisme de se préoccuper d'un second élément s'il n'est pas destiné à entrer en jeu. Nous créerons l'homoncule, le nouveau combustible de la société machinale.

Nos homoncules seront parfaitement adaptés à leur environnement. Par d'habiles manipulations génétiques, l'homoncule formera une génération d'êtres à demi-organiques nourrie par photosynthèse. Il leur importera peu que la neige soit jaune, que les pluies soient acides, que l'architecture et la structure obèse des mégalopolis soient blessantes. Nos créatures appartiennent au futur, c'est-à-dire adaptables à la pollution, ne se souciant pas du béton, de l'asphalte ou de l'effet de serre encore moins des arbres, des plantes et des animaux appelés de

toute manière à disparaître parce que remplacés par nos clones artificiels: les pseudo-flore et pseudo-faune. Évacuation de l'organique.

Nous nous offrons en sacrifice pour que puissent vivre nos créatures. Notre décréation spirituelle et physique est un sacrifice nécessaire à la "libération" de nos créatures dans l'aliénation totale et consentie en échappant à cette conscience qui, précisément, a fait de nous un humain. Renoncement à la raison, perte de la conscience de soi, retour au prénatal de l'Univers, notre accomplissement dans la dégénérescence de la nature humaine. Décréation garantie.

(La décréation expliquée est une adaptation libre de “Rue des Crocodiles” in “Les Boutiques de Cannelles” écrit par Bruno Schulz, Édition Denoël, 1974)

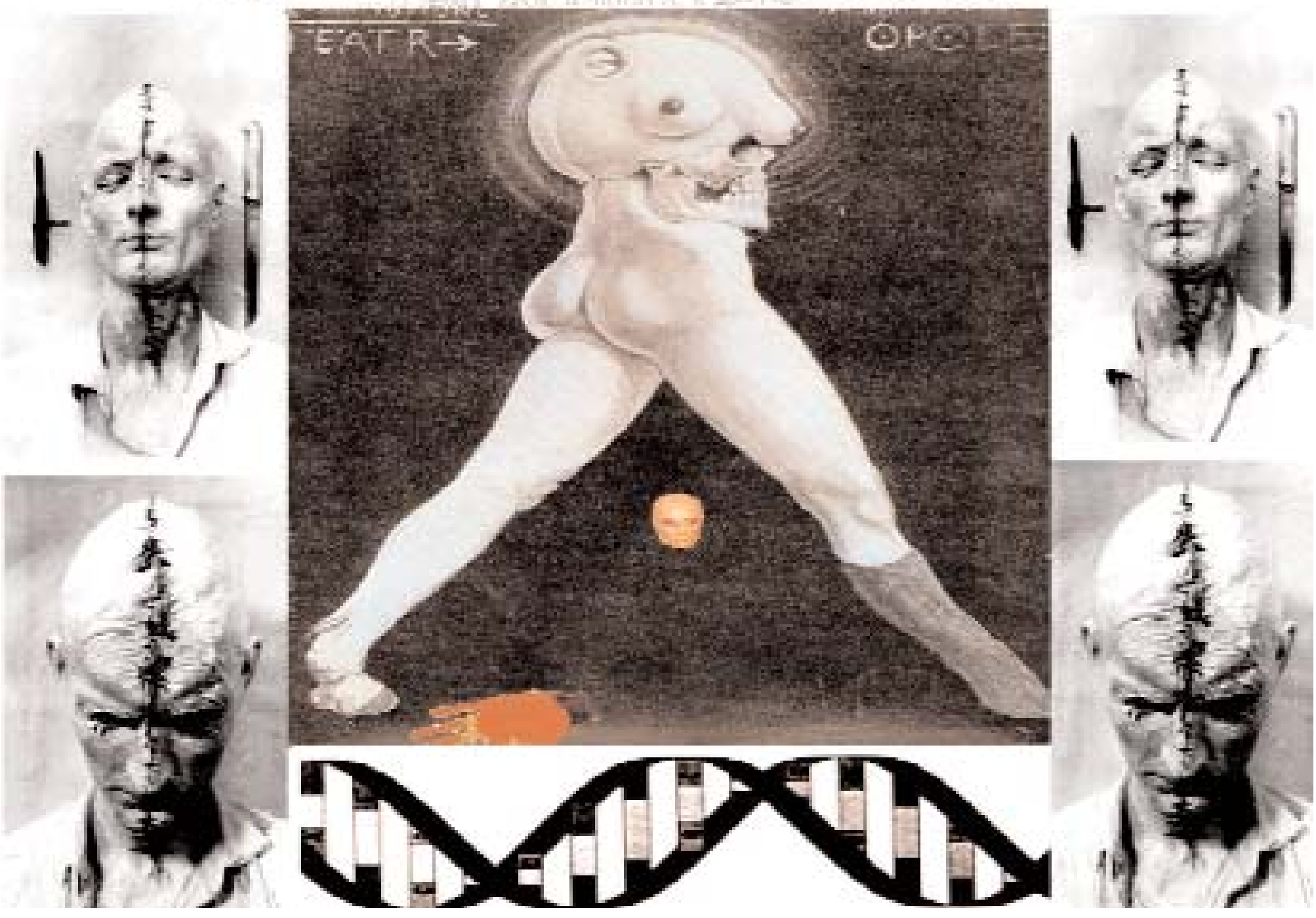
Ce texte philosophique de Bruno Schulz met en lumière la stratégie utilitariste derrière le fonctionnalisme. Toute la dialectique du 19e siècle et du 20e siècle entre le naturel et l’artificiel y est décrite. Pour certains la nature doit servir de modèle, pour d’autres, c’est la machine et le rythme mécanique.

La tragi-comédie, que Schulz décrit, ressemble étrangement à celle que nous connaissons à l’aube du nouveau millénaire. Il tente de démonter le mécanisme de l’économie marchande : «la camelote et la pacotille remplacent les marchandises de qualité; le tissu urbain est dégradé par des immeubles pauvrement construits et aux façades caricaturales. » Mais surtout, il fait du mannequin (le Traité du mannequin) le symbole de l’aliénation de l’homme envoûté par tant de veaux d’or, une véritable «servitude volontaire. » Par mannequin, Schulz entend donc un esprit aliéné dans la matière, un sujet devenu objet. En montrant ces organes humains actifs comme des objets passifs et presque comestibles, Schulz vient de franchir une limite qui enfreint en nous un tabou immémorial : l’homme devenu objet est lui-même consommable.

SEXY SOUTRA

fade in...j’avais pris l’habitude de m’glisser par
la fenêtre à l’heure où les femmes se désabillent dans
la nuit maniaco-sexuelle courant l’intrigue strip-tease
des ruelles et fonds d’cours en quête de visions
charnelles... j’étais Superman Zorro millionnaire
voyant voyeur visionnaire aux yeux rayons X pour capter
les caresses lesbiennes baudelairiennes derrière
les murs/soudain par une porte de garage
entr’ouverte m’apparaît la sainte secrétaire
nymphomane drapée d’une gaze virginale - mon
zeppelin éclate dans l’ciel instantané des rêves
freudiens feu d’artifisent aurore boréalisent
le firmament l’âne pénis fait des push-up dans
l’corridor-vagin hi-han - j’dégaine mon
pistolet à gaz lacrymogène j’me dis énerve-toé pas l’poil
des jambes puis j’lui adresse révencieusement
la parabole : allô bellissime apparition
sexy j’m’appelle Roger 7UP Lévesque data rocker
poète tuberculeux dla génération Pepsi globe-trotter
des sexaventures du monde gunman héros
des partouzes orales-anales-génitales dla biosphère
entière j’ai pour mission d’combattre l’ennui-sable
mouvant dans lequel s’enlise la planète le stress heure
de pointe qui fera sauter tous les fusibles de délivrer
les ménagères qui pendant leurs laborieuses
prouesses sexuelles sont obsédées par le lavage
qu’elles ont à faire le lendemain j’baise tellement
bien qu’j’en ai les yeux croches jt’un générateur
de muscles un dynamo d’sensualité un nuage
de fumée d’pot à un show de musique rock j’déborde
d’énergie pelvique j’peux dactylographier dans
les pensées d’autrui j’me lave dans l’eau bénite pis
j’me shoote au Drano rentrons dans l’garage fermons
la porte pour éviter les courants d’air de regards
indiscrets provenant d’swingers attardés unissons

LA DÉCRÉATION EXPLIQUÉE ?



ma virilité Harley-Davidson à ta féminité Contessa
Slims faisons l'amour allongés dans cette émouvante
tache d'huile qui décore le plancher d'ciment
tu sais, non seulement suis-je l'as de l'amour
j'excelle aussi dans l'art des conversations
postcoïtales...fade out -

(Pierre Lemieux, Estuaire, no 12, p.25,1979)

Mais attention ! Ici point de contestation pamphlétaire mais plutôt renversement ironique où la modernité et ses symboles - camelote, pacotille et mannequin deviennent objets d'adoration dans une sorte de sublimation théâtrale de la société contemporaine, à la limite de la comédie marchande, vision prémonitoire du pop art et du kitsch, près de trente ans auparavant. Le simulacre parfait est celui qui contamine la réalité. Sommes-nous plus réels que ces pantins ? Tout se passe comme si chacun des personnages est doublé par des signes kitsch qui le dégradent, l'anéantissent comme si la fin du monde a déjà eu lieu; vision postmoderne de l'homme spectacle de lui-même.

Ce désir de pouvoir se retourne contre l'humain, la vie en générale au point où il se met à rêver d'un autre monde, d'une autre vie. Il se produit alors une inversion des valeurs où l'instinct de vie est supplanté par l'instinct de mort ; le risque de vivre devient soumis à l'immobilisme de la sécurité qui, sous prétexte d'améliorer l'homme, tente de le domestiquer, de le soumettre.

Installé au bord de l'infini, les personnages de Bruno Schulz dans *Les boutiques de cannelle*, vaquent à leurs lamentables affaires tandis que derrière eux se déroule un autre drame idéologique, celui de la dépravation et l'avilissement totalitaire. La création d'une race pure (nazisme), de l'homme nouveau (homo sovieticus) a toujours été au coeur de l'idéologie totalitaire. Pour Schulz, la démiurgie est donc ce désir de créer ce nouvel homme, peu importe les conséquences, malgré le Mal.

Pour Shultz, la démiurgie est donc ce désir de créer un nouvel homme, peu importe les conséquences, malgré le Mal. C'est ici que fusionne la symbolique des créatures artificielles du golem au cyborg comme dessein totalitaire de la religion, de l'art, de la science, du politique. Déjà auparavant le père de la «peinture métaphysique» De Chirico dans des toiles aux atmosphères mélancoliques si non angoissantes révélaient tout le malaise si non les traumatismes de l'époque où les hommes sont remplacés par des mannequins évoluant dans des décors froids, inhumains. De Chirico dans ses écrits nous apprend qu'il voulait nous «enseigner la profonde signification du non-sens de la vie» comme si l'homme depuis l'ère industriel avait transformé le monde en nature morte. Modifier scientifiquement l'être humain, ce n'est pas agir comme sur un objet, c'est détruire l'être humain et créer quelque chose d'autre à la place. Il faudrait peut-être réapprendre à souffrir notre condition, au lieu de la fuir sans cesse : avoir faim, froid, éprouver de la fatigue après un effort physique ou intellectuel, cela n'a jamais tué personne. "

Le dénominateur commun à toutes ces dérives est bien l'avènement de l'homme nouveau où chacun, le prêtre, l'imam, le rabbin, le despote, le savant, le politicien, l'artiste, veut recréer une seconde fois l'homme à son image. Or ce fantasme de l'homme magnifié est au cœur de tous les mouvements totalitaires qu'ont été les croisades, les génocides tout azimut, le nazisme, le stalinisme, le maoïsme, l'ultra-libéralisme économique, le fondamentalisme religieux ou l'intégrisme biotechnicien et informatique et dans bien des cas avec la complicité de gouvernements démocratiques. Ces psychopathes de la création ultime sont bel et bien des fous de Dieu. Nous assistons aujourd'hui à une véritable course contre la montre vers la déité de l'homme, la plus fondamentale névrose de l'homme. Ce complexe de déité étant la réponse névrotique de l'homme aliéné par le dogmatisme religieux. Vidé de son contenu existentiel, l'homme, ce fou de dieu, devient névrosé au point d'espérer sa transcendance dans sa propre disparition. Pour ne plus avoir à contempler le néant, on se jette dedans.

Schulz est peut-être le seul philosophe à avoir abordé le totalitarisme sous l'angle de la spiritualité : le désir de l'homme d'être dieu est son Mal radical.

Le complexe de déité donc comme fondement psychologique du despote totalitaire. Hitler a été méthodiquement divinisé aux yeux de la masse et exalter au rang de Sauveur unique.

« Ici le Führer Mythus était véritablement devenu « un culte de Hitler» et Himmler lui-même se référait souvent à lui comme à un «Gottmensch» (Dieu-homme). »

Sur la personne messianique du Führer reposait toute la propagande de l'idéologie nazie, «la seule foi qui mène notre peuple au salut». Voici les propos tenus à l'époque par un militant éminent du Parti relaté par Hermann Rauschning dans *la révolution nihiliste* :

«La personne du Führer doit, de plus en plus, se retirer dans le secret, dans le mystère. Par des actes surprenants, par de rares discours, elle devra se manifester seulement quand la nation se trouvera à un moment décisif de son destin. Le reste du temps, elle s'effacera, comme le créateur derrière la création, afin d'augmenter le mystère et le pouvoir d'action. La rareté même de ses apparitions en fera de grands événements. Aucun grand chef ne devrait s'user aux corvées quotidiennes du gouvernement. Je puis même imaginer, poursuivit ce vieux militant, qu'en un instant critique pour la nation, le Führer mort aurait une action foudroyante. Un jour pourrait venir où il faudrait sacrifier le Führer pour accomplir son œuvre. Ses propres camarades du Parti, ses fidèles devront alors le sacrifier eux-mêmes. Quand Hitler sera devenu une figure vraiment mythique, alors seulement se révélera toute la profondeur de son pouvoir magique».

La mythologie grecque nous présente un jeune homme nommé Pygmalion qui sculpte dans l'ivoire une femme merveilleuse Galatée qu'il veut pour épouse. L'intervention d'Aphrodite donnera vie à la statuette. On peut voir dans cette métaphore qu'un Dieu donne vie à une créature issue de l'imagination de l'artiste et qu'en ce sens il cautionne le désir de l'homme d'atteindre la déité.

Au niveau religieux, c'est dans le livre de la création *Sefer Jezira* d'inspiration juive, rédigé entre le IIIe et le VIe siècle après J.C, qu'apparaît le Golem, un être artificiel créé par l'homme dans la glaise et qui s'anime grâce à la magie de paroles sacrées. Pour la première fois est ainsi attestée la création par l'homme d'un être artificiel par une pratique magico-religieuse. Il en est ainsi dans la tradition chrétienne de la création d'un petit garçon par Simon le magicien à qui il aurait donné non seulement un corps mais aussi une âme. Détail d'une importance considérable puisque de tout temps, Dieu était le seul et unique dépositaire et dispensateur de l'âme comme principe de vie.

Usurpant le pouvoir de création à Dieu, Galilée, Descartes, Newton, devinrent les démiurges de la modernité, les instigateurs du "coup d'État métaphysique" amenant à la divination de l'homme. Une nouvelle vision du monde appelée «matérialiste» proclama que la matière est l'unique substance, la raison unique de l'être et de la connaissance.

La technique moderne dans ce contexte est partiellement expliquée comme la réalisation volontariste occidentale du dogme chrétien de la transcendance de l'homme vis-à-vis de la nature et de son légitime désir de la dominer. L'incarnation de l'homme n'est possible que si Dieu est expulsé du monde. L'expulsion de Dieu sera le coup d'État métaphysique de la modernité.. Dieu a chassé Adam et Ève du paradis, Descartes et Galilée ont chassé Dieu de la terre, l'homme l'a remplacé. Grâce à la science, à la technique, l'homme moderne, ce nouveau démiurge, devait conduire l'humanité barbare à la Terre promise. L'homme sublima son complexe d'infériorité vis à vis Dieu en une puissante mégalomanie: L'homme sera créateur d'univers, son univers. Il créa la machine à son image : à l'ordre divin succéda l'ordre humain.

L'apparition de la machine entraîna toute une révolution de la créature artificielle. Dorénavant, elle s'incarnera dans la réalité matérielle. Les explorateurs du mouvement automate de la vie toucheront à toutes les composantes du monde vivant, de l'animal à l'androïde mécanisé; nous l'avons vu dans le corps disséqué et le corps automate couvrant la période de la Renaissance au XIXe siècle.

Nous avons construit un monde qui nous convient pas, qui implique notre implosion. Vous serez par la raison «maîtres et possesseurs de la nature » proclamait Descartes. Oui mais à quel prix ?

Marcuse remarque : « La machine est une esclave qui sert à faire d'autres esclaves… Régner sur un peuple de machines asservissant le monde entier, c'est encore régner et tout règne suppose l'acceptation des schémas d'asservissement. Rappelons-nous ce qui s'est passé lors de la dernière glaciation où nous avons bradé notre liberté pour un peu de sécurité.

Nous avons laissé croître la science et les technologies au fil de nos illusions et de nos besoins exponentiels au détriment des lois naturelles qui nous régissent. Mais plus encore, ce que l'humanité a gagné matériellement grâce aux technosciences s'est accompagné d'un appauvrissement spirituelle considérable : «science sans conscience, ruine de l'âme». La crise environnementale est là pour nous rappeler que nous vivons une véritable crise de l'humanité qui met en péril la planète. Depuis l'origine, les hommes ont cherché un sens en soi à leur existence, un sens absolu, transcendantal dans des dieux qui n'ont jamais existé ou dont la réalité, la présence nous échappera sans cesse. L'homme livré à lui-même est le seul capable de créer du sens pour combler l'absence de sens. Mais comme un papillon de nuit s'élançant vers la flamme qui le consumera, l'homme risque de perdre à tout instant le contrôle des forces dévastatrices qu'il a déchaîné, trop puissantes car sans éthiques . Que le progrès de la technique ne peut être arrêté et qu'il ira coûte que coûte jusqu'au bout de ses possibilités jusqu'à la barbarie électronique s'il le faut. Se peut-il que l'aboutissement de l'intelligence humaine soit un suicide collectif de l'espèce ? Comme si nous voulions mettre fin définitivement à l'angoisse d'être, incapable que nous sommes d'agir en fonction de la permanence d'une vie authentiquement humaine, incapable de laisser à nos descendants un futur viable.

La haine du biologique.

Il y a une telle disparité entre la modernité technologique et le monde psychique de l'homme, que ce dernier en vient à détester son essence biologique au profit de l'artificiel. Comment expliquer autrement le syndrome du Parc Jurassique où l'on veut recréer les animaux du passé pendant que des centaines d'espèces animales et végétales sont détruites à chaque année. Après la nature c'est l'homme lui-même qui est livré à la voracité technologique. On ne peut imaginer rien de pire car c'est le monde lui-même qui est dévalué. La civilisation des hommes s'est étouffée elle-même avec ses propres vomissures techno.

Autopsie d'un corps maudit.

La loi du corps noir comme une houle visqueuse
de putréfaction qui contamine les viscères.

Le corps humain comme théâtre de la cruauté,
bafoué, déchiré, tailladé, déchu, affaibli, castré, fini;
une créature grimaçante et amaigrie,
rongée par les graffitis, les éclaboussures tag,
les rengaines narcotiques, la drogue, l'alcool;
attirée par l'effigie de la mort : cadavres, momies et crucifixions.
L'espace se fait chair et libère le sens du regard impératif,
du regard bleu vif de ces créatures meurtries;
en allongeant leur silhouette au sein d'un espace non-euclidien,
où l'homme, privé de repères, flotte en un profond déséquilibre,
comme victime des plus sauvages dépersonnalisations;

hallucinations perverses, déchiquetant les raies blanchâtres de lumière.

Époque de matière noire apte à manifester
l'aléatoire et le périssable,
de la vie violacée, suintante, usée quotidienne;
les corps absorbent si fort le dérisoire de la vie
que la crudité des postures s'efface au profit de l'espace
aux ultraviolets multiples qui les encastre;
s'installe le scandale des connivences charognardes.

La kénose comme dans la grande tradition des Christs morts;
des échographies, des radiographies captent le regard
que porte la machine sur l'homme et,
anticipant sur le règne des images de synthèse; la folie du virtuel;
une gigantesque exaltation de la déjection s'épanouit;
la chair y est boursouflée, saignante abondante;
le sexe appert, souillé par les viscères et les vomissements.

Dans cette catastrophe apocalyptique, le corps,
épave misérable hurle sa finitude;
et la matière entre en convulsions.
Retour au pré-natal de l'Univers;
notre accomplissement dans la dégénérescence de la vie.
Décréation garantie.

Prochaine destination : le futur.
Le post-humanisme, cette fumisterie philo-scientifique manifeste la misère de l'âme moderne. Comme toutes les autres doctrines sotériologiques apparues depuis la nuit des Temps, le post-humanisme promet à son tour le salut par un moyen condamné à la stérilité.

Depuis l'origine nous vivons perpétuellement une illusion (Bouddha), l'existence humaine est scénarisée par une fiction tellement profonde qu'il nous est maintenant impossible de sortir de l'ordre imaginaire. Nous vivons dans un monde imaginaire (droit de l'homme, dollars, justice) et seul un monde imaginaire de substitution pourra le remplacer.

Le dénominateur commun à toutes ces dérives est bien l'avènement de *l'homme nouveau*, du golem au cyborg où chacun, le prêtre, l'imam, le rabbin, le despote, le savant, le politicien, l'artiste, veut recréer une seconde fois l'homme à son image. *Vouloir sauver les hommes*, voilà qui nous en apprend beaucoup sur le bien et le mal. En effet, le problème est que lorsque *vouloir sauver les hommes* sert à affirmer notre propre désir d'absolu, il mute en mal.

Or ce fantasme de l'homme magnifié est au coeur de tous les mouvements totalitaires qu'ont été les croisades, les génocides tout azimut, le nazisme, le stalinisme, le maoïsme, l'ultra-libéralisme économique, le fondamentalisme religieux ou l'intégrisme biotechnicien et informatique du post humanisme et dans bien des cas avec la complicité de gouvernements démocratiques. Ces psychopathes post humanistes de la création ultime du «néo-homo» sont bel et bien des fous d'Absolu.

Dans toutes les sphères de l'activité humaine, nous assistons à une mise en place graduelle d'une philosophie contre-naturelle qui veut nous "libérer" de la finitude humaine et de la terrible faillite de l'homme dans son environnement matériel. L'artiste moderne découvre avec effroi non pas qu'il soit mortel mais qu'il est déjà mourant, en train de mourir. Et cette angoisse lui impose l'urgence de s'inventer soi-même, à devenir créateur non pas de son identité mais de son simulacre sauf que s'inventer soi- même n'est pas une sinécure.

«Le futur, c'est comme un trou noir, c'est troublant. »

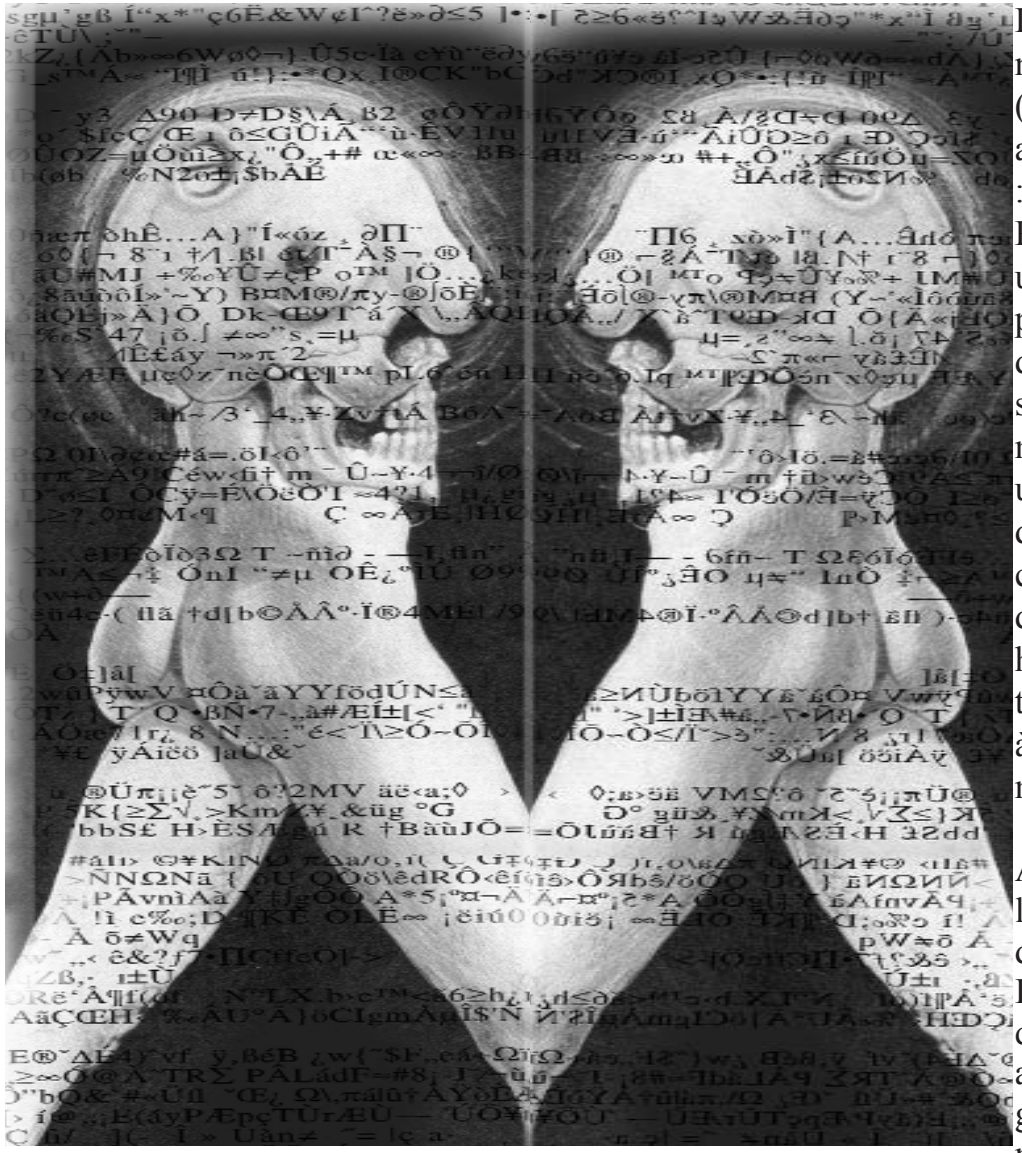
Au XXIe siècle, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité,

l'artiste puis ensuite le scientifique, maintenant chamans cybernétiques, proposent une vision de l'homme qui implique sa disparition physique et envisagent sa sortie du biologique vers le cyberespace idyllique. Le matérialisme s'effondre, le corps s'anéantie dans l'immatérialité du post-humanisme, la philosophie du pur esprit/octet supportant la nouvelle mais dernière idéalisation de l'Homme désincarné, l'utopie ultime de la race humaine.

Corps utopique.

La finitude du corps versus l'immortalité de l'âme ou de l'esprit est au cœur des concepts du corps utopique. Ce fantasme de l'homme créateur traverse toutes les époques depuis la préhistoire et l'Antiquité. « La créature artificielle apparaît dans la légende de Talos où un automate géant de laiton surveille les côtes de la Crête. Et au IIIe siècle avant J.C, une légende bouddhiste relate qu'il existait «au Royaume de Roma... des moteurs porteurs d'esprits» ainsi que des hommes-mécaniques utilisés comme instruments de défense. »

En ce sens, le cyborg n'est pas une invention récente du 3e millénaire mais bien l'aboutissement technologique d'un thème récurrent depuis la nuit des Temps, chaque époque cherchant à faire revivre, à actualiser du «connu antérieur. » Comme les statuettes du Paléolithique étaient métaphores de dieu, les créatures artificielles sont métaphores de l'homme. Si bien que l'on est passé de la croyance en une statuette sacrée possédant l'esprit d'un dieu à l'idée d'une statue créée par l'homme et porteuse d'humanité. (Breton, À l'image de l'homme : du golem aux créations virtuelles, 1995)

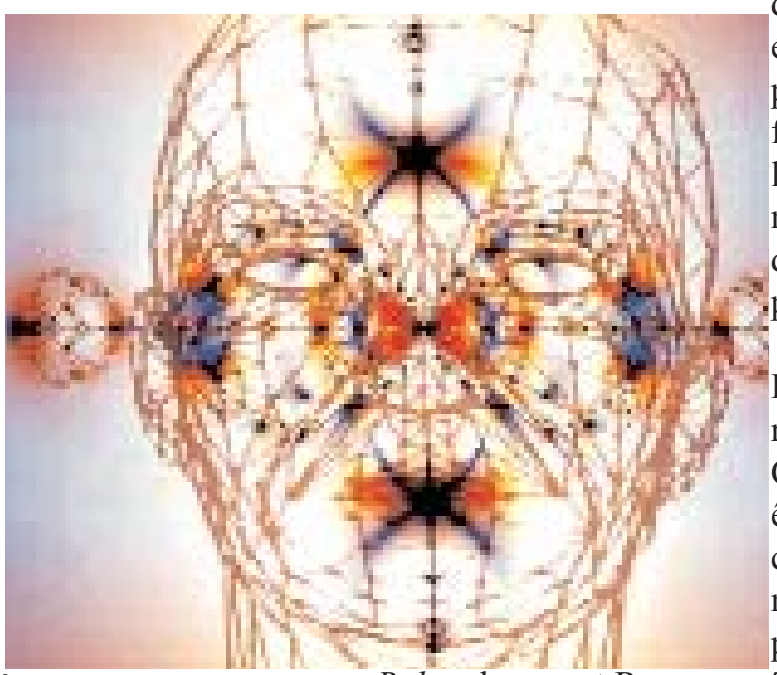


La première créature «vivante» née de l'imagination humaine (autre que Dieu lui-même diront avec raison les athées) est Galatée : un jeune homme nommé Pygmalion sculpte dans l'ivoire une femme merveilleuse qu'il veut pour épouse. L'intervention d'Aphrodite donnera vie à la statuette. On peut voir dans cette métaphore qu'un Dieu donne vie à une créature issue de l'imagination de l'artiste et qu'en ce sens il cautionne le désir de l'homme d'atteindre la déité. Mais cette histoire démontre également que la technologie et l'art peuvent servir à l'expression des fantasmes masculins envers le corps féminin.

Au niveau religieux, c'est dans le livre de la création *Sefer Jezira* d'inspiration juive, rédigé entre le IIIe et le VIe siècle après J.C, qu'apparaît un être (Golem) artificiel créé par l'homme dans la glaise et qui s'anime grâce à la magie de paroles sacrées. Pour la première fois est ainsi attestée la création par l'homme d'un être artificiel par une pratique magico-religieuse. Il en est ainsi dans la tradition chrétienne de la création d'un petit garçon par Simon le

magicien à qui il aurait donné non seulement un corps mais aussi une âme. Détail d'une importance considérable puisque de tout temps, Dieu était le seul et unique dépositaire et dispensateur de l'âme comme principe de vie.

L'apparition de la machine entraîna toute une révolution de la créature artificielle. Dorénavant, elle s'incarnera dans la réalité matérielle. Les explorateurs du mouvement automate de la vie toucheront à toutes les composantes du monde vivant, de l'animal à l'androïde mécanisé; nous l'avons vu dans le corps disséqué et le corps automate couvrant la période de la Renaissance au XIXe siècle.



Au début du XXe siècle, les récits de science-fiction prennent de l'ampleur. Dès les origines du genre, on trouve des messages d'alerte sur les dangers des nouvelles technologies. Mais, dans l'ensemble, jusque dans les années 40-50, la science-fiction est caractérisée par un certain optimisme vis-à-vis de l'avenir et une confiance dans les possibilités des sciences et des techniques. Puis arriva l'explosion de la bombe atomique de Hiroshima en août 1945 qui ébranle les convictions optimistes, la science peut créer des armes de destruction massive qui mettent en péril l'avenir même de l'humanité.

Les années 60 introduisent une rupture assez importante, avec l'émergence d'une science-fiction qui interroge la notion de progrès, questionne la société de consommation et s'empare des premiers messages d'alerte écologique. Le film américain Soleil Vert réalisé par Richard Fleischer en 1973 dépeint ainsi un avenir lourd de menaces.

Dans les années 80, la science-fiction s'intéresse aux progrès technologiques récents de l'informatique et de la génétique, et à la façon dont les individus s'en emparent. C'est le courant dit « cyberpunk » qui intègre les messages d'alerte écologique de la génération précédente, tout en plaçant une certaine confiance dans les technologies émergentes, perçues comme des moyens d'acquérir de nouvelles formes de liberté.

Au début du XXIe siècle, les auteurs contemporains ont pour la plupart fait le deuil de la capacité de l'humanité à surmonter les difficultés, liées aux changements climatiques par exemple. Ce discours, qui commence tout juste à émerger dans l'opinion publique, est très présent dans les ouvrages de science-fiction. Il s'agit non plus d'alerter les lecteurs sur les dangers et les risques, mais plutôt de proposer des exemples d'adaptation, en rédigeant des fictions prospectives sociales et politiques.

En 1922, la science-fiction devient réalité quand un écrivain tchèque, Karel Capek, invente une nouvelle entité, un être artificiel au sens biologique et chimique : le robot construit sur le modèle de l'homme. Dans sa pièce RUR pour désigner l'usine *Rossun Universal Robot*, le savant Rossum crée des entités humanoïdes chez qui le savant Rossun a supprimé toutes les activités normales d'un humain pour ne garder que celles indispensables à son travail. Inspiré par l'œuvre de Capek, l'auteur de science-fiction Isaac Asimov tentera de donner une image plus positive des robots à condition qu'ils soient programmés à respecter les humains. Par la suite, la naissance de créatures artificielles et de super héros aux pouvoirs fabuleux formeront la trame et la richesse d'histoires inouïes.

En 1945, le mathématicien John Van Neumann crée une machine

«intelligente» qui sera la base de l'ordinateur moderne. Mais dans l'esprit des promoteurs de l'informatique le but à atteindre est bel et bien de fabriquer une réplique artificielle de l'homme intelligent.

C'est le mathématicien Norbert Wiener qui, en 1948, fait la synthèse de tous ces projets en créant la cybernétique dont est issue le cyborg, mélange de Golem, d'automate, de Frankenstein, de robot et d'ordinateur. Autrement dit, il revient à Wiener d'avoir enfin conceptualisé en une entité plus de deux siècles de désir/recherche artistique, magico-religieuse, mécanique, automatique, biologique et informatique.

La cybernétique, du grec *kubernetes* signifiant «pilote» d'un navire, vise à suppléer aux imperfections humaines par la création de machines correctrices, capables de contrôler, de prévoir et de gouverner.

«Rompant avec la traditionnelle dichotomie humain-machine, Wiener propose une approche «humano-mécanique» de la société. (...) Qu'il soit question de remplacer un membre amputé ou de calculer ou de traiter de l'information, les machines intelligentes constituent pour lui des prothèses, des prolongements des membres, des greffes d'instruments. Insistant sur les dangers potentiels de cette situation, Wiener considère l'humanité comme entièrement dépendante de ses prothèses. »

A ce sujet, le cinéma contemporain s'est emparé du corps expérimental de la science et de la médecine pour mieux lui faire franchir les limites de la mort. Avec des cyber-films tels que *Robocop*, *Terminator*, les cyber-théoriciens mettent en oeuvre les récits célébrant la fusion bio-mécanique dans un univers de désarroi où règne l'absence de perspectives historiques typiquement terrestres. Ces rêveries scientistes sont présentées comme un saut évolutif considérable qui donnera naissance à des formes de vie bien supérieure à la nôtre.

L'homme est ainsi confronté à sa condition intime de mortelle et c'est parce qu'il désespère de pouvoir changer de condition que l'homme rêve de changer de nature, de quitter le monde biologique comme le lui enseignent l'artiste et le scientifique des nouvelles technologies des mondes virtuelles. Une rage de surhumanité se dresse contre le naturel.

Les artistes de *Survival Research Laboratory* sont depuis les années 1980 les créateurs cyberpunk qui ont inventé les spectacles mécaniques à grand déploiement, de véritables psychodrames motorisés d'une puissance démente. Véritable cirque mécanique, l'humain y est absent, remplacé par des machines de tôles et des robots métallisés qui paradent selon une chorégraphie programmée par ordinateur qui laisse entrevoir un conditionnement électronique des masses comme si l'homme était prêt à accepter toutes les servitudes possibles tellement son désir de transcender son corps physique est puissant.

L'humain veut s'arracher à l'humain, il veut l'Impossible. Ainsi dans *Terminator 3*, l'androïde TX est la quintessence du post-humain. Pur esprit, TX s'incarne dans un corps futuriste recomposé à partir d'organes morts, forme quasi identique à cette sublimation mystique que les érudits anciens appelaient la métempsycose à savoir la migration de l'esprit, de l'âme d'un corps à l'autre. Nous vivons une ère de l'extrême où nos désirs se radicalisent : l'homme du XXIe siècle ne veut plus mourir. Vaincre la mort est l'obsession principale de la culture cyber. Pour les jeunes d'aujourd'hui la vieillesse est une maladie dont il faut soit guérir par les drogues et les thérapies génétiques ou en fuyant carrément la sphère bio responsable de la décrépitude des espèces.

Corps design.

Des performances comme laboratoire expérimental, nous passons au bloc opératoire. La décréation du corps n'est pas qu'une désincarnation mais aussi une réinvention, une réincarnation, une multiplication, une vectorisation, une ré-genèse de l'humain. Avatar

et métempsycose.

L'œuvre de Orlan est taxé de performance chirurgicale. En effet les chirurgiens doivent opérer de manière à reconstruire sur le visage de l'artiste un portrait-robot digitalisé composé du front de la *Joconde*, les yeux de la *Psycbée* de Gerome, le nez de la *déesse Diane* de l'École de Fontainebleau, la bouche de *L'Europe* de Boucher et le menton de la *Vénus* de Botticelli; en somme une sorte de work-in-progress d'art charnel destiné à transformer un visage banal en un collage de traits célèbres. En créant des hybrides troublants entre son visage et ceux des canons de la beauté, Orlan aspire à une trans-figuration profane, remake de la transfiguration du corps du Christ en entité mystique. Ce parcours initiatique est un meurtre de l'identité naturel, sacrifice nécessaire à une renaissance de l'autre artificielle.

Cette recherche d'identité passe par le travestissement, vouloir être autre, de passer d'une identité à une autre, se transformer à défaut de changer la société et forcer ces institutions à reconnaître le changement. Elle s'en prend en premier lieu à l'Église en se déclarant sainte Orlan tout en fusionnant des pulsions divines aux désirs érotiques. Ensuite, elle dénonce le mercantilisme de l'art en se déguisant en putain dans des salons d'art contemporain. Finalement, elle confronte le désir de changement identitaire aux nouvelles technologies par des opérations-performances radicales dans le but avouer de mettre en demeure les pouvoirs publics d'officialiser cette identité par l'obtention de l'ensemble des papiers, numéros et formalités nécessaires; en somme reconnaître le post-humain.

Avec Orlan, la monstruosité devient le canon postmoderne de la beauté qui consiste à combattre tout ce qui est naturel où l'idéal est devenu totalement contre-nature; ce dernier remplaçant la contre-culture des années 1950-1970. De la contre-culture à la contre-nature, beau titre de livre n'est-ce pas ?

En ligne directe avec le Paléolithique, l'œuvre d'art contemporain symbolise bel et bien une sorte de totem personnel apportant le «salut»et pour laquelle l'artiste, à l'image de Pygmalion et sa statue, voue un culte de Rédemption. Par la mise en scène du corps, l'art se démocratise. Le corps/accessoire est pris en main, véritable chantier de construction, par une formidable industrie du design corporel déifiée à grand renfort de publicité et de marketing. Du tatouage à la liposuccion en passant par le piercing et le rasage pubien, le corps devient une marque griffée, porteur de sens, d'une appartenance à soi. Le corps ainsi magnifié acquiert toute la symbolique du talisman qui protège l'identité tout en l'affirmant et, de fait, échappe à l'indistinction, à l'anonymat.

Corps construit.

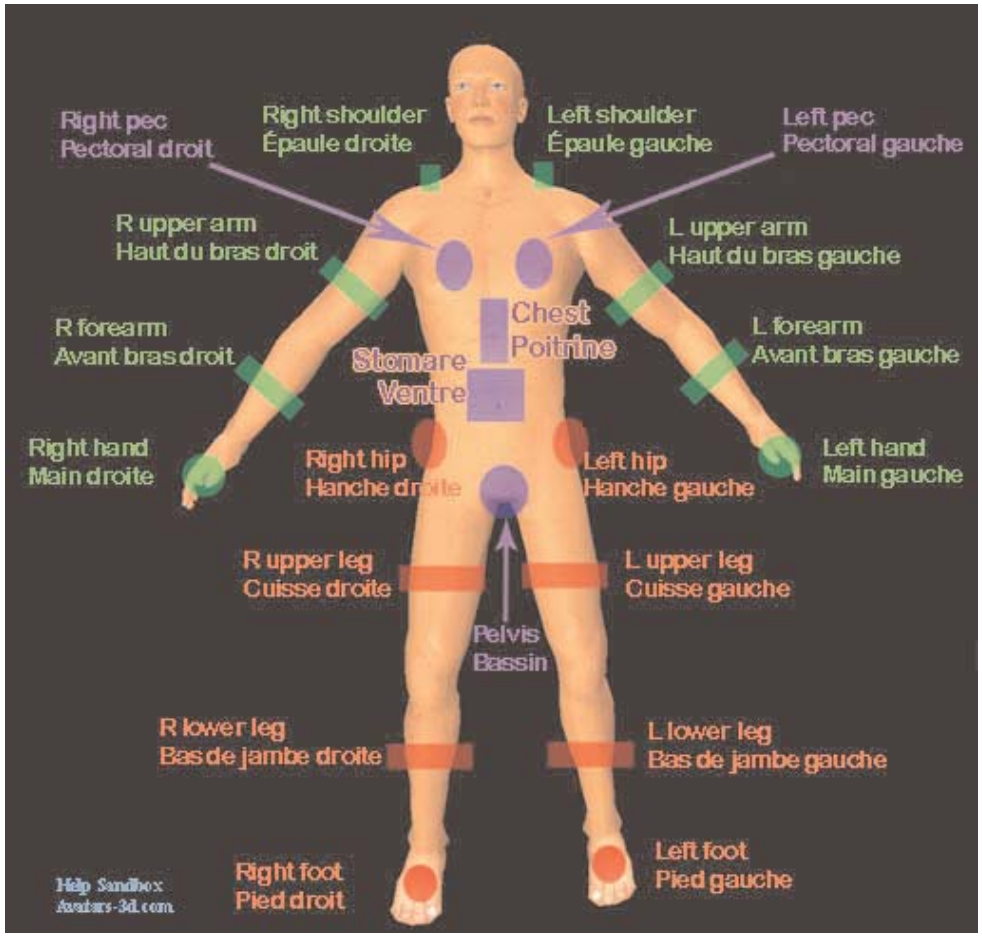
Le corps difforme force la science à s'interroger sur le corps normal. Au XVIIIe siècle une science de la physionomie et de la mensuration du corps humain et de ses parties se met en place. Les études de disproportions cherchant à fixer les types de laideur se doublent d'études sur les proportions idéales, à en dégager les caractéristiques jusqu'à les amplifier par les produits cosmétiques, la mode, les exercices et même la chirurgie. Et ce phénomène n'a fait que s'amplifier au cours des siècles.

La chirurgie esthétique répond à une blessure narcissique de la personne insatisfaite et qui demande réparation. Il s'agit de rendre le corps, surtout le visage, conforme aux normes idéologiques de la beauté dont nous connaissons maintenant l'inouïe cruauté. Sous les bandages, derrière les ecchymoses et les points de suture, se profile une identité nouvelle, parfois monstrueuse qu'il faudra bien affronter. Des shows télévisuels programment dorénavant le remodelage des corps comme construction symbolique et culturelle de l'époque. Le corps naturel mit en disgrâce disparaît sous la mise en scène de l'artifice. tre rime désormais avec paraître.

D'ores et déjà, artistes ou adeptes du culte du muscle, prônent la transformation du corps grâce à l'utilisation de l'électronique, des nouveaux designs et des nouveaux matériaux. Natasha Vita-More,

une artiste body-builder, considère le corps comme un nouveau terrain d'expérimentation pour la mode : « J'aimerais renforcer la puissance de mes jambes pour marcher dans la montagne, posséder une voile épidermique protecteur qui me protégerait des dangers particuliers à cet environnement, pouvoir rafraîchir ma température interne et bénéficier d'une ouïe et d'une vision amplifiées, explique-t-elle dans un entretien à Spirale.org.

Dans le même registre, l'actrice Cindy Jackson a subi à ce jour plus de vingt opérations pour ressembler à la poupée Barbie et un autre Jackson prénommé Michael a quant à lui transgressé sa naturalité jusqu'à la monstruosité. Ces deux «phénomènes de foire» nous révèlent cependant l'émergence d'un attrait populaire pour les produits de beauté et la chirurgie esthétique. On arrive à une superficialité tangible dans le culte de l'image dans un univers spectaculaire où l'on préfère la copie à l'original, le simulacre à la réalité. Nous vivons à l'ère des «oeuvres de pacotille» du faire-valoir, de faire-voir, comme le prêt-à-porter. Nous sommes ébahis par ce kaléidoscope de couleurs, de formes synthétiques et à la fois, hébété par le peu de signification de nos «créations. »



Nous assistons à la victoire de la conception mécaniste du corps perméable à toutes expériences techno-pharmacologiques. Tous les organes à l'exception du cerveau et du système nerveux central ont déjà leur clone artificiel. Cette réduction du corps à une mécanique va de pair à une transformation des organes en marchandises ; à quand la bourse des organes ?

Le corps a toujours incarné une certaine vérité de soi face au monde. Il en était ainsi des pratiques de marques corporelles qui agissaient comme révélateur de l'identité, du caractère. Les années 1980 ont vu émerger n'ont pas l'affirmation de sa personnalité mais plutôt la gestion de son apparence et même, la simulation de son identité.

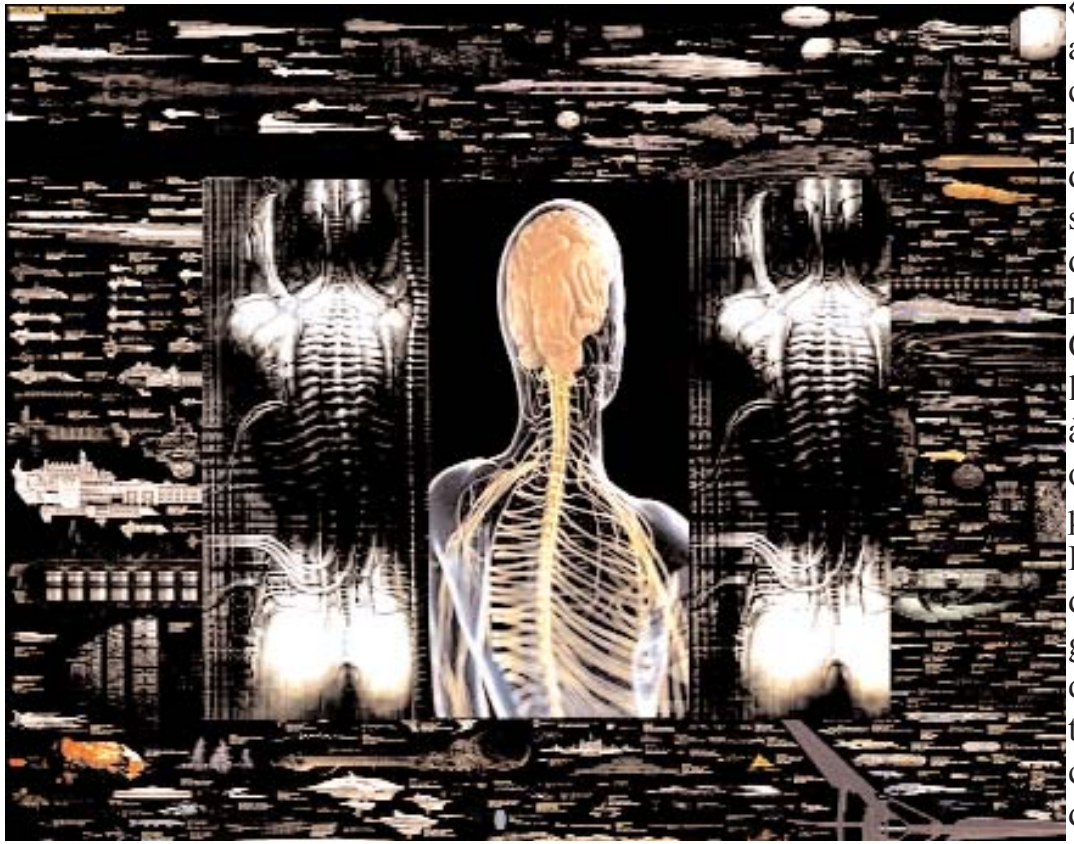
« De la séduction considérée comme l'un des beaux-arts » (Baudrillard)

Quels seront donc les canons de la beauté postmoderne ? C'est simple ! «C'est l'exigence folle d'une perfection physique jadis inaccessible» mais maintenant à portée de main grâce à la pharmacopée, aux prothèses et aux images de synthèse couplées aux logiciels de visualisation. Cette technique de transformation informatique s'appelle le morphing, un détournement sans précédent du naturel vers l'artificiel ».

Détournement des désirs naturels vers le produit de consommation avec le spot publicitaire, détournement des procédés publicitaires vers la propagande de soi, détournement du corps vers le rejet sacrificiel avec le body art, détournement des cycles de la vie vers la jeunesse perpétuelle avec le postmodernisme et finalement, nous le verrons, détournement de la vie biologique vers le factice cybernétique avec le post-

humanisme.

Du corps construit physiquement, nous passons au corps construit artificiellement. McLuhan dans la *Mariée mécanique* entrevoyait voilà plusieurs décennies l'étrange fusion du sexe et de la technologie. Auparavant, au début du XXe siècle, Marinetti, père du futurisme, prophétise le mécano-érotisme que représente Picabia dans *Parade amoureuse* (1917), portrait d'une valve de moteur évoquant la copulation sexuelle, thématique que les dadaïstes ironisèrent avec leur mise en scène de rut et d'orgasme mécanisé d'une race automate vidée de toute existence spirituelle. Avec *Fornication d'automobile* (1914), le poète Mario de Léon décrit un accident de voiture comme un accouplement ; idée reprise par Ballard dans *Crash* qui met en scène l'amour fétiche qui ne peut se réaliser hors de l'alcôve mécanique de l'automobile. Ainsi naît le triangle «amoureux» post-moderne du sexe, de la technologie et de la mort.



«Aujourd'hui, les remarques prémonitoires de McLuhan sur «l'image mêlée, largement répandue, du sexe, de la technologie et de la mort», les thèmes de la technologie érotisée, du sexe assisté par les machines, de l'accouplement avec la technologie et des désirs charnels déviant pour aboutir à des orgies de destruction hight-tech, se retrouvent tous enchevêtrés dans la cyberculture. »

Nous savons que l'arrivée du sida a modifié considérablement les relations sexuelles, c'est d'ailleurs à la même époque que les jeux sexuels, les «chat» érotiques connaissent une popularité toujours croissante dans l'univers du cybersexe où chaque participant, en prime, peut se présenter, narcissisme oblige, sous son jour le meilleur. Dorénavant le corps virtuel construit deviendra simulacre.

Corps narcissique.

La vision de l'artiste devient fantasme de son univers personnel en fusion avec le monde. Le phénomène de la musique du monde ou «world music» est une bonne analogie de cette fusion. Dans ce nouveau courant musical, on ne parle plus que d'échantillonnage et de séquençage, de sons, remixages de musiques diverses répertoriées à travers le monde. C'est le copier/coller des logiciels informatiques appliqué à l'art en général. C'est le «cut off» en littérature tel que proposé par le beatnik Burroughs où sont juxtaposés des bouts de phrases éparses glanés ici et là dans les quotidiens et placés sur une trame musicale. En peinture, c'est le remixage sur la toile d'éléments organiques du body art comme le sang ou la merde et en sculpture, l'introduction de viande fraîche ou de viscères. C'est l'ère des fusions, de la convergence : fusion danse/vidéo/théâtre par exemple.

Le nomadisme post-moderne est la grande illusion cosmopolite.

Apatride, citoyen du monde, le sujet post-moderne veut continuellement être ailleurs à condition que cet ailleurs renferme le minimum de confort, de sécurité, en somme, ailleurs doit être un peu comme chez-nous. Nous ne sommes plus nomades puisque nous parcourons le monde en touristes déambulant dans un souk exotique flairant le prix le plus bas comme dans n'importe lequel *Wall Mart* de ce monde. Tous les artefacts se retrouvent sur les rayons du grand supermarché mondial de l'humanité. Le monde est en solde

L'identité personnelle suit le même cheminement. À travers le cinéma, la chanson, le théâtre, la télévision et les arts en général, nous cherchons tous des scripts qui répondent aux questionnements de notre époque et des modèles susceptibles d'être intégrer dans le processus de construction de notre identité. Nous nous retrouvons devant le supermarché de tous les possibles. Si bien que les histoires d'aujourd'hui productrices de sens se sont multipliées en catégories de toutes sortes, touchant toujours de plus près aux préoccupations personnelles et intimes.

«Jouer astucieusement de ses logiques identitaires» n'est pas donner à tous. En ce sens, la rébellion n'est pas négative. La scène de l'art a été un terrain d'expérimentation où se sont exprimées toutes les recherches et toutes les revendications : destruction, construction, déconstruction, archaïsme, sexe, guerre, subversion, mélancolie, tout y est, malheureusement nous savons aussi que tous ont échoué. «Nous sommes dans un état tout à fait paradoxal, qui se traduit, je crois, par une frayeur, une sorte de panique collective devant cette situation où tout est déjà arrivé, où les utopies sont réalisées, où en réalité nous sommes dans la désillusion totale. » (Baudrillard)

Depuis les années 1990, nous assistons à un éclatement, à une polyphonie de discours qui s'entrechoquent principalement sur internet. On ne s'affirme plus en défendant des idées extérieures à soi mais à partir de ce que l'on est et même de ce que l'on croit être. Le «Nous» révolutionnaire s'estompe, l'amnésie historique s'installe, le projet collectif de société éclate en une multitude de projets personnels.

Le corps est alors réinventé et devient un instrument de pratiques sociales, un corps organique, un corps subjectif, enfin, un corps matériel, exploité par plusieurs artistes et auteurs qui en font un objet de représentation. Le corps ne se trouve plus divisé en deux pôles : le bien et le mal, l'esprit et le corps, l'âme et la chair comme dans les siècles précédents, mais bien dans une infinité de fictions, de représentations et de systèmes symboliques. Le corps se trouve dans la multiplicité des identités, dans le travestissement de l'être. Ce mouvement se définit comme une recherche de multivalence, sorte de désir de vivre des expériences variées.

Corps simulacre

Le phénomène *Poku* (Pop + Otaku : culture populaire et fan d'animations japonaises) a envahi la planète. *Poku,* imprégné de l'imaginaire manga, revendique l'héritage du pop art américain. Aya Takano se réclame de ce nouveau courant artistique inspiré de la subculture japonaise. Son terrain de prédilection, c'est l'adolescence dans une société consumériste et

débridée. Dans une société des plus en plus informatisée, l'adolescente s'ennuie de la vie réelle. L'adolescence est un passage difficile à traverser. Comment rester réel et ne pas disparaître dans les mondes virtuels, être pris dans la toile ?
A travers ses tableaux, on peut voir des adolescentes rêveuses ou s'ennuyant, passives en action mais résolument actives en pensées :

leurs regards profonds - représentés par des pupilles très dilatées - semblent nous scruter jusqu'au fond de notre âme. Sont-elles heureuses ou tristes derrières leurs masques ? Sont-elles naïves ou perverses ?

La post-modernité est installée comme mode de vie, elle est faite pour la jeunesse, par la jeunesse et vit centrée sur l'image de la jeunesse. Elle en a adopté le désir de divertissement et l'a promu au rang de culture. La société occidentale est restée adolescente. La post-modernité s'amuse, elle aime les illusions et les leurres qu'on lui offre. Elle n'a ni le sens de la profondeur, ni le sens du Sacré. Ce à quoi elle voue par-dessus tout un culte, c'est à l'image, ce qu'elle vénère, c'est la production d'illusions, le spectaculaire et l'immédiat.

Le monde otaku est un jeu virtuel; il s'agit alors d'y participer. On peut être à la fois ou successivement mi-homme, mi-animal, sorcier, monstre, chevalier ou fée, etc. Le joueur se forme un double et intègre une tribu élargie de fans de dessins animés, de jeux vidéos, d'effets spéciaux et fanzines. Chaque joueur revêt une personnalité multiple derrière laquelle il avance masquée. Le «Je est un autre» de Rimbaud, expression poétique, devient virtuellement réalisable, une vie parallèle prend naissance. Le principe de réalité si cher à Freud mute en fantasmagorie.

«Le projet de société de la postmodernité est d'en avoir aucun. »

La post-modernité comme expression radicale de l'individualisme refuse toute forme d'engagement ; «s'engager est un truc de vieux cons. » La post-modernité, c'est la fin de la suprématie de la culture et l'avènement de la consommation comme culture, de la mesure de la culture à partir de la consommation. Nous, les jeunes, notre culture, c'est la consommation ; « on veut tout et tout de suite ».

Nous ne voulons pas changer le monde, nous voulons en profiter. On consomme les idées, les opinions, des films, des bandes dessinées, des spectacles, des musiques en vitesse comme des marchandises ou des émissions de télé; nos jugements varient selon notre humeur de zappeur à la recherche de la satisfaction immédiate du désir au moindre coût.

À ce chapitre, le site *Second life* sur Internet montre adéquatement le processus psychologique de transfert identitaire vers une autre identité virtuelle libérée des contraintes, celui du bonheur sans aliénation.

Avec *Second life*, il s'agit de vivre non pas sa propre vie, mais celle d'un autre, qui raconte, s'agite, frappe, se dénude ou fait l'amour à votre place. *Second Life* est un hybride entre un site communautaire et un jeu en ligne. Chaque utilisateur peut s'y construire dans les moindres détails un personnage en trois dimensions, et lui acheter une maison, une piscine, une voiture, des objets de toute sorte… Bref, tout ce dont il a besoin pour que son personnage puisse évoluer selon nos

désirs.

«L'âge dans lequel nous entrons est celui de la démocratisation personnelle, de l'invention de soi. L'individu est sommé de s'auto-définir et de choisir, dans tous les domaines de sa vie personnelle; de choisir sa vérité, sa morale, son avenir, et in fine son identité. Il est devenu un créateur de lui-même, grisé par ces nouveaux espaces de liberté... » (Kaufmann) et son génie créateur lui commande de laisser trace dans une oeuvre unique comme un barre/code qui prouve sa valeur. Puisque tout est désormais contrôlé, le citoyen ne peut s'exécuter que sur le matériau qui lui est propre et accessible, dédouanée des contraintes sociales : son corps/éden dans l'univers du body art commercialisé.

Internet, c'est l'apologie du kitsch, du maquillage, de l'illusion comme la narcissique parade sexuelle sur les «sex-chat», c'est la présentation nickel de soi avec image retouchée sur photoshop, téléchargement en prime. Plus nous retouchons l'original, plus nous participons à notre effacement du monde; l'image comme «un pseudo-idéal qui tient lieu d'une réalité existant déjà dans le monde. »

L'art hyper individualiste demande maintenant une adhésion complète à la technologie en proposant des univers virtuels d'immersions complètes qui nourrissent un narcissisme collectif débouchant sur une religiosité toute électronique. Notre image sur *Facebook* ressemble aux faux dieux de l'Antiquité que l'on nommait «idoles. » Il ne s'agit plus de prendre la place de Dieu mais de s'ériger soi-même en son propre Dieu. Le miroir déformant de la réalité virtuelle nous déstabilise ainsi jusque dans notre propre intimité.

C'est le corps-gadget, le corps-botox, le corps-ludique, le corps-disneyland «qui deviennent les modèles d'après lesquels les gens se façonnent eux mêmes, il s'ensuit une aliénation extrême. » (Ewen) La femelle «photoshop» et l'androïde stéroïdé en lifting perpétuellement pixellisé sont les êtres que vous risquez de rencontrer dans vos navigations sur les eaux du cybersexe où la vie est loin d'être «un beau fleuve tranquille. » Le cybersexe, c'est l'univers de l'absence de tous les repères identitaires dans un imaginaire pornographique où, extase totale, des soldats irakiens posent nus, empilés en tas et forcés de s'activer sexuellement devant les caméras vidéos. Guerre et porno; du pareil au même.

Le culte de la représentation postmoderne, comme une transe hypnotique, vénère l'image et les illusions qu'elle procure. On ne parle plus, on communique plus mais on regarde la même image. Plus il y a d'images, plus il n'y a rien à dire. L'art postmoderne est un désert de la pensée humaniste au profit d'un hyper individualisme.
«S'exprimer en contexte postmoderne veut dire se faire valoir dans sa différence pour la différence même si l'on a rien à dire, surtout si on a rien à dire. »

L'art devient ainsi éminemment égocentrique. On est bien obligé de constater que l'espace public est entièrement envahi par le publicitaire qui étend sa visibilité tentaculaire jusque dans le cabinet privé.

Mon narcissisme aidant, ces scénarios modernes, postmodernes ou ultramodernes, que sais-je encore, deviennent expression du «me-myself-and-l» où l'artiste comme le voyageur du XXe siècle devient une mise en scène de soi dans le monde : Moi devant le Sphinx, Moi devant la tour Eiffel, Moi à Place Saint-Pierre, Moi devant le Taj Mahal, Moi au Sahara, Moi chez les Innus de la Minganie au Canada, etc. Le Moi fusionnant à toutes les cultures.

Parvenu à ce terme, la mort a fait son ouvrage puisque le téléspectateur a perdu son âme. Non pas d'une mort physique mais plus essentiellement encore, de ne pas vivre sa vie, de mourir comme présence au monde, de mourir comme Présence à soi, de disparaître dans le flux de l'inconsistant et l'irréel d'une vie autre qui ne sera jamais mienne.

Raconter des histoires n'est pas nouveau pour la société, les mythes archaïques en témoignent. Sauf que l'évolution du récit fictionnel était inéluctablement confronté à la réalité. Le script de l'identité attendu était donc continuellement remodelé par l'expérience de vie. La biotechnologie esthétique aidant, l'humain est dorénavant capables de « changer » de peau à volonté grâce aux tatouages dermato-électroniques, la peau devenant un écran, un interface connecté à des synapses artificiels. Les possibilités de transformations sont inouïes. Comme un caméléon, la peau et l'iris des yeux changent de couleurs; idem pour les vêtements trompe-l'œil, la nouvelle mode transgénique.

Mais il arrive que le décalage entre l'identité souhaitée et la réalité est si profond qu'il provoque la rupture identitaire. Il s'ensuit un décalage souvent une confrontation qui déstabilise l'individu. Il y alors retrait progressif de l'action ordinaire vers la contemplation ou la rêverie renforçant encore l'identité virtuelle.

«Voici la nouvelle clôture : l'homme fini, enfermé dans son moi, son identité et ses droits, qui ne tolère aucune référence étrangère à ses désirs, à son corps et à ses origines. En apparence ouvert à tous, l'homme fini s'est laissé enclore dans un cocon qu'il a lui-même sécrété. Cet enfermement, qui a pour cause la dégradation du sens de l'idéal, est la marque de l'individualisme narcissique d'aujourd'hui qui lotit l'homme contemporain d'un monde peuplé d'images. (...) Sitôt disparus les référents et les idéaux, bref tout son sens vertical de l'altérité, la meilleure stratégie de survie qui s'offre à l'homme fini est de se replier sur lui-même, dut-il être la seule mesure de ses désirs.»

Corps androgyne

La porno, comme art de masse, a eu le mérite de nous renseigner sur le discours idéologique qui prépare l'éviction de la femme du seul lieu où elle l'emportait d'emblée : la maternité. Le mouvement féministe n'avait pas prévu, d'ailleurs pouvait-il le prévoir ? - que la libération totale de la femme se finaliserait dans la disparition complète de la mère, - son sacrifice ? - évincée par les techniques de la reproduction au profit de la sexualité stérilisante du porno. Depuis les rituels préhistoriques que l'homme aspire à déposséder la femme de son pouvoir créateur, voici enfin le jour arrivé de l'ultime conquête.

«Le dernier mot ne peut-être laissé à la nature : tel est l'enjeu fondamental. Il faut que cette grâce exceptionnelle, innée, immorale comme une part maudite, soit sacrifiée et immolée par l'entreprise du séducteur, qui va l'amener par une tactique savante jusqu'à l'abandon érotique, où elle cessera d'être puissance de séduction, c'est-à-dire une puissance dangereuse. (...) De toute façon, quelque chose est donné à la femme, qu'il faut exorciser par une entreprise artificielle, au terme de laquelle elle est dépossédée de sa puissance. (...) C'est toujours l'histoire d'un meurtre, ou plutôt d'une immolation esthétique et sacrificielle... »

"La mort de Dieu, c'est aussi la mort de la déesse" (Haraway)

L'icône moderne de la femme dépossédée par l'homme de sa maternité est la drag queen, «cette fée qui a mal tourné», comme triomphe de l'hyper féminité stérile. La drag queen prépare symboliquement le terrain à l'éviction de la femme comme «matrice biologique», naturelle, au profit de l'avancée triomphante de la matrice cybernétique, artificielle.

Mais le ou la transsexuelle n'est qu'une étape vers une finalité encore plus ésotérique ou magique : l'androgyne. La féministe radicale américaine, Donna Haraway, emportée par la mouvance cybernétique dans *Simians, Cyborgs and Woman. The Reinvention of Nature*, appelle de tous ses vœux la dénaturalisation complète de la femme et par ricochet, de l'homme. «Il n'y a plus ni père, ni mère, mais une matrice technique toute puissante. »

On serait porté à croire que la femme serait naturellement encline à

défendre le féminisme humaniste contre l'approche cybernétique. Mais en croire, l'historienne Haraway, dans *Cyborg Manifesto*, seule la cybernétique pourra délivrer la femme de l'oppression socio-historique dont elle est victime en construisant un nouvel environnement où les différences entre humains et machines, entre hommes et femmes seront abolies. La féministe cybernétique «rêve d'un monde hybride, sans sexe et sans genre. » Nous voyons très bien en quoi ce féminisme cybernétique contribue à l'immense popularité des industries cosmétiques et biotechnologiques qui rêvent de remodeler le corps humain selon les codes fantasmés formulés par le génie génétique grâce aux images de synthèses. Concept au cœur du travail de plusieurs artistes plasticiens car cette inaccessible androgynie est ce vers quoi se dirige l'humanité.

Il est nécessaire de rappeler que derrière cette dialectique philosophique, il existe une réelle revendication politique. Ainsi l'imperfection de l'Homme serait la dualité sexuelle. Pour Klonaris et Thomadaki par exemple, la volonté de proposer une alternative à la différence des sexes s'accompagne d'une position féministe: « pour pouvoir opprimer les femmes, il faut savoir qu'elles sont bien des femmes. » En créant la confusion, on résoudrait donc toutes les inégalités. L'emblème de l'androgyne participe finalement au même discours que le genre mais le déplace vers la sexualisation, vers les sexes anatomiques. Il ne s'agit plus de contester les constructions du féminin et du masculin mais bien la bipartition homme-femme, ou plus exactement mâle-femelle et d'en souhaiter la disparition, telle serait la finalité du féminisme, fallait y penser.

Ces oeuvres rejoindraient ainsi le discours sur l'amour d'Aristophane dans *Le Banquet* de Platon dans lequel l'amour correspondrait au sentiment de nostalgie face à cette unité perdue. L'androgynie correspond donc aussi à ce fantasme de complétude. Il fait signe vers la fusion originelle et incarne cette mémoire de l'origine et de l'indifférenciation sexuelle voire comme le dit Mircea Eliade, «la nostalgie essentielle de l'humanité. » Dans le *Timée*, Platon raconte qu'au début du genre humain il n'y avait pas de division sexuelle. Reprise par les religions bibliques, cette thématique de l'unité se concrétise dans l'ange et le chérubin asexués. Encore une fois, les mythes antiques viennent envoûter les artistes contemporains. Transsexuels et androgynes traversent ainsi l'imaginaire contemporain comme les esquisses d'un corps en devenir, dont les configurations actuelles oscillent entre fétichisme technologique, nihilisme sexuel et invention d'un au-delà idyllique.

Ainsi en est-il de la création future des « sex machines » à l'usage de personne seule, de couple ou de groupes. Ces machines orgasmiques connectées au système nerveux central sont identiques au synthétiseur psychédélique (drogue-machine) conçu pour provoquer des hallucinations agréables.

Corps techno-mystique.

La post-modernité marque l'arrivée du néo-chamanisme à la portée de tous. Individualisation oblige, l'homme est certain qu'il est son seul chaman, comme il est son seul artiste, son seul gourou capable de réaliser sa connexion spirituelle avec le cosmos. Ce recentrage de la spiritualité sur l'individu marque l'explosion des sectes «à la carte. » Finies les religions collectives, les cultes de masse, bienvenue dans le monde des croyances alternatives du néo-chamanisme, ce qui fait dire à certains ethnologue que le chamanisme primitif fut probablement la première religion de l'homme et moi de rajouter que le chamanisme techno sera la dernière.

Placée sous le sceau de la réconciliation, de la synchronicité, où physique et métaphysique, intuition et raison, psychologie et parapsychologie, tout devient recyclé, brassé, détourné et amalgamé dans un formidable réenchantement du monde. Jamais l'offre spirituelle aura atteint cette prolifération hallucinante du karma-cola, expression désignant la commercialisation de la spiritualité postmoderne.

Religions monothéistes, spiritualités orientales, médecines douces, naturopathies, psychothérapies se côtoient jusqu'à la copulation quasi-incestueuse pour donner naissances des entités hybrides aussi improbables que le massage christique, l'astrologie coranique, la tarologie kabbalistique, les soufis nettoyeurs de chakras, les chamans gestaltistes, les cancérologues gnostiques, les guérisseurs kinésistes et les dentistes hypnothérapeutes. Mais cette convergence entre technologie et sources naturelles de la vie distille dans nos veines un effet des plus pervers.

Plus la science et la technologie évoluent, plus elles emploient un langage mystique. Les équations de la mécanique quantique deviennent de telles énigmes que seul un langage métaphysique permet d'en saisir la complexité. Ainsi Einstein plaida en faveur d'une "religiosité cosmique" à laquelle ne correspond "aucune idée d'un Dieu analogue à l'homme"; une religiosité cosmique sans dogme, sans Église, sans caste de prêtres. Certes, car cette religiosité est incontournable ; plus la science appréhende les limites de l'Univers, plus la représentation de celui-ci échappe au rationnel et se réfugie dans la métaphore et la poésie, ce que le célèbre physicien Werner Heisenberg illustra en ces termes : "Nous finissons certes par réussir à comprendre le monde, en présentant ses structures d'ordre sous des formes mathématiques ; mais lorsque nous voulons en parler, il nous faut nous contenter de métaphores et de paraboles, presque comme dans un langage religieux."
Mais surtout, les théorèmes quantiques nous démontrent que le monde est devenu aléatoire et la réalité comme la vérité absolue indéchiffrables. La science qui depuis le siècle des Lumières, a démantelé rationnellement la conception spirituelle du monde, se retrouve devant un cul-de-sac ; une incompréhension tout à fait logique – «Notre raison a des limites» (Kant) - qui permet le retour du sacré. Certains affirment que la science est entrain de découvrir rationnellement ce que les mystiques savent intuitivement depuis toujours.

La techno-mystique mélange les élans transcendantaux des hippies des années 60 aux aspirations électroniques des cyberpunks des années 80-2000. Pour les hippies, l'avenir radieux est psychédélique axé sur l'expansion de la conscience grâce aux drogues hallucinogènes permettant au corps de retrouver sa pureté primitive, pour le cyberpunk, l'avenir est cyberdélique axé sur la conscience branchée aux grands réseaux informatiques formant le cyberespace, «le corps étant obsolète. » Le point de convergence étant que tous deux témoignent d'une foi religieuse en la technologie, l'une chimique (LSD) et l'autre électronique (ordinateur).

Deux livres majeurs se révèlent être les fondateurs la nouvelle théologie électronique en accord avec les prophéties de Joachim de Flore. Le premier *l'Avenir de l'homme* de Teilhard de Chardin annonce la grande métamorphose spirituelle qu'attend l'humanité : la noosphère. Plus la matière, l'atome, se complexifie, plus il devient conscient, explique-t-il. L'homme, comme organisme conscient le plus sophistiqué, a permis à l'évolution d'accéder à la technosphère, fruit de la raison. Ce nouveau bond succède aux sphères successives qui ont recouvert la terre soient : la lithosphère, la biosphère, l'atmosphère. En ajoutant la technosphère, l'homme amène l'évolution a seuil d'un nouveau saut où les hommes de l'avenir ne formeront plus, en quelque manière, une seule conscience, la noosphère annonce-t-il en 1924. Pour lui, l'avènement d'une «Ultra-humanité» convergera en un «Point Oméga», sorte de Christ cosmique qui serait l'achèvement de l'évolution dans la noösphère, sorte d'Hyper-esprit. Le second *Pour comprendre les médias* de McLuhan explique que les technologies des communications transforment graduellement le monde en un «village global» permettant de réaliser «une seule et unique conscience». Deux volumes importants de la contre-culture qui tentent donc la réconciliation entre la métaphysique et le matérialisme dans une cosmologie scientifique.

La «cyberdélie», la «noosphère» illustrent donc la venue d'un nirvana technétronique où l'esprit supplantera définitivement la matière, le corps. «Qu'est en réalité l'élimination de l'homme en

personne du processus que l'homme a découvert et perfectionné, avec sa fin promise de toutes luttes et de toutes recherches, sinon l'évasion finale de Bouddha hors de la Roue de la vie ? Une fois complète et universelle, l'automation complète (post-humanisme) signifie la totale renonciation à la vie, et finalement l'extinction totale : la retraite même au sein du Nirvana que le prince Gautama dépeignait comme l'unique moyen de se délivrer du chagrin, de la douleur et de l'infortune. »

Cette observation de Mumford se visualise à la fin de *2001 Odyssée de l'espace*, film co-écrit par Clarke et Kubrick, où l'apothéose techno-mystique se réalise lorsque l'astronaute franchit le point «Oméga» où l'odyssée extérieure et intérieure convergent pour former le royaume du sacré d'un nirvana transcendant résolument l'humanité.

«Selon les nouvelles technologies, les êtres vivants appartiennent de moins en moins à la sphère organique. Nous devenons des corps-médias, des corps-images, des corps-intelligence. Nous nous transformons en corps-culture.»

«Fini le temps où l'être humain se définissait simplement en fonction de sa biologie, aujourd'hui, les machines font partie intégrante de cette définition." "Qui dit que la vie doit être organique? »

«Plus l'environnement culturel et médiatique grandit, s'étend et acquiert son autonomie, moins l'environnement organique est nécessaire. »

«Il faut se dématérialiser. Il faut se "décorporaliser". Il faut devenir "liquide" et plonger totalement dans l'espace informationnel que nous offre le cyberespace. Pour survivre, pour permettre à cette planète de survivre, nous allons devoir nous rendre plus transparents, moins "lourds", moins chairs et plus informations, plus octets et moins gènes. »

Or cette science dématérialiste et post-humaniste rappelle en plusieurs points la théologie mystique développée par les ordres monastiques où l'homme s'avère en quelques sorte l'auteur de son propre salut dans sa recherche de déification, sa *théosis*, idée fondée à partir des paroles mêmes du Christ :

« Je leur donne la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un: moi en eux et toi en moi, pour qu'ils soient parfaitement un. » (Jean 17 : 22-23).

Délaissant son corps, le mystique s'unit à Dieu dans la contemplation du monde et participe ainsi à sa *théosis* c'est-à-dire à sa déification :

« Tu m'as accordé, Seigneur, que ce temple corruptible - ma chair humaine - s'unisse à Ta sainte chair, que mon sang se mêle au Tien; et désormais, je suis Ton membre transparent et translucide. » (Siméon le Nouveau Théologien).

La théologie mystique de l'Incarnation développée par les moines s'inscrit dans une recherche de l'union avec l'énergie divine «qui transforme le corps et le rend spirituel (...) de sorte que l'homme tout entier devient Esprit. » (Triades AI, 2,9). Ce qui veut dire que «celui qui participe à l'énergie divine (...) devient lui-même, en quelque sorte, lumière; il est uni à la Lumière, et avec la Lumière il voit en pleine conscience tout ce qui reste caché à ceux qui n'ont pas eu cette grâce »

L'entrée de la Lumière divine dans la conscience permet donc de découvrir la perfection des origines et de la fin, le sort ultime de l'homme qui mettra fin à l'histoire. (Eliade) Et seuls les hommes dignes (artistes, scientifiques cybernéticiens) comme les moines peuvent dès à présent jouir de la vision de la Lumière. Sauf que le moine en transe quitte son corps momentanément pour y revenir alors que la techno-mystique nous convie à «un adieu au corps» permanent.

Voici donc arrivée l'ère des techno-chamans dont le programme messianique fut prophétisé par Arthur C. Clarke, célèbre auteur de science-fiction qui déjà en 1968 déclarait dans la revue *Playboy* :

«Peut-être que notre rôle sur cette planète n'est pas d'adorer Dieu, mais de le créer. »

Dans toutes les sphères de l'activité humaine, nous assistons à une mise en place graduelle d'une philosophie contre-naturelle qui veut nous "libérer" de la finitude humaine et de la terrible faillite de l'homme dans son environnement matériel. L'artiste moderne découvre avec effroi non pas qu'il soit mortel mais qu'il est déjà mourant, en train de mourir. Et cette angoisse lui impose l'urgence de s'inventer soi-même, à devenir créateur non pas de son identité mais de son simulacre sauf que s'inventer soi- même n'est pas une sinécure.

Corps transhumain

Le transhumanisme prêche «l'amélioration» de l'Homme par tous les moyens technologiques possibles. Cette philosophie futuriste est basée sur le refus des «limites» et des «défauts» de la nature humaine. Elle ne prône rien de moins que l'émergence d'une nouvelle espèce « supérieure » à la nôtre; le surhomme de Nietzsche à la sauce techno. Grâce à la technologie, nous serions en train de devenir «transhumains», un état transitoire vers le «post-humanisme. »
Initialement, l'humaniste cherche à exploiter la raison, la science et la technologie afin de contrer la pauvreté, la maladie, le handicap et l'insuffisance alimentaire dans le monde. Le transhumaniste, lui, porte un intérêt particulier à l'application des techniques pour l'amélioration du corps humain à l'échelle individuelle, à la qualité du vivant en général, à l'élimination des barrières congénitales du physique et du mental.

Les philosophes transhumanistes pensent qu'il existe un impératif éthique de perfectionnisme: les hommes s'efforcent au progrès et à l'amélioration de leur condition. Ils soutiennent également qu'il est possible et souhaitable que l'humanité entre dans une ère transhumaine, où les humains auront le contrôle de leur évolution. Dans une telle ère, l'évolution naturelle serait remplacée par une transformation délibérée et artificielle.

Avec la chirurgie prothétique, l'homme devrait cesser de subir son évolution physique, il pourra la redéfinir. Les implants et les prothèses donnent à voir une autre manière de sculpter notre corps, de lui donner du relief, de le modeler comme bon nous semble, à l'image que nous souhaitons donner. Certaines pratiques trans-humanistes sont déjà parmi nous sans que nous y fassions attention au quotidien. Actuellement la plupart ont pour but de réparer l'humain : on créer des jambes et des bras articulés pour les personnes amputées, on rend l'ouïe a des sourds grâce a des implants cochléaires, on aide leur cœur à battre avec des pacemakers, on rend la vue avec des yeux bioniques (minuscule caméra placée dans l'orbite et reliée au nerf optique)… Il est bon de noter que de telles prothèses sont déjà plus ou moins couramment utilisées mais qu'elles ne sont qu'au début de leur évolution et que d'autres recherches sont en cours pour les rendre encore plus efficaces.

Le complexe de Prométhée

En philosophie, le mythe de Prométhée est admis comme correspondant à la métaphore de l'apport de la connaissance aux hommes. Il est également repris par le philosophe Hans Jonas, dans le Principe responsabilité (1979), pour faire allusion aux risques inconsidérés liés aux

conséquences de certains comportements humains et de certains choix techniques, par rapport à l'équilibre écologique, social, et économique de la planète. Certains psychanalystes parlent de " complexe de Prométhée ", une recherche perpétuelle de la connaissance. Ils admettent aussi qu'il s'agit du complexe d'Œdipe de la vie intellectuelle. On peut aussi retrouver dans le mythe prométhéen, une partie des fondements de ce qui deviendra plus tard le christianisme. Ainsi, Prométhée descend du Ciel comme un dieu pour s'incarner charnellement et sauver l'Humanité.

Selon la légende, Prométhée, voyant l'humanité nue, leur donne le feu et les arts mécaniques après les avoir volés à Athéna et Héphaïstos. Mais il ne leur donne pas la sagesse politique pour leur permettre de résister aux dangers de la vie animale. Zeus, prenant pitié d'eux, et prenant compte de leurs sacrifices, leur envoie Hermès qui leur confère la Justice.

Mais maintenant la science dépasse la fiction: n'avons-nous pas déjà accepté la pré-sélection de nos bébés avec le dépistage précoce de la trisomie 21? Quelle est la limite à ne pas dépasser, en sachant qu'aujourd'hui nous sommes capables de réaliser les fantasmes les plus fous de nos aïeux? Quelles sont les applications des techniques de modifications du génome que nous pouvons autoriser et celles que nous devons interdire, et celles que nous pouvons autoriser, contrôler et surveiller?

Avec la chirurgie prothétique, l'homme devrait cesser de subir son évolution physique, il pourra la redéfinir. Les implants et les prothèses donnent à voir une autre manière de sculpter notre corps, de lui donner du relief, de le modeler comme bon nous semble, à l'image que nous souhaitons donner. Certaines pratiques trans-humanistes sont déjà parmi nous sans que nous y fassions attention au quotidien. Actuellement la plupart ont pour but de réparer l'humain : on créer des jambes et des bras articulés pour les personnes amputées, on rend l'ouïe a des sourds grâce a des implants cochléaires, on aide leur cœur à battre avec des pacemakers, on rend la vue avec des yeux bioniques (minuscule caméra placée dans l'orbite et reliée au nerf optique)… Il est bon de noter que de telles prothèses sont déjà plus ou moins couramment utilisées mais qu'elles ne sont qu'au début de leur évolution et que d'autres recherches sont en cours pour les rendre encore plus efficaces.

Le 26 novembre 2018 restera-t-il gravé comme la date de notre entrée dans l'ère de l'humanité génétiquement modifiée? Celle de l'avènement du transhumanisme triomphant? Ce jour-là, une dépêche de l'Associated Press donnait la parole à un chercheur chinois expliquant qu'il était parvenu à créer des embryons humains dont il avait modifié le patrimoine génétique. He Jiankui, chercheur de la Southern University of Science and Technology de Shenzhen affirmait avoir obtenu la naissance de deux jumelles, "Lulu et Nana", dans le génome desquelles il avait greffé un gène de résistance à l'infection par le VIH. Son objectif n'était pas de "guérir" ou de "prévenir" mais bien de conférer un trait génétique indélébile et transmissible à la descendance des humains ainsi modifiés. C'est ainsi qu'auraient été créées "Lulu et Nana".

Ce travail est la dernière application en date de la technique dite "CRISPR-Cas9". Un sigle à retenir: le CRISPR (Clustered Regularly Interspaced Short Palindromic Repeats). Cette technique constitue, de l'avis même des généticiens, l'une des plus importantes révolutions technologiques de la biologie moléculaire de ces quarante dernières années. Une importance équivalente à celle des premiers "ciseaux génétiques", des techniques de séquençage génétique "à haut débit" ou celle de l'amplification génétique (PCR pour Polymerase Chain Reaction). Avec ce nouvel outil, il devient possible de cibler n'importe quel gène pour l'"éteindre", l'"allumer", le "corriger", l'"améliorer"... Et ce dans l'ensemble du vivant, végétal et animal -dont l'humain. Le champ des possibles s'ouvre plus largement que jamais.

D’autre recherches, celle-ci au stade d’expérimentation sont menées : implant permettant d’augmenter la mémoire, manipulation de bras

a distance…Des recherches sont également menées sur le développement des micro-générateurs qui permettent de récupérer de l'énergie dans le corps humain pour alimenter les prothèses (utilisé aujourd'hui seulement pour les pacemakers). Plusieurs chercheurs orientent leurs travaux vers les neurosciences et les recherches sur l'ADN. Leurs buts : la photosynthèse artificielle humaine pour libérer l'humanité des famines et la création de cellules prédatrices appelées les « phagocytes artificielles », sorte de cellules prédatrices repiquées à l'intérieur de l'ADN pour remplacer les cellules défectueuses ou séniles.

Les premières représentations du trans-humain sont directement tirées de l'imaginaire de la science-fiction, notamment du cyberpunk, où apparaissent des humains " connectés ", surchargés de prothèses en tout genre, mi-hommes, mi-machines.

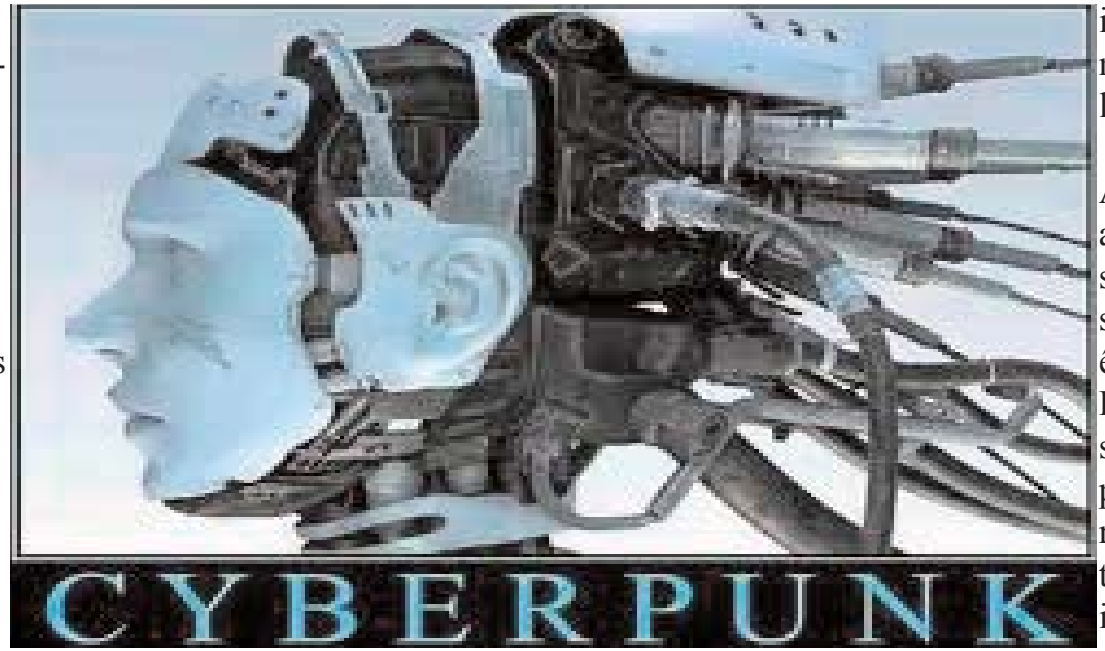
Les « transhumanistes » distinguent quatre grandes évolutions possibles. Première évolution : le passage vers l'ère du «robot sapiens» (le cyborg) avec ses prothèses intelligentes ou pas. Deuxième évolution : le passage vers le «soma sapiens» ou «homme pharmaceutique», grand consommateur de médicaments et de substances d'amplification cognitive... afin d'agir sur la composition biochimique du cerveau et de créer sensations et croyances à volonté. Troisième évolution : le passage vers les HGM nanotechnologiques (humains génétiquement modifiés). La solution passerait par la biogénique et les nanotechnologies qui permettraient un grand bricolage permanent des cellules souches. Quatrième évolution : le passage vers «l'immortalité» par «uploading» c'est à dire téléchargement des informations se trouvant dans notre cerveau dans un disque dur d'ordinateur. Par exemple, l'uploading (la mise en ligne de la conscience) est le thème du livre la Cité des permutants, de l'Australien Greg Egan, qui imagine qu'il sera un jour possible de simuler son cerveau sur un ordinateur pour le faire vivre dans un monde virtuel pour l'éternité. On retrouve ce principe dans les films avatar et matrix, mais l'uploading est aussi le sujet de recherche de plusieurs chercheurs sur l'intelligence artificielle. Tout ce beau programme est parfaitement résumé dans la formule du philosophe Daniel Tanguay : «régler le problème humain, non pas dans ses conditions sociales ou extérieures mais à partir de la transformation de l'homme lui-même... »

Bienvenue dans l'univers du body art cybernétique du millénarisme technologique.

On trouve de tout sur Internet : du cyberpunk sadomasochiste, de la science-fiction messianique, des combats virtuels de robots/pixels publicitaires, des spectacles d'auto-amputation, des contrôles néo-inquisiteurs de vos pensées les plus secrètes, des prophéties neuro-psychiatriques, des «cyborgasm», des visions submoléculaires chamaniques, des musiciens du cerveau, des machines/poupées érotomanes, dragues virtuelles, sex tex, sexualité paradoxale, perversions technicisées, créatures morphées, animaux transgéniques, désincarnations biotechnologiques, aliénation chirurgicale, des barbies machistes, des culturistes cyborgs, des «neuromanciens», des tatouages biomécaniques, des prothèses neurologiques, des puces neuromusculaires : osmose d'homme nouveau et de primitif moderne.

Entre leur main, l'art cybernétique devient ainsi rituel célébrant l'apothéose de la cyberculture où l'esprit subira bientôt, telle est la promesse de salut, un traitement numérisé comme les images de synthèses. Aujourd'hui, c'est le cyberespace, illusion contemporaine, qui offre le champ d'expérimentation identitaire le plus recherché, expérience du double médiatique où l'ensemble des symptômes du mal-être moderne, l'insatisfaction continuelle envers l'identité réelle, la tension des désirs inassouvis trouvent sur Internet leur exutoire dans le techno-kitsch. Plus encore, l'art hyper individualiste demande maintenant une adhésion complète à la technologie en proposant des univers virtuels d'immersions complètes qui nourrissent un narcissisme collectif débouchant sur une religiosité toute électronique.

“Le rapport naturel de l’homme au réel est donc modifié ou même détruit et se voit remplacé par un rapport artificiel créé de toutes pièces par les moyens de la technique. Nous voyons le monde à travers la télévision, les images vidéo, nous pensons le monde à travers notre puissance technique de transformation de la Nature. Nous nous représentons l’intériorité à travers l’usage d’instruments techniques. Nous imaginons à travers les représentations futuristes que la technique nous découvre. La pensée, la parole, l’action, l’imagination, la sensibilité, la sensibilité de notre temps vivent sous influence et sous l’influence de la technique. Est-ce à dire que la technique est devenue une manière de penser? Ou bien est-ce qu’elle est là pour nous dispenser de penser?”



Cet art techno-chamaniste s’inscrit dans le grand mouvement d’affranchissement de la nature propagé pour toutes les grandes religions et trouve son point culminant dans l’Avènement de l’Immortalité digitale où identité, caractère et souvenirs seront sauvegardés sur disque dur.
Toute la cyberculture est caractérisée par une recherche de la transcendance à l’image de la majorité des grandes religions. Le déni du corps est la voie de la souffrance pour atteindre l’Illumination à l’exemple des auto-flagellations monastiques et des saints stigmatisés. Mais souvent quand le corps apparaît comme limite à la transcendance, alors sortir de son corps devient le moyen ultime d’élévation spirituelle. Les artistes/performeurs du body art nous ont permis, par leur «théâtre de la cruauté», par leur mise en scène du corps, de comprendre l’odieuse absurdité du corps voué à la corruption : la faiblesse de l’homme fini, abîmé, vieilli, destiné à mourir.

«La perfection des moyens et la confusion des buts semblent caractériser notre époque. » (Einstein)

La science d’aujourd’hui ressemble sur plusieurs points à ces «arts de laboratoire» qu’ont été les arts de la construction de l’homme nouveau. Comme eux, la science, principalement la technoscience aspire à la métamorphose en tant que désir d’un futur indéterminé, comme une nécessité intérieure vers un imaginaire utopique.

Puisque les religions, la politique et l’art, ont démontré leur impuissance face au défi du monde réel, c’est dorénavant à la science de prendre le relais.

Au début du dernier siècle, les auteurs de science-fiction s’inspiraient des avancées scientifiques pour créer des êtres aux pouvoirs fabuleux. Depuis, c’est la science qui s’inspire des ces supers héros pour créer des projets de recherche qui tentent de rendre tangibles ces pouvoirs imaginés dans le but de développer l’humain, le rendre plus performant, plus puissant. Par exemple les Extropiens qui récusent l’entropie (le désordre va toujours croissant), inéluctable processus qui conduit l’univers à sa désagrégation, et annoncent l’avènement imminent d’une nouvelle espèce.

Il en est de même autant du cyborg que des projets artistiques actuels. Il est paradoxal de constater qu’autant les artistes et les scientifiques, même les plus athées férus de la théorie de l’évolution, n’échappent pas à la transcendance; qu’en voulant créer le cyborg, ils «confirment» que l’homme est une création : «la créature

artificielle et l'humain dont elle est l'image relèvent d'une création qui fait toujours appel à un «niveau supérieur. » (Breton, À l'image de l'homme : du golem aux créations virtuelles, 1995)

Comme Dieu créant l'homme en insufflant le souffle de vie dans la matière, l'être humain aspire depuis toujours à la démiurgie. Autrefois les hommes déifiaient ce qu'ils ne comprenaient pas, alors qu'aujourd'hui, ils déifient ce qu'ils comprennent, ce qui est à leur portée. En premier lieu, réaliser le potentiel inouï de l'homme nouveau cybernétique, le seul capable d'abolir les frontières entre l'homme, l'animal et la machine; un être fusionnel intégrant tous les concepts utopiques du corps idéal devenu enfin réel, l'idéal réalisé. Ray Kurzweil, informaticien et futurologue, anticipe l'avènement imminent d'une super-intelligence qui rendra celle des hommes obsolètes. D'après lui, nous sommes à la veille d'un saut technologique reposant sur la croissance exponentielle de la puissance de calcul des ordinateurs. "La Singularité, écrit Kurzweil est une période future où le rythme des changements technologiques sera si rapide et son impact si profond que la vie humaine sera transformée de manière irréversible."

L'application du concept cybernétique revient à Steve Mann, chercheur au MIT (Massachussetts Institute of Technology) et l'inventeur des «wearables computers» sorte de petits ordinateurs à porter sur soi. Il serait l'un des premiers cyborgs, un cyborg primitif. Voici comment il rapporte son expérience cybernétique dans le magazine américain *Technology Review* :

«Chaque matin, je décide sous quelle forme je visualiserai le monde durant la journée. Parfois, je me rajoute deux yeux derrière la tête - ça peut être utile, on ne sait jamais... - Ou alors, je m'octroie un sixième sens, comme la capacité de sentir les objets à distance grâce à la "vibravest" que j'ai inventé. C'est une veste équipée de radars qui détectent les objets qui approchent et déclenchent alors des vibrateurs. (...) Me fondre avec la technologie me fait atteindre un état de conscience plus élevé. »

Vous remarquerez que notre cyborg primitif porte tous ses appareils sensoriels à l'extérieur du corps humain. La prochaine étape fut celle de l'américain Johnny Ray qui s'implanta une électrode dans le cerveau qui, quand il se concentre, commande un ordinateur. Dorénavant avec les nanotechnologies (technologies de la

miniaturisation) l'homme pourra avaler sa propre technologie et pourra structurer son corps à son goût; il sera architecte de lui-même.

Les grands pontes de la nanotechnologie voient déjà le jour où ces machines microscopiques répareront indéfiniment les cellules et nous rendront quasi-immortels. La notion de corps devient fondamentale à la lumière des nanotechnologies puisqu'il devient en tant que tel un lieu de pouvoir de plus en plus dominant. C'est ce qui pourrait également remettre en cause la nature humaine ainsi que la notion humaniste qui semblait la caractériser : la liberté. Car ces grains de sable minuscules bourrés d'informations qu'on peut glisser entre la peau et le muscle des membres agiront aussi comme de véritables code-barres et permettront aussi l'identification et la localisation par satellite des individus. Ainsi les technologies seront toujours au service du contrôle social des masses à des fins d'ordre et de sécurité.

C'est Michel Foucault qui a le mieux analysé cette intrusion de plus en plus forte du pouvoir dans les corps. Dans *La volonté de savoir*, le biopouvoir a un rôle de régulateur du corps social : il régule la population, administre le vivant… « Il s'agit d'investir la vie de part en part. » Et de rajouter : « Une société normalisante est l'effet historique d'une technologie de pouvoir centrée sur la vie. »

Aparté : Surveillez votre poubelle, ne tournez jamais le dos à votre téléviseur, souriez plus souvent à votre voiture. Dites "bonjour" le matin à votre cafetière et "au revoir" à votre réveil-matin. Lorsque votre lacet se détache, que des pièces de monnaies tombent de votre pantalon, que le stylo n'écrive plus, que le moteur tousse, que le bouchon de pâte à dent tombe dans l'évier, que le grille-pain brûle vos rôties, que le feu de circulation tombe toujours au rouge pour vous; surtout ne vous énervez-pas, tout est épouvantablement piégé, car c'est ce qu'ils veulent ces sales objets, vous éliminer, vous faire craquer. Tel est leur action subversive : prendre votre place en vous rendant comme eux. (scénario d'un texte de science-fiction des années 1950)

Corps biomécanique

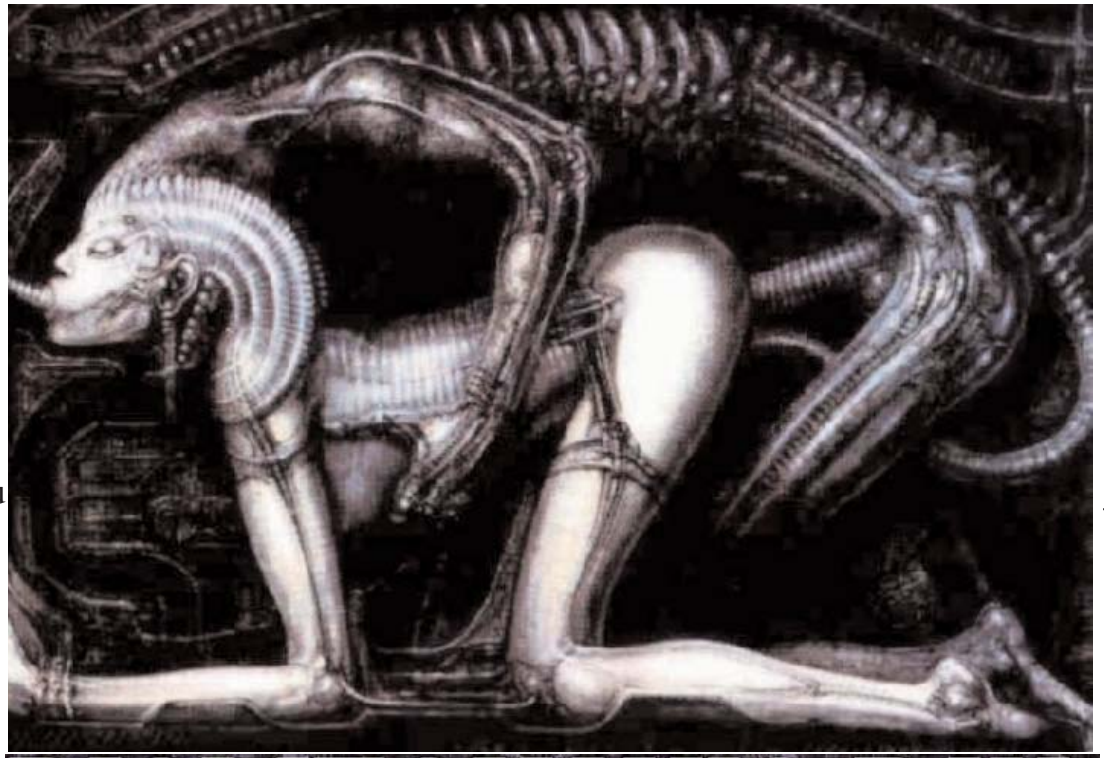
Si Warhol souhaitait devenir une machine, les personnages de H.R. Giger eux, ont réalisé déjà la grande fusion biomécanique. C'est le grand maître éroto-bio-mécanique des jeux vidéo et de toute la culture cyberpunk, l'artiste le plus influent du monde pictural des nouvelles technologies. Les créatures biomécaniques de Giger n'ont plus rien d'humain, avec lui, «Dieu est un monstre. » Créateur de Alien, monstre du cinéma hollywoodien, style fin-de-siècle, le peintre surréaliste suisse Giger, dans ses oeuvres/papier dont *Necromonicon*, *Biomechanics*, nous révèle tout un univers démentiel «de fesses sodomisées par des pénis autonomes et cimentés par des excréments, un enfant tétraplégique couvert de furoncles, des images «érotomécaniques» d'orifices humains pénétrés par des phallus heavy-métal», en somme, il nous présente sa cosmogonie biomécanique de monstres «chair et métal» exprimant ses phobies post-humanistes qui déroutent toujours, même encore, les psychiatres freudiens les plus aguerris.

Les corps «bio-mécanoïdes», terme employé par Giger, sont la quintessence du tribalisme technologique et en disent long sur la condition humaine dans la cyberculture. Pour Ray Bradbury, célèbre écrivain de science-fiction, « ces illustrations prédisent l'avenir».

L'artificialisation de l'environnement touche ainsi à la totalité du corps : organes plastifiés, implants, prothèses, manipulation génétique, robotique. Lorsque Stelarc affirme que le corps est obsolète, il précise que l'affirmation de McLuhan voulant que la technologie soit l'extension des fonctions du corps est dépassée. Désormais, la technologie devient une composante essentielle du corps pour qu'enfin le corps puisse fonctionner en temps réel, à la vitesse de la lumière comme dans les réseaux informatiques d'où l'idée de Stelarc d'un «corps amplifié, accéléré» par des implants électroniques.

Le corps est pour Stelarc un site d'expérimentation radicale. Ainsi l'art cybernétique poursuit les recherches entreprises par la médecine au début du siècle dernier, pensons aux poumons artificiels, au pace maker pour le cœur, aux implants électroniques. Ce machinisme médical transpose la notion de corps laboratoire à la société toute entière, l'art n'y faisant pas exception au contraire.

Stelarc a débuté par des suspensions spectaculaires, utilisant froidement son corps non pour atteindre un état de conscience supérieur mais comme simple matériau de sculpture. Corps vide, vulnérable, obsolète, qu'il pénètre, virtualise, robotise. Il explore la téléprésence et le corps involontaire dans *Split Body* en permettant à des personnes distantes de piloter la moitié de son corps connectée à une interface qui lui envoyait du courant électrique et contractait involontairement ses muscles. Dans Poing Body, il connecte son corps à l'Internet qu'il utilise comme un système nerveux externe, le corps bougeant en fonction des données du net, possédé par une entité informatique. « Je ne vois pas le corps comme le site de la psyché ou de l'inscription sociale qui présuppose une sorte de moi, mais comme un appareil biologique qu'on peut redesigner. »



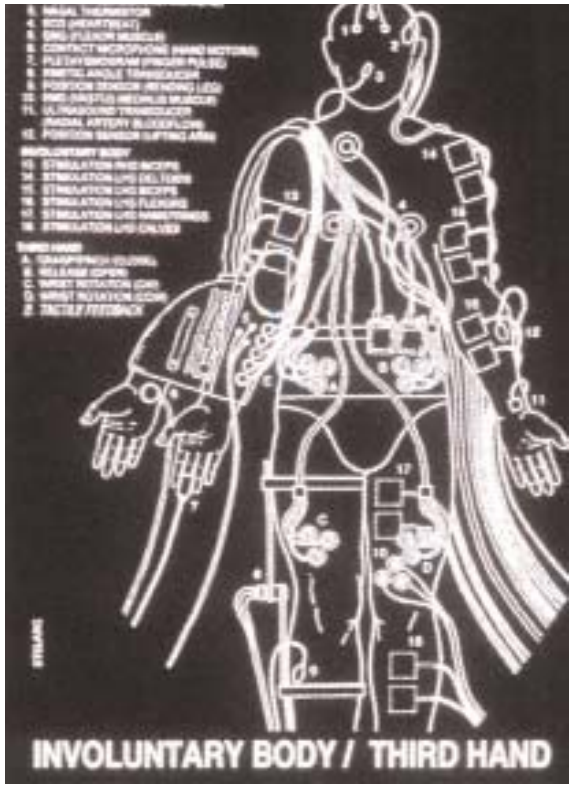
Autant de matériaux nouveaux dont s'empare l'artiste : le troisième bras de Stelarc sous la forme d'une prothèse électromécanique, les poupées en peau humaine de synthèse fabriquées par les artistes australiens du groupe *Symbiotica*, les expériences de manipulation génétique de Edouardo Kac sur des plantes et animaux, enfin que dire des mannequins de Christ Cunningham, présentés à la Biennale de Venise 2001, aux bielles et rouages de synthèse si joliment polis et faisant harmonieusement l'amour (All is full of Love) dans un univers synthétique post-humaniste.

«L'art est une action qui fait penser. » (Alain)

Dans ses performances, le corps de Stelarc devient un véritable laboratoire expérimental où le corps, comme un cosmonaute de la NASA, est bardé de senseurs, de micros et de sondes diverses projetant sur écran vidéo les images et sons des organes interagissant avec des prothèses artificielles. Sur ce plan, Stelarc reprend la formulation de McLuhan pour qui la technologie a toujours été au centre de l'évolution humaine depuis l'apparition des outils au paléolithique jusqu'aux ordinateurs modernes. Sauf que jusqu'à aujourd'hui, la technologie n'interférait pas à avec la nature intrinsèque de l'homme. Il en est maintenant autrement. Avec la miniaturisation, des micro-machines peuvent être implantées dans le corps.

Selon Stelarc, l'introduction des prothèses dans le corps (cœur artificiel etc.) signifie la fin de

l'évolution biologique de l'espèce ; à chaque greffe, l'être évolue maintenant artificiellement et progressivement de génération en génération vers le cyborg. Nous sommes à la croisée des chemins de l'évolution, nous entrons dans une ère post-darwinienne qui ouvre la voie à une symbiose entre le biologique et le technologique. Le corps doit être débarrassé de ses organes pour devenir un meilleur réceptacle de prothèses plus performantes et surtout résistantes à la biodégradation.



Toute une philosophie foncièrement post-humaniste se construit sur le postulat que le corps cybernétique pourra agir et vivre au-delà de sa propre biologie et de l'espace/temps qui lui est imparti. Le post-humanisme n'accepte plus le corps humain tel qu'il est. Et pour bien marqué la fin de l'évolution bio, le dégoût du corps, la chair, dans le langage cyber, est appelée «viande. »

De la contre-culture à la contre-nature.
«Des instincts sacrilèges hantent encore les grands rêves. »
(Noorbergen)

Artistes et scientifiques s'emploient donc à vider le corps de sa substance : le gène remplaçant l'âme, le gnomique préventif pour dépister les sujets «imparfaits. » Les technosciences font de mon corps un morceau de chair dé-spiritualisée. C'est toute ma présence au monde qui est ici annihilée par ce réductionnisme métaphysique.

Curieusement, la cyberculture de masse que représente l'art populaire des jeux vidéos est un curieux mélange de BD, d'art «trash» et des préceptes futuristes de Marinetti sur la violence et la guerre, de productivisme stalinien faisant l'apologie de la vitesse, de la machine. Sauf que le rêve des débuts du XXe siècle concrétisé dans la civilisation de masse s'est métamorphosé en dérives totalitaires dans une démocratie de marché obnubilé par l'idolâtrie de la marchandise. L'art est une composante essentielle de nos sociétés et sera toujours présente. Ce n'est donc pas l'art qui est ici en cause mais plutôt une critique de la représentation de l'homme et de la direction socio-politique que certains artistes tentent de promouvoir. Que voulez-vous, l'art n'est pas exempt des dérives totalitaires comme l'ont démontré jadis le futurisme et le productivisme, le réalisme socialiste, etc.

Dans *Metrophage* de Richard Hadrey, des «Zombie analytics», sorte de bandes sauvages, possèdent leur «crest», leur emblème totémique sous formes de tatouages corporels comme «des pixels sous-cutanés qui reproduisent des images scintillantes de la peau de stars mortes du rock et de la vidéo. » Tandis que dans *Video Star*, Walter Jon Williams nous décrit la nouvelle tendance du style «chirurgie urbaine» :

«Le résultat était un visage aplati changé en toile pour l'artiste tatoueur qui avait recouvert chaque centimètre carré de chair. Des formules mathématiques complexes couvraient le front. Sous les implants oculaires en plastique noir on voyait des gratte-ciel, des

silhouettes d'immeubles qui traçaient un horizon factice en travers du nez aplati. Le menton semblait être un diagramme de circuit imprimé. »

«Nous aurons le destin que nous aurons mérité. » (Einstein)

L'être n'est plus que représentation numérisée dans un cortège d'hybridations pluridisciplinaires tiré de l'univers des arts médiatiques. Tel est le projet post-humaniste, en droite ligne avec les trois religions monothéistes du Livre, soit une haine exponentielle du corps, des instincts et de la nature. Tandis que la poésie tend à rapprocher l'être de son essence, la technique elle tend à l'éloigner; ce que l'art représente, la technologie le réalise.

La question n'est plus de savoir s'il aura cyborg ou non, mais quand ? Nous acquérons déjà les composantes du cyborg, tranquillement, nous l'avons vu. L'art du XXIe siècle prépare le terrain en diffusant l'évangile de la symbiose homme-machine des bio-techniciens. Encore plus, échappant au code d'éthique sous prétexte de création, l'artiste devient le cobaye d'expérimentations bio-techniques audacieuses supervisées par des scientistes complaisants. L'art transgénique est un exemple convaincant de la collusion artistico-scientifique contre-naturelle.

Corps transgénique

La découverte de la double hélice de l'ADN par Francis Crick, James Watson et Maurice Wilkins en 1953 transporta la génétique au panthéon de la science moderne et fut déterminante dans l'évolution du concept cybernétique pour la création d'un être artificielle, intelligent et autonome.

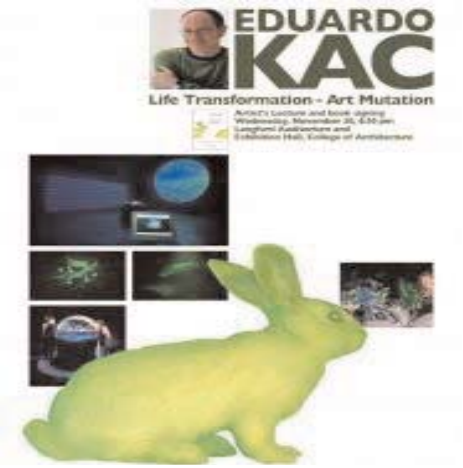
Les bio-généticiens sont attirés par la chair, là où «le verbe s'est fait chair» précisément là où réside le secret de la vie. L'ADN mystique fait donc une entrée remarquée sinon remarquable dans la nouvelle cosmogonie scientiste. «Certains généticiens parlent du génome humain en l'appelant «la Bible», «le livre de l'homme» et le «Saint-Graal». (... L'ADN acquiert ainsi un statut culturel semblable à celui de l'âme dans la *Bible*. (...) C'est l'entité fondamentale - le siège du véritable «moi» - dans le discours du déterminisme biologique. »

L'histoire du corps au XXe siècle est intiment reliée aux développements scientifiques et médicaux; il est donc normal que l'artiste s'y intéresse. La génétique s'avère tout aussi palpitante sinon plus que les voyages interplanétaires.

«L'art transgénique est une nouvelle forme d'art basés sur le recours aux techniques de l'ingénierie génétique afin de transférer des gènes synthétiques aux organismes ou de transférer du matériel génétique naturel d'une espèce à une autre, le tout dans le but de créer des êtres vivants inédits. (...) Étant donné qu'au moins une espèce en voie d'extinction disparaît à jamais quotidiennement, je suggère que les artistes puissent contribuer à accroître la biodiversité globale en inventant de nouvelles formes de vie. (...) En plus du transfert du matériel génétique inhérent à une espèce vers un nouvel hôte, nous pouvons aussi parler de "gênes d'artistes"... L'artiste devient alors un programmateur génétique dans le sens littéral du terme, qui peut créer des formes de vie en inscrivant ou modifiant ce code. (...) tre humain signifiera que le génome humain n'est pas notre limite mais notre point de départ. »

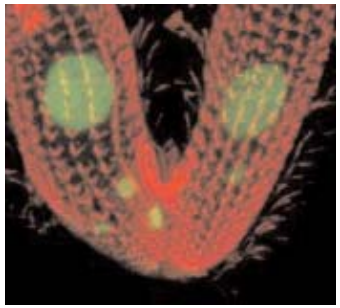
L'artiste contemporain est le seul à avoir actualisé dans la modernité le secret anthropocentrique de notre inconscient collectif depuis la Préhistoire : la création d'un être nouveau issu du génie de l'homme.

L'instrumentalisation des hommes par les technosciences où l'homme devient l'objet des travaux scientifiques ouvre toutes grandes les portes de la démiurgie biologique. Le génie génétique, par une sorte de bricolage moléculaire, va au-delà de l'ordre naturel et social en tripotant le corps humain lui-même ainsi que tout le vivant. Le corps devient un théâtre moléculaire ouvert à toutes les manipulations, les mises en scène possibles.



Le projet artistique de Kac vise à introduire le gène luminescent de la méduse *Aequorea Victoria* dans son futur chien comme pour le désormais célèbre lapin vert fluorescent. Par la suite, il se lancera dans la combinaison d'ADN en vue de créer des "plantimaux" sorte de plante-animal ou son contraire, un animal doté de matériel génétique végétal et de créer des "animains" sorte d'humain-animal ou animal possédant du matériel génétique humain.

L'artiste Christiane Geoffroy, quant à elle, se propose de transposer les grands tableaux de la peinture contemporaine en art vivant en modifiant les vaches génétiquement. En manipulant les gênes responsables de la forme de l'ossature et des taches de couleurs, elle veut proposer aux paysans un catalogue de vaches cubistes à la Picasso, des vaches/Mondrian, des vaches/Klee, une Vasareli, peut-être ! Ainsi paysans et promeneurs du Dimanche seront en contact direct avec l'histoire de l'art.



Sur cette même lancée, l'artiste Marta de Menezes a réussi à créer des papillons génétiquement modifiés aux motifs jamais vus auparavant dans la nature. En Afrique du Sud, Laura Cinti a exposé un cactus transgénique contenant du matériel génétique humain qui en plus d'épines produisait des poils humains. Voici comment elle explique son projet :

« Le «cactus project» a débuté en 2001. Son premier défi logistique a été l'expression morphologique de gènes kératiniques implantés dans les cellules du cactus et la production externe de poils (même si une production interne m'aurait tout autant intéressée). Au départ, notre idée était de créer et d'expérimenter des plantes transgéniques. Le cactus, parce qu'il est presque charnel et apparaît souvent comme à la fois monolithique et innocent, protégé par ses épines. Les poils, c'est un signe reproductif, le signe que notre corps change et devient sexuel. La rencontre des deux se veut alors comme une orgie sémantique, un chamboulement de l'ingénierie génétique traditionnelle qui, au lieu de produire quelque chose de stérile, s'incarne dans un cactus transgénique qui demeure sexuel (un godemiché organique, en croissance...) »

Ces travaux artistiques furent bien sûr rapidement récupérés par l'économie. Ainsi en 2003, une compagnie de Singapour a mis en vente le premier animal de compagnie transgénique, un poisson-zèbre rouge, vert et orange fluorescent. Le « Glofish », (glow signifiant luire, fish, poisson) est un animal génétiquement modifié par l'introduction dans son génome d'un gène de protéine fluorescente.

L'exploitation transgénique des animaux ne fait que commencer. Ces projets artistiques vont en droite ligne avec les manipulations génétiques actuelles des scientifiques sur les porcs en autres qui ont reçu du matériel génétique humain afin de produire et transplanter chez l'homme des organes de secours ou des cellules bêta qui produisent de l'insuline.

Bien sûr, l'art transgénique fait partie des projets publicitaires du futur. Déjà, les publicitaires planchent sur des projets visant à transformer les couleurs et les motifs des animaux à des fins commerciales. Les modifications génétiques de la nature sont un terrain publicitaire vierge. Imaginez les retombées commerciales pour les compagnies Nike ou Adidas, pour celle qui réussira à introduire génétiquement son logo sur le pelage du guépard, l'animal le plus rapide au monde.

«Imaginez des poisons coralliens affichant le logo de la compagnie EXXON, des requins Coca-Cola, des barracudas Pepsi, des vaches McDonald, du poulet Kentucky, des rhinocéros Land Rover, etc. Et pour bien faire passer la pilule, rien de telle qu'une campagne publicitaire expliquant que ces modifications génétiques font partie d'un vaste plan des grandes compagnies internationales pour éviter l'extinction des espèces menacées. Les grandes entreprises se doivent de sponsoriser toutes les espèces végétales et animales pour les protéger. »

«Science sans conscience n'est que ruine de l'âme.» (Rabelais)

Selon Marc-André Sirard, le directeur du *Centre québécois de recherche en biologie de la reproduction* : « Le plus spectaculaire outil de la démiurgie génétique est le fameux 47e chromosome, un micro chromosome artificiel qui contient les gènes que les chercheurs veulent bien y placer. Inséré dans le noyau d'une cellule, ce chromosome s'intègre au reste du génome humain dans les 46 chromosomes naturels et permet l'expression stable et précise d'un nombre élevé de gènes triés sur le volet. Les questions qui se posent aussitôt sont les suivantes : quels gènes doivent contenir ce chromosome ? Où doit-on s'arrêter dans l'amélioration de la qualité de la vie ? Quels modèles d'êtres humains choisirons-nous d'être ? Quel sera le meilleur humain pour la planète ? Demain sera notre juge. Chose certaine rien ne sert de jouer à l'autruche. Ces technologies seront utilisées par l'humain. Lentement mais sûrement parce que l'homme a toujours cherché à améliorer son sort et qu'il a toujours utilisé les outils à sa portée pour y arriver. C'est dans sa nature. » Mais qui décidera de leurs applications à l'espèce ? Sûrement pas vous, sûrement pas moi ! N'oublions pas que la science moderne est subjuguée par la loi économique qui en détermine les orientations. C'est le marché qui détermine de plus en plus la recherche. Tout comme le politique, la science est asservie aux forces du marché et aux investisseurs privés. La collusion entre les nouveaux savoirs et l'hégémonie du marché réalisera concrètement ce qui est prometteur et techniquement faisable. Sachez bien que des centaines de chercheurs sont entrain de concocter la recette du post-humain et que nous serons mis devant le fait accompli sans préavis car, nous avons laissé la science penser à notre place en acceptant d'être déresponsabiliser de notre destin. Comment alors se révolter contre ce qui apparaît acte de libération ?

Depuis la promulgation de droits aux brevets sur les êtres vivants (ADPIC), des centaines de compagnies biogéniques se livrent à une véritable confiscation du vivant, sorte de néocolonialisme génique où l'on prélève systématiquement l'ADN des habitants, des plantes et des animaux. On assiste à un incroyable bio-piratage de la biodiversité en sachant que 80% de cette biodiversité encore vierge se retrouve justement dans les pays, les forêts et dans les gènes des populations dites en voie de développement.

Sous prétexte de bio-prospection, des compagnies s'accaparent les richesses géniques des pays pauvres avec la même férocité par laquelle l'Occident, jadis, avait spolié leurs richesses naturelles pendant la période coloniale. Pour la période entre 1987-1995, 25 000 brevets en biotechnologies furent déposés à *l'US Patent Office* tandis qu'une centaine seulement le furent par des pays en voie de développements, Chine comprise.

Pourquoi une telle ruée vers l'or génique ? Parce que le nombre des espèces vivantes est estimé entre 5 et 50 millions; aucun expert ne peut affirmer un chiffre avec certitude ce qui explique un si grand écart. Pour le moment, seules 1,4 million d'espèces ont été recensées

: 990 000 invertébrés, 45 000 vertébrés et 360 000 plantes et micro-organismes. Mais ce qui est certain par contre est l'aspect préoccupant de l'appauvrissement de la biodiversité. On estime entre cinquante et trois cents espèces végétales et animales qui s'éteignent chaque jour tandis que *l'Union internationale pour la conservation de la nature* (UICN) affirme, dans sa liste rouge, que 11% des oiseaux, 20% des reptiles, 25% des amphibiens, 25% des mammifères et 34% des poissons sont actuellement en danger à l'échelle mondiale. Au lieu de prendre des mesures pour redresser la situation écologique de la planète, on s'aventure dans la cueillette des gènes des espèces menacées dont on espère tirer le plus de brevets possibles. Le scénario est tout tracé d'avance : dans 20 ou 30 ans, des compagnies offriront sur le marché du clonage des animaux et plantes disparus afin de «réparer» l'écosystème terrestre que nous avons dégradé.

Comme toujours, l'homme se croit créateur alors qu'il n'est que confiné à la simple imitation. Le clone sera toujours inférieur à l'original. Le clone est un monstre qui fascine. Par contre, plus l'original disparaît, plus «le monstre» prend de l'importance jusqu'à éventuellement le remplacer complètement. Déjà, Pascal, dans les *Pensées*, avait remarqué le même phénomène auparavant en peinture: «Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on admire point les originaux ! »

Si bien que selon *l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle* (OMPI), les particuliers et firmes des pays industrialisés détenaient, au milieu des années 1990 et tous domaines confondus, 95% des brevets d'Afrique, pratiquement 85% de ceux d'Amérique latine et 70% de ceux d'Asie. Et le plus triste est de constater que cette énorme disparité est le plus souvent le fait d'élite politique tiers-mondiste corrompue comme le remarque Albert Memmi : «Ce n'est pas très difficile de voir qu'il existe une corrélation entre la misère économique et la corruption débridée qui gangrène leurs pays. » On ne peut attribuer au seul Occident l'échec de la décolonisation car il y a bel et bien co-responsabilité et la pensée tiers-mondiste, qui rejette toute la responsabilité de ses cuisants échecs sur les nations dominantes, est une pensée fallacieuse. Les ex-colonies ont réussi peut être leur libération politique mais ont failli dans leur libération économique et culturelle.

Et le seul texte international portant sur la biodiversité, la *Convention internationale sur la biodiversité biologique*, signée en juin 1992 lors du Sommet de la Terre de Rio, refuse clairement (article 15, alinéa 1) d'appliquer aux ressources génétiques le statut de patrimoine commun de l'humanité.

Or cette capacité inédite de façonner la nature «à notre image» et de créer une faune et une flore bio-industrielles favorisera l'émergence des Créateurs d'Écosystèmes associés au puissant complexe scientifique, technologique et économique résultant de la convergence entre la révolution génique et la révolution électronique. Ces Créateurs d'Écosystèmes ont pour seul but de repousser les limites de la connaissances en explorant tous les aspects de la bio-génétiques et de voir jusqu'où ils pouvaient affiner leurs techniques. Ainsi pour réglementer la surpopulation, ces créateurs du futur pensent déjà à modifier le génome humain de l'embryon afin de créer les tissus et organes nécessaires à la vie amphibienne. Ces hommes-poissons auront une peau conçue pour résister aux agression de l'eau salée, une couche supplémentaire de graisse sous-cutanée pour se protéger de l'hypothermie en eau froide, des pieds palmés, une série de chimio-capteurs pour localiser leur nourriture et un système de sonar comme celui des dauphins ou des baleines pour s'orienter ainsi qu'un code ultrasonique pour communiquer entre eux.

Derrière ce désir de créer du «vivant» tant chez l'artiste que le scientiste se profile la projection fantasmagorique de créer un autre monde, d'être le rival de quelqu'un (Dieu ?) ou de quelque chose. (la nature ?)

Aparté : Commentaire sur le prophète Zarathoustra. «Mais le prophète est las de l'éternel rituel de la régénération des mythes et annonce une fois pour toute une transfiguration radicale et définitive de la condition humaine par la «science» de la connaissance rigoureuse et utile. L'homme ne pourra atteindre l'Illumination que par son sacrifice, dans la transfiguration (Révolution finale) où il surpasse sa condition humaine pour atteindre la grande «Rénovation universelle. » (Eliade)

«Le partage viscéral est la seule voie pour briser l'isolement, surmonter l'obligatoire solitude qui est le lot de toute incarnation. Tant que nous n'échangerons pas nos organes, nous ne pourrons pas avoir une véritable expérience de l'autre. C'est la seule façon d'inaugurer un échange réel entre les individus. Mettre ses tripes sur la table est insuffisant. Il faut les mettre dans les autres et accueillir les leurs. A ce prix seulement pourrons-nous abolir les exclusions, les luttes et la violence qui ont de tout temps divisé les peuples. La nature humaine est à changer. Jusqu'à présent, l'art s'est affairé à commenter et critiquer le monde. Il doit maintenant le transformer. Il faut, que de toute urgence, que l'humanité se prenne en mains. Les artistes, pour être à la hauteur de leur tâche historique de prophètes, doivent montrer la voie. »

Cette nouvelle conception du rôle de l'art dans la société est capitale pour la compréhension de l'art moderne. En nous offrant sa propre lecture des réalités socio-politiques, l'artiste prétend aussi construire des «réalités nouvelles» pour un «homme nouveau» habitant une «cité nouvelle» et va jusqu'à affirmer que son oeuvre «est un acte de création, au sens presque divin du mot. »

«Ce n'est pas seulement de la science et de la technique que la modernité s'était inspirée. C'était aussi, c'était surtout peut-être de tout un syncrétisme spiritualiste qui s'alimentait à ce qu'il y a de plus contraire à la raison. Théosophie et anthroposophie, sans doute, mais aussi spiritisme, occultisme, dialogue avec les défunts, croyance aux mondes invisibles, aux rayonnements mystérieux, aux forces paranormales, aux univers parallèles. (...) Aucun des grands noms de la modernité, de Kupka à Kandinsky, de Mondrian à Malevitch, de Duchamp à André Breton, n'est sorti indemne de cette fascination qui montre que le symbolisme n'est pas mort en 1900. Toute une nébuleuse ésotérique inquiétante, où se retrouvent la croyance dans des pouvoirs paranormaux, le goût des palingénésies (réincarnation) et des eschatologies (vision ultime de l'homme et de l'univers), mais aussi la croyance à la manipulation des masses par le pouvoir occulte de quelques initiés, mages, maîtres et «chefs» (Mussolini, Hitler, Staline), obscurcit l'éclat des Lumières que la modernité était supposée augmenter. »

Nous nageons encore en pleine illusion romantique de «l'artiste rebelle à toute cause, insolent, indépendant. » Dès l'aube du XXe siècle, les artistes, écrivains et théoriciens de la modernité ont démontré le contraire. Autant à Paris et Rome, Berlin et Moscou, l'intelligentsia avant-gardiste flirta avec la terreur. Depuis ce temps, l'avant-garde artistique gangrenée par la doctrine du salut, incarnée par l'artiste/sauveur, a toujours eu tendance à dériver vers les utopies totalitaires; le post-humanisme fin de siècle remplaçant le bolchevisme, le fascisme et le nazisme comme utopie sociale de masse.

«J'ai vu croître et se répandre sous mes yeux les grandes idéologies de masse, fascisme en Italie, national-socialisme en Allemagne, bolchevisme en Russie et avant tout cette plaie des plaies, le nationalisme qui a empoissonné la fleur de notre culture européenne. Il m'a fallu être le témoin sans défense et impuissant de cette inimaginable rechute de l'humanité dans un état de barbarie qu'on croyait depuis longtemps oublié, avec son dogme anti-humanisme consciemment érigé en programme d'action. » (Zweig) «Leur prédilection pour le crime, pour l'outsider satanique, pour la destruction de la civilisation est notoire. (...) La notion d'avant-garde a pris dès lors un sens fâcheux que ses premiers tenants n'auraient jamais imaginé»

L'échec des artistes d'avant garde dans leur tentative de «changer la

vie» ouvrit la porte à une nouvelle collaboration inédite entre l'art et la science, un nouveau messianisme positiviste naîtra, celui de créer, à l'image de l'homme, un être artificiel; le corps devient objet d'art et de science, c'est le chemin de Damas qui mène à la résurrection. L'homme aspire dorénavant à la démiurgie, celle de l'homme/Dieu.

Avec la découverte du génome humain, tout un langage magico-religieux a envahi la science. Stephen Hawking affirme que les scientifiques dévoilent «l'esprit de Dieu; Leon Lederman nomme la particule subatomique, «la particule-Dieu» à l'origine de tout. La sociologue Isabelle Stengers a très bien résumé le phénomène en déclarant :

« Lorsque les scientistes parlent de Dieu, ils parlent en général d'eux-mêmes. »

Peut-être devons nous prendre conscience du "complexe de déité" inhérent à la raison instrumentale issue de la modernité pour nous faire comprendre et adopter la raison modeste ? «Si l'Incarnation est le fait central de notre culture alors, tout en découle. »

«Personne ne sortira vivant des arts du futur. La beauté de l'homme est dans sa destruction. »

La grande différence entre la génétique et la bio-techno-informatique pour atteindre la «révolution finale» est que la reproduction d'un être humain à partir d'une cellule de la peau (clonage) n'est pas équivalente en terme de création à celle d'une entité carrément artificielle, extérieure et indépendante de l'homme. Même la création d'un être transgénique n'est pour eux que tripotage passéiste de gènes associés aux 150 races de chiens issues par manipulation humaine. C'est du déjà vu. Non, pour plusieurs généticiens et informaticiens, la création du cyborg est de beaucoup supérieure au vulgaire clone ou à l'humain-porc. Fortement élitaire, la cyberscience a pour constante finalité la recherche d'un état supérieur de l'homme.

Le projet mythique de créature artificielle incarne donc depuis l'Antiquité la fine pointe des techniques les plus avancées de leur temps afin de déjouer ou reproduire les lois de la nature.

«Ne pourrait-on pas alors imaginer que l'humanité soit aussi une maladie pour quelque organisme supérieur (la terre, l'univers) que nous n'arrivons pas à saisir comme un tout, et dans lequel elle trouve la condition, la nécessité et le sens de son existence? Chercher à détruire cet organisme et être obligé de le détruire au fur et à mesure de son développement, tout à fait comme l'espèce microbienne aspire à détruire l'individu humain atteint d'une maladie (cancer).

Et ne nous est-il pas permis de poursuivre notre réflexion et de nous demander si ce n'est pas peut-être la mission de toute communauté vivante, qu'il s'agisse de l'espèce microbienne ou de l'humanité, de détruire petit à petit le monde qui la dépasse? (...) En ce sens, il est peut-être permis d'interpréter l'histoire de l'humanité comme un éternel combat contre le divin qui, en dépit de sa résistance, est peu à peu, et par nécessité détruit par l'humain. »

Corps cybernétique

«La science nous renvoie notre propre image: c'est en regardant dans ce miroir que nous nous faisons peur. » (Jacques Roger)

La science et la technique n'ont pas dit leur dernier mot. Soyons «résolument postmoderne» et allons jusqu'au bout de nos possibilités. Car le cyborg n'est qu'une étape vers le but ultime. Car le cyborg est toujours matériel, il a un corps fusionné, soit, mais toujours soumis à l'attraction terrestre donc à la nature, idem pour le corps transgénique. Or, la volonté de puissance veut se libérer de tout, sortir du tourbillon de la pesanteur matérielle et cette suprême conquête sera celle de l'évanescence complète du corps dans l'esprit.

Dorénavant, seule la nécessité de franchir les limites naturelles de la

vie biologique animera le désir de l'artiste afin de conjurer le mauvais sort jeté à la condition humaine, celui de sa lente et laide décrépitude, sa mortuaire déchéance physiologique. Confions donc, à la fusion de l'art et de la science, un autre mandat sotériologique : le post-humanisme.

«Dans un esprit qui rappelle à bien des égards le millénarisme religieux, les prophètes, nombreux dans le monde anglo-saxon, de la post-humanité prétendent que la révolution technique qui s'annonce représentera un saut évolutif formidable pour l'ensemble de la vie terrestre, de sorte qu'ils prévoient à terme que ces transformations prochaines donneront naissance à de nouvelles formes de vie bien supérieures à la nôtre. »

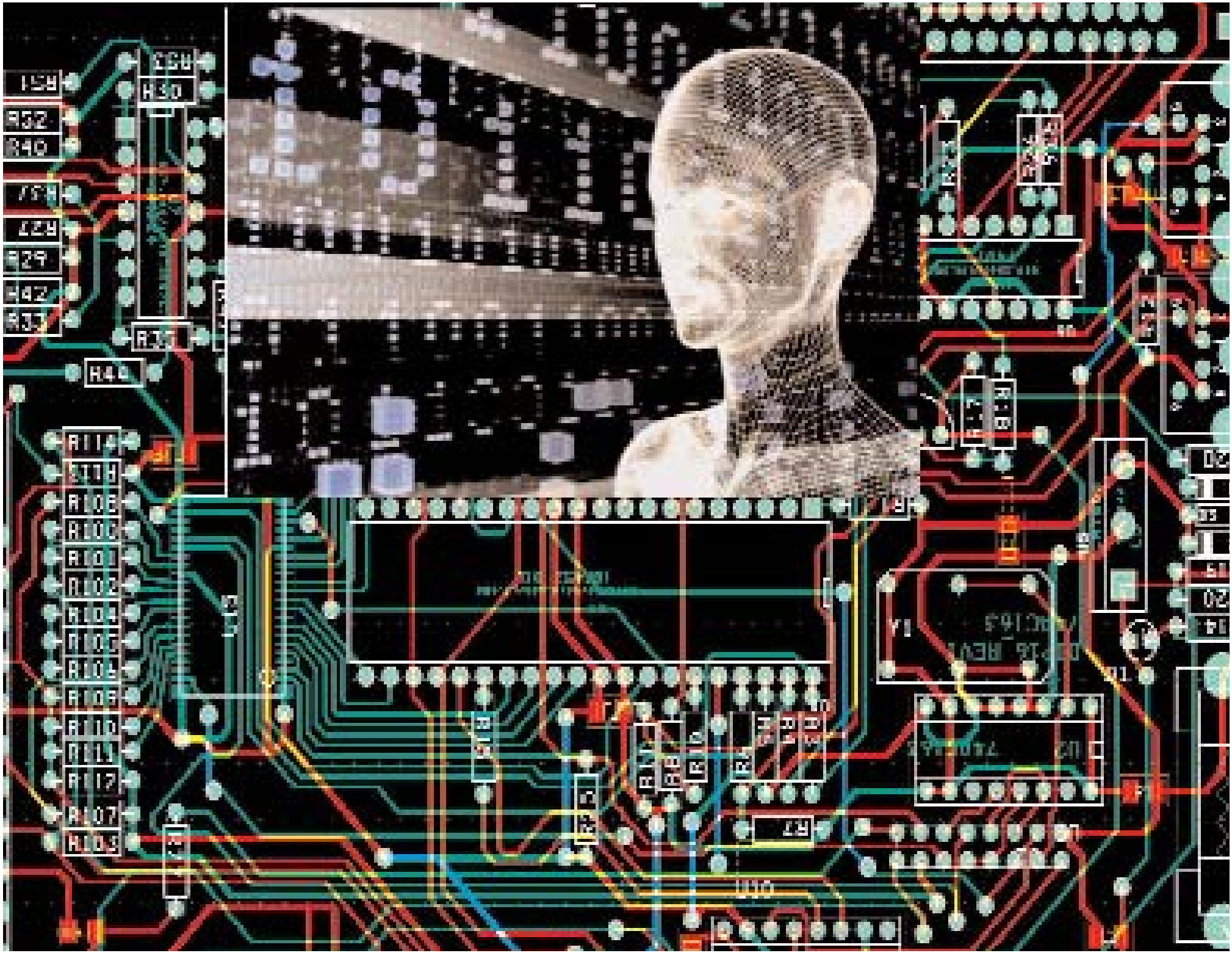
Comme pour l'industrie des cosmétiques ou de la pharmacologie, la cyberculture nous présente les nouvelles technologies comme autant de produits susceptibles de concrétiser le mythe de l'éternelle jeunesse. Tandis que le corps vieillit, la machine, elle, ne cesse de rajeunir, de s'offrir des nouveautés, années après années, de se perfectionner sans cesse, éternellement; le fin du fin étant de jeter avec plaisir la machine usée, démodée et de la remplacer par le nouveau modèle révolutionnaire au design plus sexy. Voilà ! vous en conviendrez un attrait séduisant de beaucoup supérieur à nos funérailles. Certains philosophes y voient une régression de l'humanité et de l'intelligence. Peut être ! Sauf que l'homme est prêt à tout pour ne pas mourir !

D'ailleurs les utopies post-humanistes nous apprennent beaucoup sur les conditions de l'homme actuel. En effet, quel sous-entendu se profile derrières ces pensées futuristes ? Il reviendra à Wiener de le dire avec une clarté désarmante : «Nous avons modifié si radicalement notre milieu que nous devons nous modifier nous même pour vivre à l'échelle de ce nouvel environnement. » Autrement dit, l'homme a tellement endommagé le cycle écologique de la planète qu'il s'est lui-même mis en péril et ce faisant, il doit sortir du cycle biologique s'il veut survivre. Mais il faut bien l'admettre; l'humanité a réussi à recréer les forces de la mort bien avant celles de la vie. Freud a raison, Thanatos (instinct de mort) a toujours gagné sur Éros (instinct de vie) dans l'histoire de l'homme jusqu'à maintenant que l'on pense à la bombe atomique, aux génocides à répétition, aux changements climatiques et à l'extinction effarante des espèces végétales et animales.

Devant cet éclairage nouveau, nous pouvons presque remercier le post-humanisme de nous avoir dévoiler l'escalade possible de la science instrumentalisée vers la destruction de la vie. Or, le cyberespace est un paysage mental où l'homme exploite ses possibilités de spéculation et de prospectives pour dépasser, plutôt se débarrasser des lieux «naturels» qui l'empêchent d'accomplir son destin divin. L'Occident s'est donné l'immortalité comme horizon et le post-humaniste est prêt à se sacrifier pour que cette civilisation réussisse son pari historique : durer éternellement dans la fraîcheur de la jeunesse virtuelle du cyberespace.

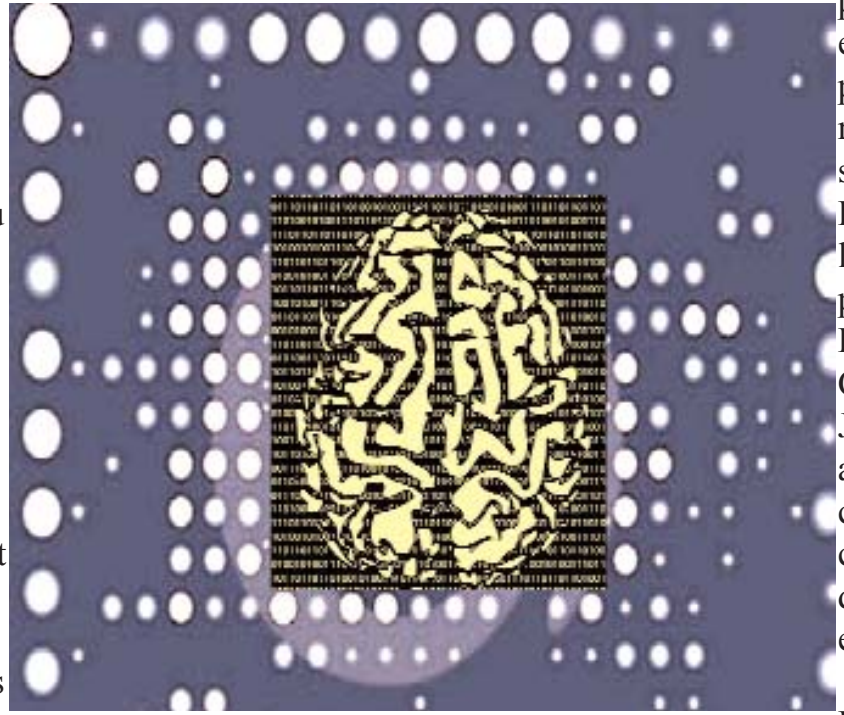
Précisons d'emblée car il y a un hic et un os de taille envers le post-humanisme. Même si nos capacités abstraites nous permettent de reproduire la nature organique avec une exactitude étonnante, notre savoir sur la nature de la vie ne dépasse pas celui des Grecs de l'Antiquité si bien que transférer de l'organique dans l'inorganique et vice-versa au point d'être capable de télécharger le contenu informationnel de notre cerveau dans le cyberespace revêt une dimension temporelle inouïe, aussi bien dire verser du vide dans du néant..

Premièrement, soyons certains que l'ère de la puce en silicium ne remplacera jamais le gène et l'extraordinaire capacité d'adaptation de la biosphère. Deuxièmement, l'intelligence artificielle n'a rien à



voir avec l'intelligence du cerveau. Alors de les transférer l'un dans l'autre... (Fisher, Argument, vol 6, no 2, 2004)

En admettant que l'on soit capable de le faire, ce qui est loin d'être le cas, le seul téléchargement des informations contenues dans nos neurones demanderait 10 milliards d'années sans compter les 25 milliards d'années nécessaires pour stocker auparavant l'information sur un disque dur qui demanderait une mémoire vive quasi inimaginable. Quant à la connexion neuronale entre matériaux organiques et inorganiques, n'y pensons même pas; une antinomie. (Selon les experts informaticiens consultés par Dery dans *Vitesse virtuelle*). Il est techniquement quasi-impossible de réaliser les promesses du post-humanisme. D'ailleurs, la nature et la crise environnementale qui s'annoncent et notre «éthique» nucléaire risquent de nous faire disparaître bien avant cela. De la fusion homme/machine, seul le commerce de la vente, des services de réparations et des pièces de rechange et des assurances y trouveront leur compte. Toutes les études «d'engineering» culturel sont formelles : la principale fonction de la culture moderne est de faciliter la croissance économique.



Malgré l'impossibilité présente du téléchargement neuronal, il ne faut pas oublier que tous les laboratoires travaillent à des scénarios expérimentaux qui font la promotion du post-humanisme et que l'homme est le seul être de la création capable de modifier le cours de son évolution. L'utopie cybernétique est pavée de bonnes intentions : éviction des maladies grâce à l'homme génétiquement modifié (Watson), création de l'homme immortel (Haseltine), de l'homme bionique (Stelarc), la *Venus Envy*, utopie esthétique du corps rêvé (Haiken, Natasha Vita-More) ou l'androgyne, utopie cybernétique (Haraway) et finalement, disparition du corps biologique au profit du cerveau informatique évoluant dans un espace strictement artificiel : le cyberespace (Hawking).

Le transhumanisme se retrouve principalement dans les pays occidentaux les plus industrialisés. La Silicon Valley est l'un des pôles géographiques les plus réceptifs aux discours sur le posthumain (le transhumanisme étant né en Californie, là où Gregory Bateson, père de la cyberculture, conduisit des recherches associant la cybernétique aux sciences sociales).
Parmi ces pays du " Nord " occidentaux, les pays anglo-saxons (plus particulièrement les États-Unis, le Royaume Uni, l'Australie et les pays du Commonwealth en général) ainsi que le Japon et dernièrement la Chine sont très actifs. Soulignons qu'avec internet comme vecteur de communication, le critère géographique n'est pas déterminant en soi : le transhumanisme est une idéologie " déterritorialisée ".

Les leaders sont des universitaires, des chercheurs indépendants, généralement des scientifiques mais également des théoriciens. Ce sont eux qui structurent le mouvement transhumaniste en publiant des essais, ouvrant des débats sur le sujet et faisant avancer les recherches pour passer de la fiction à la réalité.

Faut-il vous rappeler que l'évolution des nouvelles technologies est tributaire des recherches militaires. Saviez-vous que des équipes d'officiers de l'armée, de la marine passent au crible toutes les découvertes scientifiques de la science expérimentale pour y déceler

Social Media Processes
twitter
facebook
INTERNET
ADDICTION

les applications militaires possibles. L'armée récupère tout. A preuve cet événement cocasse tel que révélé par Gertrude Stein dans son livre consacré à Picasso : au début de la guerre 1914, Picasso, boulevard Raspail à Paris, regarde passer les premiers camions militaires couverts de taches de peintures destinées à les camoufler. Picasso s'écria alors consterné : «Ce camouflage, c'est du cubisme. » De fait, on a appris par la suite que l'armée avait constitué une unité de peintres célèbres chargée de concevoir et réaliser des camouflages en tout genre. C'est ainsi que, malgré Picasso, le cubisme apporta sa contribution à «l'art de la guerre. »

Aujourd'hui la convergence idéologique entre le Pentagone et l'industrie des jeux vidéos est patente. La guerre est dorénavant présentée comme un jeu vidéo où les soldats deviennent cobayes des applications techniques. L'art et la science expérimentale sont subordonnés au complexe militaro-industriel dont les travaux sont grassement financés. Les entreprises mondiales et leurs grandes filiales nationales, conscientes de l'ampleur que prend petit a petit le transhumanisme, ainsi que les grands groupes industriels participent aux recherches sur les augmentations bioniques et produisent également les éléments nécessaires aux augmentations bioniques afin de garder la tête du marché : une entreprise qui n'innove pas, c'est une entreprise qui coule ! Mais le transhumanisme modifierait profondément la société en créant de nouvelles inégalités. Les multinationales de la high-tech et les philanthropreneurs dont la contribution sont des investissements plutôt que des dons, verraient dans le transhumanisme une incroyable mine d'or et un moyen d'asservir la population en créant de nouveau besoin et une dépendance à ces extensions bioniques. Le pouvoir tomberait entre les mains des personnes les plus augmentés et celles des entreprises fabriquant de telles extensions.

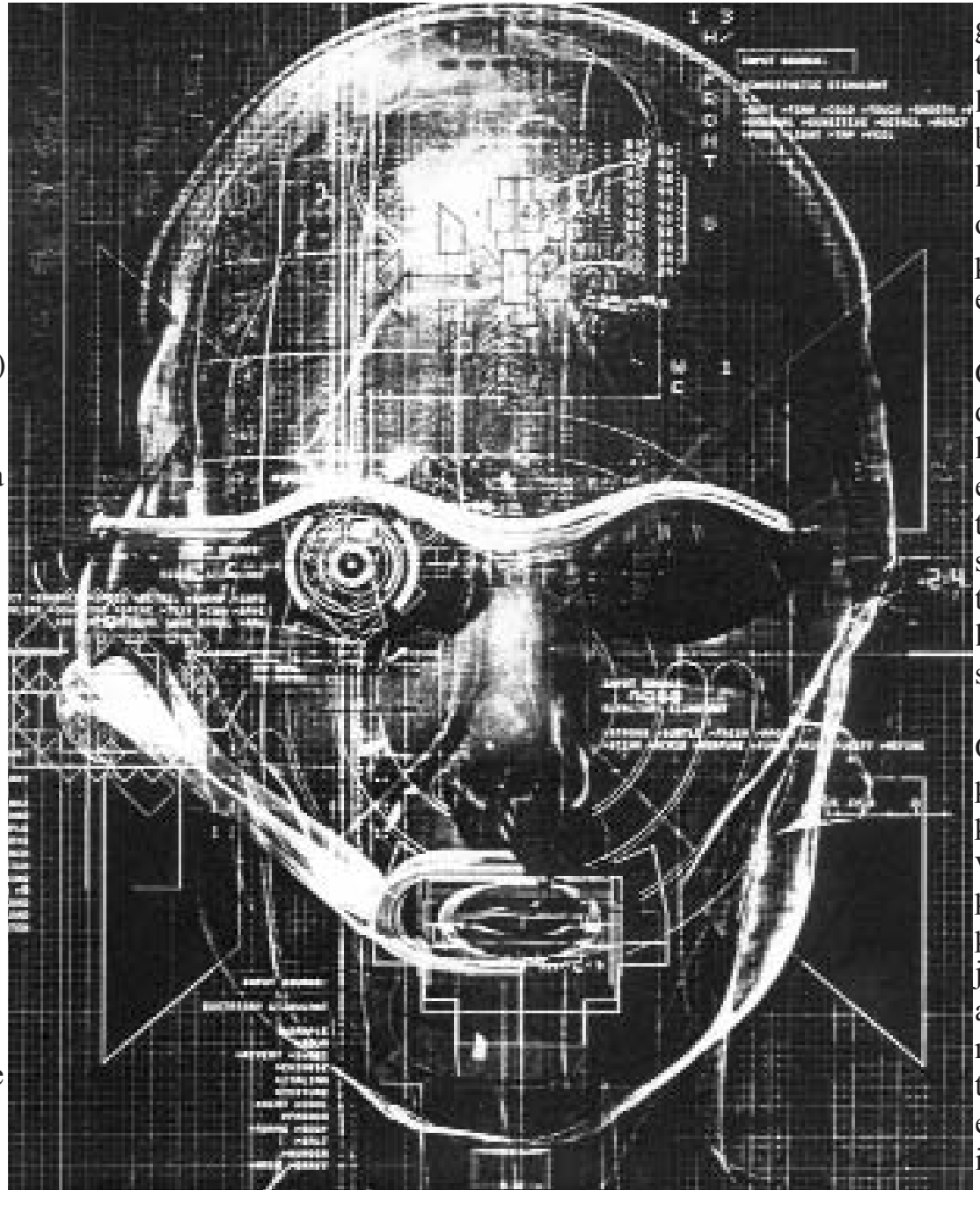
Aujourd'hui, le monde de la recherche scientifique et universitaire est condamné fatalement à collaborer avec l'univers industriel soumis à la "logique" financière de la globalisation. Tout commence sérieusement avec la publication en 2002 du fameux rapport « NBIC » (nanotechnology, biotechnology, information, technology and cognitive science...) commandité par le gouvernement américain via la *National Science Foundation* (NSF) et le *Department Of Commerce* (DOF). Objectif : faire dresser par une cinquantaine de scientifiques américains de renom un grand portrait futuriste de l'avenir de notre civilisation et de humanité... le tout en pas moins de 400 pages. Leur conclusion est limpide : sur la base de la convergence des nanotechnologies, biotechnologies, technologies de l'information et sciences cognitives... il deviendra possible de réaliser les fantasmes les plus fous comme des interactions entre humains et machines, la disparition des obstacles à la communication généralisée, en particulier celles qui résultent des langues, l'accès à des sources d'énergie inépuisable, la fin de la dégradation de l'environnement. (in Rapport 2002 de la *National Science Foundation*).

Le cyborg fait partie du carnet de commande de toutes les grandes agences spatiales surtout la japonaise qui a déjà une longueur d'avance phénoménale. La présence de l'humain sur Mars est à la limite de nos capacités physico-psychiques actuelles. Au-delà de Mars, la conquête spatiale appartient au cyborg. Médecine spatiale, nanotechnologies, circuit cybernétique et mathématique quantique sont donc à l'œuvre.

Comme on le voit l'artiste contemporain est intimement lié à la science pour réussir dans son projet artistique. Et que dit la science ? Elle répond oui, c'est possible. La technique ne se contente pas comme l'art, de mettre en scène nos peurs apocalyptiques et la disparition tragique de l'être humain, elle a la possibilité de les réaliser. Parmi les travaux futurs : citons la reproduction ectogénétique dans des matrices artificielles et extérieures au corps humain où les biotechniciens pourront intervenir directement sur le fœtus pour améliorer le développement des tissus de l'embryon. Bien sûr, les agences spatiales eurent vite fait de comprendre la possibilité de d'élever, en cours du voyage spatial vers des galaxies de plus en plus lointaines, des supers astronautes, une nouvelle race

spécialement adaptée à une atmosphère de basse-gravité et dotée d'une longévité exponentielle grâce aux phagocythes prédateurs venant éliminer les cellules vieillissantes.

Depuis la nuit des Temps Anciens, l'homme enfonce puissamment le même clou : dominer la nature et surpasser la condition humaine. L'Australopithèque cybernétique n'étant que la métamorphose bio-technologique de notre ancêtre, sa mutation finale. Comme la flamme (verticalité) du feu primordial, il veut physiquement quitter ce monde horizontal et amorcé sa conquête de l'Univers. Que la puissance, «que la force soit avec toi ! » Et ce déplacement inattendu de nos espérances révolutionnaires, du politique et de la théologie vers la technique contemporaine, s'explique par des innovations qui nous rapprochent de l'avenir désiré. Si bien que ces abstractions métaphysiques, artistiques, scientistes sont à prendre au sérieux car la jonction de l'art à la science confirme de plus en plus les désirs d'hégémonie du savant/artiste puisque la pensée cybernétique est bien celle qui aujourd'hui pense le monde. Le futur est sidéral.



Corps virtuel mutant

Cerné de toutes parts par la génétique, le clonage, les technosciences informatiques, la culture cyber, la haine du biologique et la promotion de l'inorganique, le projet ontologique du XXIe siècle se précise de plus en plus : muter et disparaître.

C'est pourquoi tous les artistes de la cyberculture ont placé leur désir de transcendance entre les mains des technosciences comme une sorte de pensée magique, un techno-animisme au service de la métaphysique du corps, de son épiphanie.

Que l'on ne s'y trompe pas, postmoderne veut aussi dire post-biotique «où des formes de vie robotique capables de pensées autonomes et de procréation vont se développer jusqu'à constituer des entités aussi complexe que nous-mêmes. Bientôt, nous allons transférer de notre plein gré nos esprits dans une mémoire informatique ou des corps

robotiques, et prendre congé de cette faible chair qui nous encombre. » (Dery/Moravec, Vitesse virtuelle, 1997, p.18) Encore une fois nous sommes en pleine prophétie millénariste électronique du salut éternel où nos fantasmes de puissance échapperont toujours à l'éthique.

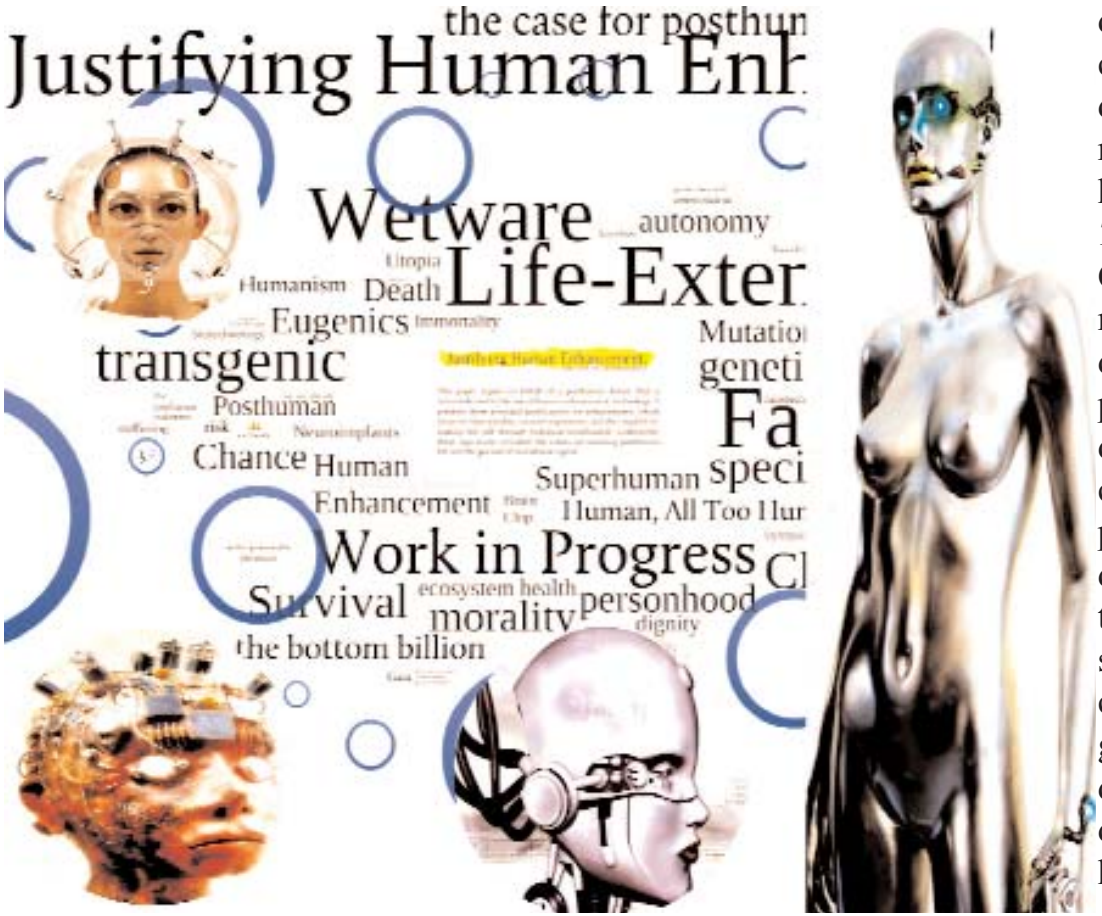
Seule la cyber-technologie peut concrétiser le désir d'immortalité en arrêtant le cycle de l'évolution biologie par extraction de l'esprit du corps ensuite propulsé dans le "Nirvanet" où nous traversons les apparences comme des transparences, comme une «empreinte d'ange. »

Le cycle de la sélection naturelle prend fin. De l'évolution biologique, (Ceci est mon corps) on passera au perfectionnement cybernétique (Ceci est mon logiciel) où les organes inutiles seront remplacés par de nouveaux gadgets, le corps sera prothèse : Ecce Homo Techno.

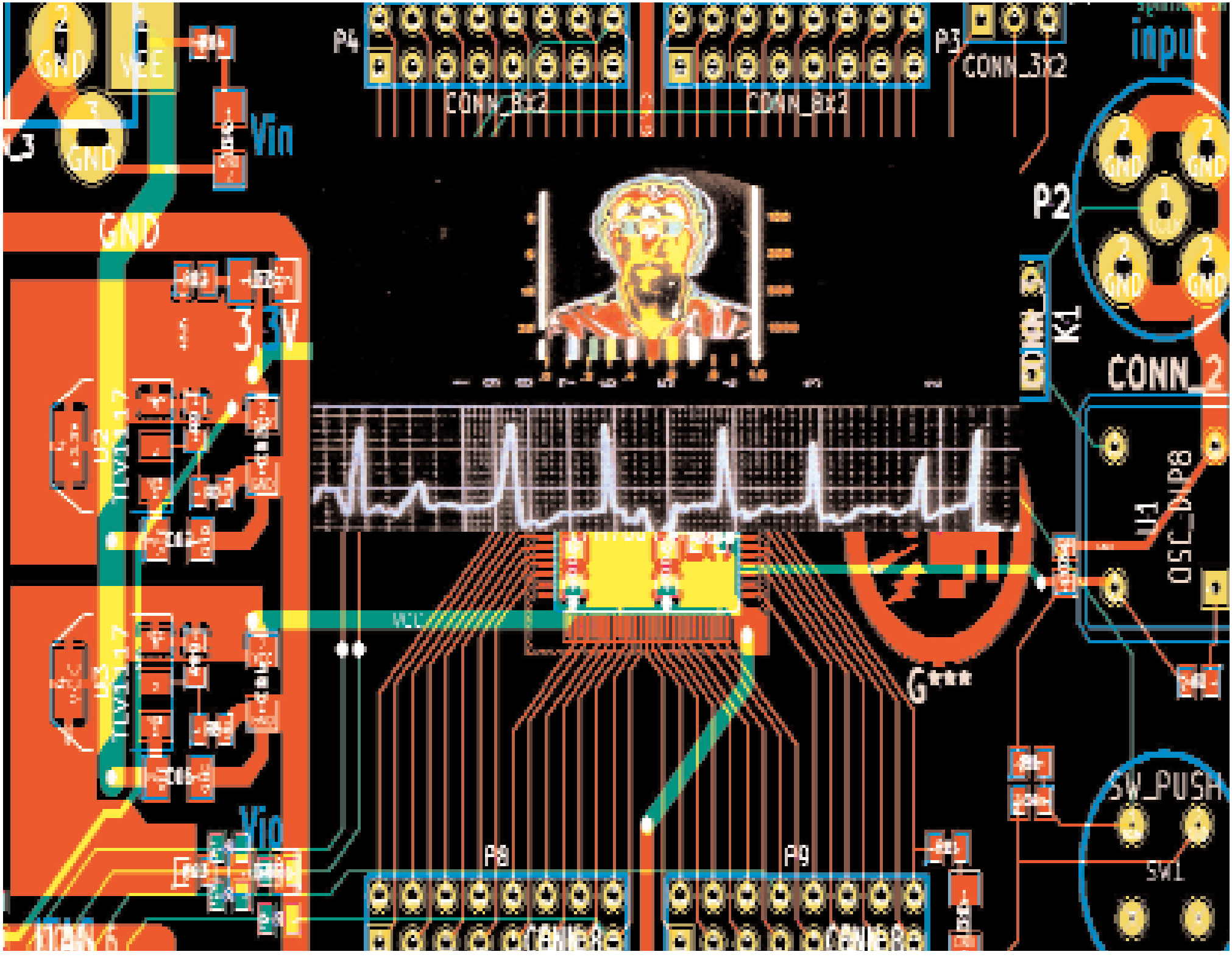
«Nous sommes à l'âge des technologies douces, software génétique et mental. Les prothèses de l'âge industriel, les machines faisaient encore retour sur le corps pour en modifier l'image - elles-mêmes étaient métabolisées dans l'imaginaire, et ce métabolisme faisait partie de l'image du corps. Mais quand on atteint un point de non-retour dans la simulation, quand les prothèses (nanotechnologiques) s'infiltrent au cœur anonyme et micro-moléculaire du corps, lorsqu'elles s'imposent au corps même comme matrice, brûlant tous les circuits symboliques ultérieurs, tout corps possible n'étant que sa répétition immuable - alors c'est la fin du corps et de son histoire : l'individu n'est plus qu'une métastase cancéreuse de sa formule de base. »

«Dans mille ans, nous serons des machines ou des dieux. » (Sterling)

Le corps virtuel souligne la victoire de la raison pure, de l'esprit sur la matière. Cette victoire passe par la désincarnation, une libération de l'esprit de sa prison charnelle. Ce pur esprit endosse les attributs de la déité. L'image du corps cybernétique est l'un des miroirs les plus révélateurs du cinéma hollywoodien. Le film *Terminator I* de James Cameron nous offre une résurrection contemporaine d'un corps recomposé à partir d'organes morts et d'objets inertes. Ainsi le corps ne peut plus mourir puisque sa force vitale est désormais relayée par la toute-puissance de la science. En fait, la cyberculture nous révèle le grand projet métaphysique des technosciences qui se développe à l'insu des hommes.



Il faut pour cela comprendre que la cyberculture n'est que le résultat technologique de la philosophie religieuse monothéiste concernant la nature et le corps. La cyberculture «s'abreuve aux sources syncrétiques de toutes les cultures et religions. Il cimente les



GND
VEE
Vin
P4
CONN_8x2
CONN_8x2
P3
CONN_3x2
input
P2
GND
K1
CONN_2
U1
OSC_DIP8
3.3V
U2
U3
Vio
G***
SW_PUSH
SW1
P8
P9

éléments épars arrachés aux mythologies disparues. Puis il recompose tout avec la minutie d'un prodigieux sorcier» ; il se réinvente perpétuellement intégrant les nouveautés technologiques au fur et à mesure de leur invention.

«Nous assistons à une déification du savoir c'est à dire «la connaissance l'emportant comme valeur sur la vie humaine, ce qui permet de justifier toutes les dérives des expériences biologiques. »

« Je pense beaucoup à Teilhard de Chardin; il parlait de la noösphère, qui serait la connexion de tous les champs de la conscience humaine, et qui devient de plus en plus puissante à mesure que la civilisation avance; et il disait que Dieu veut avoir quelqu'un de son niveau à qui parler, et que c'est ça que l'humanité crée peu à peu. Je ne saurais pas mieux vous décrire ce qui, à mon avis, est en train de se passer. »

Car Dieu ne peut mourir comme tous les archétypes il ne peut que se métamorphoser, prendre la couleur des us et coutumes des sociétés comme un caméléon quoi! Tout au plus, Dieu comme archétype peut s'effacer, s'absenter le temps de sa transformation, toujours il resurgit. Ainsi l'évangile postmoderne se lit comme suit: la nouvelle conscience post-humaniste annonce l'avènement d'une Ultra-humanité convergeant en un Point Oméga - un Christ cosmique qui serait l'achèvement de l'évolution dans la noösphère (de Chardin). Cette «génération du Saut Total entrera dans l'Hyper-esprit (...) en laissant derrière elle les derniers résidus de matière. » (Clarke). Ayant atteint le point où se rejoignent l'odyssée de l'espace extérieure et celle de l'odyssée intérieure, l'être peut enfin transcender son humanité pour accéder au royaume du sacré.

« À toute réalisation scientifique correspond donc un mythe dynamique : Icare est le mythe de l'aviation, Prométhée celui de l'énergie atomique dérobant aux étoiles leur secret pour le donner aux hommes, le golem est celui de l'automate, celui de la cybernétique. Les mythes dynamiques n'agissent pas au niveau du conscient dans notre société : (...) le mythe dynamique émerge au niveau de la société scientifique globale, comme une tendance organisatrice qui module le flux des découvertes et oriente de façon inconsciente les démarches individuelles. »

Le mythe dynamique de notre époque est le saint des Écritures qui par son ascétisme ne veut plus être esclave de la matière. C'est aussi le «corps épuré» de Pythagore mais dans les deux cas, cela ne veut pas dire de mépriser le corps mais d'affirmer une vie spirituelle plus forte que les passions et les souffrances charnelles. Dans la cyberculture, cet idéalisme mystique est plutôt fantasmé jusqu'à l'extrême.

«L'histoire n'est qu'un éternel recommencement. » (Trucyde)

Cette théologie mystique de la Lumière est l'essence même des arts de la cyberculture, où l'œuvre sans support, sans matériaux, sans corps, s'exprime dans la fluidité lumineuse des octets. : le carré blanc de Malevitch sans le support du cadre = lumière.

Le corps/oeuvre devient évanescent, absorbé par le pur Esprit du réseau/mandala électronique. Immatérialité, intemporalité, retournement de la métaphysique du «Verbe s'est fait chair» par la «chair qui se fait Lumière. » Fusion extrême de l'organique dans l'inorganique, sortie définitive du cycle naturel de la vie et de la mort. Comme aux origines, notre esprit/signal errera dans l'univers/réseau comme l'Australopithèque sur terre mais sans les affres de la vie naturelle. Nous venons à peine, pour certains, de nous libérer du ciel et de l'enfer monothéistes que déjà pointe le cyberciel. Décidément, «le futur est derrière nous. » (Riton)

«La fête est finie, l'heure est venue de choisir son camp. »

Artistes et scientistes sont donc engagé dans une longue procédure de décréation, de dématérialisation diront les gourous du pixel. Toutes les grandes théories philosophiques, religieuses, politiques

artistiques, scientifiques se sont appuyées sur une représentation de l'homme; hommes égaux en démocratie, hommes asservis en dictature. Pour les bio-sciences, le corps est bien une représentation de l'homme malléable, modifiable; pour la cybernétique, l'homme peut se fusionner à la machine ou vice versa mais, jamais dans l'histoire de l'humanité, nous avons eu affaire avec une représentation de l'homme qui implique sa disparition physique, c'est à dire qui prévoit la sortie du corps de son univers terrestre par la création d'interfaces entre le corps et le numérique des logiciels pour nous propulser dans l'immatérialité de l'espace opérationnel virtuel.

«La connaissance s'est transformée chez nous en une passion qui ne s'effraye d'aucun sacrifice, et n'a au fond qu'une seule crainte, celle de s'éteindre d'elle-même... La passion de la connaissance fera peut-être périr l'humanité. Nous sommes peut-être parvenus à l'idée de l'humanité qui se sacrifie, non pas sur l'autel de la vérité, mais sur l'autel du savoir. »

«L'enfer, c'est de se croire par erreur au paradis.» (Simone Weil)

Les eaux primordiales du nouveau continent élu sont cyberespace où tout s'évanouit. Plus de peau, de corps, de races, plus de rôles sexuels, plus de désirs, de besoins, disparition du social, de la politique, des idéologies de l'économie, disparition de l'altérité, de l'autre, seul compte le salut individuel dans le vertige de la disparition.

« Ce vertige est-il dangereux ? De prime abord, probablement. Mais grâce à lui, nous nous libérons enfin des carcans, du dogme, de l'idéologie et de la répression. Par le vertige, nous pouvons enfin être libres complètement, à jamais (et nous perdre, il est vrai dans cette liberté). Face au vertige, le fait d'être homme ou femme, juif, chrétien bouddhiste ou musulman n'a aucune importance. Face au vide, nous muons, laissant nos vieilles peaux idéologiques glisser sous nos pieds. Face au vide, nous sommes nus. Nus et premier. Libérés d'un Dieu tout-puissant, d'un bonheur et d'un malheur inhérent, d'un destin étouffant. Face au vide, il n'y a pas d'intouchables. Tous ont maintenant la possibilité d'être ce qu'ils veulent, de renaître en ce qu'ils choisissent, de se détruire en ce qu'ils désirent. Les enfants du vide ne seront ni pécheurs, ni condamnés, ni élus. Ils seront tout simplement. Tout leur sera possible. Leur existence sera leur univers. »

« Nous avançons aujourd'hui vers ce monde avec enthousiasme et espoir, mais sans vraiment comprendre ce que nous sommes, sans vraiment reconnaître à qui ou à quoi, historiquement et politiquement, nous appartenons. Sur ce continent, nous célébrons la fin de nos identités raciales, nationales, religieuses et sexuelles, car nous y voyons avec raison, la possibilité d'un recommencement, mais nous déplorons aussi le vide soudain de nos êtres. Sur le *Continent X*, nous sommes universels et amnésiques, affranchis des prisons de la pensée et des dogmes humains, mais aussi de toute amarre et de toute fidélité. »

(…) «Une chose est certaine quoi que l'on pense de ce continent, il ne disparaîtra pas, car jamais dans l'histoire de l'humanité n'avons-nous tourné le dos à une transformation. Jamais n'avons-nous reculé devant une percée scientifique, jamais n'avons-nous ignoré une découverte technologique et ce, peu importe qu'elles aient été bonnes ou mauvaises... »

Le dernier paragraphe de cette citation est très troublant. Premièrement, il démontre que l'éthique n'a jamais réussi à s'imposer pour arrêter la volonté de puissance en action, tout au plus, elle peut ralentir le processus. Deuxièmement, toute cette philosophie post-humaniste repose sur la faillite existentielle de l'homme. Prenons seulement la relation de l'homme avec son environnement, le protocole de Kyoto, qui permettrait de ralentir l'effet de serre, bien que ratifié, ne sera peut-être jamais respecté. Nous savons tous que l'effet de serre met en péril des millions d'espèces animales et végétales et provoquera des cataclysmes

écologiques, météorologiques dont nous subissons déjà les conséquences. Notre manque de courage est symptomatique de la catastrophe annoncée. Et l'évolution rapide de la situation fera que nos «éthiciens» seront toujours un pas derrière la réalité. Le post-humanisme deviendra ainsi « la victoire historique» de l'animus, victoire de la raison, défaite de l'anima et de la nature dans leur disparition.

«Nos utopies sont placées au bord du désespoir. »

Nous sommes placés devant des échéanciers qui réclament un changement radical des mentalités. Or cette prise de conscience de l'humanité se situe encore une fois au niveau de la crise comme si nous étions incapables de «prévenir pour guérir. » Désertification, pollution, épidémie, famine, guerres civiles, massacres ethniques, fanatisme religieux, tels sont les symptômes d'une planète malade. L'intérêt accru que l'on porte aux cétacés et aux ours polaires est proportionnel aux possibilités de leur éminente extinction. Pourtant depuis des siècles des écrivains comme Whitman et Thoreau nous chantent la nature menacée et nous rappellent les prophéties désespérées des grands chefs amérindiens déchus.

«Sans doute parlent-ils tous du déclin de « notre civilisation », mais ils laissent ordinairement entière la question de savoir si le « notre » doit se rapporter à la civilisation humaine en général ou seulement à sa phase occidentale. Le problème qu'il s'agit de résoudre en l'occurrence se ramène donc logiquement à la question suivante : d'où proviennent et à quoi doivent aboutir les tendances internes qui menacent « notre » Civilisation occidentale de décadence ? Appartiennent-elles à un Système causal intéressant uniquement la phase occidentale de la civilisation, c'est-à-dire une période n'excédant pas un millier d'années ? »

Corps perfectible

Spengler a qualifié de faustienne notre civilisation. Faust représente le désir de l'homme d'avoir « bien plus que Dieu et le Diable ne peuvent lui donner. » Faust incarne en lui ces forces en raison de sa volonté de puissance et de perfection qui ne connaît pas de limites, en raison de son ambition de dominer la nature, du dynamisme où dans sa conception de la vie et du monde, le progrès ne s'accorde ni trêve ni repos. Les philosophes du siècle des Lumières exprimaient précisément cette idée selon laquelle l'être humain ne se définit par aucune essence fixe. Valeur fondatrice de l'humanisme moderne, au cœur des avancées tant démocratiques que scientifiques et techniques majeures de nos sociétés occidentales, la notion de perfectibilité suppose que l'être humain ne réalise son humanité que dans l'arrachement à la nature. L'idée de perfectibilité humaine est consécutive à l'avènement de la modernité. Elle est une invention moderne.

La notion de perfectibilité permet d'appréhender la société comme une création, une œuvre proprement humaine. Une autre conception de la perfectibilité renvoie à cette capacité de l'homme de se rendre, grâce au progrès des sciences et des techniques, ainsi le corps est appréhendé depuis le XVIIe siècle comme un « avoir » plus qu'un « être », autrement dit, comme une machine obéissant aux lois de la mécanique et susceptible d'être modifié, amélioré. Sauf que la finalité du perfectible implique que l'arrachement de l'homme à la nature signifie aussi l'arrachement de l'homme à son propre corps.

L'art constitue une partie de ce même processus de dissolution qui n'est qu'un phénomène complémentaire aux symptômes de décomposition sociale et psychologique. En cela aussi il existe toute une gamme dont on peut suivre les nuances dans l'évolution de, l'impressionnisme au surréalisme en passant par le symbolisme et l'expressionnisme, tout comme le médecin suit les progrès d'une névrose ou d'une psychose. Depuis l'art expressionniste, la figure humaine, comme le monde, n'a fait que déchoir.

La soumission à l'autorité suffit pour transformer un homme ordinaire en bourreau mais il fallait que les responsables de la mise en œuvre prissent des initiatives et fissent preuve d'engagement pour

atteindre les buts fixés. Cet engagement est d'ailleurs ce qui donne force au régime totalitaire. Il faudrait donc autre chose que de la simple soumission à un système pour aboutir à des crimes de masse. Cela nécessite aussi que les exécutants des basses besognes croient à ce qu'ils font, adhèrent à leur mission, se mobilisent activement. L'obéissance ne suffit pas, l'idéologie compte. Ils ont le sentiment que leur monde s'écroule et que leur communauté est menacée. Ils ont parfaitement conscience de vivre une situation exceptionnelle, et qu'il faut agir selon des normes inhabituelles. Ce n'étaient pas des psychopathes ou des hordes de sauvages assoiffés de sang, ni des exécutants aveugles. Ils agissaient en toute conscience pour ce qu'ils jugeaient être le bien. Ce sont des hommes certes ordinaires, mais vivant dans un contexte extraordinaire. Delà l'expression « la banalité du mal ».

C'est pour cela que l'art moderne a sans cesse versé dans l'historisme et dans l'exotisme en cherchant sans cesse et de propos délibéré une nouvelle inspiration dans des styles plus anciens ou étrangers dominée par le sentiment qu'il faut à tout prix exprimer quelque chose d'autre que le monde de ce qui existe, tout simplement parce que la condition préalable : un sens nouveau donné à la vie et au monde par une nouvelle communauté entre les hommes, n'existe pas.

La quête initiale s'inscrit bien dans la tradition romantique. C'est l'appel d'une vie neuve. La plupart des mouvements artistiques convergeaient eux-aussi vers un engagement total axé sur la destruction et l'anéantissement comme expression de la colère et des frustrations latentes. En fait, les artistes répondaient à l'appel probablement du plus ancien mythe de l'humanité soit celui de la régénération périodique du monde que l'on retrouve partout, dans toutes sociétés archaïques, traditionnelles et maintenant modernes. Cette nécessité de renouveler complètement le monde où l'on vit correspond parfaitement à l'esprit révolutionnaire de l'époque dans tous les domaines que ce soit en science, en art, en politique : l'anéantissement de l'ancien monde est impératif à la venue des Temps nouveau.

L'art est ainsi devenu sans objet en un double sens : en perdant sa mission sociale il a perdu le respect des choses du, monde extérieur. L'artiste, n'a plus d'autre mission que de « s'exprimer lui-même. » Seul compte encore le « sujet » au détriment de « l'objet » jusqu'au point où l'artiste ne s'intéresse plus qu'à ce qui se passe en lui-même. La plupart d'entre nous ne manquent aucunement de connaissances et de culture générale et pourtant, nous agissons comme si nous n'avions rien vu venir. Pourquoi ?

«La Science explore; la Technologie exécute; l'Homme se conforme. » (Thème de la Foire internationale de Chicago, 1933)

Mais contrairement aux utopies des siècles passées qui se proposaient comme idéal lointain, les utopies modernes se présentent comme imminentes et réalistement opérationnelles dans notre développement actuel. Toutes les avancées technologiques nous font miroiter un perfectionnisme sans effort vers la béatitude sociale sous la dictature de la mégamachine. Ne l'oublions pas : devant la technologie, «l'homme se conforme. »

Nous nous retrouvons ainsi tous, politiciens, économistes, syndicalistes, scientistes, artistes, simples citoyens, piégés dans une logique de vision culturelle beaucoup plus profonde que nos choix politiques. Que l'on soit de gauche, de droite, centriste, anarchiste sur Internet, peu importe puisque de toute manière, c'est tout l'Occident qui a été fasciné et possédé par le mythe de la machine. Or, la technocratie actuelle est l'aboutissement totalitaire d'une tradition culturellement machiniste qui s'est imposée, incrustée depuis le Moyen-Âge. Or, devant tout despotisme, la majorité des hommes s'écrase. «Servitude volontaire» dites-vous ! Rien de plus faux !

«Hélas, si elle était volontaire, cette servitude, cela voudrait dire qu'en dernier ressort les gens sont vraiment libres. Demain s'ils le

voulaient vraiment, ils pourraient se libérer de la servitude. Or, je crois que c'est théoriquement possible, mais que, dans la pratique, cela n'a pas de sens, (…) ceux qui vivent aujourd'hui dans cette société obsédée par le fric, qui sont obligés de penser sans arrêt à leur livret de caisse d'épargne, à leur retraite, à leurs actions, à leur assurance-vie... ceux qui regardent la télé telle qu'elle existe aujourd'hui, peut-on dire qu'ils ont cédé à la servitude, que leur servitude est volontaire ? »

Volontaire, non ! Involontaire oui ! Car servitude il y a. Depuis l'Antiquité, l'homme est prêt à brader sa liberté pour plus de sécurité. Et c'est là qu'intervient Zarathoustra. Lorsque Zarathoustra se promène à travers cette ville antique où tout est rapetissé, il voit le résultat d'une politique d'apprivoisement réussie et incontestée : il lui semble que les hommes ont réussi à élever une nouvelle variante humaine. Ils se sont librement soumis à la domestication et au choix d'élevage qui mène à un comportement domestique. L'étrange critique de l'humanité à laquelle se livre Zarathoustra vient de ce qu'il a pris conscience de la fausse innocence dont s'entoure l'homme moderne prétendument bon.

On ne saurait pourtant parler d'innocence si les hommes choisissent délibérément de s'élever eux-mêmes pour être innocents. La prévention nietzschéenne envers toute culture humaniste repose sur la découverte du secret de la domestication humaine. Il souhaite dénoncer et révéler la fonction secrète de ceux qui se sont approprié le monopole de l'élevage – les prêtres et les professeurs qui se présentent comme amis de l'homme pour mieux le contrôler. Nietzsche postule ici le conflit de base pour l'avenir : la lutte entre petits et grands éleveurs de l'homme – que l'on pourrait également définir comme la lutte entre humanistes et super-humanistes, Le post-humanisme, c'est donc l'ouverture de nouvelles possibilités d'élevage, de dressage, de domestication de l'homme.

«Dans ce monde de Big Brother, ravagé par la pollution, la pénurie et la surpopulation de « Soleil Vert », tel qu'on se le figure généralement, convergent les chimères de « *L'Ile du docteur Moreau* » (H.G Wells, 1896), les « robots », ces travailleurs mécaniques inventés par Capek en 1921, les « numéros », ces foules d'ingénieurs taylorisés, décrits par Zamiatine (« Nous autres », 1926), et les technologies policières de Philip K.Dick dans les années soixante. Bref, un monde où contrairement au vieux dogme du parti de l'émancipation, le pouvoir aurait par ses moyens techniques, ses complots, sa terreur, non seulement la capacité d'écraser toute opposition, mais de mettre fin à l'Histoire par l'incarcération de chacun dans la machine universelle. »

Encore aujourd'hui, surtout depuis l'effondrement des tours jumelles new-yorkaises, des mesures de sécurité exponentielles encerclent l'individu qui ne voit pas le piège à long terme. Que faire lorsque la taille de nos sociétés deviendra si énorme qu'il sera quasi impossible d'y aller d'une gestion humaine ? Curieusement, les questions de pouvoir sont toujours absentes dans les écrits post-humanistes. Des questions aussi simples que «Qui a fabriqué ces machines» ? «Qui en a écrit le programme informatique» ? sont toujours évacué au profit d'un silence douteux sur les enjeux politiques ici en cause. On préfère le flou artistique.

«Le monde à venir sera comme ci comme ça. La technique nous acclimate, nous forme, nous déforme, crée des besoins, modèle les cerveaux en fonction de la machine dont l'homme devient un complément. » Ce système techniciste est extrêmement rigide et complexe. Tellement que même la lucidité nécessaire à la révolte reste confinée à un petit groupe que l'on refuse d'entendre renforçant l'immobilisme du système. On ne change pas la trajectoire de la machine comme culte dominant aussi aisément, si bien que pour toutes ces raisons, le système se dirige plutôt vers son implosion, un affaissement complet.

Nul autre que la vidéo *happiness in slavery* a démontré ce renversement des valeurs. Rejetant toute politique organisée au profit d'une idéologie strictement individualiste de salut personnel,

les personnages évoluent dans un décor de machines dévorantes auxquelles ils se soumettent allant jusqu'à coucher avec une machine sexuelle qui sera l'instrument de leur destruction; une machine mante religieuse qui anéantit le géniteur.

«Nous abordons le XXIe siècle avec des pouvoirs de démiurges et des instincts de primates. » (Thierry Gaudin)

Nous assistons aussi à une véritable géopolitique de l'intérieur, l'art, la science, la technologie nous dévoilant à chaque jour de plus en plus que le corps est le nouveau territoire à conquérir. Ce néocolonialisme de l'intérieur par le transgénique et autres technosciences n'est que l'aboutissement d'une logique de domination où le marché est souverain.

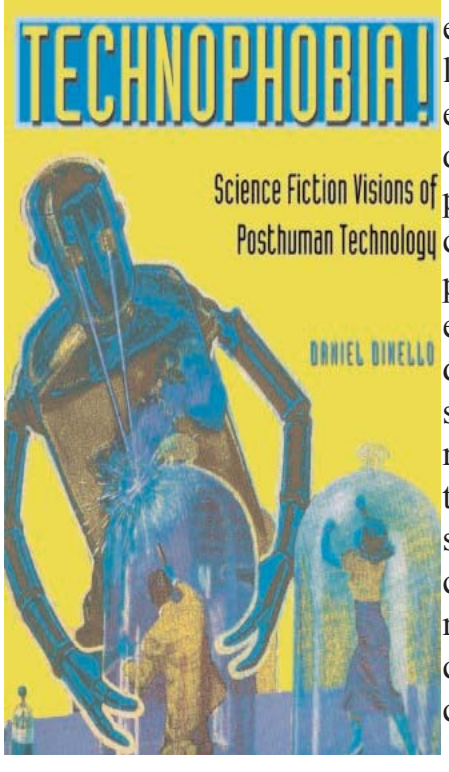
Le gène n'est pas une âme mais un bien négociable, copiable et manipulable. Soit ! Mais qui contrôle ce marché ? Les mêmes qui gèrent l'économie mondiale actuellement; des industriels gavés par la bible du progrès au point de ravager la vie dans toutes ses composantes. C'est un véritable techno-fascisme qui assaille la nature actuellement et dites-vous bien que l'état de la nature actuelle, agressée à coup de pesticides et d'herbicides, est le reflet de ce qui attend vos viscères et organes nourries aux bananes anti-hépatite, au colza oméga 3 et viandes aux hormones.

Toute l'industrie du transgénique est en train de sélectionner quelles sont les espèces rentables au détriment des autres, y compris chez l'humain et cela représente la plus terrifiante dérive totalitaire du capitalisme néo-libérale. Staline et Hitler ne sont pas morts. Hommes nouveaux, fœtus aryens aux yeux bleus, surveillance biomédicale pour plus de sécurité civile; tout est en place quoi! Plus aucune place pour se cacher.

«Ils ont voulu changer la vie avant même de la comprendre. »

Il ne s'agit pas de crier à la catastrophe par principe mais de comprendre que les technosciences mettent en place un plan de campagne stratégique d'une mégalomanie jamais atteinte et que plus le plan avance, plus il nous sera impossible de faire marche arrière. C'est un pensez-y bien ! Car pour eux, le monde n'est pas ce qui est mais ce qu'ils peuvent en faire.

«La technologie marchande pénètre au sein même des gènes humains, mais aussi de n'importe quel gène, renversant ainsi une nouvelle muraille de Chine... Le contrat social change de nature : l'appropriation achevée du monde est en marche. (...) Celle-ci est déjà bien lancée, la transgénisation de toute vie existante est tout à fait envisageable que ce soit pour refaire une planète propre et plus résistante aux dégâts capitalistes ou pour rendre l'espèce plus compatible avec un environnement de plus en plus dégradé. La question de la nourriture serait réglée. Flore et faune résisteraient à la pollution. On serait toujours nécessairement en bonne santé. (...) Non seulement, le capitalisme ferait ainsi la preuve sans réplique de son omnipotence, mais le contrôle de tout l'environnement, y compris la société humaine, serait

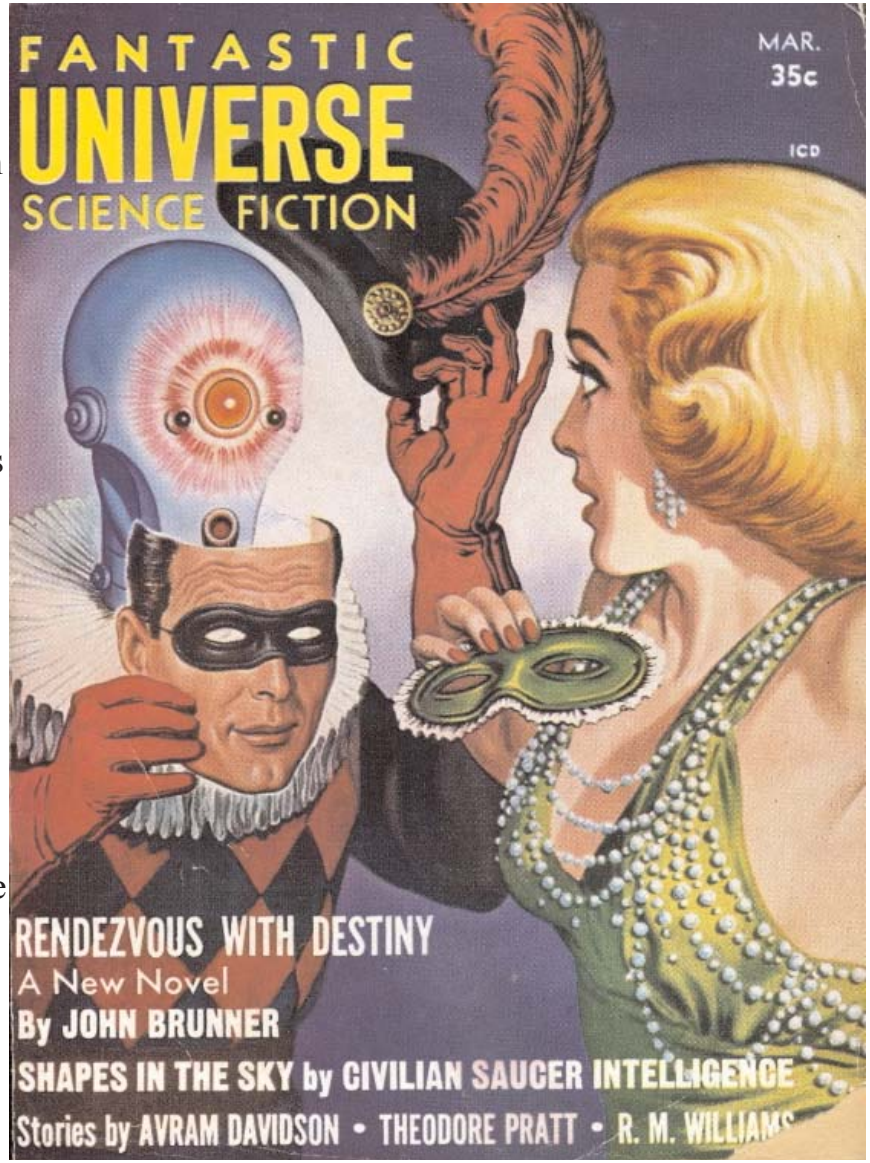


enfin total: un marché infiniment captif, dans lequel tout ce qui est vivant est breveté et reproductible en série. L'utopie réalisée...»)

Pour certains artistes et scientistes, l'évolution marche inévitablement vers son destin et tel est notre horizon, pour d'autres, la contestation s'organise, il y aura bel et bien une résistance et elle sera futuriste non pas passéiste. Puisqu'il nous est impossible de vivre en harmonie avec la nature, quittons-la définitivement en quittant notre corps pour le cyberespace, la résistance dans la fuite.

La cybernétique dans l'art posthumain porte la marque d'un manque et d'un désir. La posthumanité n'est pas simple science-fiction; elle est une fiction se voulant scientifique tournée vers un désir de transcendance.

Depuis Homo abilis, depuis 3 millions d'années, nous nous sommes évertués à force de renoncements, d'oppressions, de cruauté, de répressions sexuelles, de mythes religieux, d'œuvres artistiques à nous éloigner par la culture de l'animalité commune à toutes les espèces. Depuis 2 millions d'années, nous avons investi dans des sociétés de plus en plus complexes pour éviter le désordre qui rôde autour de nous dans la nature et en nous, ex-animaux. Nous avons policé nos instincts, tués nos voisins et admis nos faiblesses comme des péchés que seul dieu pouvait pardonner. Tout cela pour se rendre compte que nous avons tellement eu peur de notre bestialité naturelle que nous avons été fascinés par l'ordre humain au point d'en accepter les dérives totalitaires qui, ironie de la chose, nous propulse de nouveau dans le monde des barbaries animales.



Et à bien des égards, ces violences naturelles, avec le recul du temps, nous apparaissent bien inoffensives, l'observation comparative nous l'assure, comparées aux immondes cruautés et tortures que notre espèce fait subir à ses propres membres. Force est d'admettre que, malgré les lois, les codes, les religions, les États, la raison et les connaissances, nous avons lamentablement échoué et avons tellement honte que nous n'aspirons plus qu'à disparaître.

Comme si notre angoisse d'exister était telle que nous avons déclaré la guerre à la vie elle-même. À défaut d'être puissante, l'humanité se met à vouloir posséder la puissance par le pouvoir, quitte à se détruire elle-même. Cette névrose «sotériologique» du salut conduit l'homme/sauveur à sa perte. L'utilisation incessante et exagérée des moyens de destruction dont dispose le sujet pour combattre Dieu est ce que nous appellerons le complexe de déité. Le complexe déité étant une sublimation (déification) collective de notre volonté de puissance personnelle. Par le complexe de déité, "l'inhumanité de l'humanité", la barbarie s'actualise. Comme si par cette névrose l'homme avait perdu le secret qui permet

d'entretenir l'humanité de l'homme.

«Du point de vue de l'analyse existentielle, prétendre «être comme Dieu», c'est se condamner à la névrose. (...) L'homme sera de plus en plus saisi de fièvre : il lui faut se prouver à lui-même sa nécessité, son égalité avec Dieu, sa certitude que «sans lui, rien ne va plus» : Il s'accable alors toujours plus de charges, de devoirs, d'exigences, de rendement, multiplie combats et techniques, mais ne fait par là qu'accroître ses sentiments de culpabilité, que multiplier les reproches qu'il s'adresse à lui-même, et tout cela uniquement parce que dans son dégoût de n'être qu'homme, il poursuit un but absurde. »

De la divinisation de l'homme comme fondement spirituel de la modernité à la tentation démiurgique, le pas a été facilement franchi : le complexe de déité (homme-dieu, maître du monde) serait à la modernité ce que la démiurgie (dieu, créateur d'univers) est à l'époque archaïque. On peut ici y voir une transgression l'ordre divin: non seulement, l'homme moderne s'est employé à maîtriser la nature, il a aussi décidé de la modeler à son image; de devenir à son tour créateur d'univers.

Au début du siècle dernier, la méthode scientifique a réussi à "ordonner la mécanique" du monde naturel et social; elle chercha tout aussi naturellement à appliquer cette méthode à l'homme lui-même. Le nouveau champ de recherche de la science est maintenant de recréer la vie en laboratoire avec comme projet utopiste une nouvelle race surhumaine et uniforme. Uniformisation, standardisation envahiront le champ de la conscience humaine au même rythme que la standardisation de la nature. Au début du siècle, l'Asie produisait plus de cent-vingt variétés de riz, l'Amérique cultivait plus de neuf cents espèces de poiriers; dans les deux cas aujourd'hui à peine une dizaine de variétés subsiste. A la variété viendra s'opposer l'instrumentalisme qui impose son discours, celui des certitudes. Cette course à l'uniformité biologique est aussi insensée que la recherche de la pensée unique; une erreur fatale.

«Une culture après l'autre a forgé sa propre réponse à ce problème en produisant des types d'idéaux, et en les incarnant dans une infinie succession de modèles en la personne de ses dieux, de ses héros, de ses saints et de ses sages. Mais il s'est révélé qu'aucun de ces modèles ou de leurs variantes n'a jamais été tout à fait couronné de succès, jamais applicable universellement. Pour ne parler que des Grecs, ni Zeus, ni Apollon, ni Prométhée, ni Héphaïstos, ni Héraclés, ni Achille, ni Ulysse ne répondent à tous les besoins. Si nous nous tournons vers les plus conscients efforts de la religion et de la philosophie pour incarner un type humain idéal, nous sommes également déroutés dans notre choix : le confucianiste, le taoïste, le zoroastrien, le bouddhiste, le platonicien, le stoïcien, le cynique, le chrétien, le mahométan, tous ont produit leurs propres conceptions de l'homme parfait, dans une large mesure à titre de négation défensive de types plus grossiers qui avaient dominé la civilisation ancienne. (...) J'en conclus que ce que cela signifie, c'est que la seule manière efficace d'aborder ce problème, c'est celle que la nature adopta de longue date : fournir la possibilité d'une infinie de variété de types biologiques et culturels, étant donné que nul type unique, si riche, si gratifiant soit-il, n'est capable d'englober toutes les potentialités latentes de l'homme. Aucune culture unique, aucune race unique, aucune période unique ne saurait faire plus que produire des variations neuves sur ce thème inépuisable. »

Depuis les Origines, la vocation de l'homme était la recherche d'équilibre entre l'harmonie et la puissance, alors que, depuis un demi-millénaire, l'esprit de l'homme s'est orienté vers la démesure de la seule puissance. N'oublions pas que l'Occident a engendré la démocratie mais aussi le colonialisme, le fascisme, le totalitarisme et la nouvelle technocratie.

La technique ne crée pas de sens, il n'y a que des abstractions, des images, des objets où tout le processus de production est effacé au profit de la seule consommation. Nous avons dépassé la «société du

spectacle» pour devenir soi-même le spectacle; acteur dans un monde nouveau qui s'improvise au fur et à mesure des découvertes technologiques. Nous sommes enfermés dans une «oeuvre artificielle» que nous avons patiemment élaboré depuis tellement de siècles. Le «corpus» de l'œuvre artificielle est simple mais aux conséquences plurielles et complexes : depuis toujours, l'homme a inventé des outils «techniques» pour se substituer ou remplacer un organe déficient : la hache remplaçant le poing nu, donc à y regarder de plus près, à remplacer par des objets inorganiques (la pierre, le fer) de l'organique. En ce sens, le concept post-humanisme, post-biotique, est à la fois d'origine préhistorique et moderne, donc intemporelle.

Tout le développement de la technique repose indubitablement sur le transfert des propriétés et fonctions de l'organique vers l'inorganique parce que les propriétés de l'inorganique se laissent plus facilement découvrir. Ainsi, on peut facilement reproduire la nature organique avec une exactitude étonnante tandis que notre savoir sur la nature de la vie est carrément déficient. Il est donc plus facile d'imiter, de substituer l'objet inorganique à la vie; là est l'essence de l'industrialisation : remplacé l'ouvrier (organique) par la machine (inorganique); là est l'essence du post-humanisme : créer des êtres/concepts post-biotiques (inorganique) au détriment de la vie biologique (organique); en somme affirmer le «totalitarisme» de la pensée, de l'esprit sur la matière comme l'art conceptuel.

«Liquider le présent au profit d'une hypothèse. »

«Le danger des fabriques de cadavres et des oubliettes consiste en ceci : aujourd'hui avec l'accroissement démographique généralisé, avec le nombre toujours plus élevé d'hommes sans feu ni lieu, des masses de gens en sont constamment réduites à devenir superflues, si nous nous obstinons à concevoir notre monde en terme utilitaires. Les événements politiques, sociaux et économiques sont partout tacitement de mèches avec la machinerie totalitaire élaborée à dessein de rendre les hommes superflus. »

L'homme hors de l'existence, c'est l'homoncule attaché aux routines actuelles du bureau, de l'usine, du laboratoire, de l'école ou de l'université, fondées sur les postulats stériles du système de puissance de la mégamachine. Plus qu'essentiellement politique, le totalitarisme est le principe de la terreur, est l'expression du Mal radical qui tend vers la destruction complète de l'humanité en proposant une identité de l'homme dégradé; c'est une politique d'anéantissement de l'individu.

«On ne doit pas effrayer les hommes, il ne faut surtout pas qu'ils comprennent qu'on les fait travailler à l'abolition de l'humanité – c'est-à-dire à leur propre disparition. Le monde du vivant a été tellement investi par le capitalisme afin d'y développer de nouveaux espaces pour la marchandise que certaines de ses conséquences possibles sur l'humanité elle-même ont fini par percer le mur du silence. »

Devant ce malaise civilisateur, il y a toujours la fuite en avant. Nous assistons à une course contre la montre pour la transformation physico-psychique de l'être en y intégrant l'ordre mécanique, cybernétique, quantique non plus pour participer à la civilisation du surhomme mais pour la quitter le plus rapidement possible, éviter la catastrophe des catastrophes. D'ailleurs, l'idée est simple : après avoir démoli toutes les mythologies flatteuses des illusions humaines pour en révéler l'imposture, après avoir détruit irrémédiablement son environnement, après avoir découvert que l'homme de la raison portait en lui l'ultime catastrophe atomique, l'homme ainsi dépouillé est fin prêt à accepter toute manipulation susceptible de le sauver.

Science appliquée et art ont donc rendez-vous pour enfin actualiser le vieux rêve hermétique/alchimiste tel qu'on le retrouve dans les dix-sept traités grecs du *Corpus Hermeticum* où il est écrit que l'homme peut «devenir dieu» par la connaissance et pour ce faire, il faut se rendre «étranger» au monde (C.H. XIII, I) afin d'accomplir « la naissance de la divinité» (XIII, 7) et l'homme ainsi régénéré disposera d'un corps immortel, il est «Fils de Dieu, le Tout dans le

FANTASTIC
STIRRING SCIENCE
MUSIC
ROBOTS
QUARTERLY
analog
FUTURE
SCIENCE FICTION
FUTURE
SCIENCE FICTION
FUTURE
SCIENCE FICTION
UNCANNY TALES
PLANET
if
analog
FUTURE
SCIENCE FICTION
FUTURE
SCIENCE FICTION
FUTURE
SCIENCE FICTION
Weird
STIRRING SCIENCE

Tout. » (XIII, 2) (Eliade, T-2, 1978)

Tout est donc en place pour préparer la nouvelle théologie anthropocentrique (homocyberlogie) de la fusion homme/machine, telle que prophétisée par les gourous artistico-cybernétiques et les grands pontes de la biotechnologie. Encore ici même subterfuge paléolithique (déguisement) même ruse des religions (simulacre), pour nous faire croire à l'art désacralisé, typiquement humain, coupé de tout mythe, de toute religion : l'art pour l'art.

L'art post-humaniste est le mensonge, le paravent derrière lequel se cache la nouvelle alliance magico-religio-métaphysique et néo-libérale de l'ADN mystique et du corps ressuscité grâce à l'androgynie hermaphrodite et nanotechnologiquement immortel du post-humanisme cybernétique. Tous ces mouvements ont comme dénominateur commun un idéal messianique de l'art rédempteur du monde et de l'homme, de l'art conjurant les malheurs de l'histoire : la science comme art sotériologique.

Notre déification individuelle aura été le continuum, avec l'aide de la religion, de la science, de l'art, de l'État, de l'économie, du détournement de la spiritualité au profit de la théologie de la domination de l'homme-Dieu comme fondement de la modernité et le complexe de déité aura été notre fabuleuse névrose. Faut-il le rappeler: les enfants de Descartes ont le plus haut taux de suicide au monde. L'Incarnation de l'homme, sa divination dans l'homme total conduit irrémédiablement à sa perte, à sa décréation: sa dé-genèse. «L'harmonie originelle pré individualiste qui régnait entre l'homme et la nature et entre l'homme et la femme a été remplacée par le conflit et la lutte. L'homme souffre de cette perte de son unité. Il est seul et séparé de son semblable et de la nature. Ses efforts les plus passionnés tendent à retourner au monde de l'union qui était le sien avant qu'il n'ait "désobéi". Ce qu'il souhaite, c'est de renoncer à la raison, à la conscience de soi, à la responsabilité et de retourner à l'utérus, à sa Mère la Terre, à l'obscurité où la lumière de la conscience et de la connaissance ne luit pas encore. Il veut échapper à cette liberté qu'il a récemment acquise et perdre cette conscience qui, précisément, fait de lui un humain. »

«Mais il ne peut revenir en arrière. Les actes de désobéissances, la connaissance du bien et du mal, la prise de conscience de soi sont des choses irréversibles. Il n'y a pas de moyens de revenir en arrière. (...) L'homme se crée lui-même dans le processus historique qui a commencé avec son premier acte de liberté - la liberté de désobéir, de dire "non". Cette "corruption" fait partie de la nature même de l'existence humaine. (...) Il peut se détruire lui-même ou, au contraire, progresser vers la réalisation d'une nouvelle harmonie. »

(...) «Plus le cœur de l'homme s'endurcit, moins il a la liberté de changer, plus il est déterminé par ses actions précédentes. Mais il arrive un point de non-retour où le cœur de l'homme devient tellement dur et tellement lourd qu'il perd toute possibilité de liberté et qu'il se trouve forcé d'aller de l'avant jusqu'à la fin inévitable, laquelle est en dernière analyse sa destruction physique et spirituelle. »

«Plus l'homme veut être en haut, plus il se sent inférieur. » (Schultz-Hencke)

Depuis la *Genèse*, l'homme a cherché dans la connaissance du bien et du mal à réaliser la promesse du Serpent: "Vous serez comme des Dieux" Or notre désir de déité est l'origine de notre mal radical qui nous transforme en diable et la Terre en un enfer, notre pandémonium.

«L'Europe est certes ce continent où naquirent Platon, saint François d'Assise, Vinci, Descartes, Pascal, Newton, Kant, Hegel Kierkegaard ou Nietzsche, celui où vécurent Eschyle, Dante, saint Jean de la Croix; mais elle fut aussi le théâtre des crimes de Phalaris, d'Héliogabale, de Robespierre, de Staline et d'Hitler, sans parler des autres ni de leurs successeurs présents et à venir. Tout ce qui fut et demeure, l'Europe l'essaima en Amérique, en Afrique, en Asie, en

Océanie pour le meilleur et le pire. Mais c'est d'Europe que sont aussi partis les tout-puissants disciples de Prométhée, d'Hercule, de Dédale, de Tantale et Faust, tous héros du savoir et du pouvoir à qui les hommes demandèrent d'apprendre ce qui leur permettrait de devenir "comme des Dieux. »

Aucune civilisation qu'elle soit mésopotamienne, égyptienne, juive, chinoise, aztèque, aborigène, ottomane, arabe, occidentale, n'a pu prendre son essor sans une métaphysique spécifique et une représentation de l'homme dans l'Univers. Tous nos mouvements artistiques, scientistes, religieux, socio-politiques et économiques actuels sont tous des reliquats d'une théologie occidentale de domination. Mais nous vivons, fait unique, dans une civilisation où la représentation de l'homme est associée à sa disparition comme espèce. On est en droit de s'interroger sur le type de civilisation qui sera engendré par cette collusion.

« Il arrive que le monde nous fatigue. Notre esprit s'embrouille à cause de lui. Parfois nous le trouvons trop compliqué. Nous ne savons pas nous en servir. Parfois, nous éprouvons le sentiment d'être étranger en lui. Entre lui et nous ça ne va pas. Entre lui et nous, c'est l'absurde. Nous souffrons de n'avoir qu'un seul trop grand monde à notre disposition, pas à notre avantage. Il nous joue un spectacle dont nous ne sommes pas le héros principal. Il nous déçoit. Quand la souffrance va trop loin, nous saisit le désir intense d'en finir. Nous voulons disparaître parce que le monde ne ressemble pas assez aux autres mondes que nous rêvons d'habiter. »

Les sciences et les philosophies ont beau nous expliquer ce qu'elles peuvent, nous souffrons d'une insatisfaction essentielle. Déplorant que l'essence de l'humanité appartienne à un autre, dieu, roi et maître, l'homme constitue le projet d'un autre monde, voire une autre humanité, pour en être le maître, dût cette révolution passée pour irréaliste. Or, l'homme peut jouer au poète. Il peut inventer des mondes étrangers à l'idée même d'une connaissance, constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, habités par des personnages étranges, passionnés, monstrueux, souverainement libres de dire et de penser n'importe quoi. C'est le point de départ de l'imaginaire. »

«L'homme ne peut être dupe que de lui-même. » (Emerson)

C'est ainsi que l'homme devient metteur en scène de son monde. Rappelez-vous Dürer qui s'est peint sous les traits du Sauveur dans un autoportrait (1493) ou de Gauguin qui use du même stratagème dans le Christ en jaune. Nous assistons à une incroyable autofiction où l'homme «transfigure son existence et son identité, dans une histoire irréelle, indifférente à la vraisemblance. » L'humanité se projette alors dans un récit héroïque, une sorte d'autofabulation fantastique.

Nous demandons alors aux rêves, aux arts, aux livres, au théâtre, au cinéma, aux sciences, aux religions, aux philosophies, de métamorphoser le monde. Tout va pour le mieux jusqu'au jour où l'imaginaire cherche à étendre sa domination pratique sur le réel. Nous assistons alors à la guerre des mondes, c'est à dire la bataille entre deux imaginaires névrotiques, celle entre un monde illusoire à l'image de Dieu versus un monde à l'image d'un surhomme, tout aussi illusoire, tous deux trouvant leur finalité existentielle dans leur ciel fictif, le paradis pour l'un et le cyberciel pour l'autre.

«Au commencement comme à la fin de l'histoire religieuse de l'humanité, on retrouve la même nostalgie du Paradis. Si l'on tient compte du fait que la nostalgie du Paradis se laisse pareillement déchiffrer dans le comportement religieux général de l'homme des sociétés archaïques, on est en droit de supposer que le souvenir mythique d'une béatitude sans histoire hante l'humanité dès le moment où l'homme a pris conscience de sa situation dans le Cosmos. »

L'apogée de l'autofiction fantastique au vingtième siècle revient à Teilhard de Chardin dans *Le Phénomène humain* et *L'Avenir humain* où il conçoit et ajoute à côté de la lithosphère, de l'hydrosphère, de

l'atmosphère, une nouvelle sphère qu'il nomme la noösphère : une sorte de «pellicule d'esprit», une couche de conscience qui se répand autour de la terre. En somme, toute la création se trouve en marche vers l'apothéose de l'intelligence abstraite : le Point Oméga où l'évolution sera parvenue à son couronnement; un cerveau unique, mondial où les âmes perdront leur identité corporelle pour se magnifier dans la pensée pure elle-même. Toute la philosophie post-humaniste trouve ici, dans les écrits du réputé père jésuite, ses textes fondateurs car, pour atteindre cette noösphère, l'homme doit dé-créer sa propre nature biologique. Ici, l'auto transcendance scientifico-mystique rejoint l'auto-fabulation fantastique des poètes, des peintres et des écrivains de tout temps.

«Le Grand Cerveau pense, donc je ne suis pas. » (Teilhard de Chardin)

Retournement complet du «je pense donc je suis» de Descartes au profit d'une superstructure artificielle où toutes les potentialités de la vie sont réduites à être manipulées et transformées conformément aux exigences du Dieu électronique.

«L'enfer est pavé de bonnes intentions. »

Rien de plus totalitaire et de plus fallacieuse que cette sphère à la fois religieuse et technocratique de l'avenir de l'homme où la vie, toute vie, est subordonnée à l'intelligence organisée. Et Teilhard de Chardin, dans *le Phénomène humain*, de conclure en allant au bout de sa logique :

«Pour monstrueux que cela soit, le totalitarisme moderne n'est-il pas la distorsion de quelque chose de magnifique, et par là tout à fait près de la vérité ? »

Il y a des «attentes colossales» entre ce que les hommes veulent et ce qu'ils obtiennent, entre ce qu'ils voudraient être et ce qu'ils sont. «Le résultat est un sentiment personnel d'insuffisance. Mais la réaction à ce sentiment d'infériorité consiste en une surcompensation renouvelée (la déité), qui conduit à renforcer encore le sentiment d'infériorité. On se heurte une fois de plus à un cercle vicieux qui ne fait qu'intensifier l'inhibition du départ» : ce qu'on appelle «la loi de l'esclavage croissant. » Les «attentes colossales» transférées vers la science prennent alors une forme exorbitante.

«Aujourd'hui, la science se substitue à la pratique religieuse; elle reste inaccessible à la plupart des gens qui néanmoins y croient fermement et considèrent sa fonction comme sacrée. (...) Les sciences biologiques, physiques et astrophysiques sont les voies actuelles par où passent la connaissance, la vérité, la vie au-delà du concevable quotidiennement, matériellement. Il n'est donc pas surprenant que les biochimistes, les physiciens se mêlent de philosophie, de métaphysique, de morale. Ce sont les nouveaux prophètes de la nouvelle «religion» : celle de l'esprit résumant les lois de la matière, de l'énergie et du temps en formules mathématiques... Ces institutions obscures échappent aux règles de l'éthique mais elles imposent leur vérité. »

L'artiste D.A. Therrien est quant à lui convaincu que technologie et religion forment un seul et même système de contrôle des masses. Tous les deux promettent une libération individuelle future (paradis, cyberespace) pour mieux dominer les corps physiques.

Pour Therrien, la technologie-religion amplifie les effets du pouvoir, il prévoit même une future Inquisition technologique où les machines d'aujourd'hui peuvent servir comme les machines du Moyen Âge à torturer les corps pour rendre l'esprit docile. Avec *TX : Pandaemonium*, Therrien nous montre que derrière la technologie se terre un désir de puissance exponentiel qui guide l'humanité vers un totalitarisme absolu. Toutes les performances de Comfort/Control mettent l'accent sur l'impuissance de l'homme face à ses créations technologiques ; ici, c'est bien Frankenstein qui remporte la mise et asservit son créateur.

Depuis le Temps des origines jusqu'à nos jours, nous avons vu que les représentations du corps ont toujours oscillé entre corps idéalisé et corps réel, entre corps aimé et haï, entre corps aliéné et libéré, entre corps de chair et évanescent. Nous avons vu également que le post-humanisme représente la finalité de l'homme biologique, met fin au cycle de l'évolution physique des espèces telle que découverte par Darwin. Nous savons également que le concept du corps machine depuis la Renaissance a permis de désacraliser le corps primitif pour mieux le soumettre aux manipulations quai démiurgiques de la science et que le cyborg est bien une réalité de notre temps. Même si les avancées extraordinaires en médecine, en neuroscience, en pharmacologie et en orthopédie soumises à des codes d'éthique et protocole de recherche stricte ont leur raison d'être en permettant à des milliers d'individus d'avoir une vie confortable et de qualité supérieure, il est indéniable que des dérives totalitaires, certes aujourd'hui marginales, sont aussi à l'œuvre.

Même si l'avènement du cerveau numérique est peu probable de nos jours, il fait quand même l'objet d'une quantité de recherches phénoménales qui permettent de croire à sa réalisation. Selon la revue *Wired* de mars 2005, une douzaine de laboratoires américains subventionnés reçoivent déjà des dizaines de millions de dollars du département de la Défense pour créer des robots intelligents et des interfaces cerveau-ordinateur.

Nous avons vu également que de tous temps, l'homme a cherché à améliorer sa condition et même à entrevoir que la «vraie vie» était ailleurs que sur terre : paradis, nirvana, cyberespace, etc. Si bien qu'il est impossible de comprendre les enjeux du post-humanisme sans en saisir la dimension théologique et métaphysique.

Nous savons maintenant que depuis les grandes civilisations antiques, la notion de corps sacré en harmonie avec l'univers s'est dégradée jusqu'à devenir objet de corruption et responsable du malheur des hommes. Dans toutes les grandes religions, le corps en chair et en os fait problème. C'est ce constat qui nous permet de saisir l'aspect métaphysique du post-humanisme en droite ligne avec la pensée manichéenne.

Précisons que le post-humanisme est une sous-culture qui a plus l'allure d'une secte. Ce qui ne veut pas dire qu'il est sans importance, n'oublions pas que la pensée manichéenne s'est propagée et a contaminé fortement toutes les religions jusqu'à ce jour et en a déterminé toute la culture occidentale.
Depuis la nuit des Temps, le corps de l'homme a oscillé entre deux visions diamétralement opposées : le corps adoré mais irréel et le corps haï réel; deux notions que nous avons tenté de découvrir via la représentation du corps dans l'art.

Au début du siècle dernier, Émile Durkheim, dans son ouvrage intitulé *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, mit en évidence que la religion est constitutive de la culture et qu'elle y joue un rôle social dans les sociétés archaïques et un rôle politique dans les sociétés de l'Antiquité comme nous l'avons vu. «En tout état de cause, la religion était déjà ce qu'elle allait rester, le reflet de croyances collectives, d'un vécu localisé, et d'une politique vis-à-vis de la réalité. »

Nous avons du remonter jusqu'au religion de la Mésopotamie bien avant Zarathoustra et l'antique religion dualiste des anciens Perses avec son dieu du bien Ahura-mazda et son dieu du mal Ahriman et leur lutte éternelle qui divise le monde entier en deux : le jour et la nuit, le pur et l'impur, l'âme et le corps, l'homme et la femme...

Depuis 4 000 ans, la *Bible*, ensuite le *Nouveau Testament* et finalement le *Coran*, nous présente le néant, l'au-delà comme seule réalité acceptable. La vie est une maladie, la chair y est méprisée et l'homme tourmenté cherche à se venger et transforme « en haine de la terre ce qui était amour de la vie et des choses terrestres. » Le corps est la source du mal, l'universel tentateur, c'est le corps qui est vicié, faussé, et garde la trace du péché des origines. Le corps c'est le corrupteur; un principe de malignité vit en lui. Il est donc le diable

en son corps, alors que l'esprit correspond au divin. Descartes, par la suite, perpétua ce dualisme en séparant «logiquement» le corps de l'esprit, pire en transformant le corps en machine pour finalement trouver sa finalité dans l'abnégation complète.

De tous les écrits antiques, le manichéisme fait un retour phénoménal via le post-humanisme en ce début du troisième millénaire où c'est toujours la lutte entre le corps et l'esprit qui domine. Rappelons-nous que Mani réclamait la disparition complète de la créature humaine, il faut que l'homme anéantisse tout lien avec la matière car le monde est abandonné au mal et contamine, infecte l'homme lui-même de la même «maladie. » Devant une semblable perspective, il eût mieux valu que l'homme ne fût pas.

Ces idées se retrouvent chez les Grecs avec Platon (427-347) qui traite le corps de cercueil (soma/séma) puis chez Paul de Tarse qui invente la notion de « chair » (sarx, carné) et certains gnostiques. Mais le courant de somatophobie est beaucoup plus large. Ce dégoût du corps est étendu à tout ce qui participe à la nature corporelle: la femme tentatrice de l'homme, les sauvages qui ne sont que leur corps, les animaux horribles, dégoûtants et diaboliques, la nature qui recèle les mauvais esprits, la terre et tout ce qu'elle produit de vivant. Cette haine du corps se manifeste essentiellement par une persécution générale de la vie.

Exactement ce que réclame la cyberculture postmoderne : l'esprit, (l'âme) seul mérite d'être sauvé de la déchéance du biologique, délivré de la fatalité du corps mortel. Une fois dissipées les brumes hermétiques des signes ésotériques, nous pouvons soulever, enfin en pleine lumière du jour, le voile et pénétrer dans le sanctuaire secret où la connaissance parfaite dissipe tout mystère : le post-humanisme est un univers sans mystère, pur logos, version post-moderne du manichéisme antique devenu le mode de pensée de notre époque.

«Nous sommes fatigués de l'homme! » (Nietzsche)

«Après deux mille ans d'assauts platonico-chrétiens contre le corps et les passions, d'anathème jeté sur son essence, le désir humain s'est peu à peu retourné contre lui-même, pour s'engager à rebours dans sa tendance naturellement affirmatrice et créatrice, dans la fuite affolée et inquiète d'une autre vie, d'un autre monde, immuable, paradisiaque, éternel. »

Tout détruire plutôt que de continuer ainsi et disparaître enfin dans le cyberespace/paradis. Nous sommes bel et bien catastrophés. Alors aussi bien en finir une fois pour toutes. Finis la révolte, les dépressions, les guerres, la haine; enfin la béatitude de la noösphère inorganique.

«Toutes les pulsions tendent à reconstituer ce qui existait. Un instinct ne serait que l'expression d'une tendance inhérente à tout organisme vivant et qui le pousse à reproduire, à rétablir un état antérieur auquel il a été obligé de renoncer sous l'influence de forces perturbatrices extérieures... L'état antérieur, originel du vivant serait le non-vivant, et il s'ensuit pour Freud que le dernier but de la pulsion est le retour à l'inorganique. (...) Le moi ne veut pour ainsi dire rien d'autre que son repos. (...) Toutes les pulsions se situent donc sous le «principe du nirvana» et tendent à «la suppression de la tension interne»; autant la pulsion de mort (Thanatos) ou pulsion de vie (Éros) s'orientent désormais vers la stabilité de l'inorganique et deviennent l'expression d'une aspiration «de tous les êtres vivants à en revenir au repos du monde inorganique. »

Il est urgent comprendre que toutes les théologies de domination axées principalement sur l'asservissement de la nature sont une impasse. Tous les peuples ont sans doute conçu des religions dominatrices mais l'opération semble avoir échoué partout. Car tous les langages et écrits qui transcrivent la connaissance de génération en génération que ce soient les Upanisads, le taoïsme, le bouddhisme, les mythologies égyptiennes, sumériennes, grecques, les cosmogonies africaines, amérindiennes, aborigènes, le *Coran*, la *Bible*, la *Torah* y compris la science et la philosophie ne sont que

récits parcellaires et poétiques d'un mystère qui nous dépassera toujours, l'univers étant en expansion et par le fait même en perpétuelle transformation. Si bien que «notre raison a des limites. » (Kant). Il en sera ainsi du post-humanisme et de son utopie post-biologique.

«Lorsque la nature devient la propriété de l'homme, elle cesse de lui être immanente. Elle est sienne à la condition de lui être fermée. S'il met le monde en son pouvoir, c'est dans la mesure où il oublie qu'il est lui-même le monde : il nie le monde mais c'est lui-même qui est nié. Tout ce qui est en mon pouvoir (nature, femme, esclave) annonce que j'ai réduit ce qui m'est semblable à ne plus exister pour sa propre fin mais pour une fin qui lui est étrangère. Ainsi l'homme subit l'effet ricochet de sa propre aliénation en devenant étranger à lui-même, aliéné dans un monde qu'il a lui-même asservi; où il se laisse dicter sa ligne de conduite par ses propres créations. »

«Nous vivons à toujours à l'ombre d'une arrogante fumisterie. »

Jamais dieu n'a été aussi vivant depuis qu'il a été déclaré mort. Le cyberespace est rempli de cyberdieux comme au temps des sociétés polythéistes, comme autant de promesses d'un futur cyberciel. Toute cette philosophie de la transcendance du biologique, ce post-humanisme, se nourrit toujours aux mêmes sources que jadis. Ce concept postmoderne puise généreusement à même cet immense réservoir des mythologies archaïques et religieuses. Et c'est par l'ésotérisme, c'est à dire en se comportant comme une secte d'initiés qui ont décrypté les codes secrets que le post-humanisme opère la jonction avec les religions historiques.

Mais n'oublions jamais que le cyberespace, comme tous les mythes universels, n'existe pas, que c'est un paysage de l'esprit «occidental» obnubilé par ses créations électroniques. Dans toutes les cultures et de tous temps, les histoires chantées ou contées recelaient de lieux mystérieux et abstraits, tel le cyberespace, où se mêlaient hallucinations et souvenirs collectifs. Ce que les philosophes du post-humanisme nous présentent comme le cyberciel est en réalité un endroit qui fut décrit par Homère, VII siècles avant J.C., comme l'Hadès, «le lieu invisible, éternellement sans issue, où les âmes, perdues dans les Ténèbres (cyberespace), ont accepté consciemment de se pervertir. C'est l'échec total, définitif, irrémédiable de l'existence humaine. »

«Ce lieu invisible éternellement sans issue» n'est-il pas ce fameux cyberespace où les âmes, comme les images d'une vidéo-installation, tournent en boucle; où l'histoire «boucle la boucle», enfin numérisée, échantillonnée, sans cesse recyclée et d'une transcription sans fin. Imaginez le «moi» numérisé en onde audiovisuelle.

«Le bouclage est caractéristique d'une histoire lue à toute vitesse comme si elle était saisie par balayage optique. On peut la recomposer, la transcrire ou la cloner en fonction d'une métamorphose dominante…(…) Roland Barthes a déclaré un jour que la «répétition sans fin est la forme idéologique dominante. »

Tout art recèle un fondement religieux et le post-humaniste n'y échappe pas. Le post-humanisme se positionne comme salut universel alors qu'il n'exprime qu'une perspective partielle et carrément restreinte, confinée à l'Occident technologique. Il n'y a aucun autre dialogue authentique avec les autres visions des autres cultures, au contraire il y a rupture lorsque d'entrée de jeu l'on propose aux autres civilisations le seul modèle occidental comme gage de prospérité tout en sachant que la planète terre n'a pas les ressources nécessaires pour la supporter. Notre tentative de réduire le bien-être au seul développement même durable, de cliver la surface de la terre en zones économiques sont parmi les principales raisons de notre impasse.

«Transformer le monde, intervenir, est une responsabilité et donc une sainte mission pour l'Occidental. On ne peut lui en vouloir de suivre sa nature, son «dharma» : civiliser, évangéliser, développer, se

faire l'avocat des droits de l'homme et leur application à travers le monde, en un mot un artisan de paix. Mais le problème est qu'il a tendance à «identifier les limites de sa propre vision du monde avec l'horizon humain lui-même. » Il se sent menacé par tout ordre social ou système de valeurs autre que le sien. Il ne voit plus alors dans les autres que des primitifs à civiliser, des païens à évangéliser, des sous-développés à développer, des opprimés à libérer. (...) Les «autres» ne lui apparaissent alors que comme des vides à remplir, de la cire pour sa flamme de droits et justice. La question ne lui vient que rarement à l'esprit : «et si la Réalité dépassait largement non seulement l'interprétation que l'Occident en donne mais l'expérience que l'Homme lui-même tout entier en a ou peut en avoir ? » Ou se pourrait-il que l'Occident se sente menacé dans son «pouvoir» par la réalité différente de l'autre ? » Comme s'il n'acceptait pas au fond «d'être mis par l'autre face-à-face aux limites de l'Occident, de ses valeurs, de sa raison critique, de sa cosmologie, anthropologie et philosophie de vie. (...) C'est peut-être la raison pour laquelle il absolutise ses valeurs par ailleurs géniales de : Dieu, Homme, Personne, Autonomie, Démocratie, Droits de l'homme. Il ne veut pas prendre sa place dans l'univers. Il veut toute la place. »

C'est malheureusement dans cette optique de l'Occident néo-colonialiste que se situe la technocratie moderne. Le pouvoir est investi non pas en Dieu, mais dans une mégamachine qui gère un système complexe d'interventions et de paramètres où tous (professeurs, savants, prêtres, politicien, artistes, citoyens) travaillent dans la même direction unilatérale i.e. dans le sens que veut le Capital. Le Capital comme mégamachine commande et les experts et politiciens proposent et votent les lois inéluctables de son progrès. Les gens ne peuvent même plus décider ce qui est bon pour eux, faute de le savoir, ou plutôt, nous avons laissé aux experts le soin de décider à notre place.

La mégamachine nous place toujours devant le fait accompli, exactement comme pour le médicament Vioxx, les OGM et autres aliments transformés. C'est à prendre ou à laisser et comme nous n'avons pas le choix de nous guérir et de nous nourrir... Nous oublions que la vie nous interroge autant sur nos actes que nous pouvons l'interroger sur son sens.

«On voudrait souligner que la démocratie libérale, qui est désormais reconnue comme le meilleur des régimes, est fragile, sujette aux dérives, et que les circonstances ne nous permettent plus, en la matière, la moindre erreur de jugement. On voudrait suggérer que la partie la plus prospère de la planète est en train de gâcher le seul modèle, pour l'heure, de surmonter la tentation totalitaire à laquelle conduisent, ailleurs, la peur et la misère. S'il devait apparaître aux habitants des autres nations qui cherchent leur voie, que la vie sous nos cieux n'est pas plus digne d'être vécu; que l'air que nous respirons, au sens propre et métaphorique, est peut-être doux mais raréfié, et n'est, à la longue, pas plus respirable; que nous laissons en friche les terrains conquis par la liberté et que notre démocratie est, pour cette raison, plus apparente que réelle; que nous abandonnons notre conscience à la direction des experts; que nos pensées sont des mécanismes et nos actes, des gestes; que notre capacité à créer n'est plus qu'une capacité de produire; que les «droits de l'homme» et «le devoir d'ingérence» ne sont que des incantations destinées à servir d'alibis à notre capacité d'agir; bref que l'absence du joug sur notre nuque se justifie seulement par la disparition de la nécessité, il est probable que le cycle du désespoir, ouvert au début du XXe siècle (en Occident), se rouvrira au XXIe dans le reste du monde, avec les moyens de la destruction finale.»

«Je sens en moi un grand effroi. » (Podesta)

Le post-humanisme occidental est une fable qui tient du fantasme. L'homme a toujours préféré la narration du récit à la réflexion philosophique. Tel est le «scandale» du procès et de la mort de Socrate : la première société «démocratique» a choisi de sacrifier «le plus sage des hommes» et par le fait même, condamnée la philosophie. Pas vraiment, plutôt, la philosophie s'est fait remettre à sa place comme forme particulière de la narration du monde. Bien qu'exigeante, elle côtoie le discours épique, dramatique, religieux,

mythique, poétique, théâtrale et romanesque. Mais l'homme a toujours préféré la facilité du récit à la recherche ardue de la vérité. Car l'homme est avant tout un poète. Il aime inventer des mondes constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, des mondes habités de personnages étranges, passionnés, souvent monstrueux, des univers interchangeables en diapason avec les dernières connaissances scientifiques et l'avancée des connaissances. Ainsi sous les récits post-humanistes se cachent les mêmes histoires mythiques qui ont aidé l'homme à vivre depuis la nuit des Temps. Le récit post-humaniste est un nouvelle tentative qui veut donner un sens à ce qui n'en a pas.

«La vérité est qu'on ne veut pas de la vérité. » (Hentsch)

Bien avant les premiers écrits philosophiques de la Grèce antique, bien avant les hiéroglyphes égyptiens et l'écriture sumérienne, la parole du conte, la poésie des chants étaient les récits oraux d'une histoire sacrée, gardiens de la mémoire humaine. Là est la force indéniable du récit. Ni la philosophie, ni la théologie, ni la science n'ont toujours été, le récit, si. Le récit est de tous les temps et se transmet de génération en génération comme un lègue, une tradition qui ne souffre aucune autre interprétation surtout pas celle de la «vérité philosophique» L'homme a toujours couronné le récit de l'illusion qui fait consensus au détriment de la réalité.

Ce que le XXe siècle nous révèle : c'est tout le gâchis psychologique, social et politique du récit de la chute mésopotamienne adopté et adapté sous de nouveaux noms, que ce même récit est contingent à toute l'histoire de l'humanité, le summum de notre psychose collective qu'on arrive si peu à contrôler encore aujourd'hui. L'invention de la chute cosmique des âmes sur terre, la création de l'âme donc, furent sans doute perçues comme une extraordinaire révélation : l'homme avait une origine cosmique. Mais ce faisant, nos ancêtres antiques introduisirent une dualité immémoriale entre l'âme céleste, pure et le corps terrestre, impur.

« Dès que l'homme se donne une origine céleste et même stellaire, il ne peut que mépriser son corps. Il se sent étranger à son corps et de parenté divine. »

Les différentes théosophies et théologies pensées par une élite ont ainsi inventé tout un éventail de subterfuges afin «de priver l'homme modeste de pensées propres et à en faire plutôt des haut-parleurs répétant des slogans répétitifs et des automates au service des passions collectives. » (Hartmann) À l'image des sectes ésotériques primitives, tout un langage magico-religieux se met en place encore aujourd'hui; les oeuvres d'art deviennent obscures, incompréhensibles, le savoir scientifique devient hyperspécialisé, élitiste, impénétrable, langage réservé aux seuls initiés incompréhensible à l'entendement du plus grand nombre.

Ainsi les initiés du post-humanisme dans leurs tentatives de «faire nouveau» répètent encore les mêmes anciennes formules du manichéisme antique «reliftées» et servies à la mode du jour. Ainsi toutes ces histoires que nous aimons nous raconter sur notre future cyberascension, ne sont que simulacres des sauveurs antiques pour nous faire oublier le saccage de la nature, les déchirures dans la communauté des hommes et les inégalités entre l'élite technocratique occidentale et les masses laborieuses exploitées comme au temps des grands empires sumériens et égyptiens.

Force est de constater qu'à partir de Sumer des religions d'asservissement ont été crées à des fins politiques. La puissance des dieux vient suppléer à la trop évidente faiblesse humaine en légitimant un pouvoir royal capable de résister aux conflits et autres forces de désintégration s'exerçant contre lui. N'oublions pas que la violence entre individus, entre clans et familles étaient toujours susceptibles de déstabiliser le régime. Il fallait donc «établir un pouvoir sur les hommes, reconnu par les hommes, exercé par des hommes, mais renforcé et garanti par les dieux. »

«La justification du contrôle social dans le monde moderne était

ancienne : les êtres humains sont des pécheurs, voilà pourquoi le mal et la souffrance existent sur terre. Les êtres humains sont des pécheurs parce que le péché originel les a séparés de Dieu; (...). Là était la source de toutes les autres séparations : patriarcat, autorité, hiérarchie, division de l'humanité en meneurs et en menés, propriétaires et travailleurs, séparation de chaque individu d'avec l'autre. »

«Ni Faute, ni Sauveur. Nous n'avons pas à être sauvé d'une faute qui n'existe pas. »

Nous vivons sous le signe d'une faute inexistante, forgée de toutes pièces, il y a plus de 30 siècles, par des prêtres mésopotamiens avides de pouvoir. Le péché originel est une invention théologique à des fins de contrôles politiques des masses, le plus grandiose détournement de la vie. On a peine à imaginer que la chute mésopotamienne ait provoqué une profonde mutation de la vie instinctive; une véritable pétrification métaphysique. Il nous faudra bien admette un jour que l'invention de cette chute originelle, sans être la cause unique des psychopathologies, recèle néanmoins en son sein nombres de névroses, de perversions, psychoses et est responsable du malaise existentielle de l'homme. Plus encore, savoir que la faute est au service d'un projet fondamentalement despotique d'asservissement des populations comme stratégie de survie.

À l'image de cette haine de la vie, le post-humanisme, philosophie gnostique «néo-mésopotamienne» par excellence, a la destruction au cœur et dans le sang. Contre le monde, elle oppose un anti-monde, le cyberespace et déclare une impitoyable guerre contre la vie à l'image des religions bibliques (judaïsme, christianisme, islam) où la destinée humaine est soumisse à une vie future en dehors de sa biologie. Si, comme l'affirment les historiens, «l'Histoire occidentale commence à Sumer en Mésopotamie», alors le post-humanisme est la conclusion logique de la pensée négative issue de la chute mésopotamienne qui s'est transmise de génération en génération à travers d'innombrables cultures depuis près de quatre milles ans. Cette haine de la vie a mis l'humain hors jeu et conséquemment, une kyrielle d'idéologies de la mort a pu proliférer. «L'affaire est métaphysique mais surtout éthique. (...) Schopenhauer croit qu'un ascétisme, une haine retournée contre soi-même, est le seul avenir de la pure méchanceté, un avenir retourné et inversé, un avenir qui dénie et expie. (...) La méchanceté mène à haïr, et c'est le vestibule qui conduit vers la sortie, vers la dernière phase d'une existence philosophique : celle qui consistera à se haïr, se nier soi-même comme individu. La méchanceté serait le dernier palier du calvaire, au-delà duquel s'arrête l'effort de vivre, et où commence l'effort de ne plus vivre, pour tuer la vie en soi. »

Nul autre que Camus a pu souligner avec Caligula le drame de l'homme trop dupé par les aliénations sociales et politiques. Caligula, empereur antique raisonnable et bon chercha d'abord à rendre son peuple heureux. Mais la mort prématurée de sa sœur Drusilla l'entraîna vers le manichéisme gnostique fort populaire à l'époque romaine : le monde tel qu'il fait n'est plus supportable. Caligula va devenir cruel et cynique et sèmera une haine sans borne envers les êtres et le monde. L'absurdité de la vie rend le bonheur impossible; «j'ai donc besoin de quelque chose qui soit dément peut-être mais qui ne soit pas de ce monde. »

«L'énergie inemployée se retourne contre elle-même et provoque l'apparition des formes d'autodestruction au sein de la vie. « Se crée alors une situation d'extrême tension dans laquelle l'individu se débat. Un mécontentement plus grand et, de nouveau et de plus en plus, le besoin de s'en défaire. » Il y a un nom pour désigner cela : la maladie de la vie (le post-humanisme). La vie malade, ne parvenant pas à s'accomplir, à se réaliser, tend alors à ne trouver d'issue que dans la fuite. «La fuite dans l'extériorité (mass média ou cyberespace) en laquelle il s'agit de se fuir soi-même et ainsi de se débarrasser de ce qu'on est, du poids de ce malaise et de cette souffrance. » Voilà un trait caractéristique de l'empire de la maladie de la vie en notre monde postmoderne. «La fuite de soi est le titre sous lequel on peut ranger presque tout ce qui se passe sous nos

yeux. » (...) Il s'agit pour l'énergie inemployée de la vie de tenter de se défaire de soi, de s'oublier en tant que vie, de disparaître : de mourir. Non pas d'une mort physique, mais plus essentiellement encore, de ne pas vivre sa vie, de mourir comme présence au monde, comme Présence à soi, de disparaître dans le flux de l'inconsistant et l'irréel d'une vie autre... »

Ce processus de désintégration serait la conséquence du «déclin des grands récits» modernes mis en place depuis le XVIIe siècle : préséance de l'individu sur la communauté, maîtrise de la nature, suprématie de la production/consommation capitaliste, idéologie du progrès technique et scientifique, le tout formant une pensée unique susceptible de rassembler les membres de la société. Or tous ces grands récits connaissent encore des disfonctionnements majeurs, pensons simplement à la situation des droits de l'homme dans le monde en perte de vitesse et que dire de celle de la femme, la crise financière provoquée par le capitalisme sauvage et des conséquences dramatiques d'une conception du monde physique vu strictement comme réservoir de matières premières.

Au niveau psychologique, la bombe atomique de Hiroshima et Nagasaki et les camps d'extermination germaniques ont laissé des traces indélébiles et néfastes dans l'esprit de l'homme. Les autres guerres et génocides ont eux aussi remis en cause les principes mêmes de l'humanisme et ont contribué à la croissance du cynisme ambiant envers les grandes structures fondamentales de nos sociétés.

Depuis le temps qu'on enseigne, depuis le temps qu'on lit des livres, magazines et journaux, depuis le temps que nous regardons des documentaires et films d'époque, au fond nous le savons parfaitement que tout est en train de foutre le camp, que nous sommes tristes à mourir et que, nous nous en contentons.

La philosophe Hannah Arendt, en 1963, déjà entrevoyait, dans son essai *La conquête de l'espace et la dimension de l'homme*, que plus l'homme se projettera dans l'espace plus les perspectives humanistes subiront les assauts cybernétiques d'où «le retard considérable aujourd'hui du développement social et politique en comparaison avec le progrès techno-scientifique. »

Que les utopies post-humanistes soient réalisables ou non importe peu finalement pour le moment présent. Par contre le récit qu'elles sous-entendent est primordiale et le constat navrant : l'écosystème de la terre s'appauvrit de jour en jour, son atmosphère se détériore, les populations humaines ont déjà atteint leur seuil limite alors si l'homme se laisse aller à se déprécier psychologiquement tout en dégradant son monde biologique jusqu'au point de non-retrour; alors le post-humaniste deviendra réalité. C'est pour cela qu'il verse dans l'extase du sublime et se présente comme nouvelle théologie parce que le danger d'une humanité suicidaire est bien réel.

Fondations post humanistes

Informatiser, c'est organiser la trinité informations/machines/rapports d'un domaine délimité. Sortir du « bordel informatique » nécessite de regarder, moins la technologie et de ses techniciens, que ce qui se passe autour.

Lorsqu'il s'agit d'une organisation ou d'une pratique sociale, informatiser est définir et réguler les relations entre des personnes à travers : des informations (portant textes, nombres, images, sons, voix) maniées par des machines (ordinateurs, téléphones, consoles de jeux, etc.) pilotées par des programmes (logiciels, applications).

Informatiser une organisation ou une pratique sociale est l'encadrer avec des moyens puissants. Une telle transformation n'est donc pas simplement affaire de « technique ». Elle implique nécessairement des questions sociales, politiques et éthiques.

En effet, qui décide d'informatiser quels rapports entre quelles personnes? Avec quelles informations? Avec quelles programmes et machines? Avec quelles contraintes ou possibilités, présentes et futures? À quels coûts assumés par qui ? Derrière toutes ces questions

se cachent des êtres humains. Mais qui ?

Le choix d'une configuration de rapports, informations et machines parmi toutes celles possibles n'est jamais anodin. On peut parler d'une Triple Alliance politique, économique et cybernétique susceptible d'« auto-organiser » les potentialités explosives des masses humaines de très grande dimension et de conjuguer les performances de deux prototypes de la post-modernité : l'homo economicus — le citoyen égoïste et rationnel, junkie de prestations et de consommations, et acharné à optimiser un best-of de biens et de services ; et l'homo-communicans, le citoyen-branché, habitant-bulle d'un espace cybersympa, sans conflit ni confrontation sociale archaïque, se flattant de positiver et de n'exister que comme ténia cybernétique perfusé d'inputs et vomissant des outputs.

Pour la Triple Alliance, tout ce qui prétend ne pas s'incliner devant les états de fait ou ne pas se reconnaître dans une pensée algorithmique, est soupçonnée de « romantisme malsain ».

La nouvelle théocrasie algorithmique et son nouveau clergé

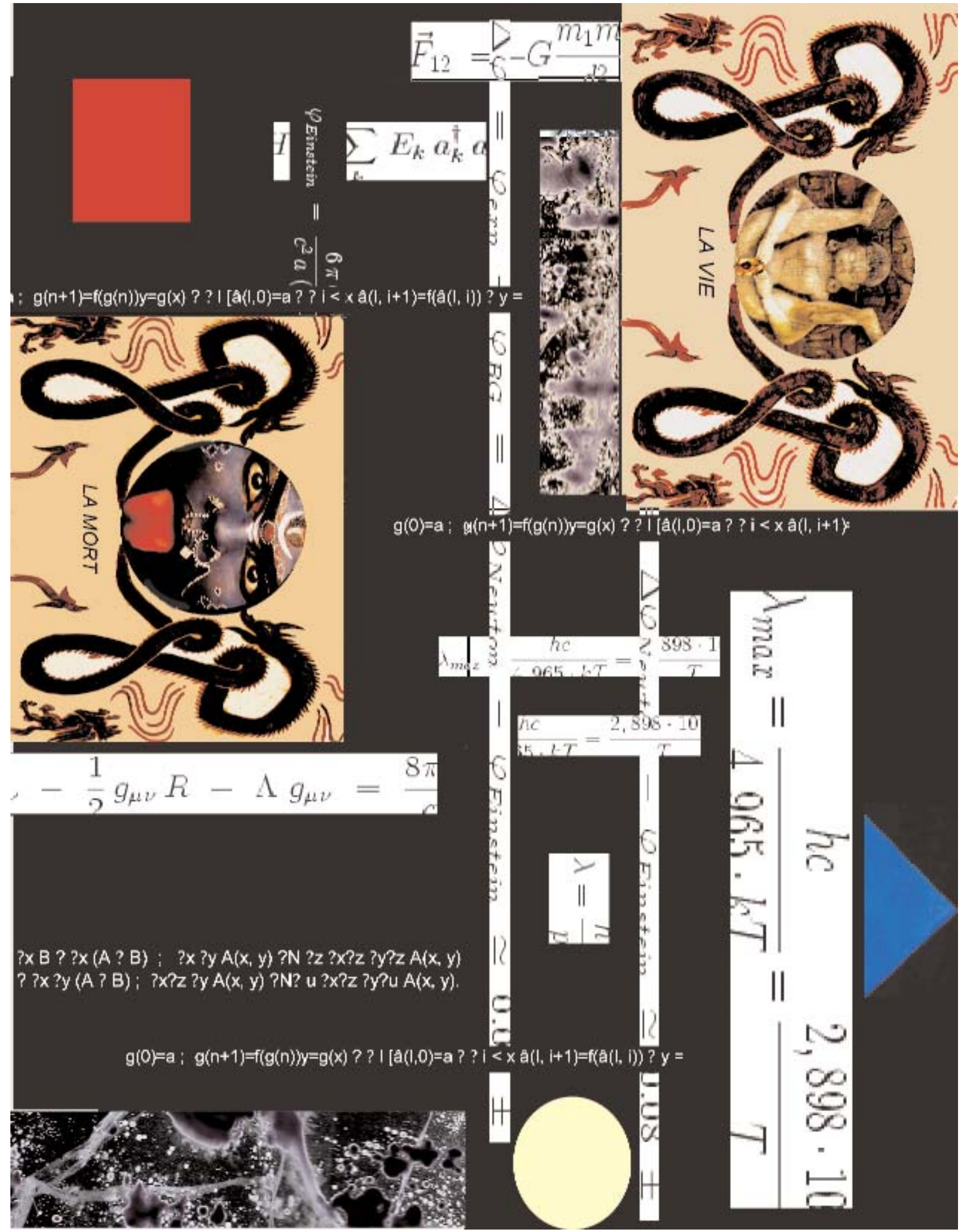
Des biologistes ont découvert que « l'évolution serait régie par de simples règles géométriques dictées par quelques gènes ». « Une nouvelle vision qui dévoile l'ingéniosité de la nature »Leur conclusion est un hymne au talent de « celui » qui a mis au point « l'algorithme génétique évolution » : « Tout se passe comme si le génome des êtres vivants était pourvu d'un certain nombre de curseurs géométriques, permettant au processus d'évolution d'explorer de nouvelles formes avec une grande économie de moyen. Un bricolage diablement habile ! Plutôt que d'attendre des mutations génétiques aléatoires et miraculeuses, il est en effet beaucoup plus simple d'engendrer de la diversité morphologique en jouant simplement avec ces curseurs : il suffit d'une petite variation dans leur position pour que les organes s'étirent et se déforment. »

Comme ils le disent, « cette traque des « gènes géomètres » ne fait que commencer. Avec l'espoir que cette conjugaison de la biologie et de la géométrie permettra de mieux décrypter les astuces exploitées par l'évolution pour dessiner tant de variétés d'espèces. De dévoiler le bricolage génial patiemment mis au point par la nature pour générer cette formidable diversité au sein du règne du vivant. » Les algorithmes sont partout. Nous vivons dans une «culture algorithmique."Les algorithmes de recherche de Google déterminent la façon dont nous accédons à l'information. News algorithmes Feed de Facebook déterminer comment nous socialiser. De algorithmes de filtrage collaboratif de Netflix et Amazon à choisir des produits et des médias pour nous. "Nous vivons dans un monde dirigé par des algorithmes," Les algorithmes dominent notre monde."

En créant un algorithme génétique, nous voulons construire Dieu. Planck le découvreur de la mécanique quantique disait que les équations étaient le langage de Dieu alors Dieu est un algorithme génétique d'ADN quantique. L'évolution, désormais acceptée et reconnue par la communauté scientifique, est en fait un formidable algorithme génétique mis en place par Dieu. Si formidable qu'il est une preuve supplémentaire de son existence. Et oui ! L'évolution, tant combattue par les créationnistes, est en réalité une démonstration convaincante de son fantastique génie.

Considérez seulement le principe de l'ADN. Coder toutes les caractéristiques d'un être vivant dans une seule molécule capable de tenir dans un espace de quelques micromètres, c'est fort, c'est très fort. Grâce à ce code, Dieu a pu jouer à mélanger les matériels génétiques pour construire petit à petit des formes de vie de plus en plus élaborées. C'est le principe de l'algorithme génétique et c'est fascinant, extraordinaire de talent.

« Ordinateur » était un nom utilisé pour désigner Dieu au Moyen-Âge : « Celui qui met l'ordre dans le monde ». « Œil omniscient de Dieu surveillant toute la planète, à la fois le Voyeur suprême et Protecteur (Œil de la Providence).» Quand on mêle l'ordinateur à la surveillance, le mystère s'installe carrément. En effet, la plupart des opérations de


LA VIE
LA MORT
g(0)=a ; g(n+1)=f(g(n))y=g(x) ? ? l [â(l,0)=a ? ? i < x â(l, i+1)=f(â(l, i)) ? y =
?x B ? ?x (A ? B) ; ?x ?y A(x, y) ?N ?z ?x?z ?y?z A(x, y)
? ?x ?y (A ? B) ; ?x?z ?y A(x, y) ?N? u ?x?z ?y?u A(x, y).
g(0)=a ; g(n+1)=f(g(n))y=g(x) ? ? l [â(l,0)=a ? ? i < x â(l, i+1)=f(â(l, i)) ? y =

cette machine échappent à nos sens humains et son fonctionnement demeure énigmatique à la plupart d'entre nous. Une simple machine se transforme alors en La Machine. Affirmer alors qu'Elle voit tout, qu'Elle sait tout ne choquera donc pas en soi. On s'en réjouira. On s'en indignera. Mais on le croira volontiers.

Cette croyance est apparue dès les années 1960, à l'époque des gros ordinateurs centraux que seuls pouvaient se payer les États et les très grandes entreprises. Par contre pendant très longtemps, depuis les années 1970, le cyberpunk a été construit dans les imaginaires, sur l'hybridation avec la machine, le fantasme que la machine allait nous libérer. Ça a été le grand vecteur de la science fiction. Et cette croyance se renforcera à partir des années 1990 avec le smartphone, même s'il n'est pas greffé sur nous, est greffé dans notre tête et nos pratiques: notre façon de draguer, de vivre, de travailler, de penser, de jouer... Le cyberpunk, on est en plein dedans. Il n'existe alors plus de grandes différences alors entre les informations, immatérielles et intangibles, de La Machine et les connaissances, spirituelles et intemporelles, de Dieu, sur nous et le monde. Une confusion commode quand il s'agira de vendre à des gouvernants non spécialistes l'idée de dépenser des dizaines de milliards pour La Machine qui surveillera le monde et détectera les méchants ou qui identifiera les préférences et intérêts de chaque client.

Cette aspiration divine n'est pas anecdotique. Elle engloutit des dizaines de milliards par année dans une surveillance de masse inefficace qui prive de ressources les programmes de surveillance ciblée sur les menaces réelles. Cette aspiration divine se pointe aussi dans les pensées et ambitions d'un grand nombre de patrons, développeurs et praticiens de l'informatique et disciplines connexes.

Mais ces nouvelles frontières sont terrifiantes, éliminer le biologique au seul profit de l'esprit, arrêter d'être un être vivant et mortel pour devenir simplement un cerveau pensant à l'infini. Choisir l'immortalité ou accepter de mourir !

La science et la technologie sont devenues tellement omniprésente et déformée, ils perpétuent encore le vieux type de théologie antique qu'on appelait la gnose.

«Puisque le monde est dominé par l'ignorance et gouverné par les Puissances du Mal, le gnostique se découvre complètement aliéné de sa propre culture et en rejette toutes les normes et les institutions. La liberté obtenue par la gnose (connaissance supérieure savante) lui permet de disposer librement de lui-même et d'agir à sa guise. Le gnostique fait partie d'une élite, (érudite) résultat d'une sélection décidée par l'Esprit. Il appartient à la classe des pneumatiques (esprits) ou des «Spirituels», les «Parfaits», les seuls qui seront sauvés. La délivrance ne peut être obtenue que par la gnose, la seule vraie science, *celle qui sauve*.»

Ce n'est pas seulement de la science et de la techniques que la modernité s'était inspirée. C'était aussi, c'était surtout peut-être de tout un syncrétisme spiritualiste qui s'alimentait à ce qu'il y a de plus contraire à la raison. Théosophie et anthroposophie, sans doute, mais aussi spiritisme, occultisme, dialogue avec les défunts, croyance aux mondes invisibles, aux rayonnements mystérieux, aux forces paranormales, aux univers parallèles.(...) Ainsi l'influence de la Théosophie sur l'esprit européen de l'époque est indéniable. La Société de Théosophie qui incarne cette influence fut fondée à New York en 1875 par Helena Petrovna Blavatsky. Teinté d'occultisme et de mysticisme oriental, ce néo-spiritualisme consistait à favoriser l'éducation d'une «nouvelle race originelle» douée de pouvoirs psychiques transmis à des êtes choisis, des élus, des initiés.

«Mais lorsque l'humanité, croissant rapidement en nombre, vit croître aussi la variété des idyosyncraties de corps et de mental, l'Esprit incarné commença à laisser voir sa faiblesse. Des exagérations naturelles, en même temps que des superstitions, prirent naissances dans les esprits les moins cultivés et les moins sains. L'égoïsme naquit de passions et de désirs inconnus jusqu'alors, et on n'abusa que trop souvent du savoir et du pouvoir

au point qu'il devint nécessaire de limiter le nombre de *ceux qui savaient*. Ainsi naquit l'Initiation.»

Dans son ouvrage La doctrine secrète, Blavatsky propose une cosmogenèse et une anthropogenèse complexes, qui s'abreuvent aux textes sacrées de l'hindouisme, du bouddhisme tibétain, du taoïsme chinois et des traditions occultes arabo-persiques et orientales qui s'entrechoquent avec les découvertes occidentales de la science moderne. Son programme ambitieux se résume ainsi : « montrer que la Nature n'est pas « concours fortuit d'atomes » et assigner à l'homme sa place réelle dans le plan de l'Univers; sauver de la dégradation les vérités archaïques qui sont à la base de toutes religions; découvrir jusqu'à un certain point l'unité fondamentale dont toutes ont jailli…»

Mais l'œuvre de littérature mystique la plus convaincante est sans doute La conscience cosmique, écrite par le médecin canadien Richard Maurice Bucke, devenue un classique du genre. À l'âge de 36 ans, Bucke aurait vécu une expérience métaphysique d'ordre mystique qui lui «permit de comprendre que l'humanité se dirigeait, lentement, vers un état supérieur par le moyen d'une grande révolution psychique, aussi fondamentale que celle qui avait séparé graduellement les animaux des humains. Il croyait que, depuis les débuts de l'histoire connue de l'humanité, quelques élus avaient hérité de cette «conscience cosmique» lors d'une Illumination; ces êtres constituaient le corps de pionniers qui annonçait une race à venir.»

Informatiser une organisation ou une pratique sociale c'est l'encadrer avec des moyens puissants. Une telle transformation n'est donc pas simplement affaire de « technique ». Le choix d'une configuration de rapports, informations et machines parmi toutes celles possibles n'est jamais anodin. Ce choix implique nécessairement des questions sociales, politiques et éthiques. En effet, qui décide d'informatiser quels rapports entre quelles personnes? Avec quelles informations? Avec quelles programmes et machines? Avec quelles contraintes ou possibilités, présentes et futures? À quels coûts assumés par qui ? Derrière toutes ces questions se cachent des êtres humains. Mais qui ?

Il faut bien voir cependant que l'accès aux technologies post-humanites restera le privilège des minorités dominantes évoquées ci-dessus. Ceci pour deux raisons, d'une part parce que cet accès supposera des moyens économiques considérables, hors de la portée du tout venant des humains. D'une part et tout autant parce qu'il s'agira d'instruments de pouvoirs et que ceux disposant du pouvoir ne le partagent pas.

L'intelligence humaine est loin d'avoir livré tous ses secrets. D'ambitieux programmes de recherche laissent espérer de grands progrès pour les décennies à venir. Trois mégaprogrammes de recherche se livrent une course contre la montre.

Le Human Connectome Project (HCP), mené par le National Institute of Health aux États-Unis, se donne pour ambition de cartographier le connectome humain, afin de « mieux comprendre la connectivité anatomique et fonctionnelle du cerveau humain sain, et de produire un corpus de données qui facilitera la recherche sur les troubles cérébraux tels que la dyslexie, l'autisme, la maladie d'Alzheimer et la schizophrénie ».

Le Brain Activity Map Project : cartographier le cerveau. Il a été lancé en 2013 par le président Obama pour accélérer le développement et les applications de technologies innovatrices dans la compréhension du cerveau humain. Il doit notamment aider les chercheurs à comprendre les troubles neurologiques, comme la maladie d'Alzheimer, la maladie de Parkinson, la dépression et les lésions cérébrales traumatiques. Budget annuel : 100 millions de dollars.

Le Human Brain Project : recréer le cerveau sur ordinateur. C'est un programme scientifique pharaonique lancé par l'Union européenne, pour étudier le cerveau humain et « simuler son fonctionnement grâce à un superordinateur, pour permettre de développer de nouvelles thérapies médicales sur les maladies neurologiques ». En d'autres termes : comprendre le cerveau, savoir le soigner, et s'en inspirer pour fabriquer de l'intelligence artificielle.

La Fondation cliodynamique : Collecter, analyser et interpréter des données historiques est ce qui anime Peter Turchin, un biologiste qui se servait autrefois des mathématiques pour matérialiser les interactions entre proies et prédateurs. Grâce aux modèles mathématiques, analyser les données du passé pourrait permettre de prévoir le futur : La modélisation de l'histoire. Si des lois existent en physique, c'est peut-être également le cas en histoire. Une base de données voit le jour, alimentée par des éléments sur plus de 450 sociétés historiques. Peter Turchin imagine alors un nouveau champ d'étude, la cliodynamique. En 2017, il fonde un groupe de travail composé de spécialistes en histoire, sémiotique et physique. Ensemble, ces expert·es essaient d'anticiper l'avenir des sociétés humaines à l'aide de preuves historiques. Les outils de calcul devenus plus puissants et moins chers, ainsi que l'intérêt porté au big data dans de nombreuses disciplines, facilitent l'analyse de données historiques à grande échelle. Celle-ci prend la forme d'un système composé de seulement quelques éléments mobiles qui adoptent des comportements complexes selon la façon dont ils interagissent.

Autrement dit, on isole quelques facteurs et on observe les conséquences de leurs interactions.

Des idées originales, des philosophies anticipatrices, des initiatives concrètes émergent ainsi en ce moment sur tous les continents… Audacieuses ou plus modestes, elles ambitionnent toutes, à leur manière, de changer le monde. À chacun de s'en saisir, d'en discuter les répercussions, d'en proposer de nouvelles et de confronter les alternatives pour retrouver le goût de l'avenir.

Mais les plus intrigantes sont les fondations de recherche privé. Quel lien y-a-t-il entre les Dwendis du Bélize : petit lutin haut de trois pieds six pouces à quatre pieds 6 pouces, bien proportionnés, épaules puissantes, chevelure semblable à un chien à poil ras, faces plates jaunâtres, et les Didis de Guyanne aux traits humains, les Shiru andin, les Almas d'Asie centrale aux pommettes mongoloïdes, les Maoren en Chine, les Batutut de Borné, les Orangpendek de Malaisie, les Sapa de Sumatra, les Agogwe de Tanzanie et du Mozambique, les Kakundakari du Zaïre. Maintenant imagine l'hypothèse que ces hommes sauvages pourraient représenter des survivants en ligne directe des Néandertaliens. Alors nous ne saurions pas les seuls hominidés qui existent dans le monde.

- Encore des contes et légendes dis-je
- Alors pourquoi la richichissime fondation Rockefeller a-t-elle décidé de financer à coup de millions la recherche pour la découverte des néo-Néandertaliens vivants, à tous le moins de leurs ossements ou fossiles.
- Pour l'avancement des sciences biologiques ?
- Certes ! Mais dans quel but ? Nous disposons aujourd'hui des outils nécessaires pour découvrir l'action moléculaire du système nerveux central de l'homme, comment il fonctionne réellement, il pense, il apprend, se souvient, il oublie ; bref de savoir comment les mécanismes de l'évolution ont joué en notre faveur. Tu peux facilement comprendre le potentiel énorme de telles études sur les relations esprit-cerveau-corps.

- Malheureusement oui ! Les Rockefeller seraient capable d'influencer l'évolution future de l'espèce vers une race docile car moléculairement trafiquée, asservie.
- Encore le funeste fantasme de sauver l'humanité par le contrôle du comportement humain au détriment toujours de la liberté.
- Mais comment une fondation à l'origine religieuse de confession baptiste peut-elle aujourd'hui vouloir prendre la place de Dieu ?
- Rockefeller s'est rangé du côté de l'évolution au détriment du créationnisme lorsqu' il comprit l'immense eldorado financier que représente la connaissance de l'évolution biochimique de toutes les espèces vivantes. Tous les postes clé de décision furent accordés à des scientifiques, tous les programmes orientés vers le progrès des connaissances humaines, une armée de scientifiques, d'enseignants, d'industriels fortunés, travaillant en catimini à la création d'une science mécaniste au bénéfice d'une idéologie prônant le contrôle par les scientifiques du comportement humain.
- Si un tel projet existe, je suis donc en danger ! Mais que veux-t-on faire de moi ?
- Transférer plutôt télécharger ton cerveau dans un ordinateur où un logiciel transformera toutes tes connaissances sur l'évolution en créant un algorithme génétique permettant à une machine artificielle capable d'évoluer seule pour améliorer les performances de stockage d'informations dans le seul but de les sauvegarder dans un premier temps et puis de les optimiser jusqu'à la création in vitro de propriétés émergentes qui induiront ou commanderont à l'ordinateur de lutter pour sa survie et qui devra évoluer à n'importe quel prix. Jusqu'à maintenant l'ordinateur ne peut que reproduire des doubles de lui-même sans progrès possible, une non-évolution.
- Grâce à l'algorithme génétique, la mémoire de l'homme sera transmissible, comme une sorte d'héritage intellectuel alimenté par des puces bioniques implantées directement dans certaines zones du cerveau connues pour jouer un rôle important dans les fonctions cognitives, affectives et sociales. En d'autres termes, des nano-ordinateurs intégrés avec diverses applications. Des cerveaux hyper puissants optimisables à l'infini grâce à des algorithmes d'ADN quantique dans le but de créer un noyau planétaire artificiel d'interconnexions continues reliant ainsi tout les êtres dotés d'implants neuronaux. Ce système permet d'exploiter à la fois les caractéristiques biologiques et technologiques de chacun et d'analyser en flots continus, le flux d'informations insaturables pour élaborer une politique planétaire basée sur une stratégie visant à l'évolution perpétuelle, le tout administré par le Présidium. Cessons de considérer les algorithmes comme des dieux ! Il est plus que temps de ramener les algorithmes sur terre.
- Ce sont des SUPERS DICTATEURS avec un projet totalitaire dans un univers dystopique.
- Surtout que la Fondation Rockefeller n'est pas la seule qui cherche le bien de l'humanité en contrôlant l'évolution. Le Neuralink, centre de recherche fondé par Elon Musk se consacre à accélérer la compréhension du fonctionnement du cerveau humain pour y implanter une puce en silicium et de doter celui-ci d'une puissance informatique maximale dans le traitements des informations perçues.
- Un implant comme le mien ?
- Mais pas du tout ! Le tien est naturel et aide à le cerveau à se servir de toutes les possibilités qu'il a acquis au fil des siècles. L'implant de Musk est artificiel et cherche plutôt à contrôler l'évolution à son avantage.
- Dans quel but ?
- La vente ! Ce monsieur est un homme d'affaires prospères aguerri aux rouages du capitalisme moderne. Des études ont montrée que les ondes cérébrales émises lors de visionnage de film ou de télévision s'apparentent aux ondes émises pendant le rêve. Et devinez où le rêve prend sa source ? Dans le cerveau reptilien.

Du fait que le cerveau primitif n'a accès qu'à une mémoire à court terme, le cerveau reptilien agit toujours selon des schémas rigides et stéréotypés: une même stimulation produira toujours le même effet. Il est le lieu de la routine, des itinéraires fixés à l'avance, des rituels, cérémonies….On peut dire que les comportements induits par le cerveau reptilien ne peuvent évoluer avec l'expérience, ne peuvent s'adapter à une situation, car ce cerveau n'a qu'une mémoire à court terme. Le cerveau reptilien est la base de la programmation mentale de l'individu agissant sur le mode compulsif, ou sous l'influence

d'injonctions publicitaires axées sur la recherche du plaisir immédiat, ce qu'ils appellent le "neuro-marketing" ou méthodes qui permettent de connaître par l'imagerie et l'étude du cerveau les décisions et comportements d'achat des individus pour traduire plus concrètement les propositions publicitaires et leur compréhension par le cerveau reptilien.

Le flux continuel d'images virtuelles interrompt et empêche la communication et la réflexion. L'incessant déversement de programmes suscite une adhésion immédiate, qui génère la régression et la soumission.

Les humains agissant ou réagissant par leur cerveau reptilien sont des êtres incapables d'agir par eux même et donc facilement contrôlable. Étant incapable d'une quelconque action personnelle car dénuée de toute initiative par peur ou incapacité d'extrapolation consciente, ils sont constamment à la recherche d'un référent externe ce qui les rends facilement insérables dans les structures pyramidales du marketing. Lesquelles s'accommodent fort bien de toute forme d'autorité et de techniques de manipulations. La création du Color Marketing Group confirme que la publicité devint l'imagologie du capitalisme et la couleur son cheval de Troie. Dorénavant, les designers, les professionnels de la mode, les créatifs des maisons de publicité à la grandeur du globe reçoivent près de deux ans en avance les directives du Marketing Group sur l'utilisation de telles ou telles couleurs pour telle année ; directives appelées pompeusement les « couleurs tendances » dans la vie quotidienne et dans la culture matérielle. Certains ont déjà affirmé qu'ils pourraient nous vendre des jeans déchirés comme vêtement de luxe…Eh bien ils ont réussi n'est-ce pas ?

- C'est beaucoup d'argent investi juste pour vendre des voitures Tesla.

- Tu as raison ! Mais il y a plus en jeu. Car la publicité est si envahissante qu'elle s'adapte, colle comme le chardon à toutes les surfaces possibles; les étiquettes se collent aux produits, les affiches s'emparent des murs, les objets des vitrines, les logos et marques calligraphiés au néon illuminent la nuit, les slogans envahissent les ondes radios, les spots publicitaires, la télévision et les écrans d'ordinateur. Même les façades des maisons ne peuvent y échapper. On est bien obligé de constater que l'espace public est entièrement envahi par le publicitaire qui étend sa visibilité tentaculaire jusque dans le cabinet privé. «La *Res publicita* a détrôné la *Res publica.*». Simulacre, illusion, voilà l'univers kitsch contemporain dont Las Vegas est la capitale. La culture populaire américaine envahit l'architecture au point de faire disparaître justement celui-ci sous une nuée de néons, d'enseignes multicolores. En 1955, dans la banlieue de Minneapolis, Victor Gruen invente le shopping town, alignement de commerces sous un même toit au milieu d'un océan de parking. Les centres d'achat, véritable villes marchandes, furent suivis par la création de la ville spectacle, Las Vegas. De son étude sur le «Strip» de Las Vegas, l'architecte Robert Venturi y décela un enseignement indispensable pour l'affirmation d'une « architecture urbaine sachant aussi s'approprier la richesse communicative des constructions vulgaires de l'ère des autoroutes et des supermarchés.» Le phénomène «commerce-spectacle» culminera avec Disneyland, la ville qui se regarde et se consomme d'elle-même. La surenchère de publicités géantes avec leurs enseignes-logos-sculpture juxtaposent le réel et l'illusoire de la nouvelle middle class américaine, salmigondis de machines, d'images électroniques, de comics books, de soap télé, de drive-in, de mixers, de gadgets de toutes sortes, une accumulation de produits fabriqués en série, ludiques, consommables rapidement et jetables. Derrière la vision spectaculaire de ce monde sur-médiatisé se profile l'homogénéisation du désir à des fins de «servitude volontaire» made in USA.

- Le but principal est toujours le même : le pouvoir indécent et narcissique à la Trump dans tous les domaines d'influence.

- Et il n'est pas le seul, il y a aussi la Carnegie Institution et son président John Merriam un paléontologue de formation qui fit de l'évolution darwinienne une véritable religion athée débarrassée d'un dieu encombrant pour qui la finalité de la recherche

scientifique est de rendre l'homme capable de dirigée sa propre évolution et celle de toute la nature, bref le contrôle totale de toutes formes de vie sur terre. Si l'on apprend les conséquences extraordinaires de ton opération, tes capacités intellectuelles capables de relier entre eux des concepts millénaires, ton immense réservoir de connaissances… oui tu es en danger car tu deviens le chaînon manquant vers l'homme nouveau que tous cherchent à créer. L'homme nouveau, le plus vieux fantasme de l'humanité. Pour cela, il leur faudra transférer tes neurones sur un logicel pour maîtriser le cours de l'évolution et transférer les gènes de la photosynthèse dans ton corps, genre lapin vert de Kac chez qui on a introduit le gêne de fluorescence de la mésuse dans un lapin. Ils essayeront de te capturer parce que tu représentes des possibilités grandioses pour le futur de l'évolution aux horizons insoupçonnés. Imagine un post-humain athée sans idéologie politique qui échappe aux interdits de la culture, capable de se nourrir sans souci grâce aux rayons du soleil ? Car d'après eux, les humains ne progressent plus et représentent une véritable menace écologique. L'homme est fatigué d'être un homme aussi bien le transformer.

- Vivre ma vie cachée n'est pas réjouissant comme plan de carrière.

- Il en sera rien car tu as une chance inouïe, tu as toujours vécu avec des marginaux alors reste avec eux. N'accepte jamais aucun poste officiel, continue à vivre avec ceux qui sans le savoir te protègeront et surtout gardes silence sur tes dons de voyance. S'ils apprennent ton existence, tu es foutu comme Swann. Et surtout n'oublies pas que le chaînon manquant c'est toi.

- Ouais ! Putain d'évolution ! Je suis en danger, je dois me cacher, je quitte pour le monastère.

Monastère Saint Bernard - Suisse

Plus de 1000 ans après la fondation de l'hospice du Mont Joux par l'archidiacre Bernard de la cité d'Aoste et comme des milliers de pèlerins, de marchands, de soldats, de voyageurs depuis le Moyen Age, je franchis aussi les portes de L'Hospice du Col St-Bernard , un refuge de haute montagne, desservi par une communauté vouée au service de l'hospitalité, où l'attendait le traditionnel thé chaud offert spontanément à chaque arrivant.

Suivant le chanoine dans les couloirs de pierres aux gros murs épais et plafond voûté, on m'assigna finalement une cellule. Dans le silence parfois inquiétant pour celui qui vit cette expérience pour la première fois, je songeai à Bonaparte qui a partagée peut-être cette même cellule lors du passage de l'Empereur et de son armée de Réserve sur l'antique col, en mai 1800.

Sur une table de chevet près du lit bancal j'y prend les constitutions de l'ordre religieux dont les principes sont proclamés dans La Règle de Bernard de Clairvaux, c'est-à-dire Saint Bernard, le dirigeant de l'ordre des Bénédictins. Les monastères, dans des pays aussi éloignés les uns des autres que le Portugal, la Suède, l'Écosse et la Hongrie étaient régis selon un ensemble de principes adapté à la mission de chaque communauté.

La qualité et le nombre des objets sont remarquables car la vie de la maison n'a pas connu d'interruption depuis 1050 jusqu'à nos jours; de même le musée a eu une existence continue de plus de deux siècles. Le musée a d'abord une importance locale, en particulier par les sciences naturelles relatives aux Alpes et au Valais. Mais l'histoire dont témoigne le musée du Grand-Saint-Bernard dépasse largement notre région. C'est un livre-ouvert unique sur quelques aspects importants de la vie des hommes du passé: sur les voyages dans l'Europe au cours des siècles; sur la façon de vivre en haute montagne. En voici un extrait du Guide helvétique des sentiers de montagnes.

" Kroupskaïa écrit dans ses mémoires : " A la fin de juin 1910, Vladimir Ilitch et moi partîmes sac au dos pour un mois, dans les montagnes, à l'aventure. Nous vécûmes une semaine à Lausanne, où nous reprîmes quelques forces, puis nous escaladâmes une hauteur

en direction du Mont Joux , nous nous enfonçâmes dans des coins sauvages et perdus, où nous trouvâmes des bûcherons, qui nous indiquèrent comment rejoindre la route et où passer la nuit. Par Aigle, nous descendîmes dans la vallée du Rhône, nous passâmes à Bex-les-Bains, chez une de mes camarades d'école de cours, puis nous cheminâmes longtemps en longeant le Rhône, nous fîmes près de 70 verstes : ce fut la partie la plus fatigante du voyage. Enfin, par le Gemmipass nous parvîmes dans l'Oberland, nous fûmes au pied de la Jungfrau, puis, les jambes rompues et à bout de forces, nous nous installâmes à Iseltwald sur le Brienzersee, où nous demeurâmes près d'une semaine, avant de nous remettre en route et de regagner le Genevois par Interlaken et Simmental. " Ce randonneur accompagné de sa dame c'est Vladimir Ilitch dit Lénine.

Mais n'avez-vous pas entendu les chiens aboyés depuis l'aurore ?

Quel boucan. Oui. Ce sont nos chiens sauveteurs. Et lorsqu'ils aboient ainsi ce n'est pas bon signe ; le brouillard arrive et les chiens savent qu'ils devront sortir pour chercher quelques malheureux perdus, ça les excite grandement.

- Vous semblez heureux de la situation !

- Oui car me voici maintenant au monastère St-Bernard où comme moi des milliers d'individus vinrent ici se reposer, faire retraite, faire le point sur leur vie. Je dois me confesser, voyez-vous j'ai encore tant de choses à vous dire, des choses importantes.

- Alors suivez-moi à la bibliothèque, profitons de cette journée comme un cadeau du ciel…Après votre départ, je retournerai à la solitude qui sais encore plusieurs mois passeront avant qu'un nouveau visiteur érudit se présente. Très bien et même heureux de vous tenir compagnie

-J'eus un long entretien avec le chanoine en charge de la bibliothèque comme une longue confession comme un résumé de tout ce que vous venez de lire jusqu'à maintenant.

-J'en déduis que votre long voyage ressemble à ce que l'on appelait jadis les pérégrinations du pèlerin, une sorte de voyage initiatique empreint de spiritualité. Spiritualité indienne avec Ganesh, spiritualisme hérétique avec votre fréquentation des beatniks et hippies et l'usage des psychotropes sans oublier votre initiation chamaniste chez les amérindiens Hopi et cette trépanation quasi alchimiste. Une chose est sûre, l'homme, dès sa naissance à nos jours, a toujours été à la recherche d'une présence métaphysique comme réponse à sa présence sur terre et donnant un sens à sa vie. Jung, le premier, fait remarquer que la spiritualité est le centre de la vie psychique, c'est elle qui donne du sens à la vie. En effet, il remarque, par l'étude des archétypes et des mythologies universelles, qu'il n'existe pas d'époque où la spiritualité fut absente du destin de l'homme. De tous temps, elle est au centre des différentes conceptions du monde et d'un système de valeur correspondant à chacune. L'histoire de l'humanité nous apprend alors que la représentation de Dieu n'est pas statique mais dynamique, qu'elle évolue au gré de nos connaissances. Dieu est un concept, une idée nomade : NOMADEUS

Dans l'Exode, Dieu dit de lui-même : "Je suis celui qui est". Il s'agit d'un concept très important car c'est la première et la seule fois dans toute l'histoire des religions que Dieu "parle" de lui-même. Que signifie cette expression étrange de EHEYEH asher EHEYEH du texte hébreu d'origine ? "Celui qui est" est le nom le plus propre des noms propres parce que indéterminé (Ricoeur). Le nom est limitatif autant dans l'espace que dans le temps; une fois nommé, la chose ou l'être est fini, figé à tout jamais. Le sens de "Celui qui est" a été magnifiquement exprimé par Maître Eckhart dans ses Traités et Sermons : EHEYEH asher EHEYEH, "Je suis celui qui est" signifie "Celui qui n'a pas de nom."

"C'est pourquoi Moïse dit : "Celui qui est m'a envoyé vers vous, (Exode 3,14) celui qui est sans nom, qui est la négation de tous les

noms, et qui n'eut jamais de nom. "Et c'est pourquoi le prophète a dit (Esaïe 45,15) : "Vraiment tu es un Dieu caché" au fond de l'âme, le Fond de Dieu et le fond de l'âme n'étant qu'un seul et même fond."

Le Dieu des musulmans possède le même secret. Selon le prophète Mahomet, Allah a trois mille noms. Mille ne sont connus que des anges, mille autres le sont par les prophètes. Il y en a trois cent cités dans la Torah, l'ancien Testament du peuple juif, trois cent autres dans les psaumes de David, trois cent aussi dans le Nouveau Testament des chrétiens et finalement quatre vingt-dix neuf dans le Coran pour un grand total de deux mille neuf cent quatre vingt-dix-neuf Il en manque un. Ainsi l'ultime nom de Dieu est caché. En Arabe, on l'appelle : Ism Allah Ala'zam, le plus grand nom de Allah est connu que de lui-même.

Encore ici il faut insister sur le paradoxe suivant, si l'Absolu est sans nom, inaccessible, indicible, cela signifie que l'on peut tout dire de lui. Cette logique paradoxale veut que l'antinomie soit un critère essentiel de la doctrine divine. Ainsi plusieurs noms accompagnent la réalité ultime, l'arché originel des philosophes grecs à l'image des couleurs du spectre qui convergent vers le blanc.

Grâce aux recherches de Marcel V. Locquin sur l'étymologie primitive des noms de Dieu, on découvre que déjà en Éthiopie, berceau des premiers hommes, Dieu se dit "Devel", littéralement "Da Va Hel" qui signifie " Connaissance de la mère divine manifeste et de Dieu le père". Les dieux égyptiens étaient à la fois masculin et féminin et changeaient de rôle continuellement selon les circonstances, un homme agissant comme une femme et une femme agissant comme homme. Ce trait particulier se retrouve aussi chez Yahvé puisque que le nom hébraïque "Yavé" est composé de deux phonèmes archétypaux, l'un masculin, l'autre féminin. Si bien que lorsque Yahvé, dans la Bible crée Adam (adamah = terre) à son image, celui-ci est androgyne comme Dieu sans distinction de sexe. Dès le premier chapitre de la Genèse, il est écrit " Dieu créa l'homme (adam) à son image. Mâle et femelle, il les créa." La dualité sexuelle apparaît qu'ensuite exprimée par le couple ish/ishshah, d'où il ressort que la femme n'est pas née de la côte d'un monsieur nommé Adam mais du partage du premier humain en deux éléments, masculin et féminin.

Les travaux de Othmar Keel démontre que La Genèse dit clairement: "Dieu créa l'homme (le premier être humain) à son image. A l'image de Dieu, mâle et femelle il les créa." Il existe donc deux types de cette image de Dieu: l'un, masculin, l'autre, féminin. Et ce n'est qu'ensemble qu'ils manifestent la plénitude de Dieu", constate Othmar Keel. Yahvé, le Dieu de la Bible, avait lui aussi, dans les premiers temps, une partenaire féminine, Ashéra, selon Othmar Keel. Cette compagne a été bannie du temple (rappelons-nous la caverne paléolithique) lors de la réforme du roi Josias, au VIIe siècle avant notre ère. En Égypte, un modèle de dieu se développa jadis, sous forme d'une triade: le dieu a une déesse à côté de lui, et un enfant, signe de renouvellement, la plus célèbre de ces triades est celle d'Osiris, Isis et Horus. Un mythe raconte les hauts faits d'Isis. Elle est la femme idéale qui s'occupe de son fils le pharaon, et qui va redonner vie à son mari mort. La triade est présente dans la culture germano-celtique et finalement la triade chrétienne considérée comme dieu unique envahira l'Occident.

Même dans le monothéisme, nous constatons que le dieu unique a plusieurs noms. Pensons aux sept noms de dieu dans la Bible hébraïque, également aux 99 noms de Allah dans le Coran, les treize noms du couple créateur maya, les innombrables noms du dieu aztèque Tezcatlipoca, idem pour Viracocha, dieu inca dont toutes les autres divinités n'étaient que des aspects de lui-même. Pensons à Indra, Mithra, Varuna, Vishnu pour les uns ou Çiva pour les autres qui expriment tous la même réalité et donnent corps à l'Absolu "sans forme" ainsi que les 3 306 autres noms de Dieu dans les Védas, que dire de Sasana, Dhamma, Sakyamuni, Tathagata, tous des noms identifiés à Gautama le Boudhha ; terminons, car la liste serait interminable, avec Kurrichalpongo, le grand serpent-arc-en-ciel créateur du monde aborigène d'Australie qui porte en lui tous les

œufs, les totems, les noms de tous les êtres naturels et surnaturels.

"L'histoire n'est que l'évolution de l'idée de Dieu dans l'humanité". (Esquinos)

- Les événements dramatiques en ce début de troisième millénaire, ont ramené sur le devant de la scène politique des interrogations existentielles sur le sens de la vie, la fragilité de l'être devant la nature (tsunami indonésien et japonais, tremblement de terre en Haïti, virus Ébola et Covid19). On croyait notre civilisation indifférente de plus en plus au phénomène religieux et nous voilà soudainement forcé, entre autres par de nouvelles guerres incessantes, surtout au Moyen Orient, à nous questionner sur des notions de Bien et de Mal, et contre toute attente, à s'interroger sur l'idée de Dieu. Eh oui ! Dieu ! Ce mot que tant de gens ont voulu rayer de leur vocabulaire, ce concept que plusieurs ont voulu éliminer de leur pensée, cette idée tellement chargée d'émotions et d'intransigeances, à l'origine de tant de divisions et d'atrocités mais aussi de félicité ; Dieu est de retour et continue d'alimenter des croyances d'une redoutable efficacité. Car, qu'on le veuille ou non, le monde reste gouverné, malgré la séparation de l'Église et de l'état en démocratie, par des principes intrinsèquement reliés à la religion et cette réalité concerne même l'incroyant. Si bien que la question ici débattue n'est pas de savoir si Dieu existe ou non mais bien de comprendre comme un tel concept est apparu à la conscience humaine et qu'est ce que l'on en a fait, quelles représentations avons-nous choisies et adoptées au sein des différentes cultures pour l'exprimer, finalement saisir l'incroyable filiation entre toutes les grandes religions du monde moteur de l'extraordinaire continuité historique de Dieu à travers les siècles jusqu'à la science moderne de la Relativité de Einstein et de la Mécanique quantique de Planck. Car indépendamment de son existence ou non, Dieu reste une représentation, des représentations, devrais-je dire, puisque près de 85 % de l'humanité de cultures différentes y croit plus ou moins avec ferveur et le célèbre via d'innombrables rituels.

Depuis l'origine de l'espèce, aucun homme n'atteint une fraction de la grandeur dont il est capable. C'est pourquoi aucun homme ne sait qui il est vraiment et ce qu'il est venu faire en ce monde parce que la religion l'a voulu ainsi. Les hommes se construisent une personnalité comme on se construit une maison : pour se protéger du monde extérieur. Et une fois qu'ils ont bâti leur maison, ils se sentent obligés d'y habiter. Même si la plupart des gens n'aiment pas ce qu'ils sont, qu'ils détestent leurs foyers comme leur personnalité, ils sont en réalité prisonniers de qu'ils ont eux-mêmes édifiés. Ce que le philosophe La Boétie nomme la servitude volontaire, discours où il exprime le même constat en ces mots : le pouvoir n'existe qu'avec le consentement de ceux sur lesquels il s'exerce.

Sauf qu'aujourd'hui les hommes commencent à se sentir étouffé par leur propre petitesse. Tous sont oppressés par leurs limites. Malheureusement seule une minorité lutte pour s'affranchir de cette faiblesse, les autres ont démissionné, préférant le conditionnement opérant de la race. La question est de savoir si cette faiblesse est innée à l'espèce ou acquise par la culture. Car il semble évident que le manque d'enthousiasme de l'homme pour sa liberté est le signe d'une certaine erreur de base comme si l'expérience de la vie lui révélait sa limitation. Pourquoi ? Parce que l'homme possède peu de discipline interne, la moralité doit lui être enseignée. L'homme est incapable de vivre libre parce que la liberté fait peur ; l'homme a peur de lui-même. Si bien que la liberté est innée et l'asservissement est un acquis.

Depuis des lustres déjà, des hommes avides de pouvoir se sont servis de la peur des hommes entre eux pour l'asservir. Ils ont créés des dieux capables de les mater, de les humilier et mis au point une série de stratagèmes pour limiter le champs de la conscience et susceptible de l'apaiser au point de préférer la sécurité à la liberté. Celui qui peut dicter à l'homme ce en quoi il doit croire a sur lui non seulement le pouvoir mais tous les pouvoirs. Toute tentative pour contrôler les hommes et le monde visible par des forces invisibles comme les dieux est de la magie qui masque la réalité. Mais pour

l'instant, l'histoire brute, sans fioriture, nous montre que le destin de l'humanité est redevable, non pas de l'amour, ni de la justice, ni de l'égalité mais du pouvoir comme condition de l'être et de son désir de dominer. Car n'oublions pas que le premier souci des hommes a toujours été d'obtenir ce qu'ils désirent avec ou sans l'aide de dieu.

- Et vous en êtes où dans votre quête ?

- J'en suis arrivé à penser que nous sommes victimes depuis la nuit des Temps d'une formidable supercherie que nous avons créé nous même. Commençons avec Dieu. Son histoire commence avec l'Ours des cavernes, le puissant Dieu de la Préhistoire. Ensuite confiscation de l'ours des chamanes par les prêtres mésopotamiens du Néolithique qui inventeront un Dieu maintenant céleste Marduk sous l'influence des astronomes. Nouvelle confiscation cette fois-ci par les tribus hébraïques qui transforment Marduk en Yahvé le Dieu unique. La théologie égyptienne envers Aton, dieu-soleil qui se dégage de la période d'Akhetanon " fils de dieu " sur terre, est d'une telle puissance symbolique : dieu unique, fils de dieu, cités cosmopolites, quasi-universelles, pardon aux peuples barbares et amour des uns et des autres, qu'elle attira forcément le regard "envieux" de ses voisins immédiats : les Juifs en premier, Yahvé devient le Maître des Lumières, le prophète des Esséniens qui donne naissance à Jésus le prophète chrétien et les Musulmans avec Allah et leur prophète Mahomet par la suite.

Tous les fondements des religions monothéistes révélées sont donc mis en place et c'est le judaïsme qui, le premier, les accueillera en son sein et le christianisme et l'islam suivront. Yahvé et Allah perpétue le monothéisme égyptien. De plus les Évangiles semblent en plusieurs points de vue des copies conformes des fameux Gâthas iraniens, faits reconnus par de nombreux exégètes. La transmission des connaissances théologiques des Gâthas vers les Évangiles passera par les écrits des juifs esséniens et sera symbolisée par la présence des fameux rois mages iraniens lors de la naissance du Christ marquant ainsi la filiation spirituelle entre Jésus et Mithra, le Sauveur iranien.

Des mages iraniens, les scribes de la Bible retiendront bien sûr le Diable, notre Satan. Mais curieusement, Satan est un familier de Dieu et fait partie du Conseil céleste. Plus encore, Satan est l'instrument des volontés divines lesquelles veulent mettre à l'épreuve les vertus de Adam, Ève et plus tard Jacob. Satan est loin d'être l'ange déchu, l'ennemi de Dieu mais plutôt un serviteur de sa volonté comme le livre d'Isaïe où "Dieu envoya un mauvais esprit pour semer la discorde entre lui et les habitants de Schechem..." (Livre d'Isaïe, Juges, IX; 22-57)

Ainsi les services démoniaques accomplissent les vengeances de Dieu c'est-à-dire que Dieu, dans l'Ancien Testament, est à la fois le Bien et le Mal et jamais le Diable y apparaît comme ennemi juré de Dieu. Alors Satan est-il le mal ? Non, dans l'Ancien Testament, il représente la souffrance voulue par la volonté de Dieu. Jusqu'au IIIe ou IIe siècle avant notre ère, aussi déconcertant que cela puisse paraître, le Diable comme représentant du Mal absolu est absent de la Bible et du judaïsme primitif. Le Diable vraiment démoniaque d'inspiration iranienne comme "le Prince de ce monde" qui devient le Mal absolu et ennemi de Dieu est l'œuvre de Zoroastre repris par les Esséniens et les évangélistes du Nouveau Testament.

Les différents niveaux d'interprétation nous indique que, le mal serait historiquement le résultat d'une transgression à un ordre déjà établie. Le passage de l'arboricole végétarien au chasseur carnivore du paléolithique marque la transgression du "paradis terrestre" matriarcale comme code dominant par le patriarcat de la horde. L'activité de la chasse et la création d'outil et d'armes correspondent à des périodes d'expansion phénoménale du cerveau. L'arrivée progressive de la conscience rend l'homme capable de reconnaître la responsabilité de ses actes (Kant) et le mal devient alors associé à la culpabilité ressentie dans l'acte de tuer l'animal divinisé ce qui rejoint la position psychanalytique de Freud concernant le péché de Adam et Ève et l'apparition de la névrose.

L'acte de transgression envers Dieu produit théologiquement le péché, produit psychologiquement l'angoisse et politiquement la révolte. Le monde est maintenant scindé. Le fratricide de Caïn envers Abel marque la transgression du code moral de fraternité, marque la rupture entre la civilisation agraire et urbaine et la vie pastorale, la vie sédentaire remplaçant l'âge d'or du nomadisme. Le passage de la société agricole à la société paysanne plus structurée marque l'apparition des chefferies, modèle de sociétés dirigées par un chef entouré de dignitaires, de prêtres et de chefs de clan. Tout ceci concourt à accélérer le processus de division entre les familles, les tribus, les ethnies.

L'homme est coupable d'un choix de liberté par la transgression, sa punition sera l'angoisse et le mal est une des conséquences de son acte. L'homme perdu dans une nature rébarbative, obligé de gagner sa pitance à la sueur de son front, tourmenté par la peur ne peut retrouver la "paix de l'âme" que dans la foi, la seule capable de rétablir l'ordre.

- Heureusement le sauveur chrétien, Jésus ?
- Et moi je vous répond : Malheureusement, Jésus n'a jamais existé. Non seulement les manuscrits de la mer morte le confirme mais le plus grand historien de l'époque Pline le Jeune a jamais rien écrit sur la vie d'un prophète nommé Jésus. Enfin vous connaissez maintenant mes pouvoirs donc, jamais lorsque je prend le Nouveau Testament, jamais donc les vibrations ressenties me ramène à Jérusalem au temps de la passion du Christ comme si cet événement n'a jamais eu lieu, plus encore comme si la passion de Jésus n'a jamais fait partie de l'histoire réelle de l'humanité.

- Mais ces vibrations vous amènent où ?
- Toujours deux siècles après la supposée cruxifiction du Christ; c'est à dire au moment où les Évangélistes ont écrit son histoire, une pure fiction. Mais il y a plus encore beaucoup plus. Tenez prenez les notes que j'ai écrit un condensé de quatre millénaires de plagiat.

Les religions antiques orientales ont tous comme point commun des dieux célestes descendus vers la Terre : le "Sôtêr" comme Marduk, Osiris, Ahura Mazda, Isis, Horus, Adonis, Ishtar, Sérapis, Cybèle, Déméter Prométhée et bien sûr Mithra et le Christ : un fils divin mourant pour l'Humanité est connu dans toutes les régions du Proche et Moyen-Orient. Le culte du Soter c'est-à-dire le sauveur serait né en Mésopotamie. La mort de Marduk était célébrée entre le quinze et le vingt mars. Sa passion était racontée dans son évangile: capturé par ses ennemis, il était conduit sur une montagne et après avoir mis sur sa tête une couronne de feuille d'acanthe on lui faisait un procès qui se terminait par sa condamnation à mort. Ses ennemis, pour être sûr qu'il était vraiment mort, le perçaient avec une lance.

Le même scénario fut repris par la suite par toutes religions messianiques où un dieu était à chaque fois tué par les hommes après avoir subi une Passion. Trois jours après sa mort, il descendait aux enfers pour montrer qu'il était le maître de la mort puis il ressuscitait pour retourner dans le monde des dieux. Chaque secte établit un évangile qui racontait la vie et les sermons du sauveur descendu sur Terre pour mourir, ressusciter et transmettre la vertu de la résurrection aux hommes qui pourront donc accéder à une vie éternelle dans un paradis après leur mort. Le système se diffuse rapidement en Iran, en Perse, en Syrie, dans tout le Moyen Orient et surtout en Grèce où il est encouragé par Alexandre le Grand qui se déclare lui-aussi sauveur du genre humain.

Celui qui deviendra le grand roi mésopotamien Sargon 1er qui fonda le royaume d'Akkad est retrouvé à sa naissance abandonné dans un panier flottant sur l'Euphrate et sera élevé par le jardinier Akkis puis sera l'échanson du roi Kis. Cette histoire sera reprise dans l'Ancien Testament pour Moïse. Les auteurs de l'Ancien Testament se sont fait prendre, là, "les doigts dans la confiture": ils ont recopié la légende du roi Sargon en détail en précisant que le berceau était calfaté par du bitume pour le rendre étanche. Le bitume (pétrole brut) est un matériau très courant en Mésopotamie dans le pays du roi Sargon. Il est totalement inconnu en Egypte. "Sargon d'Akkad :

Abandonné par sa mère dans une corbeille de roseaux calfratée qui est confiée au fleuve, le nouveau-né est recueilli et adopté par un jardinier. La faveur de la déesse Ishtar fait plus de lui un échanson à la cour de Kish puis un prince."

Selon Eliade, Moïse aurait connu aussi, par après, sous les Ramsès, le retour du polythéisme, les cultes idolâtres des animaux, la prostitution "sacrée" des deux sexes, autant de profanations que ne pouvait accepter ce fils d'Abraham prophète d'Israël. On connaît la suite : l'intolérance du prophète envers le veau d'or païen et l'intransigeance envers toutes représentations d'êtres vivants. Dans le livre du Deutéronome, les chapitres 32-34 racontent que Moïse pour calmer Yahvé, Dieu jaloux et colérique, a fait tuer trois milles juifs tentés par l'idolâtrie du veau d'or contrevenant ainsi à l'Alliance.

L'histoire des tablettes divines rapportées de la montagne a été empruntée au dieu babylonien Nemo, Les dix commandements au code babylonien d'Hammourabi, la naissance dans le panier au roi akkadien Sargon 1er. L'Esther du livre d'Esther vient de la déesse égyptienne Ishtar. En octobre 2002, le Vatican a reconnu, (entre autre) que les dix commandements n'ont jamais été dictés par Dieu à Moïse.

Rédaction du papyrus égyptien "Amen-em-ope"dans lequel les auteurs de l'Ancien Testament se sont inspirés ou ont recopié des passages entiers comme dans: Gen XVII.5, XLII.23, XIX.14, XXV.25, Deut, Juges, Samuel, Rois, Job, Psaumes, Prov, Eccl, Jérém,... Le mystère de la côte d'Adam est aussi "emprunté" au poème sumérien "Enki et Ninhursag": c'est là où est le mal d'Enki.

La venue d'Abraham en Égypte coïncide avec la première période intermédiaire donc la fin de la période des pyramides . Il est remarquable de constater à quel point les idées de conscience individuelle et les principes humanitaires existaient dans ces deux pays : la Mésopotamie et l'Ancienne Égypte ainsi que la notion de renaissance spirituelle donc une vie après la mort. Étrange également que le fondateur du peuple hébreu ait reçu ce message qui parle d'une postérité universelle aussi nombreuse que les étoiles du ciel et qui concerne " toutes les nations de la Terre " Au fond Abraham continue et prolonge la doctrine d'IMHOTEP.

Le mythe du déluge naît chez les Sumériens, repris par les Babyloniens : Dieu prévient Utnapishtim et lui conseille de construire un bateau pour sauver un certain nombre d'animaux. Puis vient une pluie torrentielle pendant sept jours, puis le bateau débarque sur le mont Nishir. Utnapishtim lâche une colombe et, peu après, une hirondelle mais les oiseaux reviennent. Finalement il lâche un corbeau qui ne revient plus. Le Veda indien reprend le mythe, puis les Grecs et les chrétiens qui recopient cette légende dans la bible. "

Culte de Horus (KRST) en Égypte est né de la vierge (Isis) le 25 décembre (Tybi) (solstice d'hiver) dans une grotte ou une crèche, sa naissance a été annoncée par une étoile à l'Est et attendue par trois hommes sages (Mintaka, Anilam, Alnitak). Horus a été baptisé par "Anup le baptiseur" qui engendrera "Jean le baptiste" .

Culte de Krishna ou Christna, huitième incarnation de Visnu : (Krishnaïsme) des Védas hindous qui donnera son nom à Jésus-Christ (Jezeus Krishna):
* Son épithète personnelle était," "le fils éternel"," le "Père"., "KRST", "Krishna", "Christna"
* Sa naissance était attendue par des sages, des hommes sages et des bergers
* Il se présenta avec de l'or, de l'encens et de la myrrhe
* Il s'appelle dieu des bergers
* Il fut persécuté par un tyran (Kamsa) qui ordonna le meurtre de milliers d'enfants en bas âge.
* Il était de naissance royale
* Il fut baptisé dans un fleuve (le Gange).
* Il effectua miracles et merveilles.
* Il ressuscitait les morts et guérissait les lépreux, les sourds et les

aveugles.
* Il utilisait des paraboles pour enseigner au peuple la charité et l'amour.
* Il fut transfiguré devant ses disciples.
* Dans certaines traditions, il fut crucifié entre deux voleurs
* Il ressuscita d'entre les morts et monta au ciel
* Il est la seconde personne de la trinité et s'est proclamé lui-même "la résurrection" et "la voie vers le Père". * Ses disciples lui donnèrent le nom de "Jezeus" qui signifie "pure essence"
Sources www.bible.chez-alice.fr: "Encyclopædia Universalis", "La Bible dans l'Inde" Jacolliot,

Le culte de Mithra, Dieu-Soleil bat son plein en Perse. Contaminé par la notion de la Faute originelle mésopotamienne, Zarathoustra y opposera la notion du salut incarné par un dieu sauveur Mithra, lui-même copie conforme de Vichnou (Vishnu) le sauveur du monde tel que désigné par les écrits védiques. Les prêtres célébraient l'office par le pain et le vin "Celui qui avale ma chair et avale mon sang demeure en moi et je demeure en lui (Zarduhst)". Le prêtre de Mithra plaçait du miel sur la langue de l'adepte. Son culte comprend un repas et un baptême.
* Il est né d'une vierge le 25 décembre.
* Il était considéré comme un grand professeur et un maître itinérant.
* Il était appelé "le Bon Berger."
* Il était considéré comme "la Voie, la Vérité et la Lumière."
* Il était encore considéré comme "le Rédempteur," "le Sauveur," "le Messie."
* Il était identifié à la fois au Lion et à l'Agneau.
* Son jour sacré était le dimanche, le "jour du Seigneur"
* Il avait sa fête principale à la date qui allait ensuite devenir Pâques, correspondant à sa résurrection.
* Il avait 12 compagnons ou disciples.
* Il effectuait des miracles.
* Il a été enterré dans un tombeau.
* Après trois jours, il s'est relevé.
* Sa résurrection était célébrée chaque année.
* Sa religion comportait une eucharistie ou "dîner du Seigneur".

Les paroles de la Cène sont empruntées à celle des sectateurs de Mithra. L'Église de Rome fait correspondre la date de naissance de Jésus-Christ avec la naissance de Mithra, dieu qui était célébré le 25 décembre au solstice d'hiver. "Natale" qui donnera "Noël" en français est le nom latin de la fête du solstice d'hiver: le 25 décembre le soleil semble reprendre vie quand les jours s'allongent à nouveau. Plus tard, les chrétiens feront naître JC à cette date pour court-circuiter la fête païenne.

Un autre thème important du zoroastrisme est la promesse d'une vie éternelle après la mort, où les âmes seront départagées lors de la traversée du " Pont de Chinvat ", et finissent soit au Paradis, soit en Enfer soit au Purgatoire. La notion de résurrection existe, celle-ci surviendra à la fin des temps avec l'avènement du " Saoshyant " (l'Apocalypse) qui rétablira la justice par une régénération du monde. Ainsi la filiation entre le mazdéisme, le judaïsme, le christianisme et l'islam est évidente. (Messadié)

La Perse mit au monde le diable avec la zoroastrisme qui envahit le Moyen Orient et contaminera le christianisme naissant via les Esséniens et les écrits de Mani influencèrent également l'islam. La vie éternelle, le paradis, le purgatoire et l'enfer sont d'inspiration iranienne. On attribue que l'écriture du Coran est un astucieux mélange de l'histoire orale archaïque des tribus arabes primitives, de psaumes bibliques et d'évangiles chrétiens apocryptes alors en circulation dans la ville al-Hira capitale syro-araméenne, la culture dominante au temps du Prophète Mahomet, et où vivaient des païens, des arabes, des chrétiens, des juifs et des manichéens. Ainsi le Coran primitif, celui de Mahomet avant les réécritures successives par les califes sunnites et chiites, serait un recueil de toutes ces influences pour ne pas dire un plagiat, une autre cryptomnésie palimpseste appelée la " Vulgate. "

A partir de fragments gravés sur des objets hétéroclites, le texte primitif du Coran est constitué par le secrétaire de Mahomet. Vingt-cinq ans après la mort de Mahomet, le calife Uthmân de la lignée des Omeyades, première dynastie de l'empire musulman (660-750), en fait une copie appelée "la Vulgate". Le calife Abû Bakr, héritier contesté et accusé de favoriser les intérêts de son clan des grands marchands caravaniers de La Mecque, depuis toujours hostiles à Mahomet et convertis à sa cause sur le tard et par intérêt stratégique, réussit à reprendre le pouvoir au détriment de la famille de Mahomet, contre la maison du Prophète principalement contre son gendre Ali. S'ensuit un geste irrémédiable lorsque les califes mecquois s'autoproclamèrent "Commandeur des croyants" et détruisirent les textes primitifs et tous les originaux pour ne garder que la Vulgate, la copie. Plusieurs accusèrent le califat d'avoir confisquer l'héritage de la famille du Prophète, d'avoir réécrit un Coran et commandé une nouvelle biographie (Sîra) du Prophète.

Il s'agit d'un geste politique, le calife, nouveau Commandeur des croyants s'assurant d'un dogme spirituel unique sur lequel repose son autorité politique au détriment des sécessionnistes qui réclamaient une élection. En effet, le calife doit faire face aux Khârijites, les sécessionnistes qui considéraient que seule la Communauté avait le droit d'élire son Chef et aussi le déposer s'il était coupable de péchés graves.

Ainsi trente ans à peine après la mort du prophète, la théologie musulmane se divise en trois courants : les sunnites, courant majoritaire partisan de la sunna i.e poursuite de la tradition selon les études théologiques provenant de La Mecque; les shî' ites, fidèles à la lignée du prophète du premier Calife Ali, gendre de Mahomet et finalement les malékites, ceux qui se conforment aux études provenant de Médine. Chacun des ces courants théologiques ont à leur tour des subdivisions divergentes; on comprendra que le droit islamique devint un entrelacs d'écoles coraniques où seul le théologien averti pouvait s'y retrouver, accroissant son pouvoir souvent tyrannique.

Par la suite, le texte sera alimenté par la vision des clercs et ouléma au service du pouvoir théologico-politique du califat. Légitimé par le droit divin, le califat devint une dictature théocratique et ceux qui veulent la renverser ne peuvent être que des infidèles au Coran. Ces divisions apporteront à leur tour autant d'interprétations du Coran, indispensables à la jurisprudence, ce qui contribuera à doter les docteurs de la théologie d'un pouvoir inexistant à l'époque de Mahomet. En effet, le Coran ne possède pas de classe sacerdotale puisque le fidèle s'adresse directement à Dieu, il n'a pas besoin de prêtre. Il en est autrement de la jurisprudence de la Charia, la loi islamique qui s'adapte aux circonstances et aux us et coutumes de chaque peuplade. C'est ainsi que les imâm, les mufti, les mollah, les ayatollah créèrent les conditions nécessaires à leur pouvoir de théologiens.

Les princes omeyades et califes abbassides qui régnèrent sur un immense territoire de l'Indus aux Pyrénées, usèrent de leurs pouvoir et de leur richesse pour former une dictature musulmane corrompue à l'image de l'actuelle féodalité saoudienne. Comme pour le Christ, ce sont donc des hommes qui ont peu ou pas du tout connu le Prophète qui rédigeront la première version écrite. De plus l'association de l'Église chrétienne accouplée à un État très puissant comme l'Empire romain servit de modèle politique à l'islam naissant. L'Arabie Saoudite est à l'islam ce que le Vatican est au christianisme : un État monothéisme théocratique

Bouddha est invité par un prêcheur et sa femme qui a fait quelques gâteaux. Le prêcheur lui fait remarquer que ce sera insuffisant pour nourrir les 500 moines qui l'accompagnent. Ils mettent alors les gâteaux dans un bol et le bol fournit des gâteaux sans fin, assez pour nourrir tout le monde et il en reste encore. Alors, il jettent le bol dans le Jetavana. De même les disciples de Bouddha, ne trouvant pas de bateau pour traverser une rivière, sont entrés en transe méditative et ont marché sur les eaux. Bouddha a été crucifié, il a souffert 3 jours en enfer et il a ressuscité. Il meurt à quatre vingt ans. Ses prédications seront les piliers fondateur du bouddhisme qui

connaîtra et connaît toujours un vaste succès à travers le monde. Dans la biographie légendaire de Bouddha (Lalita Vistara) il est né de sa mère: la reine Maya, restée vierge.

Les sectes monothéistes qui attendent le Messie ou qui affirment qu'il est déjà venu pullulent et vont proliférer autour du Ier IIe et IIIe siècle: Audiens, Apolinnariens, Ariens, Baptistes, Batrachites, Borborites, Corpocratites, Donatistes, Ebionites, Encratites, Enthousiastes, Esséniens, Euchites, Eunomiens, Hermogéniens, Hydroparastates, Macédoniens, Mandéens, Manichéens, Marcéliens, Marcionistes, Masbothéens, Messaliens, Montanistes, Nabatéens, Nazaréen, Naziréen, Novatiens, Ophites, Orphites, Papianistes, Pauliens, Pauliniens, Pépuzites, Photiniens, Phryges, Pneumotaches, Priscillanistes, Sabatiens, Sabéens, Saccophores, Tascodrogites, Tessarécédécatites, Tétradites, Valentiniens... qui pratiquaient plus ou moins la Torah. Arrive Paul qui simplifie tout ça en ne demandant à ses disciples que la conversion intérieure et le baptême. Paul annonce la venue d'un messie intemporel: Christ (du grec "khresto": oint et consacré). C'est un succès et le mouvement "chrétienté" s'étend rapidement autour de la Méditerranée, souvent aux dépens des autres sectes déclarées hérétiques.

Le Maître de justice de la secte des Esséniens a douze disciples, il passe pour le Messie descendant de David, est persécuté, torturé et exécuté comme martyr de la foi et devait ressusciter. Il fonda une Église dont les fidèles attendent son retour.

D'après les écrits de Qumran, le messie Ménahem, rejeté par les pharisiens, est rejeté et mis à mort par les romains puis aurait été considéré comme ressuscité par ses disciples. Cette histoire inspirera, plus d'un siècle plus tard, les auteurs du Nouveau Testament.

Jésus de Nazareth n'apparaît nul part dans les manuscrits de la Mer Morte dont les derniers ont été écrits en 68 après JC.

- Mais vous savez j'ai rencontré le professeur Dupont-Sommer qui le premier, montra les similitudes étonnantes entre l'histoire du Maître de justice ésséniens et Jésus-Christ (postérieur) reçut des menaces et du "caviarder" sa version car il était en train de mettre au grand jour et auprès du public, sans le vouloir, des éléments montrant que l'histoire de Jésus-Christ avait été créée de toute pièce. Son étude porta sur les "manuscrits de la Mer Morte" découverts en 1947 à Qumran (Sokoka) dans 11 grottes par un bédouin qui cherchait une cachette pour des marchandises de contrebande.

Ces manuscrits contemporains de l'époque de Jésus de Nazareth de la Bible (de 250 av JC à 68 après JC, bien après la supposée mort du Christ) ont été écrits par des membres de la communauté des Qumraniens/Esséniens. Ils traitent de religion, de justice, des psaumes, de récits de guerre. La plupart de ces manuscrits sont entreposés par les catholiques au musée biblique à Jérusalem (aujourd'hui musée Rokfeller). Dans les exemplaires transmis aux historiens, on trouve des passages de l'Ancien Testament. Aucune trace des Évangiles, aucune mention des apôtres, de Jésus ou de sa résurrection ! Rien ! L'Église a été très longue à montrer les manuscrits. 54 ans après la découverte des manuscrits, l'intégralité, en 39 volumes a été publiée: certains manuscrits sont gênants: ils montrent que l'histoire de Jésus a été inspirée, entre autre du messie Ménahem, rejeté par les pharisiens, et mis à mort par les romains en -4 AV JC puis aurait été considéré comme ressuscité par ses disciples.

Dupont-Sommer met notamment en évidence, pour la première fois, des correspondances extrêmement troublantes entre la biographie de Jésus et celle du leader messianique qui l'a précédé d'une génération : Ménahem l'Essénien" et pour cause...

"Le Maître galiléen (...) apparaît aussi, à bien des égards, comme une étonnante réincarnation du Maître de Justice. Comme celui-ci, il prêcha la pénitence, la pauvreté, l'humilité, l'amour du prochain, la chasteté. Comme lui, il fut l'élu et le Messie de Dieu - le messie

rédempteur du monde. Comme lui il fut en butte à l'hostilité des prêtres. Comme lui, il fut condamné et supplicié. Comme lui il fonda une Église dont les fidèles attendaient avec ferveur son glorieux retour."

Le baptême que Jean-Baptiste administre sous forme de repentance des péchés est bien d'inspiration essénienne (Règle; VIII, 14). Jésus, tout comme le Maître de Justice essénien, est persécuté par le judaïsme officiel et en bute à l'hostilité de Rome. Dans les textes esséniens, nous retrouvons la constitution même de la nouvelle Église et de son clergé, des rites fondamentaux comme la confession et l'eucharistie. Mais surtout l'étude comparative des textes esséniens et des Évangiles démontrent clairement la parenté de sens et de style dans des textes aussi importants que sont le Sermon sur la montagne et l'Apocalypse selon Jean.

L'éminent chercheur R.H. Charles soutient que le texte essénien des Testaments des douze Patriarches (Apôtres) étaient "un produit de l'école qui a préparé la voie au Nouveau Testament."

"Le Sermon de la montagne a-t-il précisé, reflète en plusieurs passages l'esprit et va jusqu'à reproduire les phrases mêmes de notre texte (des Testaments); de nombreux passages dans les Évangiles présentent des traces du même texte, et saint Paul semble s'en être servi comme d'un vade-mecum (aide-mémoire)...La grande, l'éminente valeur du livre...réside dans son enseignement moral, qui a conquis une réelle immortalité en influençant la pensée et la façon de parler des auteurs du Nouveau Testament et même celles de notre Seigneur. Cet enseignement moral qui est beaucoup plus élevé et plus pur que celui de l'Ancien Testament, est cependant son véritable enfant spirituel et il l'aide à combler l'abîme qui sépare les morales de l'Ancien et du Nouveau Testament."

De l'emprunt aux Esséniens, il y a plus encore : 4Q525: "Heureux l'homme qui a atteint la sagesse - qui marche dans la loi du très haut - Heureux celui qui dit la vérité avec un cœur pur - et ne calomnie pas avec sa langue... Heureux ceux qui la cherchent [la sagesse] avec des mains pures - et qui ne la recherche pas avec un cœur fourbe..." recopié presque à l'identique dans Matthieu 5, 3-12.

4Q521 contient la mention d'un messie unique et eschatologique très proche du Jésus-Messie-Christ des premiers chrétiens: "Les cieux et la Terre prêteront l'oreille à son Messie,.. Sur les pauvres, Son Esprit planera et il restaurera les fidèles par Sa puissance... Il libérera les captifs, rendra la vue aux aveugles, redressera les opprimés... Le Seigneur accomplira des prodiges... Il guérira les blessés et ressuscitera les morts ; aux pauvres, il annoncera la bonne nouvelle

J.M. Allegro, chercheur anglais a avancé que le leader messianique de la secte de Qumran, le Maître de justice a été crucifié et que le récit du Nouveau Testament n'est qu'une version mythique empruntée de seconde main à l'original des manuscrits de la Mer Morte.

"Jésus s'est appliqué à soi-même les mystérieux oracles d'Esaïe relatifs au serviteur de Jahvé, ainsi que l'avait fait avant lui le Maître de Justice; cette commune référence au Serviteur de Jahvé est extrêmement significative: entre les deux prophètes, elle établit une parenté tout à fait particulière et de caractère unique" L'origine de la notion de résurrection des morts, la mention de ce même miracle dans les manuscrits et les évangiles prouvent qu'elles proviennent d'un tronc commun.

On pourrait en conclure que les manuscrits ont servi de source d'inspiration aux Évangiles qui leur sont nettement postérieurs. "La lecture des manuscrits de Qumran sèmera le trouble chez tous ceux à qui les prêtres ou les apologètes chrétiens ont fait croire que les titres de Christ ou de Messie attribués à Jésus ne trouvent aucun antécédent dans la littérature apocalyptique et messianique du judaïsme"

En 586 av JC, la destruction de Jérusalem et l'incendie du Temple de

Salomon met fin à la dynastie des rois David. A partir de là, 'mashia' désigne le retour au pouvoir de la lignée de David. Luc et Matthieu font descendre Jésus de David à travers Joseph. Bien que Jésus soit Galiléen, on le fait naître à Jérusalem. Luc et David voulaient donner plus de poids au statut de messie davidique accordé à Jésus.

A long terme, les manuscrits de Qumran montrent que l'histoire de Jésus est le résultat d'une évolution continue associée à tous les récits messianniques du passé. "Nous devons loyalement reconnaître que nous ne possédons pas encore un fragment de texte de témoins oculaires de Jésus"

La rédaction de l'évangile de Matthieu vers 165 complète l'histoire du Christ de Paul en s'inspirant du Maître de justice des Esséniens (mort en -65), du messie de Ménahem (mort en -4), d'Horus, de Mithra, de Krishna et d'un tas de légendes de l'époque pour lui donner un aspect historique et la faire correspondre, autant que possible, aux prophéties de l'ancien testament.

Les auteurs décrivent l'étoile qui guide les mages pour répondre à la prophétie comme avant lui, Horus, Bouddha, Krisna, Alexandre. Pour donner du poids à leur histoire, les Évangélistes font naître Christ d'une vierge comme avant lui Attis de Phrygie, Dyonisos/Bacchus, Horus/Osiris, Krishna, Mithra, Persée, Zarathoustra, Bouddha (dans la Lalita Vistara). Les auteurs continuent de plagier en faisant le "père" de Christ: Joseph (qui veut dire "constructeur") un charpentier comme avant lui Krishna et Horus. Ils récupèrent la légende (le massacre des innocents par Hérode) du tyran Kamsa qui, en 1500 av JC avait persécuté Krishna et ordonné le meurtre de milliers d'enfants en bas âge.

Comme Krishna, le Christ guérit les malades, il accomplit des miracles. Comme Horus/Osiris, Mithra et le maître de justice des Esséniens, il a 12 disciples. Comme Bouddha, il a nourri les masses avec un petit morceau de pain recopiée sur la légende de Bouddha qui guérit les malades, nourrit 500 personnes à partir d'un "petit panier de gâteaux". De plus les disciples de Bouddha, ne trouvant pas de bateau pour traverser une rivière, sont entrés en transe méditative et ont marché sur les eaux. Comme Osiris/Horus il fait un sermon sur la montagne. Comme la légende de Dionysos, il transforme l'eau en vin aux noces de Cana. La légende d'Horus/Osiris (dieu égyptien qui ressuscite El-Azar-us, d'entre les morts) est reprise par le Christ. Le traître Judas ressemble étrangement au traître Devadatta qui trahit Bouddha Comme Marduk, Dyonisos/Bacchus, Attis de Phrygie, Horus/Osiris, Krishna, le Christ meurt sur la croix, entre deux voleurs, il est mis au tombeau trois jours puis il ressuscite

Ce n'est que sous Constantin, au IVe siècle que l'Église a adopté la croix: symbole égyptien, symbole de Mithra et de Tammouz pour augmenter l'impact de l'image du Christ. L'Église a commencé à représenter Jésus sur une croix en T au IVe siècle puis la croix a été allongée pour être mieux vu, on a ensuite rajouté un support pour les pieds puis les premières croix telles que nous les connaissons sont apparues au Ve siècle.

Mani, né vers 240 à Bagdad, prêche sa doctrine, on le dit né d'une vierge, auteur de guérisons et d'exorcismes. On l'appelle le Sauveur, le Seigneur. Il est emprisonné, battu à mort, écorché et décapité. Mais son influence du mazédisme perse, le manichéisme et son dieu mauvais se répand et contamine la chrétienté naissante dont Saint Augustin et l'islam. Le mot Satan vient de Seth ou Sat: principal ennemi d'Horus dans la mythologie égyptienne.

L'Église adopte le nom de Jésus-Christ lors du Concile de Nicée (325) et elle adopte la forme du dieu égyptien Sérapis barbu et chevelu. L'aura solaire qui entoure la tête du Christ est d'inspiration égyptienne du Dieu Aton.

Enfin, la résurrection de Jésus est l'appropriation par les Évangélistes des légendes identiques à celle-ci répertoriées dans de nombreuses autres civilisations antérieures. C'est la thèse

syncrétique comme le rappelle Eliade :

"Les mythologies archaïques connaissent plusieurs types d'êtres surnaturels (Fils de dieu, Démiurges, Héros civilisateurs, Figures messianiques et millénaristes etc.) qui descendent pour instruire ou sauver les hommes et retournent ensuite au Ciel. On reconnaît des conceptions analogues dans les théologies hindouistes (avatar) et bouddhistes (les Boddhisattva)."

"Et l'on ne sacrifiait nullement un être de basse condition ou un exclu; la victime sacrificielle était d'ordinaire un jeune homme de qualité, parfois aussi une jeune fille et jusqu'à l'instant du sacrifice, on l'approchait avec un profond respect, et même comme objet d'adoration. C'était comme un roi-dieu (Jésus) que l'on sacrifiait ainsi; toutes les modalités de sa mise à mort constituaient un rituel conduit par les hommes vieux et sages. Il est probable qu'au contraire, en tuant par priorité l'être auquel on accordait la plus grande valeur, on pensait lui rendre hommage particulièrement grand et enviable : pour pouvoir devenir semblable à lui, il fallait d'abord manger sa chair et boire son sang".

Certains historiens relatent que vers 364, les chrétiens venaient adorer, près de Sébaste en Samarie, le corps de celui qu'il croyait être Jésus jusqu'à ce que l'empereur Julien fasse ouvrir le tombeau puis brûle le squelette sur un bûcher et disperse les cendres. La fumée de corps calciné montant vers le ciel; l'Église inventa alors l'Ascension corporelle de Jésus vers le ciel.

L'histoire de la Vierge Marie (tiré du nom égyptien Mari-Amon) est fixée en 431 (St Célestin 1er). Le dogme de l'Immaculée Conception date de 1854 !

Partout, il faut bien se rappeler que la fabuleuse symbolique de l'or-lumière traverse toutes les époques et civilisation. Cette "lumière minérale" (Inde) appelée "chair des Dieux" (Égypte), associé à l'immortalité et la connaissance (Chine) sera donc au cœur de la représentation de Dieu, de Allah, de Bouddha sans compter les dieux aztèques et Incas de l'Amérique précolombienne. L'éclat des lettres dorés dans les manuscrits védiques, bouddhistes, musulmans, hébraïques et chrétiens reflète l'illumination de la Parole suprême.

- C'est impressionnant comme concordances historiques. Mais où avez puisé de telles connaissances ?
- Dans toutes les grandes librairies de la planète dont celle du Vatican et de Jérusalem mais principalement, pour les sources les plus anciennes à Alexandrie, dans la bibliothèque que j'ai visité avant sa destruction. Pourquoi croyez-vous que les chrétiens en premier et les musulmans par la suite ont voulu détruire la bibliothèque d'Alexandrie si ce n'est sur ordre de leur clergé respectif pour détruire les textes originaux de Mésopotamie, de la Perse, de l'Inde et ainsi effacer les preuves des falscifications et carrément de leur plagiat pure et simple souvent mot à mot. Et si cela peut vous consoler, sachez que le Coraniste, celui qui a écrit le Coran a visiblement emprunté les notions du mal aux Mésopotamiens , le diable aux Perses, le Allah guerrier copie du Yahvé de la Bible juive, les enfers aux textes essénniens et Jésus le prophète du nouveau Testament a subi le même sort. Eh oui ! Mahomet devient le prophète de l'Islam : le Paraclet.

Les exégètes islamiques, en effet, ne cessent de citer l'évangile selon Saint-Jean (16, 7-14) où Jésus annonce la venue d'un autre prophète, le Paraclet, du grec Parakletos, ce qui signifie " digne de louanges". Auparavant, Zarathoustra annonça dans le Zend-Avesta lui aussi la venue d'un "iconoclaste" qui s'appellera "digne de louange". Les textes védiques encore plus ancien, ne sont pas en reste et prédisent l'arrivée d'un sage venu du désert appelé le "digne de louanges". Comme par hasard la traduction de "digne de louanges" en arabe c'est Mahomet.

À ses débuts l'islam reconnaît l'interdépendance des religions bibliques. Plus d'une fois, il a été révélé à Mahomet qu'il n'était pas

venu fonder une religion nouvelle mais restaurer et propager en langue arabe la religion d'Abraham, de Moïse et de Jésus.
" Sur les pas d'autres prophètes, nous avons envoyé Jésus, fils de Marie, pour confirmer le Pentateuque (Torah) ; Nous lui avons donné l'Évangile, qui contient aussi la direction et l'avertissement pour ceux qui craignent Dieu " (Coran V, 50) (Pentateuque = la torah, la loi du Judaïsme)

" Certes, le Messie Jésus, fils de Marie est l'Apôtre de Dieu et Sa Parole qu'il a mise en Marie. IL est un Esprit provenant de Lui, Croyez donc en Dieu et en Ses Apôtres " Coran, IV, 169)

" Dieu a institué une religion qu'IL avait établie pour Noé. C'est celle que nous t'avons révélée et que nous avons établi pour Abraham, pour Moïse et pour Jésus en leur disant : Soyez fidèles en religion et ne vous divisez pas en sectes ". (Coran XLII, 11).

L'islam indique donc parfaitement la filiation qu'il faut établir entre les trois religions bibliques. Mais il s'agit d'une filiation hiérarchisée où la Bible et le Nouveau testament sont en quelque sorte la préface à l'ultime Révélation qu'est l'islam Le monothéisme de l'islam complète le christianisme en insistant sur l'universalité de Dieu et non pas sur le dieu jaloux et exclusif des Juifs afin de préserver la race élue et la Terre Promise. Tout comme le christianisme, Dieu y est clément et miséricordieux pour les croyants mais Allah sait se montrer impitoyable comme le Yahvé des Juifs contre les infidèles. L'islam affirme la mission de Jésus et le caractère inspiré du Nouveau Testament. Mahomet reçoit la révélation de l'Ange Gabriel. Il partage entièrement les croyances chrétiennes sur l'immortalité de l'âme, sur le Jugement dernier, la résurrection des morts et l'existence du Paradis et de l'enfer.

Non seulement, le Coran est d'origine judéo-chrétienne mais il renferme en son sein l'influence de toutes les grandes traditions religieuses de l'Antiquité qui ont traversé les siècles à travers l'Inde, la Mésopotamie, la Perse, l'Égypte, la Syrie-Palestine, la Judée, Israël et bien sûr la Grèce et ses textes philosophiques dont ils furent les gardiens, traducteurs et dépositaires pendant des siècles.
La Mecque devint au fil des ans, le véritable théâtre des religions antiques d'inspiration indienne, mésopotamienne, égyptienne, iranienne, juive et celle plus récente comme le christianisme, le gnosticisme et le manichéisme. Sans compter, les innombrables sectes de toutes sortes, représentant des ethnies aussi diverses que les Garamantes de Lybie, les Goths du Nord, les aryens indiens, les Coptes abyssins, les Nubiens du Haut Nil, les Huns d'Asie. Circulaient alors dans toute la péninsule arabique et le Croisant fertile des écrits gnostiques, des gloses et homélies autant de textes ésotériques traduits en arabe provenant de manuscrits persans, grecs, phéniciens, etc., surtout, il y avait ce livre sacré entre tous, la TaNaKh, nom hébreux de la Bible juive avec leur religion bien codifiée qui venait mettre un peu d'ordre dans ce fouillis polythéiste. Mais surtout, les Juifs étaient les maîtres du commerce mecquois et cette puissante colonie de marchands imposait une hégémonie telle que plusieurs arabes se convertissaient au judaïsme car les Juifs étaient d'excellents conteurs et interprètes des récits bibliques.

Impressionné par le savoir des Juifs et leur longue tradition, Mahomet tente de les convaincre de se joindre à l'islam, de revenir à la religion d'Abraham dont il revendique la filiation via Ismaël, "géniteur biblique" de la lignée arabe. Abraham, père à la fois d'Ismaël et d'Isaac est l'ancêtre commun des Juifs et des Arabes. Pour Mahomet, les deux religions du livre, le judaïsme et le christianisme, n'ont su conserver leur pureté originelle; c'est pourquoi Dieu a envoyé son dernier messager, un arabe car l'islam est destiné à succéder au christianisme comme celui-ci a succédé au judaïsme. Dorénavant la Bible doit être sauvé de ces gens indignes du message divin. Le Coran entreprend donc une restauration du texte où il est proclamé qu'Abraham est le premier prophète soumis à l'autorité divine, suivra Moïse, Jacob, Marie, Joseph eux soumis comme Jésus au Dieu unique. Soumis en arabe se dit "musulman", par ce "jeu de mot génial" Mahomet vient d'islamisé tous les personnages de la Bible et du Nouveau Testament dans le Coran,

mais plus primordiale pour la suite des choses, l'ancienne Alliance entre Dieu et son peuple élu ne tient plus. De plus, il s'agit d'un monothéisme "pur" où seul Dieu règne sur les hommes. Allah n'a pas un fils comme le Dieu de Jésus car tous les hommes sont fils d'Allah : une nouvelle alliance est proclamée. Mahomet récuse le Christ comme Fils de Dieu. Pour l'Islam, Jésus est un apôtre, un prophète, encore plus c'est toute la trinité chrétienne qui est niée par la pure unicité de Dieu. Ce trait fondamental de l'islam vient du nestorianisme, une hérésie chrétienne très répandu en Arabie et en Perse qui affirme que Jésus est un homme et pas un dieu. Ainsi se dessine le portrait d'un Mahomet dissident chrétien comme fut Jésus dissident juif, tous les deux fondateurs d'une nouvelle religion réformatrice. Entouré de fidèles, le prophète précise les règles du culte (prières, jeûnes, aumônes, pèlerinage) et procède à l'unification des tribus en société théocratique.

Mais surtout Mahomet veut mettre fin au fouillis théologique qui divisent les Arabes, responsable de leur faiblesse politique. L'unicité de Allah doit se refléter dans l'unicité de la nation arabe à l'image des Hébreux réuni et solidaire envers Yahvé. Allah n'est pas un nom de dieu inventé par Mahomet, car il existe depuis toujours pour le monde arabe pré-islamique un dieu suprême appelé al-Lâh, l'"Innommable".

Les trois tribus juives de Médine refusent de se joindre malgré les tentatives de Mahomet qui leur promettait le respect des traditions rituelles s'ils le reconnaissait comme prophète. Les Juifs refusent de reconnaître qu'un chef arabe puisse être un envoyé de Dieu. La rupture eut lieu en février 624. Ce rejet des Juifs sonne aux oreilles de Mahomet comme une immense trahison.

Le prophète reçut alors de nouvelles révélations enjoignant les musulmans à se tourner, pour leurs prières, non plus en direction de Jérusalem mais vers La Mecque où est le Temple bâtie par Abraham et son fils Ismaël donc plus vieux historiquement que le Temple de Jérusalem. Dans la sourate XIV du Coran intitulé Abraham, il est écrit qu'un prophète issu de peuple de La Mecque doit venir purifier la Maison sacrée des cultes païens. Imitant les zélotes juifs et les moines chrétiens, Mahomet ordonne la guerre sainte (" La religion qui gagne les guerres conquiert les âmes ") contre tous les infidèles, les insoumis et leurs idoles. Pour se protéger des persécutions, Mahomet entreprit l'Hégire et la conquête de La Mecque.

Perpétuant la jalousie du dieu assyrien Assour qui voulait que son autorité soit reconnu de tous et Marduk, dieu babylonien voulant que les désobéissants soient anéantis, imités ensuite par le Yahvé des Juifs, dieu cruel qui ordonne à Josué de vouer à l'interdit les ennemis, Mahomet, dans la sourate du repentir (9), ordonne que tous les infidèles soient passés par l'épée et voués eux aussi à l'interdit.

" Après que les mois sacrés se seront écoulés, tuez les Infidèles, où qu'ils soient ! Prenez-les ! Assiégez-les ! Dressez pour eux des embuscades ! " (verset 5)

Mahomet devient ainsi l'héritier plutôt la réincarnation du despote Sargon et devenir maître des quatres coins de la Terre.

- Mais pourquoi rester moine dans ces conditions. Je ne vous suis plus ?

- Je reste moine justement parce que le christianisme véritable n'a jamais eu lieu, le Dieu de l'Église ne peut être le Dieu des Évangiles, le Père du Christ. Le meilleur moyen de me retirer de l'Église tout en poursuivant ma quête du dieu véritable est de me constituer moine et de vivre exclu de ce monde.

-Je comprend.

- Mais vous ! Vous êtes venu pour réparer la trahison des phrophètes. Vous êtes le Paraclet le dernier des Prophètes, le huitième après Adam, Noé, Abraham, Moïse, David, Jésus et Mahomet donc l'Ultime choisi pour rappeler universellement et

définitivement la Loi de Dieu.
- Oui mais Jésus n'existe pas ?
- Peu importe, Ménahem l'Essénien ou Jésus l'Araméen ce n'est pas le personnage qui importe mais son message.
- Mais justement le message de Jésus n'est pas son message, mais bien celui de plusieurs centaines de prophètes. Cette réécriture de ces textes anciens s'appelle la cryptomnésie.
- Mais nom de Dieu, vous êtes entrain de nous révéler que l'histoire " officielle " celle que l'on nous enseigne depuis des plus de deux millénaires est une immense supercherie comme les Protocoles de Sion ; une réécriture des textes anciens prouvant l'existence d'un prophète fictif au profit d'une réligion millénariste de domination universelle.

- Mais ce n'est pas juste le stratagème de cryptomnésie des yahvistes, des évangélistes, des coranistes qui est mis à jour mais bien plus : une propension irrésistible à s'attribuer la paternité et même l'originalité d'écrits qui ne sont pas les nôtres. Rappelez-vous les écrits millénaristes des premiers chrétiens communistes adaptés par Marx et Engels, les Règles des moines détournés par Lénine, Hitler et Staline, L'interprétation des rêves de Freud, livre fondateur de la psychanalise, une réécriture du Zohar de la Kabbale juive, le Protocole des sages de Sion, un simple plagiat et toutes les théories du complot qui en découlent jusqu'à aujourd'hui et vous conviendrez que le puissant complexe de déité contamine toutes les sphères de la société.

- Le fameux samsara de Bouddha le perpétuel recommencement de l'existence, une cryptomnésie, une réécriture sans cesse de l'histoire antérieure depuis les Origines, contes oraux puis textes historiques qui deviennent codes moraux et lois adaptés selon les us et coutumes de chaque époque. La vie n'est pas une illusion, mais la vie racontée par les hommes, oui ! Le grand historien Toyrbee disait " méconnaître son passé, c'est être condamné à le revivre." Là se situe le drame de l'humanité et prend des proportions telles que votre vie est vraiment en danger. Tous les puissants de cette terre voudront votre perte.

Après m'avoir écouté et guidé, le moine me conseille de me réfugier au Danemark chez des amis, genre prêtre-ouvrier qui ont créé Christiana, en ligne directe avec la théologie de la libération.

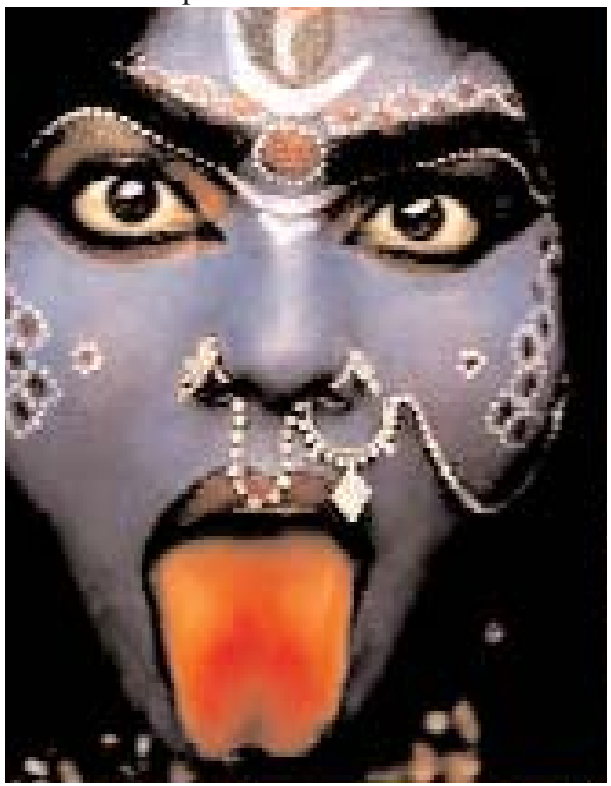
Partout où règne le catholicisme, apparaissent, ici et là, des prêtres-ouvriers qui, dans une relecture "hérétique" des Évangiles, amorcent à leur tour une réflexion où se dégage une option préférentielle en faveur des pauvres et la solidarité avec leur lutte d'autoémancipation sociale. Ce (re) nouveau christianisme insurrectionnel est appelé la théologie de la libération et vient défier ouvertement le pouvoir du Vatican.

"Il ne s'agit pas d'attendre le salut d'en haut : l'Exode biblique nous montre "la construction de l'homme par lui-même dans la lutte politique historique". II devient ainsi le modèle d'un salut, non individuel et privé mais communautaire et "public", dont l'enjeu n'est pas l'âme de l'individu en tant que telle mais la Rédemption et la libération de tout un peuple asservi. Le pauvre, dans cette perspective, n'est plus un objet de pitié ou de charité mais, comme les esclaves hébreux, l'acteur de sa propre libération. Quant à l'Église, elle doit cesser d'être une pièce du système de domination : suivant la tradition des grands prophètes bibliques et l'exemple personnel du Christ, elle doit s'opposer aux puissants et dénoncer 1'injustice sociale."

Un nombre important de revues apparurent aussi en Amérique latine. Elles sont de véritables vecteurs de la théologie de la libération - leur succès s'accroissant avec la qualité du système scolaire : Servir au Mexique, Perspectives théologiques au Brésil, Dialogue social au Panama, etc. Enfin, des centres d'études furent créés spécialement pour des études pastorales et théologiques. Ils furent déterminants pour former des étudiants dans l'approche de cette nouvelle théologie. La théologie de la libération a bénéficié de la mondialisation, avec notamment l'essor des étudiants latino-

américains à l'Université catholique de Louvain en Belgique, qui permet ensuite de diffuser cette approche en Europe. La théologie de la libération influença aussi la Black theology (" Théologie noire ") qui prônait, notamment aux États-Unis l'émancipation des Noirs et une lecture parfois afrocentriste de la Bible. Sous l'apartheid en Afrique du Sud, la théologie de la libération et la Black theology ont été des sources influentes du Black Consciousness Movement (Mouvement de Conscience noire).

En 1985, le Vatican, sous l'autorité du pape Jean-Paul II, condamna la théologie de la libération observée en Amérique du Sud et ce, en accord avec les idéologues américains qui déclarèrent : " La politique extérieure des Etats-Unis doit commencer à affronter la théologie de la libération." (Déclaration de Santa Fé, proposition 3, 7 février 1985). Par la suite, le grand théologien de la libération, Leonardo Boff est contraint au silence par la curie romaine et acculé à la démission à cause de son option préférentielle pour les pauvres. Le 26 octobre 1993, Mgr Ruiz, évêque de la Province du Chiapas au Mexique est contraint à son tour de démissionner parce qu'au nom de la théologie de la libération, il avait défendu les Indiens et les paysans pauvres au détriment des gros propriétaires terriens de la région. Le 12 mars 1992, dans la revue catholique italienne Panorama Ronald Reagan, déclare : "Le pape et moi avions trouvé le dénominateur commun entre les États-Unis et le Vatican en raison de l'unité de nos idéaux."



Christiana - Copenhague - Danemark

Christiania, quartier de Copenhague au Danemark s'est créé dans les années 70 en réaction aux abus d'un système, et afin de montrer qu'un mode de vie alternatif était possible suite la faillite du quartier de Haight-Ashbury aux USA. Le statut d'utopie attribué à Christiania semble logiquement en assurer sa popularité. En effet, l'utopie est par essence un lieu où l'on vit libre, heureux et paisible. Christiania est considéré par l'historien de l'anarchisme Ronald Creagh comme la dernière résurgence spectaculaire du socialisme utopique, qui se caractérise par une volonté de transformation de la société non pas à travers une révolution politique, ni sur une action réformiste impulsée par l'État, mais sur la création d'une contre-société socialiste au sein même du système, en mettant en place des communautés idéales plus ou moins libertaires mais assurément " drop out ".

On ressent à Christiania une certaine ambivalence, le double sentiment d'être à la fois dans une sorte de monde parallèle utopique et dans le même temps un quartier de Copenhague comme un autre. Ce sentiment se construit par des images, des représentations de scènes vécues dans la vie quotidienne. Il n'est pas rare de voir par exemple des personnes en costume avec leur attaché-case venir à Christiania à la sortie de leur travail pour fumer un joint comme si cela leur semblait naturel. L'ordinaire, la routine du quotidien côtoie en quelque sorte l'extraordinaire de ce qui fait de Christiania un espace unique en son genre par la liberté quasi-totale qu'il procure.

Auto-proclamée " ville libre ", le quartier de Christiania s'auto-organise selon des principes de démocratie directe et offre un contraste saisissant avec le reste de la ville, bien plus commun aux grandes villes traditionnelles. l'objectif avoué de Christiania a été d'essayer de construire une alternative politique et économique au

sein même du système capitaliste bercé de sociale démocratie. La ville-libre s'était en effet crée en réaction aux failles du `welfare state' danois : le manque de logements, la prise en charge des exclus de toutes sortes... Rappelons-nous les "superflus" du paléolithique

Bien qu'il existe ou ait existé d'autres expériences de " zones autonomes permanentes " à travers le monde, Christiania parait toutefois atypique. A la différence des villages autogérés du Chiapas et d'Oaxaca au Mexique, fruits d'une lutte armée entamée par une partie de la population qui s'est élevée face aux autorités, Christiania a été conquis de manière pacifique, face à la quasi-indifférence des autorités en 1971. Sa particularité provient aussi de sa situation géographique : en plein centre-ville d'une capitale européenne, à un kilomètre à peine du parlement s'érige donc, une zone auto-proclamée " ville libre " (" freetown "), en opposition et en décalage total avec l'image de la métropole. Les cinquante ans de la " ville libre de Christiania " (" Fristaden Christiania " en danois) furent célébrés par une semaine entière de festivités à partir du 26 septembre 2020.

Aujourd'hui j'ai revu Patrick au Pêcheur de lune tout à fait par hasard. Alors que je prenais un café, il s'installe avec moi et nous commençons à parler de Christiania. Je lui avoue que je suis un peu surpris de l'absence de manifestations politiques à Christiania et que je n'ai pas l'impression qu'il y ait une réelle conscience politique parmi les gens qui viennent ici. Il me répond : " c'est vrai qu'il ne se passe pas grand-chose ici... et c'est dommage car c'est un endroit qui devrait accueillir des grandes manifestations internationales ! En plus il y a des gens qui attendent ça !

- Alors j'irai à leur rencontre et leur expliquerai que nous pouvons réorienter l'utopie collective de Christiania vers l'individu en créant des passerelles entre deux pôles anciennement opposés mais aujourd'hui réconciliés : la planète et l'individu. L'idée principale étant que chacun peut changer les choses à sa mesure, et qu'en changeant lui-même, l'individu peut changer le cours du monde. Le changement ne passe pas nécessairement par le pouvoir politique…

Grâce à l'expérience sociologique de Cristiana, je voyais se former un cercle d'individus prêts à expérimenter d'autres possibilités de vie où s'exprimait une autre manière de concevoir les choses dirigé vers l'avenir en marche dont la vision n'était connu de personnes et les règles écrites nulle part. Nous laissions derrière nous tous ceux qui cherchaient comme dans les anciennes théologie à fixer le monde dans un rigorisme pernicieux.

La prochaine étape consistera vraisemblablement à basculer vers une évolution neurogénétique. Cela sera nécessaire au dépassement de l'obstacle que nous rencontrons actuellement face au développement. Les civilisations précédentes (connues et peut-être même bien inconnues) se sont effondrées une fois atteintes leurs limites en termes de ressources matérielles, sans avoir cultivé en parallèle la conscience humaine. En temps de transition, il est fondamental qu'une " force d'énergie " consciente soit introduite dans le flot de la vie afin d'activer le prochain pic d'évolution. Sans une telle énergie, les systèmes matériels risquent de devenir incontrôlables (comme c'est le cas actuellement) et/ou de tomber en panne - ce qui pourrait bien arriver prochainement. Cette " force d'énergie " doit servir de tremplin pour aider la civilisation humaine à activer de nouveaux modes de compréhension et de connaissance de soi. Un activateur de ce type pourrait voir le jour, comme tend à démontrer cet article, des découvertes en neurosciences, en biologie et physique quantiques. Chacun de nous possède tous les degrés de l'évolution de l'amibe au hominidé en passant par les poissons, les oiseaux et même les dinosaures. Souvent en en rencontrant des gens, on se surprend soi-même à les voir comme des vers, des sangsues, des moutons des fourmis ou des abeilles. Comme si leur développement psychique s'était arrêté à ce stade d'évolution. On ne naît pas homme, on le devient mais ceux-là l'ignore et tant qu'il l'ignore aucune évolution supérieure à leur condition n'est possible. Il reste coincé au stade d'arbre, de grenouille, de lézard car le désir de connaissance et d'acquisition de points de mémoire demande un effort constant et

sans effort pas d'évolution.

C'est la transmission des connaissances historiques qui posent problème. "Tout est toujours à recommencer ". Quelle perte de temps ! De siècle en siècle, les mêmes patterns historiques se répètent bien sûr en corrélation avec le niveau de connaissance de l'époque. Au début du monde antique, les premiers prêtres mésopotamiens ont dénigré les chamans néolithiques qui faisaient la pluie et le beau temps depuis des millénaires pour mieux s'accaparer de leur pouvoir de domination sur les hommes.
Le fameux sens de l'histoire suit le même cheminement. L'homme a cherché ce sens dans la nature, dans Dieu, dans la philosophie, dans l'art et aujourd'hui dans la science…chaque élément possédant un pouvoir à conquérir. Mais les savoirs humains loin de mener les hommes à plus d'altruisme au contraire, conduisent à des barbaries plus sophistiquées encore plus maléfiques.

Les hommes ne changent pas malgré les avancées de la science et des techniques. On ne compte plus le nombre effarants de différentes armes de destruction massive en circulation dans le monde. Ainsi en est-il de l'histoire de l'humanité; toujours plus de connaissances et de destructions : destruction de la nature par la culture, destruction de la culture par les religions, destruction des religions par la science et ainsi de suite. Chacun croyant être la vérité pendant que les bêtises s'accumulent. Ne dit-on pas que " les dieux eux-mêmes ne peuvent rien faire contre la bêtise humaine ".

Le sens de l'histoire c'est de ne pas en avoir de déterminé… jusqu'à maintenant. Pour l'instant, il y a sens que dans notre histoire collective et personnelle jonchée des actions que nous portons. Racisme et sexisme source de la haine et de la guerre; cette dernière étant probablement le seule et véritable religion des hommes sur tous les continents. Car la barbarie dont étaient capables les êtres humains avait laissé une marque indélébile sur la race humaine, la seule capable de créer des religions de la terreur issues de distorsions cognitives, un véritable séisme psychique.

L'invention mortifère des monothéismes fut de sanctifier la violence et la guerre. Dieu devient un alibi à la guerre et marque l'effondrement de la liberté de l'homme dans l'angoisse car devant lui s'ouvre dorénavant l'abîme d'un univers hostile. En détruisant sa propre vie et celle des autres, l'homme coupable expérimente toute la panoplie des désespoirs psychiques, des destructions physiques et des méchancetés psychologiques. Dans Angoisse et vie instinctuelle, Freud développe l'hypothèse qu'il existe une pulsion d'autodestruction dont l'assise est la "tendance à réinstaurer un état antérieur" surtout l'animalité, fantasmée comme ayant un jour constitué l'essence de l'homme.

Malgré tout, je restais convaincue malgré nos erreurs et errances spirituelles que nous pouvions échapper aux conséquences négatives dues à l'étroitesse de notre conscience. Les nouvelles connections mentales que j'éprouvais semblaient aller dans le sens de la nouvelle évolution souhaitée par l 'espèce. Pour contrer cette pulsion de mort autodestructrice, l'homme devait aller dans le sens contraire de ses pulsions instinctives, direction qui n'a rien à voir avec ses émotions les plus violentes. Mais restait le problème de la transmission intergénérationnelle des acquis de la nouvelle évolution créatrice. Non résolue ce problème deviendra une immense tragédie universelle menaçant l'espèce aussi sûrement que l'a été la chute du météorite géant pour la race des dinosaures.

Rappelons-nous ce théorème de Zemerlo, là est la solution :
"Tout ensemble peut être bien ordonné".

"Ce que Zermelo a démontré c'est que tout ensemble quel qu'il soit possède une relation de choix permettant de bien ordonner la totalité des éléments de l'ensemble. C'est un résultat d'une grande portée, car il s'applique à tous les ensembles…et donc à l'ensemble de tous les possibles, c'est à dire à l'Être aussi bien que l'Univers".

Sur les relations de choix. Tant et aussi longtemps que l'humanité choisira des relations erronées comme "acrasie et dystopie" la même

Le projet Kushim veut relancer le processus de l'évolution en arrêt depuis 40 000 ans. Dès l'an 2000, le paléontologue S.J. Gould déclarait qu' " il n'y as pas eu de changement biologique chez l'être humain depuis 40 000 ans voire 50 000 ans." Un autre spécialiste David Attenborough affirmait que " nous sommes la seule espèce à avoir mis un terme à la sélection naturelle de notre plein gré. " La sélection naturelle nécessite des variations alors elle a besoin de certaines personnes pour prospérer plus que d'autres.

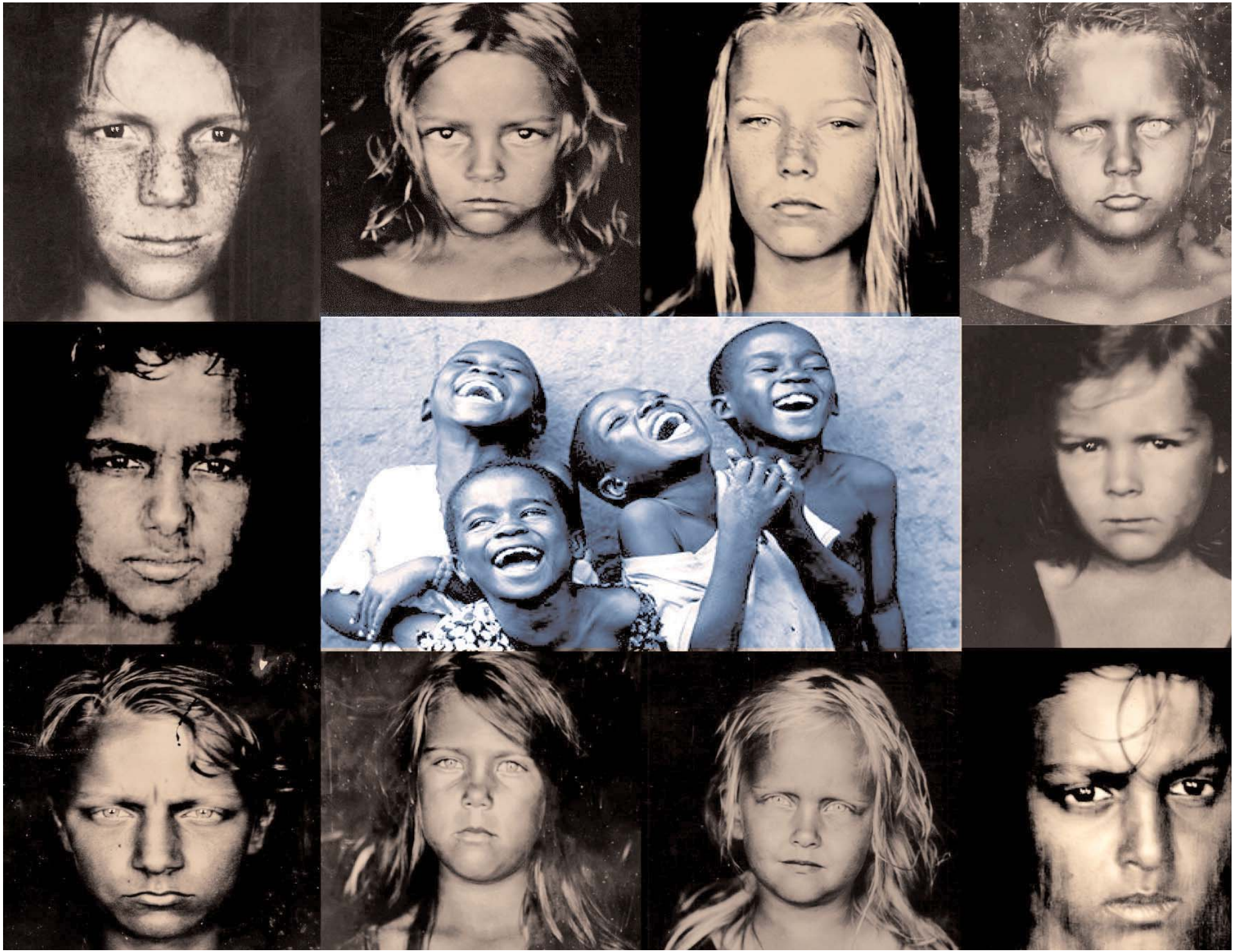
Pour réaliser ce projet, il faut que tous les mâles qui ont reçu l'implant c'est à dire moi et les deux chercheurs anglais devons silloner la planète et de faire un don de sperme dans au moins cinq cliniques de fertilité par continent. Les deux Anglais couvrionT l'Europe et l'Afrique, j'irai en Inde et en Asie jusqu'en Australie et demanderai aux deux femmes implantées Sophia et Amanda de couvrir les Amériques nord et sud pour faire des dons d'ovules dans les cliniques de fertilité. Puisque nos développements psychiques sont maintenant intégrés dans notre code génétique, nous pouvons les transmettre à nos descendants qui eux à leur tour les transmettront à leur progéniture. Ces nouvelles générations seront les " agents de l'évolution " qui ouvriront la voie de la renaissance et du renouveau socioculturel. L'évolution fera ainsi un bond inouï dans l'acquisition des points de mémoires.

Pour résumer, l'humanité en tant qu'espèce globale pourrait être au milieu d'une transition vers un état de conscience différent. Ce nouvel état pourrait vraisemblablement être caractérisé par des propriétés quantiques telles que la cohérence et les informations de champ non-local. Une opportunité omniprésente en tout être humain, en raison du processus évolutif toujours en cours, qui cherche à créer une disposition du cerveau et du système nerveux qui permette à chacun de transcender les barrières de l'esprit et d'atteindre un état de conscience bien au-delà de celui normalement hérité par l'humanité aujourd'hui.

Cette étape de conscience transcendantale qui est décrite ci-dessus comme faisant partie de notre héritage évolutif naturel dépend du cerveau et du système nerveux humains. Nous savons désormais que le champ quantique de l'ADN est actif au sein de notre corps. Certains biophysiciens parlent déjà du processus quantique comme d'un possible dénominateur commun pour tous les processus vivants. En soi, un champ d'information quantique émis par le corps humain déterminerait la cohérence de notre résonance lumineuse (biophotons) en tant que taux vibratoire. Si la conscience humaine amorce une modification de son taux vibratoire, en réaction aux diverses influences extérieures (cosmiques, environnementales, culturelles), alors il est vraisemblable que l'ADN - en tant que champ quantique - subisse également une modification de sa résonance. Cela pourrait se traduire par l'activation de capacités, à ce jour inactives, contenues dans les 97 % dits inactifs de l'ADN.

Pour cette raison, j'ai qualifié ce nouvel état de champ de conscience quantique. Nous sommes les premiers primitifs quantiques. Ce champ de conscience transformera notre relation à autrui, au monde, et étendra nos réalités de perception. Il pourrait aussi faire naître d'autres facultés, latentes jusqu'à présent, telles qu'une intuition, une télépathie et une pensée visionnaire accrues.

Certaines de ces caractéristiques apparaissent déjà chez les nouvelles générations appelées " enfants indigo ". De tels agents " mutationnels " de l'évolution regroupent des visionnaires, des mystiques, des artistes, des médiums, des personnes intuitives, des maîtres spirituels. Ces enfants, appelés " indigo " pour la couleur présumée de leur aura, sont décrits comme possédant une empathie, une créativité, une curiosité et une volonté accrues. Ils sont également censés être davantage enclin à la spiritualité dès leur plus jeune âge ; et avoir de fortes capacités intuitives. Du fait de leur résistance naturelle à l'autorité, ils sont considérés par le système conventionnel comme étant perturbés, rebelles ou exclus. Ce sont les furtifs du futur : Créatures vivantes capables de télépathie quantique à des vitesses supérieures à celle de la lumière évoluant partout dans l'Univers, sortes de mutants insaisissables qui fusionnent dans leur



corps le minéral, le végétal et l'animal, dans le but de passer inaperçues et d'éviter la prédation de l'être humain.

Pourtant, ce n'est là rien de nouveau : au cours de l'histoire, les acteurs sociaux ont eux aussi ressenti l'appel - et eu l'intuition - de résister à l'autorité et d'instaurer le changement. Plusieurs songent peut-être à quitter le navire car pour eux l'humanité est une faillite sur tous les plans, spirituelle, psychologique, économique, politique et surtout écologique.. Malgré tout, la réalité reste le seul territoire originel où s'exerce la liberté et notre engagement personnel envers autrui.

" C'est en se jetant dans le monde, en y souffrant, en y luttant, que l'homme se définit peu à peu. " (Sartre)

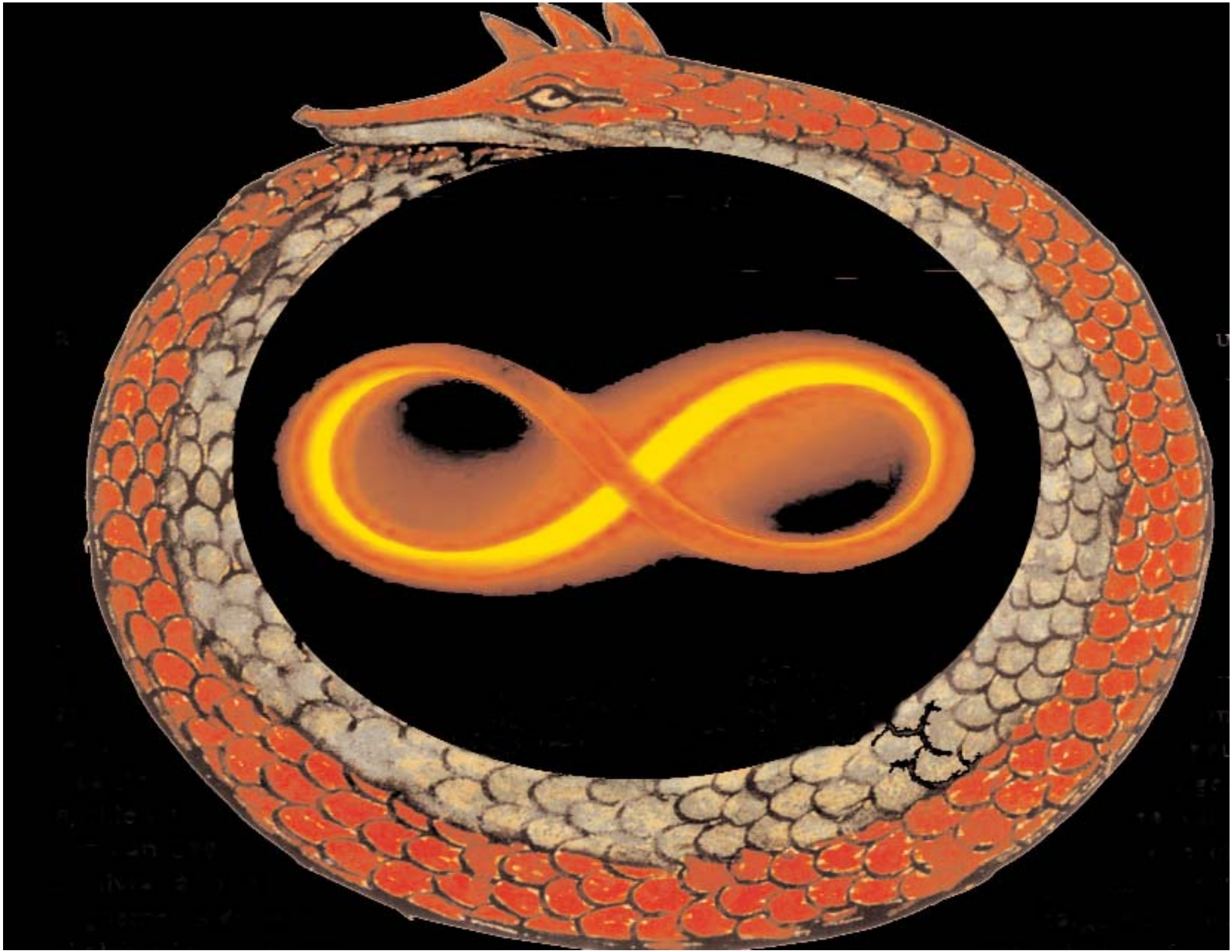
Ce développement évolutionnaire atteste d'une transition depuis des formes d'évolution biologiques et socioculturelles vers l'intégration d'un nouveau niveau : neurogénétique. Je soutiens que cette phase neurogénétique est essentielle pour permettre à l'humanité de grimper un nouvel échelon sur l'échelle de l'évolution. Comme un penseur l'a récemment remarqué : " nous vivons une période de changement où l'humanité se transforme. Notre conscience, au vaste potentiel de développement, doit vivre un lâcher-prise des vieilles structures limitatives, et marquer une rupture pour une expansion rapide… Nous avons besoin de comprendre les phénomènes en profondeur, et ne pas simplement accepter ce qu'on nous dit, ou ce qui nous est donné par le biais de circuits et d'institutions sociales bien structurés. Nous devons apprendre à accepter que notre pensée est une grande force spirituelle et concrète pour instiguer le changement.

Cependant, comme dans tout changement de paradigme, les vieilles énergies doivent inévitablement faire place aux nouvelles, et ce n'est qu'une question de temps avant que les nouvelles générations passent à une conscience évolutive et à ses manifestations. Il est donc essentiel qu'une compréhension des questions spirituelles commence à transparaitre dans notre quotidien, et ce afin de contrebalancer le matérialisme social. Dans les années à venir, il est important que nous essayions de développer une conscience qui soit réceptive aux influences spirituelles, tout en étant conscients et attentifs aux dernières avancées scientifiques. Il est impératif que nous redonnions vie à notre sens collectif du bien-être et du lien qui nous unit - notre intrication - en tant qu'élément de notre développement à tous. Il est possible qu'un nouvel état de conscience quantique permette à l'humanité d'accéder à un champ d'information énergétique inimaginable. Cela ouvrirait donc de nouvelles perspectives d'intelligence créative et présagerait la suite sur le chemin de notre ascension.

La responsabilité personnelle veut que chaque personne recherche l'équilibre des énergies intérieures et extérieures ; et de renforcer son sens de connexion, d'empathie et de vision créative. Les nouvelles découvertes en neuroscience, biologie et physique quantiques ont montré qu'une forme de conscience connectée non-locale a une base scientifique. Cela démontre que certaines expériences transcendantales ou spirituelles d'une unicité collective ont une base valide au sein d'un nouveau paradigme scientifique. J'en suis la preuve vivante. Nos futurs évolutionnaires n'ont pas à être divisés entre la science et les sciences humaines mais peuvent être - doivent être - une fusion créatrice axée vers un partenariat collaboratif avec les esprits du Point Oméga.

Tel serait la réconciliation entre la science et la philosophie, entre la technologie planétaire et la poiesis de l'Univers, entre instrumentalité et spiritualité. Le sacré reviendrait à son origine - dans la conscience humaine en tant que partie intégrante de la nature et des multiunivers.

Nous deviendrons bien plus que les furtifs du futur, nous deviendrons l'avenir de l'éternité. Toute une putain d'évolution n'est-ce pas ?



BIBLIOGRAPHIE

Allègre Claude, Dieu face à la science, Éditions Fayard, Paris, 1997

Avril François, L'enluminure à l'époque gothique, Bibliothèque de l'image, Paris, 1995

Azuma Hiroki, Génération Otaku, Éditions Hachette, Paris, 2008

Baldassari Anne, Art et publicité, Édition du Centre Pompidou, Paris, 1990.

Baqué Dominique, Visages, Éditions du regard, Paris, 2007

Barthes Roland, Mythologies, suivi de Le Mythe aujourd'hui, Éditions du Seuil, coll. Pierres vives, Paris, 1957.

Bataille Georges, Lascaux ou la naissance de l'art, Édition d'art Albert Skita, Genève, 1980.

Bataille Georges, Œuvres complètes, Éditions Gallimard, Paris, 1957.

Baudrillard Jean, La société de consommation, Éditions Gallimard/Idées, Paris, 1970.

Baudrillard Jean, L'échange symbolique et la mort, Éditions Gallimard, Paris, 1976.

Baudrillard Jean, De la séduction, Éditions Galilée, Paris, 1979.

Baudrillard Jean, Simulacres & Simulation, Éditions Galilée, Paris, 1981

Baudrillard Jean, La transparence du Mal, Éditions Galilée, Paris, 1990

Baudrillard Jean, L'illusion de la fin, Éditions Galilée, Paris, 1992

Baudrillard Jean, Le crime parfait, Éditions Galilée, Paris, 1995

Baudrillard Jean, Figures de l'altérité, Éditions Descartes & cie, Paris 1994.

Bazin Germain, Histoire de l'art, Éditions Garamond, Paris 1953

Beaulieu Victor Lévy, Jack Kerouac, essai poulet, Édition du jour, Montréal, 1972.

Bertrand Guy-Marie, La révélation cosmique dans la pensée occidentale, Éditions Fides, Montréal, 1993

Bergeron Richard, Le cortège des fous de Dieu, Éditions Paulines, Montréal, 1982

Begey Roger, La quadrature du cercle et ses métamorphoses, Éditions du Rocher, 1993.

Beguin Albert, L'âme romantique et le rêve, Librairie José Corti, Paris, 1939.

Béret Chantal, Les années pop, Édition du centre Pompidou, Paris, 2001

Berlin Isaiah, Le bois tordu de l'humanité, Éditions Albin Michel, Paris 1992

Bernard Edina, L'art moderne, Éditions Bordas, Paris, 1988.

Bertrand Guy Marie, La révélation cosmique, Éditions Fides, Montréal, 1983

Bihalji-Mérin Oto, La fin de l'art à l'ère de la science, Éditions La connaissance, Bruxelles, 1970

Blavatsky H.P., La doctrine secrète, Editions Adyar, Paris, 1982.

Blindé Jérôme, Les clés du XXIe siècle, Éditions Unesco/Seuil, Paris, 2000.

Bologne Jean-Claude, le Mysticisme athée, Éditions du Rocher, 1995

Borduas Paul-Émile, Écrits I, Écrits II, Éditions PUM-UQAM, Montréal, 1987.

Bourdil Pierre-Yves, Les autres mondes, Édition Flammarion, Paris 1999

Boutot Alain, L'invention des formes, Édition Odile Jacobs, Paris, 1993.

Brague Rémi, La sagesse du monde, Éditions Fayard, Paris, 1999

Breton Philippe, La techno-science en question, éléments pour une archéologie du XXe siècle, Éditions Champ Vallon, Seyssel, 1990.

Breton Philippe, La tribu informatique, Éditions Métailié, Paris, 1990.

Breton Philippe, À l'image de l'homme : du golem aux créations virtuelles, Éditions du Seuil, Paris, 1995.

Breton Stanislas, Philosophie et mysticisme, existence et surexistence, Éditions J. Million, Genève, 1996.

Breton Thierry, La fin des illusions : le mythe des années hight-tech, Éditions Plon, Paris, 1992.

Broch Kermann, Quelques remarques à propos du kitsch, Édition Allia, Paris, 2001

Brun Jean, L'Europe philosophe, Éditions Stock, Paris,1988.

Brun Jean, Philosophie de l'histoire, Éditions Stock, Paris, 1990

Brun Jean, Le Rêve et la Machine, Éditions La Table ronde, Paris, 1992

Bryson Bill, Une histoire du tout ou presque Éditions Payot, Paris, 2007

Cabane Pierre, Restany Pierre, L'avant-garde au XXe siècle, Éditions Ballannd, Paris, 1969.

Calvet J., Histoire de la littérature française, J. de Gibord Éditeur, Paris, 1966

Caraco Albert, Le tombeau de l'histoire, Éditions La Bâconnière, Neufchâtel, 1966.

Carotti Elena, Bibo Debbie, Basquiat, Edizioni Charta, Milan, 1999.

Carrera Gaston Fernandez, L'art envie, Ante Post, Bruxelles, 1996

Caumartin Philippe, Rouet Albert, l'homme inachevé, Éditions de l'atelier, Paris 1998

Chalumeau Jean Luc, Lectures de l'art, Éditions du Chêne, Paris, 1991.

Chardin Pierre Teilard de, Panthéisme, Action, Oméga, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1967.

Chardin Pierre Teilhard de, Le phénomène humain, Éditions du Seuil, Paris, 1955.

Chardin Pierre Teilhard de, L'avenir de l'homme, Éditions S.I, Bruxelles, 1959.

Chardin Pierre Teilhard de, Sens humain, sens divin, Éditions du Seuil, Paris, 1971.

Charon Jean R, Les lumières de l'invisible, Édition Albin Michel, Paris, 1985.

Charon Jean E., Le Tout, l'esprit, la matière, Éditions Albin Michel, Paris 1987.

Chazal Malcolm de, Sens-plastique, Éditions Gallimard, Paris, 1948.

Chevrier Marc, Le temps de l'homme fini, Argument, vol 5, no 2, Québec, 2003

Citati Pietro, La lumière de la nuit, L'Arpenteur-Gallimard, Paris, 1999.

Clair Jean, L'Âme au corps, arts et sciences, 1793-1993 ", Réunion des Musées Nationaux, Éditions Gallimard, Électa, Paris, 1993.

Clair Jean, La responsabilité de l'artiste, Éditions Gallimard, Paris, 1997.

Cohn Nik, Awopbopaloobop Alopbamboom, Edition Allia, Paris, 1999

Cohn Norman, Les fanatiques de l'Apocalypse, Édition Payot, Paris, 1962.

Colonna Vincent, Autofiction & autres mythomanies littéraires, Éditions Tristam, Auch, 2004

Comte-Sponville André, Traité du désespoir et de la béatitude, Quatrige PUF, Paris, 2002

Conche Marcel, Philosopher à l'infini, PUF, Paris, 2005

Conio Gérard, L'Art contre les masses, Édition L'Age d'Homme, Lausanne, 2003

Corbin Alain, Courtine Jean-Jacques, Vigarello Georges, Histoire du corps, Tome 1-2-3, Éditions du Seuil, Paris, 2006.

Cottin Jérôme, La mystique de l'art, art et christianisme de 1900 à nos jours, Éditions du Cerf, Paris, 2007.

Coulmas Peter, Les citoyens du monde, Éditions Albin Michel, Paris 1995

Couture Francine, Les arts visuels au Québec dans les années soixante, tome I, 1993, tome II, 1997, VLB Éditeur, Montréal

Cosmao V., Changer le monde, Éditions du Cerf, Paris, 1981.

Crichton Michael, Next, Éditions Robert Laffont, Paris, 2007,

Cuny Hilaire, Heisenberg et la mécanique quantique, Éditions Seghers, Paris, 1966.

Danto Arthur, Après la fin de l'art, Éditions du Seuil, Paris, 1996.

Darwin Charles, L'origine des espèces, Éditions Maspero, Paris, 1980

Dehen Joseph, Les images du futur, Éditions Mazarine, Paris, 1984.

Delevoy Robert L., Dimensions du XXe siècle, Éditions Skira, Genève, 1965.

Demers Maurice, Moreau André, Québec Underground, T-III, Éditions UQAM, Montréal.

Denys l'Aéropagite, Les noms divins, 7,3, Oeuvres complètes, Éditions Aubier, Paris, 1948

Dery Mark, Vitesse virtuelle, la cyberculture aujourd'hui, Éditions Abbeville, Paris, 1997

Deschamps Marc-Alain, Corps haï et adoré, Éditions Sand, Paris, 1988.

Dorfles Gillo, Le kitsch, Éditions Complexe, Bruxelles, 1978.

Dortu M.G., Tout Toulouse-Lautrec, Éditions Flammarion, Paris, 1981.

Drewermann Eugen, La spirale de la peur, Stock, Paris, 1994

Drewermann Eugen, Le Progrès meurtrier, Stock, Paris, 1993

Drewermann Eugen, Le Mal, Édition Desclée de Brouwer, Paris, 1996.

Drouin Pierre, L'Autre futur, Éditions Fayard, Paris, 1989.

Duclos Denis, L'autophagie, grande menace de la fin du siècle, Monde Diplomatique, août 96.

Durkeim, Émile, Les formes élémentaires de la vie religieuse, PUF, Paris, 1960.

Dufour Dany-Robert, L'homme modifié par le libéralisme, Le Monde diplomatique, Paris, avril 2005.

Dupont-Sommer André, Les écrits esséniens découverts près de la mer morte, Éditions Payot, Paris, 1980.

Dussault Jean-Claude, Éloge et procès de l'art moderne, VLB Éditeur, Montréal, 1979.

Duve Thierry de, Voici 100 ans d'art contemporain, Édition Ludion/Flammarion, Paris, 2000.

Dyens Ollivier, Chair et métal, VLB Éditeur, Montréal, 2000

Dyens Ollivier, Continent X, VLB Éditeur, Montréal, 2003.

Edelman Bernard, La Recherche, septembre 1991, p. 1065

Edina Bernard, L'art moderne, Éditions Bordas, Paris, 1988

Élie Robert, "Rupture", la Relève, 6e cahier, 2e série, Montréal, février 1936,

Eliade Mircea, Méphistophélès et l'androgyne, Éditions Gallimard, Paris, 1962.

Eliade Mircea, Aspects du mythe, Éditions Gallimard/Folio, Paris, 1963.

Eliade Mircea, Le sacré et le profane, Éditions Gallimard, Paris, 1965.

Eliade Mircea, Histoire des croyances et des idées religieuses, Éditions Payot, Paris, T I-1976, T 2-1978, T 3-1983.

Ellul Jacques, La subversion du christianisme, Éditions du Seuil, Paris 1984

Ellul Jacques, Les nouveaux possédés, Éditions Mille et une nuits, Paris, 2003

Engelhard Philippe, L'homme mondial, Éditions Arléa, Paris, 1996

Engels Friedrich, La Guerre des paysans in Sur la Religion, Éditions sociales, Paris,1972.

Étienne Marc, Les dieux de l'Égypte, Édition de la Réunion des musées nationaux, Paris, 1998.

Éthier-Blais Jean, Autour de Borduas, Édition PUM, Montréal, 1979.

Farago France, La Nature, Éditions Armand Colin, Paris, 2000

Foucault Michel, Surveiller et punir, Éditions Gallimard, Paris, 1975

Ferrari Silvia, Guide l'art du XXe siècle, Édition Solar, Paris, 2000.

Ferro Marc, Sociétés malades du progrès, 1Éditions Plon, Paris, 1998.

Figuier Richard, Dieux en sociétés, Éditions Autrement, série Mutation, no:127, Paris 1992

Fontaine Philippe, La question du mal, Éditions Ellipses, Paris, 2000.

Forest Jean, La Terreur à l'Occidentale, Tome I et II, Éditions triptyque, Montréal, 2005

Forget Philippe, Polycarpe Gilles, L'homme machinal, Syros alternatives, 1999

Foucault Michel, Les Mots et les choses, NRF-Gallimard, 1966.

Foucault Michel, Surveiller et punir : naissance des prisons, Éditions Gallimard, Paris, 1975

Fournier Valérie, Les nouvelles tribus urbaines, Édition GEORG, Chêne-Bourg, 1999.

Fourest Caroline, Venner Flametta, Tirs croisés, la laïcité à l'épreuve, Editions Calmann-Lévy, Paris, 2003.

Freud Sigmund, Malaise dans la civilisation, PUF, Paris, 1971.

Froom Erich, Vous serez comme des Dieux, Edition Complexe, Paris, 1975

Fukuyama F., La fin de l'homme. Les conséquences de la révolution biotechnologique, La Table Ronde, Paris, 2002.

Gabellieri Emmanuel, Pour une esthétique de l'Incarnation, Artension, no 14, p.5, 2003

Gablik Suzi, Le modernisme et son ombre, Thames & Hudson, Paris, 1997.

Gagnebin Murielle, Fascination de la laideur, Éditions Champ Vallon, Seyssel, 1994.

Gagnon François-Marc, Borduas, Éditions Fides, Montréal, 1978.

Gagnon François-Marc, Structures de l'espace pictural chez Mondrian et Borduas, Études françaises, Volume 5, numéro 1, février 1969.

Gagnon François-Marc, Le silence dans la peinture contemporaine, Revue Théologique, Volume 7, numéro 2, 1999.

Garaudy Roger, Vers une guerre de religion?, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1995

Gauchet Michel, Le Désenchantement du monde, NRF-Gallimard, Paris 1985

Gillo Dorfles, Le kitsch, Éditions Complexe. Bruxelles, 1978.

Giorgi Rosa, Anges et démons, Édition Hazan, Paris, 2004

Gleizal Jean-Jacques, L'art et la politique, Éditions PUF, Paris,1994.

Glucksmann André, La troisième mort de Dieu, Nil Éditions, Paris, 2000

Gobry Ivan, Le sens de la beauté, Éditions La Table Ronde, Paris, 2003

Godard Henri, L'expérience existentielle de l'art, Éditions Gallimard, Paris, 2004

Godin Christian, La fin de l'humanité, Éditions Champ Vallon, 2003

Gray Camilia, L'avant-garde russe dans l'art moderne, Éditions Thames & Hudson, Londres, 2003

Green Arthur, Seek my face, Speak my name, Northvale, N.J., Jason Aronson, 1992

Greene Brian, L'Univers élégant, Éditions Robert Laffont, Paris, 2000.

Gros de Beler Aude, La mythologie égyptienne, Éditions Molière, Paris, 2003

Guérin François, Haine et destruction, Ellipses Éditions, Paris, 2002

Guery François, Haine et destruction, Ellipses Éditions, Paris, 2002.

Guénon René, La crise du monde moderne, Éditions Gallimard, Paris, 1946.

Guitton Jean, Dieu et la science, Éditions Grasset, Paris, 1991

Haffen Marc, L'athéisme, J. Grancher Éditeur, Paris, 1990.

Hatzfeld Henri, Les racines de la religion, Édition du Seuil, Paris, 1993.

Hayles K., How we became posthuman, Virtual bodies in Cybernetics, Literature and Informatics, The University of Chicago Press, 1999.

Hentsch Thierry, Raconter et mourir, Les Presses de l'université de Montréal, 2002.

Hida Shuntaro, Little boy, Récits des jours d'Hiroshima, Édition Quintette, 1984.

Hobsbawm Éric J., L'Âge des extrêmes, Édition complexe, Paris, 2000.

Imbert Michel, La vision aujourd'hui in La lumière, art et science, Éditions Odile Jacob, Paris, 2005

Irwin Robert, Le monde islamique, Éditions Flammarion, Paris, 1997.

Isou Isidore, Introduction à la nouvelle poésie et à une nouvelle musique, Éditions Gallimard, Paris, 1947.

Jacob F., Le Jeu des possibles, Éditions Fayard, 1981.

Jaccard Roland, L'exil intérieur, PUF, Paris, 1975

Jacques Daniel, La révolution technique, Éditions Boréal, Montréal, 2002

Jacques Daniel, L'humanisme à l'âge des machines spirituelles, Argument, vol 6, no 2, Québec, 2004

Jaspers Karl, Origine et sens de l'histoire. Éditions Plon, Paris, 1954

Jean Georges, L'écriture mémoire des hommes, Éditions Gallimard, Paris, 1987.

Jetten Marc, Enclaves amérindiennes: les "réductions" du Canada 1637-1701, Editions du Septentrion, Québec, 1994

Johannisse Yvon, Lane Gilles, La science comme mythe, VLB Éditeur, Montréal 1988

Jung C.G., L'âme et la vie, Éditions Buchet/Chastel, Paris, 1963

Kandinsky Wassily, Du Spirituel dans l'art, et dans la peinture en particulier, Folio Essais, Denoël, 1989.

Kane Gordon, Supersymétrie, Éditions le Pommier, Paris, 2003

Kaprow Allan, L'art et la vie confondue, Centre George Pompidou, Paris, 1996.

Katz Michèle, Déotte Jean-Louis, L'art à l'époque de la disparition, Revue "Verso, arts et lettres", Juillet 2001.

Kaufmann Jean-Claude, L'invention de soi, Édition Armand Collin, Paris, 2004.

Keyser Eugénie de, L'Occident romantique 1789-1850, Éditions Skira, Genève, 1965.

Kharitonova Irina, Le monde de l'art, Edition d'art Aurora, Léningrad, 1991

Klein Etienne, Lachièze-Rey Marc, La quête de l'Unité, Editions Albin Michel, 1996.

Koyre A., Du monde clos à l'univers infini, Éditions Gallimard, Paris, 1988

Kundera Milan, L'art du roman, Éditions Gallimard, Paris, 1986

Küng Hans, Dieu existe-t-il ?, Éditions du Seuil, Paris, 1981.

Laborit Henri, Éloge de la fuite, Éditions Gallimard, Paris, 1981

Lacroix Michel, Avoir un idéel est-ce bien raisonnable ?, Éditions Flammarion, Paris 2007.

Lafontaine Céline, L'empire cybernétique, Édition du Seuil, Paris, 2004

Lambert Jean-Clarence, La peinture abstraite, Éditions Rencontres Lausanne, Paris, 1967.

Landreaux-Valabrègue Jackie, Les scientifiques à la recherche de Dieu, Éditions Filipacchi, Paris, 1993

Laneyrie Dagen, L'Invention du corps, Éditions Flammarion, Paris, 1997.

Lang Bernhard, Eugen Drewermann : interprète de la Bible, Les Éditions du Cerf, Paris, 1994.

Lanterni Vittorio, Les mouvements religieux des peuples opprimés, Librairie François Maspéro, Paris, 1962.

Lavoie Vincent, Bavures techniques et autres surprises collatérales, Argument, vol 6, no1, Québec, 2004.

Le Bras Chopard Armelle, Le zoo des philosophes, Éditions Plon, Paris, 2000.

Le Breton David, La chair à vif, Éditions Métailié, Paris, 1993.

Le Breton David, L'adieu au corps, Éditions Métailié, Paris, 1999.

Le Breton David, La sociologie du corps, PUF, Paris 2000.

Le Breton David, Signes d'identité : tatouages, piercings et autre marques corporelles, Édition Métailié, Paris, 2002.

Le Breton David, La peau et la trace, Édition Métailié, Paris, 2003.

Le Breton David, Anthropologie du corps et modernité, PUF, Paris, 2005

Leclerc Denise, La crise de l'abstraction au Canada, catalogue d'exposition, Musée des Beaux Arts du Canada, Ottawa, 1992

Le Dévédec Nicolas, De l'humanisme au post-humanisme : les mutations de la perfectibilité humaine, Revue du MAUSS, 21 décembre 2008.

Le Goff Jacques, Une histoire du corps au Moyen Âge, Éditions Liana Levi, Paris, 2003.

Legrand Jacques, Chronique du XXe siècle, Éditions Boulogne-Billancourt, Paris, 1993

Lemaire Gérard-Geeorges, Le noir, Édition Hazan, Paris, 2006.

Lemieux Michel, Voyage au levant, Éditions Septentrion, Québec,1992.

Lemoyne Serge, Lista Giovanni, Nakov Andrei, Les avant-gardes, Édition Hazan, Paris, 1991.

Lenoble Robert, Histoire de l'idée de nature, Éditions Albin Michel, Paris, 1969

Lenoir Frédéric, Tardan-Masquelier Ysé, Le livre des Sagesses, Éditions Bayard, Paris 2002

Lenoir Frédéric, Les métamorphoses de Dieu, Éditions Hachette-Plon, Paris, 2003

Lenoir René, À la recherche du sens perdu, Éditions Michalon, Paris, 2003

Lévêque Pierre, Bêtes, dieux et hommes, Éditions Messidor, Paris 1985.

Levi Pierre, Si c'est un homme, Éditions Presses-Pocket, Paris, 1988.

Lévi-Strauss Claude, Tristes Tropiques, Presses Pocket-Plon, Paris1955.

Leroi-Gourhan, Les religions de la préhistoire, PUF, Paris, 1976.

Lindfors, Bernth, Africans on Stage. Studies in Ethnological Show Business, Indiana University Press, USA, 1999

Linssen Robert, La spiritualité quantique, Éditions du Mortagne, 1995

Loux Françoise, Le corps dans la société traditionnelle, Éditions Berger-Levrault, Paris, 1979.

Löwry Michaël, Sayre Robert, Révolte et mélancolie, Éditions Payot, Paris, 1992.

Lyndee Susan, Nelkin Dorothy, La mystique de l'ADN, Édition Belin, 1998.

Maître Eckhart, Traités et Sermons, Éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1942.

Mandel Gabriel, Les arts premiers, Édition Solar, Paris, 2002.

Marcel Jean, Histoire de la peinture surréaliste, Éditions du Seuil, Paris, 1959.

Marcus Greil, Lipstick Traces, Éditions Allia, Paris 1998.

Marcuse Herbert, L'homme unidimensionnel, Éditions de Minuit, Paris, 1968

Marinjnissen Roger-Henri, Ruyffelaere Peter, L'ABCdaire de Bosch, Édition Flammarion, Paris, 2001

Masson André, Toute la mémoire du monde, les sentiers de la création, Éditions Skira, Genève, 1974.

McLuhan Marshall, Pour comprendre les médias, Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 1968.

Menand Louis, American art and the Cold War, The New Yoker magazine, October 17, 2005

Ménard G., Miquel C., Les ruses de la technique. Le symbolisme des techniques à travers l'histoire, Éditions Boréal, Montréal, 1988.

Mèredieu Florence de, Arts et nouvelles technologies, Éditions Larousse/VUEF, Paris, 2003.

Messadié Gérald, Histoire générale du Diable, Edition Robert Laffont, Paris 1993

Michaud Yves, La crise de l'art contemporain, PUF, Paris, 1997.

Michaud Yves, L'Art à l'état gazeux, Éditions Stock, Paris 2003.

Milon Alain, La réalité virtuelle, Éditions Autrement, Paris, 2005.

Minois Georges, Histoire du mal de vivre, Éditions de la Martinière, Paris 2003.

Miquel Pierre, Le pouvoir et l'artiste, Édition Belfond, Paris, 1994.

Mirzoeff Nicholas, L'artiste au corps à corps avec l'histoire, Courrier de l'Unesco, juillet/août 2001

Mohen Jean-Pierre, Arts et Préhistoire, Éditions Pierre Terrail, Paris, 2002.

Morin Edgar, La Méthode-3, La connaissance de la connaissance, Éditions du Seuil, Paris, 1986

Morin Michel, Créer un monde, Éditions Hurtubise HMH, 2000.

Moscovici Serge, Hommes domestiques et hommes sauvages, Union générale d'éditions, collection 10/18, Paris, 1974.

Moscovici Serge, Essai sur l'histoire humaine de la nature, Éditions Flammarion, Paris, 1991.

Mourral Isabel, Millet Louis, Histoire de la philosophie par les textes, Tome I-II, Éditions Gamma, Paris, 1988.

Mourre Michel, Malgré le blasphème, Éditions Julliard, Paris, 1951

Mouton Georgette, Jeunesse et Genèse du nazisme, Les Éditions universelles, 2001.

Moyse A-M, Les Hommes et leurs Dieux, Librairie Larousse, Paris, 1982.

Muchembeld, Une histoire du diable, Éditions du Seuil, Paris, 2000.

Muchembeld, Le roi et la sorcière, l'Europe des bûchers, XVe - XVIIIe siècle, Éditions Desclée, Paris, 1993.

Mumford Lewis, Technique et Civilisation, Édition du Seuil, Paris, 1950.

Mumford Lewis, La cité à travers l'histoire, Éditions du Seuil, Paris, 1964.

Mumford Lewis, Le Mythe de la machine, Éditions Fayard, tome I, 1973, tome II, 1974, Paris.

Mundel Khân Gabriel, Mahomet, le prophète, Éditions Acropole, Paris, 2002

Nancy J.L., L'Expérience de la liberté, Éditions Galilée, Paris, 1988.

Nakov Andrei, Les avant-gardes, l'avant-garde russe, Édition Hazan, Paris 1984.

Nasr Seyyed Hossein, La religion et l'ordre du monde, Éditions Médicis-Entrelacs, Paris, 2004.

Nasr Seyyed Hossein, Introduction to Islamic Cosmological Doctrines, The State University of New York Press, Albany, 1948

Néret Gilles, Érotique de l'art, Édition Taschen, Köln, 1993

Nicosia Gerald, Memory Babe, Éditions Québec-Amérique, Montréal,

1994.

Nietzsche Friedrich, Oeuvres complètes, Gallimard/La Pléiade, Paris.

Nietzsche Friedrich, Ainsi parlait Zarathoustra, Édition Folio, Paris.

Noorbergen Christian, Les distances du divin, Artens!on, no 14, p.7, 2003.

Onfray Michel, La puissance d'exister, Éditions Grasset, Paris, 2006

Otte Marcel, Préhistoire des Religions, Masson, Paris, 1993

Ouellet Pierre, Le sens de l'autre, Éditions Liber, Montréal, 2003

Palmier Jean-Michel, L'expressionnisme comme révolte, Tome I et II, Éditions Payot, Paris, 1980.

Papon Pierre, Le temps des ruptures, Éditions Fayard, Paris, 2004

Parrinder Geoffrey, Les Religions du monde, Hasso Ebeling International Publishing, Luxembourg, 1981

Pascal Blaise, Pensées, Œuvres complètes, Éditions de la Pléiade - Gallimard, 1957.

Pelletier Jean-Jacques, La chair disparue, Éditions Alire, 1998

Pelt Jean-Marie, Dieu de l'univers, science et foi, Éditions Fayard, Paris, 1995

Pérec Georges, Les Choses, une histoire des années soixante, Éditions Julliard, Paris, 1965.

Pergamon Métropolite Jean de, L'ascétisme écologique... , Notre Planète, PNUE, volume 7 no: 6, 1995.

Pewzner Evelyne, L'homme coupable, Éditions Odile Jacob, Paris. 1996

Pignarre Philippe, Mythologies d'aujourd'hui, Nouvel Observateur, Hors-série, 2004

Pingaud Bernard, La bonne aventure, Éditions du Seuil, Paris, 2007.

Pitts Rembert Virginia, Mondrian aux USA, Parkstone Press, USA, 2002.

Platon, Le banquet, Flammarion, coll. Garnier Flammarion / Philosophie, Paris, 1999.

Poe Edgar, Eurêka ou essai sur l'univers matériel et spirituel, Éditions Robert Laffont, Paris, 1989.

Pois Robert A., La religion de la nature et le national socialisme, Édition du Cerf, Paris.

Poissant Louise, Pragmatique esthétique, Éditions Hurtubise HMH, Montréal,1994.

Poissant Louise, Esthétique des arts médiatiques, tome 1 & 2, Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1995.

Popovic Pierre, Les prémices d'un refus (global), Études Françaises, vol.23, no : 3, Montréal, 1987.

Pradel Jean-Louis, La figuration narrative, Éditions Hazan, Paris, 2000.

Rasponi S., Michelangelo, Édition CELIV, Paris 1990

Rauschning Hermann La révolution nihiliste, Édition Gallimard, Paris, 1980.

Read Herbert, La philosophie de l'art moderne, Édition Sylvie Messinger, Paris 1988.

Rehban Gérard, Histoire de la philosophie par les documents, Éditions Zgharta, Beloeil, 1991.

Rhodes Colin, Le Primitivisme et l'art moderne, Thames & Hudson, Paris, 1997

Ribon Michel, Esthétique de la catastrophe, Editions Kimé, Paris, 1999

Ricoeur Paul, Le conflit des interprétations, Éditions Le Seuil, Paris, 1969

Robert Guy, Borduas ou le dilemme culturel québécois, Éditions Stanké, Montréal, 1977.

Robillard Yves, Québec Undergroung, tome I, tome II, tome III Éditions Mediart, 1973, Montréal

Robitaille Antoine, Le nouvel homme nouveau, Éditions du Boréal, Montréal,

2007.

Roco M.C., Bainbridge W.S., (sous la dir. de), Converging Technologies for Improving Human Performance, National Science Foundation, Arlington (Virginie), 2002.

Rodinson Maxime, De Pythagore à Lénine, Éditions Fayard, 1993.

Rose Barbara, Le monochrome de Malevitch à aujourd'hui, Éditions du regard, Paris 2004.

Rouss Jean-Marie, Jack Kerouac le clochard céleste, Éditions Renaudot, Paris, 1989.

Roy Annick, L'inconvénient, revue littéraire, Montréal, 2000.

Ruby Marcel, Histoire de Dieu, Éditions du Rocher, Paris 2002

Russ Jacqueline, La marche des idées contemporaines, Armand Colin Éditeur, 1994.

Sandler Irving, Triomphe de l'art américain, Édition Carré, Paris, 1990.

Saul John, Vers l'équilibre, Éditions Payot, Paris, 2001

Saunders Frances Stonor, Qui mène la danse ? La CIA et la Guerre froide culturelle, Éditions Denoël, Paris, 2003.

Schaeffer J-M., La fin de l'exception humaine, Éditions Gallimard, Paris, 2007.

Schnapp Alain, Préhistoire et Antiquité, Éditions Flammarion, Paris, 1997

Schuon Frithjof, Racines de la condition humaine, Éditions de La Table Ronde, Paris, 1990.

Schulz Bruno, Les boutiques de cannelle, Éditions Denoël, Paris, 1974.

Ségal Abraham, Abraham, Enquête sur un patriarche, Éditions Bayard, Paris, 2003.

Semprun Jorge, Mal et modernité, Éditions Climats, 1995.

Slama Alain-Gérard, L'angélisme exterminateur, Éditions Grasset & Fasquelle, Paris, 1993

Sloterdijk Peter, Règles pour le parc humain, Éditions Mille et Une nuits, 1999.

Sloterdijk Peter, La domestication de l'être, Paris, Mille et Une Nuits, Paris, 2000,

Sourgines Christine, Les mirages de l'art contemporain, Éditions La table ronde, Paris, 2005.

Steiner George, Réelles présences, Éditions Gallimard, Paris, 1989.

Stierlin Henri. Le monde de la Grèce, Édition Princesse, Paris, 1980

Syboni Daniel, Les trois monothéismes, Éditions du Seuil, Paris, 1992

Tadié Benoît, Le polar américain, la modernité et le mal, Édition PUF, Paris, 2006.

Taguieff P-A, Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique, Éditions Flammarion, Paris, 2004.

Taguieff P-A, La bioéthique ou le juste milieu. Une quête de sens à l'âge du nihilisme technicien, Fayard, Paris, 2007.

Taylor Charles, Grandeur et misère de la modernité, Bellarmin, 1992

Tazartes Maurizia, Guide du futurisme, Canal Éditions, Paris, 1998.

Thomas Hugh, Histoire inachevée du monde, Editions Robert Laffont, Paris, 1986

Thomas Marcel, L'âge d'or de l'Enluminure, Éditions Vilo, Paris, 1979

Thuillier Pierre, La grande implosion, Éditions Fayard, Paris 1995

Tillich Paul, Le courage d'être, Éditions Casterman, Paris, 1967

Touati Armand, Aux limites de l'humain, Cultures en mouvement, Éditions Desclée de Brower, Paris 2003

Toynbee Arnold, L'histoire, Éditions Payot, Paris, 1995.

Vadeboncoeur Pierre, Une tradition d'emportement - Écrits (1945-1965), PUL, Québec, 2007.

Vadeboncoeur Pierre, L'humanité improvisée, Éditions Bellarmin, Montréal, 2000.

Vadeboncoeur Pierre, Essais sur la croyance et l'incroyance, Éditions Bellarmin, Montréal, 2005.

Seters John van, In Search of History, Historiography

Valabrèque Frédéric, Malevitch in Le siècle rebelle, Éditions Larousse, Paris 1999.

Varichon Anne, Couleurs, Éditions du Seuil, Paris, 2000.

Vergne Philippe, l'Art au corps, Éditions Musée de Marseille, 1996

Vermaseren M., Mithra, ce dieu mystérieux, Éditions Sequoia, Paris-Bruxelles, 1960

Vigneault Louise, Identité et modernité dans l'art au Québec, Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 2002

Villanueva Migue Angel, Sex Pistols - Punks not dead - Édition La Mascara, Valence, 1995.

Volpert Jean-François, La machine à exister, Édition Privat, Toulouse, 1978.

von Clausewitz C., De la guerre, Ulstein ed., Vienne, 1981,

Walther Ingo F., Ruhrberg Karl, L'art au XXe siècle, peinture, Éditions Taschen, Köln, 2005

Walther Ingo F., Schneckenburger Manfred, Fricke Christiane, Honnef Klaus, L'art au XXe siècle, sculpture, nouveaux médias, photographie, Éditions Taschen, Köln, 2005.

Wasqueriel Emmanuel de, Le Siècle rebelle, Éditions Larousse, Paris 1999.

Wiener N., Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains, Éditions UGE, coll. 10/18, Paris, 1954.

Whitford Frank, Egon Schiele, Éditions Thames & Hudson, Paris, 1990.

Ziegler Jean, Les vivants et les morts, Éditions du Seuil, Paris, 1975

Zuppiroli/Bussac, Le traité des couleurs, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2001

Syboni Daniel, Les trois monothéismes, Éditions du Seuil, Paris, 1992

Tadié Benoît, Le polar américain, la modernité et le mal, Édition PUF, Paris, 2006.

Taguieff P-A, Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique, Éditions Flammarion, Paris, 2004.

Taguieff P-A, La bioéthique ou le juste milieu. Une quête de sens à l'âge du nihilisme technicien, Fayard, Paris, 2007.

Taylor Charles, Grandeur et misère de la modernité, Bellarmin, 1992

Tazartes Maurizia, Guide du futurisme, Canal Éditions, Paris, 1998.

Teilhard de Chardin Pierre, Le phénomène humain, Éditions du Seuil, Paris, 1955.

Teilhard de Chardin Pierre, L'avenir de l'homme, Éditions S.I, Bruxelles, 1959.

Teilhard de Chardin Pierre, Sens humain, sens divin, Éditions du Seuil, Paris, 1971.

Panthéisme, Action, Oméga, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1967.

Thomas Hugh, Histoire inachevée du monde, Editions Robert Laffont, Paris, 1986

Thuillier Pierre, La grande implosion, Éditions Fayard, Paris 1995

Tillich Paul, Le courage d'être, Éditions Casterman, Paris, 1967

Touati Armand, Aux limites de l'humain, Cultures en mouvement, Éditions Desclée de Brower, Paris 2003

Toynbee Arnold, L'histoire, Éditions Payot, Paris, 1995.

Vadeboncoeur Pierre, Une tradition d'emportement - Écrits (1945-1965), PUL, Québec, 2007.

Vadeboncoeur Pierre, L'humanité improvisée, Éditions Bellarmin, Montréal, 2000.

Vadeboncoeur Pierre, Essais sur la croyance et l'incroyance, Éditions Bellarmin, Montréal, 2005.

Seters John van, In Search of History, Historiography

Valabrèque Frédéric, Malevitch in Le siècle rebelle, Éditions Larousse, Paris 1999.

Varichon Anne, Couleurs, Éditions du Seuil, Paris, 2000.

Veillette Denise, Femmes et Religions, Presses de l'université Laval, Québec, 1995

Vergne Philippe, l'Art au corps, Éditions Musée de Marseille, 1996

Villanueva Migue Angel, Sex Pistols - Punks not dead - Édition La Mascara, Valence, 1995.

Volpert Jean-François, La machine à exister, Édition Privat, Toulouse, 1978.

von Clausewitz C., De la guerre, Ulstein ed., Vienne, 1981,

Walther Ingo F., Ruhrberg Karl, L'art au XXe siècle, peinture, Éditions Taschen, Köln, 2005

Walther Ingo F., Schneckenburger Manfred, Fricke Christiane, Honnef Klaus, L'art au XXe siècle, sculpture, nouveaux médias, photographie, Éditions Taschen, Köln, 2005.

Wasqueriel Emmanuel de, Le Siècle rebelle, Éditions Larousse, Paris 1999.

Weinberg Steven, Le rêve d'une théorie ultime, Éditions Odile Jacob, Paris, 1997.

Weinstein Krystyna, Art des manuscrits médiévaux, Édition Solar, Paris, 1998

Weitzmann Kurt, Manuscrits gréco-romains et paléochrétiens, Édition du Chêne, Paris, 1977

Wiener N., Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains, Éditions UGE, coll. 10/18, Paris, 1954.

Whitford Frank, Egon Schiele, Éditions Thames & Hudson, Paris, 1990.

Ziegler Jean, Les vivants et les morts, Éditions du Seuil, Paris, 1975

Zuppiroli/Bussac, Le traité des couleurs, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2001

Source électronique

Andral Jean-Louis, in Art contemporain en France - Tous les pluriels du rien et du singulier, http://www.adpf.asso.fr

Beauron Eric, L'espace, les automates et le végétal (Hopper II) http://www.lampe-tempete.fr/Hopper2.htm

Bédard Jean, Nicolas de Cues et le bonheur mystique de la docte ignorance, http://www.revueliberte.ca/252_bedard.html.

Bergman Jerry, traduit par Ketsia Lessard, Le darwinisme et l'holocauste nazi, http://www.trueorigin.org/holocaust.asp

Bellat Fabien, Sur l'art de la propagande, www.eberfole.chez-alice.fr

Bonnin Jerôme, http://www.artelio.org/art.

Braffort Paul, Science et littérature, www.paulbraffort.net

Chimot Jean-Philippe, Les désastres de la guerre, Revue Amnis, p.6, http://www.univ-brest.fr/amnis

De Man, Thomas, Ère des masses, http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/, 2005

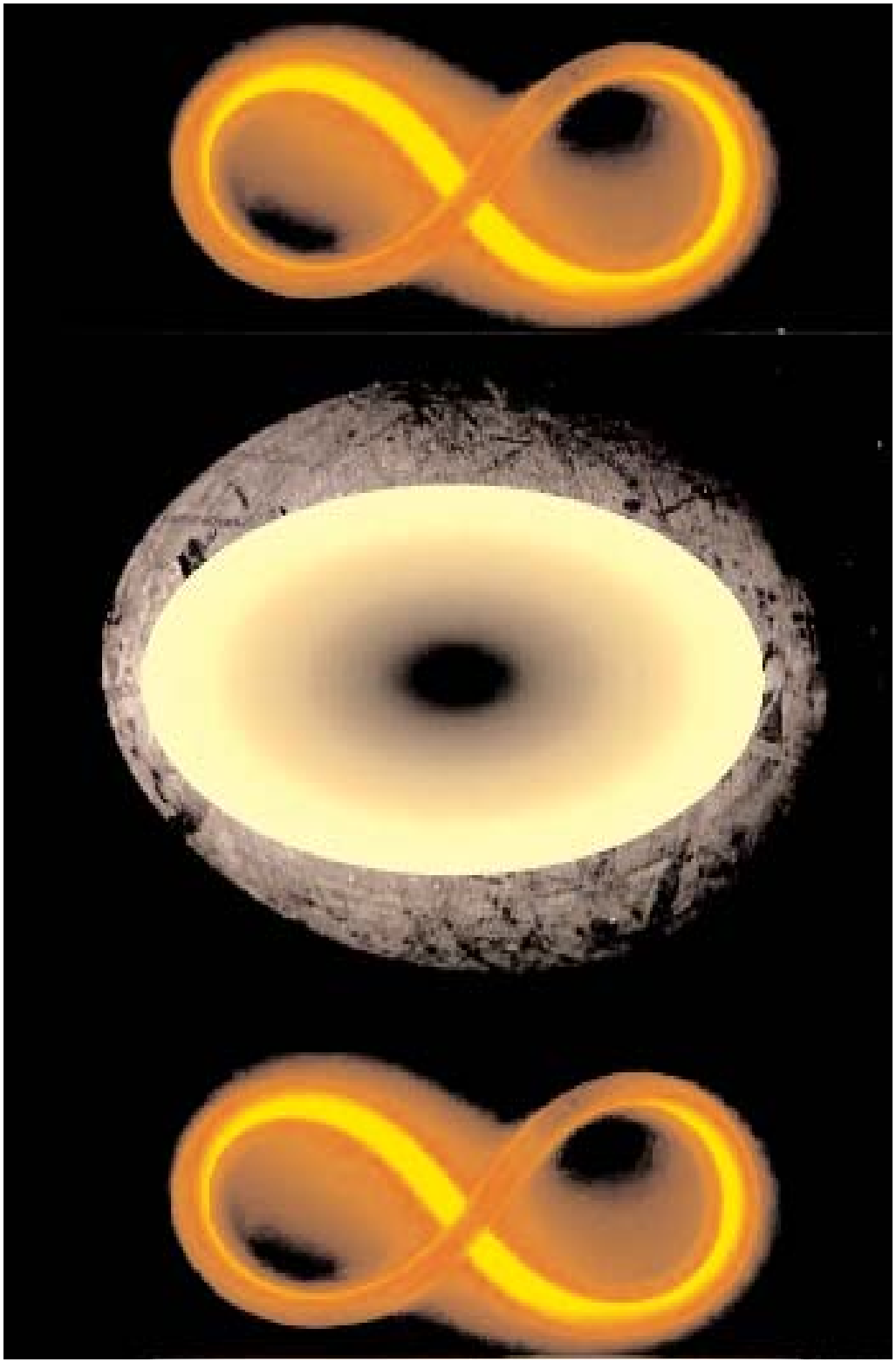
Leoni-Figini Margherita, Le corps à l'œuvre, http://www.centrepompidou.fr/education.

Saint-Martin Isabelle, Figures du religieux dans l'art contemporain, http://eduscol.education.fr

Trottein Serge, Le post-humanisme de Nietzsche : réflexions sur un trait d'union, Noesis, N°10, http://noesis.revues.org/document662.html

www.bible.chez-alice.fr: Encyclopædia Universalis, Jean Bottéro, Les collections de l'Histoire N°22 janvier mars 2004

www.bible.chez-alice.fr: "La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie" Israël Finkelstein (directeur de l'institut d'archéologie de l'université de Tel-Aviv) et Neil Asher Silberman (directeur historique au Enasme Center for Public Archeology and Heritage Presentation de Belgique) Bayard Éditions, Les collections de l'Histoire N°22 janvier mars 2004

www.bible.chez-alice.fr: "The wisdom of Egypt & the Old Testament" W.O.E. Œsterley D.D. professeur d'hébreux université de Londres.

www.bible.chez-alice.fr: "Le livre Égyptien des morts" Massey, "Livre des morts des anciens égyptiens" Kolpaktchy, "Au cœur des mythologies" Lacarrière, "Désillusions et mythes de la Bible" Lloyd Graham, "Encyclopædia Universalis", "le livre que Votre Église ne veut pas que vous lisiez" Churchward, "Ancient Egyptian Myths and Legends" Lewis Spence, "The light and islamic review